INFORMATION TO USERS

This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps.

Photographs included in the original manuscript have been reproduced xerographically in this copy. Higher quality 6" x 9" black and white photographic prints are available for any photographs or illustrations appearing in this copy for an additional charge. Contact UMI directly to order.

Bell & Howell Information and Learning
300 North Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106-1346 USA
800-521-0600

UMI®

Edition critique de «La Saga d'Eveline» de Gabrielle Roy

Volume I

par

Christine ROBINSON

Thèse de doctorat soumise à la
Faculté des études supérieures et de la recherche
en vue de l'obtention du diplôme de
Doctorat ès Lettres

Département de langue et littérature françaises
Université McGill
Montréal, Québec

Août 1998

© Fonds Gabrielle Roy, 1998, pour le texte de La Saga d'Eveline
© Christine Robinson, 1998, pour cette édition

National Library of Canada
Bibliothèque nationale du Canada

Acquisitions and Bibliographic Services
Acquisitions et services bibliographiques

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-50246-5

Canada

RÉSUMÉ

La Saga d'Eveline est un roman inédit auquel Gabrielle Roy a travaillé sur une période s'échelonnant de 1945 à 1965 environ et qu'elle a laissé inachevé. De ce projet, il reste aujourd'hui un manuscrit de près de mille pages conservé à la Bibliothèque nationale du Canada, parmi les archives personnelles de l'auteure. L'ensemble des manuscrits offre plusieurs versions d'un récit inspiré par un épisode de l'histoire de la famille maternelle de Gabrielle Roy: la migration du Québec vers le Manitoba à la fin du XIXe siècle. Il est centré sur le personnage d'Eveline, déjà présent dans l'oeuvre publiée et inspiré pour l'essentiel de la mère de la romancière, Mélina Landry. Non seulement ce récit ajoute un nouveau volet à l'histoire romancée de la famille, mais il révèle certaines facettes moins connues de l'écriture et de la pensée de Gabrielle Roy, notamment ses réflexions sur la condition féminine. Notre thèse consiste en une édition critique de deux des six versions que nous avons identifiées. L'ensemble obtenu offre une histoire assez complète et inclut les textes les plus récents et les plus achevés. Le texte est annoté et accompagné d'une section intitulée «Réécritures et notes critiques». Il est précédé d'un essai en trois parties, «Présentation de La Saga d'Eveline». D'abord, dans

«Situation de La Saga d'Eveline», nous reconstituons le plan général de l'oeuvre projetée, évoquons les problèmes de datation soulevés par l'oeuvre, établissons des liens entre la Saga et l'oeuvre publiée, puis suggérons quelques pistes de recherche. Ensuite, dans «Les manuscrits de La Saga d'Eveline», nous présentons ces manuscrits tant sur le plan matériel que textuel, émettons des hypothèses de datation, proposons un classement des manuscrits et étudions l'inachèvement de l'oeuvre. Enfin, dans «Edition de La Saga d'Eveline», nous traitons des questions méthodologiques relatives à l'édition d'un roman inachevé et inédit, présentons les différentes options d'édition et justifions nos choix.

ABSTRACT

Although Gabrielle Roy worked sporadically on La Saga d'Eveline between 1945 and 1965, she never finished the novel and it remains unpublished to this day. All that remain of the novel are a few manuscripts totalling some thousand pages conserved in her personal archives at the National Library of Canada. The manuscripts contain several versions of a story based on an episode taken from the history of the maternal side of Roy's family: the family's migration from Québec to Manitoba at the end of the XIXth century. It revolves around Eveline, a character who already appears in the published works and who was essentially inspired by the author's mother, Mélina Landry. This novel not only adds a new episode to the fictionalized story of the family, it reveals lesser known aspects of Gabrielle Roy's writing and thinking, notably her thoughts on the feminine condition. This thesis consists of a critical edition of two of the six versions we have identified. A fairly complete story, which includes the latest and the most perfected texts, is thus obtained. The text is annotated and accompanied by a section entitled «Réécritures et notes critiques» [Rewritings and critical notes]. A three-part essay presenting the novel

(«Présentation de La Saga d'Eveline») precedes it. In the first part, «Situation de La Saga d'Eveline», after giving a general outline of the projected work, we discuss problems in dating raised by the manuscripts, establish links between La Saga d'Eveline and the published works, and suggest a few possible areas of further research. The next part, «Les manuscrits de La Saga d'Eveline», includes a presentation of the material as well as the textual aspects of the manuscripts, some hypotheses regarding dates, a proposal on how the manuscripts should be classified and a discussion of the unfinished character of the work. Finally, in «Edition de La Saga d'Eveline», we examine the methodological issues involved in editing an unfinished and unpublished novel; we also present different editorial options and justify our choices.

Remerciements

Je souhaite tout d'abord remercier vivement François Ricard, mon directeur de thèse. C'est lui qui m'a fait connaître les manuscrits de La Saga d'Eveline et m'a proposé d'en faire une édition critique. Tout au long de ce travail, il m'a guidée avec intelligence et patience et m'a fait partager ses vastes connaissances sur l'oeuvre de Gabrielle Roy. J'ai beaucoup apprécié sa générosité et sa grande disponibilité.

Je remercie aussi Jane Everett et Chantal Bouchard, professeurs qui ont dirigé les travaux préliminaires de ma thèse, pour leurs conseils et leur aide. Jane Everett a révisé la version anglaise de mon résumé et Chantal Bouchard a relu la version finale du texte édité de la Saga.

Ma reconnaissance va également à Sophie Montreuil, qui a révisé la version finale du texte édité de la Saga avec beaucoup de minutie, et à Sophie Marcotte, qui m'a patiemment aidée à imprimer la version finale de ma thèse.

Je remercie Lionel Dorge, historien du Manitoba, qui a répondu à quelques questions concernant la géographie et l'histoire de cette province.

Enfin, je remercie ma famille et mes amis, particulièrement Lucie Fortier et Dominic Bourgeois, pour leurs encouragements et leur soutien moral pendant toutes ces années de recherche.

TABLE DES MATIÈRES

Volume I

INTRODUCTION xi

PRESENTATION DE *LA SAGA D'EVELINE* xxx

1. SITUATION DE *LA SAGA D'EVELINE* xxxii

1.1 Plan général de l'oeuvre projetée xxxiii
1.2 Problèmes de datation xli
1.3 La Saga d'Eveline et l'oeuvre publiée xlix
1.4 Pistes de recherche lxi

2. LES MANUSCRITS DE *LA SAGA D'EVELINE* lxx

2.1.1 Analyse matérielle lxxiii
2.1.2 Datation: les indices matériels lxxxii
2.2.1 Analyse textuelle xc
2.2.2 Datation: les indices textuels civ
2.3 Classement des manuscrits cxiv
2.4 Inachèvement de l'oeuvre cxxxv

3. EDITION DE *LA SAGA D'EVELINE* cxlviii

3.1 Editer une oeuvre inédite et inachevée . . . cxlix
3.2 Le choix des textes de La Saga d'Eveline . . . clxv
3.3 Note sur l'établissement du texte clxxii

CHRONOLOGIE DE GABRIELLE ROY clxxxviii

REECRITURES ET NOTES CRITIQUES cxcvi

NOTES EXPLICATIVES cclxxv

BIBLIOGRAPHIE ccciv

Volume II

La Saga d'Eveline de Gabrielle Roy

[PREMIERE PARTIE] 2

I 2
II 15
III 21
IV 33
V 45
VI 70
VII 84
VIII 107
IX 123
X 142
XI 157

INTERLUDE ou La photographie de la famille 185

TROISIEME PARTIE

Les Fiançailles et le Mariage d'Eveline
ou Les Conversations sur la galerie 243

I 244
II 251
III 268
IV 282
V 289
VI 301
VII 315

[QUATRIEME PARTIE] 341

[I] 341
II 356
III 367
IV 381
V 390
VI 411
VII 426
VIII 444

IX 479
X 492
XI 508
XII 521

INTRODUCTION

Un grand projet a animé Gabrielle Roy, l'a fait rêver pendant de longues années, lui a fait noircir de nombreuses pages: écrire une «saga», l'histoire romancée de sa famille. L'oeuvre aurait présenté trois générations: grands-parents, parents, enfants, et aurait pris comme point de départ un événement marquant de l'histoire familiale, une «épopée» (FLT, 154)[1] vécue par Emilie Jeansonne et Elie Landry, ses grands-parents maternels, et leurs enfants: la migration du Québec vers l'Ouest canadien en 1881.

Rappelons que les dernières décennies du XIXe siècle sont difficiles pour plusieurs cultivateurs québécois en raison, entre autres, de la hausse de la natalité, qui entraîne une pénurie de terres cultivables. Certains choisissent alors l'émigration; ils partent pour les Etats-Unis ou, encouragés par le clergé, vont coloniser de nouvelles régions du Québec ou de l'Ouest canadien[2]. Devenu

---

[1] Le sigle *FLT* renvoie à Fragiles lumières de la terre. Nous allons désormais utiliser les sigles suivants pour désigner les textes de Gabrielle Roy: *PPE* pour La Petite Poule d'Eau, *SM* pour «Souvenirs du Manitoba», *RD* pour Rue Deschambault, *RA* pour La route d'Altamont, *JBM* pour Un jardin au bout du monde, *DQE* pour De quoi t'ennuies-tu, Eveline ?, *DE* pour La détresse et l'enchantement et *CPS* pour Ma chère petite soeur. Les éditions employées sont indiquées dans la bibliographie.

[2] Pour de plus amples informations sur cette période de l'histoire du Québec, voir Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, Histoire du Québec contemporain. I.

la cinquième province canadienne en 1870, le Manitoba offre de vastes terres propres à la culture. Il attire ainsi des émigrants venus du Québec mais aussi des autres provinces canadiennes et de l'Europe. A Winnipeg, le gouvernement offre aux colons des concessions gratuites, terres appelées des homesteads.

Emilie Jeansonne et Elie Landry font partie du groupe de Québécois qui tentent alors l'aventure de l'Ouest[3]. Les Landry ont du «sang d'errants dans les veines» (DE, 27). Leurs ancêtres, des Acadiens, ont été des émigrants malgré eux. Déportés en 1755 au Connecticut, ils ont travaillé dans les usines et les chantiers. Une dizaine d'années plus tard, lorsqu'un prêtre-colonisateur les incite à venir s'établir au Québec où ils auraient de la terre à cultiver, ils ont plié bagage et sont venus s'établir à l'Assomption

---

De la Confédération à la crise (1867-1929), Montréal, Boréal, 1989, «Boréal compact», p. 25-46.

[3] Sur l'histoire des Landry, voir Marie-Anna A.[Adèle] Roy, «Sur les traces des ancêtres maternels: Jeansonne-Landry», dans Généalogie des Roy-Landry. Nicolas Leroy et ses descendants, manuscrit inédit, Ottawa, Archives nationales du Canada, 1991-245, item 11; La Montagne Pembina au temps des colons, Winnipeg, s.é., 1969, p. 190; Gabrielle Roy, «Mon héritage du Manitoba» (1970), dans Fragiles lumières de la terre, Montréal, Ed. du Boréal, 1996, «Boréal Compact», p. 151-167; La détresse et l'enchantement, Montréal, Boréal, 1988, «Boréal Compact», p. 24-31. François Ricard traite également de cette question dans Gabrielle Roy. Une vie, Montréal, Boréal, 1996, p. 18-23.

puis à Saint-Jacques-l'Achigan. Mais les familles nombreuses s'y trouvent bientôt à l'étroit; plusieurs doivent se résoudre à s'installer plus au nord. C'est ainsi que les Landry montent à Saint-Alphonse-de-Rodriguez, où la terre est «pauvre, semée de cailloux, hérissée d'épinettes sombres» (DE, 26-27). Emilie, Elie et leurs enfants y vivront chichement. Puis l'histoire se répète: après avoir entendu les propos enthousiastes d'un prêtre-colonisateur, Elie envisage d'émigrer au Manitoba, «sans doute séduit par l'image qu'il eut d'une plaine facile à travailler, au sol le plus riche du monde — et peut-être par quelque autre vision intérieure qu'il ne tenta pas d'exprimer» (FLT, 111). Le chef de famille pourra satisfaire son goût de l'aventure et établir convenablement ses fils. Mais il se heurte d'abord à un refus: celui d'Emilie, surnommée «Bobonne». Attachée aux collines laurentiennes, à sa paroisse et à sa maison bien en ordre, elle n'a nulle envie, à cinquante ans, de tout quitter. Pourtant la fière Emilie n'arrive pas à faire mentir le vieil adage: «Qui prend mari prend pays»; elle finit par consentir au départ.

Au printemps de 1881, les Landry font donc leurs adieux au Québec. Ils sont neuf à se mettre en route pour le Manitoba: le père, la mère, leurs cinq fils: Calixte, âgé de

dix-huit ans, Moïse (seize ans), Joseph (douze ans), Zénon (dix ans), Excide (cinq ans) et leurs deux filles: Emélie, dite Mélina, âgée de quatorze ans, et Rosalie (sept ans). La famille se rend d'abord à Montréal pour prendre le train à destination de Winnipeg. Arrivés au Manitoba, les Landry cherchent à se procurer une terre. Comme ils n'ont pas suffisamment d'argent pour acheter un lot situé près de Winnipeg, ils doivent se contenter d'un homestead au sud de la capitale, dans la région de la montagne Pembina. Ils se dirigent alors vers Saint-Norbert, d'où partira le convoi vers le sud. Bientôt, ils peuvent amorcer «la dernière étape du voyage, la plus pittoresque, celle que Gabrielle Roy ne se lassera pas d'évoquer[4]»: le trajet à travers la plaine sur la piste menant à la montagne Pembina. C'est toute une aventure, en effet, pour ces colons partis à la «conquête de l'Ouest»: ils voyagent en chariots recouverts d'une bâche et tirés par des boeufs, découvrent les paysages grandioses de la plaine et dorment le plus souvent à la belle étoile. Après trois semaines de voyage, le 14 juin 1881, ils arrivent à destination: Saint-Léon, village sis non loin de la concession qui leur a été accordée. Alors, les Landry doivent «refaire ce qui a été quitté» (FLT, 155): bâtir une maison, débroussailler la terre, la mettre en

---

[4] François Ricard, Gabrielle Roy. Une vie, p. 21.

culture. Pour l'adolescente qu'est alors Mélina Landry, la mère de Gabrielle Roy, l'exode vers l'Ouest est un événement bouleversant mais fort excitant.

Plus tard, Mélina prendra plaisir à raconter à ses enfants le grand voyage qui a tant frappé son imagination d'adolescente. Gabrielle Roy écrit en 1970 dans «Mon héritage du Manitoba»:

> Elle ne revint jamais de l'émotion de ce voyage et en fit le récit toute sa vie. Si bien que mon enfance à son tour en fut envoûtée, ma mère reprenant pour moi la vieille histoire, tout en me berçant sur ses genoux, dans la grande berceuse de la cuisine, et j'imaginais le tangage du chariot et je croyais voir, de même que du pont d'un navire en pleine mer, monter et s'abaisser légèrement la ligne d'horizon. (FLT, 154)

Toute sa jeunesse, Gabrielle Roy est charmée par les récits maternels ainsi que par les histoires des «quelques frêles vieillards» (DE, 56) qui ont connu la colonisation. «Au temps de mon enfance, le Manitoba était encore un pays très intéressant, éloigné peut-être un peu déjà de l'époque pionnière, mais il baignait dans l'atmosphère des récits de cette époque chaleureuse, valeureuse[5]», raconte la romancière à Judith Jasmin en 1960. Dans <u>La détresse et l'enchantement</u>, elle se rappelle les anecdotes de «mémère

---

[5] Judith Jasmin, «Premier plan. Interview avec Gabrielle Roy», Radio-Canada (CBFT), émission de télévision enregistrée le 1er août 1960.

Major», belle-mère de son oncle Excide et amie de sa grand-mère Emilie Landry, qui «se souvenait de mille détails de sa vie» (DE, 56):

> [...] mémère Major ne se faisait plus prier pour décrire ce qui m'avait précédée. Elle racontait le voyage en chariot à boeuf à partir de Saint-Norbert, les nuages de moustiques autour de la tente qu'on venait de dresser, la sombre plaine trouée alors du seul feu de camp des voyageurs, le premier hiver à Saint-Léon passé à six familles ensemble sous un même toit, les chamailles, l'entraide, le secours de Dieu, les tours du diable... (DE, 56)

L'histoire familiale des Landry a donc nourri l'imaginaire de Gabrielle Roy enfant. Adulte, elle rêvera d'écrire une oeuvre inspirée de «cette saga précieusement conservée dans [sa] mémoire» (FLT, 154). Selon François Ricard, son projet était d'écrire un roman, «une sorte de fresque historique à grand déploiement, qui aurait raconté — un peu à la manière des sagas scandinaves — la migration des colons québécois vers l'Ouest à la fin du siècle dernier et leur installation dans la Prairie [...][6]». De 1945 à 1965, la romancière fera plusieurs tentatives, écrira des centaines de pages, mais ne réussira pas à mener son projet à terme. Pourquoi y a-t-elle finalement renoncé? Cette question reste sans réponse, Gabrielle Roy, extrêmement discrète à propos de ce projet[7],

---

[6] François Ricard, Gabrielle Roy, Montréal, Fides, 1975, «Ecrivains canadiens d'aujourd'hui», p. 112.

[7] Gabrielle Roy a rarement parlé de ce projet. Elle en a révélé l'existence à Marc Gagné au début des années 1970

ne s'étant jamais expliquée sur les causes de son abandon. On peut toutefois avancer quelques hypothèses à ce sujet, comme nous le ferons plus loin.

De cette oeuvre qui n'a jamais vu le jour, il reste aujourd'hui un volumineux manuscrit d'environ mille pages comportant plusieurs versions d'un roman inachevé. Centré sur le personnage d'Eveline, qui s'inspire pour l'essentiel de Mélina Landry et est déjà présent dans l'oeuvre publiée (Rue Deschambault, La route d'Altamont et De quoi t'ennuies-tu, Eveline ?), le récit relate les aventures d'une famille québécoise partie s'établir dans l'Ouest canadien.

Cette oeuvre sans titre, que François Ricard a proposé d'intituler La Saga d'Eveline[8], est donc inédite. Le manuscrit est conservé à la Bibliothèque nationale du Canada parmi les archives personnelles de Gabrielle Roy[9]. Un

---

(voir M. Gagné, Visages de Gabrielle Roy. L'oeuvre et l'écrivain, Montréal, Beauchemin, 1973, p. 138) et à François Ricard vers 1973-1974 (voir F. Ricard, Gabrielle Roy, p. 112-114).

[8] François Ricard, «Les inédits de Gabrielle Roy: une première lecture», dans Yolande Grisé et Robert Major (éd.), Mélanges de littérature canadienne-française et québécoise offerts à Réjean Robidoux, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1992, «Cahiers de CRCCF», p.251.

[9] [La Saga d'Eveline], cahiers manuscrits et manuscrits dactylographiés avec corrections de la main de G. Roy, Fonds

particulier, François Ricard, possède également un manuscrit comportant cinq textes dont trois constituent des morceaux de la saga[10]. Nous les incluons donc dans le corpus. Les textes de la Saga ont été présentés sommairement par François Ricard[11] et ont fait l'objet d'un mémoire de maîtrise dans lequel Dominique Guérin-Garnett[12] a présenté l'oeuvre projetée, proposé un classement des diverses versions, établi des liens entre la Saga et l'oeuvre publiée de Gabrielle Roy et analysé le discours féministe présent dans le récit.

Gabrielle Roy, Collection des manuscrits littéraires, Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa: MSS 1982-11/1986-11, boîte 72, chemises 1 à 12; boîte 73, chemises 1 à 15; boîte 74, chemises 1 à 7.

[10] «La route d'Altamont», 37 f.; «De quoi t'ennuies-tu, Eveline?», 54 f.; «Un soir... dans la plaine...», 10 f.; «La caravane en détresse», 13 f. et «La photographie», 21 f.; manuscrits dactylographiés avec corrections de la main de G. Roy, Collection François Ricard. Les deux premiers manuscrits sont des états des textes (du même titre) déjà publiés tandis que les trois autres se rattachent à la Saga.

[11] François Ricard, Gabrielle Roy, p. 112-114; Édition critique complète des oeuvres de Gabrielle Roy, Montréal, Université McGill, 1991, f. D 7-9; «Les inédits de Gabrielle Roy: une première lecture», p. 251-254; Les inédits de Gabrielle Roy: édition critique, Montréal, Université McGill, 1992, f. 11.5-11.6; Gabrielle Roy. Une vie, p. 87-88, 323, 360, 372, 393-394, 396-398, 406.

[12] Dominique Guérin-Garnett, «La "Saga" de Gabrielle Roy ou "La fuite de Lina"», mémoire de maîtrise, Ottawa, Université Carleton, 1990, 94 f.

L'intérêt du manuscrit de La Saga d'Eveline est indéniable et multiple. Son édition actuelle, sous forme de thèse, permettra à la communauté universitaire de prendre contact avec un texte jusqu'ici connu d'un nombre très restreint de chercheurs, qui, pour avoir accès aux manuscrits, doivent se rendre à la Bibliothèque nationale du Canada à Ottawa. Nous espérons également qu'une éventuelle édition sous forme de livre pourra permettre une plus grande diffusion de La Saga d'Eveline, texte susceptible d'intéresser plusieurs chercheurs en littérature québécoise, mais aussi un lectorat plus vaste et moins spécialisé, les fidèles lecteurs de la romancière, familiers de Rue Deschambault et de La route d'Altamont.

Qui a fréquenté l'oeuvre de Gabrielle Roy ne peut ignorer la place prépondérante de la mère dans le monde imaginaire de l'auteure. Aussi, ne serait-ce que pour découvrir une nouvelle représentation de la figure maternelle, faut-il lire La Saga d'Eveline, le «livre de la mère[13]».

---

[13] Christine Robinson, «La route d'Altamont de Gabrielle Roy, épave de La Saga d'Eveline?», Voix et images, XXIII-1 (no 67), (automne 1997), p. 145.

Qui connaît la vie de Gabrielle Roy et sa fascination pour l'histoire de sa famille sait que la migration familiale dans l'Ouest canadien a alimenté aussi bien des oeuvres de fiction telles Rue Deschambault et La route d'Altamont que de nombreux textes autobiographiques comme «Le Manitoba», «Mon héritage du Manitoba» (tous deux repris dans Fragiles lumières de la terre), «Souvenirs du Manitoba» et La détresse et l'enchantement. Selon Christina H. Roberts-van Oordt, à cette «histoire-matrice de l'exode» seraient liées toutes les autres oeuvres de la romancière:

> [...] dans l'ensemble de l'oeuvre les récits de Gabrielle Roy, notamment Rue Deschambault, La détresse et l'enchantement et Ma chère petite soeur, portent virtuellement et effectivement d'autres récits en eux. On peut dire que ces quatre âmes soeurs [la grand-mère, la mère, Dédette et Gabrielle/Christine] sont enchâssées les unes dans les autres comme les récits auxquels elles donnent très souvent (directement ou indirectement) naissance, comme l'histoire-matrice de l'exode, par exemple, dont la grand-mère est l'héroïne et la mère la narratrice principale, et qui est re-racontée par Gabrielle dans La détresse et l'enchantement et auquel [sic] tous les récits de Gabrielle Roy semblent finalement étroitement liés [...][14].

L'édition de La Saga d'Eveline jettera ainsi un nouvel éclairage sur l'oeuvre publiée de Gabrielle Roy, particulièrement sur ce qu'il est convenu d'appeler les

---

[14] Christina H. Roberts-van Oordt, «Du livre brûlé au livre ressucité: le père face à quatre personnages clés dans l'oeuvre royenne», Cahiers franco-canadiens de l'Ouest, 3-1, (printemps 1991), p. 59.

oeuvres du «cycle[15]» de Rue Deschambault et de La route d'Altamont, titres auxquels s'ajoute De quoi t'ennuies-tu, Eveline?, autant de récits où figurent de nombreux personnages de La Saga d'Eveline. L'intertextualité de ces quatre textes appellera sans doute d'intéressants travaux d'analyse.

En outre, l'édition de La Saga d'Eveline révélera, pour reprendre l'expression de François Ricard, un «aspect caché de l'oeuvre de Gabrielle Roy[16]»: la sexualité. En effet, l'un des intérêts du roman est qu'il aborde ouvertement ce thème, par ailleurs lié à celui de la féminité, thèmes qui apparaissent de façon très voilée dans l'oeuvre publiée. De plus, à propos du sort féminin, en particulier du rôle d'épouse et de mère, Gabrielle Roy adopte dans la Saga un point de vue nettement féministe, ce qu'elle s'abstient de faire explicitement dans son oeuvre publiée.

Il y a aussi, bien sûr, l'intérêt génétique qu'offre le texte de La Saga d'Eveline. L'oeuvre inachevée peut être

---

[15] L'expression est de François Ricard, elle apparaît dans la notice de De quoi t'ennuies-tu, Eveline?, Montréal, Boréal, 1988, «Boréal compact», p. 7.

[16] François Ricard, «Les inédits de Gabrielle Roy: une première lecture», p. 250.

considérée comme un laboratoire d'écriture. Tout d'abord, le texte édité, dont certaines parties sont moins polies que d'autres, montre le travail plus «brut» de l'écrivaine. Et surtout, la section intitulée «Réécritures et notes critiques», où sont signalés les changements apportés par l'auteure (suppressions, ajouts, substitutions), nous renseigne sur ses choix.

Bref, l'édition de La Saga d'Eveline (et son éventuelle publication), tout comme celle d'autres textes inédits de Gabrielle Roy,

> [...] aura certainement pour effet de stimuler la recherche et de favoriser l'apparition de lectures d'ensemble plus fines, plus complètes et plus nuancées que les grandes synthèses des années soixante et soixante-dix, qui, toutes magistrales qu'elles aient été dans certains cas, traitaient d'une oeuvre encore en pleine évolution et passaient sous silence les inédits[17].

Ainsi, pour la critique, l'oeuvre de Gabrielle Roy ne se limite plus aux titres publiés de son vivant. C'est ce que Réjean Robidoux affirmait déjà en 1989, alors que commençait la publication des inédits de la romancière:

> [...] l'oeuvre capitale de Gabrielle Roy, ce n'est pas Bonheur d'occasion, non plus qu'Alexandre Chenevert, ni

---

[17] Lori Saint-Martin, avec la collaboration de Sylvie Lamarre, Laure Neuville, Katherine Roberts et Sophie Sainte-Marie, «Bibliographie annotée des études critiques sur Gabrielle Roy, 1984-1995», Cahiers franco-canadiens de l'Ouest, 8-2, (1996), p. 284.

> La Montagne secrète, ni le cycle fictivo-mémorialiste, ni l'autobiographie, mais toute l'oeuvre, tout l'oeuvre, encore en partie inédit et génétiquement toujours mal connu[18].

Gabrielle Roy aurait-elle souhaité l'édition de La Saga d'Eveline? Cette question délicate met en jeu l'aspect éthique de l'édition posthume de textes inédits et inachevés. Gabrielle Roy n'a pas laissé de «testament littéraire» où elle aurait exprimé ses volontés quant au destin de ses textes inédits. Toutefois, elle a résolu de céder ses manuscrits, lettres et papiers personnels à une institution. En 1975, elle «entreprend un premier classement des documents alors remisés chez elle à Petite-Rivière-Saint-François[19]». Approchée par plusieurs institutions, elle accepte en 1980 l'offre de Guy Sylvestre, directeur général de la Bibliothèque nationale du Canada à Ottawa. Les documents seront acheminés à la Bibliothèque nationale après la mort de la romancière, conformément à sa volonté[20]. Ainsi, Gabrielle Roy a voulu que tous ses

---

[18] Réjean Robidoux, «Gabrielle Roy: la somme de l'oeuvre», Voix et images, XIV-3 (no 42), (printemps 1989), p. 377.

[19] François Ricard, Gabrielle Roy. Une vie, p. 498.

[20] Pour plus de détails sur la succession littéraire de Gabrielle Roy, voir François Ricard, Gabrielle Roy. Une vie, p. 498-500.

papiers, lettres et manuscrits, dont celui de La Saga d'Eveline, soient accessibles aux chercheurs intéressés, donc qu'ils soient lus. En éditant la Saga, nous ne croyons pas trahir la volonté de l'auteure, comme ceux que Milan Kundera appelle les «fouilleurs de poubelles[21]», c'est-à-dire les éditeurs de textes inédits dont les auteurs s'étaient opposés à toute publication posthume.

A ce jour, plusieurs textes inédits de Gabrielle Roy ont connu une édition posthume. Citons d'abord La détresse et l'enchantement, dernier livre sur lequel a travaillé la romancière, son autobiographie qu'elle espérait terminer et dont elle avait demandé la publication posthume. L'oeuvre, publiée en 1984, est restée inachevée, bien qu'un autre volet, Le temps qui m'a manqué[22], soit paru en 1997. Un autre texte autobiographique, sorte de canevas de La détresse et l'enchantement, a également été publié sous le titre de «Ma petite rue qui m'a menée autour du monde[23]».

---

[21] Milan Kundera, Les testaments trahis, Paris, Gallimard, 1993, «Folio», p. 321.

[22] Gabrielle Roy, Le temps qui m'a manqué, édition préparée par François Ricard, Dominique Fortier et Jane Everett, Montréal, Boréal, 1997, «Cahiers Gabrielle Roy», 107 p.

[23] Gabrielle Roy, «Ma petite rue qui m'a menée autour du monde», texte établi et présenté par François Ricard, Littératures, 14, (1996), p. 135-163.

Signalons aussi l'édition d'une partie de la correspondance de Gabrielle Roy, ses lettres à sa soeur Bernadette, parue sous le titre de Ma chère petite soeur[24] et celle de quelques contes[25] et nouvelles[26]. Sans pouvoir ici commenter chacun de ces titres, disons tout simplement que ces textes, fort précieux, nous révèlent de nouveaux aspects de Gabrielle Roy, tant à propos de son oeuvre que de sa vie.

On lira La Saga d'Eveline avec certaines précautions. Ce texte, soulignons-le, est inachevé et cela, à plusieurs points de vue. Par exemple, si la première partie du texte édité présente un assez grand degré d'achèvement, il n'en va pas de même pour les deux autres parties, moins travaillées. En outre, dans ces parties surtout, certaines phrases n'ont pas été ciselées avec toute la minutie dont Gabrielle Roy fait preuve dans son oeuvre publiée. Il faudra que les lecteurs prennent cette Saga pour ce qu'elle est: une oeuvre

---

[24] Gabrielle Roy, Ma chère petite soeur. Lettres à Bernadette 1943-1970, édition préparée par François Ricard, Montréal, Boréal, 1988, 261 p.

[25] Gabrielle Roy, L'Espagnole et la Pékinoise, Montréal, Boréal, 1986, 46 p.; Gabrielle Roy, «L'empereur des bois», Études littéraires, 17-3 (hiver 1984), p. 581-587.

[26] Gabrielle Roy, «La légende du cerf ancien», texte établi et présenté par François Ricard, Cahiers franco-canadiens de l'Ouest, 3-1 (printemps 1991), p. 143-163; Gabrielle Roy, «Rose *en* Maria», Elle-Québec, 19 (mars 1991), p. 76, 78, 80.

reconstituée fondée sur un texte encore sur le métier avec, certes, de nombreuses richesses, mais aussi des imperfections, des silences, des mystères. Nous ne pourrions la qualifier de «chef-d'oeuvre resté inédit». Le terme «document» nous semble plus juste; la distinction qu'établit Gabriel Matzneff entre une «oeuvre d'art» et un «document» pourrait s'appliquer au cas de La Saga d'Eveline:

> Quant aux ouvrages posthumes, il faut distinguer clairement ceux dont l'auteur a établi le manuscrit de ceux qu'il n'a pas eu la possibilité de revoir, de remanier. Un texte dont l'auteur a pesé le moindre mot, voulu la moindre virgule, est une oeuvre d'art; un texte non révisé par l'auteur n'est qu'un document. Manfred et Les Fleurs du mal sont des oeuvres d'art; la Correspondance de Byron et Mon coeur mis à nu sont des documents[27].

Que l'on ne se méprenne pas sur les intentions de Matzneff, qui n'écarte nullement les «documents»; au contraire, il en encourage la publication: «Un exécuteur testamentaire a le devoir de publier de tels documents dont l'intérêt et la beauté égalent parfois ceux de l'oeuvre elle-même[28].»

Le manuscrit édité doit tout d'abord être présenté. Notre essai préliminaire, intitulé «Présentation de La Saga

---

[27] Gabriel Matzneff, «L'existence posthume. (Enquête auprès de quelques écrivains)», La règle du jeu, 3e année, 6, (janvier 1992), p. 189.

[28] Gabriel Matzneff, «L'existence posthume [...]», p. 189.

d'Eveline», comporte trois parties. Dans la première, «Situation de La Saga d'Eveline», nous reconstituons un plan général de l'oeuvre projetée, évoquons les problèmes de datation soulevés par l'oeuvre, établissons des liens entre la Saga et l'oeuvre publiée, puis suggérons quelques pistes de recherche. Dans la deuxième partie, «Les manuscrits de La Saga d'Eveline», nous présentons de façon détaillée ces manuscrits, tant sur le plan matériel que textuel. Nous émettons ensuite des hypothèses de datation et proposons un classement des manuscrits. Suit une étude sur l'inachèvement de la Saga où nous expliquons en quoi l'oeuvre est inachevée et avançons des hypothèses quant aux causes de cet inachèvement. La troisième partie, intitulée «Edition de La Saga d'Eveline», traite des questions méthodologiques relatives à l'édition d'un roman inachevé et inédit, notamment la question du choix du texte de base. Nous présentons ensuite les différentes options d'édition qu'offraient les manuscrits de La Saga d'Eveline et justifions notre choix. Le tout se termine par une note sur l'établissement du texte et une chronologie de Gabrielle Roy.

On trouvera, dans le second volume de la thèse, le texte édité de La Saga d'Eveline de Gabrielle Roy. Pour des

raisons d'ordre pratique, les notes, qui habituellement suivent le texte, seront contenues dans le premier volume de la thèse. Figurent donc après notre «Présentation de La Saga d'Eveline» une section nommée «Réécritures et notes critiques» et des notes explicatives.

PRESENTATION DE LA SAGA D'EVELINE

«Ce soir-là, je me souviens, j'étais sortie pour respirer pendant quelques minutes l'air embaumé. A deux pas de la maison si chaude, si vivante, commençait une sorte de nuit impénétrable telle qu'en ces temps tant de fois décrits par maman. J'allai jusqu'au bout du petit chemin de ferme, au bord de l'immense plateau sombre à cette heure, et qui bruissait comme un grand manteau tendu au vent. Qu'il était facile, l'obscurité y effaçant toute trace d'occupation, d'imaginer ces lieux dans leur songerie primitive qui avait tant exalté mon grand-père, mais à jamais rebuté ma grand-mère. Par ces nuits de vent tiède et vaguement plaintif, je prenais conscience de ces deux âmes profondément divisées.»

Gabrielle Roy, La route d'Altamont[29].

«Ces lieux pleins de l'histoire de sa famille, elle ne se lasse pas de les explorer, de les contempler sous tous les angles, d'entendre leur musique, de poursuivre les mille songeries qu'ils éveillent en elle. Pour la future romancière, ce pays de la Montagne Pembina sera un peu comme l'Illiers-Combray de Proust: l'objet d'une fascination inépuisable, un réservoir de souvenirs, d'images et de personnages auxquels elle ne cessera de revenir dans ses écrits.»

François Ricard, Gabrielle Roy. Une vie[30].

---

[29] Montréal, Boréal, 1992, p. 133.

[30] Montréal, Boréal, 1996, p. 101.

1. SITUATION DE LA SAGA D'EVELINE

1.1 **Plan général de l'oeuvre projetée**

Gabrielle Roy n'a laissé aucun plan d'ensemble[31] pour la Saga. On peut toutefois reconstituer les grandes lignes de l'*histoire* (au sens genettien) qui devait fournir la matière de l'oeuvre projetée. Pour ce, on se référera, d'une part, au corpus des manuscrits et, d'autre part, à l'histoire de Mélina Landry et de sa famille, puisque la fiction s'inspire largement des faits relatés à Gabrielle Roy par sa mère. L'histoire des Landry fournit ainsi de nombreux points de repère. Pour donner une idée de la matière de l'oeuvre projetée, nous allons présenter les personnages et leur histoire. Celle-ci n'est pas tirée d'un manuscrit particulier puisqu'aucune des versions de la Saga n'est achevée. Construite à partir de tous les textes, elle en retient les événements essentiels, communs à plusieurs versions, et signale certaines variantes majeures, surtout sur le plan événementiel.

La Saga raconte l'histoire d'une famille appelée tantôt Langelier, tantôt Hébert et, plus rarement, Lecouvié. Le

---

[31] Elle indique cependant quelques divisions: «1ère partie. La traversée» (boîte 73, chemise 12) et «Troisième partie. Les Fiançailles et le mariage d'Eveline ou Les Conversations sur la galerie» (boîte 73, chemise 14), BNC, Fonds Gabrielle Roy.

père, dans toutes les versions, se prénomme François. La mère, surnommée «Bobonne», se prénomme Céline ou Domitilde et a pour nom de jeune fille Légaré. Elle est âgée de cinquante-quatre ans lors du voyage vers l'Ouest. Céline et François ont, selon les versions, quatre ou cinq fils: Clément, l'aîné, âgé d'une vingtaine d'années, Majorique (nommé aussi Jérôme), Delphis (ou Sévère), Nicolas (dans certaines versions seulement), puis le benjamin, le petit Cléophas (ou Joachim). Le personnage principal de la Saga est la seule fille de la famille, Eveline, nommée aussi Lina, Line ou, plus rarement, Evangéline ou Stéphanie. A son départ du Québec, l'héroïne est âgée d'environ treize ans. Une autre famille accompagne la sienne dans sa migration vers l'Ouest, les Duchêne (ou Duchesne), anciens voisins de Saint-Alphonse-de-Rodriguez. Le père se prénomme Désiré et la mère, Mathilda. Ils ont plusieurs enfants: Médéric, Victoire et Yolanda sont nommés. Chemin faisant, les deux familles croisent des Ecossais, les McGillivray, qui vont, eux aussi, prendre homestead. La famille se compose du père, Angus, de la mère, Mother Flossie, de leurs trois filles, Ruth, Heather et Marjorie, et de leur fils, Donald. Ajoutons à la liste trois personnages: Dom Charles, le curé de Saint-Léon-des-plaines (ou Saint-Léonard-des-plaines), Priscilla Audet, l'amie d'Eveline au couvent, et

Edouard Tessier, le prétendant puis le mari d'Eveline, âgé d'environ trente-cinq ans lors de son mariage.

Nous avons divisé l'histoire en trois blocs, soit «Le voyage vers l'Ouest», «La nouvelle vie de la famille au Manitoba» et «La vie conjugale et familiale d'Eveline[32]». On peut encadrer ces blocs d'un prologue, incluant les événements qui précèdent l'action proprement dite, c'est-à-dire le voyage, et d'un épilogue, qui n'est pas une véritable fin, puisque le roman reste inachevé, mais la dernière partie de l'histoire (sur le plan chronologique).

Prologue[33]

En 1892, les Langelier, une famille de cultivateurs québécois, vivent paisiblement à Saint-Alphonse-de-Rodriguez. Un soir, François, impressionné par le discours d'un prêtre-colonisateur qui vante les richesses de l'Ouest canadien, envisage d'aller s'établir là-bas avec les siens.

---

[32] Nous utilisons ici les prénoms qui correspondent à ceux des personnages des oeuvres publiées (Rue Deschambault, La route d'Altamont et De quoi t'ennuies-tu, Eveline ?), sauf lorsque les prénoms de la Saga sont différents de ceux de l'oeuvre publiée. C'est le cas, par exemple, du personnage du grand-père, prénommé Élisée dans La route d'Altamont (p. 20) et François dans les inédits. Pour les autres noms, prénoms et les toponymes, nous utilisons ceux qui figurent dans la version éditée afin d'alléger le texte.

[33] Cette division et toutes les suivantes sont de nous.

Mais Bobonne s'oppose à ce projet. Devant l'insistance de son mari et l'enthousiasme de ses enfants, elle finit par céder.

I. Le voyage vers l'Ouest

Au printemps de 1892, les Langelier quittent le Québec. Ils se rendent d'abord en carriole jusqu'à Joliette où ils doivent prendre le train pour Montréal. De là, un autre voyage en train les conduit au Manitoba. A Winnipeg, on leur concède un homestead situé près de Saint-Léonard-des-plaines. La famille se met alors en route sur la piste menant à la région de la montagne Pembina. Suivis des Duchesne, les Langelier voyagent dans des chariots tirés par des boeufs. Assise à côté de son père sur le siège du premier chariot, Eveline découvre avec émerveillement l'immensité de la plaine. Quelques incidents se produisent pendant la «traversée». Peu de temps après le départ, Clément, qui avait acheté à bon compte de menus articles à Winnipeg, en profite pour les revendre plus cher aux enfants Duchesne et Langelier, navrés d'être rapidement dépossédés de leurs économies. Un autre soir, Majorique incite les enfants à se déguiser en Amérindiens et à simuler une attaque pour jouer un tour à Bobonne, qui, en effet, est effrayée par leurs cris. Deux événements bouleversent

ensuite la vie d'Eveline: elle a ses premières règles et fait la connaissance de Donald McGillivray. Devenir femme intrigue Eveline, mais sa mère ne lui explique pas clairement à quoi sont liées les menstruations. Puis, un soir, les Langelier aperçoivent une famille en détresse, celle des McGillivray dont le chariot est brisé. Tandis que François et ses fils aînés leur portent secours, Eveline, fascinée et troublée, observe Donald McGillivray. Dans quelques versions, le jeune Ecossais, avant de reprendre la route avec sa famille, offre à Eveline un petit chien, un colley appelé Tamme (ou Tam). Arrivés à Saint-Léonard, les Langelier, dans certaines versions, découvrent qu'ils ont pour voisins les McGillivray.

II. La nouvelle vie de la famille au Manitoba

La famille s'installe sur son homestead. Tout est à faire: bâtir une maison, rendre la terre propre à la culture, jeter les premières semailles... François se rend compte qu'il a des problèmes oculaires: une cataracte à l'oeil droit affaiblira peu à peu sa vue.

Cette seconde partie relate, pour une bonne part, la vie de jeune fille d'Eveline. François désire que sa fille soit instruite; il songe à l'envoyer au couvent des Soeurs

Grises à Saint-Boniface. Cependant, sa femme et ses fils n'approuvent guère ce projet. Quant à Eveline, tiraillée entre son besoin de liberté et sa soif d'apprendre, elle est d'abord indécise, puis accepte l'offre de son père. Au couvent, la jeune paysanne mal dégrossie fait tache parmi les jeunes filles des familles aisées. Elle admire la délicate Priscilla Audet, fille de magistrat, qui devient son amie. Après environ deux années d'études, Eveline, en proie à l'ennui, se sauve en se cachant dans le chariot de Désiré et Médéric Duchesne, venus pour leurs affaires à Saint-Boniface. Eveline retrouve donc sa vie à la ferme familiale. Elle est maintenant en âge de fréquenter les garçons et, lors de soirées dansantes chez ses parents, de nombreux jeunes gens des environs la courtisent.

Ici s'insère, dans certaines versions, un épisode mettant en scène Donald McGillivray. De retour du couvent, Eveline s'éprend du jeune Ecossais qui, de son côté, est fou d'elle. Mais l'union entre une francophone catholique et un anglophone protestant étant vue comme un objet de scandale, Eveline et Donald vivent un amour tourmenté et, dans deux textes, projettent de s'enfuir à Winnipeg. Après le retour du couvent se produisent également deux autres événements importants: la venue d'Edouard Tessier et la photographie de

la famille. Edouard Tessier, commerçant à Somerset, visite un jour la ferme des Langelier; il y fait la connaissance d'Eveline. Après (ou avant cette rencontre, selon les versions), un photographe ambulant, nommé Jérémiah Bellavance (ou Jérémie Latulipe), offre ses services à Bobonne. Ce bavard, qui semble connaître tous les membres de la famille, prend la photographie des Langelier devant leur maison. Puis l'étrange homme est démasqué: c'est Majorique qui s'était déguisé pour leur jouer un tour, mais qui a bel et bien pris sa famille en photo. Par la suite, Edouard revient à la ferme, car il se sent attiré par la fille de la maison. Après de brèves fréquentations qui consistent en quelques conversations sur la galerie de la maison familiale, Edouard demande Eveline en mariage. Même si elle n'est pas sûre d'aimer Edouard, la jeune fille accepte d'épouser cet homme sérieux et bien établi.

III. <u>La vie conjugale et familiale d'Eveline</u>

On célèbre alors les fiançailles puis le mariage d'Eveline et Edouard. Dans une version, le couple s'installe d'abord à Somerset, au-dessus du magasin d'Edouard. Clément, gérant du magasin, prend de plus en plus de place dans le commerce, qu'il convoite. Eveline est malheureuse d'avoir perdu sa liberté. En outre, pour la

jeune mariée, la sexualité, qu'elle découvre brusquement, n'est pas une source de plaisir mais un devoir. Dans une version, elle retourne chez ses parents et demande à son père de la garder à la ferme. François refuse et, malgré d'abondantes chutes de neige, il tient à aller reconduire sa fille chez elle. Perdus dans la tempête qui fait rage, après plusieurs heures, le père et sa fille reviennent miraculeusement à la maison familiale, où les attend Edouard, venu chercher sa femme.

La première grossesse d'Eveline est pénible, car la jeune femme accepte difficilement d'être enceinte et de devenir mère. Elle donne naissance à un fils. Suivent plusieurs grossesses rapprochées. De son côté, grâce aux bons services qu'il a rendus aux libéraux, Edouard obtient un poste d'agent de colonisation, ce qui permet à la famille de déménager à Saint-Boniface, où elle mènera une vie plus confortable. Un jour, le couple reçoit une invitation pour le bal du lieutenant-gouverneur; Eveline se désole de ne pouvoir y assister car elle est à nouveau enceinte. Plus tard, Edouard fait bâtir une grande maison pour loger les siens, qu'il aime sans toutefois être démonstratif. Il doit cependant se rendre à l'évidence: souvent absent du foyer, il est un étranger pour sa famille. Pour sa part, Eveline

éprouve de meilleurs sentiments à l'égard de ses enfants, Robert, Georgianna, Alicia et Agnès (Éléonore, Alfred, Odette, Léonard et Christine sont nommés plus loin) et se rapproche un peu de son époux. Un dernier événement important survient (avant ou après le mariage d'Eveline, selon les versions): la mort de François. Quasi aveugle, le vieil homme tombe par mégarde dans le petit lac situé près de sa ferme. Alertée par le chien, Bobonne réussit à retirer son mari de l'eau et à le ramener à la maison pour le soigner. Mais François a contracté une pneumonie qui lui sera fatale.

Epilogue

Parvenue à l'âge de la ménopause, Eveline constate tristement qu'elle vieillit. La mère de famille songe aussi au destin de ses enfants: Georgianna est mal mariée, Robert, qui montre un penchant pour l'alcool, se marie, Léonard aime vagabonder, Odette se fait religieuse et Christine, la dernière-née, lui semble promise à un bel avenir.

1.2 Problèmes de datation

S'il est relativement aisé de reconstituer le plan général de l'oeuvre projetée, il est plus difficile, par

contre, de dater et classer les manuscrits de la Saga. Comme le constate François Ricard, la datation des manuscrits des textes inédits de Gabrielle Roy fait souvent problème:

> Parmi tous les manuscrits conservés, il y en a moins d'une dizaine qui portent une mention de date. Pour les autres, il faut se contenter de conjectures, fondées soit sur l'évidence interne, soit sur des recoupements avec la correspondance ou d'autres sources analogues, soit enfin sur des indices matériels (papier, caractères de la machine à écrire, etc.).[34]

Les manuscrits de la Saga ne comportent aucune mention de date de composition. Mais selon ce qu'elle a confié à François Ricard[35], Gabrielle Roy aurait travaillé à la Saga en trois temps: entre 1945 et 1950[36], vers 1955 et en 1964-1965. De plus, elle a déclaré que le manuscrit de cinq textes qu'elle a donné à François Ricard date des années 1960[37]. Signalons que ce manuscrit comprend un état de De quoi t'ennuies-tu, Eveline ?, récit publié pour la première fois en 1982 mais «écrit au début des années soixante»[38].

---

[34] François Ricard, «Les inédits de Gabrielle Roy: une première lecture», p. 246.

[35] François Ricard, Gabrielle Roy, p. 113.

[36] Dans une étude plus récente, Ricard dit que l'auteure a commencé à rédiger son roman vers 1947 («Les inédits de Gabrielle Roy: une première lecture», p. 251).

[37] Communication personnelle de François Ricard.

[38] François Ricard, note liminaire, DQE, 7.

Comme il est impossible de déterminer les années exactes de composition de l'oeuvre, nous parlerons plutôt de trois périodes approximatives d'écriture.

On peut remarquer la coïncidence de ces périodes de composition avec des trous dans la suite des publications de Gabrielle Roy. Entre la parution de Bonheur d'occasion, à l'été de 1945, et celle de La Petite Poule d'Eau, en 1950, l'auteure fait paraître plusieurs nouvelles dans des revues[39], mais ne publie aucun livre. La Petite Poule d'Eau aurait donc été composée vers la fin de la première période d'écriture de la Saga. En effet, nous savons que Gabrielle Roy s'est souvenue du «pays de la Petite-Poule-d'Eau» en 1947, lors d'un séjour en France (FLT, 208-209), qu'elle a composé l'oeuvre «principalement dans la région d'Epping en Angleterre[40]», où elle séjourne en 1949, et, d'après une indication donnée à la fin du récit (PPE, 255), qu'elle en a achevé la rédaction à Saint-Germain-en-Laye en mai 1950. Après le succès de son premier roman et avant la composition de son deuxième, Gabrielle Roy a donc disposé de

---

[39] Pour une liste de ces nouvelles, voir Marc Gagné, Visages de Gabrielle Roy, p. 295-296 et François Ricard, Gabrielle Roy. Une vie, p. 600-602.

[40] François Ricard, Gabrielle Roy, p. 64.

suffisamment de temps pour écrire les premiers jets de la Saga.

La deuxième période débute vers 1955, «soit immédiatement après Rue Deschambault», précise François Ricard[41], qui n'indique pas cependant la durée de cette campagne d'écriture. Posons comme hypothèse qu'elle pourrait s'étendre jusqu'à la rédaction du livre suivant, La Montagne secrète, roman écrit, selon Ricard, «à l'été de 1961[42]» et publié à l'automne suivant. Notons d'ailleurs que ces années, 1955-1961, représentent le plus long silence de Gabrielle Roy, c'est-à-dire la plus longue période, au cours de sa carrière, pendant laquelle elle n'a pas publié de livre, tout en ne donnant, par ailleurs, que très peu d'articles ou de textes épars[43].

Enfin, la troisième période, celle de 1964-1965, s'insère entre la publication de La Montagne secrète (1961)

---

[41] François Ricard, Gabrielle Roy, p. 113.

[42] François Ricard, «La Montagne secrète, roman de Gabrielle Roy», dans Maurice Lemire (dir.), Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tome IV: 1960-1969, Montréal, Fides, 1984, p. 593.

[43] Pour la liste de ces articles, voir Marc Gagné, Visages de Gabrielle Roy, p. 296-297 et François Ricard, Gabrielle Roy. Une vie, p. 602-603.

et celle de La route d'Altamont (1966), oeuvre dont le début de la rédaction remonte au moins à 1960[44], sinon avant[45]. En 1964-1965, la romancière ne publie qu'un court texte[46], ce qui lui permet vraisemblablement de se remettre à la Saga. Signalons que dans Visages de Gabrielle Roy, Marc Gagné affirme également que Gabrielle Roy travaille sur son grand roman familial au début des années 1960, sans toutefois préciser les années exactes: «Après la publication de La Montagne secrète, elle consacra même deux années complètes à rédiger ce livre.[47]»

---

[44] La nouvelle intitulée «Grand-mère et la poupée», un état antérieur de «Ma grand-mère toute-puissante», a été publiée en octobre 1960 dans Châtelaine. On peut penser que Gabrielle Roy travaille aussi à La route d'Altamont en 1962, lorsqu'elle écrit à Bernadette dans sa lettre du 26 novembre: «Je tâche de travailler à une série de longues nouvelles [...]» (CPS, 68-69).

[45] Deux manuscrits dactylographiés, conservés à la Bibliothèque nationale (Fonds Gabrielle Roy, boîte 46, chemise 6), sont des états d'une version «primitive» de «La route d'Altamont» probablement écrite avant les années 1960. Nous reviendrons sur cette question.

[46] Dans Visages de Gabrielle Roy (p. 297), Marc Gagné ne donne qu'un titre pour cette période: «Témoignage», qui est, en fait, constitué de réponses de l'auteure à un questionnaire. Voir Paul Wyczynski (dir.), Le roman canadien-français, Archives des lettres canadiennes, Tome III, Montréal, Fides, 1964, p. 302-306.

[47] Marc Gagné, Visages de Gabrielle Roy, p. 138.

Certains documents extérieurs à l'oeuvre, une interview et des lettres, laissent penser ou confirment, selon le cas, que Gabrielle Roy a bel et bien travaillé à la Saga pendant au moins deux des périodes mentionnées précédemment.

A l'hiver de 1947, lors d'un séjour à Rawdon, l'auteure accorde une interview à Rex Desmarchais. Elle lui apprend qu'elle prépare un second roman. Sans en dévoiler le sujet, elle laisse toutefois entendre que l'action de cette oeuvre pourrait se dérouler dans la région natale de sa mère[48]: «Il est possible que Rawdon et la région apparaissent dans mon prochain roman et y jouent un certain rôle[49]». Rappelons que, dans l'oeuvre inachevée, la famille part de Saint-Alphonse-de-Rodriguez. Ce prochain roman que l'auteure annonce pourrait donc bien être la Saga.

C'est du côté de la correspondance de Gabrielle Roy qu'il faut se tourner pour trouver une véritable preuve. Dans une lettre à un certain Ronald[50], écrite de Paris le 21

---

[48] Mélina Roy est née à Saint-Alphonse-de-Rodriguez.

[49] Rex Desmarchais, «Gabrielle Roy nous parle d'elle-même et de son roman», Bulletin des agriculteurs (mai 1947), p. 44.

[50] Peut-être Ronald Everson, un ami de vieille date, du Manitoba.

avril 1948, Gabrielle Roy, sans nommer l'oeuvre qu'elle est en train d'écrire, demande des renseignements qui l'aideront à poursuivre son travail. L'auteure dresse une liste de trois questions à l'intention de son correspondant. Avant de poser la première, elle décrit une situation - fictive - entre un commerçant et le gérant de son magasin, qui ne sont autres qu'Edouard Tessier et Clément Hébert:

> Edouard Tessier, around 1897 or 1898 is the owner of a general store in say, Somerset, a small village in Manitoba. He hires his brother in law Clément Hébert as clerk or rather general manager at $50 or slightly more, a month. The store is a good one, well stocked and should bring good profits. But Edouard Tessier is a poor business man. He is justice of the peace [...], has to spend a good deal of his time away from his store and is moreover far more interested in politics than his business[51].

L'auteure poursuit en demandant comment Clément pourrait s'emparer (légalement) du commerce de son beau-frère, dont il est l'associé. On peut reconnaître ici la matière de certains segments[52] de la Saga. La deuxième question de cette lettre concerne les lois sur les homesteads entre 1894 et 1898, et la troisième, la campagne électorale de 1896 au Manitoba, plus précisément, au village de Somerset, sujets qui touchent également la Saga. En plus de certifier qu'en

---

[51] Cette lettre inédite se trouve dans les archives personnelles de Gabrielle Roy, à la Bibliothèque nationale du Canada: boîte 9, chemise 10.

[52] BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 72, chemises 7, 8 et 10.

avril 1948 Gabrielle Roy a déjà commencé la rédaction de la Saga, cette précieuse lettre fournit des éléments (nom des personnages, contenu) qui nous aideront à classer les manuscrits.

Une autre lettre laisse croire que la romancière a également travaillé à la Saga pendant les années 1950. Le 2 octobre 1957, elle écrit à sa soeur Bernadette: «J'ai beaucoup travaillé cet été, mais jusqu'ici je ne suis guère contente de ce que j'ai fait. Peut-être, quand je reprendrai cela plus tard, arriverai-je à en faire quelque chose de pas trop mal» (CPS, 41). Selon François Ricard, entre 1955 et 1961, Gabrielle Roy écrit «de nombreuses pages inspirées par l'histoire de sa famille [c'est nous qui soulignons], et dont certaines deviendront plus tard La route d'Altamont (1966) et De quoi t'ennuies-tu, Eveline ? (1982)[53]». Il est possible que certaines de ces pages «familiales» soient des morceaux de la Saga.

---

[53] François Ricard, «Notes et éclaircissements», CPS, 245.

1.3 *La Saga d'Eveline* et l'oeuvre publiée

Si une version achevée de la Saga – narrée à la première personne du singulier[54] – avait pu être publiée, elle se serait inscrite dans le «cycle» que forment Rue Deschambault, La route d'Altamont et De quoi t'ennuies-tu, Eveline ? Sans faire une analyse détaillée des rapports entre les textes de la Saga et ceux de ce cycle[55], nous relèverons les ressemblances les plus frappantes entre les deux ensembles[56].

La plupart des personnages de la Saga sont présents dans les oeuvres publiées. Eveline apparaît dans Rue Deschambault, La route d'Altamont et De quoi t'ennuies-tu, Eveline ?, récit dont elle est le personnage central, tandis que son mari Edouard n'apparaît que dans Rue Deschambault. Le grand-père est évoqué dans La route d'Altamont et la

---

[54] Comme nous le verrons, plusieurs textes de la Saga sont narrés à la première personne du singulier, tandis que d'autres le sont à la troisième.

[55] Pour une étude plus approfondie des rapports entre La route d'Altamont et La Saga d'Eveline, voir Christine Robinson, «La route d'Altamont de Gabrielle Roy, épave de La Saga d'Eveline?», Voix et images, XIII-1 (no 67) (automne 1997), p. 135-146.

[56] Dominique Guérin-Garnett traite également de cette question dans le deuxième chapitre, «Liens», de son mémoire (f. 43-60).

grand-mère est l'aïeule «toute-puissante», puis impotente, qui figure dans le même recueil. Certains enfants de Bobonne et François se retrouvent dans les oeuvres publiées: Majorique, le «trotteur», continue à voir du pays dans Rue Deschambault, où il est marié («Ma tante Thérésina Veilleux») et exploite une ferme («Le Titanic»), tandis que dans De quoi t'ennuies-tu, Eveline?, il appelle sa soeur à son chevet; hommes d'âge mûr, Nicolas et Cléophas sont également fermiers (RD, 224, RA, 131). Certains enfants d'Eveline nommés dans la Saga, Robert, Georgianna, Alicia, Odette et Christine, acquièrent plus de consistance narrative dans Rue Deschambault. Christine, surtout, qui apparaît furtivement dans les textes inédits[57], prend une tout autre dimension dans Rue Deschambault et La route d'Altamont, recueils de récits dont elle est à la fois la narratrice et l'héroïne. Ces personnages communs aux deux corpus présentent de grandes similitudes; il nous semble évident qu'il s'agit des mêmes personnages[58].

---

[57] BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 72, chemise 2, «La mort de Bobonne» et boîte 74, chemise 7, chapitre XII, f. 117, 120-121.

[58] Voir la démonstration de Dominique Guérin-Garnett dans «La "Saga" de Gabrielle Roy ou "La fuite de Lina"», f.48-49.

Sur le plan événementiel, on trouve dans les trois oeuvres publiées quelques épisodes, condensés, de la Saga. Notamment, l'épisode de la photographie de famille, narré dans six morceaux[59] des inédits, est repris dans De quoi t'ennuies-tu, Eveline? lorsque l'héroïne raconte aux autres voyageurs (p. 18-19, 21) et, plus tard, à la famille de Majorique (p. 73-75) le canular de son frère. Il y a aussi une allusion à cette photographie dans «Ma grand-mère toute-puissante», lorsque Christine, en feuilletant l'album familial, trouve une photo de «Mémère», «jeune encore, assise auprès de son mari et parmi ses enfants, les uns debout derrière elle, les plus jeunes par terre, à ses pieds» (RA, 35).

La route d'Altamont et De quoi t'ennuies-tu, Eveline? contiennent de nombreuses allusions à la migration vers l'Ouest. La «grand-mère toute-puissante» de Christine explique à sa petite-fille ce que l'installation dans l'Ouest a signifié pour elle: «J'ai deux fois construit le foyer, [...] ayant suivi ton trotteur de grand-père d'un

---

[59] BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 72, chemise 3, [cahier 1], non paginé; boîte 72, chemise 3, [cahier 2], «Deuxième partie», non paginé; boîte 73, chemise 6, chap. XIV, f. 214-228; boîte 73, chemise 7, «La photographie», f. 66-94; boîte 73, chemise 13, «Interlude ou La photographie de famille», f. 127-162; coll. François Ricard, «La photographie», 21 f.

point à l'autre du vaste pays. J'ai recommencé, au Manitoba, tout ce que j'avais fait là-bas, dans le Québec, et que je pensais fait pour de bon: une maison» (RA, 19).

Dans «Le déménagement», Eveline raconte à Christine «ce récit du grand voyage à travers la plaine de toute sa famille, en chariot couvert» (RA, 99). Son récit fait voir à sa fille «l'épopée familiale» (FLT, 154) sous un jour idyllique; Eveline décrit l'immensité de la plaine et avoue qu'elle a été très attirée par «l'espace, le grand ciel nu, le moindre petit arbre qui se voyait à des milles en cette solitude» (RA, 100). Dans ce récit, la jeune Christine, s'identifiant à sa mère adolescente couchée dans le chariot, ressent, elle aussi, l'appel du départ et veut à son tour accomplir un voyage qui lui fera découvrir la beauté de la plaine. Sa journée passée dans la charrette du déménageur se veut une réplique du périple maternel. Mais l'aventure se révèle décevante, voire sordide: la charrette surchargée a «l'air d'un monstre» (RA, 107), les gens qui déménagent arrivent à un nouveau logis aussi misérable que celui qu'ils ont quitté, et la plaine semble «songeuse et triste» (RA, 110). Cette expérience apparaît comme le double négatif du voyage d'Eveline.

Dans «La route d'Altamont», Christine, adulte, évoque avec émotion les récits maternels:

> Ce vieux thème de l'arrivée des grands-parents dans l'Ouest, ç'avait donc été pour ma mère une sorte de canevas où elle avait travaillé toute sa vie comme on travaille à une tapisserie, nouant des fils, illustrant tel destin. En sorte que l'histoire varia, grandit et se compliqua à mesure que la conteuse prenait de l'âge et du recul. (RA, 133)

Le personnage de la conteuse peut être vu comme une métaphore de l'écrivain, qui reprend une oeuvre, ajoute de nouveaux éléments à une première mouture, transformant ainsi son texte. En outre, le même texte comporte une conversation entre Eveline et son frère Cléophas à propos de la migration familiale. Pour Cléophas, le départ vers l'Ouest s'imposait: "Il fallait partir. Du reste, là-bas, dans les collines, rappelle-toi, Eveline, ce n'était que cailloux, chiche terre ..." (RA, 134).

La nostalgie des collines n'est éprouvée que par les personnages féminins, la grand-mère et la mère. Dans «La route d'Altamont», Eveline évoque les paysages du Québec, les chères collines que sa mère et elle ont dû quitter. A la faveur d'une randonnée en voiture à travers la plaine, la vue des petites collines de la montagne Pembina la transporte dans le paysage d'autrefois et lui permet de «donner la main à son enfance» (RA, 127). Dans <u>De quoi</u>

t'ennuies-tu, Eveline?, les collines du Montana ramènent la vieille voyageuse aux lieux de sa jeunesse: «A cause des collines, elle se souvint de l'attachement de sa mère pour le petit village montagneux du Québec d'où elle était partie un jour pour le Manitoba» (DQE, 41). Le long voyage en autobus vers la Californie lui permet de se rappeler son passé et d'en narrer quelques épisodes à ses compagnons.

Pour terminer ce relevé, signalons que, sur le plan formel, plusieurs textes de la Saga, comme ceux des trois oeuvres du cycle, sont narrés à la première personne du singulier[60] et ont la forme de nouvelles[61], comme les récits qui composent Rue Deschambault et La route d'Altamont.

---

[60] BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 72, chemise 3, [cahier 2], «Deuxième partie»; boîte 73, chemise 7, «Un soir... dans la plaine...», f. 40-50, «La caravane en détresse», f. 51-65, «La photographie», f. 66-94; chemise 8, f. 95-104; chemise 10, chap. X, f. 224-232; chemise 13, «Interlude ou La photographie de famille», f. 127-162; coll. F. Ricard, «La photographie», 21 f., «La caravane en détresse», 13 f., «Un soir... dans la plaine...», 10 f.

[61] BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 73, chemise 7, «Un soir... dans la plaine...», f. 40-50, «La caravane en détresse», f. 51-65, «La photographie», f. 66-94; boîte 73, chemise 13, «Interlude ou La photographie de famille», f. 127-162; coll. François Ricard, «La photographie», 21 f., «La caravane en détresse», 13 f., «Un soir... dans la plaine...», 10 f.

Les textes de la Saga sont donc très proches de ceux de Rue Deschambault, La route d'Altamont et De quoi t'ennuies-tu, Eveline? Comment les situer dans le temps les uns par rapport aux autres? Les textes inédits, dans lesquels apparaissent plusieurs des personnages des oeuvres publiées, mais moins avancés en âge, sont-ils **antérieurs** aux trois oeuvres publiées? C'est ce qu'avance Dominique Guérin-Garnett pour qui la Saga constitue une «pré-histoire[62]» de l'oeuvre publiée, une «première ébauche» de Rue Deschambault, La route d'Altamont et De quoi t'ennuies-tu, Eveline?:

> En particulier, les similitudes frappantes entre les personnages principaux de la Saga, Lina et Edouard Tessier, et leurs parallèles dans l'oeuvre publiée, Eveline et Edouard, attestent que les manuscrits inédits étaient en quelque sorte une première ébauche de la fiction autobiographique que l'on connaît.[63]

Le parallèle qu'elle établit entre les deux groupes de personnages est juste, mais il ne prouve pas la supposée antériorité de l'ensemble des manuscrits de la Saga. En fait, l'hypothèse de Guérin-Garnett ne résiste pas à une comparaison entre les dates de composition des deux corpus. La Saga, nous l'avons dit, a été rédigée en trois temps:

---

[62] Dominique Guérin-Garnett, «La "Saga" de Gabrielle Roy ou "La fuite de Lina"», f. 57.

[63] Dominique Guérin-Garnett, «La "Saga" de Gabrielle Roy ou "La fuite de Lina"», f. 79.

entre 1945 et 1950, entre 1955 et probablement 1961 et en 1964-1965. Or Rue Deschambault a été composée en 1954 ou, au plus tard, au début de 1955[64], les récits de La route d'Altamont ont été rédigés entre 1960 et 1966 (ou peut-être avant 1960, dans le cas de «La route d'Altamont»), tandis que De quoi t'ennuies-tu, Eveline ?, rappelons-le, daterait du début des années 1960. On peut en déduire que les premiers textes de la Saga sont, en effet, antérieurs à ceux des trois oeuvres publiées. Par contre, ceux de la deuxième période, écrits **après** la parution de Rue Deschambault, seraient postérieurs aux textes de ce livre mais antérieurs (ou peut-être écrits parallèlement) à ceux de La route d'Altamont et de De quoi t'ennuies-tu, Eveline? Les textes inédits de 1964-1965, enfin, sont nécessairement postérieurs à ceux de Rue Deschambault mais antérieurs, parallèles ou postérieurs à ceux de La route d'Altamont et De quoi t'ennuies-tu, Eveline? Seule une étude plus poussée des manuscrits des textes inédits et des textes publiés permettrait probablement d'apporter des précisions à ce sujet.

---

[64] Selon François Ricard (Gabrielle Roy, p. 91), la composition de «Souvenirs du Manitoba», texte rédigé en 1954, a amené Gabrielle Roy à écrire Rue Deschambault, oeuvre écrite en quelques mois puis publiée en octobre 1955 chez Beauchemin.

On peut également établir des liens entre les textes de la Saga et certains écrits proprement autobiographiques de Gabrielle Roy. Dans «Souvenirs du Manitoba» (1955) et «Le Manitoba» (1962), l'auteure fait quelques allusions au voyage vers l'Ouest, mais elle ne développe vraiment ce sujet que dans «Mon héritage du Manitoba» (1970) et La détresse et l'enchantement (1984).

L'autobiographie de Gabrielle Roy est une source essentielle pour qui s'intéresse à l'histoire de la famille de l'écrivaine. Elle y évoque ses ancêtres et raconte la venue, l'installation et la nouvelle vie de ses grands-parents Landry au Manitoba (DE, 24-31). En lisant La détresse et l'enchantement, on peut aussi constater à quel point Gabrielle Roy a puisé dans les souvenirs familiaux pour créer sa Saga. Bien sûr, le texte inédit comporte une part de fiction puisqu'il s'agit de l'histoire romancée de sa famille. Un événement réel, comme par exemple l'anecdote du bal chez le lieutenant-gouverneur (DE, 95-101), est utilisé et transformé dans le récit de fiction. A cinq reprises[65], il en est question dans la Saga. Pour Eveline,

---

[65] BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 74, chemise 5, chap. IV, f. 27-31, chap. V, f. 38-39; boîte 74, chemise 6, chapitre VI, f. 53-54, chap. VIII, f. 82-84; boîte 74, chemise 7, chapitre XI, f. 113-114.

cette grande réception demeure dans le domaine du rêve alors que, dans l'autobiographie, Mélina et Léon, vêtus de tenues de soirée, se rendent jusqu'à la résidence du lieutenant-gouverneur. Par ailleurs, l'histoire de Léon Roy, relatée dans La détresse et l'enchantement, trouve écho dans la Saga, en particulier un épisode de jeunesse où Léon voit avec tristesse son père, un véritable «Savonarole», brûler l'unique livre que le fils possède (DE, 97)[66].

«Mon héritage du Manitoba» (1970) est sans doute le texte qui se rapproche le plus de la Saga. Dans ce long article, qui constitue en quelque sorte un hommage à sa famille, Gabrielle Roy trace le portrait de ses grands-parents Landry puis de ses parents. On y trouve plusieurs événements-clés du roman abandonné: le départ pour l'Ouest, le voyage dans la plaine, l'installation au Manitoba, le mariage d'un «self-made man» (FLT, 158) à une jeune fille, l'accession de ce dernier à un poste de fonctionnaire fédéral chargé de l'établissement des immigrants, la venue de nombreux enfants, la vie à Saint-Boniface. Cet article serait-il un condensé de la Saga? On ne peut mettre sur le même pied deux textes qui appartiennent à des registres

---

[66] Cet épisode est relaté de façon presque semblable dans La Saga d'Eveline (boîte 73, ch. 14, f. 171). Voir le texte édité p. 257-259.

différents, l'un étant autobiographique et l'autre relevant de la fiction. Paru en 1970, donc à un moment où Gabrielle Roy a sans doute définitivement renoncé à son grand projet, «Mon héritage du Manitoba» peut être vu comme une «consolation» que l'auteure s'offre. N'ayant pu réaliser l'oeuvre rêvée, elle donne ce texte «qui [la délivre] un peu [...] de sa hantise[67]».

Remarquons que l'écrivaine écarte le texte de **fiction** sur la migration familiale pour publier, plusieurs années plus tard, un texte **autobiographique** sur le même sujet. Est-ce un hasard? Ce geste pourrait annoncer la place de plus en plus grande réservée à l'écriture (strictement) autobiographique dans l'oeuvre royenne.

La Saga est donc liée à plusieurs textes de l'oeuvre publiée. Selon François Ricard, La route d'Altamont serait même un «fragment ou [une] épave[68]» du grand roman abandonné. La nouvelle éponyme, en effet, évoque la saga familiale, mais elle est narrée par Christine, qui a atteint l'âge adulte, et débouche sur un thème assez longuement développé:

---

[67] François Ricard, Gabrielle Roy, p. 113.

[68] François Ricard, Gabrielle Roy, p. 114. Voir à ce sujet notre article, «La route d'Altamont de Gabrielle Roy, épave de La Saga d'Eveline?».

le départ, c'est-à-dire le besoin de quitter le pays et de s'affranchir de la mère. Cette nouvelle et les autres qui composent La route d'Altamont sont centrées sur le personnage de Christine et forment avec Rue Deschambault la «saga» de cette jeune héroïne alors que les textes de la Saga, autonomes, devaient constituer le «roman d'Eveline». S'il y a une «épave» de la Saga dans les oeuvres de fiction publiées, ce serait peut-être, à notre avis, De quoi t'ennuies-tu, Eveline?, unique texte publié où le personnage de la mère apparaît sans celui de la fille, qui n'est que la narratrice, fort effacée, du récit. Dans cette oeuvre, Eveline, femme vieillissante qui se remémore son passé, est vraiment au centre du récit, tout comme dans la Saga. On peut se plaire à imaginer une trilogie dont le premier volet, peut-être intitulé La Saga d'Eveline, aurait été constitué d'une série de nouvelles (incluant peut-être De quoi t'ennuies-tu, Eveline?) et aurait ouvert la voie à l'histoire de Christine dans les deux volumes de Rue Deschambault et La route d'Altamont.

1.4 Pistes de recherche

L'édition de La Saga d'Eveline fournira aux chercheurs de nouvelles pistes de recherche; les sujets possibles ne manquent pas. Sans vouloir faire ici une lecture interprétative poussée, – là n'est pas le but d'une édition critique – nous voudrions tout simplement suggérer quelques-unes de ces pistes et soulever certaines questions qui mériteraient un examen attentif[69].

D'abord, La Saga d'Eveline se prêterait bien sûr à des études génétiques. Ainsi, la section intitulée «Réécritures et notes critiques» fournit un matériel abondant au généticien. Comment Gabrielle Roy écrit-elle? Peu de critiques ont, à ce jour, tenté de répondre à cette question[70]. Dans notre «Note sur l'établissement du texte», nous faisons quelques remarques au sujet de l'écriture royenne, surtout sur les plans grammatical et syntaxique, mais une étude détaillée reste à faire. Sur le plan du

---

[69] Dominique Guérin-Garnett conclut son mémoire sur la Saga en donnant également un bref aperçu d'études possibles relatives à l'oeuvre inachevée. Voir «La "Saga" de Gabrielle Roy ou "La fuite de Lina"», f. 80-81.

[70] A ce sujet, voir, entre autres, Claude Romney et Estelle Dansereau (dir.), Portes de communications. Etudes discursives et stylistiques de l'oeuvre de Gabrielle Roy, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1995.

contenu, que nous apprennent les substitutions et surtout les ratures de l'auteure? Peut-on parler d'autocensure à propos de certaines réécritures de la Saga?

Il serait également intéressant de comparer le texte édité de la Saga avec celui des autres versions de l'oeuvre inachevée. Sur le plan génétique, on pourrait étudier l'évolution de l'écriture de Gabrielle Roy en comparant différents textes qui traitent de la même matière, par exemple l'épisode de la photographie de la famille, pour lequel nous disposons de six textes différents[71]. En outre, comme l'a suggéré Dominique Guérin-Garnett, une comparaison des diverses techniques de narration utilisées dans les différentes versions de La Saga d'Eveline

> ouvrirait des perspectives fort intéressantes sur le cheminement de l'auteure vers le récit intimiste et l'analyse psychologique approfondie après le réalisme de Bonheur d'occasion et d'Alexandre Chenevert (1954). Allant du récit historique à narrateur omniscient à une narration à la première personne qui permet un approfondissement remarquable du personnage, la Saga apparaît comme un lieu d'apprentissage littéraire et même comme un «champ de bataille» où s'affrontent les différentes tendances littéraires vers lesquelles l'auteure se sentait alors attirée.[72]

---

[71] Voir note 59.

[72] Dominique Guérin-Garnett, «La "Saga" de Gabrielle Roy [...]», f. 81.

L'étude des principaux personnages de la Saga et de leur relation apparaît comme un sujet de recherche incontournable. Elle montrerait que ce texte inédit de Gabrielle Roy nous dévoile de nouveaux aspects de certains personnages de l'oeuvre publiée, surtout Eveline et Edouard, dépeints plus jeunes. Ainsi, l'Eveline de Rue Deschambault, de La route d'Altamont et de De quoi t'ennuies-tu, Eveline? a certes «soif d'évasion[73]», mais celle de la Saga, à un âge tendre, aspire encore plus fortement à la liberté. Enfant libre puis jeune femme entravée par le mariage et les nombreuses grossesses, Eveline a le sentiment de ne pas avoir le destin dont elle rêvait. Dans la Saga éclatent sa déception et sa révolte plus fortement que dans Rue Deschambault et La route d'Altamont, oeuvres où la figure maternelle semble plus apaisée ou, peut-être, résignée à son sort. Le personnage d'Edouard apparaît également sous un jour différent dans La Saga d'Eveline. L'homme usé et amer de Rue Deschambault prend dans l'oeuvre inédite les traits d'un homme dans la force de l'âge, rempli d'enthousiasme lorsqu'il est question de libéralisme et de colonisation,

---

[73] Voir Andrée Stéphan, «La soif d'évasion chez Mélina-Éveline», dans André Fauchon (dir.), Colloque international «Gabrielle Roy», Actes du colloque soulignant le cinquantième anniversaire de Bonheur d'occasion (27 au 30 septembre 1995), Winnipeg, Presses Universitaires de Saint-Boniface, 1996, p. 323-332.

et, dans un autre ordre d'idées, animé de désirs charnels envers sa femme. Même si, tout comme dans l'oeuvre publiée, Edouard fait figure de père absent, éloigné du foyer et plutôt étranger aux siens, ce personnage occupe un espace narratif plus grand dans La Saga d'Eveline. Par ailleurs, la galerie de personnages masculins de la Saga, composée de François Langelier, d'Edouard Tessier, des frères d'Eveline, de Donald McGillivray, de Dom Charles, est imposante. Il serait intéressant d'étudier ces personnages masculins et, entre autres, leurs rapports avec celui d'Eveline. Par exemple, il apparaît clairement que la relation entre Eveline et son mari, souvent tendue, souffre de certains malentendus quant au rôle de l'épouse et à la sexualité. Comme la plupart des couples de l'oeuvre royenne, Eveline et Edouard ont une vie commune faite de conflits, de silences et de désenchantement[74].

Mais ce qui intéresse surtout Gabrielle Roy dans cette oeuvre est le personnage d'Eveline, et, à travers celui-ci, la condition féminine. Parmi les thèmes dominants de La Saga d'Eveline, outre ceux du voyage, de la liberté, de

---

[74] Voir à ce sujet Pierrette Daviau, Passion et désenchantement. Une étude sémiotique de l'amour et des couples dans l'oeuvre de Gabrielle Roy, Montréal, Fides, 1993.

l'amour et du couple, on trouve ceux de la sexualité et de la condition féminine. Réservée en matière de sexualité dans son oeuvre publiée, Gabrielle Roy aborde sans détour cette question dans la Saga. Elle y dépeint le malaise qu'éprouvent les personnages féminins (Eveline et Céline) à discuter de ce sujet et, surtout, le dégoût et l'ennui que leur inspirent les relations sexuelles. Dans ce domaine règne l'incompréhension entre hommes et femmes. Le «devoir conjugal» pèse à celles-ci. Car être femme, à la fin du XIXe siècle, c'est nécessairement se préparer à un destin d'épouse et de mère, à moins de se faire religieuse. Dans La Saga d'Eveline, Gabrielle Roy décrit les différentes étapes de la «vie de femme»: puberté, perte de la virginité, maternité, ménopause. Ce faisant, elle souligne les injustices dont sont victimes les femmes de l'époque. Comme l'a montré Dominique Guérin-Garnett, La Saga d'Eveline comporte une «dimension explicitement féministe»: «La Saga témoigne du discours féministe sur deux plans: en tant que quête d'identité au féminin, et en tant que démystification des codes idéologiques qui sous-tendent les institutions patriarcales.[75]»

---

[75] Dominique Guérin-Garnett, «La "Saga" de Gabrielle Roy [...]», f. 79.

Un autre sujet intéressant à traiter serait l'image du Canada dans La Saga d'Eveline. Dans cette oeuvre portant sur la colonisation du Manitoba, Gabrielle Roy décrit les efforts de pionniers canadiens-français partis du Québec pour recommencer à neuf dans une autre province, de même que ceux de colons d'autres pays venus trouver la prospérité au Canada, terre d'accueil. Eveline et son père François sont émus et enthousiastes à l'idée de ce recommencement et se montrent amicaux envers les étrangers croisés en route. Gabrielle Roy brosse également un portrait valorisant du personnage d'Edouard Tessier vaquant à ses occupations d'agent de colonisation dans la Prairie. Jusqu'à un certain point, on trouve dans la Saga ce que François Ricard nomme le «mythe de la colonie» chez Gabrielle Roy, mythe que l'on peut découvrir dans ses reportages sur le Canada de 1942-1943, une série d'articles intitulée «Peuples du Canada» parue dans le Bulletin des agriculteurs:

> Le Canada y apparaît comme une immense, comme une unique colonie, c'est-à-dire comme le pays par excellence du recommencement et de l'entente. Dans ce pays, tel que la journaliste le donne à voir, tous les habitants sont immigrants; tous, à quelque titre que ce soit, fuient le passé et s'efforcent de bâtir un avenir meilleur; et tous, en ce sens, sont frères. [...] non seulement il y a «place pour toutes les minorités», mais ce sont les minorités, justement, et la concorde règnant entre elles, qui font du Canada l'avant-coureur de l'humanité future.[76]

---

[76] François Ricard, Gabrielle Roy. Une vie, p. 232.

Mais tout n'est pas si harmonieux dans la Saga. L'auteure y mentionne aussi le sentiment de déracinement de certains personnages; elle montre l'intolérance religieuse de l'un, le racisme de certains.

Enfin, l'aspect «biographique» de la Saga, de même que les rapports entre réalité et fiction dans ce texte, mériteraient d'être étudiés. La Saga d'Eveline est l'histoire romancée de Mélina Landry et sa famille. Jusqu'où va Gabrielle Roy dans cette transposition des souvenirs familiaux? Nullement tenue à la «vérité», elle prend certaines libertés avec les faits réels. Ainsi, la romancière «triche» parfois sur les dates. Rappelons que la famille Landry quitte le Québec en 1881, tandis que dans la Saga le départ pour l'Ouest a lieu plusieurs années plus tard. Signalons aussi que Mélina Landry et Léon Roy se sont mariés en 1886 pour aller ensuite vivre sur un homestead, alors que dans la Saga Eveline Langelier et Edouard Tessier s'unissent en 1896, année où Edouard (tout comme Léon Roy) obtient un poste d'agent de colonisation, ce qui l'amène à s'établir à Saint-Boniface. Il faut dire que la rude existence que mènent Mélina et Léon Roy, jeunes mariés, dans

une cabane en rondins à Saint-Alphonse[77], n'est guère exaltante. Gabrielle Roy aura préféré s'inspirer d'un moment plus excitant de la vie de ses parents. Toutefois, comme nous l'avons déjà dit, de nombreux événements de la Saga prennent leur source dans le passé familial. De plus, la plupart des personnages du roman ont un «pendant» dans la réalité. Les membres de la famille Landry ont ainsi inspiré les personnages de la famille Langelier. Même des personnages secondaires comme Donald McGillivray, le jeune Ecossais qui fait rêver Eveline d'amour, et Dom Charles, le curé de Saint-Léonard, empruntent certains traits à des personnes de l'entourage de Mélina Landry[78]. On pourrait aussi comparer le récit de certains événements relatés à la fois dans la Saga et dans La détresse et l'enchantement,

---

[77] Voir Marie-Anna A. Roy, La Montagne Pembina au temps des colons, p. 60-61.

[78] Edward McEachran a sans doute inspiré, en partie, le personnage de Donald McGillivray. Rosalie Landry, soeur de Mélina, toute jeune, s'est éprise d'un Ecossais nommé Edward McEachran, chef de gare à Somerset. Son père s'est opposé à leurs fréquentations car McEachran était «plutôt mécréant et porté sur la boisson» (François Ricard, Gabrielle Roy. Une vie, p. 44). Rosalie a quand même épousé cet homme, pour le quitter au bout d'une dizaine d'années. Quant au personnage de Dom Charles, il est sans doute inspiré de l'abbé Théobald Bitsche, curé de Saint-Léon de 1879 à 1892. Tout comme Dom Charles, l'abbé Bitsche contribua au développement des paroisses de la montagne Pembina. Il eut aussi une querelle avec ses paroissiens au sujet de l'emplacement de l'église de Saint-Léon. Voir Marie-Anna A. Roy, La Montagne Pembina au temps des colons, p. 18-29.

autobiographie qui oscille entre réalité et fiction. Nous pensons surtout à l'épisode du bal chez le gouverneur. Elément qui fournit un titre à la première partie de l'autobiographie, ce bal chez le gouverneur constitue un moment privilégié dans la vie de Mélina Roy, une «extraordinaire aventure» (DE, 95), qui la sort de sa vie banale de mère de famille. De même, l'invitation pour le bal dans la Saga mène Eveline dans le monde du rêve, nourrit le bovarysme du personnage. Cette invitation, qui surgit à plusieurs reprises dans la Saga, permet de mesurer l'évolution d'Eveline, cette dernière passant du rêve à la lucidité, à un certain réalisme qu'apporte la maturité.

Ce ne sont là que quelques-unes des possibilités de recherche qui s'offrent aux lecteurs de La Saga d'Eveline, texte d'une grande richesse, que l'on peut étudier seul ou en relation avec les autres oeuvres de Gabrielle Roy.

2. LES MANUSCRITS DE LA SAGA D'EVELINE

«Un élément essentiel risque de manquer toujours à la critique littéraire, [...] cet élément — sur lequel l'écrivain seul pourrait renseigner — ce sont les fantômes de livres successifs que l'imagination de l'auteur projetait à chaque moment en avant de sa plume, et qui changaient, avec le gauchissement inévitable que le travail d'écrire imprime à chaque chapitre, tout comme une route sinueuse projette devant le voyageur, au sein d'un paysage d'un caractère donné, une série de perspectives différentes, parfois très inattendues.

A chaque tournant du livre, un autre livre, possible et même souvent probable, a été rejeté au néant. Un livre sensiblement différent, non seulement dans ceci de superficiel qu'est son intrigue, mais dans ceci de fondamental qu'est son registre, son timbre, sa tonalité.»

Julien Gracq, Lettrines[79].

---

[79] Paris, Librairie José Corti, 1967, p. 27-28.

Le plan général de l'oeuvre projetée que nous avons dégagé donne une impression de continuité narrative. En fait, les manuscrits de La Saga d'Eveline forment un vaste ensemble où se mêlent fragments, segments, morceaux et parties[80] de plusieurs versions[81] d'une oeuvre potentielle. Une première lecture suivie de ces manuscrits plonge d'ailleurs le lecteur dans une sorte de chaos textuel. Il lui faut faire plusieurs lectures attentives avant d'être en mesure de situer les textes les uns par rapport aux autres.

Irma Larouche, l'archiviste de la Bibliothèque nationale chargée d'inventorier les documents du fonds Gabrielle Roy[82], a établi un premier classement des

---

[80] Nous empruntons ici la terminologie de Bernard Brun, voir «Problèmes d'une édition génétique: l'atelier de Marcel Proust», dans Louis Hay et Péter Nagy (éd.), Avant-texte, texte, après-texte, Colloque international de textologie à Matrafüred (13-16 oct. 1978), Paris/Budapest, Ed. du C.N.R.S./ Maison de l'Académie des Sciences de Hongrie, 1982, p.78.

[81] Bernard Beugnot ne retient pas ce terme dans son «Petit lexique de l'édition critique et génétique», dans Michel Contat (éd.), Problèmes de l'édition critique, Paris, Minard, 1988, «Cahiers de textologie» no 2, préférant «état» à «version». Nous utilisons ici «version» dans le sens d'un ensemble textuel, achevé ou non, qui présente une unité certaine. Une version est une des formes sous laquelle l'oeuvre est conçue par l'auteur. On parlera alors de versions distinctes d'une oeuvre et de différents états d'une même version.

[82] Voir Irma Larouche, «Présentation du fonds Gabrielle Roy, 1909-1983», Etudes littéraires, 17-3 (hiver 1984), p.

manuscrits de la Saga, travail qui se révèle plutôt insatisfaisant, comme nous le démontrerons plus loin. Or le classement des manuscrits, étape préliminaire de toute édition critique, est crucial dans le cas d'une oeuvre inédite. Comme nous ne disposons d'aucun texte publié, aucune version du roman inachevé de Gabrielle Roy ne fait a priori autorité sur les autres. Le choix du texte de base relèvera donc en bonne partie de la subjectivité de l'éditeur. Mais avant d'effectuer ce choix, il faut procéder à un classement des nombreux manuscrits de la Saga, ne serait-ce que pour tenter d'identifier la version la plus récente.

A l'instar de Bernard Brun, qui a travaillé à l'édition génétique des brouillons d'A la recherche du temps perdu, nous avons dressé un double inventaire des manuscrits de la Saga: **l'inventaire matériel** s'intéresse aux caractéristiques physiques des manuscrits tandis que **l'inventaire de contenu** résume tous les textes et relève certaines composantes du récit. «Supposant une lecture critique et intégrant le plus grand nombre d'informations possible, il [l'inventaire de

---

589-593. Voir aussi l'inventaire d'I. Larouche: Gabrielle Roy, 1909-1983. Papiers, 1936-1983. MSS 1982-11/1986-11. Instrument de recherche, Ottawa, Collection des manuscrits littéraires, Bibliothèque nationale du Canada, 1989, 203 p.

contenu] permet d'opérer, à travers le labyrinthe, les recoupements et les regroupements nécessaires au classement[83]». Le classement des manuscrits que nous proposerons plus loin s'appuiera donc, entre autres choses, sur des critères matériels et textuels, qu'il tentera de faire coïncider.

2.1.1 **Analyse matérielle**

«Les manuscrits inédits posent souvent plus de problèmes d'identification, de classement et de datation que les manuscrits édités par l'auteur lui-même[84]», note Marianne Bockelkamp, qui insiste sur la nécessité de l'examen et de la description de l'aspect physique de tels manuscrits. Certaines caractéristiques matérielles, qui semblent anodines, peuvent être significatives et mettre l'éditeur scientifique sur des pistes intéressantes.

---

[83] Bernard Brun, «Problèmes d'une édition génétique: l'atelier de Marcel Proust», p. 78.

[84] Marianne Bockelkamp, «A propos de la description des manuscrits littéraires», dans Louis Hay et Winfried Woesler (éd.), Die Nachlassedition / La publication de manuscrits inédits, Actes du Colloque franco-allemand (C.N.R.S./D.F.G., Paris, 1977), Bern, Peter Lang, 1979, p. 164.

L'étude matérielle des manuscrits modernes[85] a fait l'objet de très peu de réflexions théoriques[86] et encore moins de propositions de grilles de description. En 1988, Marianne Bockelkamp et Louis Hay, chercheurs au C.N.R.S., ont présenté un «standard descriptif pour manuscrits modernes[87]», qui contient un formulaire recensant les principales caractéristiques matérielles d'un manuscrit et visant à «faciliter une analyse raisonnée et cohérente du document, en vue notamment de disposer de descriptions homogènes et d'en préparer le traitement[88]». Le formulaire se veut — et se révèle — un outil adaptable selon le manuscrit à décrire.

Pour notre inventaire matériel de La Saga d'Eveline, nous avons donc retenu cinq rubriques de ce formulaire:

---

[85] Le corpus moderne regroupe en gros les textes écrits entre le XVIIIe et le XXe siècles, selon Louis Hay et Marianne Bockelkamp. Voir «Comment décrire un manuscrit "moderne"?», dans Michel Contat (éd.), Problèmes de l'édition critique, Paris, Minard, 1988, «Cahiers de textologie» no 2, p. 40.

[86] Voir Roger Laufer, Introduction à la textologie, Paris, Larousse, 1972, «L», p. 102-105; Marianne Bockelkamp, «A propos de la description des manuscrits littéraires», p. 162-164.

[87] Louis Hay et Marianne Bockelkamp, «Comment décrire un manuscrit "moderne"?», p. 43-67.

[88] Louis Hay et Marianne Bockelkamp, «Comment décrire un manuscrit "moderne"?», p. 47.

l'identification du manuscrit, l'organisation matérielle du manuscrit, l'écriture, le papier et le filigrane. Nous présentons ici une synthèse de nos observations.

L'identification du manuscrit

La **nature des manuscrits** varie: la Saga est constituée de manuscrits autographes, de tapuscrits et de dactylogrammes. Lorsque Gabrielle Roy écrit à la main, elle se sert surtout de cahiers et, plus rarement, de feuilles volantes. Mais l'ancienne journaliste préfère dactylographier ses textes: «J'écris directement à la machine à écrire[89]», dit-elle à Rex Desmarchais en 1947. La plupart des manuscrits de la Saga sont d'ailleurs dactylographiés. Les tapuscrits, c'est-à-dire les textes tapés par l'auteure elle-même, comportent des mots rayés de *X* et des additions dactylographiées. On y trouve aussi de nombreuses coquilles; la romancière devait dactylographier assez rapidement. On peut ainsi distinguer les tapuscrits des dactylogrammes, textes tapés par une personne autre que l'auteure. Peu nombreux, les dactylogrammes apparaissent presque exempts de fautes de frappe et leur présentation matérielle est plus soignée que celle des tapuscrits.

---

[89] Rex Desmarchais, «Gabrielle Roy nous parle d'elle-même et de son roman», p. 43.

Le **statut génétique** des manuscrits n'est pas toujours facile à déterminer car la Saga ressemble à un vaste puzzle auquel il manque des morceaux. On peut ainsi constater que l'auteure n'a pas conservé les brouillons de la plupart des textes plus achevés. Le dossier préparatoire de l'oeuvre s'avère ainsi fort restreint. Les notes préparatoires[90] se limitent à quelques mots griffonnés sur des feuilles volantes ou des bouts de papier. Gabrielle Roy note par exemple certains renseignements relatifs à la colonisation du Manitoba[91]: noms de lieux, moyens de transport, distances, etc. Comme nous l'avons déjà mentionné, elle ne fait aucun plan, instrument qui aurait pu guider l'éditeur éventuel de l'oeuvre. Plusieurs manuscrits sont des brouillons. Ces textes écrits directement à la machine comportent de multiples corrections autographes ou dactylographiées: additions, suppressions, substitutions. Nous n'avons pu identifier de façon certaine que quelques manuscrits comme des mises au net corrigées: ce sont les dactylogrammes de la boîte 74 (chemises 1 à 4). Certains manuscrits[92], plus

---

[90] BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 72, chemise 2 et cartable; boîte 73, chemise 14.

[91] BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 72, chemise 2.

[92] BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 73, chemises 1-11, 13-15; boîte 74, chemises 5-7; coll. F. Ricard, «Un soir... dans la plaine...», «La caravane en détresse», «La photographie».

achevés que les brouillons mais abondamment corrigés, semblent se situer entre le brouillon et la mise au net corrigée. On pourrait peut-être dans leur cas parler de «brouillon corrigé».

L'organisation matérielle du manuscrit

A part les quelques cahiers d'écolier, tous les manuscrits de la Saga sont constitués de feuillets libres. On peut remarquer que plusieurs de ces feuillets sont perforés de trois trous, ce qui indique qu'ils étaient réunis dans un cartable. D'ailleurs, la boîte 72 contient un cartable (ou plutôt ses vestiges) dont Gabrielle Roy a dû se servir lorsqu'elle écrivait son roman familial puisque sur la feuille collée à l'intérieur du cartable apparaissent quelques notes concernant les personnages de la Saga. On trouve aussi dans la chemise 2 de la boîte 72 une enveloppe et une feuille de papier à lettres à l'en-tête du «Ford Hotel» de Montréal. Sur la première figurent quelques phrases de la Saga et sur la seconde, des notes préparatoires pour le roman.

L'écriture

«L'examen de diverses écritures et des papiers (en particulier des filigranes) sert souvent à placer dans

l'ordre chronologique les manuscrits non datés et à établir leur autorité relative[93]», dit Roger Laufer. L'écriture des manuscrits de La Saga d'Eveline ne se prête pas à un tel examen car en une vingtaine d'années, la calligraphie de Gabrielle Roy ne se modifie pas notablement. Certes, d'un manuscrit autographe à l'autre, l'écriture n'est pas toujours exactement la même mais, à notre avis, cette différence s'explique par la rapidité avec laquelle la romancière semble avoir rédigé certains textes, plutôt difficiles à déchiffrer.

Pour les textes manuscrits, Gabrielle Roy se sert d'un crayon à mine noire ou d'un stylo, le plus souvent à l'encre bleue. On peut remarquer que les textes manuscrits plus achevés de la Saga[94] sont écrits à l'encre. Pour les tapuscrits, l'auteure utilise deux machines à écrire: une machine qui permet de dactylographier douze caractères au pouce et une autre qui en fait dix au pouce.

---

[93] Roger Laufer, Introduction à la textologie, p. 102-103.

[94] Par exemple: BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 72, chemise 3.

Le papier et le filigrane

Gabrielle Roy n'a pas d'habitudes particulières en tant que consommatrice de papier, pas plus qu'elle ne cultive le goût du beau papier. Les brouillons de la Saga sont le plus souvent écrits ou dactylographiés sur du papier brouillon (ivoire, beige ou jaune) ou du papier pelure. Les textes plus travaillés et les mises au net corrigées sont dactylographiés sur du papier blanc de fabrication industrielle. La plupart de ces feuilles de papier pour machine à écrire ont un filigrane: «Rockland Bond», «Victory Bond» et «Hilroy Sugar White» apparaissent le plus fréquemment. Quant aux dimensions des feuilles, l'auteure s'en tient le plus souvent au format américain standard, c'est-à-dire 8½ par 11 pouces, mais utilise aussi à l'occasion des feuilles de différents formats: 8½ par 14 pouces, 8¼ par 11 pouces, 8½ par 10¾ pouces, 8¼ par 10¾ pouces, 8 par 10½ pouces et 8 par 10 pouces.

On peut grouper les manuscrits de la Saga en ensembles ayant, sur le plan matériel, des caractéristiques communes. A partir de notre inventaire matériel, nous avons pu identifier six groupes de manuscrits dotés à peu près des mêmes attributs.

I) Il y a d'abord la série des cahiers. Les cinq cahiers d'écolier[95] utilisés pour le roman inédit sont assez semblables: ils font 7 par 9 pouces, ont une couverture de carton léger et des feuilles de papier blanc ligné[96]. Certains ont une page couverture illustrée[97], les autres sont noirs et ont une reliure spirale[98].

II) De nombreux textes de la boîte 72 (chemises 4, 8 à 12) et de la boîte 73 (chemises 1 à 6), brouillons et brouillons corrigés, sont dactylographiés sur du papier brouillon. Ce papier est généralement de format standard[99] et perforé[100]. Gabrielle Roy a utilisé une machine à écrire de 12 caractères au pouce et fait ses corrections manuscrites avec un crayon à mine.

---

[95] BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 72, chemise 2 (2 cahiers), chemise 3 (2 cahiers); boîte 73, chemise 11.

[96] Sauf le cahier de la chemise 11 de la boîte 73, fait de papier brouillon beige.

[97] BNC, Fonds Gabrielle Roy, chemise 2 (2 cahiers); boîte 73, chemise 11.

[98] BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 72, chemise 3 (2 cahiers).

[99] Sauf exceptions: 8 par 10 pouces: boîte 72, chemise 8, chap. XII, XIII, chemise 11, chapitre XXI, f. 15, boîte 73, chemise 6, f. 14-15; 8½ par 14 pouces: boîte 72, chemise 11, chap. XXI, f. 9-14.

[100] Sauf quelques feuilles de la chemise 4 de la boîte 72.

III) Plusieurs textes, des brouillons corrigés de la boîte 73 (chemises 12 à 15) et de la boîte 74 (chemises 5 à 7), sont dactylographiés sur des feuilles de papier blanc de 8½ par 11 pouces[101] portant le filigrane «Victory Bond». On y compte 12 caractères au pouce et les corrections autographes sont faites à la mine et à l'encre bleue.

IV) D'autres textes de la boîte 72 (chemise 5, f. 230-248) et de la boîte 73 (chemises 7 à 11), toujours des brouillons corrigés, sont dactylographiés sur du papier blanc ou du papier pelure[102]. Toutes les feuilles mesurent 8½ par 11 pouces et sont perforées. Les feuilles de papier blanc portent le filigrane «Rockland Bond»[103] ou «Victory Bond»[104]. Les corrections autographes sont faites à l'encre bleue et à la mine mais, cette fois, les caractères de la machine à écrire sont plus gros (10 au pouce).

---

[101] Sauf deux feuillets de 7 par 9 pouces intercalés dans la chemise 13 de la boîte 73.

[102] BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 73, chemise 8, chap. IV, chemise 9, chap. V, VI, chemise 10, chapitre X.

[103] BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 72, chemise 5; boîte 73, chemises 7, 8, 10, 11, chap. XIII.

[104] BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 73, chemises 9, 11.

V) Les manuscrits de la collection François Ricard, «Un soir... dans la plaine...», «La caravane en détresse» et «La photographie», s'apparentent à ceux du groupe précédent. Ce sont des brouillons corrigés dactylographiés sur des feuilles de papier blanc de 8½ par 11 pouces mais celles-ci ne sont pas perforées et n'ont pas de filigrane. Gabrielle Roy y a utilisé une machine de 10 caractères au pouce et fait ses corrections à l'encre bleue.

VI) Les textes des chemises 1 à 4 de la boîte 74, des mises au net corrigées, sont dactylographiés sur des feuilles de papier blanc de 8½ par 11 pouces, perforées et présentant le filigrane «Hilroy Sugar White». On y compte 10 frappes au pouce, et les rares corrections autographes sont faites au crayon à mine. Comme nous l'avons dit, ces manuscrits, quasi exempts de fautes de frappe et bien présentés, semblent avoir été dactylographiés par une copiste.

2.1.2 **Datation: les indices matériels**

En soi, ces données matérielles ne fournissent pas vraiment d'indices pour la datation des manuscrits. Il faut les rapprocher d'autres éléments, biographiques par exemple,

pour qu'ils deviennent révélateurs. Nous savons que pendant les années 1940 et 1950 Gabrielle Roy écrit directement à la machine à écrire. Par contre, après cette période, plus précisément à partir de la composition de La route d'Altamont, l'auteure prend l'habitude d'écrire ses textes à la main dans des cahiers[105] et les fait ensuite dactylographier. Est-ce à dire que les textes de la Saga écrits directement à la machine datent des années 1940 ou 1950 et que les manuscrits autographes des cahiers ont été rédigés pendant les années 1960? On peut le penser mais rien ne l'assure. Nous savons aussi que Gabrielle Roy a logé pendant environ un an et demi à l'hôtel Ford, à Montréal, après la parution de Bonheur d'occasion, soit vers 1945-1947[106]. Doit-on en conclure que les fragments et notes du roman inachevé écrits sur l'enveloppe et le papier à lettres de cet hôtel datent de cette époque? Là encore, on ne peut que le supposer.

Pour trouver d'autres indices, il faut comparer les manuscrits de La Saga d'Eveline à ceux d'autres oeuvres de

---

[105] On pourra le constater en consultant: François Ricard, Inventaire des archives personnelles de Gabrielle Roy conservées à la Bibliothèque nationale du Canada, Montréal, Boréal, 1992, p. 34-47.

[106] Voir François Ricard, Gabrielle Roy. Une vie, p. 274, 282.

Gabrielle Roy dont nous connaissons la date de composition et, le cas échéant, la date de publication. Nous avons procédé à cette comparaison des deux groupes de manuscrits, toujours sur le plan strictement matériel, en examinant les manuscrits d'oeuvres inédites ou publiées pendant les trois périodes de composition de la Saga.

Pour la première période, 1945-1950, deux manuscrits de récits inédits datés de 1948, «La première femme»[107] et «Dieu»[108], présentent des caractéristiques matérielles semblables à celle d'un segment de l'oeuvre abandonnée[109]. Ce sont des textes dactylographiés sur du papier pelure de 8 par 10½ pouces. La machine utilisée tape 12 caractères au pouce, et les corrections autographes sont faites à la mine et à l'encre noire. Le manuscrit de «Sécurité»[110], nouvelle publiée en mars 1948 dans la Revue moderne, se rapproche

---

[107] Gabrielle Roy, «La première femme», daté de Paris, septembre 1948, manuscrit dactylographié avec corrections de la main de G. Roy, 15 f., BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 71, chemise 16.

[108] Gabrielle Roy, «Dieu», daté de Paris, octobre 1948, manuscrit dactylographié avec corrections de la main de G. Roy, 13 f., BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 71, chemise 16.

[109] BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 72, chemise 6, chap. XV, f. 1-8.

[110] Gabrielle Roy, «Sécurité», manuscrit dactylographié avec corrections de la main de G. Roy, 13 f., BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 69, chemise 7.

également de ceux de nombreux morceaux de la Saga[111]. «Sécurité» est dactylographié sur du papier brouillon beige de 8½ par 11 pouces, avec une machine de 12 frappes au pouce. Les corrections autographes sont faites au crayon à mine.

Pour 1955-1961, période moins productive, seuls les manuscrits de Rue Deschambault offrent des similitudes. Comme quelques manuscrits de la Saga[112], les récits de Rue Deschambault sont dactylographiés[113] sur du papier blanc de 8½ par 11 pouces avec le filigrane «Victory Bond». La personne qui a dactylographié le manuscrit, probablement une copiste, s'est servie d'une machine de 10 frappes au pouce. L'auteure a fait des corrections avec un crayon à mine et un stylo à l'encre bleue.

---

[111] BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 72, chemise 4, f. 5-27, chemise 8, chap. X, XIV, chemise 9, chap. XIV (2 états: f. 1-13, f. 4-21), chemise 10, chap. XVIII, chemise 11, chap. XXII, chemise 12, chap. XXIII, XXIV, XXV; boîte 73, chemises 1-6 (sauf chemise 6, f. 14-15).

[112] BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 73, chemise 9, chap. VII, VIII (2 états), chemise 11, chap. XII, XIII, f. 258-260, 265, 274.

[113] La plupart des manuscrits de Rue Deschambault conservés à la Bibliothèque nationale sont des copies carbones corrigées de la main de Gabrielle Roy ou de celle d'une autre personne (non identifiée).

Plusieurs manuscrits d'oeuvres datant de la première moitié des années 1960 ressemblent aussi à ceux de la Saga. La nouvelle «Ma cousine économe», parue en août 1963 dans le Magazine Maclean, a d'abord été écrite à la main, à l'encre bleue, dans un cahier rouge de 7 par 9 pouces, qui rappelle les cahiers de l'oeuvre inachevée[114]. Deux des trois manuscrits dactylographiés[115] de cette nouvelle ont des points communs avec certains manuscrits de la boîte 73[116]: Gabrielle Roy a utilisé du papier blanc de format standard avec le filigrane «Victory Bond» et une machine à écrire de 10 frappes au pouce.

Les manuscrits de La route d'Altamont sont particulièrement intéressants. Pour «Ma grand-mère toute-puissante», il y a deux cahiers manuscrits et un texte dactylographié[117]. Ces cahiers sont identiques aux deux

---

[114] Gabrielle Roy, «Ma cousine économe», cahier manuscrit, non paginé, BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 68, chemise 14.

[115] Gabrielle Roy, «Ma cousine économe», trois manuscrits dactylographiés avec corrections de la main de G. Roy, BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 68, chemises 15 et 16.

[116] BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 73, chemise 9, chap. VII, VIII (2 états), chemise 11, chap. XII, XIII, f. 258-260, 265, 274.

[117] Gabrielle Roy, «Ma grand-mère toute-puissante», deux cahiers manuscrits, manuscrit dactylographié, f. 24-33, BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 46, chemise 1.

cahiers noirs de la boîte 72: ils ont une couverture de carton noir, faisant 7 par 9 pouces, une reliure spirale et des feuilles blanches lignées. Le manuscrit dactylographié possède exactement les mêmes caractéristiques que les mises au net corrigées de la Saga (chemises 1 à 4 de la boîte 74): du papier blanc de 8¼ par 11 pouces, perforé, portant le filigrane «Hilroy Sugar White», 10 frappes au pouce, de rares corrections autographes à la mine. Les feuillets sont même paginés de façon identique. On peut penser que la même copiste a été chargée du travail de dactylographie. Pour «La route d'Altamont», on peut consulter à la Bibliothèque nationale du Canada trois cahiers manuscrits et trois textes dactylographiés. Les trois cahiers[118] sont en tous points semblables aux deux cahiers noirs de la Saga. Deux des manuscrits dactylographiés[119] sont des états d'une version «primitive»[120] de la nouvelle. Comme certains textes de la Saga, ils sont tapés sur du papier blanc de 8½ par 11 pouces avec une machine à écrire de 10 frappes au pouce. Le

---

[118] Gabrielle Roy, «La route d'Altamont», trois cahiers manuscrits, BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 46, chemise 4.

[119] Gabrielle Roy, «La route d'Altamont», deux manuscrits dactylographiés avec corrections de la main de G. Roy, BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 46, chemise 6.

[120] Dans cette version «primitive», le récit est narré à la troisième personne du singulier, la mère se nomme Lina et l'histoire est différente: Lina et Christine ne retrouvent pas la route d'Altamont.

premier (celui de huit feuillets) porte le filigrane «Rockland Bond»[121] et le second (celui de trois feuillets), le filigrane «Victory Bond»[122]. Le troisième manuscrit dactylographié[123] est plus proche de la version publiée de l'oeuvre. Il présente les mêmes caractéristiques matérielles que les manuscrits des mises au net corrigées de la Saga. On fait sensiblement les mêmes observations en examinant le cahier manuscrit et le manuscrit dactylographié de la nouvelle «Le vieillard et l'enfant»[124].

Un autre tapuscrit de «La route d'Altamont», un des états de la version publiée, figure dans la collection François Ricard. Il possède les mêmes attributs que plusieurs manuscrits de la boîte 73[125]: papier blanc de 8½ par 11 pouces portant le filigrane «Rockland Bond» (sauf le

---

[121] Correspondance avec les manuscrits de la Saga: boîte 73, chemises 7, 8, 10, chap. X, f. 224-230.

[122] Correspondance avec les manuscrits de la Saga: boîte 73, chemise 9, chap. VII, VIII (2 états), chemise 11, chap. XII, XIII, f. 258-260, 265, 274.

[123] Gabrielle Roy, «La route d'Altamont», manuscrit dactylographié, f. 127-154, BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 46, chemise 5.

[124] Gabrielle Roy, «Le vieillard et l'enfant», cahier manuscrit, 104 f.; manuscrit dactylographié, 52 f., BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 46, chemises 2-3.

[125] BNC, fonds Gabrielle Roy, boîte 73, chemise 7, 8, chap. X, f. 224-230, chemise 11, chap. XIII, f. 261-264.

f. 3), 10 frappes au pouce, corrections à la mine et à l'encre bleue. Le manuscrit dactylographié de De quoi t'ennuies-tu, Eveline ?, appartenant à François Ricard, a les mêmes caractéristiques que les trois autres manuscrits de cette même collection qui font partie du corpus de la Saga.

Au terme de notre analyse matérielle des manuscrits de La Saga d'Eveline, nous pouvons donc avancer les hypothèses suivantes:

Boîte 72: Les textes des cahiers contenus dans les chemises 2 et 3 dateraient du début des années 1960. Ceux des chemises 4, 6 (chap. XV) et 8 à 12 (plusieurs chapitres) auraient été écrits entre 1945 et 1950.

Boîte 73: Les textes des chemises 1 à 6 dateraient des années 1945-1950. Pour ceux des chemises 7, 8, 9, 10 (chapitre X) et 11 (plusieurs chapitres), deux hypothèses sont possibles: ils pourraient avoir été écrits après Rue Deschambault (entre 1955 et 1961) ou plus tard, vers 1964-1965. Pour les manuscrits des chemises 12 à 15 de la boîte 73, de même que pour ceux des chemises 5 à 7 de la boîte 74,

aux caractéristiques matérielles semblables, nous ne pouvons nous prononcer à cette étape, faute d'indices matériels.

Boîte 74: les textes des chemises 1 à 4 semblent avoir été rédigés vers 1964-1965.

Manuscrits de la collection François Ricard: les indices matériels indiquent que les trois récits auraient été composés au début des années 1960.

L'étude du contenu des manuscrits apportera de nouveaux éléments et permettra de confirmer ou d'infirmer les hypothèses qui précèdent.

2.2.1 **Analyse textuelle**

De la totalité des textes de la Saga[126] se détachent huit ensembles textuels[127] possédant une unité certaine.

---

[126] Nous n'avons pas tenu compte des textes des chemises 2 à 7 de la boîte 72, qui sont disparates, pour identifier ces ensembles textuels. Nous les mettons donc de côté pour l'instant.

[127] Il ne faut pas confondre *ensemble textuel* et *version*. Le terme *ensemble textuel* désigne le texte et son support matériel tandis que *version* est un concept abstrait. Une version peut être composée de plusieurs ensembles textuels mais un ensemble textuel n'est pas nécessairement une version.

Nous avons pu les identifier grâce à notre inventaire de contenu qui résume de façon détaillée tous les morceaux et fragments de l'oeuvre abandonnée et en relève les composantes suivantes: indications de l'auteure (titre, numérotation de chapitres, pagination, etc.), personnages (nom, surnom, âge), lieux de l'action, repères temporels, types de narrateur et résumé de l'histoire. Nous présentons ici ces ensembles textuels, sans toutefois mentionner tous les détails diégétiques puisque nous avons déjà dégagé un plan général de l'oeuvre, auquel on pourra se reporter. Nous indiquons plutôt en quoi chaque ensemble textuel se distingue des autres ensembles et, d'autre part, du plan général, tout en nous référant aux divisions adoptées pour ce plan et à son contenu. Nous mettons donc en évidence les particularités de chacun des ensembles. Pour les désigner, nous nous référons au classement actuel des manuscrits, tels qu'ils se trouvent actuellement conservés à la Bibliothèque nationale du Canada.

Ensemble textuel 1[128]: boîte 72, chemises 8 à 12[129].

Ce premier ensemble a la forme d'un roman découpé en chapitres, soit X-XV (dont plusieurs versions du chapitre XIV), XVII-XXV. Le récit est narré à la troisième personne du singulier par un narrateur extra-hétérodiégétique[130]. La famille se nomme Hébert, la protagoniste Lina, diminutif d'Évangéline et ses frères, Clément, Sévère, Jérôme et Joachim. Ils habitent à Saint-Léon. Le récit s'ouvre par la visite d'Edouard Tessier à la ferme Hébert, car il désire fréquenter Lina. Mais la jeune fille est attirée par Donald, avec lequel elle assiste à un barn dance. Edouard demande Lina en mariage; elle consent à l'épouser, mais songe ensuite à rompre ses fiançailles. Puis Donald annonce à son tour qu'il veut épouser la jeune fille, demande qui est rejetée par les Hébert. Lina épousera plutôt Edouard. Enceinte, la jeune mariée est malheureuse et se réfugie chez ses parents. Elle décide ensuite de s'enfuir avec Donald à

---

[128] Notre numérotation, qui suit le classement actuel des manuscrits, n'implique pas un ordre génétique. Elle sert tout simplement à distinguer les groupes de manuscrits les uns des autres.

[129] Manuscrit dactylographié avec corrections autographes et manuscrit autographe. 193 feuillets paginés. La pagination, effectuée par Gabrielle Roy, n'est pas continue d'un chapitre à l'autre.

[130] Nous empruntons ici et plus loin les termes proposés par Gérard Genette dans Figures III, Paris, Seuil, 1972, «Poétique».

Winnipeg, mais, retenue au chevet de son père mourant, l'héroïne ne peut rejoindre son amoureux.

Ensemble 2: boîte 73, chemises 1 à 6[131].

Ce texte se rapproche du précédent puisqu'il s'agit également d'un roman découpé en chapitres, I à XIV, narré à la troisième personne par un narrateur extra-hétérodiégétique et dont les personnages portent les mêmes noms. On remarque ici que la mère a pour nom Domitilde Légaré. Le récit suit d'abord d'assez près le plan général de l'oeuvre projetée: voir le «Prologue» et «Le voyage vers l'Ouest». François Hébert désire aller s'établir dans l'Ouest, puis la famille entreprend le voyage. Les particularités de cet ensemble sont les suivantes. Arrivés à Saint-Léon, les Hébert découvrent qu'ils ont pour voisins les McGillivray. L'un des fils Hébert, Sévère, n'aime pas ces protestants, qu'il qualifie d'«hérétiques». Par contre, Donald et Lina sympathisent; il lui offre un petit chien. La jeune fille va ensuite étudier au couvent des Soeurs Grises à Saint-Boniface, épisode longuement développé. De retour chez elle, Lina revoit Donald dont elle devient

---

[131] Manuscrit dactylographié avec corrections autographes. Pagination: 1-239. La pagination continue de ce manuscrit, comme de tous les manuscrits suivants, est de Gabrielle Roy.

amoureuse. Puis survient Edouard Tessier, que Lina accepte de fréquenter. Après l'épisode de la photographie de famille, où le Jérôme le farceur se fait passer pour Jérémie Latulipe, le «trotteur» repart à l'aventure. Le récit se clôt sur son départ en boghey. Lina chemine avec son frère et lorsqu'ils croisent Donald, elle accepte d'aller avec lui à Somerset.

Ensemble 3: boîte 73, chemise 7[132].

Cet ensemble textuel se distingue par sa forme: des nouvelles liées narrées à la première personne du singulier par un narrateur extra-hétérodiégétique, un «je» non identifié qui est un petit-enfant de Bobonne et un enfant d'Eveline. Ce «je» rapporte le récit de «maman» (Eveline), narratrice intra-homodiégétique, qui s'adresse à ses enfants. La famille se nomme Hébert, l'héroïne, Eveline (ou Line ou encore Lina), ses frères, Clément, Delphis, Nicolas, Majorique et Cléophas. «Un soir... dans la plaine...» décrit le voyage en chariot dans la plaine et les combines de Clément. Dans «La caravane en détresse», le voyage dans la plaine se poursuit. Eveline devient femme et fait

---

[132] Manuscrit dactylographié avec corrections autographes. Trois récits: «Un soir... dans la plaine...», f. 40-50; «La caravane en détresse», f. 51-65; «La photographie», f. 66-94.

ensuite la rencontre de Donald McGillivray. Puis «La photographie» raconte le canular de Majorique, se faisant passer pour un dénommé Jérémie Latulipe.

Ensemble 4: boîte 73, chemises 8 à 11[133].

On peut remarquer que la pagination de cet ensemble textuel s'enchaîne avec celle du précédent. On y trouve le même type de narrateur, et les personnages portent les mêmes noms. Cependant, la forme diffère: il s'agit d'un roman découpé en chapitres, I à XIII. Centré sur la vie sentimentale d'Eveline, le récit relate d'abord son premier amour. A seize ans, la jeune paysanne de Saint-Léon s'éprend du fils du voisin, Donald. Son frère Delphis, qui déteste les protestants, s'en prend à Donald. Puis Eveline rencontre Edouard Tessier, qu'elle commence à fréquenter. Jaloux du «vieux prétendant» d'Eveline, Donald demande à François de le déclarer le «promis» de la jeune fille. Puisque leur union semble impossible, les deux jeunes gens projettent de s'enfuir. Le même soir, François a un accident dans le petit lac près de la ferme. Retenue au chevet de son père mourant, Eveline ne peut mettre son plan à exécution.

---

[133] Manuscrit dactylographié avec corrections autographes. Pagination: f. 95-274 (et autres feuillets insérés).

Ensemble 5: boîte 73, chemises 13 à 15[134].

Gabrielle Roy projette ici d'écrire un roman en plusieurs parties. De cette tentative subsistent ces deux récits, dont le second, «Les Fiançailles et le Mariage d'Eveline [...]», divisé en chapitres (I à VII), aurait constitué la troisième partie du roman[135]. Le récit est narré à la première personne du singulier par un narrateur extra-hétérodiégétique, un «je» féminin non identifié[136], qui s'efface rapidement. La famille se nomme Langelier (ou Lecouvié, nom d'abord utilisé dans «Interlude ou La photographie de famille», puis biffé et remplacé par Langelier), la mère se prénomme Céline, l'héroïne, Eveline

---

[134] Manuscrit dactylographié avec corrections autographes. Deux récits: «Interlude ou La photographie de famille», f. 127-162 (et autres feuillets intercalés); «Les Fiançailles et le Mariage d'Eveline ou Les Conversations sur la galerie», f. 163-224. La chemise 12 de la boîte 73 contient des textes qui se rattachent à ceux des chemises 13 à 15, mais ce sont des fragments indépendants de l'histoire relatée dans l'ensemble 5.

[135] L'indication «Troisième partie» est de Gabrielle Roy. Elle implique que cette version de la Saga aurait comporté au moins trois parties. D'ailleurs, on trouve dans la chemise 12 de la boîte 73 une feuille indiquant que le titre de la première partie serait «La traversée».

[136] Un «e» ajouté à l'adjectif «émerveillé» indique qu'il s'agit d'une narratrice. Cette narratrice est peut-être une enfant d'Eveline, car elle a entendu parler du lieu où se déroule l'action: «Je n'ai jamais vu l'endroit en ces temps d'alors — je n'en ai qu'entendu parler — mais ainsi par l'imagination je l'ai bien vu, au contraire, et maintes fois m'en suis émerveillé<e>!» (boîte 73, chemise 13, «Interlude [...]», f. 128).

ou Lina, ses frères, Clément, Jérôme, Nicolas, Majorique et Joachim. «Interlude ou La photographie de famille» relate l'épisode du canular de Majorique déguisé en Jérémiah Bellavance. Le narrateur décrit ensuite la photographie prise ce jour-là et révèle ce que les enfants de Bobonne et François sont devenus. Puis les enfants d'Eveline la questionnent au sujet de la photo jaunie et à propos de l'amour. «Les Fiançailles et Le Mariage d'Eveline [...]» relate ensuite la rencontre d'Eveline et Edouard, leurs fréquentations et leur mariage. Après leurs noces, les nouveaux mariés prennent le train pour Winnipeg et le récit se clôt sur leur arrivée dans cette ville.

Ensemble 6: boîte 74, chemises 1 à 4[137].

Cet ensemble a la forme d'un roman découpé en chapitres (I à XI). Le récit est narré à la troisième personne du singulier par un narrateur extra-hétérodiégétique. La famille se nomme Langelier, la mère se prénomme Céline, l'héroïne est Eveline, nommée aussi Line ou Lina, ses frères sont Clément, Nicolas, Jérôme, Majorique et Joachim. Le récit s'ouvre sur la naissance d'Eveline et relate brièvement son enfance. Le voyage vers l'Ouest (voir le

---

[137] Manuscrit dactylographié avec corrections autographes. Pagination: f. 1-145.

plan général de l'oeuvre projetée) est ensuite longuement décrit. Les particularités de ce voyage sont les suivantes. Dans l'épisode de la «caravane en détresse», Donald offre un petit chien à Eveline. Certains éléments, tels la halte près de Carman (où les Langelier et les Duchesne sont reçus chez des fermiers originaires du Québec), la halte des chariots dans les collines de la montagne Pembina (où Eveline voit son frère Nicolas et Yolanda Duschesne enlacés) et l'accouchement de Mathilda Duchesne, n'apparaissent que dans ce texte. Arrivés à Saint-Léonard-des-plaines, les Langelier sont accueillis par le curé, Dom Charles, et vont admirer leur terre. Le récit se termine sur deux choix: celui d'Eveline, qui décide d'aller au couvent, et celui de Bobonne, qui détermine l'emplacement de la future maison.

Ensemble 7: boîte 74, chemises 5 à 7[138].

Cet ensemble s'apparente au précédent puisque l'auteure adopte la même forme, celle d'un roman découpé en chapitres (I à XII), et le même type de narration. Elle donne également les mêmes noms aux personnages et aux lieux. Le texte est centré sur la vie conjugale et familiale d'Eveline (voir plan général de l'oeuvre projetée). Les

---

[138] Manuscrit dactylographié avec corrections autographes. Pagination: f. 1-122 (et autres feuillets intercalés).

particularités sont les événements suivants, qui n'apparaissent que dans ces textes. Au début du récit, Bobonne va rendre visite à sa fille, mariée et établie à Saint-Boniface. Eveline, qui aura bientôt trente ans, a déjà plusieurs enfants. Citons quelques événements importants: l'invitation pour le bal du lieutenant-gouverneur, la visite de Priscilla chez Eveline et l'accident puis la mort de François. Le récit se clôt sur les réflexions d'Eveline, plus âgée, exposées dans le plan général de l'oeuvre projetée.

Ensemble 8: manuscrits de la collection François Ricard[139].

Ces trois nouvelles liées constituent un autre état des récits de l'ensemble 3. On se reportera donc à leur description.

Pour La Saga d'Eveline, Gabrielle Roy a ainsi hésité entre plusieurs genres romanesques et entre différentes formes narratives. A notre avis, les textes qui semblent se rapprocher le plus de son projet initial, écrire un roman

---

[139] Manuscrit dactylographié avec corrections autographes. Trois récits: «Un soir... dans la plaine...», titre biffé: «General Store», f.1-10; «La caravane en détresse», f. 1-13; «La photographie», f. 1-21.

historique, sont ceux de l'ensemble 2. Dans ce récit, l'auteure décrit la société manitobaine de la fin du XIXe siècle, en s'intéressant surtout à la colonisation. Elle traite aussi de l'influence du clergé sur le peuple et des conflits entre catholiques et protestants, et évoque les difficultés de la minorité francophone au Manitoba.

En fait, Gabrielle Roy semble avoir eu en tête deux projets différents: une histoire d'amour et un portrait de femme. Une première série de textes, ceux des ensembles 1, 2[140] et 4, relatent une histoire sentimentale: celle de l'amour interdit entre une jeune francophone catholique et un anglophone protestant. Ce sujet se prête bien à des scènes dramatiques, qui, d'ailleurs, abondent dans le récit. Par exemple, Lina et Donald se déclarent gravement leur amour au pied de la croix de chemin, lieu où ils planifient aussi leur fuite. L'opposition qui fait progresser l'action dans ces textes est celle de la passion (l'amour impossible de Lina pour Donald) et de la raison (le mariage sans amour avec Edouard Tessier, le «bon parti»).

---

[140] Ce récit au contenu social important n'en esquisse pas moins une histoire d'amour entre Lina et Donald.

Par contre, les textes des ensembles 5, 6 et 7, où cette opposition entre la passion et la raison est absente, sont plutôt centrés sur le personnage d'Eveline. Un de ces récits, celui de l'ensemble 6, s'ouvre d'ailleurs sur la naissance d'Eveline et relate brièvement son enfance. Cette seconde série de textes trace donc le portrait de l'héroïne, tout en décrivant ses relations avec son prétendant, qui devient son mari, et met en évidence plusieurs autres personnages féminins: Bobonne (Céline Légaré), Mathilda Duchesne et Priscilla Audet. Dans ces textes, Gabrielle Roy s'intéresse à la féminité[141]. Elle y traite des rites de passage féminins (premières règles, premières relations sexuelles, maternité, ménopause) et, particulièrement, de la condition de la femme mariée.

Sur le plan formel, Gabrielle Roy oscille entre trois types de narrations: le roman linéaire découpé en chapitres et narré à la troisième personne du singulier, le recueil de nouvelles liées narrées à la première personne du singulier et, plus rarement, une forme intermédiaire: le roman découpé en chapitres et narré à la première personne du singulier. Dans le cas des récits à la première personne du singulier,

---

[141] La réflexion sur la féminité n'est pas absente des textes de la première série, mais ceux-ci n'insistent pas autant sur cette question.

le narrateur n'est jamais clairement identifié. Le «je» s'y désigne comme un petit-enfant de Bobonne et un enfant d'Eveline. Dans l'ensemble 4, il s'agit d'**une** narratrice. Ce «je» pourrait être Christine, narratrice de Rue Deschambault ainsi que de La route d'Altamont, et personnage nommé dans la Saga.

Cette hésitation de Gabrielle Roy entre le roman traditionnel et le recueil de nouvelles ou de récits liés n'est guère surprenante. Pendant les années 1950 et 1960, l'écrivaine fait différents essais; elle semble chercher le genre narratif qui lui conviendrait le mieux. Après avoir tâté du roman traditionnel avec Bonheur d'occasion en 1945, Gabrielle Roy se tourne vers le recueil de récits liés lorsqu'elle écrit La Petite Poule d'Eau à la fin des années 1940. Elle poursuit cette expérience avec Rue Deschambault (1955) et La route d'Altamont (1966), oeuvres que François Ricard qualifie de «chroniques», une «forme à mi-chemin du roman et du recueil de nouvelles»[142] ou de «récits composites», ensembles de «plusieurs récits autonomes dont la juxtaposition forme peu à peu un autre récit plus large

---

[142] François Ricard, Gabrielle Roy, p. 117.

[...]»[143]. Après être revenue au roman avec Alexandre Chenevert en 1954, La Montagne secrète en 1961 et La Rivière sans repos en 1970, Gabrielle Roy opte définitivement pour le récit bref puisque, en fait de textes de fiction, à partir de 1972, elle ne publie que des récits brefs. Certains sont publiés séparément: c'est le cas de De quoi t'ennuies-tu, Eveline?, récit d'abord édité seul en 1982, de «Ely! Ely! Ely!», nouvelle d'abord parue dans Liberté en 1979, et des contes pour enfants: Ma vache Bossie (1976) et Courte-Queue (1979). Les autres paraissent en recueils: Cet été qui chantait (1972) et Ces enfants de ma vie (1977) contiennent des récits brefs formant une oeuvre composite tandis que Un jardin au bout du monde (1975) regroupe des nouvelles déjà publiées ou inédites qui, à l'origine, n'étaient pas destinées à figurer dans le même ouvrage. Les récits inédits de la Saga suivent-ils la même évolution? L'hypothèse mérite d'être considérée. Ainsi, l'analyse textuelle de la Saga apporte de nouveaux éléments pour la datation des manuscrits.

---

[143] François Ricard, «Gabrielle Roy: petite topographie de l'oeuvre», Écrits du Canada français, 66 (1989), p. 28.

2.2.2 **Datation: les indices textuels**

La comparaison entre les différents états d'un même ensemble textuel nous amène à proposer un ordre de composition. Malheureusement, une seule version de la Saga a plusieurs états superposables[144]. Il s'agit de l'ensemble de nouvelles liées, «Un soir... dans la plaine...», «La caravane en détresse» et «La photographie», pour lequel nous disposons de deux états: les textes de l'ensemble 3 et ceux de l'ensemble 8. Une comparaison des lieux variants des deux groupes de textes nous permet de croire que les récits de l'ensemble 8 constituent un **état antérieur** de cette version. Les trois nouvelles liées de l'ensemble 3 ont donc été écrites après ceux-ci.

Il faut aussi être attentif aux fréquents changements de noms dans les textes de la Saga. La famille dont Gabrielle Roy raconte l'histoire se nomme Hébert, Langelier ou Lecouvié. Dans la lettre, déjà citée, de Gabrielle Roy à un certain Ronald, écrite de Paris en 1948, l'auteure mentionne le nom de Clément **Hébert**. Donc la famille de la

---

[144] On trouve également quelques fragments provenant d'états antérieurs ou postérieurs des textes des huit ensembles décrits. Par exemple, les textes des cahiers 1 et 2 (boîte 72, chemise 3) sont des fragments d'états de «Interlude ou La photographie de famille».

Saga se nomme d'abord Hébert. Lecouvié est employé plus tard. Ce nouveau patronyme n'apparaît que dans les textes des chemises 12 et 13 de la boîte 73. A ce nom succède celui de Langelier puisque dans les textes de la chemise 13 Lecouvié est biffé et remplacé par Langelier. Seul le nom Langelier apparaît dans les textes des chemises 14 et 15 de cette même boîte. Autrement dit, Gabrielle Roy a laissé de côté les «textes Lecouvié», les a repris puis les a modifiés pour qu'ils deviennent les «textes Langelier» et a poursuivi la rédaction de cette version avec le nom Langelier. L'ordre des noms serait donc: Hébert, Lecouvié, Langelier. Toutefois, on peut remarquer que dans les trois nouvelles liées de l'ensemble 8, qui, selon le témoignage de Gabrielle Roy, dateraient des années 1960, la famille s'appelle Hébert. La romancière serait donc revenue à son premier choix, ce qui semble peu logique.

Observons maintenant les variations des prénoms des personnages. Dans les textes des ensembles 1 et 2, où la famille se nomme Hébert, — donc les premiers textes de la Saga — l'héroïne, désignée le plus souvent par le prénom (ou diminutif?) Lina, a pour «nom de baptême» Evangéline (boîte 73, chemise 3, f. 102). Les textes où elle se prénomme Eveline seraient donc postérieurs. Pour le personnage de la

mère, surnommée Bobonne, Gabrielle Roy utilise deux prénoms: Domitilde, dans une version primitive (ensemble 2), et Céline[145], dans les textes plus récents. Les prénoms de certains frères d'Eveline diffèrent également d'un texte à l'autre: dans les versions «Hébert» primitives, le frère tourmenté se prénomme Sévère, le «trotteur», Jérôme, et le benjamin, Joachim. Dans les textes postérieurs, Sévère devient Delphis; Jérôme, Majorique et Joachim, Cléophas[146]. Le frère malicieux, lorsqu'il se déguise en photographe, prend le nom de Jérémie Latulipe dans le texte de la chemise 6 de la boîte 73 (version primitive) et dans les deux états de «La photographie» (ensembles 3 et 8), états d'une version postérieure. Par contre, dans «Interlude ou La photographie de famille» (chemise 13 de la boîte 73), il se nomme Jérémiah Bellavance. Gabrielle Roy semblerait ainsi avoir changé d'idée à plusieurs reprises.

Pour les variations des noms de lieux, nous n'avons relevé qu'un cas, celui du nom du village où s'établit la famille. On peut remarquer que dans les versions «Hébert»,

---

[145] Une note «A corriger nom: Céline Légaré throughout», écrite sur une feuille, est insérée dans le texte «Interlude ou La photographie de famille» (boîte 73, chemise 13).

[146] Ce prénom n'apparaît que dans les textes des ensembles 3, 4 et 8.

le village se nomme Saint-Léon-des-plaines tandis que dans les versions «Langelier», l'action se déroule à Saint-Léonard-des-plaines.

Pour trouver d'autres indices, il faut comparer les textes de la Saga à ceux de certaines oeuvres publiées. En 1947, Gabrielle Roy a derrière elle Bonheur d'occasion, un roman réaliste, social et sentimental. On peut penser que les textes du roman historique ébauché (ensemble 2), qui présentent des caractéristiques plutôt semblables, auraient été écrits peu de temps après Bonheur d'occasion.

Comme nous l'avons suggéré, les ensembles textuels de la Saga composés de récits liés, à l'instar de Rue Deschambault et La route d'Altamont, seraient probablement plus récents. Un relevé onomastique des trois oeuvres du cycle de Rue Deschambault se révèle utile pour la datation car les prénoms[147] des personnages de ces oeuvres, contrairement à ceux des textes inédits, sont **fixés**. Rappelons que celle qui est l'héroïne de la Saga se prénomme

---

[147] Dans Rue Deschambault, La route d'Altamont et De quoi t'ennuies-tu, Eveline ?, le nom de famille des personnages n'est jamais mentionné.

Eveline[148] dans les trois oeuvres publiées. Par contre, dans la version primitive de «La route d'Altamont», signalée précédemment[149], elle s'appelle Lina. Deux des frères d'Eveline sont nommés dans Rue Deschambault: Majorique (RD, 79) et Nicolas (RD, 224). Dans «Ma grand-mère toute-puissante» (1966), les frères d'Eveline se prénomment Nicolas, Cléophas et Albéric (RA, 10), tandis que dans «Grand-mère et la poupée» (1960)[150], état antérieur de la nouvelle publiée, ils s'appellent Nicolas, Joachim et Clément (p. 44). «Grand-mère et la poupée» et la version antérieure de «La route d'Altamont» apparaissent ainsi comme des **points de jonction** entre la Saga et La route d'Altamont puisque dans ces deux textes «primitifs», on trouve des prénoms qui n'apparaissent que dans le roman inédit. Ainsi, le grand-père, prénommé Élisée dans «Ma grand-mère toute-puissante» (RA, 20), s'appelle François dans «Grand-mère et la poupée» (p. 49). Dans De quoi t'ennuies-tu, Eveline ?, Majorique, le jour de la photographie de famille, s'affuble

---

[148] Dans «Les déserteuses», Odile, l'amie religieuse d'Eveline, l'appelle aussi Line (RD, 130).

[149] Voir notes 119 et 120.

[150] Gabrielle Roy, «Grand-mère et la poupée», Châtelaine, I-1 (octobre 1960), p. 24-25, 44-46, 48-49. Ce récit fait partie de l'avant-texte de «Ma grand-mère toute-puissante» (le récit publié dans le recueil de 1966) puisqu'il correspond à ce qui est devenu la première partie de ce récit édité.

du nom de Jérémie Latulipe (p. 19). Les enfants d'Eveline et Edouard[151] nommés dans Rue Deschambault sont: Robert (p. 14), Odette (p. 10), Gervais (p. 10), Agnès (p. 19), Christine (p. 36), Georgianna (p. 51), Alicia (p. 97).

Les prénoms figurant dans les trois oeuvres publiées sont des repères sûrs, qui nous aident à situer les textes de la Saga. Par exemple, les textes inédits où le frère «trotteur» se prénomme Jérôme (plutôt que Majorique) devraient avoir été composés avant Rue Deschambault, donc avant 1955. Ces repères s'avèrent particulièrement utiles dans le cas des textes de l'ensemble 7, le seul ensemble textuel où apparaissent les enfants d'Eveline. Dans ce récit, les prénoms de plusieurs des enfants, soit Robert, Alicia, Agnès, Georgianna, Odette et Christine, correspondent à ceux de Rue Deschambault. Cependant, Alfred, Léonard, et Éléonore, nommés dans la Saga, ne figurent pas dans l'oeuvre publiée. Est-ce à dire que ces inédits auraient été rédigés avant Rue Deschambault? Pas nécessairement. Certains faits et hypothèses nous permettent de penser le contraire. Les manuscrits de

---

[151] Dans Rue Deschambault, Eveline apprend à son amie Odile qu'elle a eu neuf enfants dont une fille morte à l'âge de quatre ans (p. 114). Le prénom de cette dernière n'est pas mentionné. Nous n'avons relevé que sept prénoms dans le récit.

l'ensemble 7, pleins de corrections, sont peu achevés. Le récit présente quelques incohérences. Les prénoms des personnages ne semblent pas, dans tous les cas, définitivement choisis. Ainsi, Robert, Alfred et Léonard sont successivement désignés comme le fils aîné d'Eveline et Edouard[152]. On peut penser que Gabrielle Roy n'avait pas relu attentivement le manuscrit. Le fils aîné serait peut-être Léonard, un des enfants dont le nom manque dans Rue Deschambault. D'ailleurs, ce personnage du fils aîné dans la Saga fait penser à Joseph Roy, le seul frère de la romancière qui n'ait pas son «pendant» dans Rue Deschambault[153]. Dans La détresse et l'enchantement, Joseph, qui a quitté la maison familiale à l'âge de quinze ans, est considéré par sa mère comme «un errant» (p. 236). Or Léonard est décrit comme un instable: «Pour ce qui était de Léonard, très jeune envolé, voici que l'on était depuis des années sans nouvelles de lui» (boîte 74, chemise 7, f. 117). Quant à Eléonore, elle pourrait bien être la petite fille morte en bas âge, dont le prénom n'apparaît pas dans Rue Deschambault, puisque dans la Saga, elle connaît un destin

---

[152] Robert est le «premier-né d'Eveline» (boîte 74, chemise 5, f. 23), Alfred, le «fils aîné» (boîte 74, chemise 6, f. 73) et Léonard, le «fils aîné» (boîte 74, chemise 7, f. 119).

[153] Germain Roy a inspiré le personnage de Gervais et Rodolphe Roy, celui de Robert.

analogue[154]. Les textes de l'ensemble 7 pourraient donc avoir été rédigés après 1955.

Les derniers indices pour la datation proviennent de ce qu'on pourrait appeler les textes et notes **en marge** des textes littéraires qui composent la Saga: coupures de journal conservées par Gabrielle Roy, manuscrit d'une autre oeuvre de l'auteure et mémos personnels. La chemise 2 de la boîte 72 contient deux coupures de journal datées de mars 1947. L'un des articles[155] traite d'un sujet relativement proche de certains textes de la Saga: l'histoire du clergé de Saint-Boniface, de 1847 à 1947. On trouve aussi dans cette même chemise un court texte que l'on peut identifier comme un brouillon de «Feuilles mortes», nouvelle parue en juin 1947 dans le Maclean's Magazine, car le texte inédit met en scène Constantin Simonneau, le protagoniste du texte publié. Sur un carton contenu dans la même chemise figurent les noms et adresses de René Taillandier (avec mention d'un rendez-vous) et d'André Thérive, l'éditeur français de

---

[154] Dans la Saga, Eveline et Edouard évoquent «leur petite Eléonore qui était morte» (boîte 74, chemise 7, f. 120).

[155] Mgr Georges Cabana, «La prodigieuse expansion du diocèse de Saint-Boniface. Eglise-Mère de l'Ouest canadien - Cent ans de travaux apostoliques - 1847-1947», Le Devoir, XXXVIII-71, Montréal, jeudi 27 mars 1947, p. 11.

Gabrielle Roy, à Paris. Un mémo au verso d'un manuscrit (boîte 72, chemise 10, chap. XVII, f. 21) indique que l'auteure a rendez-vous avec Madame Louis Gillet à une adresse parisienne. Or nous savons que Gabrielle Roy a vécu à Paris de la fin de septembre 1947 à l'été 1950 lorsque son mari, Marcel Carbotte, y poursuivait des études de spécialisation médicale. Ces derniers indices confirment que la romancière a consacré du temps à l'écriture de la Saga entre 1947 et 1950 et qu'elle a probablement écrit à cette époque les textes de la chemise 10 de la boîte 72.

Au terme de notre analyse textuelle de La Saga d'Eveline, nous pouvons donc avancer les hypothèses suivantes:

Boîte 72:

Les textes des chemises 8 à 12, (ensemble 1), histoire de la famille Hébert, auraient été écrits entre 1945 et 1950.

Boîte 73:

Les textes des chemises 1 à 6, (ensemble 2), histoire de la famille Hébert, dateraient des années 1945-1950. Les textes des chemises 13 à 15, (ensemble 5), le texte «Lecouvié» qui devient «Langelier», seraient postérieurs aux textes

précédents et à ceux de la boîte 72. Ceux de la chemise 7, (ensemble 3), état postérieur des trois récits brefs de la collection F. Ricard, selon le souvenir de Gabrielle Roy auraient été écrits pendant les années 1960. Cependant, nous doutons qu'ils aient été composés à cette époque. Il semble étrange que dans les textes de la chemise 7, Gabrielle Roy serait revenue au nom Hébert après avoir opté pour Lecouvié puis Langelier et qu'après cela, elle aurait repris Langelier. De même, il est difficile d'expliquer pourquoi dans les textes des chemises 8 à 11 de la boîte 73, qui font suite à ceux de la chemise 7, Gabrielle Roy serait revenue à l'histoire du triangle amoureux, qu'elle avait délaissée dans les textes «Langelier». A notre avis, les textes des chemises 7 à 11, «textes Hébert» postérieurs, dateraient plutôt des années 1950, peut-être de la fin de cette décennie, difficilement de 1960. Nous avons peine à croire qu'au début des années 1960, Gabrielle Roy aurait eu le temps d'écrire autant de textes: cette version «Hébert» de la Saga, les textes «Lecouvié», les textes «Langelier», sans oublier La Montagne secrète, roman rédigé en 1961.

Boîte 74:

Les textes des chemises 5 à 7, histoire de la famille Langelier, qui présentent la plupart des personnages de Rue Deschambault, pourraient avoir été rédigés après 1955. Les textes des chemises 1 à 4, proches des précédents, seraient aussi postérieurs à 1955.

2.3 Classement des manuscrits

Après avoir examiné les manuscrits de la Saga tant au point de vue matériel que textuel et avoir trouvé des indices provenant de documents extérieurs, nous sommes en mesure d'identifier des versions distinctes de l'oeuvre abandonnée et de proposer un classement des manuscrits. Mais comme deux classements ont déjà été établis, nous allons les présenter et les critiquer avant d'exposer le nôtre.

Irma Larouche, qui a établi le premier classement du roman inédit, ne fournit aucune explication à ce sujet dans son inventaire[156]. Son classement semble reposer surtout sur

---

[156] Voir Irma Larouche, Gabrielle Roy, 1909-1983. Papiers, 1936-1983. MSS 1982-11/1986-11. Instrument de recherche, p. 175-176.

la variation des noms et l'évidence interne. Dans son inventaire, elle donne deux titres au roman abandonné: [La Famille François Hébert] puis [La Famille François Langelier], laissant entendre que le premier groupe de textes serait antérieur au second puisqu'elle indique: «[**La Famille François Hébert** devient **La Famille François Langelier**]»[157]. Le premier titre désigne les textes des chemises 2 à 12 de la boîte 72 et ceux des chemises 1 à 11 de la boîte 73; le second, ceux des chemises 12 à 15 de la boîte 73 et ceux des chemises 1 à 7 de la boîte 74.

Ces affirmations ne sont pas tout à fait exactes. Signalons que parmi les manuscrits que l'archiviste inclut dans le premier groupe de textes [La Famille François Hébert], se trouvent des morceaux d'une version où les personnages se nomment Langelier[158]. En outre, elle ne mentionne pas l'existence du troisième patronyme, Lecouvié.

Parmi les nombreux textes de la Saga, Irma Larouche a identifié deux versions, qu'elle juge sans doute plus

---

[157] Irma Larouche, Gabrielle Roy, 1909-1983. [...], p. 176.

[158] BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 72, chemise 3, deux cahiers manuscrits. Le nom de famille Langelier apparaît à la p. 7 du cahier 1.

complètes puisque tous les autres ensembles textuels sont qualifiés de «versions incomplètes». La première version, du groupe [La Famille François Hébert], comporte en première partie les textes des chemises 1 à 6 de la boîte 73 et, en deuxième partie, ceux des chemises 7 à 11 de la même boîte. La seconde version, du groupe [La Famille François Langelier], comprend en première partie les textes des chemises 1 à 4 de la boîte 74 et, en deuxième partie, ceux des chemises 5 à 7 de la même boîte.

Ce classement est contestable. Irma Larouche semble avoir amalgamé des textes provenant de versions différentes. Reconnaissons que dans chacune des versions identifiées, de la première partie à la deuxième, les personnages portent les mêmes noms et prénoms, l'action se déroule dans le même lieu et la thématique est sensiblement la même. Mais l'unité des textes se limite à cela. Il est impossible que les récits des chemises 7 à 11 de la boîte 73 fassent suite à ceux des chemises 1 à 6 de cette même boîte. D'abord parce qu'ils diffèrent sur le plan narratif et, surtout, parce qu'ils reprennent, autrement, des épisodes relatés dans la «première partie»: le voyage dans la plaine, la rencontre des McGillivray, la photographie de la famille, etc. Dans le cas de la deuxième version distinguée, il

n'est pas impossible que les textes de la «deuxième partie» aient été destinés à figurer après ceux de la «première», mais rien ne l'assure. Il y a une ellipse assez longue entre la fin de la «première partie», où Eveline, adolescente et fraîchement arrivée à Saint-Léon, décide d'aller au couvent, et le début de la «deuxième partie», où l'héroïne, âgée de vingt-neuf ans et établie à Saint-Boniface, est mariée à Edouard Tessier et mère de plusieurs enfants. Larouche ne tient pas compte du «chaînon manquant» entre les deux ensembles textuels. On peut donc se demander si l'oeuvre inachevée ne comporte que **deux** versions, comme le soutient l'archiviste.

Le deuxième classement, celui de Dominique Guérin-Garnett, est fondé sur la tonalité des textes, «la logique narrative, les changements de points de vue et de forme, ainsi que la présence de certaines constantes et variantes[159]» et prend parfois en considération le degré d'achèvement des textes. Guérin-Garnett distingue quatre versions différentes de la Saga, dont deux principales, et «en vertu de leur brièveté[160]», deux secondaires:

---

[159] Dominique Guérin-Garnett, «La "Saga" de Gabrielle Roy ou "La fuite de Lina"», f. 3.

[160] Dominique Guérin-Garnett, «La "Saga" de Gabrielle Roy ou «La fuite de Lina"», f. 3.

Version 1: version principale mélodramatique.
Boîte 73, chemises 1 à 6; boîte 72, chemises 8 à 12.

Version 2: version secondaire comparable à la version 1.
Boîte 73, chemises 7 à 11.

Version 3: version principale liée plus étroitement au genre autobiographique.
Boîte 73[161], chemises 13 à 15; boîte 74, chemises 5 à 7.

Version 4: version «secondaire» liée à la version 3.
Boîte 74, chemises 1 à 4[162].

Les versions identifiées diffèrent donc surtout par leur genre:

> Les deux versions principales se distinguent l'une de l'autre par leur qualité littéraire, l'une étant un jeu de l'imaginaire élaboré qui ressemble au genre mélodramatique et l'autre étant liée plus étroitement au genre autobiographique.[163]

Par «genre autobiographique», Guérin-Garnett entend «des récits inspirés par l'autobiographie, et reconstitués par l'imaginaire de l'auteure[164]».

---

[161] La numérotation (numéro de la boîte) donnée par Dominique Guérin-Garnett, «boîte **74**, chemises 13 à 15» (f. 32), est erronée, nous la rectifions donc.

[162] Références du classement de Dominique Guérin-Garnett: voir «La "Saga" de Gabrielle Roy ou «La fuite de Lina»", f. 20, f. 28, f. 32, f. 39.

[163] Dominique Guérin-Garnett, «La "Saga" de Gabrielle Roy [...]», f. 12.

[164] Dominique Guérin-Garnett, «La "Saga" de Gabrielle Roy [...]», f. 42.

Les versions mélodramatiques accordent un rôle de prétendant à Donald et soulignent «le conflit qu'éprouve Lina entre le désir et le devoir [...] représenté par ses deux prétendants opposés, Edouard Tessier et Donald McGillivray[165]». La thématique des deux versions est donc la même, mais leurs formes et points de vue sont différents. Selon Guérin-Garnett, la version 4 se distingue de la version 3 par sa ressemblance avec le «grand roman historique que Gabrielle Roy envisageait»; une «séquence temporelle lente et touffue» et un «vaste champ spatial[166]» lui confèrent cette dimension historique. Menée à terme, elle aurait été «selon toute évidence la version définitive de la Saga[167]».

Plus fondé que celui d'Irma Larouche, ce deuxième classement est intéressant, mais il nous apparaît, sur quelques points, discutable, et ne tient pas compte de certains éléments. Le critère du genre pour distinguer les versions est pertinent et les versions 1 et 2 se

---

[165] Dominique Guérin-Garnett, «La "Saga" de Gabrielle Roy [...]», f. 20.

[166] Dominique Guérin-Garnett, «La "Saga" de Gabrielle Roy [...]», f. 39.

[167] Dominique Guérin-Garnett, «La "Saga" de Gabrielle Roy [...]», f. 39.

rapprochent, en effet, du genre mélodramatique. Cependant, Dominique Guérin-Garnett n'explique pas clairement en quoi les versions 3 et 4 seraient «liées plus étroitement» au genre autobiographique, tel qu'elle le définit. La définition qu'elle donne nous semble floue et pourrait s'appliquer aux quatre versions qu'elle distingue. Nous avons compris que les versions 3 et 4, où le personnage de Donald ne joue pas le rôle du prétendant d'Eveline, seraient plus proches de la vie de Mélina Roy[168] et, en ce sens, plus liées au «genre autobiographique», ou plutôt «biographique» puisque la Saga ne s'inspire pas de la vie de Gabrielle Roy mais de celle de sa mère.

Le genre que la critique attribue à la version 4, le roman historique, peut aussi être remis en question. Rappelons que le projet de Gabrielle Roy était d'écrire un roman historique, selon François Ricard, «une sorte de fresque historique à grand déploiement, qui aurait raconté [...] la migration des colons québécois vers l'Ouest à la fin du siècle dernier et leur installation dans la Prairie, [...][169]». Marc Gagné précise: «Gabrielle Roy a tenté

---

[168] Contrairement à l'héroïne de la Saga, Mélina Roy n'a pas dû choisir entre deux prétendants.

[169] François Ricard, Gabrielle Roy, p. 112.

d'écrire une longue fresque romanesque où le nombre de personnages aurait été élevé et la portion de temps requise par le déroulement de l'action très étendue.[170]» Dans les textes des chemises 1 à 4 de la boîte 74 (la version 4 selon Guérin-Garnett), le nombre de personnages est élévé et la portion de temps de l'histoire, qui se déroule sur treize ans, tout en développant surtout les quelques jours du voyage dans la plaine, est effectivement longue.

Mais n'y a-t-il pas d'autres critères qui définissent le genre du roman historique? Dans Panorama du roman historique, Gilles Nélod, tout en étant conscient des limites et de la rigidité de toute définition, propose tout de même de définir ce genre romanesque comme

> Une narration où les éléments fictifs se mêlent à une proportion plus ou moins forte d'éléments vrais (ou historiques), l'auteur ayant l'intention de ranimer des personnages mémorables, un esprit du temps, des aspirations d'hommes du passé, des événements anciens, en un mots une époque.[171]

Bien qu'elle nomme Louis Riel, Monseigneur Alexandre Taché et Wilfrid Laurier, Gabrielle Roy n'a pas l'intention de «ranimer» des personnages historiques dans sa Saga; celle-ci se rapproche plutôt du roman à «cadre historique précis, où

---

[170] Marc Gagné, Visages de Gabrielle Roy, p. 138.

[171] Gilles Nélod, Panorama du roman historique, Paris, SODI, 1969, p. 22.

vivent des héros imaginaires, avec toutes les aventures, leurs espoirs, leurs amertumes[172]». Si l'on reprend la définition de Nélod, on relève les mots «esprit du temps» et «époque». En d'autres termes, un roman historique doit décrire un contexte socio-historique précis, dans le cas qui nous intéresse celui de la colonisation du Manitoba à la fin du XIXe siècle. Et cet élément de définition nous semble essentiel.

Nous doutons que la version 4, récit qui s'ouvre sur la naissance de l'héroïne, soit parmi tous les textes de la Saga celui qui s'apparente le plus au genre du roman historique. Certes, cette version s'attarde sur le voyage dans la plaine, décrit sommairement les villages de Carman et Saint-Léonard-des-plaines et fournit au passage des explications sur divers éléments géographiques ou historiques (par exemple les homesteads), mais elle est plutôt centrée sur le personnage d'Eveline et sur la condition féminine. Notons que deux épisodes à teneur historique, celui du prêtre manitobain venu recruter des colons au Québec et celui des démarches à accomplir par les nouveaux arrivants à Winnipeg, n'apparaissent pas dans la version 4, bien que ces événements soient brièvement

---

[172] Gilles Nélod, Panorama du roman historique, p. 454.

mentionnés dans la narration ou les dialogues. Ces épisodes sont développés dans les textes des chemises 1 à 6 de la boîte 73. Ce sont plutôt ces textes (ensemble textuel 2 selon notre relevé et version 1 de Guérin-Garnett), qui, à notre avis, constituent l'ébauche du roman historique dont Gabrielle Roy rêvait. Dans ceux-ci, l'histoire comporte une quinzaine de personnages et se déroule sur quelques années. Ces textes traitent abondamment de la colonisation de l'Ouest. Le récit s'ouvre sur le discours d'un prêtre manitobain venu au Québec pour recruter des colons (chap. I), décrit les formalités nécessaires à l'obtention d'un lot (chap. III), dépeint Saint-Boniface comme le «village français de l'Ouest» et Winnipeg comme une ville cosmopolite (chap. III) et relate ensuite le voyage des futurs homesteaders dans la plaine (chap. IV). D'autres éléments, plus sociaux ceux-là, donnent aussi une idée des différents milieux manitobains de cette époque: l'épisode du couvent (chap. VII), par exemple, qui n'apparaît que dans cette version, a une certaine valeur documentaire. Mais, par la suite, le récit prend une coloration plus sentimentale lorsqu'Eveline découvre l'amour. L'aspect historique devient alors moins important.

En outre, on peut constater que Guérin-Garnett ne souligne pas l'importance des variantes ponctuelles du texte (noms et prénoms des personnages, noms des lieux), bien que les versions qu'elle propose soient homogènes à ce point de vue. Elle ne situe pas vraiment les manuscrits dans le temps: elle soutient que la version 4, la plus achevée, serait la version définitive de la Saga, mais n'explique pas comment Gabrielle Roy serait passée de la version 1 à la 4; elle ne situe aucune version dans les trois périodes d'écriture du roman, qu'elle mentionne pourtant[173]. Enfin, elle ne tient pas compte de l'aspect matériel des manuscrits, élément non négligeable dans le cas d'un manuscrit non daté.

Nous croyons donc nécessaire de proposer un autre classement des manuscrits qui s'appuie sur des éléments internes (analyse du texte et matérialité du manuscrit) et externes (autres documents et témoignages de Gabrielle Roy), ainsi que le résume le tableau synthèse placé plus loin.

---

[173] Dominique Guérin-Garnett, «La "Saga" de Gabrielle Roy ou "La fuite de Lina"», f. 5.

Proposition de classement des manuscrits

Nous distinguons six versions de la Saga, énumérées ici dans l'ordre de composition que nous leur attribuons:

Version A1: boîte 72, chemises 8 à 12

Version A2: boîte 73, chemises 1 à 6.

Version B: boîte 73, chemise 7 (+ manuscrits coll. F. Ricard); boîte 73, chemises 8 à 11.

Version C1: boîte 73, chemises 12 et 13.

Version C2: boîte 73, chemise 13 (texte remanié), 14 et 15; boîte 74, chemises 5 à 7.

Version D: boîte 74, chemises 1 à 4.

Les textes des ensembles textuels 1 (boîte 72, chemises 8 à 12) et 2 (boîte 73, chemises 1 à 6) constituent-ils une seule version, comme le pense Dominique Guérin-Garnett? Les deux ensembles textuels sont homogènes à plusieurs points de vue: noms des personnages, noms des lieux et type de narrateur. Mais la numérotation des chapitres, qui se ne suit pas d'un ensemble à l'autre, laisse d'abord penser qu'il s'agit de deux versions différentes, d'autant plus que, à première vue, les textes ne présentent pas de continuité diégétique. Cependant, à y regarder de plus

près, on se rend compte que l'on pourrait faire un «raccord» entre les deux ensembles textuels.

Rappelons que dans l'ensemble textuel 2, Lina, qui n'est pas encore mariée, a revu Donald après être revenue du couvent, puis a fait la connaissance d'Edouard Tessier qu'elle a accepté de fréquenter. A la fin du dernier chapitre (XIV), Lina s'en va avec Donald en direction de Somerset. Le premier chapitre (X) de l'ensemble textuel 1, où Lina converse avec Edouard Tessier, ne fait pas suite au dernier chapitre de l'ensemble textuel 2. En fait, pour que l'action s'enchaîne, il faudrait sauter au chapitre XIII qui relate la journée de Lina et Donald à Somerset. Quant à la plupart des chapitres suivants de l'ensemble 1, ils forment une histoire assez cohérente, aux nombreux épisodes: le «barn dance», la demande en mariage d'Edouard, la demande en mariage de Donald, etc. Cependant, il y a moins de continuité entre les différents chapitres de cet ensemble textuel: par exemple, certaines versions du chapitre XIV, où Lina est mariée, devraient logiquement figurer plus loin.

Posons comme hypothèse que l'ensemble textuel 2 serait un état remanié et inachevé de l'ensemble 1, ce qui expliquerait le manque de continuité entre les deux et la

redondance de quelques éléments[174]. Remarquons aussi que les manuscrits des ensembles textuels 1 et 2 présentent le même aspect matériel. Cependant, nous n'avons pas la preuve formelle qu'il s'agit bel et bien d'une seule version puisque les premiers chapitres (I à IX) de l'ensemble 1, qui devraient alors constituer un état antérieur de ceux de l'ensemble 2, sont manquants. Nous désignons alors ces deux ensembles comme la version A1 (boîte 72, chemises 8-12) et la version A2 (boîte 73, chemises 1-6) puisque, à divers égards, ces textes sont très proches l'un de l'autre.

Les textes des chemises 8 à 11 de la boîte 73, dont la pagination s'enchaîne avec celle du dernier texte de la chemise 7, «La photographie», en semblent la suite logique et présentent des éléments similaires (narrateur, nom des personnages, des lieux, etc.). Ces deux ensembles textuels forment donc une version (B). En outre, les deux groupes de manuscrits présentent les mêmes caratéristiques matérielles.

La version C1 est le «texte Lecouvié» (boîte 73, chemises 12-13) tandis que la version C2 est composée du

---

[174] Par exemple, le chapitre XII de la version A2, où Edouard dit à Lina qu'il veut la fréquenter, est redondant puisque cette demande est faite dans le chapitre X de la version A1.

texte de la chemise 13 corrigé, qui devient une «version Langelier», et augmenté (chemises 14-15). Les textes des chemises 5 à 7 de la boîte 74 complètent les premiers car les deux ensembles textuels s'enchaînent logiquement et sont homogènes à plusieurs points de vue: personnages, lieux, thématique. Pour ce qui est de la narration, le «je» présent au début du récit du texte de la chemise 13 disparaît rapidement. Le fait que les textes de la boîte 74 (chemises 5-7) soient narrés à la troisième personne ne pose donc pas problème. De plus, les manuscrits des textes des chemises 13 à 15 de la boîte 73 et 5 à 7 de la boîte 74 possèdent les mêmes caractéristiques matérielles.

La version D se distingue des versions C1 et C2 par sa forme (un roman traditionnel découpé en chapitres plutôt qu'un récit composite), son degré d'achèvement plus grand et les caractéristiques matérielles du manuscrit.

Toutefois, il y a une parenté certaine entre les versions C (1 et 2) et D. Ainsi, on peut remarquer que le texte des f. 95 à 104[175] de la chemise 12 de la boîte 73 (version C1) est un état d'une partie du chapitre IX (f. 97-

---

[175] De «L'obscurité à peine tissée» (f. 95) à «Puis, dans la nuit, ils étaient partis» (f. 104).

107)[176] de la chemise 3 de la boîte 74 (version D). L'examen des lieux variants révèle que le premier texte, où la famille se nomme Lecouvié, est un **état antérieur** du second, une «version Langelier». Ce texte de la version C1, qui s'apparente à ceux de la version C2, où Lecouvié est biffé et remplacé par Langelier, serait-il le «point de jonction» entre les versions C et D? On serait porté à le croire, mais ces deux textes ne sont pas entièrement superposables, la fin du premier (f. 104-107) étant différente. Notons aussi que dans un passage du premier état (b. 73, chem. 12, f. 101), Eveline se rappelle avoir vu son frère Nicolas embrasser Yolanda Duchesne, scène qui est narrée dans un seul des textes de la Saga — du moins ceux qui restent — : au chapitre VIII de la version D (b. 74, chem. 3). Cela confirme la parenté entre les versions C et la version D. On peut même penser que la version C2 remaniée serait vraisemblablement devenue la suite de la version D.

Il ne sera probablement jamais possible de connaître l'ordre **exact** de composition des textes de la Saga. Trop de morceaux manquent. Et ceux qui restent sont rarement

---

[176] De «Ils allaient depuis une heure» (f. 97) à «Tamme elle l'appellerait» (f. 107).

superposables. L'ordre de classement que nous proposons reste donc une hypothèse.

Pour ce qui est de la datation des différentes versions distinguées, nous avons quelques certitudes. Cependant, là encore, des interrogations subsistent. Il est sûr que les versions A1 et A2 ont été composées pendant la première période d'écriture de la Saga, c'est-à-dire 1945-1950, puisqu'un document extérieur à l'oeuvre, la lettre de Gabrielle Roy à un certain Ronald, et les «marges» du texte, un mémo de l'auteure, l'attestent. L'étude du texte indique qu'il s'agit de premières moutures à cause des noms des personnages, du genre et de la thématique. Sur le plan matériel, la comparaison des manuscrits de ces textes avec celui de «Sécurité», récit daté de mars 1948, corrobore notre affirmation. En ce qui concerne l'ordre de composition, nous supposons que la version A1 a été rédigée avant la version A2 pour les raisons exposées précédemment. Nous croyons aussi que les versions A1 et A2 constituent les toutes premières moutures de la Saga à cause de leurs traits communs avec Bonheur d'occasion, roman réaliste, social et sentimental, et parce qu'il s'agit, selon nous, dans le cas de la version A2, du texte qui se rapproche le plus du projet initial de l'auteure, le roman historique.

Pour les autres versions, nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses. La version B, une «version Hébert», qui présente une histoire du même genre que celle des versions A1 et A2, vient probablement après celles-ci. Sur le plan matériel, la version B présente des similitudes avec, d'une part, des manuscrits de textes des années 1950 (Rue Deschambault et la version primitive de «La route d'Altamont», dont nous ignorons la date de composition, mais qui nous semble dater des années 1950) et, d'autre part, des manuscrits de textes des années 1960 (les états de «La route d'Altamont» et de De quoi t'ennuies-tu, Eveline? de la collection François Ricard). Pour les raisons que nous avons déjà exposées, nous supposons que la version B daterait de la deuxième période d'écriture de la Saga: 1955-1961.

Pour les versions C1 et C2, il n'est pas certain qu'elles aient été écrites pendant cette deuxième campagne d'écriture, mais la version C2, proche de Rue Deschambault, nous semble dater de cette époque. Pour cette version, Gabrielle Roy choisit la forme du roman composite, virage qu'elle a pris, dans l'oeuvre publiée, en 1950 avec La Petite Poule d'Eau. Notre seule certitude au sujet de ce groupe de manuscrits, c'est que la version C1 précède

logiquement la version C2 (puisque la version «Lecouvié» devient une version «Langelier»). Rappelons que nous n'avons trouvé aucun manuscrit daté d'une autre oeuvre présentant les mêmes caractéristiques matérielles que les manuscrits des versions C1 et C2.

Nous supposons que la version D date de la dernière période d'écriture, c'est-à-dire 1964-1965, car il s'agit d'un nouveau projet, un roman à la troisième personne centré sur l'héroïne, et du texte qui présente le plus grand degré d'achèvement. Gabrielle Roy serait donc parvenue à écrire un récit qu'elle jugeait plus réussi. Sur le plan matériel, la comparaison des manuscrits avec ceux des versions postérieures de trois nouvelles de La route d'Altamont, «Ma grand-mère toute-puissante», «Le vieillard et l'enfant» et «La route d'Altamont», indique que ces manuscrits, possédant exactement les mêmes caractéristiques matérielles, dateraient des années 1960.

La présentation des textes de «la fameuse saga esquissée, façonnée, abandonnée et plusieurs fois reprise[177]» donne une idée des tâtonnements de l'auteure. Pour résumer

---

[177] Réjean Robidoux, «Gabrielle Roy: la somme de l'oeuvre», p. 376.

nos hypothèses, Gabrielle Roy aurait d'abord ébauché une oeuvre dans la veine de Bonheur d'occasion: un roman à la troisième personne, de forme traditionnelle (linéaire et découpé en chapitres), un roman social, historique et sentimental puisqu'il décrit la société manitobaine de la fin du XIXe siècle et relate une histoire d'amour où deux prétendants se disputent la main de l'héroïne (versions A1 et A2). Ensuite, elle aurait gardé le sujet mais changé de forme, optant pour des récits liés narrés à la première personne, genre qu'elle ne maîtrise pas encore parfaitement dans certains textes (version B). Puis le roman sentimental laisse place à un portrait de femme lorsque l'auteure délaisse le triangle amoureux pour se concentrer sur l'apprentissage de l'héroïne, histoire qu'elle narre à la première ou à la troisième personne (versions C1, C2 et D). Gabrielle Roy semble avoir finalement trouvé le sujet et la forme qui lui conviennent lorsqu'elle fait dactylographier une version de la Saga par une copiste, obtenant la mise au net d'un récit prometteur (version D). Mais l'auteure ne terminera jamais ce texte.

Tableau synthèse des manuscrits

Classement de la BNC	Ensembles textuels	Aspect matériel	Versions	Périodes d'écriture
B. 72 (8-12)	1 (Hébert)	II	A1	1945-1950
B. 73 (1-6)	2 (Hébert)	II	A2	1945-1950
B. 73 (7-11)	3 (+8), 4 (Hébert)	IV, V	B	1955-1961?
B. 73 (12-13)	[5] (Lecouvié, Langelier)	III	C1	1955-1961?
B. 73 (13-15) B. 74 (5-7)	5 7 (Langelier)	III	C2	1955-1961?
B. 74 (1-4)	6 (Langelier)	VI	D	1964-1965?

2.4 Inachèvement de l'oeuvre

Formes de l'inachèvement

La Saga d'Eveline n'est donc pas une oeuvre fixée. Les signes les plus manifestes de l'inachèvement du roman sont l'absence d'un titre et d'une fin. Gabrielle Roy, en effet, n'a coiffé son manuscrit d'aucun titre, bien qu'elle ait attribué des titres aux nouvelles liées et à quelques parties du roman. Des pages de nos vies[178], titre général figurant sur une page blanche, ne semble pas avoir été retenu par la romancière puisqu'il n'apparaît en tête d'aucun des manuscrits. Le titre La Saga d'Eveline, proposé par François Ricard, nous semble une suggestion judicieuse. Quant au dénouement de l'histoire, le mystère reste entier, Gabrielle Roy n'ayant laissé aucun plan d'ensemble pour la Saga. Dans une seule version (C2), Eveline atteint la quarantaine. Le dernier chapitre s'achève sur des considérations à propos du vieillissement de l'héroïne. Il est aussi question des enfants d'Eveline, dont Christine, sa dernière-née, qui semble promise à un bel avenir. Gabrielle Roy aurait-elle voulu ainsi donner un récit dont l'histoire s'emboîterait dans celle de Rue Deschambault? C'est l'une

---

[178] BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 73, chemise 12.

des fins possibles qu'aurait pu avoir La Saga d'Eveline: l'annonce du destin de Christine ou, à tout le moins, de son histoire. Achevé, ce roman aurait pu alors constituer le premier volet de la vaste saga familiale dont Gabrielle Roy rêvait.

Sur les plans formel et narratif, certains des textes les moins achevés sont quelque peu déroutants. Ainsi, l'ensemble formé de trois nouvelles liées est suivi d'un texte romanesque de forme conventionnelle, ce qui crée une étrange rupture. En outre, dans cette version (B), la narration est assurée par un «je», enfant d'Eveline, dont le prénom n'est jamais mentionné. Dans un autre texte narré à la première personne du singulier (version C2), un «e» ajouté à un adjectif masculin transforme le narrateur en narratrice, mais l'identité de celle-ci n'est toujours pas révélée. Est-ce Christine, la narratrice de Rue Deschambault et de La route d'Altamont? Rien ne nous l'assure, mais ce choix aurait été possible et très plausible.

Rappelons que les noms de certains personnages varient d'une version à l'autre. On peut même relever quelques

flottements onomastiques à l'intérieur d'une même version. Ainsi, dans celle qui présente les enfants d'Eveline (C2), les prénoms des personnages ne semblent pas tous définitivement choisis. Par exemple, le fils aîné d'Eveline et Edouard se nomme tour à tour Robert, Alfred et Léonard.

Pour compléter cet aperçu de l'inachèvement de La Saga d'Eveline, nous traiterons du **degré d'achèvement des textes**.

Versions A1 et A2

Ces textes, que nous avons qualifiés de «brouillons corrigés» et qui, comportant de nombreuses ratures et corrections, se rapprochent davantage du brouillon que de la mise au net, ne présentent pas un grand degré d'achèvement. Ce sont des premiers jets d'une romancière en début de carrière. L'écriture n'est donc pas très assurée; certains passages[179], par exemple, comportent des longueurs. De plus, comme nous l'avons mentionné, les chapitres de la version A1 ne s'enchaînent pas tous logiquement, Gabrielle Roy n'ayant pas fait le tri de ses textes.

---

[179] Par exemple, le sermon de Dom Charles (b. 72, chem. 11, chap. XXI).

Version B

Les trois récits liés (boîte 73, chemise 7) possèdent un plus grand degré d'achèvement que les textes des deux versions précédentes, même s'ils ne peuvent être qualifiés de mises au net. Ils comportent ainsi moins de ratures et de corrections. Ces trois récits sont mieux écrits et s'enchaînent harmonieusement. Par contre, les textes des chemises 8 à 11, qui leur font suite, présentent davantage de ratures et de corrections. Là encore, le récit comporte quelques longueurs[180]. De plus, il s'achève brutalement: l'agonie de François ne constitue pas une véritable fin. Sur le plan narratif, le récit manque un peu de constance: le «je» non identifié puis le «je» d'Eveline (au chapitre I) s'effacent bientôt pour laisser place à un narrateur omniscient, bien que la première personne réapparaisse au chapitre X.

Versions C1 et C2

Les textes de ces versions ne présentent pas tous le même degré d'achèvement. «Interlude ou La photographie de famille» (b. 73, chem. 13) semble assez travaillé, surtout si on le compare aux textes des versions précédentes

---

[180] Par exemple, les réflexions de Dom Charles au chapitre IX (b. 73, chem. 10).

relatant le même épisode (b. 73, chem. 6, chap. XIV; «La photographie», b. 73, chem. 7). Mais la plupart des textes des chemises 13 à 15 auraient eu besoin d'être retravaillés. On y relève plusieurs erreurs mineures et quelques maladresses stylistiques. On remarque aussi la fin abrupte du chapitre V (b. 73, chem. 15, f. 196).

De même, les textes des chemises 5 à 7 de la boîte 74 sont plutôt inachevés. Pour ce qui est de leur statut génétique, nous avons l'impression qu'il s'agit d'un brouillon plutôt que d'un brouillon qui aurait été corrigé. Certains passages sont truffés de ratures et d'ajouts manuscrits. Quelques phrases restent inachevées[181]. Le texte n'est donc pas entièrement fixé. De plus, cette partie de la Saga ne comporte pas de véritable fin. Le récit s'achève par des considérations assez prosaïques sur le vieillissement physique de l'héroïne et quelques réflexions sur le destin de ses enfants. Il est peu probable qu'une romancière comme Gabrielle Roy, qui privilégie l'écriture de l'émotion, aurait terminé sur cette note.

---

[181] Par exemple: boîte 74, chemise 5, f. 6, 19, 114.

Version D

Il s'agit incontestablement, nous l'avons dit, de l'ensemble textuel le plus achevé de La Saga d'Eveline. Cette mise au net présente peu de corrections autographes. L'écriture y est de meilleure qualité: les épisodes sont plus resserrés, les chapitres ont une bonne chute et s'enchaînent harmonieusement.

Causes de l'inachèvement

L'un des mystères les plus fascinants à propos de La Saga d'Eveline est sans doute le motif qui a poussé Gabrielle Roy à abandonner son projet. Celle-ci s'est montrée fort discrète au sujet de ses textes inachevés. A Donald Cameron, elle exprime sa tristesse de n'avoir pu terminer certaines oeuvres, sans toutefois préciser desquelles il s'agit:

> There are a few that I have not finished, or that took a wrong direction at one time and they were left there. [...] Two or three times it has happened to me. Sometimes I hadn't reached very far in the work, so it wasn't too much of a heartbreak, but on other occasions I had written quite a lot, and I had a feeling of discontent, of unhappiness [...][182].

---

[182] Donald Cameron, «Gabrielle Roy: A Bird in the Prison Window», Conversations with Canadian Novelists (Part 2),

Gabrielle Roy parle toutefois de son projet de roman historique à Marc Gagné puis à François Ricard et leur révèle qu'elle l'a abandonné parce que ce genre n'était pas fait pour elle. L'auteure aurait donc renoncé au roman projeté pour «passer à des oeuvres qui lui convenaient mieux[183]», c'est-à-dire des récits composites. En effet, après Bonheur d'occasion (1945) et Alexandre Chenevert (1954), Gabrielle Roy n'écrit aucun long roman; elle se tourne surtout vers le récit composite, qui deviendra son genre de prédilection. Pourtant, l'auteure a essayé de donner cette forme à La Saga d'Eveline puisque, rappelons-le, l'une des versions est composée d'une série de trois nouvelles liées, mais même cet embryon de récit composite a été abandonné.

L'inachèvement de la Saga s'expliquerait donc d'abord par des raisons de nature esthétique: une impossibilité générique et une difficulté de trouver la forme adéquate, dont témoignent les tâtonnements de Gabrielle Roy, auraient empêché l'auteure de mener à bien son projet. Mais il est probablement aussi imputable à d'autres causes. D'ailleurs, comme le dit Claude Lorin, «[...] il n'y a jamais une raison

---

Toronto, MacMillan, 1973, p. 132.

[183] François Ricard, Gabrielle Roy, p. 113.

unique pouvant rendre compte à elle seule de l'inachèvement d'une oeuvre[184]». Bien sûr, les causes avancées ici restent hypothétiques.

Dans une étude récente, François Ricard explique l'échec de la Saga par la primauté de plus en plus marquée de l'écriture autobiographique chez Gabrielle Roy. Selon lui, La Saga d'Eveline

> [...] a dû apparaître à Gabrielle Roy comme «l'oeuvre de sa vie», comme la «somme» où elle aurait versé tout ce qu'elle était, sa sensibilité, sa pensée, son art, et donné à cette projection totale d'elle-même une forme à la fois immense et définitive[185].

Cependant, soutient Ricard, cette «oeuvre de sa vie», l'auteure ne pouvait l'écrire sous la forme d'un «récit «extradiégétique» et «objectif»[186]», tel qu'elle l'avait d'abord projeté pour la Saga; elle la réalisera plutôt par un récit autodiégétique, en donnant La détresse et l'enchantement. En effet, au fil des années, Gabrielle Roy s'oriente de plus en plus vers l'écriture autobiographique;

---

[184] Claude Lorin, L'inachevé: peinture, sculpture, littérature, Paris, Grasset, 1984, p. 35.

[185] François Ricard, «Les inédits de Gabrielle Roy: une première lecture», p. 252.

[186] François Ricard, «Les inédits de Gabrielle Roy: une première lecture», p. 252.

aussi n'est-il pas surprenant qu'elle couronne son oeuvre par le récit de sa vie[187].

Pour sa part, Dominique Guérin-Garnett donne une explication que l'on pourrait qualifier de «psycho-biographique». Soulignant le point de vue féministe de la Saga, elle établit un parallèle entre la vie de Mélina Roy et le destin (fictif) d'Eveline, toutes deux vouées, par l'ordre patriarcal, au mariage et à la maternité:

> Ainsi, l'échec de Gabrielle Roy à accomplir son grand projet de la Saga se relie-t-il peut-être au fait que le personnage principal du texte était une fusion de l'auteure elle-même et de sa propre mère. Face à la possibilité que sa propre histoire assume la même forme que celle de sa mère, l'auteure ne pouvait que laisser la quête de Lina inachevée[188].

Même si Gabrielle Roy s'est sans doute projetée dans le personnage d'Eveline, elle s'en écarte, sur le plan biographique, à plusieurs égards, notamment en matière de mariage et de maternité. L'hypothèse des histoires

---

[187] Sur l'évolution vers l'écriture autobiographique, voir Christine Robinson, «Gabrielle Roy: entre réalité et fiction», Québec Studies, 20 (printemps/été 1995), p. 97-105; François Ricard, «L'oeuvre de Gabrielle Roy comme "espace autobiographique"», dans Martine Mathieu (éd.), Littératures autobiographiques de la francophonie, Actes du Colloque de Bordeaux (21, 22 et 23 mai 1994), Paris, C.E.L.F.A. / L'Harmattan, 1996, p. 23-30.

[188] Dominique Guérin-Garnett, «La "Saga" de Gabrielle Roy ou "La fuite de Lina"», f. 9.

identiques de la mère et de la fille nous apparaît alors peu convaincante.

Des motifs moraux et idéologiques ont peut-être aussi amené Gabrielle Roy non seulement à laisser sa Saga inachevée mais aussi à ne pas la livrer au public. Car l'inachevé pose la question de l'autocensure.

La charge féministe de La Saga d'Eveline est, en effet, impitoyable. Gabrielle Roy y dénonce violemment l'institution du mariage et la maternité obligatoire, comme l'a bien vu Dominique Guérin-Garnett, selon qui cette critique subversive «semble proche de l'inavouable, et suggère une autre raison pour laquelle Gabrielle Roy n'ait pu achever la Saga[189]». «Inavouable» est un terme un peu trop fort puisque dès 1945, avec Bonheur d'occasion, Gabrielle Roy critique le sort habituellement réservé aux femmes. «Difficilement avouable» serait peut-être plus juste car, à ce sujet, comme l'a observé François Ricard[190], la Saga va plus loin que l'oeuvre publiée. Une oeuvre dénonçant aussi ouvertement les modèles féminins les plus

---

[189] Dominique Guérin-Garnett, «La "Saga" de Gabrielle Roy ou "La fuite de Lina"», f. 79.

[190] François Ricard, «Les inédits de Gabrielle Roy: une première lecture», p. 252.

valorisés aurait probablement été mal reçue par les lecteurs des années 1940 et 1950. Cependant, à partir des années 1960, alors que le féminisme prend son essor en Amérique du Nord, la publication d'une oeuvre féministe comme la Saga aurait été envisageable, bien que l'on puisse imaginer l'étonnement qu'elle aurait sans doute suscité.

La présence d'un discours explicite sur la sexualité est également surprenant sous la plume de Gabrielle Roy. La critique[191] n'a pas manqué de relever le silence entourant la sexualité dans l'oeuvre publiée de l'auteure. Alain Roy note une «tendance à l'effacement du désir» au niveau des «contenus manifestes ou thématiques» des oeuvres royennes; il avance l'hypothèse d'une «censure thématique[192]» du désir chez la romancière. Or, La Saga d'Eveline comporte quelques scènes érotiques et, comme nous l'avons dit, exprime le dégoût de certains personnages féminins, Eveline et sa mère Céline, pour les rapports sexuels. Nous sommes peut-être

---

[191] Voir Gérard Bessette, Une littérature en ébullition, Montréal, Ed. du Jour, 1968, p. 217-308; François Ricard, «Les inédits de Gabrielle Roy: une première lecture», p. 250; Pierrette Daviau, Passion et désenchantement: une étude sémiotique de l'amour et des couples dans l'oeuvre de Gabrielle Roy, Alain Roy, «Écriture et désir chez Gabrielle Roy: lecture d'un récit de La Route d'Altamont», Voix et images, 20-1 (no 58), (printemps 1994), p. 133-161.

[192] Alain Roy, «Écriture et désir chez Gabrielle Roy: lecture d'un récit de La Route d'Altamont», p. 138.

encore dans le domaine du «difficilement avouable» pour Gabrielle Roy.

Le portrait d'Eveline et Edouard, en tant que couple, est plus sombre et plus poussé dans le roman inachevé que dans Rue Deschambault, qui montre bien l'opposition entre les deux personnages[193] mais laisse dans l'ombre leur vie amoureuse. Dans la Saga, Eveline ne semble pas aimer l'homme qu'elle épouse, celui qui la presse de faire son «devoir conjugal». Après plusieurs années de mariage, elle se montre soulagée lorsqu'Edouard cesse de «l'importuner». Malgré quelques moments d'intimité et de tendresse, les époux demeurent des étrangers l'un pour l'autre.

L'hypothèse de l'autocensure pourrait donc expliquer, en partie, l'inachèvement de la Saga: Gabrielle Roy aurait refusé de dévoiler sa vision de la condition féminine, de traiter explicitement de la sexualité et de donner une image si noire du couple formé d'Eveline et Edouard, personnages qui, on le sait, lui ont été inspirés par ses propres parents.

---

[193] Pour une analyse des rapports entre Eveline et Edouard dans Rue Deschambault, voir Pierrette Daviau, Passion et désenchantement. Une étude sémiotique de l'amour et des couples dans l'oeuvre de Gabrielle Roy.

Cette autocensure ne saurait être cependant de nature idéologique. Pour Gabrielle Roy, la littérature ne devait pas servir à véhiculer des idées ni se mettre explicitement au service de quelque cause politique ou idéologique que ce soit: «A-t-on remarqué combien peu [les belles oeuvres] s'intéressent aux idées — forces changeantes — mais beaucoup aux sentiments[194]», écrit l'auteure en guise de «définition idéale du roman». Dans cette optique, elle a sans doute hésité à achever des textes si ouvertement «engagés». L'inachèvement serait alors «la vérité de l'oeuvre[195]», pour reprendre l'expression de Gérard Genette à propos de La Vie de Marianne, c'est-à-dire qu'il était peut-être inévitable.

Oeuvre inachevée et inédite, La Saga d'Eveline révèle certains aspects cachés de l'oeuvre royenne. Sa lecture nous fait découvrir une Gabrielle Roy plus crue et plus virulente, qui laisse éclater l'émotion brute et les idées subversives.

---

[194] Paul Wyczynski (dir.), Le roman canadien-français. Evolution. Témoignages. Bibliographie, (1964), Montréal, Fides, 3e édition, 1977, «Archives des lettres canadiennes» tome III, p. 340.

[195] Gérard Genette, Palimpsestes. La littérature au second degré, Paris, Seuil, 1982, p. 194.

3. EDITION DE LA SAGA D'EVELINE

3.1. Editer une oeuvre inédite et inachevée

En ce qui concerne l'édition de textes inédits et inachevés, les considérations théoriques sont rares, les textologues se contentant habituellement de traiter des difficultés auxquelles ils ont été confrontés lors de l'édition d'une oeuvre particulière[196].

On ne trouvera donc nulle part de «recette» éprouvée pour l'édition de tels textes. Chaque oeuvre, comme le dit Roger Laufer, soulève ses propres questions, qui appellent des solutions particulières[197]. Cependant, certains problèmes restent communs; l'éditeur d'un texte inédit pourra alors s'inspirer des travaux de ses prédécesseurs.

---

[196] Voir Louis Hay et Winfried Woesler (éd.), Die Nachlassedition / La publication de manuscrits inédits, Actes du Colloque franco-allemand (C.N.R.S./D.F.G., Paris, 1977), Bern, Peter Lang, 1979, 248 p. Winfried Woesler y expose sa théorie de l'édition des inédits, dans «Theorie und Praxis der Nachlassedition», p. 42-52 (résumé en français: p. 52-53). Le manuscrit inachevé. Ecriture, Création, Communication de Louis Hay (éd.) (Paris, C.N.R.S., 1986) présente des études sur l'édition de textes inachevés de plusieurs auteurs: Stendhal, Flaubert, Proust, Kafka et Valéry. Henri Godard traite de façon plus générale des problèmes d'édition d'oeuvres inédites dans: «Quelques aspects de l'édition critique d'une oeuvre contemporaine», dans Michel Contat (éd.), Problèmes de l'édition critique, Paris, Minard, 1988, «Cahiers de textologie» no 2, p. 133-139.

[197] Roger Laufer, Introduction à la textologie, Paris, Larousse, 1972, «L», p. 6.

Avant de se lancer dans son projet, l'éditeur scientifique doit avoir une conception claire de la critique textuelle; celle-ci n'est pas immuable, mais elle orientera ses choix. Car qui dit édition critique dit choix, ce travail n'étant pas aussi objectif qu'on pourrait le croire: «l'édition critique la plus précautionneuse se constitue, à un moment ou à un autre, sur des décisions subjectives[198]». La première décision concerne le type d'édition. Sans expliquer en détail toutes les possibilités, nous voudrions ici passer en revue les principales options qui s'offrent à l'éditeur d'un texte inédit et inachevé.

Le type d'édition

Si le manuscrit à éditer ne comporte qu'une seule version d'une «oeuvre potentielle», le choix du type d'édition ne fait pas vraiment problème. Par contre, si l'on se trouve devant plusieurs versions, pas nécessairement toutes achevées, d'une même oeuvre, il y a matière à réflexion.

---

[198] Claudine Gothot-Mersch, «L'édition génétique: le domaine français», dans Louis Hay (éd.), La Naissance du texte, Paris, José Corti, 1989, p. 75.

Quelques éditeurs optent, dans ce cas, pour une **édition diplomatique**, que les Américains appellent aussi «documentary edition». Il s'agit de reproduire le texte intégralement et fidèlement, c'est-à-dire tel qu'il apparaît sur le manuscrit, sans correction . Une édition diplomatique présente toutes les versions de l'oeuvre sans attribuer un degré supérieur d'autorité à l'une d'entre elles. Selon Williams et Abbott[199], l'édition diplomatique est indiquée dans le cas de textes qu'un auteur n'avait pas l'intention de faire publier, par exemple des écrits intimes, ou n'avait pas préparés en vue d'une publication. On pourrait inclure certains inédits très fragmentaires, tels des carnets et des projets d'oeuvres, dans cette dernière catégorie.

Roger Laufer semble privilégier une édition de type diplomatique dans le cas de certaines oeuvres inachevées qui ont bénéficié d'une édition posthume. Il cite en exemple le travail de Louis Lafuma, éditeur des Pensées de Pascal (Paris, Ed. du Luxembourg, 1952): éditant le texte dans l'ordre où il a été trouvé, Lafuma donne au lecteur

---

[199] William Proctor Williams et Craig S. Abbott, An Introduction to Bibliographical and Textual Studies, 2e édition, New York, The Modern Language Association of America, 1989 (1985), p. 55.

> la succession des signes écrits par Pascal sur des feuilles de papier, dans leur ordre premier et incomplet, selon un classement provisoire partiel antérieur à une rédaction et même à une mise en ordre définitive. Lafuma travaill[e] en textologue[200].

Quoiqu'intéressante et utile, l'édition diplomatique n'apporte pas au lecteur la même chose que l'édition critique. Contrairement à cette dernière, l'édition diplomatique n'offre pas un texte corrigé. De plus, présenter successivement toutes les versions et fragments d'une oeuvre inachevée ne donne pas au lecteur un **texte à lire**. L'édition diplomatique met plutôt sous ses yeux une **oeuvre en chantier**.

De son côté, l'**édition critique traditionnelle** présente un texte de base corrigé et annoté: «sous sa forme la plus austère, l'édition critique comporte seulement, outre un texte vérifié, un appareil de variantes exhaustif et une histoire du texte[201]». Ce type d'édition a été conçu surtout pour les oeuvres déjà éditées du vivant de l'auteur. Il est aussi applicable à des textes inédits à versions distinctes, moyennant une adaptation. L'éditeur retient alors une version et la présente selon l'usage, mais il doit également

---

[200] Roger Laufer, Introduction à la textologie, p. 9.

[201] Claudine Gothot-Mersch, «L'édition génétique: le domaine français», p. 64.

révéler au lecteur l'existence des autres versions. Il peut tout simplement les signaler dans l'introduction ou encore les transcrire, en partie ou en totalité, sans appareil critique, pour les placer en annexe du texte de base.

Un dernier type d'édition est celui où l'éditeur intervient le plus. Il s'agit de ce que certains textologues américains considèrent comme une «édition critique», celle qui présente un **texte composite** («an **eclectic text**»):

> Critical editing, the second major form of scholarly editing, does not reproduce the text of a particular document but produces an eclectic text based on several texts and on editorial emendations. It assumes that though the multiple texts of a work may vary in authority, no one text is entirely authoritative.[202]

Ce type d'édition peut s'appuyer sur un texte de base, mais celui-ci sera complété par d'autres états afin de produire une version «idéale» («an ideal version[203]») de l'oeuvre. Cette méthode a surtout été employée pour éditer des textes anciens, tels ceux de Shakespeare. Elle a cependant été remise en question par plusieurs textologues américains[204] et

---

[202] William Proctor Williams et Craig S. Abbott, An Introduction to Bibliographical and Textual Studies, p. 56.

[203] Jerome J. McGann, The Textual Condition, Princeton, Princeton University Press, 1991, p. 29.

[204] Voir Jerome J. McGann, The Textual Condition, p. 67.

européens, qui considèrent que l'édition composite présente un **texte contaminé** ou même un **artefact**, c'est-à-dire un texte créé par l'éditeur.

La contamination[205] a jadis été populaire auprès de plusieurs textologues français. Toutefois, en 1959, Robert Ricatte, reprenant la notion de «texte pur» de Gustave Rudler[206], dénonçait ce procédé: «Mais *texte pur*, cela signifie aussi que l'auteur d'une édition critique se refuse à «contaminer» deux états différents d'un texte[207]». Plus récemment, Jean Varloot a mené une enquête[208] auprès de

---

[205] Rappelons que la contamination est une pratique «qui [consiste] à prendre à chacune des éditions autorisées les leçons jugées subjectivement les meilleures» (Paul Delbouille, «L'établissement du texte», dans Maurice Delcroix et Fernand Hallyn (dir.), Introduction aux études littéraires. Méthodes du texte, Paris/Gembloux, Duculot, 1987, p. 223).

[206] Gustave Rudler affirme que l'édition critique doit fournir «un texte pur, exact, contrôlé et muni de toutes les variantes des manuscrits et des éditions autorisées» (Les Techniques de la critique et de l'histoire littéraire en littérature française moderne, Oxford, O.U.P., 1923, p.88), cité dans Robert Ricatte, «Sur l'édition des textes littéraires», Revue de l'Enseignement supérieur, 1 (1959), p. 80).

[207] Robert Ricatte, «Sur l'édition des textes littéraires», p. 80.

[208] Jean Varloot présente le questionnaire de son enquête et analyse les réponses obtenues dans «Peut-on harmoniser les procédures d'édition? Premiers résultats d'une enquête en cours», dans Louis Hay et Péter Nagy (dir.), Avant-texte, texte, après-texte, Colloque

plusieurs textologues français, notamment des dix-huitiémistes. Ces spécialistes se sont dits d'accord pour choisir comme texte de base un seul état du texte, sans contamination. On a toutefois admis l'édition composite pour des cas particuliers, par exemple celui «d'une même oeuvre composée de plusieurs tomes espacés dans le temps et révisés de façon inégale par l'auteur: tel est le Gil Blas édité par R.[oger] Laufer[209]».

Un textologue chargé d'éditer le manuscrit d'une oeuvre inédite à versions distinctes peut être tenté de construire lui-même l'oeuvre; il produit alors un texte composite, c'est-à-dire un texte suivi constitué de plusieurs versions et parfois de fragments du manuscrit. C'est le cas, par exemple, du Contre Sainte-Beuve de Marcel Proust, essai inédit et inachevé, publié par Bernard de Fallois (Paris, Gallimard, 1954) puis par Pierre Clarac (Paris, Gallimard, 1971, «La Pléiade»). Ceux-ci ont «fabriqué» une oeuvre. Ainsi, Bernard de Fallois a transformé «une série de notes

---

international de textologie à Matrafüred (13-16 oct. 1978), Paris/Budapest, Ed. du C.N.R.S./Maison d'Edition de l'Académie des Sciences de Hongrie, 1982, p. 133-148. Il discute aussi de cette enquête dans «Les conventions dans l'édition de texte», CAIEF, 33 (mai 1981), p. 101-110.

[209] Jean Varloot, «Peut-on harmoniser les procédures d'édition? Premiers résultats d'une enquête en cours», p. 138.

éparses et de brouillons provisoires en un ouvrage achevé, en un texte construit et continu[210]», affirme Bernard Brun, qui réprouve ce procédé. Celui-ci croit qu'il aurait été préférable — et plus honnête — de publier les fragments, ébauches, plans et notes de lecture afin de produire «une espèce de dossier, témoin de l'activité intellectuelle de Proust autour de 1908-1909, et non pas la restauration abusive d'une «oeuvre» qui n'a jamais existé[211]».

Certains éditeurs optent pour ce que nous pourrions appeler la «contamination avouée[212]», pour reprendre une expression de Roger Laufer, en présentant ouvertement une oeuvre reconstituée à partir d'au moins deux versions différentes. Selon Laufer, la contamination, avouée ou non, relève d'un procédé douteux: la textualisation d'un «non-texte». L'éditeur d'un texte inachevé est souvent placé devant un dilemme: «donner à lire du non-texte, c'est-à-dire plus ou moins du non-lisible, ou donner à lire un faux

---

[210] Bernard Brun, «L'édition d'un brouillon et son interprétation: le problème du Contre Sainte-Beuve», Essais de critique génétique, Paris, Flammarion, 1979, «Textes et manuscrits», p. 156.

[211] Bernard Brun, «L'édition d'un brouillon et son interprétation: le problème du Contre Sainte-Beuve», p. 160.

[212] Roger Laufer, Introduction à la textologie, p. 84.

texte[213]». Dans le cas d'un manuscrit inachevé comme celui de Jean Santeuil de Proust, Laufer croit que l'éditeur doit présenter le texte tel quel au lecteur, qui accomplira lui-même le travail de textualisation: «tenir au respect littéral de l'inachevé, c'est faire confiance au public[214]».

Le **degré d'achèvement** d'un inédit est un facteur dont l'éditeur doit tenir compte. Une oeuvre aux états passablement inachevés peut en effet exiger une édition diplomatique mais, si un ou plusieurs états présentent un degré d'achèvement plus grand, on peut alors opter pour une édition critique, en adoptant l'une ou l'autre des versions comme texte de base. Ce choix, qui doit être justifié, sera fait en fonction de plusieurs critères.

Le choix du texte de base

Dans leur Guide de l'étudiant en littérature française[215], Emile Bouvier et Pierre Jourda décrivent sommairement la démarche logique pour éditer un manuscrit,

---

[213] Roger Laufer, Introduction à la textologie, p. 84.

[214] Roger Laufer, Introduction à la textologie, p. 84.

[215] Emile Bouvier et Pierre Jourda, Guide de l'étudiant en littérature française, Paris, P.U.F., 1968, p. 94-152.

que ce soit celui d'une oeuvre publiée ou celui d'un texte inédit (p. 112-113). Dans ce dernier cas, la datation des différents états du texte ainsi que l'établissement de leur filiation peuvent poser problème.

Si l'écrivain n'a pas indiqué la date de composition des divers fragments et versions, l'éditeur doit estimer l'époque à laquelle a été écrit chacun de ces segments textuels. Il peut les dater «d'après les indications du texte (allusions à des événements), d'après les indications extérieures [...], d'après la comparaison avec des fragments déjà datés[216]». Ainsi, des données historiques contenues dans le texte même permettent de situer l'oeuvre dans le temps de façon sûre. Dans certains cas, l'étude matérielle des manuscrits peut être déterminante:

> A la vérité, il est toujours intéressant et toujours utile de s'appliquer à des descriptions matérielles là où la transmission manuscrite des textes présente des complications et des incertitudes: un exemple démonstratif en est donné par le cas quasi légendaire du manuscrit des «Pensées» de Pascal, inédit de son vivant.[217]

---

[216] Emile Bouvier et Pierre Jourda, Guide de l'étudiant en littérature française, p.113.

[217] Marianne Bockelkamp, «A propos de la description des manuscrits littéraires», p. 163.

En effet, c'est grâce à des indices matériels que l'on a pu reconstituer l'ordre des nombreuses notes réunies en liasses qui forment les Pensées[218]. L'étude matérielle des manuscrits s'intéresse, entre autres, à la calligraphie. L'écriture d'un auteur peut se transformer au cours des années et un examen minutieux de cette évolution peut guider l'éditeur, mais, pour faire ce travail, celui-ci doit disposer d'un nombre suffisant de documents de comparaison datés. L'examen des types d'instruments et du papier utilisés par l'auteur peut aussi fournir certains indices: l'instrument employé (plume, stylo, crayon, machine à écrire), la couleur de l'encre, les caractéristiques du papier (format, couleur, grain, épaisseur et filigrane) peuvent être révélateurs[219]. Il est également possible de préciser la date de composition du manuscrit en ayant recours à des documents extérieurs à l'oeuvre. La correspondance d'un auteur, par exemple, peut fournir des renseignements sur son travail d'écriture.

---

[218] Voir à ce sujet Pol Ernst, Approches pascaliennes. L'unité et le mouvement, le sens et la fonction de chacune des vingt-sept liasses titrées, Gembloux, Duculot, 1970.

[219] Pour plus de détails à ce sujet, voir Marianne Bockelkamp, «A propos de la description des manuscrits littéraires», p. 162-164.

L'éditeur doit veiller à établir la filiation des différentes versions de l'oeuvre, qui permet de

> suivre les progrès de l'auteur vers une forme définitive: [on doit] distinguer les projets des ébauches, les ébauches des brouillons successifs, classer à part les fragments isolés, les copies définitives[220].

La datation conjecturée par l'éditeur sera alors confirmée ou infirmée par l'analyse interne des différents états. S'appuyant sur l'examen des lieux variants (relevé des ajouts, suppressions, surcharges, ratures, etc.), cette analyse permettra de classer les différentes versions de l'oeuvre.

L'éditeur se trouve alors devant une série de versions, datées et classées, d'une oeuvre potentielle. S'il a en main deux versions (ou plus) passablement achevées, il devra choisir comme texte de base une version «primitive» de l'oeuvre ou une version plus récente. On connaît le dilemme habituel de l'éditeur scientifique tenu de choisir entre l'édition originale d'une oeuvre et la dernière édition revue par l'auteur[221]. En ce qui a trait à l'édition d'un

---

[220] Emile Bouvier et Pierre Jourda, Guide de l'étudiant en littérature française, p. 113.

[221] Tant du côté des textologues français que de celui des anglais et des américains, on a longtemps privilégié la dernière édition revue par l'auteur. Cet usage a ensuite été remis en question. Voir à ce sujet, par exemple, Robert

inédit, le problème n'est pas tout à fait le même. Il est possible qu'un écrivain ait exprimé sa volonté quant à la publication posthume de ses textes inédits. L'éditeur joue alors un rôle d'«exécuteur testamentaire» car il est «supposé réaliser, par l'édition, l'intention de l'auteur[222]». C'est, par exemple, le cas de Roger Martin du Gard qui a laissé un «testament littéraire», où il exprime ses volontés quant à la publication posthume d'un roman, Le Lieutenant-Colonel de Maumort. L'oeuvre a été éditée par André Daspre, qui a tâché de respecter les volontés de l'écrivain, tout en devant prendre certaines décisions éditoriales[223]. Mais ce cas est plutôt rare. En fait, pour la plupart des inédits, la question des intentions de l'auteur ne se pose pas. Selon Jerome McGann, l'état le plus achevé d'une oeuvre inédite n'est pas nécessairement le

---

Ricatte, «Sur l'édition des textes littéraires», p. 74-84; Jean Varloot, «Peut-on harmoniser les procédures d'édition? [...]»; W.W. Greg, «The Rationale of Copy-Text», dans Collected Papers, London, Oxford University Press, 1966, p. 374-391; «The Center for Scholarly Editions: An Introductory Statement», Publications of the Modern Language Association of America, 92-4 (Septembre 1977), p. 583-597.

[222] Winfried Woesler, «Theorie und Praxis der Nachlassedition», résumé en français, p. 53.

[223] Voir Roger Martin du Gard, Le Lieutenant-Colonel de Maumort, édition établie par André Daspre, Paris, Gallimard, 1983, «Bibliothèque de la Pléiade», 1316 p.

texte que l'auteur aurait eu l'intention de faire publier[224]. Jacques Petit, éditeur de textes inédits de Claudel, s'interroge au sujet de la supériorité d'une copie dactylographiée sur une copie manuscrite. Pour l'édition de «Au milieu des vitraux de l'Apocalypse», il a choisi la copie dactylographiée, non parce qu'elle était garante d'intention mais à cause de sa cohérence matérielle et chronologique[225].

L'éditeur doit être attentif à la **cohérence** du texte. Roger Laufer situe la cohérence interne parmi les «critères subjectifs» qui permettent à l'éditeur de choisir un texte de base. Ce dernier se livre alors à un travail d'analyse littéraire: «Le principe de cohérence textuelle place l'autorité dans le texte lui-même. [...] l'éditeur scientifique doit juger les parties par rapport au tout[226]». Si l'on respecte ce principe, il vaut mieux choisir la version la plus cohérente.

---

[224] Jerome J. McGann, A Critique of Modern Textual Criticism, Chicago, University of Chicago Press, 1983, p. 75.

[225] Jacques Petit, «Les inédits de Claudel», dans Louis Hay et Winfried Woesler, Die Nachlassedition/ La publication de manuscrits inédits, p. 76.

[226] Roger Laufer, Introduction à la textologie, p. 22.

L'éditeur doit aussi prendre en considération le degré d'achèvement des versions lorsqu'il choisit le texte de base. Selon Winfried Woesler, il vaut mieux «préférer une version plus ancienne, homogène, même si elle a été partiellement rejetée ultérieurement, au remaniement inachevé[227]».

L'éditeur scientifique s'appuiera donc sur des critères variés pour choisir le texte de base et il devra sans doute faire son choix en tenant compte de plusieurs facteurs. Ce qui importe, c'est que ce choix soit éclairé et justifiable. Dans le domaine de l'édition critique, l'objectivité totale est un leurre[228], mais une trop grande subjectivité peut mener à des choix arbitraires et, de là, facilement contestables.

Lorsqu'il a choisi le texte de base, l'éditeur passe à l'établissement du texte. Nous examinerons ici brièvement les questions relatives à l'édition d'un texte inédit et inachevé.

---

[227] Winfried Woesler, «Theorie und Praxis der Nachlassedition», résumé en français, p. 53.

[228] Guy Laflèche traite de cette question dans «Histoire et état présent de l'édition critique au Québec», Polémiques, Laval, Ed. du Singulier, 1992, p. 73-125.

L'établissement du texte

Faut-il voiler ou dévoiler l'inachèvement de l'oeuvre? Certes, un éditeur ne peut «inventer» le dénouement d'une oeuvre inachevée, mais certaines de ses interventions peuvent masquer l'inachèvement. L'éditeur doit-il, par exemple, corriger une ponctuation déficiente, redresser certaines incohérences textuelles? Selon Paul Delbouille, deux écoles s'affrontent au sujet du travail de transcription d'un inédit,

> la première tenant pour un respect scrupuleux de l'original, avec ses particularités graphiques, ses incohérences, ses fautes, ses abréviations, ses signes spécifiques, etc., tandis que la seconde considère au contraire qu'il faut aider le lecteur en faisant en sorte qu'il soit de plain-pied avec le texte, sans être gêné dans sa lecture par des traits qui sont le plus souvent sans rapport avec la réalité proprement linguistique et, en conséquence, avec le sens du texte.[229]

Nous touchons ici aux fins de l'édition critique. Si l'éditeur d'un inédit se donne comme objectif de présenter un **texte lisible** au lecteur, il doit forcément intervenir. Cependant, il le fera avec circonspection et signalera la nature de ses interventions. L'éditeur se trouve ainsi à **fixer** le texte à la place de l'auteur et à effectuer ce que Laufer appelle un **travail de textualisation**, qui peut aller

---

[229] Paul Delbouille, «L'établissement du texte», p. 224.

de la «restauration abusive» d'un manuscrit à la présentation d'un texte ayant subi des corrections mineures. C'est là un autre des choix cruciaux qui incombent à l'éditeur scientifique.

3.2. Le choix des textes de *La Saga d'Eveline*

En éditant La Saga d'Eveline, notre but est de donner aux lecteurs un **texte à lire** et non une oeuvre en chantier. C'est pourquoi nous optons pour une édition critique plutôt qu'une édition diplomatique. Par conséquent, nous avons dû choisir un texte de base.

En fait, pour le cas qui nous occupe, «texte de base» n'est peut-être pas l'expression adéquate puisque la plupart des ensembles textuels de La Saga d'Eveline ne sont pas superposables. Il a fallu plutôt choisir une version parmi celles que nous avons distinguées. Pour ce faire, trois critères de sélection nous semblaient essentiels: la date (approximative) à laquelle le texte a été rédigé, son degré d'achèvement et sa cohérence. Nous avons pensé qu'il serait intéressant de retenir la version la plus récente de La Saga d'Eveline, faisant ainsi connaître le dernier projet de Gabrielle Roy. De même, il nous semblait préférable de

retenir les textes qui présentent un degré d'achèvement satisfaisant et suffisamment de cohérence interne.

La version D de la Saga, étant très cohérente, la plus achevée et, selon notre hypothèse, la plus récente, semblait alors tout indiquée. Si l'on veut donner aux lecteurs un texte d'une qualité qui se rapproche de celle des oeuvres publiées de Gabrielle Roy, on doit s'en tenir à ce texte.

Mais cette version se distingue par sa brièveté: le texte de 145 feuillets s'arrête au moment où les Langelier prennent possession de leur terre à Saint-Léonard-des-plaines alors qu'Eveline est âgée de treize ans. Pour offrir aux lecteurs un récit plus complet, il faut nécessairement ajouter des textes à cette version. La version C2, où les noms des personnages et des lieux sont les mêmes, peut alors compléter la version D. En les amalgamant, on crée alors un **texte composite**.

Première possibilité: un texte composite

En faisant ce choix, on obtient un récit composé de trois parties: le voyage des Langelier dans la plaine et leur établissement à Saint-Boniface (version D), «Interlude

ou La photographie de famille» et «Les Fiançailles et le Mariage d'Eveline ou Les Conversations sur la galerie» (version C2, b. 73, chem. 13-15), la vie conjugale et familiale d'Eveline et Edouard (version C2, b. 74, chem. 5-7).

Cette combinaison a le mérite de présenter une histoire assez complète où l'on suit le personnage principal de l'enfance jusqu'à la quarantaine. A la fin du récit (b. 74, chem. 7), Eveline songe au destin de ses aînés, déjà grands. L'histoire se trouve donc à s'emboîter dans celle de Rue Deschambault. Editer cette troisième partie permettrait alors, éventuellement, d'étudier l'intertextualité entre le récit inédit et l'oeuvre publiée.

Cependant, un tel assemblage ne donne pas l'illusion d'un roman complet puisqu'il comporte deux ellipses importantes. D'abord, celle entre la première et la deuxième partie, soit le moment entre l'installation des Langelier sur leur terre et l'épisode de la photographie de la famille. Le séjour d'Eveline au couvent de Saint-Boniface, épisode auquel les textes de la troisième partie font allusion, et le retour de l'héroïne à la ferme familiale sont alors manquants. La deuxième ellipse, celle

entre la deuxième et la troisième partie, correspond au moment suivant le mariage d'Eveline et Edouard. Les premières années de leur vie conjugale sont manquantes puisqu'au début de la troisième partie (boîte 74, chemise 5), Eveline, qui aura bientôt trente ans, a déjà plusieurs enfants.

Les trois parties ainsi assemblées forment donc un texte composite, mais il ne s'agit peut-être pas d'une juxtaposition de versions différentes. Nous avons posé comme hypothèse que la version D serait un texte remanié provenant d'un ensemble comprenant la version C2. Si tel est le cas, on ne peut donc parler de contamination de deux versions différentes. On se trouverait alors à juxtaposer deux (ou trois?) états d'une même version, ce qui est, peut-être, un moindre mal. Force est de constater, cependant, un certain manque d'unité. Le type de narration et le genre narratif ne sont pas toujours les mêmes: la première partie (b. 74, chem. 1-4) constitue le début d'un roman linéaire à la troisième personne du singulier tandis que la deuxième partie (b. 73, chem. 13-15) est composée d'un récit bref suivi d'un long récit divisé en chapitres. Ces récits sont narrés à la première personne du singulier et montrent une Eveline qui se penche sur son passé. Puis, avec la

troisième partie (b. 74, chem. 5-7), on revient au récit linéaire divisé en chapitres et narré à la troisième personne du singulier.

De plus, le lecteur pourra être étonné par la différence entre le degré d'achèvement des trois parties, les deux dernières étant moins achevées, comme nous l'avons signalé plus tôt. Quant au contenu des textes, l'ensemble s'avère, par contre, assez cohérent, sauf dans le cas d'un événement de moindre importance[230] qui se trouve à être relaté deux fois (et de façons différentes).

Pour présenter un ensemble plus homogène, il aurait fallu choisir une autre version de la Saga comme texte de base. Examinons cette seconde possibilité d'édition qu'offraient les manuscrits de la Saga.

Une autre possiblité: un texte homogène

Dans cette optique, on aurait pu éditer la version B (b. 73, chem. 7-11), constituée de trois récits brefs, «Un soir... dans la plaine...», «L'enfant de la caravane» et «La

---

[230] Il s'agit de la querelle mettant aux prises Dom Charles et ses paroissiens, relatée au f. 117 de la chemise 4 (boîte 74) et au f. 108 de la chemise 7 (boîte 74).

photographie» (chemise 7), suivis d'un récit plus long (chemises 8-11).

Le grand avantage de ce choix réside dans l'unité textuelle. A part le genre narratif, toutes les composantes y sont homogènes: les noms des personnages et des lieux, la narration[231], le contenu. En outre, cet ensemble, qui, nous le supposons, date de la deuxième période d'écriture de la Saga, 1955-1961, est composé (en partie) de récits brefs et narré par un «je», non identifié mais enfant d'Eveline, qui pourrait être Christine; il s'inscrirait ainsi assez bien dans le «cycle» de Rue Deschambault.

Mais cette autre solution comporte aussi des inconvénients. Il s'agit d'abord, vraisemblablement, d'une version moins récente de La Saga d'Eveline, où l'on trouve l'histoire sentimentale d'abord imaginée par Gabrielle Roy. On se trouverait ainsi à écarter le projet le plus récent de l'auteure. De plus, l'histoire présentée dans la version B est moins complète. Le début du récit, qui plonge le lecteur immédiatement dans la traversée de la plaine, se trouve à escamoter le départ du Québec. Ce n'est que plus

---

[231] Nous avons toutefois signalé un certain manque de constance dans la narration.

loin dans le récit[232] que sont révélées les circonstances qui ont poussé les Hébert à quitter leur province. Le récit s'arrête à l'agonie de François, peu de temps après le retour du couvent d'Eveline. Il ne s'échelonne donc que sur quelques années puisqu'au début, l'adolescente a environ treize ans et à la fin, dix-sept. En choisissant d'éditer ces textes, on écarte toute la vie de jeune femme, d'épouse et de mère de famille d'Eveline.

Tout compte fait, la première option, celle du texte composite en trois parties, nous semble vraiment la meilleure. D'abord parce qu'elle offre les textes les mieux réussis, les plus achevés et les plus récents de l'ensemble des manuscrits de La Saga d'Eveline (version D), textes qui témoignent donc du dernier projet de Gabrielle Roy et qu'il nous serait difficile d'ignorer. Ensuite parce qu'elle donne une histoire assez complète, par l'ajout de la version C2, où nous suivons l'héroïne de la naissance à la quarantaine.

Simulacre de roman? Peut-être. On ne saurait présenter le récit obtenu comme un «véritable» roman. Notre

---

[232] L'explication est donnée dans «La photographie» (b. 73, chem. 7, f. 77).

édition de La Saga d'Eveline offre au lecteur une oeuvre inachevée «reconstituée», un texte à lire, qui donne une bonne idée du projet romanesque de Gabrielle Roy.

3.3 Note sur l'établissement du texte

Transcription des manuscrits

Nous avons d'abord effectué une transcription **exacte** des manuscrits de Gabrielle Roy. Le texte de La Saga d'Eveline a été reproduit intégralement, c'est-à-dire avec toutes ses fautes, ses coquilles et ses lacunes.

Rappelons que la première partie de la Saga, la version D, la plus achevée, comporte très peu de corrections de la main de Gabrielle Roy, tandis que les deux autres parties, textes de la version C2, présentent de nombreux ajouts, ratures et surcharges, manuscrits ou dactylographiés. Dans ce dernier cas, celui des manuscrits à l'état de brouillons corrigés, dont les corrections ne sont pas destinées à un éventuel copiste et dont l'écriture semble parfois suivre hâtivement le fil de la pensée, se pose le problème de la

lisibilité. Malheureusement, quelques passages demeurent illisibles, malgré nos efforts de déchiffrement et ceux de François Ricard, qui a également examiné les passages en question. Ces quelques mots et passages illisibles sont signalés dans le texte par la mention [illis.].

Nous avons opté pour une transcription linéarisée, celle «qui rabat sur une seule ligne l'espace foisonnant de la page, en représentant les opérations d'écriture par des signes conventionnels [...][233]». Dans notre transcription, ces faits sont signalés au moyen du protocole que l'on trouvera plus loin. Nous considérons toutes ces opérations d'écriture - ajouts, suppressions, remplacements - non comme des variantes, mais plutôt comme des réécritures. Pourquoi ce terme plus général? Selon plusieurs praticiens de l'édition critique, le terme «variantes» renvoie, dans le cas d'une oeuvre publiée, aux différentes éditions et aux manuscrits d'une oeuvre[234] ou, dans le cas d'un manuscrit, à

---

[233] Yvan Leclerc, «Manuscrits. L'oeuvre en chantier», Magazine littéraire, 330, (mars 1995), p. 121.

[234] Jean Bellemin-Noël définit une variante comme un «cas particulier d'une modification qui intervient soit entre le manuscrit et l'ouvrage - au stade des épreuves, - soit entre plusieurs éditions de l'ouvrage. On a souvent tendance à l'assimiler à une correction: en fait, c'est une modification qui, quelle que soit son importance apparente, transforme l'ensemble de l'écrit; à côté de l'ouvrage, elle suscite un *autre* ouvrage (un *autre* texte).» Le texte et

plusieurs états d'une même version[235]. «La notion de variante suppose en principe une version considérée comme référence; c'est par rapport à elle que dans une édition critique on peut établir un appareil de variantes[236]», affirme Almuth Grésillon. Tel n'est pas le cas de La Saga d'Eveline, qui comporte des textes retravaillés par l'auteure, mais non différents états superposables d'une même version. Nous avons donc opté pour le terme «réécriture», plus englobant, que Grésillon définit comme «toute opération scripturale qui revient sur du déjà-écrit, qu'il s'agisse de mots, de phrases, de paragraphes, de chapitres ou de textes entiers[237]».

Edition du texte

Nous avons ensuite procédé à l'édition du texte proprement dite. Comme cette étape du travail visait à donner au lecteur un texte à lire, nous avons effectué certaines corrections. Notre but n'était pas de masquer

---

l'avant-texte, Paris, Larousse, 1972, «L», p. 14.

[235] A la définition de Jean Bellemin-Noël, Bernard Beugnot ajoute: «entre les divers états manuscrits». «Petit lexique de l'édition critique et génétique», p. 78.

[236] Almuth Grésillon, Éléments de critique génétique. Lire les manuscrits modernes, Paris, P.U.F., 1994, p. 246.

[237] Almuth Grésillon, Éléments de critique génétique. Lire les manuscrits modernes, p. 245.

l'inachèvement du texte, en faisant des corrections majeures qui auraient donné l'illusion d'une oeuvre plus achevée, polie; cependant, des corrections mineures s'imposaient afin de rendre le texte lisible et le plus cohérent possible et de lui conférer une certaine uniformité. Nous avons en quelque sorte «nettoyé» le texte en effectuant les corrections ayant trait à l'orthographe d'usage et grammaticale et à la ponctuation. Les coquilles ont été corrigées et la présentation (marges, espacement, etc.) uniformisée.

D'autres corrections plus particulières ont été apportées au texte. Tout en respectant l'inachèvement de l'oeuvre, nous avons voulu rendre ce texte inédit proche des oeuvres publiées de Gabrielle Roy et de la norme actuelle, sur certains plans.

Orthographe. Les abréviations ont été résolues. Ainsi, «St-Boniface» devient «Saint-Boniface» (101.8)[236], «M. Tessier» devient «monsieur Tessier» (247.21), etc. La graphie ancienne a été modernisée. Par exemple, «grand'mère» est remplacé par «grand-mère» (13.17),

---

[236] Les chiffres entre parenthèses renvoient aux pages et aux lignes du texte édité de La Saga d'Eveline.

orthographe que l'on retrouve dans La route d'Altamont (RA, 7). Dans le cas de personnages de la Saga qui apparaissent aussi dans l'oeuvre publiée, nous avons opté pour l'orthographe de l'oeuvre publiée. Ainsi, «Georgiana» est remplacé par «Georgianna» (438.1), personnage nommé dans Rue Deschambault (RD, 51). Lorsque le nom d'un personnage de la Saga présentait des variantes orthographiques - c'est le cas du chien d'Eveline, nommé Tam ou Tamme - nous avons uniformisé en optant pour la variation figurant dans le manuscrit le plus récent (Tamme, dans ce cas). Cependant, pour un personnage dont le nom n'est pas fixé, comme c'est le cas du fils aîné d'Eveline et Edouard, nous n'avons pas touché au texte afin de ne pas en voiler l'inachèvement; on ne s'étonnera donc pas si le fils aîné se nomme tour à tour «Robert», «Alfred» ou «Léonard». Au besoin, l'orthographe des noms des personnages historiques a été rectifiée: ainsi «Lavérendrye» devient «La Vérendrye» (111.3). Il en va de même pour les toponymes: «Rose-Isle» a été remplacé par «Roseisle» (192.5) et «Régina» par «Regina» (353.3).

Typographie. Gabrielle Roy n'a pas uniformisé son texte sur le plan typographique, notamment en ce qui a trait à l'usage des majuscules et des minuscules. Ainsi elle écrit dans la narration tantôt «Madame Duchesne», tantôt «madame

Duchesne». Nous avons procédé à une uniformisation des majuscules et des minuscules en nous basant sur les règles des ouvrages de référence courants, mais aussi en tenant compte de la pratique de la romancière dans son oeuvre publiée. Ainsi, les toponymes prennent la majuscule au nom propre seulement: la «Montagne Pembina» est changé pour la «montagne Pembina» (121.12). Les noms de direction prennent la minuscule: «prenant le Sud» est changé pour «prenant le sud» (31.8). Les noms communs prennent la minuscule: les «Soeurs» est changé pour «les soeurs» (58.11). Les noms propres prennent la majuscule sauf dans le cas de titres de civilité: «Monsieur Tessier» est remplacé par «monsieur Tessier» (266.10). Les titres religieux s'écrivent avec la minuscule: «l'Archevêque du diocèse» est remplacé par «l'archevêque du diocèse» (150.8); par contre, les noms de communautés religieuses prennent la majuscule: nous avons donc conservé les «Soeurs Grises» (180.20).

Grammaire. Outre les modifications nécessaires (accord du verbe avec le sujet, accord du participe passé, accord de l'adjectif qualificatif avec le nom, accord du déterminant avec le nom, choix du bon déterminant, conjugaison des verbes, etc.), nous avons changé quelques prépositions dans les locutions prépositives et les expressions figées: par

exemple, «pour son mieux» est remplacé par «de son mieux» (3.6). Nous avons changé le singulier pour le pluriel lorsque le sens le commandait: par exemple, «les pommes rouges de sa joue» devient «les pommes rouges de ses joues» (172.18).

Syntaxe. Nous avons dû faire des modifications de plusieurs types afin que les phrases soient le plus cohérentes et le plus complètes possible. Ainsi, certains mots ou groupes de mots peuvent avoir été ajoutés afin de rendre une phrase cohérente, par exemple, «Enfin, pour trente-cinq lui fut adjugée l'orange.» devient «Enfin, pour trente-cinq cents lui fut adjugée l'orange.» (42.2), «De Saint-Boniface, qu'un gros village, [...]» devient «De Saint-Boniface, qui n'était qu'un gros village, [...]» (284.11). Quelques adverbes de négation ont été ajoutés dans la narration et les dialogues de niveau soutenu (mais non dans ceux de niveau familier): par exemple, «mais nulle part je pense avoir vu un aussi gracieux panorama» est remplacé par «mais nulle part je ne pense avoir vu un aussi gracieux panorama» (202.5). Le «que», que Gabrielle Roy omet généralement dans «tel que», a été systématiquement ajouté, par exemple: «ce sentiment tel le connaîtrait un jour Lina.» est remplacé par «ce sentiment tel que le connaîtrait un

jour Lina.» (72.15) Le pronom personnel sujet, lorsque omis par Gabrielle Roy, a été ajouté, par exemple: «[...] dit-elle, et fut bien prête [...]» devient «[...] dit-elle, et elle fut bien prête [...]» (193.23). Les mots qui rendaient une phrase agrammaticale ont dû être supprimés; par exemple, «il n'y avait peu de danger qu'on s'y ennuyât» est remplacé par «il y avait peu de danger qu'on s'y ennuyât» (82.1). Une proposition, une phrase ou plusieurs phrases ont parfois dû être supprimées lorsqu'elles étaient redondantes; par exemple, «On devait l'appeler Dom - Dom Charles était son nom.» devient «Dom Charles était son nom.» (148.8)

L'inachèvement du texte se manifeste particulièrement sur le plan syntaxique. Certains mots biffés par Gabrielle Roy ont dû être rétablis afin de rendre la phrase cohérente; par exemple, «et maintes |et maintes fois| m'en suis émerveillée» devient «et maintes fois m'en suis émerveillée» (186.17). Dans le cas de ce qu'Almuth Grésillon nomme les «alternatives non résolues», c'est-à-dire «plusieurs solutions concurrentes dont aucune n'est biffée[239]», nous avons retenu habituellement le deuxième choix; par exemple, «Céline monta aujourd'hui <ce jour> une tasse de tisane à la

---

[239] Almuth Grésillon, Éléments de critique génétique. Lire les manuscrits modernes, p. 241.

main.» devient «Céline monta ce jour une tasse de tisane à la main» (290.3). Dans certains cas nous avons dû opter pour le premier choix afin, par exemple, d'éviter une répétition. Ainsi, «sur sa large cravate noire brillait une épingle <opale> dont la pointe était une opale.» devient «sur sa large cravate noire brillait une épingle dont la pointe était une opale.» (251.21) On peut observer que Gabrielle Roy met certaines phrases entre parenthèses. Est-ce à dire qu'elle songeait à les supprimer? Dans ce cas, nous avons effectivement supprimé les phrases qui étaient redondantes ou qui rendaient le texte incohérent. Par contre, nous avons gardé les phrases mises entre parenthèses qui s'intégraient bien au texte.

Sur le plan syntaxique, l'écriture de Gabrielle Roy se distingue par de nombreuses inversions, des tournures interrogatives et une ponctuation parcimonieuse. Afin de conserver ces caractéristiques, nous avons tâché d'intervenir le moins possible. Dans l'oeuvre publiée de Gabrielle Roy, les inversions du sujet sont fréquentes, comme l'a montré Claude Romney[240]. On en dénombre également

---

[240] Claude Romney, «L'inversion du sujet dans les oeuvres de Gabrielle Roy: effets stylistiques, cohésion et cohérence du discours», dans Claude Romney et Estelle Dansereau (dir.), Portes de communications. Etudes discursives et stylistiques de l'oeuvre de Gabrielle Roy,

plusieurs dans La Saga d'Eveline: par exemple, «Ce jour-là, lui avait paru moins menaçant, moins insolite le ciel des Prairies.» (98.6). On peut également y relever des inversions d'autres types: du pronom personnel complément d'objet direct: «là où il les pouvait réunir» (280.3); de l'adjectif qualificatif épithète: «la précédente fois» (377.3); de l'adverbe: «nous n'avons jamais ensemble valsé» (403.4). On peut constater en consultant la section «Réécritures et notes critiques» que Gabrielle Roy a corrigé certaines inversions. A ces corrections nous n'avons ajouté que celles que les règles grammaticales imposaient. Par exemple, nous avons remplacé «ronde pas mal» par «pas mal ronde» (309.6).

La forme interrogative est une autre caractéristique de l'écriture de La Saga d'Eveline. Dans cette oeuvre d'apprentissage, l'héroïne se pose de nombreuses questions sur la vie: «Aimait-elle? Comment savait-on que l'on aimait? Et qu'était-ce que l'amour?» (300.6) D'autre part, Gabrielle Roy donne parfois une tournure interrogative à une phrase ayant un sens affirmatif, comme: «Mais qu'avait-il à rêver ainsi hors de tout propos, au bord d'un petit lac qui s'assombrissait, alors que le réclamaient tant de tâches

---

Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1995, p. 193-210.

précises et urgentes.» (182.22) Elle fait aussi ce que l'on pourrait appeler de «fausses» interrogations, par exemple: «Comment résister, disait-il, à pareil homme, ne pas s'identifier à sa parole d'argent, à sa vibrante personnalité et à ses visions d'avenir.» (280.19) Nous n'avons donc pas ajouté de point d'interrogation à ce type de phrase. Par contre, à une phrase à tournure interrogative suivant une série de phrases interrogatives ou précédant une réponse, nous avons ajouté le point d'interrogation si la romancière l'a omis.

Gabrielle Roy ponctue son texte avec parcimonie. Outre l'absence de points d'interrogation, on remarque celle de points d'exclamation, par exemple après un «Ah» (parfois suivi d'une virgule). Dans ce cas, nous avons laissé le texte tel quel. On note aussi l'utilisation modérée de la virgule. Ainsi, de nombreux compléments circonstanciels placés en tête de phrase ne sont pas suivis d'une virgule. Nous n'avons ajouté une virgule que lorsque cela était vraiment indispensable, par exemple dans le cas d'un complément circonstanciel au milieu de la phrase, d'une mise en apposition, d'une proposition incise, etc. Enfin, nous avons supprimé quelques virgules inutiles ou qui rendaient

la phrase agrammaticale et avons dû parfois changer une virgule pour un point-virgule (ou vice-versa).

Vocabulaire. Nous avons très peu touché au vocabulaire du texte. Par exemple, de rares homonymes ont été corrigés: «acquit» remplacé par «acquis» (16.8), de rares mots dont le sens était impropre au contexte ont été changés: «écartèrent» a été remplacé par «évoquèrent» (40.20). Sur le plan lexical, l'écriture de Gabrielle Roy fait place à un certain nombre d'anglicismes et de canadianismes. On remarque que certains anglicismes, surtout des emprunts directs, («creek» (33.16), «homestead» (22.24), etc.) et tous les dialogues en anglais sont soulignés par la romancière; d'autres, des emprunts directs («gophers» (103.7) et des calques («vieil âge» (120.1) calqué sur «old age», «contemplait» (190.9) dans le sens d'«envisageait», etc.) ne le sont pas. Nous n'avons corrigé aucun des anglicismes, à l'exception d'un mot inexistant, «séclusion», calqué sur «seclusion», remplacé par «réclusion» (103.15). De même, certains canadianismes sont mis entre guillemets par l'auteure: «prime» (98.21), «bourrasser» (369.20), «en famille» (345.9), etc., d'autres non: «trigaudeur» (229.13), «berlande[r]» (228.20), etc. Nous avons respecté cette pratique. Enfin, Gabrielle Roy glisse - volontairement ou

non - quelques mots forgés dans le texte: «volumineusement» (36.2), «ardument» (375.13), «rondouillet» (199.6), «inscrutable» (366.14), «enfantelets» (373.22), etc. Comme l'on comprend aisément le sens de ces mots, nous les avons laissés tels quels.

Réécritures et notes critiques

Le texte de La Saga d'Eveline ainsi établi est suivi de la section «Réécritures et notes critiques». On y trouvera la plupart des interventions décrites précédemment. Etant donné le grand nombre de corrections apportées au texte (par Gabrielle Roy et par nous), nous nous en sommes tenue aux **variations significatives** du texte. N'ont donc pas été retenues les modifications mineures telles que l'ajout, la suppression ou la substitution d'une lettre (cela inclut les coquilles), les variations de genre ou de nombre, les déplacements de mots ou de groupes de mots, de même que l'ajout, la suppression ou le changement des signes de ponctuation. Pour ces interventions mineures, seuls les cas exceptionnels sont signalés. Quant aux notes critiques, elles comportent des précisions relatives à l'établissement du texte. Ces notes signalent certaines interventions importantes apportées au texte: suppression d'une phrase ou

d'un passage, substitutions de mots, ajouts de mots. Elles indiquent également les changements de partie, comprennent les notes en marge de l'auteure non reproduites dans le texte établi, signalent certains écarts grammaticaux ou syntaxiques de Gabrielle Roy (que nous avons gardés) et expliquent certains choix éditoriaux.

Les notes explicatives

Les notes explicatives apportent les «éclaircissements nécessaires à la pleine intelligence de la lettre du texte[241]». Elles se veulent strictement informatives; elles ne proposent pas une interprétation critique de La Saga d'Eveline.

Les notes explicatives relèvent de quatre ordres: culturel, lexical, biographique et intertextuel. Les notes d'ordre culturel englobent toutes les précisions de nature géographique, historique, politique, littéraire, etc. Les notes d'ordre lexical fournissent la définition de plusieurs anglicismes (surtout les emprunts directs) et des canadianismes dont on ne trouve pas la définition dans Le

---

[241] François Ricard, Édition critique des oeuvres complètes de Gabrielle Roy, Montréal, Université McGill, 1991, p. 28.

Petit Robert 1, dictionnaire de langue d'usage courant. En nombre restreint, les notes d'ordre biographique mettent en parallèle l'histoire familiale fictive de La Saga d'Eveline avec l'histoire familiale réelle, celle des grands-parents Landry et plus particulièrement celle de Mélina Landry, Léon Roy et leurs enfants, telle que rapportée par Gabrielle Roy dans ses écrits autobiographiques, par Maria-Anna A. Roy, soeur de la romancière, dans ses écrits autobiographiques et généalogiques, et par François Ricard dans sa biographie de Gabrielle Roy. Enfin, les notes d'ordre intertextuel établissent des liens entre La Saga d'Eveline et d'autres textes; nous entendons ici par intertextualité un «dialogue de plusieurs textes[242]». L'intertextualité que nous pourrions qualifier d'«externe», c'est-à-dire avec des textes d'autres auteurs, est restreinte: Gabrielle Roy ne cite que la Bible et les textes de quelques chansons populaires. On peut également rapprocher la Saga du Pain de chez nous de Marie-Anna Adèle Roy, histoire romancée de la famille Roy parue en 1954. La cueillette est plus abondante en ce qui concerne l'intertextualité que nous pourrions qualifier d'«interne», celle avec les autres oeuvres de Gabrielle Roy. Nous avons ainsi établi de nombreux liens

---

[242] Julia Kristeva, Le texte du roman, Paris, Mouton, 1970, p. 68.

avec plusieurs de ses oeuvres publiées: Rue Deschambault, La route d'Altamont, «Grand-mère et la poupée», De quoi t'ennuies-tu, Eveline?, Un jardin au bout du monde, «Souvenirs du Manitoba», «Le Manitoba», «Mon héritage du Manitoba» et La détresse et l'enchantement, et avec deux oeuvres inédites: Baldur[243] et Madame Lund[244]. Nous renvoyons aussi à l'occasion aux autres manuscrits de la Saga, qui n'ont pas été retenus pour notre édition.

---

[243] Gabrielle Roy, Baldur, cahiers manuscrits avec corrections de la main de G. Roy, manuscrits dactylographiés avec corrections de la main de G. Roy, BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 70, chemises 3 à 10. Dans son mémoire sur Baldur, Monique Roy-Sole distingue trois versions et propose un classement de ces textes. Nous avons retenu la troisième version du roman (boîte 70, chemises 6 à 10), que Roy-Sole décrit ainsi: «La version finale de Baldur, un manuscrit dactylographié, est certes la plus complète et la mieux enchaînée: tous les chapitres semblent y être.» (f.23) On trouvera aussi dans cette étude un bref parallèle entre Baldur et La Saga d'Eveline (f. 76-77). Monique Roy-Sole, «En ce pays d'ombre: Analyse génétique de Baldur, un roman inédit de Gabrielle Roy», mémoire de maîtrise, Ottawa, Carleton University, 1993, 93 f.

[244] Madame Lund est un roman inédit sans titre, que François Ricard nomme ainsi dans son Inventaire des archives personnelles de Gabrielle Roy, Montréal, Boréal, 1991, p. 67. Le manuscrit est conservé à la Bibliothèque nationale du Canada (Fonds Gabrielle Roy, boîte 70, chemises 19-22).

CHRONOLOGIE DE GABRIELLE ROY

1850	1er juillet: naissance de Léon Roy, père de Gabrielle Roy, à Saint-Isidore de Dorchester, au Québec. Il est le fils de Charles Roy (1803-1900), cultivateur, et de Marcellina Morin (1812-1888).
1861	9 juillet: mariage d'Emilie Jeansonne (née en 1831 à Saint-Jacques-l'Achigan, Québec) et d'Élie Landry (né en 1835 à Saint-Jacques-l'Achigan), cultivateur, grands-parents maternels de Gabrielle Roy, à Saint-Alphonse-de-Rodriguez, au Québec.
1863	Léon Roy quitte la ferme familiale. Il est recueilli par le curé de Beaumont.
1865 (?)	Léon Roy étudie dans un collège de Québec.
1867 (?)	Léon Roy s'exile aux États-Unis, en Nouvelle-Angleterre, où il est guide et agent forestier. Puis il tient un restaurant à Lowell dans le Massachusetts.
1867	11 février: **naissance d'Emélie Landry, dite Mélina, mère de Gabrielle Roy**, à Saint-Alphonse-de-Rodriguez.
1873-79 (?)	Mélina Landry fait six ans d'études primaires à l'école de rang de Saint-Alphonse-de-Rodriguez.
1881	Printemps: **départ d'Emilie et Elie Landry de Saint-Alphonse-de-Rodriguez pour le Manitoba.** Ils partent avec leurs cinq enfants: Calixte (18 ans), Moïse (16 ans), Mélina (14 ans), Joseph (12 ans), Zénon (10 ans), Rosalie (7 ans) et Excide (5 ans).
	14 juin: arrivée à Saint-Léon, village de la montagne Pembina, au sud-ouest de Winnipeg. Les Landry achètent à Joseph-Edouard Labossière le quart sud-ouest de la section 16, canton 5, alignement 9.

1883 A seize ans, Mélina Landry fait un séjour de trois semaines au pensionnat des Soeurs Grises à Saint-Boniface. Elle retourne ensuite à Saint-Léon.

Revenu au Canada, Léon Roy prend homestead à Saint-Alphonse, village voisin de Saint-Léon.

1886 Mélina Landry rencontre Léon Roy, conseiller municipal et juge de paix.

23 novembre: mariage de Mélina Landry et Léon Roy. Ils s'installent sur la terre de ce dernier à Saint-Alphonse.

1887 28 août: naissance de leur premier enfant, Joseph.

1888 25 septembre: naissance d'Anna.

1889 Après avoir vendu sa terre, Léon Roy, associé à son beau-frère Calixte Landry, ouvre un magasin-général à Mariapolis.

1890 29 septembre: naissance d'un garçon, baptisé Joseph Léon Alcide, qui ne vit que trois mois.

1891 17 novembre: naissance d'Agnès.

1893 30 janvier: naissance d'Adèle (Marie-Anna). Automne: départ de la famille Roy pour Somerset. Dans ce village, Léon Roy tient une épicerie dans le «Bloc Garneau», puis un magasin général jusqu'en 1897.

1895 16 octobre: naissance de Clémence.

1896 Léon Roy participe activement à la campagne électorale des libéraux de Sir Wilfrid Laurier. Après la victoire libérale, il obtient un poste d'agent de colonisation.

1897 Printemps: la famille Roy s'installe à Saint-Boniface dans une maison de la rue La Vérendrye.

15 septembre: naissance de Bernadette.

1899	15 juillet: naissance de Rodolphe.
1902	9 mai: naissance de Germain.
1905	Construction de la maison de la rue Deschambault à Saint-Boniface, où la famille Roy s'installe en août.
1906	19 février: mort d'Agnès.
	2 mars: naissance de Marie-Agnès.
1909	22 mars: **naissance de Gabrielle Roy**.
1910	Juin: mort de Marie-Agnès.
1912	6 août: mort d'Elie Landry. Veuve, Emilie Landry s'installe à Somerset.
1915	Eté: Gabrielle Roy séjourne chez sa grand-mère Emilie.
	Septembre: première année d'école de Gabrielle Roy à l'Académie Saint-Joseph de Saint-Boniface. Elle y étudiera douze ans.
	Octobre: Léon Roy est congédié.
1916	Octobre: Emilie Landry s'installe chez sa fille Mélina à Saint-Boniface.
1917	7 mars: mort d'Emilie Landry.
1921-22	Malade, Gabrielle Roy perd une année d'école.
1928-29	Etudes de pédagogie au Winnipeg Normal Institute.
1929	20 février: mort de Léon Roy.
	Juin: Gabrielle Roy obtient son brevet d'enseignement du Department of Education (Manitoba). Institutrice suppléante, elle enseigne à Marchand, village situé au sud-est de Winnipeg.
1929-30	Gabrielle Roy est institutrice à Cardinal, village de la montagne Pembina.

1930	Gabrielle Roy obtient un poste d'institutrice à l'Institut Provencher, à Saint-Boniface, où elle enseignera jusqu'en 1937.
1931-36	Elle participe aux activités du Cercle Molière, troupe de théâtre amateur, comme organisatrice puis comme comédienne.
1934	Première publication: «The Jarvis Muder Case», nouvelle publiée dans The Free Press de Winnipeg.
1937	Eté: Gabrielle Roy enseigne dans un petit village au nord de Winnipeg, à Portage-des-Prés (Meadow Portage), dans la région scolaire nommée La Petite-Poule-d'Eau (Waterhen District).
1937-1939	Séjour en Angleterre et en France: Londres, Paris, la Provence. Etudes d'art dramatique en Angleterre. Ecriture de billets et d'articles pour diverses revues.
1939	De retour au Canada, Gabrielle Roy choisit de vivre à Montréal plutôt que de retourner au Manitoba.
1939-45	Elle se fait alors journaliste; elle écrit des billets, nouvelles et reportages pour des périodiques comme Le Jour, la Revue Moderne, Le Canada et le Bulletin des agriculteurs.
1940	Voyage de Mélina Roy à travers le Canada pour voir ses enfants dispersés. A l'automne, elle rend visite à Gabrielle à Montréal.
1942	Juillet à novembre: grand voyage de Gabrielle Roy dans l'Ouest canadien afin de se renseigner pour ses reportages; elle parcourt le Manitoba, la Sakatchewan, puis l'Alberta.
1943	26 juin: mort de Mélina Roy. Gabrielle Roy prend le train pour Saint-Boniface, où elle assiste aux funérailles.
1945	Premier ouvrage: publication de Bonheur d'occasion, roman.

1945-50 **Première période d'écriture de La Saga d'Eveline.**

1947 Mai: En visite au Manitoba, Gabrielle Roy rencontre Marcel Carbotte, médecin omnipraticien de Saint-Boniface, né le 9 février 1914 à Fry, en Saskatchewan, fils d'Aline Scholtes et de Joseph Carbotte.

30 août: mariage de Gabrielle Roy et Marcel Carbotte à Saint-Boniface.

Septembre: Gabrielle Roy est reçue à la Société Royale du Canada.

Fin septembre: départ du couple pour la France, où Marcel Carbotte fait des études spécialisées en médecine.

Novembre: à Paris, Gabrielle Roy obtient le prix Fémina pour Bonheur d'occasion.

1947-50 Séjour en France avec son mari: écriture, voyages en Bretagne, en Suisse et en Angleterre.

1950 Publication de La Petite Poule d'Eau, roman.

1950-52 De retour de France, Gabrielle Roy et son mari demeurent à Ville Lasalle, puis s'installent à Québec, dans un appartement du Château Saint-Louis, immeuble de la Grande-Allée, où la romancière vivra jusqu'à la fin de sa vie.

1953 automne: séjour de Gabrielle Roy à Tangent, en Alberta, chez sa soeur Adèle.

1954 Parution d'Alexandre Chenevert, roman.

31 mai: «Souvenirs du Manitoba», conférence prononcée à une réunion de la Société Royale du Canada, tenue à Winnipeg. Le texte sera publié en 1954 dans Mémoires de la Société Royale du Canada, puis, remanié, dans plusieurs revues, dont la Revue de Paris en février 1955.

1955	Publication de Rue Deschambault, roman.
1955-61	**Deuxième période d'écriture de La Saga d'Eveline**.
1956	Gabrielle Roy reçoit le prix Duvernay.
1957	La romancière achète un chalet à Petite-Rivière-Saint-François, dans la région de Charlevoix, où elle passera désormais ses étés.
1960	Octobre: parution de «Grand-mère et la poupée» dans Châtelaine.
1961	Printemps: voyage au Manitoba. Eté: voyage en Ungava, dans le Grand Nord québécois. Septembre: voyage en Grèce avec son mari. Automne: parution de La Montagne secrète, roman.
1962	Parution de «Le Manitoba», dans Magazine Maclean.
1963	Voyage en Europe: Londres, Paris, la Provence.
1964	Hiver: séjour en Arizona, où elle assiste à la mort de sa soeur Anna.
1964-65	**Troisième période d'écriture de La Saga d'Eveline**.
1966	Publication de La route d'Altamont, roman.
1967	Eté: publication de «Terre des Hommes. Le thème raconté», texte commandé à l'occasion de l'Exposition universelle de 1967 à Montréal. Juillet: Gabrielle Roy devient compagnon de l'Ordre du Canada.
1968	Elle reçoit un doctorat honorifique de l'Université Laval.

1970	Mars: séjour à Saint-Boniface auprès de sa soeur Bernadette mourante. 25 mai: mort de Bernadette.
	Publication de «Mon héritage du Manitoba» dans Mosaic.
	Publication de La Rivière sans repos, roman, précédé de «Trois nouvelles esquimaudes».
1971	Le prix David est décerné à Gabrielle Roy.
1972	Publication de Cet été qui chantait, récits.
1975	Publication d'Un jardin au bout du monde, nouvelles.
1976	Parution de Ma vache Bossie, conte pour enfants.
1977	Parution de Ces enfants de ma vie, roman, qui obtient le prix du Gouverneur général.
1978	Elle obtient le prix Molson du Conseil des Arts du Canada.
	Parution de Fragiles lumières de la terre, écrits divers 1942-1970.
1979	Parution de Courte-Queue, conte pour enfants, qui obtient le Prix de littérature de jeunesse du conseil des Arts du Canada.
	Publication de «Ely! Ely! Ely!», nouvelle, dans Liberté.
1981	Constitution du «Fonds Gabrielle Roy».
1982	Publication de De quoi t'ennuies-tu, Eveline?, récit.
1983	13 juillet: mort de Gabrielle Roy à l'Hôtel-Dieu de Québec.
1984	Publication de La détresse et l'enchantement, autobiographie.

Parution de «L'empereur des bois», conte, dans Etudes littéraires.

Les papiers, lettres et manuscrits de Gabrielle Roy, acquis par la Bibliothèque nationale du Canada à Ottawa, sont transférés à cette institution.

1986 Publication de L'Espagnole et la Pékinoise, conte pour enfants.

1988 Parution de Ma chère petite soeur. Lettres à Bernadette 1943-1970, correspondance.

1989 8 juillet: mort de Marcel Carbotte à Québec.

1991 Publication de «La légende du cerf ancien», conte, dans les Cahiers franco-canadiens de l'Ouest.

Publication de «Rose *en* Maria», nouvelle, dans Elle-Québec.

1996 Parution de «Ma petite rue qui m'a menée autour du monde», récit autobiographique, dans Littératures.

1997 Publication de Le temps qui m'a manqué, autobiographie. [Suite de La détresse et l'enchantement].

REECRITURES ET NOTES CRITIQUES

Protocole de transcription

<romain>	ajouté en interligne
<<romain>>	ajouté en marge
<<<romain>>>	ajouté au verso de la page
|souligné|	raturé, biffé, effacé (mais déchiffrable)
|romain|	biffé puis récrit tel qu'auparavant en interligne ou en surcharge
|<souligné>|	ajouté en interligne ou en surcharge puis biffé
<|souligné|>	biffé dans un ensemble ajouté en interligne
<<|souligné|>>	biffé dans un ensemble ajouté en marge
|souligné|	mot biffé deux fois, d'abord à la machine à écrire, puis à la main
[?]	transcription conjecturée
[illis.]	mot ou passage illisible
[...]	passage supprimé
mot[lettre(s)]	mot que nous avons complété
//	alinéa
[romain/romain]	inversion, déplacement
*	correction effectuée à la machine à écrire
Ms.	Manuscrit

3.6 Ms.: Il avait pour son mieux

3.18 pour <(>aller y<)> conduire

4.22 déception [enfermée/ en l'âme humaine]. // Puis

8.14 un |«bardas»| <aria> terrible.

8.19 Ah, |le bardas| <l'aria> que

8.23 Ms.: remettre au plus tôt possible

11.12 Ms.: quelque peu gagné

11.13 Ms.: d'être [humainement lié/ à une autre créature]. Alors

11.15 de |mal de coeur| <nausée>, quelquefois

12.23 Ms.: qui, si gracieux le sont-ils parfois,

16.19 Ms.: Céline rêvait-elle

18.6 l'effroyable |bardas| <branle-bas> qui

18.10 Ms.: ont grossi ce cru de l'âme;

22.23 Ms.: et songea

24.14 déplacerait |presque| des

25.9 légère, |partie| <parcelle> du

25.12 être *<à tout> intimement

28.11 si |tout à coup| elle

29.24 énorme |parfois|, |et| les

34.16 emplie d'|émigrants| <immigrants>, où,

34.18 elle |disputait| <bougonnait> à

36.16 était |qu'| <que> [jamais/ on n'était] au

36.17 elles |étaient| <pouvaient être> |souvent| détestables.

37.20 Ms.: perdant toujours à l'échange.
L'expression en usage est «perdre au change».

38.17 Car, |c'est| à

38.18 supposé, |que| François,

39.11 l'objet, [infiniment/ tentant]. Même

40.10 venu [jusqu'ici/ du bout du monde]. Elle

40.20 Ms.: écartèrent les lointains
Nous avons ici changé le verbe «écartèrent», qui rendait la phrase incohérente, pour «évoquèrent», qui semble plus approprié.

42.2 Ms.: Enfin, pour trente-cinq lui fut adjugée l'orange.

42.10 mais <à présent> à

43.16 zéro |presque| pour

45.7 Ms.: nouveau, |tout| proche

47.12 menton |pendant| <penché>, ayant

50.8 trouverait [conservées/ en elle] des

50.10 tardives, |si| mélancoliques?

50.16 Ms.: On le reconnaissait; on le pressait sur son coeur... et on n'aurait pu dire où le trouver exactement, à quoi il ressemblait.

54.4 coup [la lenteur des boeufs/ l'exaspéra]. A

55.11 Ms.: tel qu'en tous cas Eveline pouvait se représenter ces gens.

56.20 peu |plus loin| <à l'écart>. Elle

58.14 l'empêchait |encore| de

59.20 apparaissait [tout à coup/ le monde]. // - Un

61.13 amicale, |se trouvait-elle ainsi complètement contre elle?| <pouvait-elle se montrer à présent si dure?> Il

63.19 Ms.: Bobonne et François montèrent tous dans le chariot.

65.8 pas [avoir/ encore] en réserve?

68.6 droit à |du moins| plus

68.9 hommes [soulever amplement leur chapeau/ au passage |d'une élégante personne,| <des femmes>]. Elle

72.15 Ms.: ce sentiment tel le connaîtrait

73.15 incompréhensible — |mont immense,| et

75.17 Ms.: telle elle avait été

77.20 village [bien lié et groupé/ quoique bas sur la plaine,]. Des

78.5 **Le nom «Boyne» apparaît en marge. Le village de Carman est effectivement traversé par la rivière Boyne.**

78.15 avait |jamais| mieux

80.22 lui-même [reproché/ d'habitude]. // Bobonne,

81.6 fine, |par ici| déjà

82.1 Ms.: il n'y avait peu de danger

82.2 ennuyât|,| |dans l'Ouest|. Majorique

83.7 commença |à douter| <de penser> qu'il

84.12 une |petite| statue

90.4 de |tout| <tant> accepter

91.1 Ms.: tel les hommes,

91.23 automne, [de nouveau/ à leurs pots]. Elle

93.12 doucement|: Madame Poirier|, ne

98.23 avançaient |du moins| aujourd'hui

99.5 les |Prairies| <Poirier> avaient

99.15 Ms.: telle en trace une main d'enfant

100.8 Ms.: — état, qu'à présent,

100.13 Ms.: afin qu'elle pût échapper

100.15 elle |un matin,| <un métier,> une

102.15 jolis |«minous»| <chatons> duveteux

103.7 Ms.: dont il y en a une telle peste

103.13 plaine. |Ah,| <Et> bientôt,

103.15 Ms.: séclusion

106.17 autrefois, |peut-être,| avait

121.18 cette [avant-dernière étape/ peut-être] du

122.3 l'ombre |les enveloppant,| devenaient

122.18 un <visage> qui

130.5 Peut-être |avait-elle pensé| <pensait-elle en agissant ainsi de> commencer

130.6 s'acquitter |ainsi| envers

130.12 qui [murmura/ à son époux]: // - Indeed

133.15 leur |part| <fait>, les

134.21 Ms.: tel il était

142.2 Ms.: de même la région

142.5 Ms.: telle elle est

144.8 le |moindre| clocher

144.22 La [route/ de terre] à

147.10 Ms.: n'importe lequel village

147.19 dans |un rêve,| une

148.1 Ms.: en d'arrières petites cours éloignées.

148.8 Ms.: On devait l'appeler Dom — Dom Charles était son nom.

148.12 Ms.: telle ils devaient

149.7 Ms.: des plus heureux

149.9 Ms.: telle il la souhaitait.

151.10 Ms.: dont tout le pays avait parlé — qui avaient brisé

155.5 Ms.: gardons-nous cependant de ne pas méconnaître

162.15 Ms.: hors sa manche

164.22 Ms.: tel il se dessinait

170.10 terre |ainsi| lui

172.18 Ms.: les pommes rouges de sa joue

174.23 mouvements.|.. de valse peut-être... ou de polka légère.| Cette

175.2 butte |comme| un

175.17 Ms.: moins peut-être de joie

180.11 et <se hâter de> déverser

180.11 afin|, qu'après, elle ne pût plus| <de ne plus pouvoir après> se

184.8 autour, <on aurait dit que> commençaient

185.1 **Ici commence la deuxième partie des manuscrits qui comprend les textes des chemises 13 à 15 de la boîte 73 conservés à la BNC. Brouillons corrigés par Gabrielle Roy, ces textes sont moins achevés que les précédents.**

186.3 venait, <en une voiture à coffre,> au

186.4 tacheté, |et assis en une curieuse voiture| |<et>| un

186.5 insistance |sur sa gauche, vers| <sur> cette

186.5 où, <<naguère,>> droit

186.6 s'étaient [en groupe/ portés] les

186.6 les |Lecouvié| <Langelier>, et

«Lecouvié» est le deuxième nom choisi par Gabrielle Roy pour la famille d'Eveline, d'abord nommée «Hébert».

186.8 section <pris> au

186.16 mais |non| <ainsi>, par

186.17 Ms.: et maintes |et maintes fois| m'en

186.17 suis émerveillé<e>. Qui

186.17 dira |donc| quelle

186.20 famille <Langelier> le

186.23 paraître *|monstrue[ux]| |chose| monstrueu|ses|<x> et déchirant|e|. Qui

187.6 pente |et| <,> |percé de| <avec fenêtres en> mansardes,

187.9 rez-de-chaussée, |<du> moins|, |<l'>| avait ouvert|e| la

187.11 lumière <du levant>. Ensuite,

187.12 il <l'> avait entouré<e> |sa maison,| sur

187.15 balançait |à loisir| en

187.16 ondulant. <<< |–| Devant |cette| <la> maison, aboutissait à un rond-point, leur petite route privée les reliant, à près d'un quart de mille, au chemin de section.>>> A

187.19 où |s'entremêlaient| <alternaient> avec

187.22 cumin <et de l'aneth> qu'y

188.7 petits *|arbres| *<conifères> transplantés

188.13 qui *|formait comme un beau banc circulaire et sur lequel assez souvent venait s'asseoir François| *<devenait |un| à certains moments un banc, François aiman<t> venir s'y asseoir|.|<,> <à la tombée du jour>. Un

189.3 blé *|en joignaient d'autres| de

189.6 fin |d'août| <d'été>, l'on

189.7 inclinée |un peu| dans

189.16 pas *<toujours> craint

189.18 Manitoba <en un instant survenant pour tout arracher>. Au

189.21 de *|grésil| grêle

190.2 échappé *|à| *<au[x] plus terrible[s] de> ces

190.8 même, |<bien>| *<en ceci,> <bien> avant

190.19 pressée <de même> |elle|, par

190.19 lassitude |même| des

190.21 qui, <aujourd'hui,> derrière

190.22 tête *<seulement> visible

190.24 Ms.: des |Lécouvié.| <Langelier>. Bobonne,

191.2 voiture *<à coffre,> — comme

191.2 comme *|il y en avait pourtant d'assez| on

191.4 qui *|passaient| parcouraient

191.6 chevaux *|et| *<aussi bien que pour> les

191.7 gens, *|aussi bien| *<et encore> des

191.13 d'assez *|reluisantes affaires| *<bons bénéfices,> puisque

192.5 Ms.: Rose-Isle

192.6 Ms.: connut

192.6 sortes *|de natures humaines les unes| <de> *<monde,> plus curieu|ses|<x> les un|e|s que

192.10 Bobonne. |Rien sans doute|. Garde-t-on

192.11 sang *|de Lecouvié?| d'anciens

192.14 c'était |de s'improviser|, comme

192.18 yeux <<, se vantant,>> pour

192.22 postale, [disant/ le petit effronté,]: «Je

193.10 pas. // |Néanmoins| l'homme <n'en> sauta <pas moins vivement,> de

193.13 était |peu grand,| couvert

193.13 un <<homme>> <<un>> peu

193.22 à *|vendre| acheter,

193.23 Ms.: dit-elle, et fut

193.23 fut *<bien> prête

194.1 s'inclina |alors| devant

194.21 de |liberté.| <légèreté.> // - Ainsi

194.22 Ms.: à que l'on entend

195.16 donnant |encore| *|l'air d'hésiter encore|. // - C'est

195.19 d'autre. // - |Et c'est ressemblant?| <Est-ce que vos portraits sont ressemblants?> demanda-t-elle.

196.6 contents de<s leurs.> |leurs portraits.| Du

196.10 trépied *|sur pattes fragiles| [fragile/ et fort élevé], sur

196.11 un |long| fil

197.14 français? <D'où vous vient votre accent?> // - Ah

198.1 trouverait <sans doute> du

198.2 Ms.: J'ai voyagé, j'ai souffert, j'ai lutté, j'ai appris. Ainsi mon métier de photographe, d'un vieux Syrien alors que je m'étais fixé au Minnesota.

198.18 mère, [passait sa vie/ dans sa petite chambre en mansarde] à

198.21 Ms.: l'Ecosse dont elle continuait à se passionner

198.23 Ms.: eus en prix <récompense> au

199.7 ans, *|et paraissait tout de même assez élancée| <et ne paraissait donc pas trop petite>. Ses

199.9 ruban *|noir| *<de couleur>. Ses

199.11 enjoués [peut-être/ maintenant]. On

199.15 Ms.: un couchant de soleil

199.23 d'être *|photographiée| *<posé|e|<s>> en

200.1 Ms.: Puis reprit

200.3 course, *|peu après rejointe par| *|<suivie, tout à coup, de>| Tam que l'on |vit bondir au-dessus de l'herbe haute pour plus vite rejoindre la jeune fille.| <<<et, peu après, bondit au-dessus de l'herbe pour la rejoindre le chien Tam.>>> C'était

200.6 allât, |aussitôt| le

200.6 Ms.: l'instant d'avant, <auparavant> surgissait

200.12 presque *|autant| la

200.14 regardait |toujours| pensivement

201.24 contempla |effectivement| les

202.5 Ms.: nulle part je pense avoir vu

202.11 toit |à genoux| <à pic>, je

202.13 Ms.: l'on se appeler

202.16 continuité, |sans pour cela, bien entendu, négliger les inventions du présent| <en même temps que le progrès, bien entendu>. Et

202.17 cela [ici/ réuni]. Que

203.7 voit |gagner de jour en jour| <rapidement s'installer> la

203.18 à *|peu de| quelque

204.1 la *|faucheuse| tout

204.21 tristement, *|avec un regard de regret seulement vers la belle machine| // - Tu

204.23 moins. *|Avec tout ça,| C'est

205.1 travaillait |en bas| à

205.19 c'était <<aujourd'hui>> [jour heureux/ en somme] puisqu'ils

205.20 y *|être| en

205.22 qui |était| *|eux| |eux| *|aujour[d'hui]| aujourd'hui. <encore était eux.> // Cependant

206.9 d'autrefois|, à Saint-Alphonse,| *|rangé|. Mais

206.17 ma *|grande| robe

206.18 pourquoi, *<pour qui> veux-tu

206.21 les |illusions perdues,| <souvenirs et> avec

206.21 choses <et les illusions> abandonnées.

207.4 ferme <à propos de cette robe> dans

207.5 ses |propos au sujet de cette robe| <paroles>. Désarmerait-elle

207.17 elle-même, *<ni> *|non| plus

207.21 l'Eternel, *|saura| [*|qui| connaît/ de façon sûre] qui

207.23 attitudes|, une fois| <enfin> écartés!

208.1 arrangeait |cependant| ses

208.6 intérieurs? <Presque rien. Guère plus qu'une pierre les intempéries qu'elle a subies.> // Elle

208.10 Ms.: une seule mèche de cheveu blanc

208.12 l'eut |bien recouverte| <complètement> <cachée au regard>. // Mais

209.2 l'autorité? |un grave péché celui-là?| // Et

209.3 doute <sur elle-même,> elle

209.5 blessé? |Elle songeait à lui.| Tout

209.6 coup, |au bout de| <après> ces

209.6 mariage, <elle songeait à lui> comme

209.10 l'appelait. |Et il est vrai que, tout à coup, il était loin d'elle, et| <ou> |elle de lui, et qu'elle| <Et elle> se

209.10 sentait <comme> occupée

209.12 chose |comme| <tel> un

209.13 être <en effet> emportée

209.13 emportée |sans pouvoir y résister| <comme chose au vent> vers

209.14 temps <et le pays> de

209.14 de |sa jeunesse.| <de ce qui était à jamais mort ou dérobé>. // Ce

209.20 sagement <, une vieille fille, autant l'avouer, qui passait pour peu commode,> *|trouvant, peut-être

parce que jamais elles ne lui étaient adressées désapprouvant| désapprouvant

210.4 François |Lecouvié| <Langelier>, par

210.5 brillantes *|histoires| <réparties>, sa

210.5 possédé *|comme il l'était lui| d'une

210.10 François |Lecouvié| <Langelier> et

210.13 à *|cette polka| *<danser> — ou

210.15 Légaré.» *|Pour l'orgueil <la gloire> de sa jeune réputation, pour l'orgueil.<,> pour cette nouvelle plume à son chapeau — et sans doute aussi pour rire, le jeune fanfaron| Et

210.15 **Sur une feuille insérée figure la note autographe suivante:**
A corriger nom: Céline Légaré throughout.

210.16 fallu [sur-le-champ,/ oser] pour

210.23 personnage *|nouveau.| |neuf| <autre>. Elle

211.6 saluaient <avec des mines>. «Et

211.6 âme *<pourtant> comprenait

211.7 pouvait <donc> naître

211.8 il n'|existait| <était> pas

211.9 existe, |et exige et enchaîne et allège| <déjà impérieux> — oh,

211.19 chaire *|étaient tombés| avaient

212.2 graves, |au fond| <et malgré tout> sévères.

212.2 sévères. |«Promettez| <La promesse> de

212.3 d'honorer, |votre| <l'>époux |que voici,| de

212.4 cela, [au jugement de Bobonne,/ était un mot de trop,] une

212.11 là, *|c'est vrai,| et

212.14 possible? — |le résultat| d'une

212.15 quelque *<<peu insolent,>>, le

213.4 ordres. // - |D'abord,| Débarrassez-vous

213.10 animait |bientôt| <déjà> cette

213.11 maisonnée. // |A Eveline, sa mère précisa:| // - Mets

213.11 verte<, dit la mère à sa fille,> et

213.13 Ms.: l'archevêque.<.. Toi> // *|Puis elle| |Elle passa aux autres:| // |-| François,

213.15 noces; *|que tu| |et que| tu

213.15 iras [ensuite/ <le> prendre] dans

213.20 dehors, |dans toute sa splendeur|, la

213.20 la |grande robe noire brillant| <soie de sa robe au violent> soleil

213.21 soleil |tel le plumage lustré| <jetant autant de reflet que le lustré plumage> d'un

213.22 reçu |autrefois| de

213.23 Ms.: le petit camé

213.23 mariage|.|<, A son doigt étincelait son alliance.>// <D'admiration,> Jérémiah

214.1 Bellavance |sauta en bas de la margelle du puits.| <dégringola |aussitôt| en bas de la margelle.> |Il la dévora du regard.| // <<Oh, que j'aime vous voir ainsi parée!>> Oh,

214.4 créature! <Il n'y a pas à dire!> Et

214.6 gens *[le croiriez-vous,] pour

214.7 semaine, |croyant| <s'imaginant> peut-être

214.7 là |avoir un air| <garder leur> naturel. Mais

214.12 toujours *|un instant entre tous les instants| |un instant|, un

214.13 mais |par là| <en lequel, par mon art, j'arrive à> exprimer

214.15 Céline <pour être au plus tôt débarrassée de cet [illis.]>, mais,

214.17 poser *|à l'intérieur l'extérieu[r]| au

214.22 cette [fière/ maison] |et|, si

215.4 fois, *<lui sembla-t-il>, qu'elle

215.6 entendue *|parler| lui

215.10 car *|cette robe seulement pouvait faire au moindre mouvement tant de bruit riche.| *<celle-là seulement, au moindre mouvement, pouvait répandre tant de bruit riche> <<et impressionnant>>. // - Ainsi

215.21 nouer *|proprement leur| convenablement

216.3 François, |d'une allure| <dans un mouvement> de

216.4 curiosité <vive, et d'admiration,> demandant

216.7 palpé. *|Hé oui, enchaîna-t-il| |Ce devait être bon| <C'est bon> pour

216.8 voilà |pour nos temps d'aujourd'hui. Et| <ce qui en sort>. Du

216.20 sautillant <<et dont on se>> <<<demandait quelle pouvait être l'expression derrière barbe et lunettes sombres.>>> // Céline

217.2 chacun tenant <apportant> une

217.4 un |bel adolescent| <beau garçon,> aux

217.4 pommettes |fraîchement frottées et toutes rouges| <toujours aussi rondes et colorées,> enfin

217.13 retint: - *|Non, non, non| Mais

217.15 maison |sans doute|? — dégageant

218.20 mère. *|Jamais| De

220.21 Québec? |un petit| // Bobonne

221.7 les *<côtés> plus

221.9 est-on *|toujours plus| *<surtout> empressé

221.22 marmonnements *|. Bellavance était de| étouffé<s> par

222.2 Ms.: puis, ressurgit

223.22 Ms.: qu'on est pas

223.23 Ms.: et vint

224.14 les <gens> ont

224.20 dit-il, *<d'un ton plus grave>. Tiens,

224.24 conserver *|quelque| un

225.11 Ms.: à ne plus que savoir faire

226.15 jeune. *|c'est à dire mort triste avant le temps, mort avant le temps.| // Blême

227.1 doit *|achever ses| être

227.4 Eveline |et se permit de| <lui> |faire la leçon: «Une si belle petite jeunesse, ça ne devrait pas prendre cet air mélancolique.| |<[C'a?] toute la vie devant elle.>| pour

227.6 juge |sévère|. // Chacun,

227.12 face *|<franchement,>| avec

227.14 un |air|<visage> tiraillé

227.15 de |visag[e]| <physionomie> l'embarrassaient

228.11 tut *<soudainement> enfin

228.22 elle, |échappa| <eut> une

228.9 entendu *|nomme[r]| prononcer

229.24 bon [arrêtée/ <à> trois heures et demie de l'après-midi|, heure à laquelle elle s'était|] — voici

230.16 histoire, *|les gens de cette| ils

230.17 gêne, <avec> |un| embarras |extrême| *|et, finalement, leur[s] vi[sages] avaient revêtu une expression de culpabilité| |et|, <pour en venir> enfin,

230.18 enfin, |ils avaient tous| <tous à> un

230.21 gardant [encore/ un ton] tant

231.24 le *<même> toit.

232.2 trouve <<assez souvent. J'envoie leur portrait individuel.>> Et

232.3 colle. <Là où l'on veut.> // |Alors,| <A cet instant même> en

232.4 en |grands| bonds

232.9 pouvait |l'en détacher| <avoir sur lui assez d'attrait pour le détacher de sa maîtresse.> <Déjà> Tout

232.12 pour [|de| <en> plus/ trouver] ses

233.15 vers *|sa femme| *<Céline> un

233.16 femme, *|dit-il| chuchota-t-il,

233.17 ayons *|réellement| affaire

233.19 un *|pauvre| fou,

233.20 pourrait |se permettre de venir chez les gens pour les insulter?| <inventer tout ce qu'il vient de nous débiter?> // Comment

233.24 sur |le tout| <lui>, aboyant

234.5 apparut |enfin| aux

234.9 stupéfaits *|apparut| *<surgissait> Majorique,

234.13 Ms.: joué le tour!

234.22 voix <flûtée> de

235.7 ensorcelé! // <Et elle marcha sur lui comme pour le talocher, de même que lorsqu'il était enfant.> // Au

235.9 indignation, *|reprenant enfin le dessus sur l'étonnement| de

235.15 outrée, *|plus| flamboyante

235.16 un *<bizarre> aveu

235.17 bonheur <sans doute> entrevoyait.

236.5 cette <chère> vieille

236.6 famille, <elle existe> alors

236.6 alors *|qu'ont| que

236.7 et *|que sont| disparus

236.7 disparus *|d'autres| ceux

236.14 d'avoir <tant> voulu

236.20 Clément, |d'air| |à| *|l'air soucieux| *<|l|<d>'expression soucieuse,> — |et| il

237.2 Qu'est-ce *<donc> qui

237.7 Ms.: ses pasx cheveux

237.14 hiver, *|après tout| malgré

237.15 Majorique, [*|et| parce qu'elle l'avantageait,/ l'a emprunté,] |il aurait| tout

237.16 empruntée, |il aurait| tout

237.17 bien |pu l'emprunter| <se serait-il> <<décidé à en faire l'emprunt>> en

237.19 plaisant *|aux petits mystères, et si habile à au suspense| *<à entretenir |le mystère| et à garder en la vie son mystère>|.|<,> et

238.6 rond|, aux yeux taquins| espiègle|s| de

238.10 Jérôme, |il n'y a pas tant d| |<autant entre d'écart entre jeunesse et vieillesse.>| ces

238.11 deux *|êtres| silencieux

239.11 mais *<sait> bien

239.17 point *|<si bien>| coupée,

239.21 comme *<la lueur> de|s| songes

240.15 soir? |— Tu te souviens donc de cela| Il

240.20 rêve.» // *|Un rêve. Et déjà, aujourd'hui,| // Un

241.9 bien <est-ce que cela> se

241.12 arrive, <dit-elle avec une inguérissable nostalgie.> Une

244.6 l'ouest, [à se former et <se> grouper/ au pied d'une marche en la plaine,]. Un

244.12 affaires |ce soir| l'emmenaient

244.14 d'attente|, sans cause et sans but,| infiniment

244.23 coup <si fidèlement> le

245.4 indigne |peut-être| d'un

245.14 lance <parfois> en

245.15 hasard *|étrange et| bienveillant

245.16 main |sa vie,| sa

245.19 petit, <maigre> comme

246.2 - Ah, |dit-il avec respect,| notre

246.3 hommages|.|<, dit-il>. // Un

246.9 ici *|parlait| portait

246.9 d'un <sûr> goût

246.13 enfin|,| <unis> à

246.14 maison, |<(>parfaitement unis,<)> enrichis<,> l'un l'autre <chacun> par les qualités. <de l'autre>.| // - Et

246.17 notre [éphémère/ vie] tant

246.17 au |seul| profit

246.23 entendre, |pour ainsi dire| de

247.1 dire, |dit-il| <avoua-t-il> avec

247.5 donne |d'éléments|: les

247.6 cela [faire/ en quelque sorte] un

247.9 envers |lui-même| <son audace soudaine> et

247.15 une [pénétrante <et> chaleureu|se|/ attention] |comme on en voit peu souvent aux êtres,| <comme peu d'êtres en donnent ou en reçoivent> sans doute

248.1 exactement. <Dans ces cas,> |L|<l>e silence

248.1 silence *|d'ailleurs| *<au reste> suffirait

248.14 Ms.: âgée de dix-huit déjà.

248.16 Saint-Boniface *<chez les Soeurs Grises>, se

248.18 donner |déjà| tant

248.21 faisant [pourtant/rien], comme

249.3 reviendrai, *|ajouta-| répéta-t-il

249.10 sautant |dans l'air| attrapa

249.23 et |comme| <grave> vers

249.24 étoiles |de la nuit| <brillant> au

250.6 bourdon, *|ne l'eut-il pas dit| le

250.7 emplissait <<toute>> son

251.3 impression *|qu'elle avait| ressentie,

251.14 Ms.: on est soi-même si peu d'aplomb,

251.15 sentir *|fixée, de dévorée| à

251.15 point *|étudiée| examinée.

251.16 Ms.: quand, au dimanche suivant,

251.22 noire *|était piqué| brillait

251.22 Ms.: épingle <opale> dont

252.1 avoir *|salué tout le monde| causé

252.5 avec *|la jeune fille de la maison.| Eveline.

252.12 Ms.: La porte de la maison *|donnant| sur la galerie restant ouverte,

252.12 étaient |à la fois| <donc> avec

252.13 autres |et| <qu'ils pouvaient voir aller et venir,> et

252.21 peu |d'envie| <de regret>, elle

252.23 sentait *|toujours| déjà

252.24 question *<ce jour> de

253.5 tête *|cependant| pour

253.22 une *<séduisante> route

253.23 coude, |en| *|perçoit| s'avise

253.23 qu'elle |est pleine <semée> de pièges.| <peut malgré tout être semée de pièges.> // D'abord,

254.4 s'entreregardèrent *|alors|, ne

254.9 Ms.: il était clair, et aussi que sa pensée en somme était ailleurs.

254.12 départ |presque hostile| <si difficile>. // Et

254.23 devait *|aussi honnêtement que cela peut se faire| la

254.23 vérité |entière| sur

254.23 lui-même, |la| <l'entière> description

254.24 description *|exacte en autant qu'on peut soi-même la saisir| aussi

255.2 tout à coup |si| *|vides| vaines

255.5 soi-même? <Et> Ainsi *|, à Edouard, il| *<il lui> vint

255.5 l'éloquence. // |Tout d'abord, il commença par confesser une faute étrange — si faute elle était. Partout au monde, et toute sa vie — jusqu'ici, accentua-t-il, — il s'était senti en quelque sorte un étranger.| *|Enfant, déjà, chez ses parents, dans son milieu étroit et rigoureux| // Aussi

255.8 humain<, ses mobiles et ses tourments,> par

255.12 pas <tâche aisée, dans son milieu,> quand

255.14 était |hostile aux| <ennemi des> livres.

255.16 pas *<alors> si

255.18 peut-être *|sincèrement| par

255.20 Ms.: *|pour| *<par> on ne sait trop quelles raisons

255.21 tenaient |*<en tout cas>| l'étude

256.7 découvre à <y> |comprendre|, à |étudier.| <apprendre.> // Il

256.18 à *|travers| tout

256.22 qui |cette occupation| <de voir quelqu'un de cette manière occupé> semblait

257.2 prématurée|, la fatigue| de

257.3 devait *|aussi||peut-être| aussi

257.22 Ms.: Une de perdu|e|, deux de retrouvé

258.9 avait *|brûlé| *<fait brûler> sur

258.10 d'art, *<tableaux, en ces> merveilles

258.10 monde *|en lesquels il ne voyait, lui, que perdition.|*<ne voyant, lui qu'objets de perdition.> *|Après quoi, tout de même, il avait été lui| Pour

258.22 s'illuminèrent *|subitement| comme

259.3 Ms.: Elle se représentait ceux d'Edouard jetés aux flammes,

260.12 fuyaient... <Au ciel, les oiseaux> fuyaient.

260.18 nous *|étions partis| *<avions fait le voyage> de

261.11 mains, *|brusquement elle pleurait| à

261.13 dire, |que faire.| Si

261.15 par *|ses larmes.| ce

261.23 tout *|la liberté| d'être

262.1 étendues <de terre,> comme

262.3 s'assombrissaient|, redevenaient joyeux,| selon

262.4 recouvrir *|en passant| encore

262.14 mais *|peut-être| *<davantage> *|aimait-elle encore mieux| les

263.5 une *|petite| *<assez forte> moustache

263.5 Ms.: blonde. <Il avait les yeux d'un bleu prononcé, se fixant en une concentration singulière, à la fois tourné vers l'extérieur et sans [cesse?] aussi refluant à l'intérieur, comme si cet homme eût une peine infinie à échapper à lui-même.> La

263.9 Ms.: lui-même.> Ses yeux *|à la fois| bleus étaient tout à la fois excessivement pénétrants et tristes. **Nous avons supprimé cette phrase redondante.**

263.9 lui-même. <(>La lèvre était *|agitée| fine, souvent agitée de tressaillements<)>. // - Me

264.2 avidement. // *|La moindre pensée qu'il voit ainsi lui échapper qu'il a été sur le point d'obtenir de l'être qu'il aime| // Pour

264.4 Ms.: de qui il aime <lui est chère> a du prix — et peut-être

264.5 l'ombre |tentante| <passer au seuil du regard.> A

264.7 Ms.: pensée fort |originale et plaisante| <quelque peu impertinente> pour

264.8 avouer. // |Il la supplia presque:| <désira donc encore plus la connaître.> // - Ne

264.12 valait |vraiment| plus

264.24 propice. *|Eveline devina qu'elle| Dans

265.7 extraordinaire |donc| d'être

265.7 personnes, *|à penser à peu près la même chose au même moment| *<qui sans s'être consultées<,> |pensaient| n'en pensaient pas moins la même chose> tout

265.9 moment, |de| <la remplit de> silence.

265.12 l'inspiration *|de cet homme,| *<d'Edouard,> qu'elle

265.16 être. <Elle se demanda si un jour, elle-même serait ainsi exaltée.> // Au

265.20 regard *|était| par

266.3 n'était |pas le rôle| peut-être

266.8 dit <ce qu'elle avait entendu dire sa mère, à des visiteurs lui plaisant>: // - Mon

266.10 Dieu, *<oui,> monsieur

268.3 pu |c[r]loire| imaginer

268.23 il *|gardait| avait

269.7 Robinson Crusoé. *|Oui, un bon souvenir|. *|<que cela des ann[ées]>| Le

269.17 Ms.: lui donnait des leçons, la syntaxe, la grammaire, un peu de mathématique.

271.2 Ms.: ils se défaisaient en places comme une chevelure.
Nous avons remplacé «en places» par la locution «par places» qui, dans le contexte, semble plus appropriée.

271.6 soupir. *|Ah, non| Elle

272.5 avait *|pu croire a| été

273.7 soin *|seulement| de

274.8 encore <tout entier> désert.

275.8 sans doute *<honnêtes> qui

275.8 qui *|prétendent se garder propres| *|pensent| peut-être

275.13 le *|Québec, surtout| le Bas-Canada,

275.13 Ms.: le Bas-Canada, surtout le Québec
L'Acte constitutionnel de 1791 divise ce qui correspond aujourd'hui au territoire du Québec et de l'Ontario en deux provinces: le Bas-Canada (Québec) et le Haut-Canada (Ontario). Dans son texte, Gabrielle Roy, qui semble inclure dans le Bas-Canada le Québec et d'autres territoires, fait donc erreur. L'expression «Bas-Canada» signifiait peut-être pour elle tout l'est du Canada.

275.23 et [surtout/ dirigée] contre

277.3 il *|fallait pas la puissance <sur> que lui donnait le spirituel| n'était

277.4 salut *|sa formidable emprise| des

277.5 spirituel; *|enfin| <de plus> libérer

277.14 libres *|ne seront nous pas| cesserions-nous

277.22 poursuivit-il, *|l'un des derniers et très beaux points du program[me] libéral| le *|programme| |du| <le> parti

277.22 envisage |encore| d'ouvrir

278.1 parcimonieuse, <<comme si nous avions à ménager les territoires.>> A

279.5 magasins, *<parfois en salle paroissiale> devant

279.6 gens *|parfois| *<souvent> ricaneurs,

279.9 que *|peu d'hommes| les

279.19 affaissées, *|les yeux vides et qui droit devant lui paraissait regarder <regardait> d'un air morose lui-même se paraissait lui-même abandonn[é] Et qui|, <à> l'air

279.19 morose, <et qui> paraissait

280.10 plus *|vite| il

281.2 **Notes autographes sur deux feuilles insérées: 1896?**
23 juin 1896 8 juillet élection gagnée par les libéraux résignation de Tupper 13 instauration de Laurier

281.3 1896. *|Quelques| *<A quelques> jours *|plus tard|, *<de là>, Edouard

281.4 l'avait |encore| jamais

281.4 Ms.: vu <tel>, [arriva/ |en toute hâte|] *|et au cours de la semaine| <et en toute hâte> [par surcroît/ un jour de semaine] tant

281.6 pouvait *|plus| |différer| <plus garder rien que pour soi> <<plus pour soi garder>> l'heureuse

282.18 Lui-même *|serait| aurait

282.22 gouvernement *|allait| taillerait

283.3 qu'il *|se trouverait| *<serait> à

283.18 Ms.: électorale, *<puis devenu co-pro<priétaire>> et

284.11 Ms.: De Saint-Boniface, qu'un gros village alors,

284.22 les *|graves| responsabilités,

285.4 autre *|s'il sentait auprès| pour

285.6 lui-même, *|mais un courage, une audace| ni

285.18 Ms.: de la lui faire observer,

286.6 comme <tout> atterrée

286.7 sérieux, |mais surtout,| <et> le

286.11 la <toute> jeune

286.16 Ms.: «Ma station dans la vie»

286.17 Ms.: tout cela, la station, le rang,

286.21 semblait, [jamais <ne>/parlait] avec

287.3 marie<;> *|tout et, cependant, on ne mentionne jamais| // - Ah,

287.10 sais, |trop jeune sans doute pour connaître votre coeur, mais Eveline, il est, il reste un inconnu toujours.| Il

287.11 accorder *|un an ou deux encore, pour vous donner| plus

287.12 C'est *|d'abord ce que votre père a mis comme| du

288.3 avait, |cela paraissait long<,>| *|bon répit| |d'identifiant| <c'était> en

289.8 **Ce paragraphe et les trois suivants avaient d'abord un ordre différent dans le manuscrit de Gabrielle Roy: premier paragraphe: «Elle devait...», deuxième: «C'était bien le mot...», troisième: «Mais si Eveline...», quatrième: «Elle <Céline> monta...».**

Puis Gabrielle Roy a changé l'ordre de ces paragraphes en les numérotant. Le texte établi suit donc ce nouvel ordre.

289.8 Ms.: faire!» <(>Mais<)> si

289.13 allongée |assez longuement|,<;> |et| elle

289.18 Ms.: c'était désastre.

289.23 Ms.: supplice <n'y a-t-il> il y a à

290.3 tout. // Elle <Céline> monta

290.3 Ms.: aujourd'hui <ce jour> une

290.4 Ms.: penser, Céline <elle> effleura

290.6 entrait *|en cet abri| une

290.7 échappée |de plaine| <du paysage>. Elle

290.15 jamais|,|<.> *|du moins tel| // - Tu

291.13 parce |qu'ils étaient| <qu'elle les tenait> responsables

291.22 survient [autant dire,/ un inconnu,] qui

292.8 offraient|.| <et peut-être quelque chose en eux d'injurieux à la simple vie humaine.> // - Il

292.20 Ms.: Puis tourna sur ses talons.

292.22 Ms.: comme en passerait plus grand nombre.

293.2 disparus <ils étaient> presque

293.5 radieuse, |gaie,| remuante,

293.10 vérité *|François pensait tout autrement qu'avant des femmes| la

293.16 ouvertement, *|n'avait-il pas| *|n'était|-il *|pas lui aussi| *<n'avait-il pas été> d'avis

293.16 d'avis *<lui aussi> qu'elles

293.17 nées *<uniquement> pour

294.3 doute, *|combien différent| il

294.4 Ms.: et *|souffrance dans| le coeur pour elle, <tout autre était son sentiment. Il y avait souffrance dans son coeur> pour

294.5 toute *|femme| jeune

294.6 peut-être, *|pour toute femme|. Il

294.21 qualité, *<et qu'il t'aime,> c'est

294.23 faisais *|Il disait cela, et ses pensées suivaient cependant un autre cours.| du

294.24 a <si> peu

295.4 trouve <trop> jeune

295.4 jeune <encore pour le mariage.> // - Jeune,

295.9 Ms.: guère une journée passait

296.11 manquer, |à| |<et celui>| qui

296.12 montagne, *|son lui coupe-t-on feu et enthousiasme| parle-t-on

296.13 route|?| <avant le sommet? N'est-ce pas le sommet qu'il faut surtout [montrer?]>» // - Il

296.16 Ms.: uniquement et pas trop *<ni non plus trop> de

296.22 souvent. |Cela faisait un début difficile.| <Cela était ce qui devait rendre difficile> la

296.24 vivaient *|étaient| faisait

297.2 que *|la femme en portât les conséquences les plus lourdes.| c'était

297.14 même. *|Il était troublé, se leva d'un bond.| <Et dès lors ce qu'on lui a enseigné à rejeter en son esprit, on le lui présente beau et nécessaire>. // Il

297.21 natures *|qui pense mieux| que

298.7 doute|, le croyait-il.| L'idéaliste

298.7 croyait [malgré tout/ possible], à

298.15 Ms.: la fine *<étoffe> texture du ciel

298.16 dans |l'élément liquide.| la

298.20 choses *|encore| *<rares>. Peut-on

299.1 fut *|tremblante et| émue

299.14 voir |peut-être| <un peu de> ce

299.17 voyait |entrée| dans

300.5 laquelle |il était| justement

300.5 justement |si troublant| il

302.14 Ms.: elle lui semblait toute prête

302.21 retint *|un moment| captif.

304.14 elle-même *|aussi| assise

306.3 par *|surcroît| *<trop d'abondance> devenant

306.14 visage *|endormi| dont

306.19 incomparable. |que l'avenir somme toute, ce ne pouvait être que soi-même en mieux, en plus beau et <parfaitement> réussi.| // A

306.23 Ms.: si elle <celle-ci> était

307.1 était <tout à coup> de

307.1 métal |plutôt que liquide| – <c'était> une

307.11 les [chauds/ yeux bruns|,|<et>]. Là

307.11 aussi *|, là même| brillait

307.20 yeux *|plongea le regard| regarda

308.7 sourire. // *|Malgré tout,| |e|<E>lle

308.8 Ms.: personne n'avait jamais entendu de la famille McGillivray.

308.10 peut-être *|se trouverait-il quelqu'un,| tu

308.12 me *|fais l[à]| donnes

308.15 Ms.: Et tout à coup, à voix haute, se dit:

308.19 Ms.: n'eût gardé *<pas> quelque trace

308.20 ordinaire. <Ceux qui l'avaient une fois aperçu ne pouvaient pourtant l'avoir banni de leur mémoire.> |Et||l|<L>a nuit

308.22 traversé [et pris en ses filets sombres,/ le petit lac] |elle| <Eveline> se

308.23 appeler: <doucement|:|<,> comme si sa voix n'eût pas à aller loin pour atteindre>: // - Donald

309.3 Ms.: Puis plus bas, chuchota

309.6 Ms.: grasse, ronde pas mal.

309.9 Ms.: et se tut.

309.14 Ms.: et songea

310.5 Ms.: apercevait la << un peu ce que peut créer de grand l'amour: un autre être. Cela était déjà cet autre être que voulait Edouard>> grandeur d'être en quelque sorte crée par qui nous aime assez.

310.11 **Note en marge: marche d'Eveline sur la route**

310.12 coeur *|tremblait| telle

310.13 Ms.: découvre aussi plus loin d'ombre amassée

310.13 d'elle *|perçoit plus laisse aussi plus loin| découvre

311.3 avenir, *|ensemble| |assemblés| <ensemble sous un même toit.> // François

311.9 comme |adoucis| <moins amers.> // François

311.19 est <plus> mystérieux

311.19 mystérieux <qu'on ne le croit>. Pressé

312.12 vinrent |bientôt| aux

312.21 résignation.<, car le rêve est toujours plus grand que la vie n'a pour le contenir de récipient.> // Elle

313.6 l'âme, *|c'est celui l'âme peut se trouver heureuse| il

313.10 qui *|ce soir| lui

313.16 pourrait-il? // *|La musique| // Son

314.1 Ms.: saisie alors de ce quelques mots peuvent suffire

314.2 à *|nouer| rendre

314.7 mystérieux. *<Elle pensa:> |O|<o>n est

314.11 dévora. |Comment se rejoignaient-on?| *|Quand enfin, les deux inconnus s'appelant dans le noir se trouvaient| Deux

314.17 découvre *|vaut-il| paraît-il

315.1 |VIII| VII

315.21 Clément. |Il avait au reste pris grand soin d'en souligner la valeur. Ce n'était pas tous les jours que l'on pouvait se procurer pareil vison, et s'il n'avait eu la chance de l'acheter au trappeur même l'ayant capturé, certes, il n'aurait pu, malgré son grand désir, offrir une si belle fourrure. Chacun par devers soi avait conclu que <sur> ce trappeur<, sans doute obligé à Clément, celui-ci avait eu comme toujours le dessus.> devait être fort obligé à Clément.| *|car| |De toute façon, c<C>'était une peau de choix, et apprêtée comme elle l'était, <à> donnait<er> une étrange <l'> illusion de la vie. Au cou d'Eveline, c'était en effet comme une petite bête vivante, avec ses griffes, son museau allongé

et ses yeux de verre.| <<<Il avait au reste pris grand soin d'en souligner la valeur et que sans quelque chance jouant en sa faveur et malgré sa générosité jamais il n'eût pu offrir à sa soeur un si parfait vison. Chacun en avait par devers soi <déduit> que sans doute sur quelque trappeur de sa connaissance, à lui obligé, Clément, comme toujours, avait eu le dessus. Quoi qu'il en soit, c'était en effet une peau magnifique et apprêtée à avoir l'air vivante. Au cou d'Eveline, la petite bête avait l'air comme furieuse encore, avec sa gueule ouverte, les dents à découvert, ses griffes allongées et ses yeux de verre.>>> Elle

316.22 dit *<quelques mots;> *|elle l'avait dit| *<elle les avait rapportés> à

317.3 doutait, *|à présent,| connaissant

317.4 méfier *|de plus en plus de son| à

317.6 main |préparés et| par

317.8 de *<fortes> dettes.

317.19 paraître. *|De temps à autre| *<A intervalles>, ils

317.20 demeuraient |tout| étonnés

317.22 jours|.|<, d'eux-mêmes les décevaient.> // Les

318.2 chapeau |encombrant| pour

318.5 regret |pourtant|, elle

318.18 lointain, *|si solitaire| tellement

319.1 surgissaient *<à côté> une

319.20 feuillages *|d'un rouge| ardent.

320.5 d'elle *|elle s'allongeât infiniment, l'appelait| celle-ci

320.8 qui *|recommençait toujours| longtemps

320.13 être. // <X X X> // A

323.1 ensuite *|le tracé| de

323.10 joaillier |dans une boutique| chez

323.22 monde |aussi| réuni

324.9 était <assez> jolie,

324.10 jolie, |gracieuse|, un

324.14 lui *|traverser| barrer

325.17 regardaient-ils *<donc> à

326.4 cérémonie *<même> et

326.15 l'âme. <Pour brouiller les pistes.> Oh,

326.18 étrange|?|<, plein de sous-entendus?> // Elle

327.1 Ms.: pourrions-nous faire du tort?

327.4 de |vin| <cru> français

327.4 français *<apporté> par

327.16 ayant *<quant à lui> six

327.19 l'éternelle <(>ambiguïté<)> <parenté> de

328.10 voyage. <L'horizon est lointain> |tout d'abord|; on

328.12 Ms.: <(> Il y a des récifs, dit François *|au long du voyage,| des tempêtes parfois, puis des heures de calme félicité.<)>

328.14 avoir |ensemble| lutté

328.14 que *|d'apercevoir dans la douceur du soir,| que |d'être toujours côte à côte pour l'| <d'être ensemble au moment d'> apercevoir

328.15 d'apercevoir |ensemble,| le

328.17 voyage. // |Et alors,| |i|<I>l rendit

328.18 impatience. |Elle n'avait pas l'âme marine et dans ces images d'eau et de récifs reconnaissait mal ce qu'avait été pour elle la vie de mariage.| // - Sans

328.19 voici, |continua François,| je

328.21 aussitôt |il faut vous| <convient de se> dire

328.22 c'est *|la femme plus encore que| l'épouse

329.9 Ms.: celui sait bien

329.15 avait <surtout> aimé?

329.20 m'enchantera.» |sans raison un visage tout illuminé. Elle se disait: Dieu! quelle belle vie je vais vivre auprès de cet homme qui sait si bien parler et sans doute tous les jours de ma vie par sa parole m'enseignera, m'enchantera.| *|s'étonnant| // Toutefois

330.2 faire *<à cause d'elle> éloquent

330.9 elle était *|dans l'ombre d'eux.| *<se plaçait un peu dans leur |ombre.| <soleil, à eux.>> // François

330.20 avait [avec tact/ touché] au

331.3 allégeances<: foi et langue> qu'il

331.5 coutume|.|<,> <parmi eux> <de lier ces deux |fidélités| <loyautés>> Néanmoins,

331.7 Ms.: lorsque Dom Charles se mit-il à parler

331.18 communion *|à cette source d'eau vive.| avec

331.19 amour. // *|Pendant qu'il parlait,| Eveline,

332.18 celle-ci *|voyait| un

333.5 celui *|qu'il avait personnifié| qui

333.5 Ms.: qui les avait mystifiés deux ans auparavant. l'année précédente.
Eveline est âgée de dix-huit ans (p. 248) lorsqu'elle fait la connaissance d'Edouard, au mois d'août de «cette année même» (p. 244) où a été prise

la photographie de famille. Puis, elle se marie à dix-neuf ans (p. 295). Il s'est donc écoulé un an entre les noces et la photographie de famille.

334.6 Ms.: et se tourna

334.24 lui, |un homme| qui

334.24 qui |par| *|ailleurs| aimait

335.21 enfants! <<|«|Nos pauvres enfants!»>> // <X X X> // Quand

336.6 paysage *|que tout aujourd'hui| qui

336.7 cela *|ensemble| se

336.7 Eveline|,| <en devint> infiniment

336.10 reprit-elle |avec| *|un beau| en

336.11 je *|serais| pourrais

337.1 regard, *|y voyant| à

337.5 vous. *|Ensemble nous| pour

337.16 avait *<une fois> dépeintes|.| <et ainsi toute la vie.> // Il

337.18 montrer |un front sévère et quelque peu irrité| <,> *<un visage gêné,> |et| tout

338.6 elle. // — *|Et ainsi, vous contribuerez à bâtir le pays, comme une femme le doit, en m'inspirant courage et conviction.| *<Vous serez celle qui *|inspire| m'inspirera et m'insufflera le courage qu'il faut pour bâtir le pays, et ainsi se fera-t-il comme vous en rêvez.> // - Oui,

338.9 - Oui, *|je sais, dit-elle, penchant la tête| l'inspiration,

338.13 âme. *|C'était à cacher sans doute tant de chos[es]| Par-dessus

338.15 Ms.: bien vite assez

338.17 - Oui, |disait-elle| <acquiesça-t-elle.> // Elle

338.18 bruit, |en silence total.| une

338.22 ainsi. <Pour l'avoir oublié, elle venait de causer à Edouard sa première déception sur elle.> // Sous

339.3 adorable <à voir> qu'Edouard

339.4 atteindre *|l'enveloppe.| l'extérieure

339.5 Ms.: jusqu'à ses idées à elle *<personnelles> de bonheur

339.6 lui *|ravir| confisquer

339.6 confisquer <aussi>. Alors

339.20 pour <toute> la

339.22 va *|avec lui aussi.| avec

339.23 d'être <lui aussi> *|étranger et seul.| à

339.24 l'étranger <et si> seul.

340.2 lumières <électriques> brillaient

340.9 passaient *|au son mélancolique du trot| au

340.13 fût *|sur le devant.| juste

340.13 Ms.: menton. |Elle| Elle allait, étrangère à elle-même, comme une petite reine, elle allait comme une <petite> reine très liée, au long avenir nostalgique. <Elle avait l'air, un peu étrangère à elle-même, d'une petite reine en exil; elle avait l'air d'une petite reine très liée, au long avenir nostalgique.>

341.1 **Ici commence la troisième partie du manuscrit, qui comprend les textes des chemises 5 à 7 de la boîte 74 (BNC).**

341.1 Ms.: Dans les commencements <premières années> de

341.3 elle. *|La première <dernière> fois qu'elle| A

341.10 de *|l'immense| *<la vaste> rue

341.14 Bobonne *|en fut| se

342.9 lointains. *|Et Bob[onne]| <enfin> ce

342.11 l'impression |très nette| d'une

342.11 de |performance accomplie| *<défi surmonté, d'accomplissement.> Au

342.12 d'arrêt, s|a|<on> [ancienne/ valise] de

342.13 son |grand| manteau

343.8 rue |venteuse|, Bobonne<, au vent,> se

343.11 le *|coût| prix

343.12 Ms.: tram |n'|était <une peccadille> rien comparé

343.13 d'un <trajet en> fiacre.

343.14 Bobonne |, autant maintenant|. De

343.23 française *<dont on voyait les clochers> de

344.1 détendit <un peu> et

344.5 paix|, d'allégement<,>| <et de tranquillité>. Son

344.6 pourtant [infiniment/ inquiet] de

344.6 Ms.: voici |bientôt| <plus de> trois |mois| que

344.7 Ms.: que l'on avait <eu> d'elle

344.11 mariée <et passée sous la tutelle d'une autre autorité>: «Va

344.13 Note en marge: en puissance

344.19 fendillait *|en larges morceaux selon| en

344.24 glaces; <cela lui faisait penser à des assiettes en équilibre précaire>. <<Des>> On

345.2 pont *|on sentait la poussée| se

345.16 Ms.: quelqu'un |d'infiniment| étranger

345.16 à |Lina| <elle-même>. // Ah,

345.20 trop |dure la vie charnelle| <lourdes les exigences charnelles>. Car

346.1 définitive, *|le sort de chacun| elle

346.3 et <surtout> François

346.5 avait *|néanmoins| pris

346.14 bon|, un très bon| numéro.

346.16 Ms.: Elle<,> |en| <<elle>> avait tiré un,

346.19 neuve, *|assaillie de| malade,

346.22 grossesse, |affolée de ne plus pouvoir elle-même prendre soin de ses bébés| et

347.1 soin, *|un peu| affolée

347.3 parents [elle-même/ comme une enfant <ahurie>] s|e|<'y> réfugier.

347.9 Nicolas |marié et| pour

348.1 avait *|pour eux| pas

348.2 Ms.: il n'était aucun moyen d'échapper.

348.5 seule *|en sa grande maison| et

348.8 celle-ci *|au vrai| n'avait

348.9 s'installer |véritablement| <convenablement>, *|les naissances| ses

348.14 pied *<et quoiqu'elle fût à peu près seule dans le tram continuait à surveiller sa valise.> Cette

348.17 Ms.: droits, <Cette petite ville> *|à maisons de planches| de rues |rectilignes| à angles droits, <à plan rectiligne>, de

Nous avons supprimé une partie de phrase redondante: de <Cette> à droits.

348.18 ensuite <venait un champ vague |après [quoi?]| <et [puis?]> apparaissait un autre [illis.] de hameau — cette petite ville à la à |l' [décousue?] et déjà pourtant| fois décousue et si [illis.] rangée> lui

348.23 Ms.: les choses pour ainsi inchangeables

349.1 plainte, *|avait paru| <au contraire> [avait paru/ à vivre ici] |y| voir

349.4 perspective; *<décidément> la

349.11 grelottait. <<Une ville de prières, pensait Bobonne; même des carmélites y sont [illis.] petit cloître. Et cela lui paraissait étrange.>> Au

349.17 ormes *|entrevus|, mais

349.19 autour. |Au-dessus d'elle| |l|<L>e ciel

350.14 un |enfant| <bébé> au

350.17 loin, *|une dure existence d'ennui, ne mettant les| *<|et| s'y ennuyait des siens, |pour mettre les|> <et ne> <mettant les> pieds

350.19 fois, *|était-il| assoiffé

351.1 la *|passagère vie| *<personnalité> humaine,

351.3 mené |par tout cela,| loin

351.11 intervenir. <(>De tous temps, ils avaient aimé un jeu bizarre et absolument exécrable; s'embusquer avec des plats d'eau pour se les déverser sur la tête les uns les autres; les plus petits, bien entendu, moins agiles à s'esquiver, en recevaient le plus. Leur mère absente, ou malade, ils s'en donnaient à coeur joie. Dans presque chaque coin, derrière chaque porte, se tenait un enfant avec son plat *|d'eau|, sa bouteille, prêt à en jeter le contenu sur qui allait passer. Il y avait des flaques partout, le parquet était sali; les uns avaient les cheveux tout trempés, pleurnichaient; les plus grands riaient comme des démons. Et d'abord, parfaitement médusée, Bobonne avait eu l'impression qu'il devait se trouver cent enfants au moins en cette maison.<)> <<<Lorsque sans

surveillance, ils avaient cette fâcheuse habitude de se poursuivre pour s'asperger d'eau. Embusqués dans l'escalier ou tapis contre les portes avec des plats ou des bouteilles |d'eau| <pleines>, les plus grands attendaient le passage des plus petits pour leur en verser sur la tête le contenu. Puis c'étaient des cris, des galopades, des rires, des pleurs aussi parfois. Le plancher était sali, les cheveux, les vêtements, trempés. Parfaitement médusée, Bobonne avait l'impression qu'il devait se trouver cent enfants au moins en cette maison pour faire tant de dégâts et mener pareil «train».>>> Mais

352.18 Ms.: les yeux grands sombres

353.3 Ms.: Régina

353.6 Bobonne|.|<, on ne peut pas être à deux endroits à la fois».> Et

353.9 départs. <«Et allez loin», dit-elle.> Elle

353.17 reine, *|tout| chargés *|de tout un sens| d'un

353.18 rien *<de mauvais> ne

353.19 pouvait *|plus vous atteindre| encore

354.6 surtout *|éprouver| exprimer

354.21 vit, *<retraversant son esprit,> au

355.1 avait *|encore| plus

355.5 jours. <Il n'y avait pas là de quoi se plaindre.> // - Tu

355.8 tour-là *|on l'a toujours| *<on l'a> un

355.16 d'être *|soi-même| un

356.13 autrefois *<l'avait-elle fait> un

356.15 peu. *|Et de cel[a]| Lina

357.23 **Nous avons supprimé la phrase suivante puisqu'il s'agit du point du vue d'un autre personnage (Bobonne):**

enfants. <(>A son dire, cela n'était pas possible; jamais les enfants ne mangeaient trop.<)> // Par

358.10 avait <là> un

360.11 on |leu leur| achète. <d'eux les bébés.> // - Pourquoi

361.15 ramenant *<quelquefois> profondément

361.20 portante, *|libre d'en faire à sa guise, elle n'eût| enchaînée

361.24 phrase *<riche> rencontrée

362.1 peut *|être| apporter

362.2 soi. Un|e sorte d'|émerveillement

362.4 compensation *|toujours| malgré

362.16 écrivait |souvent,| deux

363.15 pourtant *|était de ce ton.| en

363.18 loin, *|se trouvait un passage| il

363.20 qui *|en valait la peine| devait

364.3 et *|peut-être| se

364.10 Ms.: avait sacrifié *<dénié> un

364.14 silence. *<de malaise.> Elle

364.23 salut! *|Parcourant le reste de cette let[tre]| // Elle

365.1 exilés, *|— et c'était ainsi qu'elle aussi aimait le mieux le voir| en

365.2 fond, *|elle aussi| c'était

365.20 soin |à| <qu'elle devait> prendre

366.11 bêtes *|aussi| engagées

367.17 il *|se plaisait| racontait

368.4 fois, *|on était parti tous| ne

369.11 immensité [autour de lui/déployée], *|son âme| de

369.23 maîtres»? *|Elle, elle l'eût fait?| «Moi,

370.6 Ms.: aux grands yeux d'épuisement!

370.18 encore. *<Avons-nous étudié, nous?> Bougonnant

372.9 partirait. // *|Des larmes aussitôt| Eveline

373.15 Bobonne *|tout à coup| s'avouait

373.23 de *|faire| donner

374.4 armoires *|en ordre,| *<rangées>, la

374.6 allait *|bien| selon

375.13 Ms.: ardûment.

376.3 cette *|lâcheté du corps| servitude

377.20 observé *<par son fils,> il

378.1 alors, |tourmenté de jalousie,| <comme> *<pour la forcer à |s'apercevoir de lui,|> <s'occuper de lui, à le voir, à tenir compte de sa présence>, <q>u'il se

378.4 terribles. |Mais hélas,| |i|<I> n'y

378.5 père. |Etait-il vraiment diable comme elle le disait? Il ne pouvait savoir ce qui l'agitait tant, pourquoi, sa mère malade, il n'était pas plus gentil pour elle. Il ne pouvait presque plus retenir son chagrin, ses regrets <remords à mesure qu'il>, de se voir à chaque instant s'éloignan<i>t de la maison.| <<<Ungrand garçon, à neuf ans bientôt, qui devrait donner l'exemple à ses petites soeurs, lui représentait-on. Et, il ne savait pourquoi, ce rappel à l'ordre, malgré tout raisonnable, semblait le pousser à plus de rébellion encore. Etait-il vraiment si diable qu'on le disait? Il ne pouvait comprendre ce qui tant l'agitait, pourquoi il n'arrivait pas à se rendre plus gentil pour sa mère qu'il adorait pourtant. Son chagrin,

ses remords [croissaient?] à mesure que le train l'emportait loin, [de plus?], plus loin de la maison.>>> <Tout à coup,> |I|<i>l s'abattit

378.18 se |rappelait| <souvenait>. Majorique,

378.20 se |rappelait| <souvenait>. Il

379.6 Et |déjà, vif, changeant,| Robert

379.6 Robert <cet enfant si changeant,> à

379.7 riait *|de bonheur.| |penser à ces petits chats cachés et qu'en effet, sûrement, il allait découvrir. <déjà> |<du tour qu'il allait sûrement jouer>| <à la pensée de ces petits |cachés| si bien cachés fussent-ils qu'en effet, [il allait/sûrement] découvrir et, quoique le vieux chien n'aimât pas cela, qu'il attellerait Tam, et chasserait les poules, et quoi encore! Pour consoler Robert, elle lui rappelait les amis qu'il allait retrouver à la ferme: Prince, le cheval de labour, la vache Caillette; et Minette; et Tam. Robert déjà relevait les yeux, <(>intéressé<)> captivé.> // La

379.11 **Nous avons ici ajouté des «X» afin de signaler une rupture dans le récit: on passe ainsi moins brusquement du voyage en train de Bobonne et Robert à la venue de la nouvelle bonne.**

379.17 famille, |Alicia| |<Agnès>|, à

380.14 étaient *|à la fois| réconfort

381.9 parut *<tout à coup> si

381.17 honte. *|Allait-elle avouer| Le

381.19 dire *|qu'un instant, auprès d'elle,| qu'elle

381.20 douce *|jeunesse| *<présence> se

381.21 vieille *|déjà|, sa

382.4 un *|beau| carton

382.6 grandissant, |elle lisait, et l'émotion déjà _ faisait trembler sa main| <de stupeur, d'émotion |faisait| elle lisait>: // L'aide

382.10 **Nous avons dû supprimer deux phrases («Etait-ce possible?» et «Pareil honneur [...]»), car elles étaient redondantes:**
lieutenant-gouverneur // <Elle avait lu, relevait les yeux>. <<<La carte tremblait entre ses mains. Etait-ce possible? Un tel honneur! A elle qui, hier, <parcourait> en chariot à boeufs les immensités sauvages du pays!>>> Etait-ce possible? Pareil honneur à elle, qui, naguère, |petite fille assise| <il n'y a pas si longtemps, voyageait en chariot à boeufs. Et aujourd'hui,> elle

382.17 carton, *|saisissaient| relisaient

382.21 exceptionnel, *<en le berçant> <rend> conscient

383.3 papa, *|Elle l'aurait voulu auprès d'elle| vois,

383.14 quelqu'un, *|et c'était normal. La femme| C'était

384.4 lent. <et déçu>. Grand

384.7 précieuse, *|en plein milieu| *<isolée>: Monsieur

384.18 fantasques, *|inaccessibles| éloignées,

384.24 Ms.: à nouer *<passer> à

385.11 peut |l'ayant une fois connu, en| vivre |ensuite| toute

385.11 vie|!|<, l'ayant, en passant, une fois connu.> Ils

386.6 arrivent, *<aussi> des

386.22 pour *|l'achat de| la

387.9 a *|souri| saisi

388.8 Ms.: qu'il est en de même,

389.1 gouverneur *|sera-t-il jamais plus qu'un songe.| *<... un songe!>

390.10 Ms.: Cela n'avait nullement monté la tête à Priscilla.
Il faut sans doute entendre «se monter la tête», dans le sens de s'exalter, se faire des idées.

391.1 Car, [était/enfin,] parvenu

391.4 savoureuses. *<Par exemple,> Cette

392.6 chapeau *<lui-même> qu'elle

392.6 envoya *|voler| *<à la volée> sur<,> |la commode| tout

392.8 lit. // - <Mais> |P|<p>arle, <toi>, raconte,

392.15 d'être <si bien> comprise

392.20 âmes <aux éternelles choses>. |Oui,| sans

393.5 qu'elle |file ailleurs| <vient de loin>. Ses

393.16 rigoureux; <avant tout> faire

393.16 avoir <des enfants,> beaucoup

393.17 d'enfants, <sans doute> pour

393.17 pour |le salut des| *|leurs| <assurer des> âmes <à Dieu> <<< — mais aussi dans un but tout social de survivance à des [coutumes?] particulières, à une fidélité; pour faire nombre contre d'autres humains. |Elle, elle Prisci[lla]| Priscilla, elle, avait l'amour. Non pas seulement de coeur ou de tête. On devinait chez cette jeune femme des nerfs et des sens apaisés.>>> |et aussi pour faire nombre dans un but de survivance;| *| survivance de la foi,| |de fidélité à la foi et aux traditions. Elle, elle avait l'amour. Et non pas seulement de coeur. A une sorte de tranquillité lumineuse on devinait chez cette jeune femme des nerfs, des sens| apaisés. |Désir et amour ne se séparaient pas dans son esprit. A cette époque, en| *|cette| *|<ce genre de>| |société, c'était chose malgré tout assez rare; ce l'est peut-être encore.| <<<Désir et amour ne semblaient pas en son esprit être l'objet d'un déchirant partage — chose assez rare malgré tout en |cette époque| ces temps; et peut-être l'est-ce

encore plus qu'on ne le croit dans le difficile règne humain.>>> Mais

394.9 qui [en ma vieillesse solitaire/ viendras] me

394.13 moindre *|ombre| *<tache> à

394.15 elle |si beau| <tant de> soleil.

394.16 soleil // |Elle sourit un peu.| // - Te

394.16 rappelles-tu, <fit-elle>, quand

394.18 moi — |même les soeurs,| sauf

394.22 sottes, |ces enfants mijaurées,| fit

395.7 nous |voyant| *<apercevant> pour

395.17 rappela <à son tour> Priscilla.

395.22 encore? //|- Oui, il vit encore. A mon départ de la ferme, quand je me suis mariée, on m'a écrit qu'il avait pendant plusieurs jours refusé de manger. Petit à petit, il a repris vie, pour se mettre à la dévotion entière de mon père. Paraît-il que boitant à présent de vieillesse, il le suit encore partout mon père, s'imaginant sans doute le protéger.|<<< <<Tamme>> // - Oh! non il est mort, brave bête, bon chien, cher Tam! // - Oh! non, penses-tu! s'il vivait encore, |cher Tam,| il aurait, quoi,: 14 ans, quinze ans. C'est très vieux pour un chien! |[illis.]| <Il est mort, brave bête,> bon chien, cher Tam, va! // Elle raconta. // - Quand je suis partie [pour me?] marier, il |est|<a> tenté |resté| de me suivre. Il n'est revenu que deux ou trois jours plus tard, [illis.] affamé. Dès lors, à ce qu'il paraît, il s'est voué à mon père. Comment peut-on avoir regret, s'exclama-t-elle. de la mort même d'un chien. // - Ah! c'est qu'ils nous aiment tant, parfois, dit Priscilla.>>> Les

396.9 Ms.: Ses yeux <Le [illis.]> allèrent
Pour éviter une confusion avec le personnage de Priscilla, nous avons remplacé «Ses yeux» par «Les yeux d'Eveline».

396.10 plaine |heureuses| <si bonnes> à

396.19 alors *|trente et un| *<vingt-neuf>. Sera-ce

397.6 Ms.: en voyageuse |si| loin, |si| loin parvenue

397.9 mains, de|s| [légers/baiser<s>] dans

397.16 humain *<engagé> dans

397.19 vaguement, *<par petites phrases circonspectes,> |Eveline pressentant que son amie<, même> sans enfants<,> était malgré tout plus avancée qu'elle en ce mystère de la chair, Priscilla craignant d'emmener celle-ci à se découvrir| <sentir> |plus seule, mal répartie| <moins docile.> <<<Eveline pressentait son amie, quoique sans enfant, plus avertie qu'elle dans les voix de la chair, Priscilla à son tour craignait de mener Lina à se sentir plus seule, moins docile.>>> Et

398.2 pas |trop en convenir| <l'avouer>. Elles

398.6 bizarre, *<dit enfin> Lina

398.15 comprendre. *<Par exemple,> |P|<p>ourquoi un

398.20 que |,| *|pour eux,| les

399.1 eux <aussi>, dit

399.4 rougit |presque|, [quoique fort mal à l'aise./ reprit courageusement<,>]: // - Ce

399.7 moi, |parce que j'ai eu tant d'enfants déjà|... enfin,

399.8 tout<, nous ne sommes pas souvent ensemble, même si nous> avons

399.14 elle-même *|tout le mérite| quelque

399.16 tiré, *|de grands cernes| |d|<l>es cernes

399.18 changea |adroitement| de

400.11 pour *|la maison nouvelle| bâtir

400.13 sera |pour le chauffage central. Après,| pour

401.2 à |payer, sans cesse payer| <acheter>, jusqu'à

401.4 demeurée |de la campagne| <campagnarde dans l'âme!> D'avoir

401.9 voir un *|homme| vie

401.19 rire |presque| *|heureux.| nerveux.

401.20 réfléchi *<parfois> comme

401.21 fille <et |femme| de> |d'un| magistrat,

402.7 Ms.: violence <et tout à coup> que lui

402.10 savoir-faire, *|enfin ce qui met en valeur les mettant en valeur permet| tout

402.11 Ms.: leur *|grandeur.| inlassa cadeau

402.17 montrait *|grande| fierté,

403.11 permettait *|chez nous,| pendant

403.13 non, *<je n'ai jamais dansé.> Il

403.17 Ms.: Maintenant, aurions-nous le tour? *<saurions-nous encore comment?> // - Mais

403.19 Mais *|oui, et vous irez bien ensemble un jour| bien

403.22 Autre *|cruauté de la natu[re]| effet

404.2 toi-même, <l'enjoignit Priscilla.> // Elle

404.8 chose. // *|- Oh, se défendit Priscilla| // Car

404.9 une *|assez| jolie

404.14 Ms.: Puis se ravisa:

405.8 désir, *|tout à coup| apparaissait

405.13 Priscilla *|en arrivait au dernier quatrain:| chantait

405.18 profonde. // *|Et enfin, elle terminait| // Enfin,

405.24 rêveuse. *<Que voyait-elle?> Ces

406.1 l'amour *|qu'elle apercevait,| *<peut-être> tranquilles,

406.5 d'Eveline *|montées sans bruit| que

406.9 cheveux <noirs>; celle-là

406.10 encore *<toute> joufflue.

406.12 Ms.: rendrai|.|<, et la reverras-tu!> // Eveline

407.5 venir *|consoler.| encourager.

407.14 devoir — *|l'amour. toujours au lieu de l'amour.| des

408.2 Ms.: portait *<cependant envers l'amour une sorte de respect.> une sorte de témoignage. Après

408.5 avait *<déjà> subies

408.6 insignifiantes *|copies| départs

408.18 Ms.: Charles-|Léonard|, en

408.18 du |village perdu là-bas et de son curé.| <prêtre qui les avait mariés.> |Oui, ils auraient fait cela.| Et

408.20 doué; *|les âmes savent inventer ces raffinements de supplice envers elles-mêmes;| *<il y a des âmes pour savoir inventer contre> elles-mêmes

409.1 D'habitude, *|jusqu'ici,| quelques

409.1 couches, [tout?] des

410.2 humain. |<Ensuite à>| <<<Ensuite à chercher. Ah, si seulement il y avait quelqu'un à accuser. Dieu, encore, il est vrai... Mais est-ce que cela seulement l'affecte |d'être accusé|!>>> // Puis,

410.8 étranges *<de deuil et d'espérance. de désillusions.> <<le grand fond sous-marin de l'existence>>. Enfin,

410.13 Ms.: de *|les voir| lui <en> avoir

410.13 avoir |été| un temps |dérobé| <été absente>, elle

410.17 embrasser *|une fois au moins.|<,> tout

410.17 aimer|.|<, tout comprendre.>

411.2 neuve; |en bois| <elle était de bois>, |très simple| |<d'une>| d'architecture <toute simple>, mais

411.3 spacieuse<, confortable> et

411.5 travaux |et| *|vérifier| <Il> s'assur|er| <ait> que

411.6 meilleurs <seulement> y

411.7 Ms.: mettait à frais

411.8 bâtir, <alors> c'était

411.8 pour |que la maison durât au moins le temps d'une <de son> existence humaine, et plus encore| <la durée d'une existence humaine et |même| au-delà>. Avant

411.14 Ms.: arabesques <de petite forêt> compliqué|s|<e>s sur

411.15 Ms: la <blanche> façade |de sa| maison

411.19 davantage |au profit| <en faveur> de

411.20 nécessaire. |Comme c'était là,| |i|<I>l en

411.20 aurait <déjà> pour

411.23 Ms.: autres <ressources> revenus <presque> que

412.2 maison, |passait à exécution, par là même, par désir de liberté, de sécurité,| se

412.4 calculs, <les avait-il> exposés

412.7 à |payer un| <[verser?] le prix d'un> loyer

412.14 Ms.: faire bon marché

412.15 en |devenant propriétaire.| <faisant bâtir sa maison.> *|L'argent dépensé| Une

412.18 disait-il, *|si|<la> proie |d'une autre| <de l'>inquiétude,

412.23 déçue |de la maison|: // - Sans

413.3 Puis, *|la regardait.| *<regard|ant|<a> sa femme,> *|avait peut-être| <peut-être> compris<e>, |re|vu <peut-être alors avait-il revu> lui

413.6 il *|regardait| *<interrogeait> devant

413.6 devant |lui| <eux> |l'avenir, la vie qui leur serait donnée.| <les champs placides qui semblaient détenir l'assurance d'un avenir heureux.> // - Bien

414.3 et |<aussi>| |d'inquiétude| <d'appréhension>. // «A présent

414.6 confortables. *|Ah, Dieu| pensa-t-il

414.7 est *|acquis| à

414.9 **Note en marge**: [Robinon?], chez Carsley,

414.10 Eaton, |à Winnipeg,| *<et tous les grands magasins de Winnipeg> pour

414.13 paraissait |aussitôt| défraîchi

414.13 bien |se montrait| <se trouvait |beaucoup|> trop

414.14 rideaux, |ni de draps,| ni

414.19 plutôt *|réciter sur quelque air vague, à peine modulé| *<serait-il plus juste de dire que sur un air vague, à peine modulé, elle <se> récitait <à elle-même>> des

415.6 éprouvé |amer remords.| *<trop de remords, si même Bobonne eût pu venir lui donner un coup de main.> *|Et puis, il avait fallu se séparer de Mah-Zeanne| Quant

415.18 Ms.: pour ainsi mieux aimée

416.1 souvenir<,> *|la faisait grelotter comme de| s'il

416.8 leur |apporte| <cause> guère

416.12 sur *<lequel> *|elle aimait revenir| *<, pour s'appuyer|,| <et> reprendre essor, ce fond de sa nature> était

416.21 l'appelait |<silencieusement pourtant>| de

416.21 prénom <tout> comme

417.1 changeait |un moment| en

417.2 pu *|reprendre go[ût?]| réapprendre

417.3 passent <et ne sont pas d'éternité>. Mais

417.12 **Note en marge:** espace

417.13 revers. // |Ce printemps| <Cet hiver>, Edouard,

417.23 Ms.: avec <réchaud nickelé,> <un> réservoir

418.15 et *|souvent très doués,| *<certains très doués,> ayant

419.3 Van Aesch *|était| commençait

419.4 et |même au| <sur la surface des> plafond<s> <des> festons,

419.8 fut *|consulter Van Aesch, lequel habitait| un

419.20 Ms.: plafond, |de bouquets de roses noués les uns aux autres par de flottants rubans verts et entre lesquels| <puis le plafond> <<<lui-même, dans les coins et autour du lustre au centre, de larges bouquets de roses reliés les uns aux autres par des rubans de verdure, tout cela encadré, contenu par des |filets| rinceaux |de vert très pâle| peints en vert très pâle, au centre de chaque face murale, il devait, il interpréterait une petite scène champêtre en médaillon.>>>, ceci fait, il intercalerait, sur chaque face du salon, une petite scène *|champêtre| *<champêtre> en médaillon. // Dix

420.5 mois |voici qu'il lui était un| <et devenu déjà> un

420.6 Ms.: passionné, |un constant émerveillement| <<(>qu'il le menait par le bout du nez<)>>. En

420.16 laquelle, |il est vrai,| l'invitant

420.22 autant |en leur salon quand c'était leur tour de recevoir.| <chez elles.> |Tous| |l|<L>es efforts

420.23 s'étaient |donc| en

420.24 déployés *|sans succès| contre

420.24 Ms.: les préventions <préjugés> de

420.24 ville <<<qui exigeaient pour le bon ton des antécédents urbains plus longs, et surtout une affiliation mieux reconnue avec des anciennes familles réputées les meilleures |du Québec| et venues pour s'installer ici, du Québec. Au fond, au lendemain seulement des temps pionniers, Saint-Boniface était presque plus exigeant à ce chapitre que des vieilles sociétés depuis longtemps formées.>>> |Ne pénétraient chez ces dames que gens issus de vieilles familles du Québec d'abord reconnues là-bas. Au fond, il était presque plus difficile de pénétrer d'être accueillie en cette petite société, au lendemain seulement des temps pionniers, que qu'en de vieilles sociétés depuis longtemps formées.| // - Mais,

421.10 temps, <<ignorante encore de tant de choses>>, elle

421.11 avait <pourtant> attaché

421.11 attaché |beaucoup plus de prix, ignorante comme elle était de tant de choses,| à

421.11 sentiments *<à la chaleur> <plus de prix qu'aux> |plutôt qu'| à l'apparence<s>. *|Mais, enfin, tou[jours?] alors, pourquoi| Du

421.12 reste, |asservie| *|comme elle l'était par| <assujettie à> ses

421.13 enfants, <à> sa

421.13 maison, <à> *<sa couture>, où

421.16 salon, *|ni pour des étrangères ni pour de fausses amies| si

421.21 Ms.: la retrouver *<relancer> à

421.23 enfin *|l'un des quatre| la

422.3 enchantée. *|Quelquefois,| Van Aesch,

422.9 observé |pendant qu'il était| à

422.13 métier, *|eut| <et> *<exécuté> quelques

422.14 peignait *<surtout> des

422.15 ville, |tout nom| de

422.16 lac, <tout nom> d'endroit

422.21 voyait *|aussi| le

422.23 neuves.<,> *<cela l'étonnait.> Elle

423.1 Van Hoos, *<de Memling> des

423.4 choses *|aperçues| à

423.7 passent |si vite| les

423.7 jours <comme [nuages?]>. Alors,

423.8 la *|petite| ville

423.13 filles, <aujourd'hui> de

423.19 yeux |que l'application déjà affaiblissait.| |<rendait rouges et comme malades.>| <aux paupières rougies>. Néanmoins,

423.21 tapis <<de laine à dessins de roses [également?]>>, dès

424.1 sans *<davantage> s'endetter,

424.5 l'électricien<,> [|un peu| plus hautes/ souvent] qu'il

424.7 à *|en plus| la

424.18 pas |au fond| [chez eux/ transposé]. C'étaient

425.6 regarder les *|roses entrelacées| au-dessus

425.7 Ms.: les <rouges> roses

425.7 rouges |presque rouges| <aux innombrables pétales,> |plus bas| le

425.8 cela, *|un beau soleil ta[misé?]| une

425.9 marquisette |aux fenêtres| <tombant en plis droits devant les fenêtres.> Le

425.12 heureuse. // |Un jour, toute seule en ce décor, elle esquissa quelques pas de danse, s'imaginant devant le gouverneur. Ah, si seulement, il eût pensé à eux cette année, les [à nouveau/ eût invités], peut-être elle et Edouard eussent-ils pu aller le saluer, qui sait, oui, peut-être cela eut-il pu| <elle eût pu pendant qu'elle était assez jeune encore.> // Un

425.12 jour, *|toute| seule

425.14 robe *|d'intérieur| *|< d'i[ndi]enne>| *<d'indienne un peu fanée.> Ah,

425.16 réussi <cette année> à

425.17 Ms.: Edouard, *|avant qu'il ne soit| bal, avant

426.8 temps, <le ciel> dont

426.9 plus *|encore| <grand> *<que jamais>. // Parfois

426.12 pas |le retrouver| au

426.12 retour *<retrouver la besogne>. Tandis

426.21 c'était |déjà| un

427.2 apaisaient *<cependant> la

427.11 Ms.: telle qu'ils |la désiraient| |<en avaient l'espoir>| <la leur [présentait?] leur inconscient désir>. // - Des

428.1 tram. *|Ce jour, Lina| *<Elle> conduisait

428.4 d'un *|désir| |prompt| <instantané> désir

428.8 Ms.: peut-être <(>n'y voyait-on pas<)> à

428.9 la *|courte| passagère

428.14 vie. *|Mais quel progrès surtout avait accompli cet art de la photographie.| Les

428.14 Ms.: Les plus anciennes au reste,

428.16 à <voir> la

428.17 sévère, |même| <voire> rébarbative

428.18 Bobonne; *|puis| ces

428.18 gens *|de cette époque| ne

428.20 apparaissaient |là|. *<Et ces pauvres petits |qu'on voyait| en photos d'autrefois, glacés et trop sérieux!> Ah,

429.24 ravi, *|tout| cela,

429.2 retenir. << Et ainsi pour toujours apparaît le caractère |déjà marqué de tel, de tel autre enfant| de cet enfant qui demain peut-être en aura déjà changé; presque un miracle.>> Du

429.7 idée! *|Alors, il lui paraissait extrêmement important, contre des tristesses peut-être à venir, des revers| Aussi

429.9 de *|cet été d'aujourd'hui si resplendissant| ce

429.14 Ms.: moyens. |Eveline| <Cette remarque> finit |par connaître cette remarque.| <être rapportée à Eveline.> // Elle

430.4 Ms.: retard et *|décida-t-elle que l'une accomplie| et

430.9 à |la hâte| <se hâter>. Oh,

430.17 Ms.: on était en une lune<,> *|de| en branle-bas

431.10 colons *<d'Ecosse> amenés

431.11 installaient *|presque dans les commencements du Manitoba| en

431.14 Ms.: du Fort-Gary

431.20 et |ainsi| prendre

432.5 chariot, <à travers le monde.> Ah,

432.8 si *|heureuse| *<saisie de bonheur> que

432.9 joignait |ainsi| le

433.3 ne *|fallait pas| faisait

433.5 manière? *|Se sentait-elle| C'était

433.19 navire, *|tout à coup,| on

435.8 enivré|:|<, pour ensuite,> comme

435.16 une <seule> filée,

435.23 Agnès. // *|Dans le pays| Apparurent

436.11 toujours *|remarquée| appréciée

437.13 parvint |dans ses pensées| l'étonnante

438.3 fille. *<Qu'est-ce> Qui

438.7 avait *<véritablement> le

438.17 celle-ci *<hors d'elle-même tout à coup> la

439.1 revint; *|même| Georgianna

439.3 humaines *|un peu pathétiques, semblaient ramper.| *|<se présentaient>| *<ne se redressaient plus, presque pathétiques en leur posture.> // Robert

439.9 aussi. // |Puis, émue,| <Mais> elle

439.9 Ms.: elle songea <(>plutôt<)> à rattacher

439.11 guider, |très| loin

439.14 Ms.: ils se sentaient <devaient alors>, |en arrivant,| |en pays| étranger,

439.18 joyeuse |expédition d'aujourd'hui| <journée>. // Elle

439.22 Ms.: enfants, à lui<,> |quand il| <quand ils étaient gentils; alors que à lui> rentra|it,|<nt> éreinté

440.1 incombait la [<l'>ingrate/ tâche] de

440.3 saisit |brusquement| en

440.3 le |grave| regard

440.3 de |moins en moins souriant que depuis quelque temps il laissait tomber <son mari> sur elle, sur les enfants.| <plus en plus grave d'Edouard en ces derniers temps.> // - Ah,

440.11 Ms.: voyage, ce n'est pas drôle. *<ce ne peut être drôle> // *|Pourtant| *<Mais>, au

440.14 dirent-ils |tous| ensemble.

440.17 contrariants; |de vrais| <des> ennemis!

440.22 coeur, |l|<s>a joie <d'aujourd'hui> peut-être,

441.8 était [en effet/devenu], à

441.10 attirant. <une éternelle hantise!> // Au

441.12 elle |passerait à une autre crise, deviendrait répétitrice des enfants, voyant| <serait mue par une autre ardeur, celle d'assister> <les aînés dans leurs études, voir> aux

441.14 Ms.: aux devoirs et leçons, un soir, presque à l'automne,

442.3 repas. // <Mais elle n'avait pas grand-chose à la maison, autre négligence.> Elle

442.9 fallu, |en ce moment surtout,| cela

442.11 Ms.: vivre. <toutes ses vacances presque.> // Un

442.18 devenir |<une>| |étrangère| pour Edouard, <une> |étrangère| |à| <en> |cette maison.| <elle aussi une étrangère>. // Elle

442.19 quoi, |à tout| *|sans arrêt| |meubler| n'importe

442.20 comment <[meubler?]> ce

442.20 silence |qui l'avait accueillie| <hostile>. Elle

442.22 culpabilité|, sans cause,| et<,>

443.1 reprocher. <<<Elle se disait pour sa défense: cela arrive à toutes les ménagères de temps en temps de laisser quelque besogne en train — un peu de désordre. Elle en avait pris l'habitude quand elle était malade, ne pouvait suffire, il le fallait alors.>>>

444.3 Ms.: Il avait <se trouvait avoir> beaucoup

444.10 temps, <(>une vive contrariété.<)> *|Au fond,| |m|<M>algré de

444.10 Ms.: il ne *|pouvait dompter le| n'était

444.13 Ms.: en l'Être humain,

444.17 dire <exactement> comment

444.17 cela |avait commencé. et pourquoi.| <s'était produit et persistait>. // *|Chaque soir| Le

445.2 parcourir *|à longs pas| la

445.2 Ms.: la maison, en bas, toute silencieuse à cette heure, et où son pas résonnait. *<qui, silencieuse à cette heure, résonnait de son pas.> L'habitude

445.5 il |devait marcher| <se levait d'un élan, partait à marcher.> // Or,

445.14 poursuivait |sa marche|, ses

445.15 apercevoir, |ce va-et-vient| jusqu'à

445.19 vie <[avec] lui> comme

445.20 une *|affreuse| tempête

445.22 navire |démonté| en

446.2 errait, *|seul, de| de

446.4 d'un *|nouveau| changement

447.5 qui |aussitôt aurait été| <irait> s'asseoir

447.19 Ms.: s'autoriser *|du bon renom| du nom de son mari, *<de la solvabilité de son [mari]> *|de| pour

447.20 Ms.: à ce nom?

448.3 qu'elle *|avait à dire!| aurait

448.16 pas. // |Edouard de peine et de misère avait quand même| // Un

448.22 Ms.: information connue *<répandue> dans

449.8 vendre *|sans profit| [à] bas

449.22 peut-être *|à sa vue| à

450.9 Ms.: chanson *|jouée| *<marquée d'un> avec un doigt

451.1 pensée, *|nulle détresse| nul

451.14 Ms.: ne *|l'écoutait.| ne s'attardait

451.23 Ms.: par son de lier

452.2 clairement |tout à coup| ce

452.7 Ms.: cette grandeur perçut

452.15 Ms.: pièce |si| étrange — <comme si> à

452.18 Ms.: tour, le |réclamant| [déjà/ *<elles le réclamaient>]. D'autres

452.22 Ms.: à parcourir de grandes distances <atteindre un horizon lointain>. Parfois,

453.9 vouloir *<défier> les

453.10 plus ne *|s'identifiait-il pas| <ne les redoutait-il pas à présent qu'il s'agissait des siens, les plus proches|?|<!>> // Quelquefois

453.17 exemple *|tout juste avant une prochaine| une

453.17 expansion *|de telle ou telle région| économique,

453.20 paille, *<pour revendre à profit immense>, choses

454.2 basée *<somme toute> sur

454.4 Ms.: quelques mille dollars
Il faut sans doute entendre «quelques milliers de dollars».

454.8 Edouard *|s'en était remis à la bonne foi de son beau-frère| puisqu'il

454.8 Ms.: contenté *|de certains engagements verbaux| <pour une certaine part> dans une certaine mesure d'arrangements verbaux. Cette

454.14 femme. |Aussi bien, Lina ignorait-elle l'étendue du désastre et <tout> ce dont était capable son frère, s'étonnant seulement, parfois, de la violente animosité *d'Edouard qu'Edouard lui manifestait.| // <Lina n'avait |jamais| même jamais connu l'étendue du désastre ni non plus tout ce dont son frère était capable. De l'avant à l'arrière, de l'arrière à l'avant de la maison, au son du vent résonnant particulièrement à ces deux extrémités, Edouard portait sa songerie. Il avançait à travers les soucis, les ombres, les tracas.> |elle pouvait s'étonner qu'il fût à son égard presque mesquin.| // |Marche, marche, à travers la maison, les ombres, les souvenirs et les tracas. Edouard en venait à se| <Il en vint à se> demander si cette époque actuelle avait autant |d'avantages qu'on le disait| <était aussi bienfaisante qu'on le disait.> «Autrefois,

455.1 confort, <mais aussi> de

455.1 plus |aussi| d'asservissement.

455.20 douloureuses. <Ainsi> Alfred,

455.20 aîné, *|en était la première.| |par exemple!| L'enfant,

456.2 il *|n'aimait pas d'apprendre| abhorrait

456.6 Ms.: seulement <être>? Il

456.10 presque <à cause de son manque de talent>. |Il avait imaginé tant de fois| *|<comme le>| *<une solide instruction> |comme le plus riche cadeau à donner à son fils; il lui avait tant de fois prêté sa propre et presque désespérante obsession d'apprendre. <Il avait tant de fois <en imagination> paré son fils des merveilleuses connaissances de l'esprit qu'il>| <<<Tant de fois il l'avait imaginé paré des brillantes beautés de l'esprit qui le séduisaient, lui avait prêté sa propre, obsédante envie d'apprendre.>>> // Il

456.14 Ms.: dans son bureau. Voilé de vert, la lumière
Erreur syntaxique de Gabrielle Roy: c'est le bureau qui est voilé de vert et non la lumière.

456.15 une <douce> *|lumière| *<clarté> |<douce>|, |on eût| <que l'on eût |pu dire|> dite

456.16 contemplative. |Dans leurs rayonnages,| |l|<L>es livres

456.16 captaient |le meilleur| <[le mieux?] l'>éclat.

456.17 les |meilleurs| <plus fidèles> qu'on

457.11 dos. // *|Comment, se fait-il,| Il

458.1 profondément. <Tout, cette nuit, semblait remis en cause>: le

458.7 d'autres. *|Déjà| Parfois,

458.11 connaît-elle <seulement> la

459.7 doux, *|très| bienveillants.

459.12 luxe, [même/ d'aucun confort] tant

459.12 colons, |infiniment démunis| <ne connaissaient pas aussi quelque mesure de douceur.> // Sans

459.18 Ms.: fenêtre-ci, |au|<à> <[également?]> gauche

459.18 Ms.: pupitre, <et> *|<encore une fois>| tenta

459.20 tumulte *|éclata| brouillait

460.16 pouvait-il *|entraîner| *<mener à> pareille

460.18 humiliation? // |En cette nuit,| |c|<C>ombien la

460.18 Ms.: lui <avait-elle> paru *|être|-elle être

460.20 Ms.: L'un l'autre

460.20 l'autre *<en lui> se

460.20 se |tourmentaient| <combattaient>. // Pourtant,

461.15 découvrait |toutes sortes| d<es> défauts <, que des défauts>. Ah,

462.7 Ms.: capuchon. Il *|pleuvait un peu;| L'air

462.10 paru *|à Edouard si incroyablement jeune,| si

462.11 qu'Edouard *|avait| |encore en ce moment| *|s'en| |se rappelait son saisissement profond| <en avait éprouvé> <un saisissement profond>, le

462.11 sentiment <tout à coup en lui> comme

462.19 souvent *|tiré| tracassé

462.19 tracassé *|qu'il lui avait vu| et

463.7 fût <parfois> quelque

463.8 autre, *|puisque elle plaçait plus haut que cela car c'est qu'elle| si

463.9 l'ordre, *|c'était toujours| ce

464.7 funèbre. *|En une seule de ses| Elle

464.7 tristesse. *|[E]n une seule de ses pensées errantes, elle aperçut toutes réunies pour lui faire plus de mal,| Elle

464.12 était-ce *|seulement| même

464.23 oui, *|c'était vrai,| Edouard

465.11 à |larges| manches

465.12 nus *|dans le haut de l'escalier| jusqu'aux

465.13 l'escalier. [|a|<D>u fond de la cuisine,/ En levant les yeux.] Edouard

465.20 sourire |contraint| <lent>, un

465.21 triste<, quelque peu> embarrassé.

466.7 maison, |aux horaires respectés,| mais

466.8 homme, *|avait| éprouvait

466.9 bouleverser *|justement| *<de temps en temps> les

466.10 par *|une sorte| *<quelque> |de| rite

466.10 imprévu, *|tel une dînette en pleine nuit au coin de la table, célébrant peut-être ainsi l'alli[ance] une| Ces

466.13 peut-être *<cela devenait-il> une

466.14 célébration|.|<, une alliance de ces [illis.] avec quelque chose de [illis.] et de beau.> D'habitude,

466.20 Ms.: de pain-beurre. Elle

466.23 Ms.: mais il était sûr qu'il en désirait.

467.5 doux, |toujours|, <doux> comme

467.6 s'il |avait| *|enfin une| redevenait

467.6 redevenait <alors> quelque

467.7 mais <plutôt> ne

467.7 été |encore,| <quand c'en avait été le temps> <<enfin>> le

467.12 éprouvait |de ce petit repas par elle préparé|, elle

467.20 Ms.: malheureuse? // [gauche<ment> à son tour,/ Elle se leva,] cherchant de l'oeil <De l'oeil elle chercha aussitôt que> quelque chose à faire. <<De l'oeil, elle chercha aussitôt quelque chose à faire pour reprendre contenance, gauche à son tour.>> Comme

467.22 Ms.: passait <allait passer> |à côté| de lui <devant lui>, il

467.22 il |allongea la main,| la

467.24 vit |surtout,| alors,

467.24 alors, |brusquement, ce fut,| sur

468.2 remarquées. <Cela la plongea dans un triste étonnement> |Et| |d|<D>u bout

468.3 doigts, *|elle tenta des les effacer| comme

468.5 Ms.: par ces petites lignes <ces signes de vieillissement> plus

468.6 Ms.: des <[ses?]> déboires, des <[de ses?]> souffrances

468.10 mari! |Ces lignes en étaient la preuve qu'elle n'avait jamais observées encore.| // Lui,

468.23 clos, *|simplement ils| se

469.2 tel, *|toujours| calme,

469.6 doucement |tout à coup,| sans

469.23 fois. *|Cette année nous aurions| // Ce

470.5 un *|grand| bal,

470.14 Ms.: représenter |quelque peu| les dépenses <frais> qui

470.17 robe |d'abord| pour

470.17 elle|. Une robe| <, et> qui

471.2 manteau *|ordinaire jeté| de

471.12 moment *|faire sa révér[ence]| esquisser

472.7 Mais [sous ses paupières fermées/ elle lui apparut] dans

472.8 dans *|cette robe qui ne pourrait être portée qu'une fois| une

472.11 femme. *<De jolies épaules qui n'avaient jamais été vues par d'autres que lui>. Il

472.20 était *|un peu| *<quelque peu> complice.

473.11 désireux *|tout à coup| qu'elle

473.14 inconnu *|<tout à coup>| auprès

473.14 d'elle *<cette nuit> — par

473.15 de *|brûlante| curiosité,

473.23 également à *|l'appeler: l'appeler| à

474.5 peine, *|dans les moments où il allait s'accomplir,| à

474.6 allait *|s'accomplir| être

474.9 le *|lui dit| chuchota

474.9 chuchota <en toute> |en| hâte:

474.10 t'aime. <Le sais-tu? Je t'aime.> Le

474.13 chair. *|Ainsi| Enfin,

474.16 et <[arrangées?]> qui

474.17 crime. // *|Une dernière et profonde secousse d'esprit et de corps| // Deux

474.20 qui <naguère> avaient

474.20 lui [|naguère,|/ sembler,] équivoques,

474.22 n'avait *|fait que| même

475.6 Ms.: qui s'attarde <s'y> après

476.3 doute <aussi comme> une

476.4 grâce |peut-être| du

476.4 atteindre. <[illis.]> // Ainsi

476.5 **Nous avons supprimé les dernières phrases du passage suivant, à partir de << et qu'il y avait de qui [...]>>, car elles étaient illisibles ou redondantes:**
cela. |Une minute seulement et qui avait saveur d'éternité. Une énigme malgré tout. Et quelqu[e] malgré tout pathétique.| <Cependant on imagine toujours, quand même> <<<Minute d'ambiguïté et pathétique. On croyait partir pour un voyage sans fin vers quelque chose de durable enfin et grand, grand infiniment, peut-être immortel. Et |il| on <en> revenait. Et la vie reprenait comme si rien n'était. Les tâches, les humbles soins, terre à terre. Elle se leva, ramassa les effets d'Edouard, les plia soigneusement pour les déposer au dossier d'une chaise. Elle alla voir les enfants dormir, s'assurer qu'ils étaient bien couverts. Elle aussi se promena seule dans la maison |silencieuse| qui gémissait aux coups de la tempête, elle se prit en passant à une vitre comme [opacifiée?] par la neige. Elle songeait au voyage de retour <<et qu'il y avait de qui Elle [illis.] longtemps, pour penser que l'acte d'amour était affaire d'[emp?]>> // Ah! pathétique, pathétique amour humain! // Et jamais |dans le fond| <comme ce soir, enfin>, l'amour humain ne lui |avait paru| paraissait-il si loin de cela. Ah! le pathétique amour humain!>>> // Après, la vie devait reprendre comme si rien n'était, la vie avec ses petites besognes, son inépuisable terre à terre. // Elle ramassait les effets d'Edouard, les repliait pour les déposer sur le dossier d'une chaise. // |Oui| <Ah>, pathétique

476.19 étonnée *|dans| *<le mois suivant> d'un

476.20 confirmer <au reste> d'autres

477.3 compagne *|ne connaissait| dont

477.18 Ms.: heureux. |Cependant,| ce

477.19 enfants, |à propos de celle-ci| <de celle-ci> ils

477.19 parlèrent <entre eux> longuement

477.20 l'avance<, |d'Eléonore| en lui donnant son nom toujours: Eléonore.> // Pour

477.24 Eveline <avait> un

479.5 pourtant, *|de venir prochain[ement],| aussitôt

479.10 s'équiper [élégamment,/ en neuf], en

479.11 doute *|achèterait-il| par

479.21 surveillance. <par elle prévue.> // Voulait-il

480.5 enfants *<les plus grands> de

480.8 l'empêcher|,| <de suivre ses idées.> etc.

480.12 naguère |contempler|, le soir, <venir contempler> le

480.17 d'aller |seul| d'une

480.17 Saint-Léonard, |par exemple|, y

481.1 Ms.: lorsqu'ils l'ont perdu <en sont privés>: agir

481.2 choses, *|aller, venir sans avoir à en demander l'autorisation| |filer à son gré| et |sans| <ne pas> avoir

481.4 Ms.: lui <les fils> cette

481.7 Ms.: qu'il *|ne mît le feu| *<ne brûlât> à ses

481.16 plus *<mal> cependant

481.21 sentiment, <tant> le

481.21 humain |étant fait de mille| <se compose> <|tant| d'>éléments

482.8 Quand, [|toute| excédée par l'émotion,/ elle le rattrapait enfin,] elle

482.10 choses *<sur la ferme> à

482.11 eût *<la moindre> connaissance.

482.12 connaissance. <<<Elle croyait son père assez bien de sa santé, de bonne humeur et confiant en ces traitements qui allaient être tentés pour lui faire recouvrer une partie au moins de sa vue. Elle se faisait joie de sa visite prochaine. Jamais il n'était repassé par Winnipeg ou Saint-Boniface depuis qu'elle y vivait mariée et pour lui, si lointaine. // Cher père! Quelle séparation avait été la leur, puisqu'il ne pouvait plus lui écrire et que même pour prendre connaissance des lettres qu'elle lui écrivait, il devait faire appel à une tierce personne. Ainsi bien des choses entre eux n'avaient jamais été dites. C'était tout simplement de part et d'autre: «Ça va bien. Prends soin de toi... Ça va bien...»>>> // Et

483.6 longtemps *|<u>, au</u>| *<tracé par le> passage

483.7 bêtes *|<u>, tracé</u>| depuis

483.14 <u>Ms.</u>: s'en ennuyer |<u>étrangement</u>|. // Au

483.16 et, *<malgré tout<,>> point

483.23 <u>Ms.</u>: race. |<u>Par le physique</u>| <la taille et le pelage |<u>il</u>|> presque

483.24 d'Ecosse, |<u>mais</u>| <il n'était> nullement

484.2 dévouement <(>que <ne> l'avait été le premier Tam<.)> Au

484.5 tout à fait |<u>extraordinaire</u>| <exceptionnelle>. C'étaient

484.14 gardent *|<u>emprisonné</u>|, <prisonnier> au

484.14 au *|<u>bas</u>| *<ras> de

484.19 saisissait à *|<u>présent en elle</u>| de

485.1 arbres <à présent> au

485.2 à *<reconnaître> des

485.3 exerçait <ce soir> son

485.9 âme. <(>Ainsi, patiemment en arrivait-il à revoir véritablement ce coin de pays tant chéri.<)> // Mais,

485.11 Ms.: avoir |de| *<grande> l'humidité

485.13 ses *|mains| *<joues> et

485.15 formait |autour de lui|, <sur les bords du lac>, une

485.16 formes <blanches> flottantes

485.16 peu |resserraient| <autour de lui se resserrait>. Et

485.20 retrouvée, – [peut-être/ de toute liberté] au

485.22 Mais |, d'ici,| ce

486.6 Ms.: celles-ci, *|il y en avait dont on ne se lassait pas| *<|n'y en avait-il| pas> *<n'y en a-t-il> quelques-unes

486.15 lui *|disant,| avouant

486.21 il *|ajouta| lui

486.24 comment |alors,| as-tu

487.5 parlé. <Personne n'en dit jamais rien.> // «Ah,

487.14 pointe de<s> |chaque| branche,

487.14 de<s> |chaque| tige<s>, de

487.14 chaque *|frêle| brin

487.15 un *<dernier> rayon

487.16 s'allumèrent: |comme|<:> autant

487.17 Ms.: irradiant la lumière *<une lumière brouillée> comme

488.2 souche *|au fond de l'eau,| *<immergée,> perdit

488.6 pas *|en cette direction| *<devant lui>.<,> Comme

489.2 ces *|trous| bas-*<fonds> qu'il

489.12 défaisait *|en lui|. Le

489.14 Ms.: terre», avança

490.14 Ms.: élevait par |moments| haut |devant elle tout en cherchant dans le| <par moments, pour voir à travers le> brouillard.

491.8 qu'elle |préparait| <voyait prêts à partir> pour

492.5 déclarée, <le plus souvent> fatale

492.5 fatale |très souvent| en

492.6 Ms.: où |il| n'existait pas |pour la soigner des antibiotiques| *<d'antibiotiques pour soigner cette maladie.> Une

492.8 n'avaient *|aucun| *<plus de> sens.

492.8 sens. |Pourtant| Bobonne,

492.8 Bobonne, *|ne semblait pas pleinement prévoir la comprendre la gravité de cet état| frappée

492.12 elle, *|entra| |dès lors,| entreprit

492.12 entreprit |avec confiance,| de

492.13 remèdes |à elle|: des

492.16 elle, |fort,| tenace

492.18 tour<,> <<<et Majorique, marié lui aussi et même «établi» sur une ferme à quelque vingt milles environ,>>> lorsque

492.21 avisa |brusquement| comme

492.21 signe, |mais aussitôt| <mais> *<le> |repoussa|. N'avaient-ils

493.1 Ms.: Mais autre chose qui la troublait

493.3 fallait |penser à le nourrir,| s'occuper

493.4 fait, *|malgré tout la maison prenait un air| la

493.4 Ms.: s'animait |plus qu'à l'ordinaire; la maison| <elle> comme

493.14 elle-même, <Elle> eut

493.14 eut [honte/ presque]. La

493.17 semblait un |outrage| <une dérision>. La

494.4 garder *|la nourriture| quelque

494.5 vaincre *|l'abattement| le

494.6 elle, <la rendait si étrangère à elle-même>, le

494.13 Ms.: Edouard, *|plaisir| *<bref> brève et

494.14 futile *|échappée de la vie à laquelle le sens de la mort| *<plaisir> que

494.19 encore *|à l'oeuvre des forces primitives| [<bien> des forces primitives/ pour agir sur l'âme humaine,] — et

495.1 faire *|peut-être un| un

495.8 trouvait <enfermé>, *<de la |maladie| <fièvre> et de la cécité,> François

495.17 longue |pourtant| à

495.23 homme *|aveugle| sans

496.19 mains, |ainsi| et

496.21 et *|permit guida même la main de François vers son| pour

497.12 Ms.: toute la fatigue de vie

497.12 et <toutes les désillusions de l'am[our]> s'exhalaient

497.13 s'exhalaient <enfin> de

497.17 Mais *|déjà| ce

497.19 mort, |déjà| Clément

497.23 pas *|d'autre moyen| de

499.9 **Nous avons supprimé le passage suivant à partir de «Il est vrai», car il était redondant:**
mortels. <Déjà il parlait de François comme s'il eût cessé d'exister depuis des années. Il en faisait le portrait. // Un patriarche comme des anciens temps, disait-il. Il y avait là quelque chose de biblique. // Eveline l'écoutait avec stupeur. // Il est vrai que ses intérêts n'en souffraient pouvaient [au contraire?] y trouver comme une sanction. Clément |[illis.]| volontiers moralisait. L'étonnant homme! Il s'était [prêté?], par mille adresses de langage, à éveiller le désir dépensier des plus pauvres gens, relevant de la manie ou de l'art. [illis.] village à lui où il possédait tout. Mais <il> |lui-même| haïssait <[illis.]> le luxe |et le [futile?] gaspillage| tout gaspillage. Peut-être était-ce le secret de sa force. // Il en vint à débiter sur son père [illis.] [de foi désintéressée?]. Il était [prêt?], dit-il [illis.]> Lasse

500.1 village, *|son propre maga[sin]| un

500.12 haïr. // Le *|voici à présent| Et

500.13 dépense; *|tous,| vous

500.17 piano! <Tu seras toujours pauvre, Eveline, avec pareille idée, pareille prétention. // - Oui, lui [concéda?]-t-elle, sans doute, je serai pauvre, toujours.> // Elle

500.21 Elle |n'en pouvait plus,| s'enveloppa

502.7 avant, <entendre> la

504.10 **Nous avons supprimé le passage suivant, car il était redondant:**
A toutes ses questions, elle répondait elle aussi un peu en formules, selon le désir *<souci> de le rendre heureux, de l'épargner plutôt que de vérité exacte. «Mais oui, Edouard va très bien. Les enfants aussi. Tout marche.» Ce n'était pas tout à fait mentir; c'était mettre les choses au plus beau, en cacher quelques unes. Une ou deux fois seulement, tout bas, presque <en> chuchoté<ant>, il avait osé pousser un peu plus loin: «Fille, es-tu heureuse? Tu

ne regrettes rien au moins?» // Pour le rassurer, elle avait ri, qu'aurait-elle pu faire d'autre? Rien d'elle-même sans doute et d'anciens désirs d'indépendance ou d'avoir eu peut-être une jeunesse trop heureuse.

505.7 Ms.: s'écria-t-elle, plus que je nie moi-même.

505.11 mûre |encore| pour

505.16 doute *|tous| les

505.18 Cependant, *|l'on pouvait être| le

505.20 pouvait *<voir> un

506.11 Ainsi on *|se prépare donc en vivant des| à

507.2 possible *|se reposer| *<tâcher> de

508.1 <XI>

508.20 Ms.: le regard de frères et soeur

508.21 Ms.: expression, moitié attendrie

509.7 allumés *|de chaque côté| jouant

509.10 jeunesse <et comme il avait <lui-même> abandonné de se présenter |lui-même| depuis longtemps.> // <Plus tard, en cette soirée,> Majorique

510.6 pensait-elle. *|A la fois ce qu'il peut| *<Tout s'y trouve donc: ce qu'il peut y> avoir

511.1 aventures. <et qui devra [suivre?], bon gré mal gré, un esprit de voyageur.> Regardant

511.21 Ms.: hameau et loin de

512.9 et *|d'une paroisse unifiée| d'un

512.15 dissidents |envoyèrent un| *|délégué port| portèrent

513.1 rebelles *|se cotisant entre eux| en

513.12 acte *|d'hostilité contre lui| *<de profanation> et

513.12 Ms.: accusa *|de sacrilège| et de

513.22 prédire [à ces gens,/ de grands malheurs], une

514.1 eurent *|enfin| leur

515.13 Ms.: quand est-ce à travers

515.20 soi *|une attent[ion]| un

516.9 solitaire, *<mais pure>, qu'est-ce

517.5 Ms.: ne pourrait-il jamais qu'entre égaux.

517.13 seulement [aujourd'hui/ plus avancée]? // Pendant

518.8 rien *|de distinct,| n'est

518.21 Ms.: apprendre. // <<<Elle couvrit de baisers le visage, la tête, les menues mains et |petits| pieds de son enfant — autant, plus même, que la première fois |transportée, étonnée|, émerveillée |comme devant un miracle par| de ce qu'un [si petit/ être] pût être si bien fait. Et elle se sentait — plus encore peut-être [et?] que les bâtisseurs de pays, que les hommes de science — |de religion| <que les prêtres>, que les |grands| <hauts> personnages du monde, |la collaboratrice l'intime et| collaboratrice de l'univers, et dans ses [secrets?] et dans toute son amitié.>>> // Quelques

519.7 Eléonore. <pour laquelle, dès qu'il la vit, le père aussi sembla éprouver une affection comme toute rajeunie.> // A

519.10 amoncelé *|peu| en

519.11 attaqua *|dans un, craignant ses lettres de condoléances|, ne

519.17 enveloppe *<frappée d'une couronne dorée> telle

519.22 savait *|aussi| à

520.3 ou *|peut-être| selon

520.6 tombèrent <enfin> les

520.6 pu [encore/ verser]. Elle

520.15 avait pu *|être accordée d'âme, un jour, avec| *<donc pu un jour qui lui paraissait infiniment loin> *|être accordée| être

520.18 jamais *|maintenant| le

520.19 bal! *|Se pouvait-il seulement qu'elle eût été assez jeune jeune pour tenir à ces bulles de rêve, à ces tendres si fragiles| A

520.19 **Nous avons supprimé les deux premières phrases du passage suivant puisque les deux phrases de l'ajout reprennent à peu près les mêmes idées:**
Ms.: rêve? Si ténues, si fragiles contre la vie *|qu'elles pouvaient presque la faire sourire| qu'un jour on s'en étonne, comme *<on> s'étonne de tout désir dépassé. Ah, mon Dieu, n'était-ce donc que cela! // <On s'étonne qu'elles aient pu nous éclairer, comme on s'étonne en temps et lieu de tout désir. Ah! mon Dieu, n'était-ce donc que cela!>

521.7 atteignant *<cependant> l'être

521.14 s'écria-t-elle *|pas avec une consternation| <dans> |dans| <en> un

521.14 de [muette/ consternation]: «Mais

521.19 et *|régulières| brillantes,

521.19 cheveux *|pleins de rayons,| comme

522.4 jours; et *|même entre les bras d'Edouard| et

522.14 manière, *|elles aussi souhaitant au plus tôt vieillir,| quels

522.21 seulement? <(>Y a-t-il seulement un temps, sauf dans l'enfance, où l'on puisse vivre avec lui sans qu'à tout instant il soit entrave et misère?<)> Quand

523.4 féminité, *|vieillir brusquement d'une manière presque cruelle,| la

523.15 réponses *|si| variées;

524.15 Ms.: Odette |entrée en religion,| <achevait ses études,> |Robert||<Léonard était>| au |loin|. Pour

524.17 était |depuis| <presque> des

524.17 années <à la fois> sans

525.5 dit? <Ah si> Tout

525.9 au monde. <(>Ainsi grandissait en l'âme d'Eveline l'e[?]<)> // Edouard

525.17 avait *|pas un mot à tirer de lui| *<pendant plusieurs> heures

525.17 heures *|pas un mot| à

525.21 place. *|Cependant, parfois, quand Eveline passait près de lui,| *<Mais il n'avait pas tout à fait encore atteint le détachement de la chair. Parfois, Eveline venant à passer près de lui,> il

525.24 geste *|vers elle| pour

526.1 visage *|qui, à présent, exprimait le désir en roug[issant] en rougissant un peu| qui

526.2 encore *|quelque intérêt pour la chair| *<à son âge,> en

526.3 sérieuse, *|à lui-même paraissait décevant| *<quelque attachement encore pour la chair à lui-même paraissait étonnant.> // Elle

526.14 bien |même| à

526.16 homme, <par surcroît> vieillissant,

526.17 tourmentée *|de désir|, ne

526.18 conquérir [chaque fois/ sa femme] comme

527.2 plus *|pouvoir| prendre

527.2 prendre *|part| à

527.12 tranquille, *<comme avec un ami,> la

527.19 doutaient *|et se confiaient|, ils

527.22 flottant *<et indécis> plutôt

528.3 Ms.: que *|Léonard| que *|jamais il ne ferait de| son

528.4 précisément *|de ce qu'il| du

528.23 Ms.: Pourquoi celle-ci justement leur avait-elle ravie que tous de avaient aimée si tendrement?

529.7 conçue |vraiment| *|dans la douleur,| la

529.8 petite *|faite| née

529.17 âge, |n'était-ce pas coupable| avoir

530.11 peine |surtout| à

531.5 elle-même, *|Autrefois| des

531.9 pour *|aller au bal| paraître

531.19 horreur, *<mangeant, parlant, souriant surtout,> dont

531.21 consciente. // <Mais eut-elle le temps de [s'apercevoir vraiment?] qu'elle vieillissait. // Odette, vers ce temps-là, lui fit une [des plus grandes?] [douces?] [peines?] de sa vie. Elle entra en religion. Robert, [parti?] à son tour, se maria peu après.>

NOTES EXPLICATIVES

Les oeuvres publiées de Gabrielle Roy citées dans les notes explicatives sont identifiées par les sigles suivants: RD (Rue Deschambault), RA (La route d'Altamont), DQE (De quoi t'ennuies-tu, Eveline?), JBM (Un jardin au bout du monde), FLT (Fragiles lumières de la terre), DE (La détresse et l'enchantement), SM («Souvenirs du Manitoba») et GMP («Grand-mère et la poupée»). Les éditions utilisées sont indiquées dans la bibliographie.

Pour les notes d'ordre lexical, nous avons eu recours aux ouvrages suivants, qui, fréquemment cités dans les notes explicatives, sont identifiés par des sigles suivis de la page citée. On trouvera la référence complète des autres ouvrages cités en bibliographie.

LA SOCIETE DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA, Glossaire du parler français au Canada, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968, 709 p. (**SPFC**).

BELISLE, Louis-Alexandre, Dictionnaire nord-américain de la langue française, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1979, 1196 p. (**LAB**).

BOULANGER, Jean-Claude (dir.), Dictionnaire québécois d'aujourd'hui, Montréal, Dicorobert inc., 1993, 1273 p. (**JCB**)

SEUTIN, Emile, André Clas et Manon Brunet avec la collaboration de Marthe Faribault et Chantal Bouchard, Richesses et particularités de la langue écrite au Québec, 8 fascicules, Montréal, Université de Montréal, Département de linguistique et philologie, 1979, 1981, 1982, 2465 p. (**ES**).

1. L'épisode de Marthe et Marie est relaté dans l'Evangile selon saint Luc (10, 38-42). Gabrielle Roy fait aussi allusion à ces personnages de la Bible dans Rue Deschambault où Odette, devenant religieuse, choisit «la meilleure part» (RD, 64), comme Marie, tandis qu'Agnès occupe dans la maison familiale «[...] une petite place très utile, peu bruyante, terne... celle de Marthe, pour ainsi dire» (RD, 240).

2. La passion de Céline pour l'ordre trouve écho dans «Ma grand-mère toute-puissante», où Eveline évoque sa mère, jeune (RA, 25).

3. D'autres personnages de l'univers royen partagent ce goût pour le jardinage. Dans «Un jardin au bout du monde», nouvelle tirée du recueil éponyme, Martha Yaramko s'occupe de son petit jardin à Volhyn (JBM, 121). Madame Lund, héroïne du roman inédit sans titre que nous désignons par Madame Lund, sème des fleurs à chaque printemps (BNC, fonds Gabrielle Roy, boîte 70, chemise 21, f. 39). Pour plus de détails sur «Un jardin au bout du monde» et Madame Lund ainsi que sur l'image du jardin, voir Sophie Montreuil, «Petite histoire de la nouvelle «Un jardin au bout du monde» de Gabrielle Roy», Voix et images, XXIII-2 (hiver 1998), p. 360-381.

4. Embardée: «Erreur grossière, faute, entreprise risquée» (SPFC, 309).

5. Le prénom de Joachim n'apparaît que dans «Grand-mère et la poupée» (p.44), avant-texte de «Ma grand-mère toute-puissante», où les frères d'Eveline se prénomment Joachim, Nicolas et Clément. Dans La route d'Altamont, ses frères s'appellent Cléophas, Nicolas et Albéric (RA, 10).

6. Dans l'oeuvre publiée, le surnom «Bobonne» et le prénom «François» apparaissent uniquement dans De quoi t'ennuies-tu, Eveline?, où Eveline raconte l'histoire de ses parents aux petits-enfants de Majorique: «Bobonne apparut, raide et majestueuse, et François, avec sa politesse un peu vieillotte, et autour d'eux la plaine du Manitoba, son immensité presque terrifiante, comme si elle-même tout à coup venait d'en saisir toute l'ampleur» (DQE, 75). Dans La route d'Altamont, le prénom de la grand-mère n'est pas mentionné et le grand-père se nomme «Elisée» (RA, 20).

7. L'opposition entre les parents d'Eveline au sujet du départ pour l'Ouest canadien ainsi que le départ lui-même sont mentionnés dans «La route d'Altamont» (RA, 117-118, 133-134) lorsque Cléophas discute avec sa soeur Eveline des circonstances de la migration familiale. Dans «Mon héritage du Manitoba», Gabrielle Roy relate le voyage de ses grands-parents maternels vers l'Ouest; elle fait alors le portrait de son grand-père enthousiaste et de sa grand-mère réticente, «hostile à l'aventure» (FLT, 155).

8. La colonisation de l'Ouest canadien est en partie l'oeuvre du clergé catholique francophone, qui désirait

édifier dans les Prairies une vaste communauté francophone catholique afin de contrer le peuplement anglophone et protestant de cette région. Au Manitoba, Monseigneur Alexandre-Antonin Taché, évêque de Saint-Boniface, rêvant de recréer «un petit Québec sur les rives de la rivière Rouge» (Painchaud, 1986: 22), participe activement à la colonisation; il envoie des missionnaires colonisateurs au Québec pour y recruter des paysans prêts à venir cultiver la terre manitobaine. La première grande campagne de recrutement au Québec a lieu en 1876; le père Albert Lacombe parcourt Montréal et ses environs pour y faire l'éloge de la vie rurale manitobaine. Cette même année, un bureau de colonisation est d'ailleurs créé à Montréal. Pour plus de renseignements sur le rôle qu'a joué l'Eglise dans la colonisation de l'Ouest, on consultera Un rêve français dans le peuplement de la Prairie de Robert Painchaud (Saint-Boniface, Editions des Plaines, 1986).

9. Cette municipalité locale fut érigée en 1855. A l'appellation «Alphonse-Rodriguez» fut ajoutée «la particule de, non justifiée, pour en faire la municipalité du Bienheureux-Alphonse-de-Rodriguez». Le nom de Saint-Alphonse Rodriguez a été rétabli en 1991. (Commission de toponymie, Noms et lieux du Québec, 1996: 605.)

10. Le sentier Pembina a précédé le chemin Pembina pour ensuite céder la place à l'autoroute actuelle, le «Pembina Highway», qui porte le numéro 75. (Renseignement communiqué par Lionel Dorge).

11. Village fondé en 1857 et situé à quinze kilomètres au sud de Saint-Boniface, Saint-Norbert est aujourd'hui incorporé

à la métropole de Winnipeg. Ce fut autrefois un lieu de rassemblement: «Situé sur la rivière La Salle, à quelques milles de la Fourche, Saint-Norbert fut d'abord le rendez-vous des missionnaires, des traiteurs, des frêteurs et des voyageurs» (Saint-Pierre, 1992: 182). Lorsqu'elle narre la migration familiale, Gabrielle Roy décrit d'ailleurs Saint-Norbert comme «une sorte de caravansérail pour les colons canadiens-français en partance pour le Sud» (FLT, 153).

12. Le trajet que décrit Gabrielle Roy implique que les colons quittaient le sentier Pembina après Saint-Norbert pour se diriger vers l'ouest. Ils quittaient donc la grande route pour la plaine, voisinant la rivière Sale (aujourd'hui La Salle) pour se rapprocher de la rivière Ilets-de-Bois (aujourd'hui Boyne), rivière sur laquelle est située la ville de Carman. Dans de bonnes conditions, on mettait trois jours pour se rendre de Winnipeg à Carman (renseignement communiqué par Lionel Dorge).

13. Les prénoms de Clément et Nicolas apparaissent dans «Grand-mère et la poupée» (p. 44) et dans une version de «Ma grand-mère toute-puissante», probablement antérieure à la version publiée dans La route d'Altamont en 1966 (voir BNC, fonds Gabrielle Roy, boîte 46, chemise 1, f. 33). Le personnage de Nicolas apparaît, à l'âge adulte, comme oncle de Christine, dans «La tempête», récit de Rue Deschambault (p. 224).

14. Le personnage de Jérôme n'apparaît pas dans l'oeuvre publiée.

15. Au dix-neuvième siècle, le colon voulant faire l'acquisition d'un homestead devait être âgé, selon la plupart des ouvrages consultés, de vingt et un ans (Friesen et Potyondi, 1981: 105, Saint-Pierre, 1992: 72). Yvette Brandt, quant à elle, affirme que le colon devait avoir au moins dix-huit ans (Brandt, 1980: 2). En 1902, l'âge minimum requis pour avoir un homestead est de dix-huit ans (Blais, 1902: 32).

16. Les terres sont divisées en sections d'un mille carré. Un quart de section équivaut à cent soixante acres.

17. Le Manitoba entre dans la Confédération en 1870. Le gouvernement du Canada décide alors de distribuer certaines terres aux colons. En 1872, le Dominion Lands Act institue le système des homesteads. «Le homestead est une concession de 160 acres de terre, que le Gouvernement donne au colon, à certaines conditions faciles» (Corbeil, s.d.: 3).

18. Le colon doit verser la somme de dix dollars pour acquérir un homestead: «Le prix d'entrée régulier est de $10 pour tout terrain déjà occupé. Il sera chargé en sus $5 ou $10 pour rencontrer les dépenses de cancellation et d'inspection» (Blais, 1902: 33).

19. Pour devenir propriétaire de sa terre, le colon devait remplir certaines conditions: «Une fois inscrit, il s'engageait à construire une «maison» sur son homestead et à y demeurer une partie de l'année, pendant une période de trois ans. En outre, le nouveau venu devait cultiver quinze acres (six hectares) de terre la première année, trente (douze hectares) la deuxième année, et quarante-cinq (dix-huit hectares) la troisième année» (Saint-Pierre, 1992: 72). Blais

précise: «Culture et résidence pendant 3 ans sont requises, et pendant ce temps le colon ne peut être absent pendant six mois, en aucune année, sous peine de perdre ses droits» (1902: 34). Au bout de trois ans, le colon peut donc faire une «application pour patente [...] devant l'agent local, ou l'inspecteur des homesteads; en ce cas, les frais sont de $5» (Blais, 1902: 34).

20. La colère de la mère d'Eveline au sujet de leur vie nomade pendant le voyage ainsi que le nom «Bohémiens» sont mentionnés dans «La route d'Altamont» (RA, 134).

21. Le personnage de Majorique est présent dans Rue Deschambault (dans «Le Titanic» et «Ma tante Thérésina Veilleux»); il est aussi évoqué dans De quoi t'ennuies-tu, Eveline?.

22. Après l'entrée du Manitoba dans la Confédération en 1870, le gouvernement canadien reconnaît les droits des Indiens de cette province et négocie avec eux une série de traités. En 1871, les Saulteux et les Cris signent le «Traité no 1», avec le commissaire Wemys McKenzie Simpson et le lieutenant-gouverneur du Manitoba, Adams Archibald: «Toutes les terres du Manitoba, ainsi qu'une bande au nord et à l'ouest sont cédées par les Indiens à la reine d'Angleterre. En retour, les Indiens sont installés dans des réserves où ils reçoivent des présents annuels et des paiements en argent» (Saint-Pierre, 1995: 119). Dans la région de la montagne Pembina se trouve la réserve de Swan Lake, au nord-ouest de Saint-Léon. Pour plus de détails sur les traités avec les Indiens, voir Samuel W. Corrigan et Robert C. Annis, «Aboriginal Settlement in Manitoba», dans John Welsted, John

Everitt et Christoph Stadel (éd.), The Geography of Manitoba. Its Land and its People, Winnipeg, University of Manitoba, 1996, p. 125-135.

23. Turluter: «Fredonner» (SPFC, 683). «Chanter sans paroles en répétant un motif sonore sur un rythme rapide et comme si les sons roulaient dans la gorge, à la façon d'une rengaine» (JCB, 1215).

24. Jongle (verbe «jongler»): «Songer, rêver» (SPFC, 409). «Songer, être songeur, pensif» (JCB, 650).

25. Règne: «Vie» (SPFC, 574).

26. Nommée d'abord Carman City, Carman est en effet une petite ville florissante à la fin du XIXe siècle. On y trouve alors, outre des demeures, plusieurs magasins, entreprises et services, tel un bureau de poste ouvert en 1881 (Watson, 1982: 98). Au début du XXe siècle, sa population est d'environ 1500 personnes (Kernigan, 1923: 66).

27. Le personnage de Sam Lee Wong apparaît dans «Où iras-tu Sam Lee Wong?», nouvelle parue dans Un jardin au bout du monde. Dans ce récit, le Chinois est restaurateur à Horizon, puis à Sweet Clover, villages de Saskatchewan.

28. Le territoire du Québec est désigné comme le Bas-Canada à partir de 1791 en vertu de l'Acte constitutionnel. En 1840, l'Acte d'Union fait du Bas-Canada (Québec) et du Haut-Canada (Ontario) la Province du Canada (ou Canada-Uni). L'expression «Bas-Canada» pour désigner le Québec après 1840

est donc caduque, mais elle subsiste chez beaucoup de Canadiens français.

29. La mère habile de ses mains de La Saga d'Eveline se retrouve, plus âgée et nommée «Mémère», dans «Ma grand-mère toute-puissante», où elle confectionne couvre-pieds et poupée (RA, 14). Dans ses écrits autobiographiques, Gabrielle Roy souligne l'habileté de sa grand-mère maternelle, Emilie Jeansonne. Ainsi, dans «Mon héritage du Manitoba», elle la décrit comme une femme dont les talents s'exercèrent à toutes sortes d'activités manuelles: fabrication de savon, d'étoffes, de chaussures, etc. (FLT, 156) et comme une pionnière travailleuse dans La détresse et l'enchantement: «Grand-mère, aussi habile à travailler le bois que la pâte ou ses laines, eut vite fait de tourner armoires, huches, pétrin, selon le modèle qu'elle avait gardé de ses meubles de naguère» (DE, 48). Émilie Jeansonne a inspiré à Marie-Anna A. Roy le personnage de Zoé Provost, qui «appartient à une race de femmes exceptionnelles» (M.-A. Roy, 1954: 12) et se distingue par ses talents de cuisinière, couturière et jardinière. Signalons aussi comme autre personnage de femme habile de l'univers royen Martha Yaramko, qui fabrique oreillers et courtepointes colorées (JBM, 128).

30. Prime: «Qui s'emporte facilement, comprend vite, se décide subitement, agit promptement» (SPCF, 541). «Qui s'emporte, se fâche facilement» (LAB, 766). «Vif, colérique, soupe au lait, explosif, fougueux» (ES, 1898).

31. Originaires de Montréal, les Soeurs Grises arrivent à Saint-Boniface en 1844 pour s'occuper de l'éducation des enfants. En 1845, elles font bâtir une petite école pour

filles à Saint-Boniface. Un couvent est construit en 1851, bientôt fréquenté par une dizaine de jeunes filles. Il accueille en 1858 vingt pensionnaires et trente externes (Dauphinais, 1991: 213). En 1883, le pensionnat, maintenant devenu une école normale catholique, sera «le principal établissement d'éducation supérieure pour jeunes filles» (Saint-Pierre, 1995: 167).

32. Gophers (mot anglais): «petit mammifère fouisseur des prairies de l'Ouest» (Gaboriau, 1985: 70). La traduction française que donnent des dictionnaires bilingues comme le Robert & Collins et le Harraps est «spermophile». Marie-Anna A. Roy désigne cet animal comme un «géomys»: «sorte de rat avec des abajoues» (M.-A. A. Roy, 1954: 51) et Annette Saint-Pierre utilise le nom «gaufre» (Saint-Pierre, 1992: 155).

33. Ces collines sont celles de la montagne Pembina. «A 160 km environ au sud-ouest de Saint-Boniface se trouve la montagne Pembina, dont l'altitude est de 495 mètres. Les Métis l'appelaient «La Prairie Ronde» vu la nature ondulante de son terrain. Le nom «Pembina» tire son origine d'un terme amérindien signifiant «baie d'été» (Almanach français du Manitoba, 1984: 95). Marie-Anna A. Roy décrit la montagne Pembina comme «un plateau ou, tout au plus, une plaine ondulée aux rebords échancrés avec une pente prononcée du côté du palier inférieur, c'est-à-dire à l'est. La rivière Pembina qui la traverse en partie lui a donné son nom» (M.-A. A Roy, 1969: 7). La région de la montagne Pembina, où se trouve le village de Saint-Léon, servait pendant les années 1880 de «point de ralliement pour la colonisation francophone» (Painchaud, 1986: 27), à laquelle Monseigneur Taché avait obtenu que deux cantons soient réservés (Ricard, 1996b: 17).

34. Pierre Gaultier de Varennes de La Vérendrye (1685-1749), officier, trafiquant de fourrures et explorateur, a fait plusieurs expéditions dans l'Ouest canadien. Il cherchait la «mer de l'Ouest» et a établi une chaîne de postes au Manitoba. La «deuxième grande expédition» dont il est question ici est sans doute celle de 1738 où il remonte la rivière Rouge. Cette expédition «lui permet d'atteindre, le 24 septembre 1738, le site actuel de Saint-Boniface. Remontant ensuite la rivière Assiniboine, il fait construire le fort La Reine au moment où un de ses lieutenants érige le fort Rouge au confluent des rivières Rouge et Assiniboine» (Dauphinais, 1991: 19). Puis, en octobre 1738, La Vérendrye et ses hommes traversent la montagne Pembina et se dirigent vers le sud à la recherche du Missouri (M.-A. A Roy, 1969: 9). Le nom de La Vérendrye apparaît ailleurs dans l'oeuvre de Gabrielle Roy. Dans «Le vieillard et l'enfant», récit de La route d'Altamont, la jeune Christine invente un jeu où elle prétend être La Vérendrye (RA, 41). Dans «Le Manitoba», Gabrielle Roy exprime son admiration pour cet explorateur: «Mon enfance au Manitoba connut la séduction de ce nom: La Vérendrye» (FLT, 107).

35. Eveline évoque aussi la rivière Assomption dans «La route d'Altamont» (RA, 119).

36. Le ravissement de Bobonne dans la montagne Pembina et sa communion avec la nature, en particulier avec un érable, sont à rapprocher du bonheur qu'éprouve Eveline dans «La route d'Altamont» au milieu des collines de la montagne Pembina et dans son évocation émue des collines de Saint-Alphonse: «Dans mes petites collines, Christine, les essences emmêlées, les peupliers-trembles, les bouleaux, les érables de montagne -

oh! nos érables à sucre si rouges à l'automne! - les hêtres aussi flambaient de couleur» (RA, 119).

37. Le personnage de Donald McGillivray est présent dans plusieurs autres textes de la Saga (non retenus pour notre édition). Il y joue un rôle plus important: jeune homme, Donald noue une idylle avec Eveline et devient le rival d'Edouard. Voir BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 72, chemises 8-12; boîte 73, chemises 1-6, boîte 73, chemises 7-11. Ces épisodes sont résumés dans notre «Présentation de La Saga d'Eveline».

38. Cette remarque de Jérôme sur les «hérétiques» et les protestants trouve écho dans quelques autres textes de la Saga (non retenus pour notre édition). Sous le nom de «Sévère» ou «Delphis», le personnage attaque durement les protestants et, en particulier, Donald, qu'il n'aime pas. Voir, par exemple, BNC, fonds Gabrielle Roy, boîte 73, chemise 2, f. 68; boîte 73, chemises 8 et 9.

39. Dans «La route d'Altamont», Cléophas, l'oncle de Christine, raconte que des Écossais se seraient établis près du massif d'Altamont: «Du moins cette région attira-t-elle des émigrés d'Ecosse qui retrouvèrent là, j'imagine, quelque image en petit de leur pays abandonné. Mais quelle folie! Les Highlanders eux-mêmes n'y firent pas long feu, se dispersant après peu de temps pour rentrer dans leur pays ou gagner les villes. Une expérience qui a tourné au désastre, voilà Altamont!» (RA, 136). Aucun ouvrage consulté ne corrobore cette affirmation. Yvette Brandt rapporte que le recensement de 1885-1886 pour la municipalité de Lorne dénombre 348 personnes d'origine écossaise (Brandt, 1980: 27), mais elle ne

précise pas les noms des villages où se trouvaient ces colons. Par ailleurs, les registres des homesteads indiquent que plusieurs sections sont devenues en 1882 la propriété de la Scottish Ontario and Manitoba Land Company (Archives provinciales du Manitoba, Dominion Lands). Les colons d'ascendance écossaise qui se sont installés sur ces terres étaient pour la plupart originaires de l'Ontario (renseignement communiqué par Lionel Dorge).

40. Saint-Léonard-des-plaines est un nom fictif, mais il s'agit d'une transposition évidente du nom du village où les Landry se sont installés: Saint-Léon. Ce nom a d'ailleurs été retenu dans les premiers textes de la Saga.

41. Nous n'avons trouvé nulle mention du village de Sainte-Anne-d'Auray-en-Manitoba dans les ouvrages de référence consultés. Sans doute est-ce un nom fictif. Signalons toutefois qu'Auray est le chef-lieu du Morhiban, en Bretagne. Comme il y avait plusieurs colons bretons au Manitoba, il serait plausible qu'un village ait été nommé ainsi. (Renseignement communiqué par Lionel Dorge).

42. Tout comme Dom Charles, plusieurs des prêtres colonisateurs du Manitoba étaient d'origine française. Ainsi, le curé de Saint-Léon en 1879, l'abbé Théobald Bitsche, était originaire de l'Alsace (M.-A. A. Roy, 1969: 18).

43. Sourdrai (verbe «sourdre»). A entendre ici sans doute dans le sens du verbe «ressoudre»: «Arriver, survenir» (SPFC, 587). «(Personnes). Arriver, survenir sans être attendu» (JCB, 1031).

44. Il s'agit ici de Somerset, colonie fondée en 1872 par Henry Foster et Charles Clark, immigrants anglais venant du comté de Somerset (en Angleterre).

45. Les ouvrages consultés ne distinguent pas les colons flamands des colons belges francophones. Ils mentionnent seulement que dans la région de la montagne Pembina, les colons d'origine belge se regroupent principalement dans le village de Bruxelles; ils s'installent aussi à Mariapolis et à Saint-Alphonse.

46. Dans la région de la montagne Pembina, vers 1880, on trouve des colons d'origine allemande à Saint-Alphonse et à Saint-Léon.

47. Il s'agit sans doute du massacre de Jean-Baptiste de La Vérendrye (1713-1736), le fils aîné de l'explorateur, et de ses hommes. En juin 1736, avec le père Aulneau et vingt et un hommes, Jean-Baptiste de La Vérendrye part du fort Saint-Charles, au lac des Bois, pour se rendre à Kaministikwia afin d'aller chercher des vivres et des marchandises. Chemin faisant, le 6 juin 1736, le groupe est massacré par des Sioux. «Peut-être y avait-il eu provocation - le jeune homme, disait-on, aurait participé à une attaque menée par des ennemis des Sioux - ou peut-être était-ce un malentendu. Des Saulteux armés de fusils français auraient tué des Sioux dans une embuscade, laissant croire que les Français en étaient responsables» (Mac Ewan, 1984: 62).

48. L'épisode de la photographie de famille apparaît dans cinq autres textes de la <u>Saga</u>: BNC, fonds Gabrielle Roy, boîte 72, chemise 3, [cahier 1], non paginé; boîte 72, chemise 3,

[cahier 2], «Deuxième partie», non paginé; boîte 73, chemise 6, chap. XIV, f. 214-228; boîte 73, chemise 7, «La photographie», f. 66-94; collection François Ricard, «La photographie», 21 f. Pour plus de détails, voir notre «Présentation de La Saga d'Eveline». Dans l'oeuvre publiée, cet épisode est évoqué dans De quoi t'ennuies-tu, Eveline? (p. 18-19, 21), où Eveline raconte que Majorique s'était fait passer pour un photographe nommé Jérémie Latulipe.

49. Dans l'ellipse de cinq ans entre la première partie et la deuxième se situent l'installation des Langelier sur leur terre, leur nouvelle vie au Manitoba et le séjour d'Eveline au couvent. Au début de cette deuxième partie, Eveline est âgée de dix-huit ans.

50. Le «je» féminin, non identifié, n'apparaît dans aucun autre des textes édités. Par contre, dans d'autres versions de la Saga, ce «je» est une enfant d'Eveline. Pour plus de détails, voir notre «Présentation de La Saga d'Eveline».

51. Dans ce passage, tout comme dans plusieurs autres, Gabrielle Roy donne au verbe «contempler» son sens anglais: «envisager, penser au, songer au, discuter du» (Colpron, 1994: 66).

52. Il y a également un personnage de photographe dans Madame Lund, qui est «syrien ou arménien» (BNC, fonds Gabrielle Roy, boîte 70, chemise 19, f. 4). Volubile et plein de vitalité, ce personnage fait penser à celui de Majorique déguisé en photographe.

53. Veilloches: «Veillote. Canada: Vailloche» (SPFC, 691). «Vailloche: veillote. Mettre en vailloches: former des veillotes sur les prés ou les pièces de terre avec les foins ou les céréales qu'on y a fauchés» (SPFC, 686). Bélisle précise: «Veillotte: n.f. Botte de foin, de grains coupés et liés par le milieu pour qu'elle sèche dans une position verticale, par groupe de trois ou quatre. On dit *vailloche* au Canada» (LAB, 1063).

54. Dans Le Pain de chez nous, le personnage du grand-père se nomme Poli Provost (Marie-Anna A. Roy, 1954: 10).

55. Butin: «Linge, vêtements» (SPFC, 160).

56. La fuite du couvent est narrée plus loin lorsqu'Eveline raconte cet événement à Edouard (voir p. 259-261). L'épisode du séjour au couvent des Soeurs Grises à Saint-Boniface, qui se clôt par la fuite d'Eveline après un an d'études, se trouve dans une autre version de la Saga. Voir BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 73, chemise 3, chap. VII, f. 104-135. Cet épisode est inspiré de la vie de Mélina Landry. Selon Marie-Anna A. Roy, Mélina, âgée de seize ans, malheureuse au couvent des Soeurs Grises, fut renvoyée chez elle six semaines après son arrivée (M.-A. A. Roy, 1979: 18).

57. Berlande (verbe «berlander»). Ici, les deux sens du verbe pourraient convenir: «Tergiverser, hésiter à prendre un parti. Fainéanter, flâner, baliverner» (LAB, 91). Seutin signale deux orthographes: «Barlander ou berlander» (ES, 210).

58. Trigaudeur. Ce nom ne se trouve pas dans les ouvrages consultés. Cependant, l'adjectif «trigaud» y figure.

Trigaud: «Taquin» (SPFC, 679). «Qui use de détours, de mauvaises finesses» (LAB, 1035). Bélisle inclut également le verbe «trigauder» dans son dictionnaire: «Trigauder: Se conduire en trigaud. Tromper» (LAB, 1035).

59. Le personnage de Majorique emprunte certains traits à Moïse Landry, frère de Mélina. Marie-Anna A. Roy rapporte que ce dernier, «un curieux type», en plus de tenir un magasin général, se livrait à de multiples activités: «[...] il rhabillait les montres, les horloges et réparait les machines à coudre. Il exerçait le métier de crieur aux enchères, de photographe et, le dimanche, il tenait l'harmonium à l'église» (M.-A. A. Roy, 1969: 59, 60).

60. Paré: «Prêt» (SPFC, 494).

61. La longue migration par étapes de Majorique et sa famille vers la Californie est décrite dans «Ma tante Thérésina Veilleux», récit de Rue Deschambault. Sa vie californienne est aussi évoquée dans De quoi t'ennuies-tu, Eveline?

62. Lorne est une municipalité qui, à son origine en 1880, comprend trois villages, dont Saint-Léon. Elle regroupe ensuite plusieurs villages tels que Bruxelles, Mariapolis, Saint-Alphonse, Saint-Léon, Notre Dame de Lourdes et Somerset (Brandt, 1980: 27-28).

63. Tout comme Edouard, Léon Roy a tenu un commerce à Somerset. En 1892, Léon Roy et sa famille s'installent à Somerset. L'année suivante, il ouvre une épicerie dans le

«Bloc Garneau», puis un magasin général qu'il gardera jusqu'en 1897 (M.-A. A Roy, 1979: 12-13).

64. Une de perdue, deux de retrouvées est un roman de Georges Boucher de Boucherville. Il est d'abord paru en feuilleton dans L'Album littéraire et musical de la Minerve (janvier 1849-juin 1851) et dans La Revue canadienne (janvier 1864-juillet 1865), puis en deux volumes chez l'éditeur Eusèbe Senécal en 1874.

65. La première édition des Anciens Canadiens de Philippe Aubert de Gaspé date de 1863 (Québec, Desbarats et Derbishire).

66. A notre connaissance, aucune oeuvre de Pamphile Lemay ne porte le titre Les poèmes. Ses premiers recueils de poèmes publiés s'intitulent plutôt Essais poétiques (1865), Une gerbe. Poésies (1879), Petits poèmes (1883).

67. Gabrielle Roy cite le nom de Savonarole dans La détresse et l'enchantement lorsqu'elle fait le récit de l'histoire de son père (DE, 98). Elle raconte que Charles Roy, son grand-père paternel, s'opposait à ce que son fils s'instruise et, en véritable Savonarole, a brûlé l'unique livre que possédait Léon. Dans Le miroir du passé, Marie-Anna A. Roy confirme ce dédain du grand-père paternel pour les livres et le goût de l'instruction de son fils (M.-A. Roy, 1979: 10).

68. Le personnage de soeur Lagarde, religieuse sympathique à Eveline, apparaît dans une autre version de la Saga, celle où se trouve l'épisode du couvent. Voir BNC,

fonds Gabrielle Roy, boîte 73, chemise 3, chap. VII, f. 114-119, 127-130.

69. Broncos (mot anglais): «Cheval sauvage de l'Ouest canadien» (JCB, 137). «Cheval indompté ou mal dompté» (ES, 445). Les ouvrages consultés présentent plusieurs orthographes pour ce mot: Boulanger écrit «bronco», Seutin donne deux possibilités: «broncho ou bronco», Gaboriau met «bronco» pour l'orthographe anglaise du nom et «branco» pour l'orthographe française (Gaboriau, 1985: 25), tandis que les dictionnaires bilingues comme le Robert & Collins indiquent «bronco». Quant à Gabrielle Roy, elle écrit «bronchos» dans le manuscrit. Nous avons retenu l'orthographe la plus courante: «bronco».

70. Le congrès du parti libéral a lieu à Ottawa en juin 1893. A l'automne 1894, Wilfrid Laurier entreprend un voyage électoral dans l'Ouest canadien. Il arrive à Winnipeg le 3 septembre 1894 et, le soir même, fait un discours aux six mille personnes venues l'entendre au Brydon's Skating Ring. Son discours porte sur plusieurs sujets, dont les écoles, l'autonomie provinciale et la nation canadienne. Selon Laurier La Pierre, ce voyage permet à Wilfrid Laurier de «se présenter aux habitants de l'Ouest, et les toucher profondément avec sa personnalité, son charme, son éloquence et, espérait-il, son message. [...] il sentit qu'il donnait sa pleine mesure lorsqu'il communiquait son amour profond du Canada, "le pays le plus libre du monde", et la nécessité de l'"harmonie entre toutes les races et les religions" dans le pays» (La Pierre, 1997: 218). Cette tournée dans l'Ouest donna l'occasion à Léon Roy de rencontrer Wilfrid Laurier, à qui il serra la main «à Mariapolis un jour d'octobre 1894» (Ricard, 1996b: 25).

71. Cet événement s'inspire de la vie de Léon Roy. En 1889, celui-ci ouvre un magasin général à Mariapolis en prenant comme associé son beau-frère Calixte Landry. Cependant, c'est un autre frère de Mélina, Moïse, qui parvient en 1893, grâce à une combine, à s'emparer de ce magasin (Ricard, 1996b: 23-24).

72. Dans sa première épître aux Corinthiens, saint Paul écrit: «Ainsi celui qui se marie avec sa fiancée fait bien, mais celui qui ne se marie pas fait mieux encore» (La Bible de Jérusalem, I Corinthiens, 7 38). Plus loin dans le récit (p. 515), Dom Charles cite ce même passage biblique à Eveline, alors mariée et mère de famille.

73. Omens. En latin, le mot «omen, ominis» signifie «présage, augure, pronostic». Le mot «omen» existe également en anglais et possède la même signification.

74. La chanson d'Edouard s'intitule «Le petit mousse». Dans La bonne chanson de Charles-Emile Gadbois, elle commence ainsi: «Sur le grand mât d'une corvette/ Un petit mousse un soir chantait» (Gabdois, 1983: 17).

75. Tourtes: «Sorte de pigeon sauvage (maintenant disparue)» (SPFC, 672). «Sorte de pigeons sauvages dont la race est éteinte et qui s'abattaient par bandes énormes dans les champs cultivés au point d'être devenus un véritable fléau» (LAB, 1019).

76. Le titre exact de cette chanson est «Le temps des cerises». Les paroles ont été écrites par Jean-Baptiste Clément en 1866 et la musique par Antoine Renard en 1868.

Popularisée en France vers 1870, cette chanson «symbolise à jamais l'esprit de la Commune» (Robine, 1994: 130).

77. «Petits chars»: «Petits chars, petites chars: tramway» (SPFC, 189). «*Les petits chars, les chars électriques*, les tramways, par opposition aux *gros chars*, les wagons de chemin de fer» (LAB, 154).

78. «En famille»: «*Être en famille*, être enceinte» (LAB, 376).

79. Mener pareil «train»: «Mener le train, mener du train: faire du train» (SPFC, 673). «Faire le train: faire du tapage, faire du train, susciter une querelle, chercher noise» (SPFC, 673). «Train: bruit, tapage, agitation» (ES, 2340).

80. Le personnage d'Odette figure dans plusieurs récits de Rue Deschambault.

81. Ce passage se rapproche du dénouement de «La vallée Houdou», nouvelle d'Un jardin au bout du monde, où des immigrants doukhobors en quête d'une terre à cultiver sont éblouis par la beauté de la vallée Houdou à la tombée du jour (JBM, 110). Dans Le Pain de chez nous, Marie-Anna A. Roy dépeint une scène semblable où Charles-Léon Morin, le père fictif, amène ses colons voir des cantons au soleil couchant (M.-A. Roy, 1954: 29).

82. La vallée de Qu'Appelle est située en Saskatchewan. En 1908, à Qu'Appelle, «la population est de 323 âmes dont 153 Allemands, 115 Canadiens français et 55 Irlandais ou Anglais» (Mgr Langevin cité par Painchaud, 1987: 224).

83. «Bourrasser»: «Brusquer, bousculer, rudoyer, malmener» (SPFC, 143). Seutin écrit «bourasser ou bourdasser» (ES, 402).

84. Renotaient (verbe «renoter»): «Rebattre, rabâcher, répéter inutilement» (SPFC, 582).

85. Le personnage de Robert apparaît dans Rue Deschambault.

86. Dans Rue Deschambault, Robert est désigné comme le «frère aîné» (RD, 14) de Christine. Il travaille pour les chemins de fer du Canadien Pacifique alors que Gervais, le frère plus jeune, est encore au collège (RD, 10).

87. Le personnage d'Alicia apparaît dans Rue Deschambault; le récit intitulé «Alicia» en fait le portrait.

88. Priscilla est l'amie de couvent d'Eveline. Nommée Priscilla Audet, elle apparaît, adolescente, dans une autre version de la Saga (dans l'épisode du couvent). Voir BNC, fonds Gabrielle Roy, boîte 73, chemise 3, chap. VII, f. 106-109, 119-122. Signalons que Mélina Landry avait une amie d'enfance nommée Priscilla Gaudet, qui se fit religieuse (Ricard, 1996b: 31).

89. Dans La détresse et l'enchantement, Gabrielle Roy raconte que ses parents, invités au bal du lieutenant-gouverneur, se sont rendus à la résidence de ce dernier, mais n'ont pas osé y entrer et se joindre aux autres invités du bal (DE, 95, 98-101).

90. Le «cinq cents» est un jeu de cartes.

91. Cette ancienne chanson française porte le titre de «Ma belle, si tu voulais» dans Le livre des chansons de Henri Davenson. Les paroles en sont les suivantes: «Ma belle, si tu voulais,/ nous dormirions ensemble,/ Dans un grand lit carré,/ couvert de taies blanches;/ Aux quatre coins du lit, un bouquet de pervenches./ Dans le mitan du lit/ la rivière est profonde./ Tous les chevaux du roi/ y viennent boire ensemble./ Et là, nous dormirions/jusqu'à la fin du monde» (Davenson, 1946, 321-322). Davenson signale qu'il s'agit en fait de la seconde partie, devenue autonome, d'une chanson du XVIIIe siècle intitulée «Jolie Flamande»: «Sur les marches du palais/ y a une jolie Flamande./ Elle a tant d'amoureux/ qu'elle ne sait lequel prendre:/ L'un est boulanger,/ l'autre un valet de chambre./ C'est un petit cordonnier,/ qui a eu la préférence./ Lui fera des souliers/ de maroquin d'Hollande./ C'est en les lui chaussant,/ qu'il en fait la demande:/ "La Belle, si vous vouliez,/ nous dormirions ensemble..."» (Davenson, 1946: 322).

92. Une critique de la maternité obligatoire apparaît également dans Baldur, autre roman inédit de Gabrielle Roy. Enceinte, Edouardina reçoit la visite de femmes qui se plaignent de leur condition: «|Ce dont ces femmes <elles> trouvaient surtout à se plaindre, c'était de leur mari, de l'amour, d'avoir trop d'enfants, ou<,> du moins<,> de les avoir sans que leur consentement fût même recherché.|» (BNC, Fonds Gabrielle Roy, boîte 70, chemise 6, f. 26).

93. Rue Deschambault ne fait nulle mention d'un garçon mort-né parmi les enfants d'Eveline. Cependant, on sait que

Mélina et Léon Roy ont eu un fils, baptisé Joseph Léon Alcide, qui mourut à l'âge de trois mois en 1890 (Ricard, 1996b: 24).

94. «Bourrées»: «Travail forcé et rapide» (SPFC, 143). «Activité que l'on fait par intermittence mais intensément: à-coup» (JCB, 129). «Période de travail intensif, pénible» (ES, 404).

95. Comme de bon. Dans les ouvrages de référence consultés, l'adjectif «bon» est mis au féminin dans cette expression. «Comme de raison, comme de raison que, comme de bonne raison, comme de bonne, comme de belle, comme de juste: sans doute, assurément» (SPFC, 217). «Comme de raison, comme de bonne: naturellement, sans doute, assurément» (LAB, 184).

96. Gabrielle Roy relate également des promenades en bateau sur la rivière Rouge dans ses écrits autobiographiques. Dans «Mon héritage du Manitoba», elle évoque ces fascinantes excursions avec sa mère: «Bientôt elle emmena ses plus jeunes enfants, par un petit bateau qui faisait alors des espèces de croisières sur la rivière Rouge, en visite chez les Ukrainiens de St. Andrews [...]» (FLT, 163). Voir aussi dans «Souvenirs du Manitoba» (p. 80-81).

97. Dans «Le Manitoba», Gabrielle Roy présente Selkirk comme un «ancien poste de traite de fourrures, en aval sur la Rouge, sis à l'endroit le plus favorable au trafic riverain» (FLT, 106).

98. Thomas Douglas, comte de Selkirk (1771-1820), est un riche Ecossais qui, au début du XIXe siècle, s'occupe de commerce et de colonisation au Manitoba. Membre de la

Compagnie de la Baie d'Hudson, il achète de celle-ci «des lots (116 000 milles carrés des Terres de Rupert) à la jonction des rivières Rouge et Assiniboine, communément appelée la Fourche» (Saint-Pierre, 1992: 50). Grâce à Lord Selkirk, des Écossais, fermiers chassés de leurs terres, viennent alors s'établir dans cette région: en 1812, on dénombre trente-deux colons écossais à la Fourche, puis quatre-vingt-trois en 1814.

99. En fait, la fondation de Saint-Boniface est postérieure à la colonisation écossaise de 1812-1814. Selon les historiens, Saint-Boniface a été fondé en 1818. «Bien avant la naissance de Winnipeg, Saint-Boniface existait comme paroisse, en 1818, et comme ville épiscopale, en 1822», affirme Lionel Dorge (1976: 123). Dans son Histoire de Saint-Boniface, Luc Dauphinais rapporte que Monseigneur Joseph-Norbert Provencher, chargé d'établir une mission catholique à la Fourche, choisit pour elle le nom de Saint-Boniface en mai 1818 et que «c'est dans une lettre datée du 19 janvier 1819 qu'il utilise pour la première fois le nom de Saint-Boniface pour désigner sa mission de la Fourche» (Dauphinais, 1991: 65).

100. Le fort Garry doit son nom à Nicholas Garry, employé de la Compagnie de la Baie d'Hudson. En fait, le nom «fort Garry» désigne deux établissements bâtis près de la rivière Rouge dans les années 1830 par la Compagnie de la Baie d'Hudson. «Un premier poste de traite, installé au confluent des rivières Rouge et Assiniboine (sur le site actuel de Winnipeg), avait été inondé en 1826. On décida de le reconstruire à 30 km en aval sur la rivière Rouge (sur le site actuel de Selkirk) pour s'apercevoir que le premier site, au confluent des deux rivières, était de beaucoup plus favorable;

on utilisa donc ce nouveau poste, Lower Fort Garry, uniquement comme centre d'approvisionnement [...]. En 1835, un ensemble de locaux, appelé Upper Fort Garry, fut érigé à proximité du premier emplacement qui avait été inondé. [...] Peu à peu, la ville de Winnipeg s'est développée autour d'Upper Fort Garry» (Veyron, 1989: 235-236).

101. Le nom de «St. Andrews-by-the-locks» n'apparaît dans aucun des documents consultés. Dans ceux-ci se trouve toutefois mentionnée la localité de St. Andrews, située au sud-ouest de Selkirk, localité près de laquelle se trouvent des rapides également nommés «St. Andrews» (Ham, 1980: 18). Signalons qu'il y a effectivement des écluses tout près de St. Andrews. Ouvertes officiellement en 1910, celles-ci sont situées à Lockport, village situé au sud-ouest de Selkirk, autrefois nommé «Little Britain» puis «St. Andrews North» (Rudnyc'kyj, 1970: 119).

102. Le personnage d'Agnès figure dans plusieurs récits de Rue Deschambault.

103. On trouve aussi le personnage de Georgianna, jeune femme, dans «Pour empêcher un mariage», récit de Rue Deschambault.

104. L'océan Glacial est l'autre nom de l'océan Arctique.

105. Port Arthur et Fort William sont d'anciennes villes de l'Ontario qui, fusionnées, ont formé la ville de Thunder Bay.

106. Il s'agit d'un ensemble de cinq lacs désignés comme les «Grands Lacs»: lac Supérieur, lac Michigan, lac Huron, lac Érié, lac Ontario.

107. Le choix du prénom de ce fils aîné n'est pas fixé puisqu'il a été nommé plus tôt «Robert» (p. 375).

108. Une scène semblable apparaît dans Baldur. Après plusieurs années de mariage, Edouardina célèbre un soir «sa vraie nuit de noces» avec son mari Prosper. Elle découvre ainsi le plaisir, «la petite félicité» (BNC, fonds Gabrielle Roy, boîte 70, chemise 7, f. 62), expérience qui lui procure de l'étonnement.

109. Aucun personnage de l'oeuvre publiée ne porte le prénom d'Eléonore.

110. Dans Rue Deschambault, Eveline reprend à peu près la même phrase: «Veux-tu que je te dise, Edouard: nous serons toujours pauvres, tu seras toujours pauvre: tu es trop honnête!« (RD, 95).

111. Lisses: «Barre de glissement, en fer ou en ancien, d'un traîneau, barre ronde ou lame placée sous les patins» (SPFC, 425). «Ferrure en forme de lame, placée sous les patins d'un traîneau pour en faciliter le glissement et en prévenir l'usure» (LAB, 550).

112. Berlot: «Voiture d'hiver faite d'une sorte de boîte oblongue plus ou moins profonde, posée sur des patins» (SPFC, 114). «Ancienne voiture d'hiver, à un ou deux sièges, faite d'une caisse rectangulaire plus ou moins profonde, posée sur

des patins bas et utilisée pour le transport des voyageurs et des marchandises» (LAB, 91).

113. Aucun personnage de l'oeuvre publiée ne s'appelle Léonard.

114. Dans «Ma tante Thérésina Veilleux», Majorique est effectivement devenu fermier et a épousé une femme asthmatique, Thérésina Veilleux (RD, 162-163). Il est également question de cette dernière dans De quoi t'ennuies-tu, Eveline? (p. 39).

115. Dans Baldur, Edouardina donne aussi naissance à un enfant peu de temps après avoir appris la nouvelle de la mort de son père (BNC, fonds Gabrielle Roy, boîte 70, chemise 6, f. 20).

116. Baldur traite également de la ménopause. Dans ce roman, cette étape de la vie féminine est présentée à Edouardina, âgée de trente-sept ans, comme la fin de ses problèmes de santé occasionnés par ses nombreuses grossesses. Vieillir lui est proposé «comme une sorte d'espoir» (BNC, fonds Gabrielle Roy, boîte 79, chemise 8, f. 66).

117. Rappelons que Christine est l'héroïne et la narratrice de Rue Deschambault et de La route d'Altamont.

118. Eveline met sa fille Georgianna en garde contre un mauvais mariage dans «Pour empêcher un mariage», récit de Rue Deschambault.

119. «Léonard» est le troisième prénom qui apparaît dans la Saga pour désigner le fils aîné d'Eveline et Edouard, d'abord nommé Robert (p. 375), puis Alfred (p. 455). Dans ce troisième cas, il y a également confusion avec le prénom qu'Eveline aurait donné à son enfant mort-né, Charles-Léonard (p.416).

120. Ce portrait du fils aîné d'Eveline et Edouard emprunte plusieurs traits de Joseph Roy, fils aîné de Mélina et Léon. Joseph ne s'intéresse pas aux études. Il quitte le Manitoba pour la Saskatchewan en 1906 et s'installe à Dollard, où il se marie, possède une terre et se laisse aller à son penchant pour l'alcool. Il se révèle ensuite instable: «Vers 1920, il dénichera un emploi d'acheteur de grain, qu'il conservera quelque temps avant de se remettre à errer à travers le Canada et les Etats-Unis comme un «hobo» sans feu ni lieu» (Ricard, 1996b: 56).

121. Dans «Les déserteuses», Eveline confie à son amie Odile qu'elle a perdu un enfant, dont le prénom n'est toutefois pas mentionné, une petite fille «morte à quatre ans de méningite» (RD, 114).

122. Odette se fait religieuse dans «Un bout de ruban jaune», récit de Rue Deschambault.

BIBLIOGRAPHIE

Sont énumérés ici les ouvrages cités et utilisés pour la rédaction de cette thèse.

I. Manuscrits de Gabrielle Roy

A. La Saga d'Eveline

[La Saga d'Eveline], cahiers manuscrits et manuscrits dactylographiés avec corrections de la main de G. Roy, Fonds Gabrielle Roy, Collection des manuscrits littéraires, Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa: MSS 1982-11/1986-11, boîte 72, chemises 1 à 12; boîte 73, chemises 1 à 15; boîte 74, chemises 1 à 7.

«Un soir... dans la plaine...», 10 f.; «La caravane en détresse», 13 f.; «La photographie», 21 f.; «La route d'Altamont», 37 f.; «De quoi t'ennuies-tu, Eveline?», 54 f.; manuscrits dactylographiés avec corrections de la main de G. Roy, collection François Ricard, Montréal.

B. Autres textes

Romans

Baldur, manuscrit dactylographié avec corrections de la main de G. Roy, 169 f., Fonds Gabrielle Roy, Collection des manuscrits littéraires, Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa: MSS 1982-11/1986-11, boîte 70, chemises 6 à 10.

[Madame Lund], deux manuscrits dactylographiés avec corrections de la main de G. Roy, f. 1-16, 21-29; 8-96, Fonds Gabrielle Roy, Collection des manuscrits littéraires, Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa: MSS 1982-11/1986-11, boîte 70, chemises 19 à 22.

Nouvelles

«Dieu», daté de Paris, octobre 1948, manuscrit dactylographié avec corrections de la main de G. Roy, 13 f., Fonds Gabrielle Roy, Collection des manuscrits littéraires, Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa: MSS 1982-11/1986-11, boîte 71, chemise 16.

«La première femme», daté de Paris, septembre 1948, manuscrit dactylographié avec corrections de la main de G. Roy, 15 f., Fonds Gabrielle Roy, Collection des manuscrits littéraires, Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa: MSS 1982-11/1986-11, boîte 71, chemise 16.

«Ma cousine économe», cahier manuscrit, non paginé; trois manuscrits dactylographiés avec corrections de la main de G. Roy, 28 f., 21 f., 25 f., Fonds Gabrielle Roy, Collection des manuscrits littéraires, Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa: MSS 1982-11/1986-11, boîtes 68, chemises 14 à 16.

«Sécurité», manuscrit dactylographié avec corrections de la main de G. Roy, 13 f., Fonds Gabrielle Roy, Collection des manuscrits littéraires, Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa: MSS 1982-11/1986-11, boîte 69, chemise 7.

«Ma grand-mère toute-puissante», deux cahiers manuscrits, manuscrit dactylographié, f. 24-33, Fonds Gabrielle Roy, Collection des manuscrits littéraires, Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa: MSS 1982-11/1986-11, boîte 46, chemise 1.

«Le vieillard et l'enfant», cahier manuscrit, 104 f., manuscrit dactylographié, 52 f., Fonds Gabrielle Roy, Collection des manuscrits littéraires, Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa: MSS 1982-11/1986-11, boîte 46, chemises 2 et 3.

«La route d'Altamont», trois cahiers manuscrits, trois manuscrits dactylographiés avec corrections de la main de G. Roy, f. 127-154, f. 1-3, 1-8, Fonds Gabrielle Roy, Collection des manuscrits littéraires, Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa: MSS 1982-11/1986-11, boîte 46, chemises 4 à 6.

Lettre

[Lettre à Ronald [Everson?]], datée de 1948, Fonds Gabrielle Roy, Collection des manuscrits littéraires, Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa: MSS 1982-11/1986-11, boîte 9, chemise 10.

II. **Textes publiés de Gabrielle Roy**

La Petite Poule d'Eau (1950), Montréal, Boréal, 1992, «Boréal compact», 273 p.

«Souvenirs du Manitoba» (1955), La Revue de Paris, 62e année, (février 1955), p. 77-83.

Rue Deschambault (1955), Montréal, Boréal, 1993, «Boréal compact», 267 p.

«Mémoire et création» (1957), dans Fragiles lumières de la terre, Montréal, Boréal, 1996, «Boréal compact», p. 203-210.

«Grand-mère et la poupée» (1960), Châtelaine, I-1 (octobre 1960), p. 24-25, 44-46, 48-49.

«Le Manitoba» (1962), dans Fragiles lumières de la terre, Montréal, Boréal, 1996, «Boréal compact», p. 103-123.

La route d'Altamont (1966), Montréal, Boréal, 1992, «Boréal compact», 165 p.

«Mon héritage du Manitoba» (1970), dans Fragiles lumières de la terre, Montréal, Boréal, 1996, «Boréal compact», p. 151-167.

Un jardin au bout du monde (1975), Montréal, Boréal, 1994, «Boréal compact», 179 p.

De quoi t'ennuies-tu, Eveline ? suivi de Ely ! Ely ! Ely ! (1982, 1979), Montréal, Boréal, 1988, «Boréal compact», 124 p.

La détresse et l'enchantement (1984), Montréal, Boréal, 1988, «Boréal Compact», 511 p.

«L'empereur des bois», Etudes littéraires, 17-3 (hiver 1984), p. 581-587.

L'Espagnole et la Pékinoise, Montréal, Boréal, 1986, «Boréal Jeunesse», 46 p.

Ma chère petite soeur. Lettres à Bernadette 1943-1970, édition préparée par François Ricard, Montréal, Boréal, 1988, 261 p.

«La légende du cerf ancien», texte établi et présenté par François Ricard, Cahiers franco-canadiens de l'Ouest, 3-1 (printemps 1991), p. 143-163.

«Rose *en* Maria», Elle-Québec, 19 (mars 1991), p. 76, 78, 80.

«Ma petite rue qui m'a menée autour du monde», texte établi et présenté par François Ricard, Littératures, 14 (1996), p. 135-163.

Le temps qui m'a manqué, édition préparée par François Ricard, Dominique Fortier et Jane Everett, Montréal, Boréal, 1997, «Cahiers Gabrielle Roy», 107 p.

III. **Interviews de Gabrielle Roy**

Cameron, Donald, «Gabrielle Roy: A Bird in the Prison Window», Conversations with Canadian Novelists (Part 2), Toronto, MacMillan, 1973, p. 128-145.

Desmarchais, Rex, «Gabrielle Roy nous parle d'elle-même et de son roman», Bulletin des agriculteurs (mai 1947), p. 8-9, 36-39, 43-44.

Jasmin, Judith, «Premier plan. Interview avec Gabrielle Roy», Radio-Canada (CBFT). Enregistrement: 1er août 1960.

Wyczynski, Paul (dir.), Le roman canadien-français. Evolution. Témoignages. Bibliographie (1964), Montréal, Fides, 3e édition, 1977, «Archives des lettres canadiennes» III, p. 339-343.

IV. **Articles et ouvrages sur l'oeuvre de Gabrielle Roy**

Bessette, Gérard, Une littérature en ébullition, Montréal, Ed. du Jour, 1968, p. 217-308.

Chadbourne, Richard, «Essai bibliographique: cinq ans d'études sur Gabrielle Roy, 1979-1984», Etudes littéraires, 17-3 (hiver 1984), p. 595-609.

Daviau, Pierrette, Passion et désenchantement. Une étude sémiotique de l'amour et des couples dans l'oeuvre de Gabrielle Roy, Montréal, Fides, 1993, 198 p.

«Gabrielle Roy», Bulletin de la Société historique de Saint-Boniface, 1 (automne 1994), p. 10-11.

Gagné, Marc, Visages de Gabrielle Roy. L'oeuvre et l'écrivain, Montréal, Beauchemin, 1973, 327 p.

Guérin-Garnett, Dominique, «La "Saga" de Gabrielle Roy ou "La fuite de Lina"», mémoire de maîtrise, Ottawa, Université Carleton, 1990, 94 f.

Larouche, Irma, «Présentation du fonds Gabrielle Roy, 1909-1983», Etudes littéraires, 17-3 (hiver 1984), p. 589-593.

Larouche, Irma, Gabrielle Roy, 1909-1983. Papiers, 1936-1983. MSS 1982-11/1986-11. Instrument de recherche, Ottawa, Collection des manuscrits littéraires, Bibliothèque nationale du Canada, 1989, 203 p.

Montreuil, Sophie, «Petite histoire de la nouvelle "Un jardin au bout du monde" de Gabrielle Roy», Voix et images, XXIII-2 (hiver 1998), p. 360-381.

Ricard, François, Gabrielle Roy, Montréal, Fides, 1975, «Ecrivains canadiens d'aujourd'hui», 192 p.

Ricard, François, «Refaire ce qui a été quitté», Forces, 44 (1978), p. 36-41.

Ricard, François, «La Montagne secrète, roman de Gabrielle Roy», dans Maurice Lemire (dir.), Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tome IV: 1960-1969, Montréal, Fides, 1984, p. 593-596.

Ricard, François, «Gabrielle Roy: petite topographie de l'oeuvre», Ecrits du Canada français, 66 (1989), p. 21-38.

Ricard, François, Edition critique des oeuvres complètes de Gabrielle Roy, Montréal, Université McGill, 1991.

Ricard, François, Inventaire des archives personnelles de Gabrielle Roy conservées à la Bibliothèque nationale du Canada, Montréal, Boréal, 1992, 203 p.

Ricard, François, «Les inédits de Gabrielle Roy: une première lecture», dans Yolande Grisé et Robert Major (éd.), Mélanges de littérature canadienne-française et québécoise offerts à Réjean Robidoux, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1992, «Cahiers du CRCCF», p. 241-256.

Ricard, François, Les inédits de Gabrielle Roy: édition critique, Montréal, Université McGill, 1992.

Ricard, François, «L'oeuvre de Gabrielle Roy comme "espace autobiographique"», dans Martine Mathieu (éd.), Littératures autobiographiques de la francophonie, Actes du Colloque de Bordeaux (21, 22 et 23 mai 1994), Paris, C.E.L.F.A./L'Harmattan, 1996, p. 23-30. [1996a]

Ricard, François, Gabrielle Roy. Une vie, Montréal, Boréal, 1996, 646 p. [1996b]

Roberts-van Oordt, Christina H., «Du livre brûlé au livre ressucité: le père face à quatre personnages clés dans l'oeuvre royenne», Cahiers franco-canadiens de l'Ouest, 3-1, (printemps 1991), p. 55-68.

Robidoux, Réjean, «Gabrielle Roy: la somme de l'oeuvre», Voix et images, XIV-3 (no 42) (printemps 1989), p. 376-379.

Robinson, Christine, «Gabrielle Roy: entre réalité et fiction», Québec Studies, 20 (printemps/été 1995), p. 97-105.

Robinson, Christine, «La Saga d'Eveline, un grand projet romanesque de Gabrielle Roy», Cahiers franco-canadiens de l'Ouest, 7-2 (1995), p. 193-210.

Robinson, Christine, «La Saga d'Eveline de Gabrielle Roy ou l'inachèvement d'une oeuvre», dans André Fauchon (éd.), Colloque international «Gabrielle Roy», Actes du colloque soulignant le cinquantième anniversaire de Bonheur d'occasion (27 au 30 septembre 1995), Winnipeg, Presses Universitaires de Saint-Boniface, 1996, p. 287-296.

Robinson, Christine, «La route d'Altamont de Gabrielle Roy, épave de La Saga d'Eveline?», Voix et images, XXIII-I (no 67) (automne 1997), p. 135-146.

Romney, Claude, «L'inversion du sujet dans les oeuvres de Gabrielle Roy: effets stylistiques, cohésion et cohérence du discours», dans Claude Romney et Estelle Dansereau (dir.), Portes de communications. Etudes discursives et stylistiques de l'oeuvre de Gabrielle Roy, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1995, p. 193-210.

Roy, Alain, «Ecriture et désir chez Gabrielle Roy: lecture d'un récit de La route d'Altamont», Voix et images, 20-1, p. 133-161.

Roy-Sole, Monique, «En ce pays d'ombre: analyse génétique de Baldur, un roman inédit de Gabrielle Roy», mémoire de maîtrise, Ottawa, Université Carleton, 1993, 93 f.

Saint-Martin, Lori, avec la collaboration de Sylvie Lamarre, Laure Neuville, Katherine Roberts et Sophie Sainte-Marie, «Bibliographie annotée des études critiques sur Gabrielle Roy, 1984-1995», Cahiers franco-canadiens de l'Ouest, 8-2 (1996), p. 283-371.

Socken, Paul, «Gabrielle Roy, An Annotated Bibliography», dans R. Lecker et J. David (éd.), The Annotated Bibliography of Canada's Major Authors, I, Downsview (Ontario), ECW Press, 1979, p. 213-261.

Stéphan, Andrée, «La soif d'évasion chez Mélina-Eveline», dans André Fauchon (éd.), Colloque international «Gabrielle Roy», Actes du colloque soulignant le cinquantième anniversaire de Bonheur d'occasion (27 au 30 septembre 1995), Winnipeg, Presses Universitaires de Saint-Boniface, 1996, p. 323-332.

V. **Méthodologie et théorie**

Bellemin-Noël, Jean, Le texte et l'avant-texte, Paris, Larousse, 1972, «L», 143 p.

Bellemin-Noël, Jean, «Reproduire le manuscrit, présenter les brouillons, établir un avant-texte», Littérature, 28 (décembre 1977), p. 3-18.

Beugnot, Bernard, «Petit lexique de l'édition critique et génétique», dans Michel Contat (éd.), Problèmes de l'édition critique, Paris, Minard, 1988, «Cahiers de textologie» no 2, p. 69-79.

Bockelkamp, Marianne, «A propos de la description des manuscrits littéraires», dans Louis Hay et Winfried Woesler (éd.), Die Nachlassedition / La publication de manuscrits inédits, Actes du Colloque franco-allemand (C.N.R.S./D.F.G., Paris, 1977), Bern, Peter Lang, 1979, p. 162-164.

Bouvier, Emile et Jourda, Pierre, Guide de l'étudiant en littérature française, Paris, P.U.F., 1968, p. 94-152.

Brun, Bernard, «L'édition d'un brouillon et son interprétation: le problème du Contre Sainte-Beuve», Essais de critique génétique, Paris, Flammarion, 1979, «Textes et manuscrits», p. 151-192.

Brun, Bernard, «Problèmes d'une édition génétique: l'atelier de Marcel Proust», dans Louis Hay et Péter Nagy (éd.), Avant-texte, texte, après-texte, Colloque international de textologie à Matrafüred (13-16 oct. 1978), Paris/Budapest, Ed. du C.N.R.S./ Maison de l'Académie des Sciences de Hongrie, 1982, p. 77-82.

«The Center for Scholarly Editions: An Introductory Statement», Publications of the Modern Language Association of America, 92-4 (Septembre 1977), p. 583-597.

Delbouille, Paul, «L'établissement du texte», dans Maurice Delcroix et Fernand Hallyn (dir.), Introduction aux études littéraires. Méthodes du texte, Paris/Gembloux, Duculot, 1987, p. 219-227.

Ernst, Pol, Approches pascaliennes. L'unité et le mouvement, le sens et la fonction de chacune des vingt-sept liasses titrées, Gembloux, Duculot, 1970, 709 p.

Genette, Gérard, Figures III, Paris, Seuil, 1972, «Poétique», 286 p.

Genette, Gérard, Palimpsestes. La littérature au second degré, Paris, Seuil, 1982, 472 p.

Godard, Henri, «Quelques aspects de l'édition critique d'une oeuvre contemporaine», dans Michel Contat (éd.), Problèmes de l'édition critique, Paris, Minard, 1988, «Cahiers de textologie» no 2, p. 133-139.

Gothot-Mersch, Claudine, «L'édition génétique: le domaine français», dans Louis Hay (éd.), La Naissance du texte, Paris, José Corti, 1989, p. 63-76.

Gracq, Julien, Lettrines, Paris, José Corti, 1967, 218 p.

Greg, W.W., «The Rationale of Copy-Text», dans Collected Papers, London, Oxford University Press, 1966, p. 374-391.

Grésillon, Almuth, Éléments de critique génétique. Lire les manuscrits modernes, Paris, P.U.F., 1994, 253 p.

Kristeva, Julia, Le texte du roman, Paris, Mouton, 1970, 209 p.

Kundera, Milan, Les testaments trahis, Paris, Gallimard, 1993, «Folio», 334 p.

Hay, Louis (dir.), Le manuscrit inachevé. Ecriture, Création, Communication, Paris, C.N.R.S., 1986.

Hay, Louis et Bockelkamp, Marianne, «Comment décrire un manuscrit "moderne"?», dans Michel Contat (éd.), Problèmes de l'édition critique, Paris, Minard, 1988, «Cahiers de textologie» no 2, p. 39-67.

Laflèche, Guy, «Histoire et état présent de l'édition critique au Québec», Polémiques, Laval, Ed. du Singulier, 1992, p. 73-125.

Laufer, Roger, Introduction à la textologie, Paris, Larousse, 1972, «L», 159 p.

Leclerc, Yvan, «Manuscrits. L'oeuvre en chantier», Magazine littéraire, 330 (mars 1995), p. 118-127.

Lorin, Claude, L'inachevé: peinture, sculpture, littérature, Paris, Grasset, 1984, 284 p.

Matzneff, Gabriel, «L'existence posthume. (Enquête auprès de quelques écrivains)», La règle du jeu, 3e année, 6 (janvier 1992), p. 188-190.

McGann, Jerome J., A Critique of Modern Textual Criticism, Chicago, University of Chicago Press, 1983, 146 p.

McGann, Jerome J., The Textual Condition, Princeton, Princeton University Press, 1991, 208 p.

Nélod, Gilles, Panorama du roman historique, Paris, SODI, 1969, 497 p.

Petit, Jacques, «Les inédits de Claudel», dans Louis Hay et Winfried Woesler, Die Nachlassedition/ La publication de manuscrits inédits, Actes du Colloque franco-allemand (C.N.R.S./D.F.G., Paris, 1977), Bern, Peter Lang, 1979, p. 74-79.

Ricatte, Robert, «Sur l'édition des textes littéraires», Revue de l'Enseignement supérieur, 1 (1959), p. 74-84.

Varloot, Jean, «Les conventions dans l'édition de texte», Cahiers de l'Association Internationale des Etudes françaises, 33 (mai 1981), p. 101-110.

Varloot, Jean, «Peut-on harmoniser les procédures d'édition? Premiers résultats d'une enquête en cours», dans Louis Hay et Péter Nagy (éd.), Avant-texte, texte, après, texte, Colloque international de textologie à Matrafüred (13-16 oct. 1978), Paris/Budapest, Ed. du C.N.R.S./Maison d'Edition de l'Académie des Sciences de Hongrie, 1982, p. 133-148.

Williams, William Proctor et Abbott, Craig S., An Introduction to Bibliographical and Textual Studies, 2e édition, New York, The Modern Language Association of America, 1989 (1985), 114 p.

Woesler, Winfried, «Theorie und Praxis der Nachlassedition», dans Louis Hay et Winfried Woesler (éd.), Die Nachlassedition/ La publication de manuscrits inédits, Actes du colloque franco-allemand (C.N.R.S./D.F.G., Paris, 1977), Bern, Peter Lang, 1979, p. 42-52. Résumé en français: p. 52-53.

VI. **Autres ouvrages consultés**

Almanach français du Manitoba, Saint-Boniface, Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, 1984, 176 p.

Archives provinciales du Manitoba, Winnipeg, Dominion Lands.

Bélisle, Louis-Alexandre, Dictionnaire nord-américain de la langue française, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1979, 1196 p.

Bernier, T. Alfred, Le Manitoba, champ d'immigration, Ottawa, s.é., 1887, 144 p.

La Bible de Jérusalem. La Sainte Bible, Paris, Desclée de Brouwer, 1975, 2022 p.

Blais, M. J., O.M.I., Le Manitoba. Renseignements et conseils aux Canadiens-Français de la Province de Québec et des États-Unis, Ottawa, Imprimerie de l'Etat, 1902, 74 p.

Boulanger, Jean-Claude (dir.), Dictionnaire québécois d'aujourd'hui, Montréal, Dicorobert inc., 1993, 1273 p.

Brandt, Yvette, Memories of Lorne 1880 1980. A History of the Municipality of Lorne, Somerset (Manitoba), The Municipality of Lorne, 1980, 762 p.

Cabana, Georges, Mgr, «La prodigieuse expansion du diocèse de Saint-Boniface. Eglise-Mère de l'Ouest canadien - Cent ans de travaux apostoliques - 1847-1947», Le Devoir, XXXVIII-71, Montréal, jeudi 27 mars 1947, p. 11.

Champagne, Antoine, «Gaultier de La Vérendrye, Jean-Baptiste», Dictionnaire biographique du Canada, vol. II, Québec, Presses de l'Université Laval, 1969, p. 247-248.

Colpron, Gilles, mise à jour de Constance Forest et Louis Forest, Le Colpron. Le nouveau dictionnaire des anglicismes, Laval, Ed. Beauchemin, 1994, 289 p.

Commission de toponymie, Noms et lieux du Québec, Sainte-Foy, Les Publications du Québec, 1996, 925 p.

Corbeil, O[sias], abbé, La Colonisation au Manitoba. Renseignements sur les homesteads, Winnipeg, West Canada Publishing Co. Ltd, s.d., 91 p.

Corrigan, Samuel W. et Robert C. Annis, «Aboriginal Settlement in Manitoba», dans John Welsted, John Everitt et Christoph Stadel (éd.), The Geography of Manitoba. Its Land and its People, Winnipeg, University of Manitoba, 1996, p. 125-135.

Dauphinais, Luc, Histoire de Saint-Boniface. A l'ombre des cathédrales. Des origines de la colonie jusqu'en 1870, tome I, Saint-Boniface, Ed. du blé, 1991, 335 p.

Davenson, Henri, Le livre des chansons, Paris, Ed. du Seuil, 3e éd., 1946, «Cahiers du Rhone», 589 p.

Dorge, Lionel, Introduction à l'étude des Franco-Manitobains. Essai historique et bibliographique, Saint-Boniface, La Société historique de Saint-Boniface, 1973, 298 p.

Dorge, Lionel, Le Manitoba, reflets d'un passé, Saint-Boniface, Ed. du Blé, 1976, 183 p.

Friesen, Gerald et Barry Potyondi, A Guide to the Study of Manitoba Local History, Winnipeg, University of Manitoba Press, 1981, 182 p.

Gaboriau, Antoine, A l'écoute des Franco-Manitobains, Saint-Boniface, Ed. des Plaines, 1985, 146 p.

Gadbois, Charles-Emile, La Bonne chanson, La Prairie, Les Entreprises culturelles enr., 1983, 10 vol., 501 p.

Geographic Board of Canada, Places-Names of Manitoba, Ottawa, J.O. Patenaude, 1933, 95 p.

Ham, Penny, Places Names of Manitoba, Saskatoon, Western Prairie Books, 1980, 155 p.

Jackson, James A., The Centennial History of Manitoba, Toronto, McClelland and Stewart Ltd, 1970, 270 p.

Kernigan, Thomas, Dufferin and Carman Manitoba, Vancouver, s.e., 1923.

La Pierre, Laurier L., Sir Wilfrid Laurier, trad. par Jacques Vaillancourt, Montréal, Ed. de l'Homme, 1997, 400 p.

Lehr, John C., «Settlement: The Making of a Landscape», John Welsted, John Everitt et Christoph Stadel (éd.), The Geography of Manitoba. Its Land and its People, Winnipeg, University of Manitoba, 1996, p. 125-135.

Linteau, Paul-André, Durocher, René et Robert, Jean-Claude, Histoire du Québec contemporain. I. De la Confédération à la crise (1867-1929), Montréal, Boréal, 1989, «Boréal compact», 758 p.

Mac Ewan, Grant, French in the West. Les Franco-Canadiens dans l'Ouest, Saint-Boniface, Ed. des Plaines, 1984, 212 p.

Martin du Gard, Roger, Le Lieutenant-Colonel de Maumort, édition établie par André Daspre, Paris, Gallimard, 1983, «Bibliothèque de la Pléiade», 1316 p.

Painchaud, Robert, Un rêve français dans le peuplement de la Prairie, Saint-Boniface, Ed. des Plaines, 1986, 303 p.

Robine, Marc, Anthologie de la chanson française. Des trouvères aux grands auteurs du XIXe siècle, Paris, Albin Michel, 1994, 919 p.

Roy, Marie-Anna A. [Adèle], Le pain de chez nous. Histoire d'une famille manitobaine, Montréal, Ed. du Lévrier, 1954, 256 p.

Roy, Marie-Anna A. [Adèle], La Montagne Pembina au temps des colons. Historique des paroisses de la région de la Montagne Pembina et biographies des principaux pionniers, Winnipeg, s.é., 1969, 226 p.

Roy, Marie-Anna A. [Adèle], Le miroir du passé, Montréal, Ed. Québec/Amérique, 1979, 287 p.

Roy, Marie-Anna A. [Adèle], «Sur les traces des ancêtres maternels: Jeansonne-Landry», dans Généalogie des Roy-Landry. Nicolas Leroy et ses descendants, manuscrit inédit, Ottawa, Archives nationales du Canada, 1991-245, item 11.

Rudnyc'kyj, J.B., Manitoba. Mosaic of Place Names, Winnipeg, The Canadian Institute of Onomastic Sciences, 1970.

Saint-Pierre, Annette, Le Manitoba au coeur de l'Amérique, Saint-Boniface, Ed. des Plaines, 1992, 225 p.

Saint-Pierre, Annette, De fil en aiguille au Manitoba, Saint-Boniface, Ed. des Plaines, 1995, 376 p.

Seutin, Emile, André Clas et Manon Brunet avec la collaboration de Marthe Faribault et Chantal Bouchard, Richesses et particularités de la langue écrite au Québec, 8 fascicules, Montréal, Université de Montréal, Département de linguistique et de philologie, 1979, 1981, 1982, 2465 p.

La Société du parler français au Canada, Glossaire du parler français au Canada, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968, 709 p.

Veyron, Michel, Dictionnaire canadien des noms propres, s.l., Larousse Canada, 1989, 757 p.

Watson, June M., The Rural Municipality of Dufferin 1880-1980, Dufferin (Manitoba), The Council of the Rural Municipality of Dufferin, 1982.

Zoltvany, Yves F., «Gaultier de Varennes et de la Vérendrye, Pierre», Dictionnaire biographique du Canada, vol. III, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, p. 264-273.

Edition critique de «La Saga d'Eveline» de Gabrielle Roy

Volume II

par

Christine ROBINSON

Thèse de doctorat soumise à la
Faculté des études supérieures et de la recherche
en vue de l'obtention du diplôme de
Doctorat ès Lettres

Département de langue et littérature françaises
Université McGill
Montréal, Québec

Août 1998

© Fonds Gabrielle Roy, 1998, pour le texte de La Saga d'Eveline
© Christine Robinson, 1998, pour cette édition

TABLE DES MATIÈRES

Volume I

INTRODUCTION xi

PRESENTATION DE *LA SAGA D'EVELINE* xxx

1. SITUATION DE *LA SAGA D'EVELINE* xxxii

1.1 Plan général de l'oeuvre projetée xxxiii
1.2 Problèmes de datation xli
1.3 La Saga d'Eveline et l'oeuvre publiée xlix
1.4 Pistes de recherche lxi

2. LES MANUSCRITS DE *LA SAGA D'EVELINE* lxx

2.1.1 Analyse matérielle lxxiii
2.1.2 Datation: les indices matériels lxxxii
2.2.1 Analyse textuelle xc
2.2.2 Datation: les indices textuels civ
2.3 Classement des manuscrits cxiv
2.4 Inachèvement de l'oeuvre cxxxv

3. EDITION DE *LA SAGA D'EVELINE* cxlviii

3.1 Editer une oeuvre inédite et inachevée . . . cxlix
3.2 Le choix des textes de La Saga d'Eveline . . . clxv
3.3 Note sur l'établissement du texte clxxii

CHRONOLOGIE DE GABRIELLE ROY clxxxviii

REECRITURES ET NOTES CRITIQUES cxcvi

NOTES EXPLICATIVES cclxxv

BIBLIOGRAPHIE ccciv

Volume II

La Saga d'Eveline de Gabrielle Roy

[PREMIERE PARTIE] 2

I 2
II 15
III 21
IV 33
V 45
VI 70
VII 84
VIII 107
IX 123
X 142
XI 157

INTERLUDE ou La photographie de la famille 185

TROISIEME PARTIE

Les Fiançailles et le Mariage d'Eveline
ou Les Conversations sur la galerie 243

I 244
II 251
III 268
IV 282
V 289
VI 301
VII 315

[QUATRIEME PARTIE] 341

[I] 341
II 356
III 367
IV 381
V 390
VI 411
VII 426
VIII 444

IX 479
X 492
XI 508
XII 521

GABRIELLE ROY

La Saga d'Eveline

Texte établi et annoté par Christine Robinson

I

Cette nuit où naquit sa fille, François Langelier sortit de la petite maison basse entre les collines pour apaiser à l'air glacé sa trop vive joie. L'hiver était avancé. Soufflée en rafales sur le sol de l'étroite vallée, la neige, par des pics et des dunes, simulait la forme des collines tout autour. Mais pour François il eût pu être, cette nuit, l'habitant d'une riche contrée à vivre plutôt que de ce rigoureux pays jusqu'en haut de la montagne piquée de sapins sombres. Il n'était plus très jeune déjà, cependant son coeur avait-il jamais été autant émerveillé.

Il marchait, courait presque devant la petite maison au long toit penché. Sous ses pieds criait la neige. Le froid n'avait pas de prise sur lui. Le col de sa chemise ouvert, tête nue au vent, il levait de temps à autre vers le ciel ses mains unies comme quelqu'un en prière; ou il riait tout simplement. Eh bien, oui, il était le père d'une petite fille; enfin était arrivée cette petite pour qui depuis des années il avait son nom tout prêt: Eveline.

La naissance de son premier enfant, un fils, ne l'avait pas pareillement exalté. Peut-être était-il trop jeune alors, trop peu aguerri. Les souffrances de Céline, la longue attente, ce premier cri si poignant à son oreille du

nouveau-né l'avaient fait se sentir accablé plus qu'heureux d'avoir donné la vie. Jeune mari bouleversé par le prix qu'exige la chair rendue heureuse, il s'était juré n'en plus rechercher le plaisir. Mais chair et esprit oublient.

D'autres enfants lui étaient nés, des fils tous. Il avait de son mieux caché sa déception. Il était déjà assez étrange pour un homme de sa condition ayant un tel besoin de fils pour l'appuyer en ses tâches, de souhaiter davantage une fille. A chacune de ces naissances, il ne s'était donc ni plus assez tourmenté, ni non plus peut-être assez réjoui. Est-il une seule émotion qui ne s'use pas à l'habitude? Heureusement, la venue de sa petite rouvrait son âme au sentiment du merveilleux.

Déjà il voyait Eveline à cet âge où les petites filles lui paraissaient le plus drôles, le plus tendres, le plus gentiment mignonnes. Elle avait sept ans... ou peut-être six seulement. Elle commençait ses classes, et il attelait tous les jours le cheval au boghey pour aller y conduire l'enfant. Evidemment, il passerait pour un fou de tout quitter: les travaux, les bêtes, même les semailles, afin de mener à l'école cette petite fille. Mais ce serait ainsi: il ne laisserait pas cette enfant parcourir deux milles à pied, être en butte à on ne savait quelle misère, user son entrain à marcher dans la neige ou au soleil trop fort. Il voulait

qu'elle gardât sa vitalité pour mieux apprendre à l'école. Car elle serait précoce. Il l'imaginait avec de grosses tresses brunes au dos, des yeux bruns comme sa mère peut-être, mais pétillants de finesse. Elle aurait réponse à tout, une vraie petite mouche; il aurait à la reprendre parfois, avec patience, à lui dire que certaines choses ne se faisaient pas.

Il caressait son menton en pensant à ces choses; et c'était plus fort que lui: il riait aux réparties malicieuses que dans ses songes lui adressait la petite fille. Jamais enfant ne serait aussi tendrement aimée; jamais non plus père ne serait-il autant chéri et cajolé, s'imaginait-il, que par cette petite fille qu'il voyait grandir, atteindre dix, onze ans, de plus en plus lui ressembler par le visage — mais cela ne suffisait pas — par l'âme surtout.

Alors François éleva un long regard vers le bleu froid et intense du ciel. Bien plus que l'acte d'amour si bref, si étrange, au vrai presque toujours déroutant — comme un long voyage qui tourne court — il apparut à François que ce qui faisait les enfants, les appelait à la vie, c'était la profonde nostalgie du coeur, l'infinie déception enfermée en l'âme humaine.

Puis il pensa qu'il devrait rentrer féliciter de nouveau Céline, la remercier en termes mémorables. Il avait le goût des gestes et des paroles qui marquent le passage des événements. Mais sa femme l'intimidait — à cause peut-être ou malgré toutes ces années d'intimité avec elle. Cette épouse rare, travailleuse, irréprochable et tendrement chérie, par bien des côtés lui demeurait étrangère. En était-il toujours plus ou moins ainsi entre mari et femme? se demanda François attristé. Depuis quelque lointain, incompréhensible et tragique malentendu dès le début du monde, se pouvait-il qu'entre eux il restait, resterait toujours comme une gêne? Ou était-ce que leur nature était trop essentiellement différente pour voir toutes choses que rarement d'un même oeil?

On disait pourtant, se remit-il en mémoire, que Dieu avait créé la femme d'une côte d'Adam, en sorte que mari et femme, dans leur union, eussent dû apaiser enfin la grande douleur de solitude qui est dans l'âme humaine. Mais si touchante fût-elle, elle laissait souvent à la dérive les pauvres âmes. Ah, pourquoi donc! Son coeur s'émut en faveur de sa femme, qui sans avoir jamais paru fortement sollicitée par les sens, lui avait néanmoins donné cinq fils dont quatre vivants, et maintenant cette petite fille chérie. Il entra dans la maison.

Dans le grand lit de bois brun refait du linge le plus solennel de la maison, Céline reposait, enfermée en une longue chemise à corsage plissé, hautement fermée au cou, et liée aux poignets par des rubans. Sur les épaules, elle avait son mantelet de toile garnie d'une dentelle faite par elle-même au crochet et qui avait bien la largeur d'une paume. La voisine, venue l'assister, ne lui ayant pas encore tressé les cheveux, ils s'épandaient sur l'oreiller en un écheveau de soyeuse laine presque noire. François retint son souffle, dans un instant de stupeur douloureuse. Jamais il ne lui était permis de voir Céline dans toute sa beauté qu'en ces moments suivant la naissance d'un enfant, comme si alors seulement elle consentait à paraître ce qu'elle était: une sorte de reine. Les calmes yeux bruns, à la fois alertes et réfléchis, avaient toujours la même expression insondable et fière — comme s'ils n'arrêtaient jamais de lire dans le coeur, n'en étaient pourtant jamais plus étonnés.

François se pencha, posa ses lèvres sur le front immobile et un peu hautain de sa femme. Il eût plutôt voulu fermer d'un baiser ces yeux, non pas inquisiteurs, seulement trop perspicaces, presque gênants. Cette caresse eût certainement trop étonné Céline.

- Ma chère femme, commença-t-il avec une sorte d'emphase dont il sentit aussitôt que Céline devait la juger

déplacée, mais à présent il fallait poursuivre; ma chère femme, je veux te remercier du plus grand bonheur que tu m'as donné... entre tant d'autres, oui, tant d'autres...

Les yeux de Céline grandirent d'un peu de surprise et d'une sorte de réprobation. Elle n'aimait pas, n'avait jamais encouragé les effusions. Qu'y voyait-elle de suspect peut-être, d'un peu trompeur? D'indigne de la parfaite franchise?

Elle resta un moment silencieuse.

- Je t'assure, reprit François.

- C'est bon, c'est bon, coupa-t-elle court aux paroles. Si tu es si content que cela, prouve-le par des actes plutôt que des mots qui s'envolent. Vois donc un peu à te rendre utile à ma place dans la maison qui déjà pâtit faute de mes soins. Je ne serais pas étonnée que les enfants aient été couchés sans avoir été lavés; la maison n'est pas en ordre, je le sais, je le sens, et je n'aime pas ces choses, François.

C'était vrai. François pencha la tête. Sa joie lui avait fait perdre de vue combien le quotidien toujours reprend ses droits mesquins.

- J'y vais, j'y cours, sois tranquille, dit-il. Aujourd'hui fut une journée si extraordinaire; j'en ai peut-être oublié un peu en effet ce qu'il y avait à faire.

Elle l'effleura d'un calme regard clairvoyant. Dans l'Evangile, une parabole lui avait toujours paru étonnante au possible: celle de Marthe et Marie[1]. Car, pour elle, s'identifiant volontiers à la soeur travailleuse, elle jugeait que le Seigneur, pour cette fois du moins, dans sa préférence pour Marie, avait fait preuve d'une bien singulière sentimentalité.

Elle, sa passion, c'était de mettre de l'ordre[2] dans la vie. Or la vie, plus elle était chaude et vibrante, plus aussi elle était désordre. Qu'est-ce qui introduisait ici-bas plus de désordre que l'amour, les naissances, les enfants?

Certes, elle ne détestait pas l'amour, elle n'eût même pas pu vivre sans amour. N'empêche que c'était un aria terrible. Ainsi, voyez-donc: à peine était-on sorti du temps des langes, des couches, des pleurs d'enfants ou de leurs maladies ravageant les heures de sommeil et sans cesse contrariant la bonne marche des travaux ménagers, qu'une autre naissance s'annonçait. Ah, l'aria que créait sur terre la passion de la chair!

Déjà, pensant combien ces quelques jours au lit allaient la retarder dans ses tâches, l'accouchée se proposait de s'y remettre le plus tôt possible. Doucement

d'abord, c'est entendu, mais, par ailleurs, de voir s'empiler son ouvrage la fatiguait pour ainsi dire plus que de s'y appliquer raisonnablement — ainsi était-elle faite. Elle commencerait par s'occuper à de petites besognes qu'elle pourrait faire assise: par exemple, à son rouet, filer une bonne mesure de laine blanche pour de nouvelles couvertures; au lit, elle avait remarqué que les anciennes s'amenuisaient; même tisser quelques draps.

Ensuite, tout à fait remise, elle s'attaquerait à nettoyer et à désinfecter le poulailler, car il ne fallait pas attendre que fussent nées les poulettes du printemps pour avoir prête leur habitation reblanchie à la chaux. Mais, avant le temps des poules couveuses, on aurait passé celui des sucres: une des grandes tâches de l'année. En des moules divers: de simples rectangles et carrés; d'autres qui avaient la forme de petits bonshommes, de maisonnettes ou de coeurs, on coulait le sucre d'érable, soit pour la vente à Joliette, soit pour la famille. Tout débrouillard que fût François et même artiste — car il avait lui-même inventé et fabriqué dans du bois franc ces petits moules pleins de fantaisie — il restait que sans elle il n'eût peut-être pas mené à bien ses idées créatrices. Oui, songeait Céline, le printemps à deux mois seulement, il s'agissait de se libérer le plus possible de toutes les autres tâches afin d'avoir

les mains libres pour cette saison à venir, la plus vivante de toutes, la plus accaparante. Accourant en esprit au-devant de son ouvrage, ainsi se trouva-t-elle bientôt occupée en son jardin[3]. Pouvait-on alors parler de tâches? n'était-ce pas plutôt de plaisir que dès lors il s'agissait? Céline se voyait, sous sa large capeline de paille, repiquant au jardin les petits plants nés en couche chaude; à travers les rangs de légumes, elle jetait de la graine de tournesols, de pavots écarlates et de ces petites fleurs que, n'en ayant jamais su le nom, elle avait bonnement baptisées: fleurs d'été. C'était sa loi, ni écrite, ni même en paroles divulguée, néanmoins sa loi qu'elle ne transgressait jamais: pour un rang ou deux de plantes nourricières, une au moins de ces petites créatures végétales sans profit ni sérieux, et, du reste, parfois demandant plus de soins que les herbes potagères. A présent, en sa sage imagination, se portaient bien toutes ces plantes; les poussins avaient grandi; dans la prairie commençait à courir le petit veau de l'année, cependant que, là-haut, sur le versant de la colline, grimpaient de petites taches blanches: les agnelets de quelques semaines. Céline soupira d'aise. Si elle aimait l'ordre, elle l'aimait conquis sur la surabondance de la vie.

Ainsi continua-t-elle à rêver, à demi soulevée sur l'oreiller, tenant dans le creux de son bras son enfant nouveau-né.

Au fond avait-elle jamais rêvé autre chose que de prendre quelque avance sur les infinies besognes de la terre, un instant leur tenir tête? C'était quand même un rêve absurde — de tous peut-être le plus absurde. La besogne serait-elle jamais faite? L'ordre dans le monde jamais instauré? On espérait un peu de répit; on croyait être au bout de ses tâches les plus urgentes. Mais l'époux aux yeux brillants s'ennuyait d'amour; on lui cédait par devoir chrétien et aussi quelque peu gagnée à cette frénésie d'être humainement liée à une autre créature. Alors dans le secret du corps commençait une autre existence encore, s'accompagnant de nausée, quelquefois même d'insoumission; il fallait refaire une layette, refaire des plans, plus que jamais travailler. Ah, quelle chimère de penser qu'avec tant de vie toujours prête à surgir, on puisse sur terre être un instant tranquille. Et pourtant, elle n'y pourrait renoncer, sans cesse elle s'y emploierait, comme si, malgré tout, un jour, l'ordre enfin serait fait.

A ce point de ses pensées, Céline abaissa les yeux sur la petite créature qui dormait à ses côtés. Elle aussi était

fière et heureuse d'avoir enfin une fille, mais sans doute pas à la manière ivre de François. Sa joie avait un côté sévère et qui lui interdisait de se dissimuler la vérité. Quoique encore bien loin de tout cela, cette petite créature n'en était pas moins destinée à la curieuse et difficile vie féminine. En faveur de sa première fille, Céline pouvait bien s'avouer enfin ce qu'elle n'avait dit et, par fierté, jamais ne dirait, s'avouer enfin qu'il est dur et comme injuste à certaines heures d'être une femme.

Elle scruta sans visible attendrissement ce petit visage de bébé si curieusement plissé.

Tiendrait-elle de François? se demanda-t-elle. De lui, aurait-elle cette sensibilité trop vive qui le rendait charmant, certes, lorsque tout allait selon son gré, mais lui donnait contre ceux qui s'opposaient à ses désirs une arme redoutable: ces yeux tout à coup comme blessés, cet air de saigner à l'intérieur. De lui, aurait-elle son beau visage fin, aux yeux bleus, tendres et rêveurs? Cela elle le souhaita, elle le souhaita de tout son coeur.

Mais, pour l'âme, elle espéra celle de son enfant toute proche de la sienne, voyant les choses à sa manière pondérée et tranquille, sans excès d'imagination ni aucun de ces emportements qui, si gracieux sont-ils parfois, font quand même tôt ou tard beaucoup de mal.

Peu encline à sonder le lointain avenir — n'avait-on pas assez du présent pour s'occuper? — voici que Céline, malgré tout, plongeait l'oeil dans le futur. Elle voyait sa fille grandette, à l'âge de quinze ans peut-être — mais non, car grande fille alors, presque femme déjà, elle aurait trop de questions à poser, ce serait gênant — disons plutôt douze ans; la petite fille à cet âge n'est pas encore trop troublée par les réalités, elle est encore pour un instant à l'abri; cependant, c'est déjà une petite ménagère accomplie. Cette petite Eveline en tout cas le serait; sa mère lui aurait enseigné à rouler la pâte, à ourler les nappes et à réussir beignets, tourtières, pain de Savoie et pain de Gênes. Les spécialités de Céline, elle les voyait devenues les spécialités de sa fille.

Prise dans cette tentation, pourtant mauvaise à ses yeux, de devancer l'avenir, Céline en était à s'imaginer devenue très vieille: une grand-mère en fait, et prête à mourir, mais elle aurait auprès d'elle sa fille — elle-même alors mère de famille — pour lui donner les soins intimes. Car à quoi bon un fils en pareil cas? Et même une bru, pensa Céline, avec une certaine aigreur d'éventualité. Non, rien qu'à sa propre fille, née de sa propre chair souffrante, consentirait-elle plus tard à laisser voir les faiblesses de son corps. A tout prendre, malgré le retard et la confusion

apportés à sa besogne, il n'était donc pas mauvais, pensa Céline, qu'à presque trente-huit ans, elle eût connu cette embardée[4] d'amour, peut-être la dernière. Ainsi, pour clore ses yeux, quand en serait venu le temps, elle aurait comme il se doit auprès d'elle sa fille que voici.

Un moment encore, elle rêva de ce que deviendrait cette enfant que son père avait voulu nommer Eveline. Puis ses pensées reprirent leur cours familier vers les tâches toujours recommençantes.

II

Est-ce cette nuit même ou beaucoup plus tard que François accueillit son grand projet d'avenir? Mais au fond ne l'avait-il pas toujours eu, prêt à éclore, attendant seulement que lui fût propice le ciel ou la brise?

L'enfant grandit, fine, espiègle et d'une vitalité débordante comme l'avait imaginée son père. Il vint d'autres enfants: une petite fille encore, qui, hélas, leur fut presque aussitôt enlevée, puis, assez longtemps après, à la grande surprise de tous, alors que Céline avait rangé les effets de bébé — ou peut-être même donné — une petite graine de garçon excessivement turbulent: Joachim[5].

Sans doute le projet de François avait-il dès lors atteint son point d'ardeur où il ne pouvait plus être étouffé. En ce temps-là, sur des âmes comme la sienne, l'Ouest du Canada, ses plaines géantes à peine encore peuplées, cette mer intérieure exerçait une attirance invincible. L'aventure d'alors, la porte mystique du pays canadien, son pôle d'appel était vers le soleil couchant.

François se taisait encore, il se tut longtemps, par égard pour sa femme — cette chère Céline si vaillante, encore que si contrariante et que déjà il avait surnommée Bobonne[6].

Elle vieillissait. Sa famille au complet, une modeste aisance acquise au prix d'efforts de tous les instants — car tirer de ce petit pays pauvre ce qu'elle en avait tiré était prodige — tout cela accompli, ses tiroirs pleins de beau linge par elle tissé, ses armoires débordantes de catalogne, de drap du pays; son poulailler, le troupeau, son potager, la bergerie, tout marchant à l'avenant, elle pouvait s'attendre à commencer de vivre un peu sur l'acquis; penser que ce qui était fait l'était une fois pour toutes.

Oui, il est vrai, mais pour François sa vie n'était pas encore vraiment commencée, elle n'était pas ici, il devait la faire ailleurs, tout était à reprendre, au loin, au regard de vastes horizons nouveaux, dans la splendeur et l'infini attrait de l'Ouest.

Comment s'y prit-il pour aborder auprès de Bobonne ce difficile sujet? On ne le sait pas. Personne ne semble se le rappeler au juste. Tout ce que l'on connaît, c'est qu'il se heurta comme à un arbre puissamment ancré au sol, ses ramures en tous sens étalées. Pas davantage Céline ne rêvait-elle de déplacement.

Des années encore passèrent: oui, François dut mettre des années à vaincre sa femme. Plus tard, quand il y repenserait, cela devait lui paraître assez odieux: à force d'arguments, par la ténacité, la patience et la douceur, de

longue main user la résistance de sa femme[7]. Peut-être n'eût-elle jamais cédé, si tous les enfants, surtout les fils, qui grandissaient, ne se fussent mis contre elle, du côté du père. La chanson de la maisonnée était celle-ci: partons pour l'Ouest. L'Ouest est l'avenir. Ce pays est trop dur. Partons.

Même cette petite Line, pendue au bras de François, la folie de son père écrite dans les yeux, n'arrêtait pas de questionner sur l'Ouest: Comment allait-on s'y rendre? Si loin, là-bas, était-ce encore le Canada? Oh, quel pays tout de même!

Un jour de début de printemps, Bobonne monta seule sur une des petites collines qui d'assez près enserraient sa maison. Elle parvint au sommet, tourna les yeux vers le paysage, elle regarda son pays. Elle l'aimait, sans phrases, sans s'être jamais dit peut-être qu'elle l'aimait. Son regard effleura la crête des collines, toutes un peu se bousculant à l'horizon comme si l'espace leur eût manqué pour y prendre place. Dans un de leurs replis se découvrait un petit village, enseveli sous la neige comme ils l'étaient tous, en ce temps-là, une moitié de l'année. Au-delà, pour Céline, c'était l'inconnu. Elle s'en méfiait. Son âme ne connaissait pas cette hantise du plus loin. Comment étaient donc faits tous les siens pour en avoir pareil désir

frénétique? Longtemps, au vent qui battait ses jupes, elle demeura plantée au plus haut de la colline, à considérer l'exil qui s'ouvrait devant elle.

Et cela dans notre cinquantaine, à l'âge où la plupart des gens commencent à songer au repos, se dit-elle, consciente de l'effroyable branle-bas qui allait s'ensuivre. Mais les projets de la cinquantaine, elle le savait, étaient les plus irrésistibles; toute la vie passée est derrière eux, qui pousse; tous les petits mécontentements ont grossi cette crue de l'âme; y a-t-il seulement moyen d'endiguer pareil flot?

Elle descendit, s'occupa comme d'habitude à préparer le repas du soir pour «eux». Son visage s'était comme fermé. Dès lors, elle se séparait en quelque sorte — par l'âme — de ces enfants à qui elle avait donné le jour, de ce mari à qui elle avait donné son corps. A partir de maintenant, quoique côte à côte et apparemment ensemble, ils iraient un peu chacun son chemin. Elle se sentait comme un cygne parmi des canards — l'inverse peut-être.

Elle se tourna vers eux et prophétisa:

- Oh, vous autres, tous, avec votre confiance en ce qui est loin, parce que c'est loin, allez, partez, s'il le faut! Assez tôt, va, vous verrez bien que tout là-bas n'est pas à la hauteur de vos folles imaginations.

C'est par ces paroles seulement qu'elle annonça — non pas son consentement — sa capitulation plutôt.

François commença sur-le-champ les préparatifs du départ. Ce n'était pas une petite affaire. Il fallait tout vendre ici, tout liquider. Puis, la maison vidée, on se ferait conduire jusqu'à Joliette. Un petit train les emmènerait à Montréal qu'aucun d'eux sauf François n'avait encore vu. Ils y prendraient le convoi de l'Ouest — lent à cette époque — pour atteindre, au bout de plus de mille milles, Winnipeg, le commencement d'un autre monde, la porte sur les plaines infinies du Canada. En cette ville, ou plutôt, à côté, en un petit centre français, Saint-Boniface, on s'installerait quelque temps, chez des gens sans doute et comme on pourrait, en attendant que fussent prises les mesures nécessaires à la dernière étape du voyage — ah, il paraissait vraiment sans fin! Sans doute faudrait-il acheter un équipage, un chariot couvert, un boeuf, peut-être la paire, pour s'élancer à petites journées vers une concession dont on ignorait comment elle était — tout ce que l'on en savait reposant sur la parole d'un prêtre colonisateur[8] venu jusqu'ici vanter l'Ouest, mais a beau mentir qui vient de loin. Jour après jour, on s'éloignerait dans un barbare inconnu sous un ciel vide, s'en allant quelque part recommencer à zéro ce qui ne change pourtant pas: la vie,

ses corvées, ses inépuisables répétitions, ah, quelle pitié que tout cela, quelle pitié que d'être lié à des errants, à des possédés!

Enfin, un lumineux jour de fin de mars, ils prirent place dans une carriole qui allait les transporter à Joliette. Ils étaient excités tous, tournés vers l'avant et le but du voyage, tous sauf Céline, l'indéracinable; assise comme un bloc de grès, les mains posées sur sa jupe, elle regardait se rapetisser puis se perdre pour toujours à ses yeux le grand toit profond de sa petite maison de Saint-Alphonse-de-Rodriguez[9].

III

La frêle piste des homesteaders, aujourd'hui le Pembina Highway[10], peu après avoir quitté Winnipeg, longeait un très petit village, Saint-Norbert[11], sur la rivière Rouge, puis, délaissant toute compagnie, entrait définitivement dans le sauvage et la grandeur monotone de la plaine[12].

Trois chariots, par ce matin de printemps, s'y engagèrent, le premier conduit par François qui avait pris la tête du convoi, le suivant par ses fils aînés, Clément et Nicolas[13]; ensuite venaient des gens de Saint-Alphonse, les Duchesne, que l'enthousiasme de François avait gagnés au voyage et qui avaient rejoint sa famille au Manitoba.

Ce matin d'entrée dans la plaine, François avait, assise près de lui sur le siège, comme il l'avait en idée bien des fois entrevue, sa fille Eveline.

Elle avait treize ans déjà. C'était une belle petite fille robuste, aux yeux bruns foncés, brillants de vie, les sourcils dessinés haut sur le front, la lèvre un peu forte, les cheveux noirs et plats, nattés en deux lourdes tresses avec lesquelles elle jouait presque constamment. Le plus charmant de ce visage mobile, plein de curiosité, toujours en éveil, était sans doute sa vitalité lumineuse. Au dire de ceux qui l'ont alors connu, ce petit visage à la moindre

occasion flambait. Et ce matin, quand se découvrit à elle la plaine, fut peut-être le plus grand événement de la vie d'Eveline.

Trônant sur le siège élevé, du regard dévorant l'espace infini qui s'ouvrait à ses yeux, elle n'en revenait pas.

- Si je me serais jamais doutée! Tant de pays, papa! Est-ce donc possible?

- Tu le vois bien, fille, que c'est possible, puisque le voilà.

Depuis qu'elle avait atteint l'âge de dix à onze ans, ils avaient été presque toujours ensemble, ainsi à s'ouvrir l'âme l'un à l'autre, à se communiquer leurs impressions: deux larrons en foire, disait Bobonne.

- Et si je comprends bien, dit-elle, les arrangements conclus au Bureau des terres, toi-même, papa, et Clément aurez droit chacun à cent soixante acres de terre, ce qui fait trois cent vingt acres pour commencer?

- Oui, dit François, c'est bien cela. Plus tard, Jérôme[14] et Nicolas, atteignant l'âge[15], auront droit aussi à leur quart de section[16].

- Tout cela le gouvernement du Manitoba nous le donne pour rien? C'est un gouvernement bien généreux, observa-t-elle avec feu, et elle songea à une autre question: c'est ça qu'on appelle un <u>homestead</u>[17]?

- Le gouvernement ne nous donne pas tout à fait la terre, corrigea François. Il y aura quelques dollars l'acre à payer, mais, en vérité, peu de chose[18]. C'est pour encourager des colons comme nous à venir en grand nombre peupler le pays que le gouvernement se montre si accommodant, expliqua François. Seulement, nous n'aurons nos titres de propriétaires qu'un peu plus tard quand nous aurons manifesté notre intention de rester: par exemple, après avoir élevé une maison, des bâtiments et défriché quelques acres[19]. Mais, autant dire que la terre est ici presque d'avance défrichée.

- Oh, nous le ferons, nous le ferons, s'écria Eveline, habituée à partager les projets du père et à prendre à coeur les intérêts de la famille.

Elle leva les yeux vers la plaine. On était au début de mai — les préparatifs du départ avaient été longs à mener; du reste il avait bien fallu attendre que séchât un peu cette mer de boue qui, au temps du dégel, à partir de Winnipeg, s'étendait à des milles tout autour de la ville. Même maintenant, à la surface du pays, il restait partout d'innombrables flaques d'eau qui retournaient au ciel son doux éclat. Cependant, très loin, au ras du sol, apparaissait une bande de vert, comme si là-bas l'herbe de la plaine eût commencé de revivre.

- Quand ce sera tout en blé, tout en blé, rien ne sera plus beau, se mit à chantonner Eveline sur un air qu'elle inventa et en balançant ses tresses d'une épaule à l'autre.

Puis elle demanda:

- Est-ce que nous deviendrons riches?

- Riches? Je ne sais pas, je ne pense pas. D'ailleurs, ce n'est pas précisément ce que je souhaite. Une bonne petite aisance me suffira, je pense.

- Qu'est-ce que tu souhaites le plus?

Il la regarda, par cette question ingénue tout à coup plongé en pleine perplexité. Que souhaitait-il en effet par-dessus tout? Le savait-il seulement? Se trouvait-il un être humain pour connaître à fond le but de ses désirs? L'homme parcourt des distances inouïes, déplacerait des montagnes pour atteindre son but, se dit-il, et cependant ce but lui est-il jamais clair? Quelle aventure énigmatique que la vie!

Puis, voyant fixés sur lui ces yeux bruns, chauds et confiants de sa fille, en son âme vibra comme une flèche l'impossible et douloureux désir que toujours elle fût telle qu'aujourd'hui, préservée par les mensonges de la vie — et n'allait-il pas songer — de l'imparfait amour de l'homme, mais quel autre pourrait-elle jamais avoir!

En un silence, ponctué seulement par le pas des boeufs tirant le lourd chariot couvert, ils roulèrent des heures encore sans que la plaine à leurs yeux eût le moindrement changé.

Tant d'espace, qu'est-ce que cela pouvait signifier? se demandait Eveline. Etait-ce même nécessaire?

Avec ses seules ressources enfantines, elle le sentait pourtant déjà, l'âme était faite pour vivre exactement comme en ce moment: en route avec les nuages, légère, parcelle du ciel et de l'azur, accompagnée du vent, de cris d'oiseaux parfois; en harmonie profonde avec l'univers; en quelque sorte détachée de tout pour être à tout intimement mêlée. Ah! pensa-t-elle dans un étonnement délicieux, l'âme aime se promener par la terre. La joie de cette découverte lui fit de nouveau élever la voix.

- C'est comme si on était fait dans le fond pour tout le temps voyager.

- Tout le temps voyager! je ne sais pas, dit François; cela ne nous mènerait à rien de bien solide.

- C'est juste, dit-elle — et elle eut cette remarque étonnante: mais qu'est-ce que ça nous donne tant, le solide?

Elle repartit dans sa contemplation de la plaine. Il n'y avait pourtant rien à y voir que ces flaques d'eau toujours, et cette bande de vert qui du reste reculait au

fur et à mesure qu'on avançait; et aussi, de temps à autre, de très petits bouquets d'arbres qui de loin semblaient adresser aux voyageurs des signes d'amitié, comme s'ils eussent dit: «Arrivez donc; on s'ennuie tout seuls par ici.» Rien que cela et le ciel. Mais le ciel l'était infiniment plus, pensa-t-elle, qu'au-dessus des petites collines de Saint-Alphonse qui de toutes parts l'écornaient.

- Doux! qu'on a donc bien fait de partir! dit Lina. C'est ici tellement plus beau.

Il était content qu'elle aussi eût de l'aise à respirer ici. Cette communion d'âme avec une enfant si jeune le ravissait; et elle le rassurait sur l'étrangeté de ce qu'il était. Ses rêves n'étaient donc pas aussi sots, aussi incompréhensibles, puisqu'une enfant de treize ans les pouvait partager. Il est vrai, elle était sa fille, véritablement sa fille, faite de l'appel inquiet, profond et constant qui était lui-même.

Lina, à présent, chantonnait sans trêve: on est en route, qu'on a donc bien fait de partir! Vive la route et vive le voyage!

Il la reprit assez vivement:

- Ne chante pas si haut ta joie.

- Pourquoi cela?

- Par égard pour ta mère.

Elle, la mère, se tenait enfermée sous la bâche, tout juste de temps à autre glissant un regard sur le déroulement plat qui la réduisait à un silence presque terrifié. Mais où allait-on? Où, à travers tant d'espace uniforme?

Lina prit une voix de conspirateur, elle chuchota:

- Pourquoi maman n'aime-t-elle pas partir? Elle n'est donc pas faite comme nous? Qu'y a-t-il pourtant de plus agréable; on laisse tout; on se débarrasse de ce qui pourrait nous retenir; on s'en va ailleurs; on change de vie; le pays est neuf; on est comme l'hirondelle.

- Enfant! dit François. Oui, pour toi, peut-être, à ton âge. Et c'est un grand cadeau que Dieu te fait de vivre ce voyage à l'âge que tu as maintenant. Mais pour ta mère!

Il soupira profondément.

- Ne l'oublie pas, Lina: ta mère reste et restera toujours un peu brisée par ce départ.

- Brisée?

Etait-ce possible? La mère, cette femme de détermination, au jugement exact et sûr! Elle aussi pourrait souffrir de pareille manière humaine? Puisque le père le disait, ce devait être, évidemment.

- Je retiendrai ma joie, dit-elle.

- Tu feras bien, reprit François. Ta joie — la nôtre — a de quoi blesser ta mère, elle qui éprouve les élancements

du regret. Il y a aussi que ton âge ne connaît pas le doute. Mais, sache-le, mon enfant, ce que l'on entreprend dans l'âge adulte, ce n'est jamais plus avec l'assurance joyeuse que tu connais présentement. Il s'y mêle l'appréhension, la crainte. Passé un certain âge, le doute est dans l'âme, comprends-tu, il y est comme le ver dans une pomme à point. N'est-ce pas une folie que j'entreprends? se demande-t-on. N'est-ce pas vers une catastrophe que j'entraîne ma maison?

Pendant qu'ainsi il parlait de doute et d'erreur possible, à l'enfant cela sembla aussi triste et bouleversant que si elle eût entendu Dieu le Père du haut de son ciel confesser des hésitations. Car, à ses yeux, François était presque aussi grand et sûr dans ses vues que le créateur du monde.

- Oh, non, papa, s'écria-t-elle, ne pouvant supporter cette torture de le voir rongé et peut-être à cause d'eux tourmenté.

Elle glissa une main au cou de son père, avec timidité, parce que les plus ordinaires caresses, les épanchements entre eux les plus naturels étaient comme condamnés en leur esprit par la réprobation de Bobonne, hostile à toute démonstration.

- Non, non, reprit-elle, ne va pas dire jamais que tu nous conduis aux déboires. Personne ne le regrettera. On te

bénira chaque jour de notre vie de nous avoir emmenés dans l'Ouest.

Comme elle était ardente, prompte à se jeter avec fougue dans un sens ou dans l'autre, et sans doute trop emportée! Mais il était bon qu'elle fût ainsi à treize ans. Pour que l'être humain garde à travers la vie quelque flamme, ne faut-il pas qu'il ait été d'abord tout feu, tout embrasement.

- Je souhaite que tu dises vrai, je le souhaite, dit François.

C'était l'heure du midi, quelque part dans l'infinie plaine du sud du Manitoba. Elle s'étendait à leurs yeux toujours étale, sans la moindre variation, éperdue de songes libres et d'attente mystérieuse. Mais, sur l'horizon, une chaîne de nuages bas imitait un contrefort de collines. François éleva son fouet en cette direction.

- Ce que je souhaite aussi vivement, dit-il, c'est que notre concession soit en pays un peu accidenté, afin que ta mère s'en trouve consolée, renouant du moins par le souvenir avec ses petites collines dont elle va beaucoup s'ennuyer, je le crains. Vois-tu, expliqua-t-il à Lina, Dieu a fait les âmes à sa ressemblance, nul doute, mais comme il est lui-même infiniment grand, ces âmes toutes à sa ressemblance n'en sont pas moins entre elles à une distance énorme, les

unes des autres très différentes. Faut-il que Dieu soit vaste, s'exalta-t-il un peu, pour contenir en sa ressemblance tant de choses diverses et, à nos yeux, inconciliables même! Vois donc un peu par exemple toutes les sortes d'âme en lesquelles il a soufflé! Les unes, comme ta mère, faites pour la montagne; d'autres pour les étendues libres. Et j'ai ouï dire de certaines gens qu'ils ont une entente avec les horizons liquides; à ceux-là, il faut, paraît-il, la mer et le bruit de la vague.

- Comme c'est mystérieux, dit Lina.

- Oui, approuva-t-il, nous sommes entourés de mystère. Et c'est pour cela que nous ne devons jamais nous supposer avoir sur les autres des connaissances précises. Il faut se garder aussi de vouloir trop les amener à notre point de vue. Ah, parfois, avoua-t-il, en revenant à son sujet, je me désole d'avoir arraché ta mère à ses collines.

- Ah, pauvre maman, acquiesça Eveline, il lui faudrait au moins quelques petits crans. Prions, prions, dit-elle, afin qu'il s'en trouve sur notre terre.

François sourit malgré lui de cette naïveté. Un moment, Eveline était une vraie petite femme, raisonnant juste, avec une intuition profonde des choses graves de la vie; l'instant après, une enfant seulement, dont l'esprit battait la campagne.

- C'est un peu tard maintenant, dit François, pour prier en ce sens. Notre terre est depuis longtemps fixée dans sa configuration telle que nous allons la trouver; Dieu certes ne se mettra pas en frais de la modifier ou de la transformer à notre convenance.

- C'est vrai, dit-elle, ennuyée de tout cela.

- Mais au Bureau des terres, à Winnipeg, chercha à la consoler François, je me suis laissé dire que, prenant le sud, nous commencerions vers le troisième ou quatrième jour à monter en pays légèrement accidenté. Tout dépend, évidemment, de ce qu'on entend ici par plaine accidentée. Peut-être ne s'agira-t-il que de petites buttes qui aux yeux de ta mère paraîtront tout à fait dérisoires. Tout de même, cela est sûr, à partir du quatrième jour, nous nous élèverons un peu.

Il se tut un moment, poursuivit d'une voix venant comme de loin, appliqué à mettre au clair ses pensées intimes:

- Quelle étrange chose de penser que nous sommes en route vers notre terre, neuve comme le jour, et que nous n'avons jamais vue. Tout cela nous fait un destin peu ordinaire, une existence qui ne ressemble pas beaucoup à celle des autres. C'est un peu comme si nous remettions la pendule à la première heure.

Elle battit des mains.

- Que j'ai hâte!

- Hâte?

Oui, hâte du lendemain, du surlendemain et de chaque moment de cette vie devant elle, qui, à l'image de l'énorme
5 pays plat, lui semblait devoir se dérouler sans fin, inépuisable, toujours renouvelée, toujours embellie.

IV

A l'étape, le soir — où qu'elle pût se faire — Céline devait bien descendre du chariot, mettre pied à terre, se trouver exposée à cette immensité déroutante, sans contour et sans relief: une si affreuse image de la solitude terrestre que Bobonne en perdait pour ainsi dire le souffle. En son âme surgissait alors le souvenir de sa vieille paroisse; des voisins çà et là, pour solitaire qu'eût été Saint-Alphonse; du moins quelques toits dans le paysage; et, au loin, toujours visible à l'horizon, parce que bâtie sur un coteau, l'église, de dos, avec son abside ronde; tout de ce souvenir lui ravageait l'esprit. De gauche à droite, elle jetait des coups d'oeil à la recherche de quelques bouts de branche pour commencer un feu. François s'empressait de lui en trouver, lui prenait des mains un seau pour aller le remplir d'eau à quelque <u>creek</u>. C'était le mot de l'Ouest pour les petits amas d'eau claire, ni tout à fait ruisseaux ni non plus tout à fait des étangs.

- Je sais faire aussi bien que toi. Laisse, laisse, disait-elle avec hauteur.

- C'est de l'ouvrage d'homme, plaidait François.

- Et depuis quand est-ce que je ne sais pas au besoin faire un feu?

- Oui, je sais, tu es habile en tout, essayait de l'apaiser François.

Certes, elle n'avait jamais eu un caractère commode. Elle s'était mariée «vieille fille», à près de vingt-sept ans. François avait su à quoi il s'exposait en épousant cette demoiselle Légaré, dotée d'un peu de biens, de caractère tranché, ayant eu le temps d'acquérir des manières indépendantes. Mais ainsi l'avait-il malgré tout aimée, l'aimait-il encore.

- Bien sûr que tu sais faire aussi bien qu'un homme, lui concéda-t-il. Mieux que bien des hommes, ma bonne, mais je voudrais me rendre utile.

- Utile!

C'était ainsi depuis le départ de Saint-Alphonse, surtout dès l'arrivée à Winnipeg — cette étonnante ville frontière, emplie d'immigrants, où, en cinq minutes, elle avait entendu parler en sept ou huit langues et subi le plein choc du dépaysement. Depuis lors, elle bougonnait à la moindre occasion, tout lui était prétexte à «disputages».

Cependant elle était ingénieuse, de cela aucun doute. En un tour de main, le feu allumé, s'étant fait apporter par les garçons ses effets de cuisine, elle mettait à bouillir, en une marmite de fer, un ragoût de viande et des légumes dont la bonne odeur malgré la vaste aération était

perceptible loin tout autour, parmi les vents de la Prairie. C'est que même ici elle assaisonnait la viande de ses herbes: thym, sauge, sarriette, ou de feuilles de menthe et de laurier. Ce qui la mettait le plus hors d'elle-même c'était de ne pas avoir ses effets de maison comme au temps de Saint-Alphonse si commodément rangés qu'elle les pouvait trouver pour ainsi dire les yeux fermés. A présent, tout était en des ballots, en des sacs... et, bien sûr, ce dont on avait besoin, tout au fond. Aussi bien n'y avait-il qu'un moyen de se «comprendre»: c'était de tout ranger elle-même. Mais cela lui enlevait de la patience, beaucoup de patience.

Les Duchesne, de leur côté, faisaient un feu, y mettaient quelque chose à cuire.

Bobonne, après avoir soufflé sur la flamme, se redressant, regardait ce spectacle: les chariots mis bout à bout comme pour former un rempart, ces gens assis par terre autour de leur petit feu — au loin, la grande ombre de la nuit comme si la plaine était en marche vers eux pour les engloutir.

- Des bohémiens! disait-elle. Ah oui, la belle aventure! Des bohémiens sur la surface de la terre[20]!

Qui était moins bohémien pourtant que Clément, le fils aîné? Une fois encore on en eut la preuve.

Depuis Winnipeg, il traînait avec lui un fort sac de toile, volumineusement bourré, mais tenu sous cadenas, et dont personne n'avait deviné le contenu. Ce soir Clément commença de le déballer.

Mais, auparavant, près de son propre chariot, pendant que sa mère fricotait, Clément, en plaine nue, avait dressé une sorte de comptoir: deux planches posées sur des perches croisées en tréteaux. D'un côté se trouvait un petit buisson, le seul que l'on pût voir loin autour dans le pays assombri que parcourait ce soir un vent singulier; on eût dit de l'eau qui rongeait à coups sourds une grève lointaine. Dans les branches de ce buisson, Clément suspendit un fanal allumé. Cette frêle lueur aussitôt perçue attira les enfants. Que faisait donc Clément seul et avec tant de mystère? Qu'avait-il besoin de tant de lumière? L'agrément avec lui était que jamais on n'était au bout des surprises, même si elles pouvaient être détestables. Ils accoururent, Lina, Majorique[21] et leur petit frère Joachim, aussi bien que les enfants Duchesne, même les plus jeunes. Et ce qu'ils virent dépassait l'imagination, était ensorcelant, imprévu, simple pourtant comme toutes les inventions de Clément. Car voici que, sur cette planche érigée en comptoir, Clément étalait tout un petit bazar: des sifflets de métal, des pipes de réglisse, des bonbons roses,

de la mercerie, du savon fin, des ciseaux, bref un assortiment assez varié et qui prit bonne allure au feu de la lanterne comme animée elle-même de mouvement, aux petites secousses qui secouaient le buisson. Derrière tout cela, apparaissait un Clément qui ne semblait plus très bien reconnaître son monde et que celui-ci avait l'impression de ne plus très bien reconnaître non plus, tant, avec sa mine absorbée, ses lèvres serrées, toutes ses manières, il avait tout à coup pris l'air d'un marchand.

- Tu ouvres magasin? Tu vas vendre pour vrai? demanda Lina. Ah! c'est bien le comble!

- Effectivement, mademoiselle, répondit le marchand sur un ton qui établissait de la distance entre eux. On est loin de tout centre d'approvisionnement. Le moment, l'endroit ne sont pas si mal choisis, me semble...

Il avait vingt et un ans. C'était un petit jeune homme fluet, terne, sans couleur — on aurait presque pu dire «insignifiant». Pourtant, on ne pouvait presque plus compter les occasions où on avait eu motif de se méfier de ses plans, avec lui perdant toujours à l'échange. On y revenait pourtant, tant ce malin avait le génie de paraître serviable, empressé, et même inoffensif.

Du reste, tout de suite, il les mit en garde.

- Ecoutez, je veux pas de plaignards. Achetez, achetez pas; c'est tout le même pour moi. J'ai de la belle marchandise qui s'écoulera sans peine.

Sur ce, il se mit à vendre des poignées de bonbons qu'il faisait mine de peser sur une balance imaginaire, allant jusqu'à feindre d'ajouter au-dessus du poids par pure générosité. Cela lui valut la confiance des petits. Alors Yolanda Duchesne, à quinze ans une grande fillette, la poitrine faite, attirante avec ses cheveux roux, acheta deux petits peignes emperlés, et les piquant dans ses cheveux, les faisant valoir d'un mouvement de la tête, l'effet d'exemple escompté par Clément se fit aussitôt sentir.

Lina eut l'air ébranlée. Déjà, elle tâtait, à travers l'étoffe de sa jupe, dans sa «poche de soeur» suspendue à sa taille, la pièce de cinquante cents qu'elle avait reçue de son père, à Winnipeg.

Car, à ce moment de leurs vies, ses affaires terminées et menées à moins de frais qu'il ne l'avait supposé, François, dans un élan de libéralité, mais aussi pour enseigner à ses enfants la vertu de l'épargne, avait à chacun, selon son âge, donné une petite somme d'argent. «Car, se plaisait-il à le rappeler, pour apprendre à ménager, il faut en avoir la possibilité...» Et encore:

«L'argent est l'arme des forts, le maître des faibles... A l'usage que l'on en fait se révèle le caractère.»

Evidemment ce devait être alors que Clément, de son côté, avait eu l'idée de sa petite expérience. Mais comment expliquer qu'à Winnipeg, où il y avait eu de bien plus jolies choses à acheter à meilleur compte, les enfants avaient pu résister, alors que maintenant, devant ce petit magasin de Clément, ils étaient comme fous? Il semblait que, sous ce ciel sauvage, le souvenir de la ville comme aboli, l'argent avait singulièrement perdu de sa valeur. Seul régnait l'objet, infiniment tentant. Même les prix exorbitants du marchand ne paraissaient pas tellement surprendre la clientèle. Pourtant Lina résistait encore, pensant combien ce serait dommage d'entamer sa fortune. — Car c'est un fait qu'entamée, une fortune se défend plus mal que jamais. — Elle pensait que ce cinquante cents, pour tout ce que l'on en savait, pourrait être à l'origine de grands projets, la mener loin, pourvoir à son avenir: aperçus bien vagues pour elle. Elle résistait encore, et Clément, sous ses paupières abaissées, l'observait d'un oeil narquois.

Enfin, se penchant, il tira de sous le comptoir une orange qu'il exposa sur la planche aux feux doux des lointaines étoiles.

Ah! l'effet en cette plaine sans arbres, presque sans végétation encore, de ce fruit doré de lumière, reposant au centre de l'obscurité comme sur une immense nappe de velours!

A l'époque, on n'en voyait que rarement. A peine Lina pouvait-elle s'en rappeler le goût. Aussi bien n'était-ce pas — ou du moins pas beaucoup — la gourmandise qui la soulevait de désir pour le beau fruit, mais plutôt sa rareté, sa rondeur, son parfum, cet air d'être venu jusqu'ici du bout du monde. Elle en qui s'éveillait l'appétit de l'univers, ne crut-elle pas que cette orange, tout comme la lampe d'Aladin peut-être, rien qu'à la tenir entre ses mains, lui procurerait toutes sortes d'enivrements.

Mais l'habile marchand ne paraissait pas pressé, ni même peut-être décidé à s'en départir.

- Forcément, dit-il, c'est cher, surtout ici, en pays de colonisation. Vous vous rendez compte! Un fruit de Californie! Ou peut-être de Floride!

Les mots prestigieux évoquèrent les lointains; on crut voir, au bord de la mer peut-être, d'admirables arbres tout couverts de ces extraordinaires fruits qui y brillaient de leur propre lumière.

- J'achète, cria Majorique.

Lina jeta un noir regard à ce diable. Il lui fallait donc toujours en même temps qu'elle désirer la même chose.

- Vendre, dit Clément, dubitatif, comme embarrassé. Je me demande si je devrais. Pour que chacun ait sa part, il faudrait quasiment que ce soit au détail...

- Au détail?

- Par quartier, à cinq cents le quartier, peut-être.

- C'est une honte! c'est une honte! s'écria Lina qui enrageait à l'idée de voir l'orange déchirée et dévorée sur place.

- Que veux-tu que je fasse, dit Clément, lui mettant en main le problème.

Une audace inconsidérée la souleva.

- Mets-la aux enchères.

- Aux enchères?

Clément se gratta le front, fit le surpris.

- Si c'est la volonté de tous...

- Oui, aux enchères, crièrent les enfants, possédés, se défiant déjà l'un l'autre du coin de l'oeil.

- J'avance dix cents, fit Majorique.

Lina en proposa quinze. D'une relance à l'autre, ils atteignirent vingt-cinq cents. L'objet était perdu de vue dans la surexcitation de cette course. Ce qui comptait dès lors pour Eveline, c'était de ne pas se laisser damer le

pion par Majorique. Non, il n'aurait pas l'orange tant qu'elle-même aurait un cent à avancer. Enfin, pour trente-cinq cents lui fut adjugée l'orange. Et presque aussitôt, l'abandonna le charme de son désir.

Ce qu'elle tenait entre les mains n'était peut-être pas un fruit tout à fait gâté, mais fort avancé, en tout cas presque déjà ratatiné. Sous peine de le manger bientôt, il n'offrirait pas plus que quelques gouttes de jus. Au reste, y pensa-t-elle maintenant, si elle ne voulait pas passer pour une gloutonne, elle devrait quand même, mais à présent à son grand détriment, partager avec les autres. Du moins avec ce pauvre petit Joachim qui pleurait de convoitise. Peut-être même un peu avec Majorique, quoiqu'il ne le méritât pas du tout. Mais était-elle seulement capable d'aller se cacher sous le chariot ou ailleurs pour dévorer seule l'orange? «Va falloir au moins, se résigna-t-elle, lui abandonner la peau, à sucer...» et cela lui parut d'une générosité si émouvante qu'elle en eut la larme à l'oeil.

Cependant, le moment psychologique dépassé, comprenant que dès lors il ne ferait plus d'aussi bonnes affaires, Clément défaisait son magasin, remettant en ballot ce qu'il lui restait de stock. Tout alors, de cette pacotille bon marché, parut mesquin, vulgaire, sans aucun attrait. Lina se sentit terriblement déçue, mais d'elle-même surtout, et

c'est bien en quoi cela faisait si mal. Pourtant, comme c'était une enfant qui avait de l'humour, savait à l'occasion rire d'elle-même, de sa propre sottise, elle tendit l'orange au petit Joachim, disant:

- Tiens, prends, je suis trop folle, je ne mérite même pas de la garder.

Et alors, n'ayant plus rien à montrer au bout de cette frénétique poursuite, elle se sentit libérée, légère, son humeur enjouée reprenant le dessus.

- En tout cas, tu ne nous auras plus, menaça-t-elle le frère aîné. C'est bien fini, va! Ce soir, on a vu la peau de l'ours.

Clément riait, silencieusement, des épaules.

- C'est à voir, c'est à voir!

Il était content, moins à cause du profit — encore qu'en son cas, partant de zéro pour aller loin, très loin, le moindre cent n'était pas à dédaigner — qu'à cause de ce flair, de cette connaissance des désirs d'autrui qu'il se découvrait posséder et qui valait bien tous les atouts pour faire fortune.

Le voyant de si belle humeur, croyant peut-être que tout n'avait été que jeux, que Clément allait peut-être leur rendre leur argent, les plus petits l'entouraient, sans rancune malgré tout, comme fascinés.

Lui, haussant les épaules, d'un geste les repoussa.

- Tas de petits fous, allez donc voir là-bas, si j'y suis.

Ainsi s'acheva cet épisode.

Une heure plus tard, Clément en riait encore, d'une bonne humeur que ne pouvait altérer ni le silence réprobateur du père, ni l'attaque violente de Bobonne, lorsque celle-ci avait été mise au fait: «Marchand de tentations, nous dresser ton bazar en plein désert! Nous serions à l'agonie de soif que tu nous vendrais l'eau, je suppose.»

A quoi avait répondu Clément, avec la plus parfaite sérénité:

- Pourquoi pas, la mère? S'il n'y avait qu'une source; si j'avais été assez fin pour m'en emparer le premier.

Il riait toujours, et l'on commençait à comprendre que, sous cette légèreté de Clément, il y avait à l'oeuvre quelque chose de terriblement sérieux.

V

Le lendemain fut une journée de pur enchantement. Le soleil inondait la plaine, jusque dans ses faibles creux la faisait briller, et rien ne venait ternir cette fête de la lumière que parfois un petit nuage, mais bien vite un vigoureux coup de vent le chassait, et la plaine, de nouveau, tout proche et au loin, étincelait. Ce pouvait être l'infinité de gouttes d'eau en suspens à chaque motte de terre, au moindre brin d'herbe, ces petites gouttes elles-mêmes, comme heureuses de leur vie éphémère, recueillant tout ce qu'elles pouvaient de soleil, ce pouvait être ces gouttes d'eau fine qui donnaient ce matin à la plaine son air joyeux.

Lina reprit place auprès de son père. Il l'avait boudée d'avoir la veille sottement dilapidé sa fortune, faisant le jeu de Clément qui jamais — ne l'apprendrait-elle donc pas? — n'avait de geste désintéressé. Ah! c'était dommage, dommage. Cela indiquait une nature faible devant la petite satisfaction immédiate, qui ne saurait peut-être jamais atteindre aux plus grandes. Peut-être Lina serait-elle toujours pauvre... Cette peinture d'elle-même affligea terriblement Lina.

Mais peut-être le père lui en voulait-il encore plus, cette aventure terminée, d'être tout aussitôt allée se jeter en une autre... à l'instigation de Majorique.

Celui-ci était le diable de la famille, un charmant enfant, avec ses épais cheveux noirs, ses yeux étincelants, sa mine enjouée. D'un an et demi seulement plus âgé qu'Eveline, il passait sa vie à combiner des tours pour mystifier les gens, quant à lui sans désir comme Clément d'en tirer profit, mais en artiste, pour le plaisir.

Hier soir donc, réunissant Eveline, le petit Joachim, quelques-uns des Duchesne, à ces enfants encore tout surexcités, il avait proposé:

- On fait une peur à la mère?

L'idée lui en était venue sans doute quand, l'obscurité devenue profonde, Bobonne, saisie par l'isolement à découvert de ces lieux, s'en était plainte à François, lui redemandant: «Mais es-tu sûr au moins que nous ne soyons pas en danger d'embuscade? Ces Sauvages de la plaine sont-ils vraiment pacifiés et cantonnés en leurs réserves[22]?» C'est que son enfance avait été nourrie des récits des représailles exercées par les Iroquois sur les Blancs, et que ce soir, devant l'apparente hostilité de la nature, elle ne pouvait tout à fait les empêcher de remonter à sa mémoire.

Majorique s'était faufilé dans le chariot des parents, y avait pillé un coffre et réussi à en sortir, sans être vu, des plumes, des châles, des bouts de draperie. Ses suiveurs costumés, il leur avait fait se barbouiller le visage de la vase d'une petite mare, qui, en séchant, donnait bien l'impression d'un masque, hors lequel les yeux, la bouche surtout prenaient une expression assez horrible, ce qui avait fait exulter Majorique. Il avait mené sa bande, aplatie au sol, rampant sans bruit, jusqu'aux abords du campement.

Justement la mère, vaincue de fatigue, somnolait sur une souche, le menton penché, ayant un peu l'air d'un vieil arbre mort échoué sur la plaine et qui garderait pour tous les temps une pose méditative. C'était le moment de surgir. Un sinistre cri retentit. Armée de gourdins, la bande attaquait.

La mère s'éveilla en sursaut, elle aperçut ces ombres gesticulantes, ces plumes de tête auxquelles le feu bas donnait un caractère saisissant. Elle poussa un cri: «Dieu du ciel! Nous voilà poursuivis!» Courageuse cependant, elle cherchait une arme pour se défendre, attrapait une barre de fer!... Ça avait été si drôle qu'eux-mêmes, les Sauvages, s'en tenaient les côtes.

Et même maintenant, après avoir été punie, avoir compris au reste que c'était mal d'avoir ainsi effrayé la mère, Eveline, en revoyant la scène, étouffa un petit rire qui, sous le regard sévère de François, se changea brusquement en une petite mine déconfite.

Mais n'avait-elle donc pas réfléchi, lui dit-il, qu'avec leurs tours pendables, elle et Majorique eussent pu provoquer chez leur mère un arrêt du coeur?

Un arrêt du coeur! Elle en blanchit d'effroi.

- Ah! j'ai dû être possédée!

Il eut alors pour elle un petit sourire. Dans ce qu'elle disait, à sa manière imagée, il pouvait y avoir du vrai. Ce voyage, du nouveau chaque jour, tant d'inconnu venant à soi de ces larges horizons ouverts, il y avait de quoi détraquer quelque peu le mobile et impressionnable esprit d'un enfant. Il décida de pardonner. Au reste, pouvait-il plus d'une heure garder rancune à Lina?

Ils reprirent leurs belles conversations sérieuses. Qu'est-ce, demanda le père à sa fille, qui à ses yeux, dans la vie, paraissait avoir le plus de prix? Il espérait peut-être que, guérie par ses propres folies, elle allait tomber d'accord avec lui et admettre qu'il fallait d'abord apprendre à se dominer. Mais elle tournait la tête de gauche à droite, saisie comme de gratitude par l'ampleur des choses

offertes à son regard. Elle pensa, jouant sans cesse à se mettre à la place des gens et des paysages: Je suis la plaine — je suis la liberté.

Puis, avec entrain, elle se mit à turluter[23]. Pauvre enfant! Elle avait le coeur plein de musique, la tête pleine de chansons. Toujours y rôdait quelque air familier, et sans doute connaissait-elle les paroles de centaines de chansons. Mais elle ne parvenait quand même pas à en «attraper» l'air. Elle chantait tout ce qu'il y a de plus faux. Et c'était là un petit supplice pour François qui avait l'oreille juste. Cependant il souriait.

- La fille, la fille! dit-il, mettant sa main sur celle de l'enfant. Tu ne m'as tout de même pas encore dit ce qui te paraît le plus désirable dans la vie, au-devant de toi.

Alors jaillit d'elle ce cri du coeur:

- La liberté!

Il soupira:

- La liberté! La liberté! Tu l'aimes donc tant?

Parfois il s'étonnait de ce goût qu'il avait de converser avec une enfant si jeune. Mais le voyage se faisait lentement. A quoi s'occuper sinon à réfléchir? Et, réfléchissant, François s'apercevait avoir toujours été sollicité par les mêmes graves interrogations sur le sens de la destinée humaine, mais c'était maintenant seulement qu'il

avait le temps de s'y abandonner. Et ce qu'il découvrait en lui d'aspirations passionnées, d'inquiétudes, il lui semblait qu'il devait en faire part à sa fille, de même qu'il lui aurait montré un objet de prix qu'il eût pu trouver en route. Sans doute ne comprenait-elle pas tout dès à présent. Mais plus tard, un jour ou l'autre, elle se tournerait vers ces moments-ci, et elle trouverait conservées en elle des paroles dites des années auparavant. Au reste, y avait-il de plus vraies rencontres d'âmes que celles-ci, tardives, mélancoliques?

- La liberté, sais-tu seulement ce que c'est?

Vivement elle tourna vers lui un visage illuminé de sa réponse toute prête: Voyons, bien sûr... puis resta interdite. Il est vrai, ce n'était pas une chose claire; on ne savait trop ce que c'était; personne peut-être ne le savait. Ah! bien curieux, en effet! On la reconnaissait; on la pressait sur son coeur... et on n'aurait pu dire où la trouver exactement, à quoi elle ressemblait. Hier soir, galopant sur la plaine nue, faisant la folle, elle avait pu se croire libre comme jamais. Cependant, il lui semblait goûter plus de liberté ce matin, assise tranquillement à voir défiler l'intarissable paysage. Cela, tout de même, que l'on pût être plus libre dans l'immobilité qu'à courir et à s'agiter, quelques semaines auparavant elle l'aurait à peine

cru possible. Mais à voyager, on s'instruit vite. A voyager, on apprend, se dit-elle. C'est curieux ce qu'on apprend à voyager. Mieux qu'à l'école.

- La liberté... continuait François, sais-tu bien que peu de gens y atteignent. Les uns la sacrifient pour de l'argent. Regarde Clément. D'autres sont menés par leur curiosité sans frein. Vois Majorique. Peu de gens la connaissent. Car, vois-tu, la liberté, c'est chose haut placée.

- Ah! dit-elle.

Il est vrai, de temps à autre, elle avait éprouvé être appelée haut et loin, par de difficiles chemins. Etait-ce la liberté qui l'appelait? Etait-ce elle qui exigeait tant? Elle ressentit comme une angoisse de cette voix qui appelait toujours et qui pouvait nous entraîner joliment loin, se dit-elle. Peut-être sur quelque grande montagne isolée avant que «vous n'ayez eu le temps de voir venir». Mais cela passa; de la liberté, elle ne vit plus que la tendre image: au loin, la bande de vert qui aujourd'hui paraissait vraiment vivante et se rapprocher; — sûr que c'était de l'herbe et que déjà elle poussait au soleil; — ailleurs, des filets d'eau reliés les uns aux autres, parfois s'élargissant en petits lacs, bleu réseau qui couvrait le pays et lui donnait l'allure d'une carte géographique. Dans

l'atlas d'Eveline, ainsi était représenté le monde: de l'eau, de la terre, du silence. Elle se confirma dans son idée qu'elle était faite pour passer sa vie à se promener à travers le monde. Elle y verrait des plaines, des montagnes, des cours d'eau, peut-être jusqu'aux océans que devaient couvrir au loin des brouillards. Elle s'enflamma pour cette destinée qu'elle se découvrait. Aux autres de bâtir, de rester... Lina, elle, errerait. En même temps, pourtant, elle reçut comme un vague avertissement que cette journée d'aujourd'hui était pareille à nulle autre, qu'il s'y passait vraiment quelque chose d'exceptionnel.

Impulsivement, elle se pencha hors du chariot, comme pour regarder en face, dans les yeux, tel un visage, cet aspect pourtant immobile d'aujourd'hui.

- Que fais-tu donc? Que regardes-tu donc avec tant d'intérêt là où, me semble-t-il, il n'y a rien à voir? la taquina François.

- Je regarde... je regarde...

Qu'aurait-elle su en dire? Que pouvait-elle comprendre, que comprendre à ces moments d'ineffable confiance et de bonheur — où rien pourtant ne se passe — à ces minutes qui sont d'adieu aussi bien que de rencontre?

L'après-midi s'avança, puis commença de décliner. De cette exaltation du matin, Eveline était tombée dans un autre excès: un état d'impatience, d'ennui. Son immense confiance lui avait été ravie. Il n'y a pas de justice en ce monde, se dit-elle. Clément, qui nous a volés, c'est tout juste si le père lui a fait la leçon. C'est un homme fait; on met des gants avec lui. Mais Majorique et moi, seulement pour avoir joué aux Sauvages, on a été envoyé un quart d'heure au piquet. Sur-le-champ elle forma le projet de s'enfuir avec Majorique — aussi, ce voyage la lassait à la fin. «Rien à voir, se dit-elle, que du plat. Encore du plat. Toujours du plat.» Elle était de plus en plus nerveuse, agitée. Elle n'en finissait plus de défaire et refaire le bout de ses nattes. Au lieu de turluter, c'était des soupirs qu'elle jetait à tous les vents.

– Mais qu'est-ce qu'elle a donc, la fille, aujourd'hui? s'inquiéta François. Au matin, gaie comme un pinson, la voilà qui, sur la fin du jour, jongle[24] en noir. C'est-y que des lutins l'habitent?

Ça se pouvait. Hier, déjà, elle avait été comme cela, et ça recommençait: des picotements partout, des fourmis le long du corps, d'autres sensations encore plus bizarres. Intérieurement, c'était un peu la même chose, mais plus difficile à supporter, parce que totalement inexplicable.

Elle était triste d'un coup, encline à un sentiment de défaite, livrée au jeu d'émotions si changeantes, si rapides qu'elle n'avait le temps de se faire à aucune. Elle aurait pu rire, aussi bien que pleurer, sans motif. Tout à coup la lenteur des boeufs l'exaspéra. A ce train arriveraient-ils jamais nulle part? Elle saisit le fouet, voulut activer leur allure.

- Ils font leur possible, pauvres bêtes, lui reprocha doucement François.

Elle eut honte aussitôt de son mouvement, se mit à la place des bêtes, souffrit intensément de leur fatigue à traîner cette lourde charge à travers la boue. Des larmes lui vinrent aux yeux.

- Mais qu'est-ce qu'elle a donc, la follette?

Son père lui vit un petit visage décoloré, tiré, avec des vilains cernes autour des yeux. Elle se plaignit d'un mal de tête, d'avoir mal aussi au coeur et au ventre.

Il fut instantanément alarmé. Jamais pour ainsi dire il n'avait vu Lina malade. Elle avait toujours été l'image de la santé avec ses bonnes joues rondes, le pétillement de ses yeux et le va-et-vient incessant de la pensée sur ses traits animés.

- Ça se pourrait, dit-il, que le soleil t'ait rendue malade. Il tape fort ici, à l'avant. Va donc un peu à

l'ombre sous la bâche. Et que Joachim vienne prendre ta place.

Dans le chariot c'était noir et sombre. Sa mère, assise sur les planches, en mauvais équilibre, tâchait néanmoins de coudre. Quand le chariot donnait des secousses, elle tendait le fil au bout de son aiguille, et son regard se faisait impatient et outré, comme si quelqu'un eût été à blâmer pour toutes ces interruptions. Pour protéger ses cheveux de la poussière de la route, elle les avait enserrés en un fichu de tête coloré. Enturbannée, assise dans ses amples jupes, c'est elle qui avait l'air d'une bohémienne, tels qu'en tout cas Eveline se pouvait représenter ces gens. Elle éclata d'un rire perçant, étrange. Puis elle se renfrogna.

- Je m'ennuie.

- Couds, fit la mère, ça fait passer le temps.

Coudre! Même installée commodément et quand il n'y avait pas mieux à faire, elle n'aimait déjà pas tellement cela. Elle se laissa aller contre un tas de hardes que sa mère avait sorties dans l'idée de s'occuper aujourd'hui à les rapiécer.

- Du vieux, fit-elle en reniflant leur odeur, et bougonnante.

Cette enfant, hier en paix avec l'univers, avait tout à coup les nerfs si tendus qu'elle ne pouvait plus se supporter elle-même.

- J'ai chaud, j'ai froid, j'ai mal.

Ecartant un peu la toile qui l'isolait, à l'avant, sur le siège, François dit son mot, tâchant d'interpréter cette soudaine indisposition:

- Ça pourrait être ce qu'elle a mangé à midi.

- Je n'ai rien mangé à midi, riposta Eveline de mauvaise humeur.

Il lui vint d'autres malaises à la fin si étranges et bouleversants qu'elle s'en vint les chuchoter à l'oreille de sa mère.

Du coup, la mère embrouilla son fil. Elle leva des yeux comme harassés. Son visage exprimait de la contrariété, autre chose encore d'indéfinissable.

- Ah! c'est donc cela! En route! En plein désert! Evidemment ça devait arriver. J'espérais seulement que ça serait un peu plus tard.

Elle attira alors Eveline un peu à l'écart. Elle parla à voix basse.

- C'est ta vie de femme qui commence. T'as pas à t'alarmer, c'est ta vie de femme.

Sa vie de femme? Est-ce qu'on n'avait pas une vie tout court? Que pouvait signifier: une vie de femme?

Eveline s'indigna.

- Je ne suis pas une femme. Je ne suis même pas mariée.

- Follette, dit la mère; on est femme avant de se marier. C'est la nature qui le veut.

Mais elle-même n'avait pas du tout son air naturel.

- Tu vas rester couchée quelques heures. Faudra pas trop te démener. Ensuite, dans deux ou trois jours, ce sera passé.

- Ah, bon!

L'enfant poussa un soupir, dit: tant mieux.

Elle avait un instant éprouvé le sentiment qu'elle ne pouvait que mourir de pareil état.

Mais la mère aussi émit un soupir.

- Ça reviendra, dit-elle. Ça passera et ça reviendra. Tous les mois.

Eveline regardait sa mère dans la plus cruelle stupeur.

- Pourquoi une affaire pareille?

- Pourquoi!

La mère éleva les bras en l'air, eut une expression à la fois fâchée et désolée.

- Te voilà grande fille. Que veux-tu: te voilà grande!

Elle s'assit auprès de sa fille, lui tâta le front qui était moite, sonda un moment ces yeux d'enfant pleins d'une touchante curiosité, puis détourna le regard en ayant l'air de contempler devant elle une énigme sans fond.

5 - Ça dure presque toute la vie, fit-elle. Ça commence à ton âge, ça se poursuit jusqu'aux environs de cinquante ans. Pour certaines femmes, c'est fini plus tôt, vers quarante-cinq ans. Et elle ajouta plus doucement: «C'est pas une honte. Toutes les femmes sont faites ainsi. Même les

10 reines...»

- Les soeurs aussi? songea à demander Eveline.

- Beau dommage; les soeurs aussi!

Bien d'autres questions se pressaient dans la tête de l'enfant, mais une stupeur inouïe l'empêchait de les

15 formuler.

- Dans ces lunes de mois, continuait sa mère, faudra prendre garde à ne pas te mettre les mains dans l'eau froide. Mais c'est quand même pas une maladie. Cependant elle demanda avec sollicitude: «As-tu du mal dans le corps?»

20 A quoi l'enfant pour toute réponse eut envie de pleurer, tant il lui apparaissait que même sa mère contre certaines épreuves ne pouvait pas la protéger. La nature..., pensait-elle, mais qu'elle était donc tout à coup cruelle et sournoise, cette nature!

- A quoi ça mène? demanda-t-elle.

- A quoi ça mène, à quoi ça mène!... bougonna la mère. Eh bien, ça mène à se marier pour avoir des enfants...

- Mais les soeurs?

5 - La raisonneuse! se plaignit Bobonne.

C'était exactement ce qu'on lui avait jeté à la tête quand, à l'âge d'Eveline, elle avait cherché à en savoir plus long qu'on voulait lui en dire. Elle décida de s'efforcer à plus de franchise.

10 - Les soeurs, comme de raison! Elles aussi ont été faites pour la vie naturelle. C'est la vocation qui les en a détournées. Mais ça ne change rien aux desseins de Dieu. Nous autres femmes, nous sommes faites pour avoir des enfants.

15 Des enfants, pensait Lina. Elle-même n'en était qu'une, et nullement assurée pour l'instant d'en vouloir. Qu'en ferait-elle? Mais sa mère avait dit: nous autres, femmes... et, si elle se sentait affreusement seule, du moins c'était en compagnie, lui semblait-il, de milliers de créatures,

20 seules aussi. Ainsi lui apparaissait tout à coup le monde.

- Un jour ou l'autre, poursuivait sa mère — mais c'est pas pour demain — tu te marieras. En attendant, par exemple, et plus que jamais maintenant, tiens tes distances. Va plus

te colleter avec les jeunes Duchesne qui sont entreprenants. Gare à leur laisser prendre avec toi des familiarités.

Des familiarités, des distances, se marier pourtant un jour: que la vie devenait soudain compliquée! Eveline s'y perdait. Des élancements de douleur parcouraient son petit corps gonflé. Il n'y avait pas si longtemps, il était lisse et droit comme un arbre tout jeune. Peu à peu lui étaient venues des rondeurs que Bobonne appelait: des estomacs. Est-ce que cela allait ensemble, se demanda Eveline: les misères d'aujourd'hui, son corps transformé, les distances qu'elle aurait à garder pour, en fin de compte, avec quelqu'un un jour se marier? Elle s'enfonçait dans le plus obscur enchevêtrement de pensées.

- As-tu mal? as-tu des crampes? redemanda la mère.

Elle s'affaira à chercher dans ses sacs de grosse toile.

- Je vais te faire un thé de gingembre, dit-elle. Tu vas voir, ça aide.

Elle resta pourtant un moment immobile, songeuse, se reportant à cette nuit où elle avait donné naissance à sa fille — et déjà, mon Dieu, était-ce possible, la nature préparait cette petite à la difficile tâche d'être femme. Ah! cela aurait pu attendre encore un peu, lui semblait-il. Un pli de tracas barrait le beau front sévère. Les yeux

s'emplissaient d'une expression de tendresse bourrue. Et telle quelle, sa mère parut à Eveline sa mystérieuse alliée, mais aussi un être humain détenant tous les secrets de la douleur.

Mais où se trouvait-elle soudainement? Hier elle jouait, elle riait, elle parlait avec la nature, les animaux, les nuages. Elle était une, toute simple, tellement à l'aise dans son rôle d'enfant. Puis, voici que sans en avoir été avertie, ne s'en doutant même pas, elle venait de mettre pied en territoire dangereux. Elle ne savait plus où elle en était; il lui semblait s'être aventurée en un complot inquiétant. Mais comment donc la nature, hier douce et amicale, pouvait-elle se montrer à présent si dure? Il lui vint à l'esprit la naïve pensée que, si elle avait su d'avance, elle aurait pu prendre une autre route, éviter de devenir une femme contre son gré. Une nostalgie pour la clarté d'hier la prit comme si déjà elle en était loin infiniment.

- Y a-t-y pas moyen, dit-elle, d'empêcher... ces histoires de mois... de revenir en arrière... de couper court?

- Pauvrette! dit la mère.

Elle se rassit un moment près de sa fille.

- On s'y fait, dit-elle, tu verras, on s'y fait.

Puis elle alla soulever la toile et parler à François.

- Arrêtons-nous, j'ai à faire.

- S'arrêter! Mais pourquoi, ma mie? Il nous reste une bonne heure de clarté.

Il ne paraissait pas vouloir céder.

Penchée vers lui, elle lui chuchota quelques mots à l'oreille.

- Ah, dit-il, si c'est ainsi! Mais déjà! Si jeune!

La voix de son père parvenant à Eveline lui parut chargée de compassion, et peut-être d'une nuance de désappointement.

- Eh oui, dit Bobonne, sur un ton qui semblait vouloir s'en prendre à François de ce qui arrivait. Ce sont des choses qui n'attendent point qu'on soit installé en sa maison.

Peu après, ils s'étaient arrêtés; un feu crépitait. Bobonne apporta à sa fille une tasse fumante.

- Bois, ça va faire passer les crampes.

Eveline but à petites gorgées. Au-dessus de la tasse, son regard épiait avec une curiosité angoissée le visage de la mère, empreint d'une sollicitude toute nouvelle. S'il y avait une miette de consolation en toute cette histoire, pensa-t-elle, c'était d'être enfin dorlotée par sa mère qui était peu dorloteuse.

Mais celle-ci dut s'éloigner pour s'occuper des autres enfants.

Lina n'avait pas faim, ni non plus aucun désir pour l'instant d'être mêlée «aux gens». Elle se sentait déclassée, désolée de ne plus appartenir à aucune catégorie humaine. Où en effet se placer? Parmi les grandes personnes? Parmi les enfants?

Plus tard, la nuit venant, des jeux s'organisèrent, menés sans doute par Majorique. Elle entendit les rires aigus, les criailleries de la bande faire un tour presque complet de l'horizon, tel un vol de corneilles en s'éparpillant. Les heureux enfants libres! C'est maintenant que Lina apercevait le bonheur que c'est d'être enfant. Là, se dit-elle, comme d'un pays dont elle eût été injustement chassée, là c'est clair et franc. Non, pourtant, puisqu'on lui avait caché ce qui venait. Pourquoi cela? Elle tourna la tête vers le côté sombre du chariot. Elle pleura un peu, sans bruit, de se voir prise comme en un piège.

Sur la fin du soir, Bobonne et François montèrent tous deux dans le chariot. Lina fit mine de dormir. D'eux, soudainement scandalisée, elle venait de penser: Ils dorment ensemble, et au fond ils ne sont même pas parents.

Derrière la couverture tendue en travers du chariot qui délimitait leur chambre, elle les entendit parler d'elle. Et

d'abord, cela lui donna un sentiment nouveau de son importance.

- Elle dort, je pense, dit François. Elle n'aura plus de mal demain? demanda-t-il.

- Non, sans doute pas grand-chose, lui répondit Bobonne. Mais l'esprit va trotter quelque temps.

- Oui, dit-il, et songea à s'en inquiéter: ces malaises, est-ce bien déplaisant?

- Personne n'aime cela, fit Bobonne. On finit par s'y habituer.

Le père soupira lourdement.

- Elle est quand même jeune. Est-ce que cela ne lui arrive pas tôt?

- Tôt! Elle a eu ses treize ans. C'est l'âge.

- Ah! je pensais que cela se produisait plutôt les quatorze ans bien sonnés.

- Elle a beaucoup poussé ces derniers temps, dit la mère.

- Ah! dit le père, je ne l'avais pas remarqué, sais-tu.

- Toi, rétorqua la mère, tu ne vois rien. Tu vas, la tête dans les nuages.

A présent alarmée par cette sollicitude étrange dont elle était l'objet, Eveline eût voulu y échapper. Pourquoi paraissait-on l'aimer autant tout à coup, sinon parce

qu'elle avait de quoi être malheureuse. Etre malheureux... elle avait maintes fois entendu cette expression et s'imagina maintenant comprendre ce qu'elle pouvait signifier. Les parents continuaient à échanger leurs propos mystérieux et dans la contrainte, sembla-t-il à Lina. Peut-être ne devrait-elle pas écouter? Mais qui était franc en ce monde? Ni les parents, ni la vie elle-même, ni surtout la vie. Quelles autres cachotteries ne pouvait-elle pas avoir encore en réserve? La vie c'était peut-être de ne jamais savoir d'avance où l'on allait mettre le pied. L'enfant s'agitait dans l'angoisse. Et d'abord d'où venait la vie? Du corps de la mère sans doute... Mais qui l'y avait mise? Et pourquoi là? Et en quoi le sang était-il relié à tout ça?

- Et toi, ma bonne, chuchota François, tes misères d'âge, est-ce que cela s'espace au moins?

- Ça fera son temps, ça aussi fera son temps...

- T'as encore tes grandes bouffées?

A cette question mystérieuse, comme s'il y avait là aussi honte et gêne, Eveline entendit sa mère murmurer: «Ça s'endure... Point besoin d'en tant parler... Maintenant tâchons de dormir... comme on peut... en vagabonds de route.»

La voix du père, plus frémissante, promit: «Ce ne sera plus long maintenant. Bientôt tu auras ton lit monté, toute chose à ta main.»

- Espérons, dit la mère.

Les voix bourdonnèrent un temps encore aux oreilles d'Eveline. Ce qu'elles disaient n'était pas gai; c'était comme quelque vieille chanson triste dont les mots auraient été les mêmes depuis bien longtemps entre les parents allongés côte à côte la nuit. Lina y décelait une patience sans bornes, une sorte de tendresse aussi, et peut-être était-ce cela qui la bouleversait: cette pauvre tendresse comme usée qui ne semblait pas parvenir à grand-chose. Le fond de la vie était loin d'être ivresse comme elle le pensait encore hier. Ça devait être plutôt ce qu'elle entendait ce soir: des petits mots de consolation. Le père cependant revenait encore au sujet qui apparemment le tracassait le plus.

- Comment a-t-elle pris cela?

- Comme il faut le prendre. Est-ce à prendre ou à laisser?

C'était singulier. Jeune mari, il n'avait pas songé à tant questionner sa femme. C'est à travers son amour pour sa fille que s'éveillait sa profonde et passionnée curiosité pour l'âme et le sort féminins.

- Evidemment, dit-il.

La mère devait avoir grand besoin de sommeil. Elle dit d'une voix tout empâtée:

- C'est pas souvent qu'on a son mot à dire...

Au vent de la nuit remuait doucement la cloison d'étoffe. Le silence se fit. Et cette enfant qui ne pouvait pas dormir éprouva pour père et mère une intense pitié. Ils se chuchotaient la nuit leurs secrets. Ils se murmuraient des miettes de consolation. Ils avaient l'air en peine de leurs enfants. «Et toi, tes misères d'âge», se remémora-t-elle la phrase de son père, tourmentée au-delà de son propre sort. Ainsi une vie de femme commençait-elle et finissait-elle dans la misère. Après un moment, il lui sembla ne plus aimer son père comme auparavant, ni non plus pouvoir aimer aucun homme. Puisqu'ils étaient mieux partagés; puisque c'étaient les femmes et non eux qui supportaient le pire; puisqu'il y avait parti pris dans l'univers et qu'on n'avait pas même son mot à dire. Elle eut le sentiment d'une si intolérable injustice qu'elle pensa à fuir le sort humain... mais est-ce que cela se fuyait, est-ce qu'il y avait moyen de s'en échapper?...

A la fin, elle fut lasse de toutes ces émotions. Malgré la torturante curiosité de son esprit, elle sentait le sommeil la gagner. Ses paupières s'alourdirent. A travers

ses pensées endolories, elle cherchait à découvrir pourquoi le monde était comme il était. Elle était tombée de si haut, de si haut...

Pourtant, un instant, l'enfant qu'elle demeurait songea à se bâtir des chimères d'enfant. Peut-être à présent aurait-elle droit à plus de considération et d'égards. On ne la commanderait plus. Une femme, cela méritait le respect. Elle avait trouvé beau à Winnipeg de voir les hommes soulever amplement leur chapeau au passage des femmes. Elle se vit, allant de par le monde, saluée de toutes parts. «Vous savez qui c'est? C'est mademoiselle Eveline Langelier qui est devenue jeune fille.» Des chapeaux, des centaines de chapeaux étaient soulevés en son honneur. Mais son coeur ne parvenait point à s'en égayer vraiment. Car, passant en revue les femmes mariées qu'elle connaissait, elle s'aperçut qu'aucune n'était libre. Qui l'était moins que cette pauvre Mathilda Duchesne avec sa clique d'enfants et son mari toujours grognant? Et même sa mère ne l'était guère; on l'avait bien su quand le père avait décidé le voyage vers l'Ouest. Etre femme, ce devait être prendre le second rang dans la vie.

Un temps passa. Elle apercevait vaguement, au loin, toutes sortes d'atteintes confuses, indéchiffrables, à sa fierté, à sa dignité de petite fille.

Cependant, sur la plaine, un vent s'éleva qui la fit frémir et chanter son magnifique chant de liberté.

VI

Le visage encore tiré, elle rejoignit son père à l'avant du chariot.

Il la salua affectueusement, pesant un instant de sa main sur celle de Lina:

- La voilà devenue grande fille, notre Eveline.

Ce fut la seule allusion qu'il se permit aux événements de la veille.

L'enfant regardait le ciel. Il était nu, pur et scintillant. Une très douce fraîcheur circulait dans l'air. Plus nombreux que la veille, des oiseaux apparurent. Où allaient-ils, les fiers oiseaux libres? Un poids était sur l'âme d'Eveline.

Et le père se dit: C'est le temps sans doute d'ouvrir à ses yeux le livre de l'amour. Tout doit lui paraître si aride à l'heure qu'il est; il conviendrait de lui faire entrevoir à quelle fin Dieu destine nos corps et par eux nous mène à l'éclosion et au progrès de l'amour.

Il se doutait que Bobonne avait dû trop hâtivement lui expliquer les choses, et peut-être dans une telle gêne et un tel supplice qu'ils pouvaient passer pour de la sévérité. Sans doute devrait-il tenter de corriger cette impression par quelque douce parole, quelque explication — vague encore

— de l'amour humain. Lui montrer qu'être femme n'était tout de même pas un malheur; au contraire. Mais le passage de ces connaissances en paroles lui semblait périlleux.

Il se tourna vers sa fille, lui vit un petit visage
5 fermé, non pas hostile, mais comme frappé d'étonnement que le monde aujourd'hui pût paraître aussi beau, aussi resplendissant. Il cherchait comment entamer le sujet, et pas plus que Bobonne n'en trouvait l'entrée facile. Et pourtant, en quoi pouvait être gênante l'essentielle vérité
10 de la vie? On eût dû pouvoir en parler librement, avec pureté, et sans doute le pourrait-on, pensa François, si on avait gardé l'innocence des animaux. Mais il y a en nous la conscience, son éternelle gêne d'être alliée au corps, et c'est elle qui a inventé autour de la chair tout ce malaise,
15 tout ce mystère. Ah vraiment, François ne savait pas où commencer, à quel endroit ouvrir aux yeux d'Eveline le grand livre de l'amour qui est aussi le livre de la vie.

Il toussota, s'éclaircit la voix:

- Nous parlions hier des biens les meilleurs en ce
20 monde. Sais-tu bien que ce n'est peut-être pas la liberté: il y en a un autre...

L'enfant écoutait mal, faisant semblant plutôt, par politesse, bien davantage sollicitée par ses petites découvertes à elle que par les discours du père. François

laissa longuement sa phrase en suspens. Dans ce vieux livre touffu de la vie et de l'amour, énorme quoiqu'il reprît à propos de chacun presque la même histoire, dans ce vieux livre du savoir, il avait lui-même progressé au point qu'il lui était difficile de remonter en arrière, à ces premiers chapitres où en était sa Lina, premiers chapitres tout de clarté et de tendresse naturelle. Ah! par quels beaux chapitres innocents et purs commence en effet le livre de la connaissance. L'enfant y lit que l'homme et le monde sont bons; il aime les bêtes, la nature, le soleil, les plantes, les parents, les aventures, le voyage, tout du même coeur confiant que ne troublent point encore les sens. Que ce début du livre prépare mal, pensa François, à l'ambigu amour qui mêle chair et âme. Et ne se sentait-il pas déjà comme une jalousie envers ce sentiment tel que le connaîtrait un jour Lina. Etrange, étrange chose: un homme, quelque part dans le monde, était en route déjà vers Eveline, et elle vers lui. Ce choix dans l'amour, limité par les rencontres possibles, elles-mêmes aux mains du hasard, parut triste à François tout à coup. Néanmoins il fit celui qui possède un beau et merveilleux secret:

- Mieux que notre liberté, dit-il, nous avons l'amour...

Mais le mot ce matin inquiétait et même révoltait quelque peu Eveline, comme s'il eût introduit de la fausseté, quelque chose de douteux ou de moindre entre elle et cette pure passion qu'elle éprouvait pour l'ensemble et les résonnances entre elles des choses créées.

- L'amour nous fait meilleurs, dit François. L'amour, c'est en fin de compte ce qu'il y a de mieux.

Elle branlait la tête, n'en croyait rien, n'en voulait rien croire, toute amour pourtant pour ce clair et néanmoins secret visage du monde qui s'offrait à elle. Cela faisait aujourd'hui quatre jours qu'ils étaient dans ces océans de terre, et rien à l'horizon n'en délimitait encore l'étendue, n'annonçait d'interruption à ce lent mouvement paisible et quasi imperceptible. La terre était immense, incompréhensible — et cela en quelque sorte consolait d'être petite, et femme déjà, et de tout ce qu'il pourrait y avoir à découvrir encore devant soi qu'on n'aimerait pas.

- La fille ne parle pas, se plaignit François. Est-ce que peut-être elle pense à l'avenir? à ce qu'elle aimerait faire de sa vie?

Elle lui accorda enfin le plein regard de ses yeux, un peu tristes, comme blessés et peut-être même résignés — des yeux de femme déjà, songea-t-il.

- Non... qu'est-ce que tu veux que je fasse de ma vie...

Ah, mais c'était nouveau cela! D'habitude, elle avait la tête toute pleine de projets: «Je ferai ceci; je ferai cela...» A l'entendre, il eût paru qu'elle disposait de vingt longues vies devant elle.

Et comme il la plaisantait de la sorte, il parut à Lina que son père décrivait en effet assez exactement celle qu'elle avait été, mais qui d'un coup avait cessé d'être.

- A quoi bon, dit-elle, faire des plans, quand on ne sait même pas à quoi s'attendre?...

- A quoi s'attendre! à quoi s'attendre! la taquina-t-il gentiment. Mais à la belle vie heureuse. Un jour tu te marieras. Tu auras ta maison, ton règne[25].

- Un règne! se dit-elle offensée. Il appelle ça un règne!

- Un jour, fit-il plaisamment, tu rencontreras celui que tu reconnaîtras pour le tien.

Il se lança dans la description de cet être:

- Je le vois grand, assez bien fait de sa personne, suffisamment bien établi, un homme de coeur, qui saura peut-être chanter ou jouer du violon... Tu verras que l'amour change tout, et allège; même les petites tyrannies du corps, glissa-t-il adroitement.

Cependant, une crainte se faisant jour en lui, une certaine sévérité parut dans sa voix:

- Avec tout ça qu'il ne faudrait pas t'imaginer pouvoir jouer librement avec les garçons, comme tu le faisais hier...

Elle eut de la main un geste d'agacement. Allez comprendre les «gens»! pensa-t-elle. Dans le même souffle, son père la mettait en garde contre de jeunes garçons de son âge, hier ses compagnons de jeux, et il lui prédisait pour l'avenir un monsieur absolument inconnu, bien établi, sérieux, et qui avec tout ça n'existait peut-être pas. Et on appelait ça de l'amour! Elle retourna à la contemplation de la plaine comme à la seule voix qui, ne mettant rien en paroles, mais en sons chanteurs, en secrets appels, disait vrai.

Le père, un peu mélancolique, s'ennuyant de sa petite fille telle qu'elle avait été, la pria de chanter.

- Chanter! dit-elle. Il faudrait avoir du talent, l'oreille juste. Je n'ai même pas cela. Rien.

Il eut velléité de sourire de pareille exagération. Mais il n'eut qu'à imaginer l'âme de Lina, toute pleine comme la sienne peut-être de musique, hélas tenant de la mère cette absence totale de talent, pour sentir que c'était là en effet une sorte de captivité, triste et vilaine

frustration. Ainsi, l'un des parents lègue la nostalgie à son enfant, l'autre, son manque, et l'un et l'autre dans l'enfant continuent à se chercher, à s'opposer. Alors c'est lui qui, d'une voix assurée, agréable et assez forte, se prit à chanter.

Il chantait, et la route devint moins monotone; l'accablant sort humain parut un peu moins accablant, et toutes choses obscures et difficiles s'enveloppèrent comme de réticence poétique. Il chantait, et l'avenir paraissait moins troublant; Lina s'apaisa auprès du père, attentive à retenir ce chant qui, si elle l'apprenait enfin, peut-être la mènerait-il là où on est libre toujours. Un voilier de grands oiseaux noirs passa qui ravit à une part de la plaine son éclat; on vit traîner au sol l'ombre de ces ailes déployées; mais, à côté, ce qui restait en plein soleil n'en parut que plus brillant et plus lumineux encore.

Après un chant, un autre, puis un autre encore! A l'intérieur du chariot, Bobonne poussait plus vivement son aiguille. Les points se faisaient comme d'eux-mêmes. Du second chariot où il était allé rejoindre aujourd'hui ses grands frères, le petit Joachim, dont la voix était juste et agréable, donna la réplique du refrain. Deux des grands frères, Nicolas et Jérôme, comme il était agréable de marcher ce matin, suivaient à pied, examinant à loisir le

pays. Dans le troisième chariot, le chant de François allant jusque-là, Mathilda Duchesne, cette pauvre femme épuisée, enceinte pour la douzième fois, et plus que jamais terrifiée, parce qu'elle était sans abri, d'avoir à donner naissance à un enfant, enfin redressait la tête et semblait voir pour la première fois le pays qu'elle avait jusque-là traversé, le coeur lourd et craintif. D'autres de cette famille avaient aussi mis pied à terre et avançaient en silence. Ainsi la petite caravane serpentant le long d'une piste qui fléchissait, en marche contre l'horizon déployé, pouvait-elle faire penser à une sorte de pèlerinage que guidait une voix claire et inspirée. Cela continua jusqu'à ce que tout à coup, levant la main, François indique devant eux ce qui prenait l'apparence d'un assez grand village.

Certes ils n'avaient vu rien de comparable depuis la ville, mais que de chétifs hameaux, et le plus souvent encore, sur la plaine nue, y apparaissant seule, sans compagne, une maison comme perdue en ses songes et son attente. Aussi furent-ils passablement surexcités à la vue de ce village bien lié et groupé, quoique bas sur la plaine.

Des arbres l'entouraient et même l'habitaient, s'en allant un par un en une file un peu courbe comme s'ils eussent suivi, à l'intérieur, le cours d'une rivière. Ainsi

des arbres, une rivière sans doute, et voici que ce village lointain, encore imprécis, semblait surgir pour leur donner du coeur, proclamer: Mais oui, le séjour en ces lieux peut être amical, tendre et bienveillant.

- Ce doit être Carman[26], dit François. On me l'a signalé comme le village le plus important sur notre route. Toi qui as de bons yeux, demanda-t-il à Lina, regarde bien; est-ce que ce bourg a l'air de conséquence?

Elle s'était dressée debout à l'avant du chariot, et, dans son amitié impulsive pour ce village inconnu, elle en comptait les toits dispersés entre les arbres. Elle aimait se livrer à cette occupation de compter sur sa route les vaches dans un pré, les volailles dans une cour de ferme, les petites dépendances qui entourent une maison, et, s'il n'y avait mieux, des piquets de clôture ou même de simples tas de cailloux arrachés au sol et empilés par la patiente main d'un laboureur. Elle s'y absorbait, y trouvait ce plaisir parfait que prennent tant d'enfants à assembler des objets.

- Je compte trente maisons, peut-être plus, s'écria-t-elle.

- Alors, c'est bien Carman, dit son père. Et il appela vivement sa femme: Ma bonne, viens voir; nous approchons de Carman.

Elle montra dans la bâche un visage qui commençait à se défaire par manque de sommeil. Des dents elle s'essayait à couper un fil, ses ciseaux encore une fois égarés. Vraiment, elle était d'une humeur peu propice à l'enthousiasme.

5 - Carman... Carman..., bougonna-t-elle, on dirait que tu m'annonces le Pérou.

Mais elle le regardait néanmoins, ce village, avec attention, quoique avec défaveur.

- Carman. Encore un nom anglais!

10 - Peu importe, dit François, avec douce patience. Anglais ou non, tu trouveras bien à y acheter du lait et des oeufs frais que, hier encore, tu te désolais de ne pouvoir te procurer... en ce désert...

Il dit le mot avec une tendresse quelque peu railleuse,
15 sans intention de triompher d'elle pourtant. Longtemps, il avait vécu auprès d'elle en peine de lui découvrir la moindre faiblesse; un être fier, peut-être dans le fond trop supérieur à lui. Et voici qu'un soir, les enfants jouant à lui faire peur, il l'avait vue autant que n'importe qui,
20 sous l'effet d'un choc, dépossédée de sa superbe maîtrise. Son amour pour elle y avait trouvé son profit. Que ce sentiment à tout prendre était donc vaniteux! Irréprochable, sa femme souvent l'avait agacé, mais pour une faiblesse en

elle aperçue, il se découvrait plus sûr de lui-même et plus affectueux envers elle.

- Tu ne me diras pas que ce n'est pas là un beau et grand village heureux.

- Heureux! Qu'en sais-tu?

Ils n'en étaient plus qu'à un demi-mille environ. Alors passa à côté d'eux, en coup de vent, Majorique, son bonnet de laine rouge enfoncé sur la tête, qui cria:

- Vous me retrouverez à Carman. A votre petit train de tortue, j'ai le temps d'en faire le tour, de visiter et de vous rattraper. A la revoyure, lança-t-il.

- Attends. Grimpe plutôt ici, avec nous, voulut le retenir François.

Mais vouloir retenir Majorique, c'était comme vouloir retenir un petit cyclone, une trombe d'air, les éléments eux-mêmes dans leur fougue et leur instabilité.

- Ce garnement un jour ou l'autre ne reviendra pas. La trotte... toujours la trotte... Rien que la trotte en tête...

C'était malgré tout drôle d'entendre François s'en prendre à ce que cet enfant avait de plus semblable à lui-même, et pour ce qui lui était à lui-même reproché d'habitude.

Bobonne, si peu rieuse elle-même, avait néanmoins de la patience pour l'enfant tenant du père.

- Laisse, laisse donc, François. A chacun sa folie. Au père, les mirages de l'Ouest. Au fils, le village Carman...

Sous les pieds agiles du jeune garçon volait la terre fine, déjà fendillée, asséchée. La piste prit allure de route, large incroyablement, puis, sans se rétrécir, brusquement entra dans le bourg. Des deux côtés, c'était une enfilade assez serrée quoique basse de maisons, de magasins et de petits restaurants bâtis à la mode de l'Ouest, c'est-à-dire de simples rectangles ou carrés de bois, mais que surmontait, en façade, une sorte de petit fronton. Pareil à un jeune chien avide que trop de pistes sollicitent, Majorique trottina d'un côté à l'autre de la rue; il en avait à peine atteint un bord que l'autre lui paraissait plus séduisant. Puis, tout à coup, il s'arrêta, saisi du plus immense étonnement qu'il eût jamais éprouvé: apparu au seuil d'un café graisseux se tenait un homme au teint jaune, les yeux bizarrement fendus, les cheveux lui tombant dans le dos en une natte mince et qui, en regardant la rue venteuse, semblait dormir debout. «D'où ça peut sortir, pareille créature?» se demanda Majorique. Jamais encore il n'avait vu de Chinois. Ah, vraiment si l'aventure dans l'Ouest allait

se poursuivre sur ce ton, il y avait peu de danger qu'on s'y ennuyât. Majorique s'approcha, se prit à examiner l'homme jaune avec autant de candeur et aussi peu de gêne que si celui-ci eût été un poteau. «Pourquoi es-tu si jaune? De quel pays viens-tu? Tu te nattes donc les cheveux comme une vieille femme?» Autant de questions que semblait poser Majorique de ses yeux allumés, de toute sa physionomie à l'expression hardie et frétillante.

L'homme broncha à la fin. Il parut sortir d'une rêverie vieille de mille ans. Ses yeux qui avaient semblé contempler des choses incroyablement lointaines, incroyablement inaccessibles, en quelques secondes accomplirent un long, long voyage. Il vit à ses côtés ce bonhomme aimable, les mains aux poches, un tourbillon de cheveux noirs sur le front, aussi brun qu'il était lui-même jaune, aussi vivant qu'il était lui-même comme momifié. Et il sembla tout autant fasciné qu'il avait lui-même fasciné Majorique.

Son visage se fendit en un grand sourire. Puis il parlait avec une extrême volubilité, dans une langue chantante à laquelle Majorique ne comprit mot, mais cela l'intéressait quand même. Enfin, en désespoir de cause, le Chinois, se tournant vers la vitre de son café, y indiqua des lettres tracées au savon qui composaient le nom: Sam Lee Wong[27]. Tapant sur sa poitrine, il montra que c'était lui-

même Sam Lee Wong. Ensuite il salua respectueusement en mettant une main à plat sur son ventre.

C'est à la suite de cette entrevue que Majorique, sans en dévoiler le secret à personne, adopta, pour saluer père, mère et Lina, cette manière qu'il trouvait absolument originale et mystifiante. C'est aussi à partir de ce temps qu'il commença de penser qu'il avait un don pour se faire, en passant, un peu partout dans le monde, des amis rares.

VII

Assez loin de Carman dépassé, ils atteignirent, l'obscurité se faisant, une grande et belle maison de ferme, posée à l'extrême bord de la piste, comme en vigie, et tout éclairée. Les lumières jaillies à l'instant en révélaient la vie intérieure. On vit s'inscrire sur l'immense horizon assombri, s'y détachant nets et précis, une femme occupée à son poêle de cuisine, un homme assis qui lisait un journal, des enfants autour d'une table où brillait de la vaisselle, et même, au mur, une sorte de petite corniche avec sa frange de papier découpé, sur laquelle la courte flamme d'un lampion animait, placée là-haut, une statue de saint; toutes choses qu'ils eussent sans doute moins bien vues en entrant, par exemple, de jour, dans cette maison.

Allé y demander de l'eau, François revint, le visage épanoui.

- Imagine-toi, ma femme: des gens de par chez nous. Des Poirier de la province de Québec. Tu verras: une belle famille bien établie. Ils demandent à faire ta connaissance.

Au même moment, une femme petite, d'allure gracieuse, parut sur le seuil sombre, appelant d'une voix toute pleine de vivacité:

- Entrez. Venez. Ne vous gênez pas. Ma maison vous est ouverte.

D'entendre tout à coup du profond de la plaine cet accent familier retourna le coeur de Bobonne. Peu encline à se lier avec des inconnus, même sous des auspices favorables, elle ne se fit pourtant pas prier davantage, s'avança vers la maison, tenant par la main son petit Joachim qui, à demi caché dans les jupes de sa mère, n'en épiait pas moins tout de ses vifs yeux ronds de belette. Il était à l'âge où pour un oui ou un non, devant des étrangers, il faisait tout à coup le gêné. Et Bobonne — on devait commencer à s'en apercevoir — lorsque particulièrement émue, du petit bonhomme se servait comme d'un rempart.

Les Duchesne entrèrent aussi, peu après. La vaste pièce, à la fois salle et cuisine, eut presque l'air d'une gare à l'heure où un train y déverse des voyageurs. Au centre, cette vive et amusante petite madame Poirier jetait des ordres à ses fillettes, faisait amener d'autres chaises, à tous criait:

- Asseyez-vous. Tâchez de trouver place. Faites comme chez vous... et prenez patience; mon souper sera prêt dans l'instant.

Bobonne protesta au nom de tous:

- C'est trop. Ça n'a pas de sens. Vous me donneriez un peu de votre petit bois coupé que ce serait déjà beau.

- Tu entends cela, Romuald, la petite ménagère prit-elle son mari à témoin, qui, lui, une sorte de géant placide, en dépit de toute cette agitation autour de lui, continuait à fumer tranquillement sa pipe, comme si ces débarquements chez lui étaient chose coutumière. Tu entends cela. Des gens de chez nous passeraient à notre porte, et je les laisserais manger dehors leur fricot, pendant que j'ai un bon rôti tout prêt.

Voyant bien, donc, qu'elle n'arriverait jamais à calmer les protestations de cette énergique petite femme, Bobonne s'assit, prenant son grand air de visite, ses jupes ramenées en plis corrects autour d'elle, ses deux mains croisées sur ses genoux, les sourcils relevés en cette expression qui lui donnait si belle allure. Ah! vous eussiez dès lors longtemps cherché en elle la bohémienne!

Quelle étrange et peu banale veillée s'ensuivit. Par moments, au brouhaha des conversations, trois ou quatre ensemble allant leur train séparé, vous vous seriez cru en une petite auberge assaillie par trop de voyageurs à la fois. A présent, enfin terminé le repas servi en plusieurs tablées, le bruit de la vaisselle s'apaisant, ces gens

réunis par un si bon hasard faisaient plutôt penser à quelque fête de famille — non pas par le sang, mais de ces familles qu'un soir, un jour, ont faites, en un instant, une émotion, un rêve partagés. De la part des arrivants ç'avait été, on s'en doute, des interrogations sans fin sur le pays, ce que l'on pouvait y espérer, les manières à prendre avec lui; de la part des hôtes, mille questions sur le pays quitté, la vieille province de Québec qu'ils nommaient le Bas-Canada[28] — était-elle toujours la même? — en sorte qu'elle aussi reçut ce soir sa part d'affection.

Maintenant, les conversations ralentissaient. Il arriva même que, sur ces groupes tous animés l'instant auparavant, tomba simultanément un silence, comme si chacun eût entendu cet appel discret, un peu las, que lance le coeur humain pour rentrer en soi, après qu'il s'est épuisé en trop de partage. On entendit alors battre le vieux balancier d'une horloge, battement si semblable à certains moments à celui de la vie, aux tempes, dans le coeur. Et alors, tout à coup, en pleine assemblée joyeuse, en pleine montée vers le but, il se produisit comme un éloignement; chacun est rentré en soi; chacun y écoute comme une plainte; ou un doute; trop d'espoir avoué a nui peut-être aux desseins de l'avenir; ou encore, on s'aperçoit que son rêve de communication avec autrui sera toujours plus grand que ce que l'on a atteint.

C'est ce soir en tout cas que François, d'après la réussite et l'expérience de ces hôtes, comme mis en face de son projet, commença à apercevoir quelle allait être en ce pays sa vie, son avenir, en perçut la beauté certes, mais aussi que ce ne serait pas encore assez — jamais peut-être assez.

Ils allaient se retirer. Bobonne, en phrases d'une tournure quelque peu archaïque, exprimait des remerciements sentis.

- Ah! mais de quoi me remercier! explosa madame Poirier, apparemment sur la défensive, un peu fâchée même dès qu'il était question de «sa bonté»...

Elle raconta que, lorsqu'ils entendaient au loin le bruit d'un chariot, ils étaient saisis chaque fois de la réconfortante pensée: voici du renfort, voici de nouveaux colons, voici du monde; le peuple se fait. Si c'était la nuit, elle éveillait Romuald, le secouait un peu — il avait le sommeil dur — lui enjoignait de vite allumer une lampe, une lanterne, quelque lueur, afin que les arrivants par ce signe d'amitié fussent tentés de s'arrêter. De cette manière, dit-elle, elle ne manquait que peu de caravanes.

- Mais toute cette peine que vous vous donnez pour des passants que vous ne reverrez peut-être même pas! dit

Bobonne. Qui ne pourront peut-être jamais vous rendre la pareille...

- Mais à leur tour ils la rendront à d'autres. C'est ainsi que l'on fait par ici à l'heure actuelle. Et c'est à se demander si nous ne vivons pas justement le plus beau temps du pays... et de nous-mêmes.

- Ah oui, peut-être, dit Bobonne qui apercevait enfin ce que ne lui avait pas donné à supposer la plaine à l'aspect d'indifférence et d'ennui.

Elle accusait ce soir, tout d'un coup, son âge. Maintes fois, même après que le poêle fut éteint, la pièce rafraîchie, on l'avait vue prendre sa chaise pour la rapprocher de la porte laissée ouverte, par où venait un air presque froid; ou encore, chasser de son visage, de la main, ces coups de sang qui l'empourpraient, tels d'injustes, d'absurdes accès de honte. Madame Poirier avait compris que cette femme sur la route de l'avenir était aussi sur sa route de «retour».

- Ecoutez, dit-elle, j'ai un beau et vaste grenier. Plusieurs lits y sont dressés. Ecoutez; vraiment, sans beaucoup nous serrer, je peux offrir un lit à madame Duchesne, un autre aussi, dit-elle à Bobonne, pour vous et votre fille.

Bobonne, quoiqu'on pût la voir tentée il est vrai de dormir cette nuit dans un lit, hésitait pourtant, les sourcils rapprochés. C'était si peu dans ses manières de tant accepter de la part de gens somme toute inconnus et envers lesquels il paraissait impossible de pouvoir jamais s'acquitter. Mais Lina avait l'air «chétiote», ce soir, des cernes autour des yeux, les joues pâlies. Cette enfant serait mieux dans un lit que sur une couverture pliée, aux courants d'air sournois. Pour Bobonne, comme pour bien des mères, en ces temps-là, le froid était responsable de presque tous les maux qui assaillent le corps humain, et particulièrement néfaste aux femmes dans leurs jours éprouvants.

Elle finit par accepter, avec une sorte d'humilité toute nouvelle chez elle, toutefois se réservant, si le ciel daignait lui en accorder l'occasion, de se libérer par une énorme revanche de cette dette de gratitude.

Elle et sa fille montèrent un petit escalier raide. Elles prirent possession de leur coin du grenier, propre et accueillant comme une chambrette avec son drap tendu qui l'isolait. Il s'y trouvait une lampe allumée au chevet du lit, des clous pour y pendre les vêtements, un tapis natté sur le plancher, au mur une image sainte accompagnée d'un rameau de laurier bénit, même un vieux chapeau de paille

ancien, tel que les hommes, aux champs, sous le soleil, dans tous les pays du monde, en portent. La mère eut un profond soupir d'aise. Elle s'allongea entre les draps frais. Quel bienfait que d'être couchée dans un lit, sous la protection d'un toit! C'étaient des choses que l'on pouvait croire les plus naturelles, les plus indispensables: un lit, une chambre, de bons oreillers; mais que les hommes avaient dû peiner, les femmes besogner, pour en arriver à posséder ces humbles choses! D'avoir dormi presque à la belle étoile avait beaucoup enseigné à Bobonne. Tout à coup, elle se mit à penser à tout ce qu'elle avait fait de ses mains[29]: des traversins, des matelas, des rideaux, des tapis, des étagères, à tout ce qu'elle avait fait et qui était perdu autant que si jamais elle ne l'eût fait. Y a-t-il, surtout à une certaine heure grise de la nuit, perte plus affligeante à contempler que celle-là? Bobonne revit sa petite maison si bien rangée de Saint-Alphonse, la cour de ferme raclée au râteau, propre comme le parquet même de la cuisine, la petite allée de dalles qu'elle avait elle-même construite de la maison à sa laiterie, afin de ne pas se salir les pieds en y allant; elle vit ses géraniums rouges, ses coeurs-saignants, transplantés chaque été de leurs pots à la pleine terre et, chaque automne, de nouveau à leurs pots. Elle vit cet immense labeur fait et puis comme dérobé, anéanti, et

elle regretta peut-être plus que tout un petit mélèze de montagne qu'elle était allée elle-même chercher un jour, sur une sente escarpée, — François tardant trop à réaliser le projet de l'avoir enfin là, au seuil de leur demeure. «Ma demeure, mes affaires...», murmura-t-elle. Elle les voyait avec la netteté dans laquelle apparaît seulement ce qui est perdu.

Mais c'était trop bête, pensa-t-elle, de ne pas dormir pour cette fois qu'elle avait un lit au cours de ce voyage de vagabonds. Il fallait dormir parce qu'elle avait un lit — mais semblait-il, elle ne le pouvait pas justement à cause de cela qui éveillait trop l'idée de ce qui était à refaire.

Près d'elle, elle entendit geindre doucement Eveline.

La mère fut instantanément en état d'alerte.

- Tu as encore mal dans le corps?

Mais Lina en peu de temps avait appris beaucoup de choses: qu'il devait être naturel de souffrir comme elle souffrait, et aussi que mieux valait n'en pas parler, puisque endurer, se taire, c'était cela être femme.

- Tu aurais dû me le dire en bas, chuchota Bobonne. J'aurais demandé de l'eau chaude. Je t'aurais préparé une tisane. Maintenant tous sont couchés. Il faudrait déranger, quasiment avoir à fournir des explications pour avoir à cette heure-ci de l'eau chaude.

- Ah non, dit Eveline humiliée à l'idée que l'on aurait à mettre des étrangers au courant.

Quel progrès déjà elle avait fait dans la dissimulation, le silence et la patience!

Mais, brusquement, Bobonne changea d'avis. Elle n'était tout de même pas pour laisser pâtir sa fille alors qu'il était en son pouvoir de la soulager. Elle enfila sa jupe, se couvrit les épaules, prêta l'oreille. Le reste du grenier semblait endormi, plongé dans le plus grand calme. Elle ne savait pas si madame Poirier s'y était à son tour retirée ou si elle n'avait pas plutôt sa chambre en bas, près de la cuisine. Elle appela doucement, ne reçut aucune réponse, se décida, descendit pieds nus pour éviter de faire craquer le bois. C'était comme elle l'avait pensé: la cuisine était vide, le poêle mort. Personne ne pouvait avoir plus qu'elle de répugnance à se servir sans permission dans une maison étrangère. Mais à tout prendre c'était moins grave que de réveiller des gens que toute la fatigue de leur journée accablait. Elle trouva du petit bois, alluma le poêle. Elle se permit d'ouvrir des armoires, craintive, si quelqu'un venait, d'être surprise en ayant l'air de fouiller. Elle trouva du sucre, le gingembre, et bénit madame Poirier d'avoir un ordre qui ressemblait au sien. N'y aurait-il eu que cela en sa faveur: une place pour chaque chose, et

chaque chose à sa place, qu'elle l'aurait déjà hautement approuvée. Elle prépara une tasse. Pendant que l'eau chauffait, elle porta le regard par-delà la fenêtre sur le dehors. Autour de cette maison, tout était vaste, tout était vide. Ils avaient veillé très tard — au reste, à cette époque de l'année, les nuits raccourcissaient vite. Ainsi, quelque chose comme l'aurore agitait déjà les profondeurs inertes du ciel. Cela blanchissait, commença d'éclairer au regard de Bobonne cette solitude sans fin, de chaque côté, tout autour de la maison. C'était à se demander: pourquoi une maison ici plutôt que là? Dans cette lueur de crépuscule, la plaine se précisait, mais sans encore s'animer; elle apparaissait poignante à l'extrême; un pays à l'état de rêverie — une rêverie démesurée, morose, creuse; un silence où l'âme, à s'entendre seule palpiter, en éprouvait comme un choc.

Alors, elle se vit, pieds nus, ses tresses au dos, à peine vêtue, en train de se sentir mal à l'aise et coupable parce qu'elle avait besoin d'eau chaude — et une profonde, une dévastatrice vague de déception fut sur elle. Ah, les hommes! pensa-t-elle, non pas tant avec mépris qu'avec une soudaine et amère lucidité. Ne comprenait-elle pas tout à coup que jamais sans doute, émus par leur rêve, éblouis par leur liberté, ils ne pourraient savoir ce que c'est que de

transplanter une famille, l'entraîner sur les routes, beaux bergers qui n'avaient en tête que leur étoile, qu'ils ne sauraient jamais ce qu'ils avaient fait, puisque, au vrai, c'était à peine de leur faute, ils ignoraient l'essentiel, le noeud même du sort humain: tirer de son corps une autre vie qui, à son tour... «Et, si on ne connaît pas cela, qu'est-ce que l'on connaît?...» Cette nuit, contemplant l'oeuvre de Dieu — que l'on dit juste — divisée pourtant en deux espèces d'êtres humains, jamais l'une à l'autre totalement compréhensible — l'une libre, l'autre moins libre, elle en vint à penser de Dieu: «Ah! lui aussi doit être masculin! Pas de doute; pour avoir fait comme il a fait...»

Elle remonta, prenant garde de ne pas laisser déverser la tasse pleine. Elle fit boire Lina, pour l'encourager parlant d'une voix faussement bourrue:

- C'est la première fois qui est la plus dure. Après, t'auras moins de mal. Ça devrait en tout cas...

Pourtant elle savait que certaines femmes souffrent tout au long de leur vie pendant ces jours-là. Elle était inquiète. Ces femmes dolentes qui se mettent au lit deux ou trois jours par mois, elle les avait pu croire geignardes, s'exagérant leur malaise; mais voici qu'était ébranlé son

mépris toujours un peu hautain envers qui se plaint, envers qui «s'écoute».

Elles finirent par s'assoupir toutes deux. Mais, sembla-t-il, elles ne venaient que de s'endormir lorsque du dehors monta un charivari: François appelait sur un ton gai, autoritaire, tout plein d'allant:

- Un matin superbe! J'ai déjà rechargé le chariot. Que diriez-vous de partir au plus tôt ce matin?

En un instant, Bobonne fut debout, à moitié habillée. Elle descendit en grand courroux dire à François:

- Nous ne partons pas ce matin. Tu t'es donné pour rien cette peine de recharger le chariot.

- Comment cela, voyons donc, ma bonne?

- C'est assez, dit-elle, le geste bref, la voix coupante, c'est assez de traîner cette enfant en ses premiers mauvais jours par tous les cahots et les secousses. On reste. Aujourd'hui et demain, s'il le faut. Ton avenir ne s'envolera pas pour autant.

- Mais, protesta François, bien couverte, dans le chariot, à l'air pur, me semble que la fille serait aussi bien qu'ici.

Elle le regarda qui, ce matin, paraissait exceptionnellement jeune, alerte, bien portant, un homme que

la nuit avait reposé, qu'une autre journée fraîche avait trouvé dispos.

- Eh bien, pars, toi, si tu es si pressé.

Elle lui indiqua de la main la route, les lointains:

- Va, va, suis ton chemin, ton beau chemin. Moi je reste.

Que faire avec pareille femme? Jamais pourtant il ne l'avait vue dans une telle colère et dont le motif eût pu lui demeurer si obscur.

Il tourna le dos avec humeur, s'en allant à pas lents, son enthousiasme refroidi, regarder la piste, le ciel, la distance à parcourir qui, tôt ce matin, dans une lueur dorée, l'avaient mis en une telle hâte de partir. Et tout s'était éteint à ses yeux. La journée devenait fade, ennuyeuse.

Ainsi passèrent-ils toute cette journée chez les Poirier, et même une bonne partie du lendemain, ne se remettant en route que le midi de ce jour dépassé. Bobonne avait mis à profit ces heures, et les commodités à sa disposition, pour laver du linge, repasser et fricoter un peu d'avance pour les besoins de la route. Autant que possible, elle avait travaillé dehors, afin de ne point se trouver dans le chemin de madame Poirier, aussi parce qu'il

faisait beau et qu'au grand air ses bouffées la harcelaient moins.

Elle avait pu enfourner du pain dans un petit four extérieur que l'on avait bâti sur le modèle des fours à pain du Québec. Elle avait lavé dans la cour, madame Poirier lui ayant prêté une grande cuvette. Ce jour-là, lui avait paru moins menaçant, moins insolite le ciel des Prairies; c'est qu'elle avait à peine eu le temps de le regarder, occupée d'un instant à l'autre, frottant du linge sur une planche à laver, l'étendant à sécher, son coeur déçu hier de ce que sa grande tâche derrière elle eût été comme effacée, aujourd'hui apaisé, parce qu'elle pouvait enfin commencer à la reprendre. Ah, travail, bon compagnon de la vie, jamais ne manquant, soutien constant, vieil ami exigeant, sans lui la vie eût-elle seulement été supportable?

Enfin, ils repartaient, François montrant encore quelque humeur du retard et surtout de ce que sa femme se fût donné si peu de peine pour l'éclairer sur le motif de sa rébellion. L'un et l'autre se montraient encore une certaine froideur par les yeux. Sans doute était-ce l'âge qui rendait Céline si «prime[30]». Sa femme sur le «retour», sa fille au commencement de ses cycles, cela lui paraissait bien des complications à la fois. Mais enfin, ils avançaient aujourd'hui vers leur destin. Pouvait-on savoir aussi quelle

hâte le brûlait de se mesurer enfin à lui, de pouvoir dire: c'est bien cela que j'attendais; ou encore être repris par l'attente intolérable.

Toutefois, les collines si longtemps d'avance signalées, dont les Poirier avaient confirmé l'existence, ne se montraient toujours pas. Soudainement las de terre planche, ils souhaitaient les voir enfin, François, Lina, les grands garçons, peut-être même la mère, sans se l'avouer.

- Collines, petites collines, montrez-vous donc à la fin, chantonnait Lina, redevenue gaie et amusante. Décidez-vous une bonne fois, collines, collines!

Ce fut elle, la première, qui commença de les distinguer à l'horizon bleuâtre, d'une teinte à peine moins pâle que le ciel tendre, une molle ligne courbe telle qu'en trace une main d'enfant, quand sur du papier il dessine le monde, ciel et terre partagés par un seul trait horizontal.

Elles avaient dû être bien loin encore quand Lina les avait décelées, puisque, quelques heures plus tard, on les devinait à peine mieux. Encore indécises, mais habillées à présent de rose, elles étaient plus que jamais tentantes.

- C'est-y pas quand même drôle, remarqua Eveline, qu'on ait tout d'un coup tellement envie de collines.

- Voilà le coeur humain pour toi, dit François, demeurant quelque peu mélancolique. Avide de changement, point longtemps content, j'en ai peur, de ce qu'il tient.

- Ah! pas moi, me semble, dit-elle, avec grand sérieux.

C'était bon de la voir redevenue gaie, remuante, un peu fofolle et pleine de belle santé. Il se surprit en train de la vouloir dédommager pour ainsi dire d'être devenue une petite femme — état qui, à présent, le voyant à travers sa fille, lui parut en effet quelque peu secondaire. Ah, en paroles, on le louait, on le célébrait, on le portait haut, mais, en fait, est-ce qu'on n'était pas porté à l'exploiter? Et voici que, presque soudainement, il voulait sa fille instruite, afin qu'elle pût s'échapper le plus possible vers cette liberté qu'elle et lui chérissaient. Même, il en était à souhaiter pour elle un métier, une manière de gagner sa vie, d'être en quelque sorte indépendante, se mariant si elle le voulait, ne se mariant pas si elle ne le voulait pas.

Idée fort révolutionnaire pour l'époque. François s'inquiéta un peu d'en être à vouloir favoriser ainsi sa fille plutôt que ses fils. Mais ni Clément qui n'avait en tête que de rafler ici et là un cent de profit, ni Majorique volage, ni non plus, les deux taciturnes, Joachim et Nicolas, ne portaient en leur chair cette écharde, ce besoin

douloureux d'apprendre, de progresser. Lina l'avait; elle tenait cela de lui. Et il lui fallait pourtant au moins un enfant instruit, songeait François, quelqu'un de son sang pour porter un peu plus loin, un peu plus haut, la petite flamme dévorante dont il savait, avec peine, que lui-même ne pouvait que l'entretenir. Il lui fallait être dépassé par un de ses enfants, et par lequel serait-ce sinon Lina?

Il songeait à ce couvent de Soeurs Grises, à Saint-Boniface[31], construit à l'intention des demoiselles de la ville, mais on y acceptait des jeunes filles pauvres qui témoignaient d'un goût vif pour l'étude et qui se destinaient à l'enseignement, Monseigneur l'archevêque du diocèse défrayant leur pension de sa propre bourse — tant le besoin se faisait sentir dans le pays d'institutrices qui à leur tour y porteraient, y maintiendraient l'enseignement de la foi et de la langue française. François en vint à trouver Lina toute faite pour ce rôle-là. Mais jamais il ne consentirait à ce qu'elle fût traitée là-bas en pauvresse. Tout au moins devrait-il être en moyen de défrayer une part de son entretien — pour l'indépendance toujours. Il envisagea la vente d'un des boeufs. Une fois arrivés, un seul suffirait peut-être aux travaux de la terre, jusqu'au printemps, alors qu'ils seraient en mesure d'acheter des chevaux. Ainsi pensait François, mi-résolu, mi-attristé. Il

en vint à imaginer Lina prête à partir avec son coffre de bois, revêtue de l'uniforme noir du couvent, avec un petit col blanc. Quelque chariot, quelque voisin obligeant se rendant en ville, l'y amènerait — ou lui-même, s'il le fallait, reprendrait la route. Elle était là donc, devant sa vive imagination, prête à s'éloigner; ils se faisaient leurs adieux. Dieu sait quand ils se reverraient. Ils en pleuraient tous deux — et, en effet, à ce moment, François glissa une main vers son visage pour essuyer furtivement une larme.

Heureusement, Lina n'en vit rien, bien présente, elle, à cette journée sans pareille.

C'est que le printemps depuis la veille avait fait un immense pas en avant. On voyait aux branches des saules de jolis chatons duveteux et câlins, vraiment comme de tout jeunes petits chats roulés en boule et endormis en leur douce fourrure. D'autres buissons courts et épineux de la plaine entrouvraient leurs premières feuilles. Ils avaient l'air de s'étirer à l'air comme gens qui s'éveillent. La terre sentait bon, tout juste assez trempée pour répandre sa forte odeur, pas trop pour que les roues vous envoient au visage, comme aux premiers jours du voyage, des paquets de boue. La terre avait l'air de savoir qu'elle revivrait bientôt en graminées, en avoine sauvage, en mille sortes

d'herbes rugueuses ou douces, qui feraient d'elle enfin, avec leurs mouvements, avec leurs vagues, avec leur flux et reflux, un paysage comme la mer, aussi vivant, aussi inquiet, aussi émouvant.

Or, ce jour-là, Eveline pour la première fois vit de ces petits animaux indigènes des Prairies que l'on nomme là-bas gophers[32], dont il y a une telle peste qu'on en vient à oublier combien ils sont gracieux. Attirés au dehors par la chaleur, ils sortaient de leur terrier, un par-ci, un par-là, d'abord comme abrutis, petites créatures infimes dans le plat et immense déroulement. Lina ne savait pas que ce qu'elle voyait là: ces petites bêtes opposées à si grand, c'était une des images les plus vraies de la plaine. Et bientôt, ces petits animaux, comme s'ils découvraient, après de longs mois de réclusion et de noirceur, tout l'attrait de la nature, se dressaient debout sur les pattes arrière, celles d'avant, comme de petites mains s'agitant devant eux, à la hauteur de leur visage. Ils étaient à peu près de la taille d'écureuils et comme eux portaient en panache leur queue fournie, mais dorée tel leur pelage ras. Ainsi dressés debout, ils demeuraient en équilibre, presque immobiles, remuant seulement leurs pattes avant qui se croisaient parfois, et un peu la bouche comme s'ils goûtaient l'air.

Leurs petits yeux vifs et alertes, sans qu'ils en aient l'air, guettaient.

- Oh! les jolis petits animaux, dit Lina. J'aimerais en avoir un à apprivoiser.

- Jolis, peut-être, concéda François, mais, je l'ai ouï dire, fort nuisibles aux récoltes. Paraît même qu'il faut leur faire une chasse sans merci, si on ne veut les voir en un rien de temps se propager et envahir les champs de blé.

Mon Dieu, mon Dieu, se dit-elle, est-ce qu'on n'aurait pas assez de blé pour soi et pour en laisser à ces petites bêtes ce qu'il en fallait à leur faim? Mon Dieu, mon Dieu, a-t-on besoin de vouloir tout garder, et pour cela tuer?

Tout le long de la route, de plus en plus nombreux, les petits gophers qui semblaient goûter l'air — ou peut-être, du bout des lèvres, prier, les mains jointes — l'émurent. Mais en voyant un de plus près, se penchant pour l'examiner, elle partit à rire: ces petites bêtes avaient tout à fait les yeux de Joachim qui ne cessaient de rouler dans leurs orbites et de quémander.

François allait commencer à sonder un peu le terrain, lancer en avant cette idée de couvent pour voir un peu comment la «fille» prendrait la chose. Car, le soulignerait-il, c'est à s'instruire que l'on peut acquérir la liberté; où donc ailleurs? Lui-même serait-il jamais plus qu'une

faible moitié de l'homme qu'il aurait pu être, instruit? Ce noble étranger que l'on pressent, à certaines heures, en soi enfermé, que l'on pense que l'on aurait pu atteindre, ce noble étranger, il est triste de l'avoir pour compagnon, pour reproche. Ah! si possible, il éviterait à Lina cette incomplète réalisation d'elle-même.

Mais il lui vit un visage si rieur et rayonnant, elle était aujourd'hui en si parfait unisson avec le monde, qu'il pensa différer sa grave leçon, lui laisser cette journée encore d'enfance.

On arrivait presque enfin au pied des collines. Du reste, sans s'en être aperçu, on avait monté considérablement depuis quelques heures; on put s'en convaincre à regarder en arrière le chemin parcouru: ces souples et larges gradins par lesquels la plaine les avait insensiblement haussés.

En avant, les collines ne laissaient pas davantage de doute à l'esprit. Leurs formes, leur silhouette, si longtemps pareilles à un mirage, faisaient place à une charmante réalité. Certes, ce n'était pas une grande chaîne de montagnes, ni même quelque chose de très haut et d'abrupt, mais néanmoins un soulèvement[33].

La nuit sur le point d'apparaître, ils durent renoncer à les attaquer aujourd'hui. L'ombre qui venait du petit

massif, comme se fermant sur lui-même, se refusant, semblait dire: «N'allez pas me croire rien qu'immobilité. J'ai mes passes dangereuses. J'ai mes endroits escarpés. Surtout n'allez pas vous mettre en tête de me franchir de nuit.»

On dételа les animaux.

Pour se punir de les avoir quelque peu tarabustés, Lina s'en fut cueillir pour eux quelques touffes d'herbe toute jeune, toute neuve, fraîche née ces jours derniers. Elle les flatta l'un et l'autre pendant qu'ils mâchaient l'herbe de leurs fortes et grosses dents.

- Contents? leur demanda-t-elle.

Le Blanc avait une oreille toute noire qu'elle embrassa.

Debout, tout petit, en bas, sur cette dernière marche de la plaine avant les collines, François, dans l'ombre bleuie, examinait le singulier relief. Quel bouleversement, autrefois, avait pu provoquer en plaine docile ces formes rebelles?

Il avait regret — et c'était absurde — de ne pas être, à cet instant précis de sa vie, là-haut déjà — comme si cela y eût pu changer quelque chose.

VIII

La première levée, elle arriva la première en sautant à cloche-pied dans les petites collines. Elle se sentait ce matin libre, légère, heureuse à l'infini de ne plus être entravée. Chez les Poirier, dans un grand baquet d'eau mis à sa disposition, toutes portes bien closes, elle avait pu se laver. Jamais peut-être n'avait-elle tant frotté et savonné son petit corps — et depuis il lui semblait qu'elle avait effacé toute trace de ce qui s'était passé en elle et que maintenant — quoi qu'en dise sa mère — cela ne pouvait plus recommencer. Ces alternances qui allaient être sa vie: jours de nervosité, de petite angoisse, d'enlaidissement; jours de libération, de bien-être, toute la saveur de la vie retrouvée; ces alternances, un va-et-vient véritable comme une marée, avec ses hauts et ses bas, sort épuisant de la femme, équilibre toujours menacé, pic d'euphorie, creux de misère; tout cela d'intraduisible, de si mystérieux devant elle et pour longtemps, elle s'y ferait à la longue — ou plutôt jamais ne s'y ferait véritablement — qui donc peut se faire à vivre chaque mois une petite vie, une vie en raccourci? Mais, pour le moment, dans le mouvement ascensionnel de corps et d'esprit, elle grimpait vivement la côte assez raide, arriva au sommet, jeta un cri de pure

joie. C'était charmant, charmant! De petites collines habitables, arrondies, douces comme un grand troupeau assemblé en amitié sous des nuages qui les veillaient. Et pourtant, elles vous portaient haut. De leur dos, on voyait loin, très loin. L'enfant, ce matin, toute confiance, gaieté, affection envers la vie, tournait vers tous les points de l'horizon un regard enchanté. Et elle s'essayait dans la solitude à chanter — comme si le don précieux de son père ne pouvait que lui être prêté au moins un moment.

Le chariot, geignant, parvint dans les hauteurs. Elle l'entendit se lamenter derrière elle. «Vieux char branlant», dit-elle. La route se redressa, parcourut les collines par leur sommet; de chaque côté tombait l'eau, réunie parfois en petits torrents. Ici, elle s'en allait pressée, grondante, ailleurs prenant des courbes, se laissait aller comme avec plaisir, cherchant une pente douce et elle chantait d'une voix toute pleine de gaieté enfantine. Ailleurs, on entendait de grosses gouttes graves se répandre une à une sur une roche peut-être, et qui battaient une mesure sévère: floc, floc, floc...

Le père, activant les boeufs, ne parvenait pas à rejoindre cette petite silhouette dansante de Lina, tantôt saisie par l'ombre, puis réapparaissant devant lui tout

auréolée de soleil. L'équipage ne la rejoignit que lorsqu'elle-même se fut arrêtée pour sonder du regard un profond ravin. Le père joua ce jeu qu'elle aimait: on prétendait ne plus se connaître.

5 - Mademoiselle, où allez-vous donc ainsi toute seule et de si bon matin? Voulez-vous monter, profiter peut-être de l'occasion. Si je puis vous mettre sur votre route...

Elle grimpa auprès de lui, rieuse et amusée:

- Je ne pense pas que nous irons longtemps en même
10 direction. Je m'en vais très loin.

- N'avez-vous donc pas peur du méchant loup, toute seule en ces bois? Et où allez-vous si loin?

Elle pouffa de rire:

- Vous-même, monsieur, avec toutes vos vieilles
15 affaires?

Ils abandonnèrent le jeu aussi naturellement qu'ils l'avaient commencé. François cherchait une entrée en matière.

- La nuit dernière, dit-il, j'ai rêvé à toi. Tu étais
20 devenue une maîtresse d'école.

Une maîtresse d'école! Tiens donc! Elle n'y aurait jamais pensé d'elle-même.

- Mais avant, tu étais évidemment passée par le couvent.

- Passée par le couvent? Quel couvent?

Elle lui jeta un regard plus alerte.

Le père fumait ce matin, à la mode du pays, une courte pipe de blé d'Inde achetée à Carman. Il avait l'air calme, ne mijotant rien de bien grave. Il aspirait de petites bouffées, les rejetait dans l'air immobile, adressait de tous côtés, aux choses, des regards brefs et aimables. Il commença de l'entretenir de ce qu'il appela: l'esprit d'une famille; sa tendance la plus accentuée; ce qu'elle possède de plus marquant.

- Chacune a le sien, fit-il, qui est plus visible chez l'un ou chez l'autre de ses membres, parfois se perd pendant une ou deux générations, mais pour revenir tôt ou tard après une éclipse, et rayonner de nouveau.

Elle l'écoutait attentivement, séduite par ces idées si originales qu'il se mettait tout à coup à vous exprimer. Il ne devait pas y avoir dans le monde entier père plus original.

- Ce n'est pas nous vanter, prit-il soin de le souligner, mais il me semble qu'a soufflé dans notre famille, tout au moins dans le passé, un esprit assez peu ordinaire. C'est ce qui nous en reste qui fait que nous soyons gens capables de nous mettre en branle. Or ça, prit-il tout à coup un ton plus éloquent, sais-tu, ma Lina, que

nous avons eu un ancêtre — d'après lequel je fus nommé — François d'Amour — qui aurait fait partie de la deuxième grande expédition du sieur de La Vérendrye[34]. Là où nous avons passé a peut-être passé, il y a plus de cent ans, ce précurseur, à pied...

Elle bondit à cette nouvelle:

- C'est donc ça! Je m'en doutais.

- C'est peut-être pas absolument sûr, la mit-il en garde. Pourtant, mon père en a parlé toute sa vie comme d'une chose probable. Sa femme, ma mère, ta grand-mère donc, elle, fut maîtresse d'école — tout en élevant sa famille: chose assez extraordinaire à l'époque, où peu de filles de la campagne obtenaient leur diplôme.

Elle se rembrunit. Tout fin qu'il était, elle commençait à le voir venir à présent: c'étaient des exemples qu'il lui proposait.

- Je me suis demandé, continua le père, si de ce bel esprit de notre famille tu n'en as pas hérité une petite miette.

Ce qu'elle fut alors émue malgré tout!

- Alors, vois-tu, fille, c'est comme ça que j'en suis venu à penser pour toi au couvent. T'aurais un diplôme, vois-tu, que je serais l'homme le plus heureux de la terre.

Mais elle, atterrée, pensait: le couvent, apercevait un haut mur sombre, se sentait comme prise à la gorge, étouffée. Alors, rencontrant comme on rencontre un regard le ciel infini qui luisait au-dessus de cette journée, elle crut apercevoir la difficulté de tout en cette vie et comme il doit être difficile en effet d'atteindre son but de grandeur et de liberté. Si petite fût-elle, elle sentait qu'elle ne pourrait peut-être jamais plus se passer d'être unie au dévorant espace. Pourtant, ce serait beau d'être instruite, d'apprendre ce que contiennent les livres — eux aussi faisaient voyager — voyager infiniment...

Alors leur parvint un bruit d'eaux vives auquel se mêlait un bruit plus clair, insolite, à deux tons, un peu agaçant et plaintif.

- On dirait une chanson de scierie, dit François étonné.

Ils avancèrent; le bruit se précisa; tout à coup, d'une hauteur, ils découvrirent, en bas, auprès d'un torrent, une petite scierie effectivement, et en marche. L'endroit assez boisé avait dû être choisi exactement à cause de cela et de l'eau. Quelques tas de planches sentant bon, une colline de bran de scie, une maison entourée de ses petits bâtiments de service, c'était tout ce qu'il y avait pour signaler en cette sauvage vallée la présence humaine. Pourtant, à Lina

et au père, les gens qui vivaient là, quoique isolés, leur parurent à envier, des gens qui devaient détenir quelque bonheur secret, amical, un peu mystérieux.

Ils remontèrent le versant opposé, se retournèrent pour
5 voir une fois encore cette frêle et pourtant intense occupation des lieux — puis perdirent tout de vue. Non, pourtant, car une heure plus tard, Lina revoyait le tout en esprit: les planches étagées; dans une autre éclaircie, des arbres, la maison avec son gâble tel un grand oeil ouvert
10 sur les passants; elle entendait encore, mêlé à la solitude, le son grave de la scie à vide, son cri clair en mordant le bois. Ainsi nous suivent donc les choses, pensait-elle, émue, ravie. Pas toutes évidemment; on en serait trop encombré. Mais certaines viennent, nous accompagnent, des
15 choses pourtant immobiles — et on ne sait pas pourquoi ce sont celles-ci plutôt que celles-là... Les choses aimeraient-elles donc aussi voyager?...

- Tu aurais un diplôme, reprit le père, que je serais sans inquiétude sur ton avenir, assuré de ton indépendance,
20 et par surcroît, ennobli en quelque sorte par un de mes enfants.

- Ah! dit-elle, tout inquiète de ce terrible programme.

Alors Bobonne, qui avait saisi çà et là des mots de leurs «discourages», gronda, elle, assez fort pour être entendue.

- Parle, parle, parle. Il va me la rendre folle, cette enfant.

Et François, comme si effectivement il se voyait tombé en quelque piège, éleva les mains, s'en couvrit le visage pour s'aider à se ressaisir. Oui, peut-être était-il fou de désirs, d'ambitions poussés à foison.

- Ta mère a raison, dit-il en découvrant son visage. Nous avons rêvé; nous sommes en plein rêve. Rien n'est moins certain que toutes ces choses que nous sommes en train de bâtir en esprit. Et pourtant...

La faute en était peut-être au voyage, à ce vaste pays traversé, sans lequel on n'eût peut-être jamais connu l'immensité de ses désirs, s'entendant dire partout que l'on est petit, oui, petit, et cependant grand d'une curieuse manière.

Ils continuèrent en silence. Devant eux la route s'élargit; les collines s'écartèrent; en bas, ils virent s'ouvrir une autre petite vallée, mais celle-ci aussi parfaite, aussi heureuse que puisse paraître une vallée. Au premier plan, des arbustes en fleurs déjà — peut-être du sureau, crurent-ils à reconnaître l'odeur sucrée venant au-

devant d'eux — étalaient leurs ombelles blanches. Plus loin, le sol s'évasait, traversé en son milieu par une vive petite rivière d'un bleu étonnant et non pas tant tumultueuse que gaie, vivante et parlante.

Bobonne entrouvrit un oeil somnolent. Crut-elle revoir sa petite rivière Assomption[35] de là-bas, n'être jamais partie de son village, n'avoir que rêvé le déplacement, ces cruels, terribles espaces si déconcertants à sa pensée? Non, pourtant, un seul cours d'eau au monde pouvait avoir cette éclatante couleur de bleu à laver. Néanmoins l'attirait enfin quelque chose au Manitoba: cette petite rivière dansante, si gaie de soleil, comme enivrée de couler...

- Quand il y a quelque chose à voir en cet interminable voyage de fous, tu ne nous laisses même pas le temps de regarder, se plaignit-elle.

François eut un sourire malicieux, tira sur les rênes.

Avec quelque pompe, comme s'il était devenu quelque peu explorateur, découvreur, qu'il eût des droits du premier regard sur le pays, il proposa:

- Nous pourrions l'appeler: Nouvelle-Petite-Assomption, peut-être.

Elle lui décocha un regard indigné comme s'il y avait là, à vouloir transférer l'amour pour les choses abandonnées à celles qui étaient données en retour, quelque chose de

plus odieux encore que le départ. Pourtant, elle s'en alla bientôt, seule, en direction de la petite rivière sans nom.

Eveline murmurait, comme absolument convaincue de la chose: «Le paradis terrestre; un vrai petit paradis terrestre.» A son tour, elle s'évada.

Bientôt les autres chariots eurent rejoint celui-ci.

- Je donne une heure de congé, annonça François, en rallumant sa courte pipe, assis en empereur sur le siège et, de haut, regardant la vallée comme une sorte de bien conquis à lui et à sa famille par la foi de sa confiance et de son optimisme.

Presque toute la caravane mit pied à terre, en quelques instants se fut dispersée, chacun à son gré, Joachim à chercher des galets sur la petite berge sablonneuse, Majorique pour se tailler une flûte de bois tendre, les autres par-ci, par-là, sous le couvert des arbres.

Eveline, ayant assez longtemps marché, pénétra au plus resserré du bois quoique ouvert encore à des avancées de soleil. Peut-être avaient-ils trop longtemps voyagé à découvert, repérables de loin sous le ciel. Cela lui sembla délicieux d'être à l'abri des branches, un peu cachée du grand jour, en la seule compagnie de toutes ces autres petites joies cachées que recèlent les fourrés et les

taillis. Jamais elle n'avait éprouvé à communiquer seule avec la nature un si confiant bonheur, tant de douce sécurité. Elle vit passer un oiseau bleu cobalt, un filament argenté au bec, le suivit des yeux, le vit atterrir sur le haut d'un arbre, en son nid. L'aubépine commençait de fleurir. Elle continua à marcher sans bruit, tout étonnée et ravie de sa propre joie qui pouvait se passer en un tel silence, aussi cachée, aussi peu bruyante que celle de toutes choses en ce petit monde clos. Ô l'absurde, singulier bonheur de l'enfant caché de tous, qui rit silencieusement au fond du coeur d'être heureux sans que personne ne le puisse savoir! Tout à coup son regard se pétrifia.

Devant elle, dans une ombre que trouaient, au mouvement des branches, des ronds de soleil, elle distinguait une fille et un garçon serrés l'un contre l'autre. C'était Yolanda Duchesne et Nicolas. Mais avait-elle jamais vu à son frère, sur aucun visage avait-elle jamais vu pareille expression si étrange, absente, possédée? Les visages se rapprochaient. Elle vit leurs yeux vaciller, s'étreindre en une sorte de bizarre complicité. La fille souriait d'un sourire figé, ambigu. Le garçon haletait. Ils ont l'air de fous, pensa-t-elle avec désespoir. Elle était prise d'une immense frayeur, avait envie d'appeler son frère pour le soulagement de le voir redevenir lui-même, cesser d'être cet

étranger absurde. Elle voulait reculer et en même temps saisir le secret de ces gestes ambigus: ces mains comme des mains d'aveugle qui parcourent ce qu'elles veulent connaître. Elle s'enfuit enfin, un peu plus loin chercha l'appui d'un arbre, y colla son front, tremblante, le coeur malade.

Bobonne, pour sa part, avait suivi la petite rivière, remontant une étroite berge de sable, tantôt dans l'ombre, tantôt sous une fine pluie d'or perçant à travers le jeune feuillage. Elle entendait la voix rieuse de l'eau. Elle avait conscience qu'aujourd'hui était doux et agréable, cependant ne voyait rien là qui eût prix d'éternité. La douceur de ce monde pour Céline n'avait rien à voir avec les austères récompenses que l'on pourrait recevoir au ciel; elle n'était pas avant-goût du paradis, ni même peut-être langage divin. Dans cette tendresse qui s'exprime, éclate en sons et lumière sur terre, elle aurait vu plutôt une douceur, à tout prendre, équivoque, et peut-être dangereuse.

Mais à la fin son coeur tressaillit. Parmi les arbres qui l'entouraient, elle venait de reconnaître, à son écorce lisse, à ses petites feuilles se dépliant, un érable. Oh, sans doute chétif à côté des magnifiques arbres à sève sucrée de l'Est, un érable tout de même. En signe de

cordialité, elle en toucha le tronc, s'y appuya du dos un instant pour se reposer, les yeux mi-clos. Jeune érable du Manitoba, lointain parent de ces grands arbres de chez elle qui avaient été source de revenus, source d'une sorte d'amour aussi, elle le saluait en silence, pesant contre lui, l'air à la fois las et soulagé[36].

Car, comment le nier, il y avait malgré tout entre cette femme et la nature qu'elle croyait haïr par certains côtés, une entente, un secret accord, de l'amitié; et c'était par les fleurs, par les arbres surtout que se réalisait cet accord.

Les arbres, les plantes: ce pur domaine de la création où le mariage et la reproduction se faisaient comme par grâce aérienne, lui était consolation à vivre. Elle pensait de cette vie sans passion, sans heurt, silencieuse et parfaite, qu'elle était comme une image de ce qui aurait pu être. Quel repos, quel repos, en effet, en cette existence des arbres et des plantes, qui se continuait, se propageait sans rien de tous ces amoureux désirs si complexes des bêtes et des humains, pourtant n'ayant pas son pareil dans la création pour la générosité. Un arbre pouvait venir au monde seul de son espèce sur une petite colline venteuse, son âme et sa vie lui ayant été apportées du haut des airs par quelque oiseau chanteur ou seulement sur le vent d'avril ou

de l'automne. Néanmoins, quand il atteignait son vieil âge, autour de lui, en bas sur la pente, partout dans les environs, bruissait la petite forêt de ses descendants. Image qui plaisait au coeur solitaire de Céline.

Elle se remit en marche à travers le bois et, tout à coup, elle aussi découvrit le couple enlacé. Ah! quelle abomination, quel cruel retour aux pièges de la nature dont elle eût dû se rappeler sans arrêt qu'elle était essentiellement perfide. Elle ne trouvait même pas que dire dans l'excès de l'indignation. Paré d'amour et permis, le désir lui était déjà bien assez bouleversant à saisir. Mais nu, hâtif, sans tendresse et préambule — ou encore prémédité — il était peut-être pour cette femme le spectacle le plus vil, le plus honteux qui soit au monde. Déjà elle avait saisi chez cet enfant d'elle, ce Nicolas que tourmentait la chair, des signes d'une nature où le désir était et serait peut-être comme toujours sans lien avec l'amour — qui sait, le dépossédant peut-être même d'amour. Il y avait de telles natures où le désir était comme un ennemi dans la place. Enfin, elle retrouva l'usage de la parole, bondit en avant, le verbe dur, accablant de reproches son fils et peut-être plus encore cette fille aux attraits précoces.

Eveline vit sortir du bois le couple à l'air penaud, puis sa mère dont le visage était emporté comme si elle

venait de voir se commettre sous ses yeux quelque très laide action. A son mari, elle chuchota quelque chose qui à lui aussi dut paraître grave. Il s'assombrit. Bobonne chuchotait qu'il serait bon d'avertir madame Duchesne d'avoir à surveiller sa fille. On ne pouvait tout faire d'un seul côté. «Mais avec ces gens insouciants, sans vigilance, ces bohémiens...» acheva-t-elle, sur un ton ne laissant pas grand espoir.

On remonta vite dans les chariots. On fit un grand bout de chemin sans plus se parler, comme lorsque quelque pensée occupe péniblement l'esprit. A la nuit approchante, ils étaient toujours en montagne Pembina dont la sortie pourtant ne devait plus être très loin; on avait cru l'entrevoir en des échancrures sur les côtés, que remplissait un ciel sauvage, trouble et entièrement rouge.

Après une courte halte, François proposa que l'on continuât un peu plus loin, même de nuit, s'il le fallait, afin d'avancer au plus possible cette avant-dernière étape peut-être du voyage. Tous avaient grande hâte à présent de quitter les collines.

- Oui, avançons tant que possible, dit Bobonne, encore sous l'effet d'une profonde colère. Il est plus que temps de sortir de cette liberté de Sauvages.

Clément fut à peu près du même avis. Il était peureux au fond, n'éprouvait pas grand désir de camper cette nuit entre ces collines dont la forme et l'ombre devenaient menaçantes.

Quant aux Duchesne, au froid qu'on leur avait témoigné, à quelque mise en garde faite par Bobonne, ils opposaient un air susceptible, un peu rancunier.

On repartit dans les dernières lueurs rougeoyantes du crépuscule.

Mais à quoi tiennent donc certaines rencontres de la vie que l'on dit dues au hasard, merveilleux agent qui parfois mieux que tout autre sait les agencer? Ils se seraient arrêtés ce soir à l'heure habituelle, penserait souvent Lina par la suite, ils auraient agi comme de coutume, et elle n'aurait pas vu, à un autre tournant, cette lumière et, dans son feu étoilé, ce tendre visage charmant: le revers de ce qu'elle avait surpris dans le petit bois; un visage qui allait longtemps lui sembler celui même de son premier désir d'amour.

IX

Ils allaient depuis une heure peut-être dans cette lueur trouble où tout est si difficile à reconnaître, lorsque soudain Eveline eut une exclamation de surprise. A quelque cent pieds en avant, elle voyait un fanal allumé, des gens autour à l'air embarrassé... et un chariot probablement renversé.

- Quels yeux tu as, dit François.

Lui-même, tant il y voyait peu, s'apprêtait malgré tout à suspendre le trajet.

- Continuons au moins jusqu'à ces gens, supplia-t-elle. J'aperçois une femme, un homme, peut-être un enfant; et ils ont l'air en peine de secours.

- Ah, si tel est le cas, certainement, acquiesça le père. J'ai souvent pensé qu'il pourrait nous arriver des avaries, de graves contretemps, et qu'alors nous serions heureux de voir s'approcher quelqu'un de charitable.

Il commençait à distinguer en effet la vague lueur d'un falot et, dans ce mince foyer, un cercle d'ombres assemblées. Autour, comme si la buée du soir se fût là toute concentrée, flottaient des formes de brouillard; mais le haut des collines s'en dégageait; plus haut encore, le ciel

était parfaitement clair et accueillait les premières étoiles.

- Je compte six personnes, s'écria Eveline.

Elle ne savait quel sentiment poétique — né peut-être de cette nuit exceptionnelle ou de l'attitude de ces gens groupés — les entourait déjà à ses yeux d'amitié.

Alors, venant au-devant d'eux, une voix s'éleva, bien timbrée, un peu rauque, dont l'accent les fit légèrement sursauter:

- Good people. Would you kindly lend us assistance?

- Ah, des Anglais! dit François.

Il mit pied à terre, suivi de Lina. Ils approchèrent du chariot qui effectivement avait versé.

- Quelle affaire! dit François avec commisération, et, je le crains, vous avez de plus une roue vilainement avariée. Puis il se nomma: François Langelier.

Le chef de l'autre famille, tout dérouté, considérait François. C'était un homme aux cheveux pâles, assez mince de taille, mais dont le clair regard exprimait un être énergique.

- I'm Angus McGillivray, dit-il, from Scotland.

- Ah, l'Ecosse, dit François en un élan de sympathie. Et vous venez donc de si loin pour vous établir au Manitoba.

Angus McGillivray jugeant que François s'informait de l'accident se prit à en expliquer son embarras. Avec l'aide de sa seule famille, à l'exception d'un jeune garçon toute composée de femmes, il n'était pas parvenu à redresser son chariot.

François annonça alors que le suivait de près le chariot mené par son fils aîné, et qu'avec l'aide de celui-ci et de ses deux autres grands garçons, ils auraient tôt fait de réparer le malheur.

En parlant, son regard se portait avec affabilité sur cette femme un peu à l'écart, enveloppée d'une longue pèlerine à capuchon. Autour d'elle se tenaient des jeunes filles très droites et fières.

- Your family?

A ce moment, se dégageant de l'ombre, un enfant vint se tenir auprès d'Angus McGillivray. Etait-ce un garçon? Une fille? Eveline, tout près de son père, écarquillait les yeux à la vue de ce singulier enfant. A sa mine décidée, un peu hautaine, à toute son attitude, il semblait bien qu'il devait être un garçon. Mais quelle façon était-ce là de s'habiller? Une jupe courte, à carreaux, lui découvrait les genoux; de sa taille pendait sur le devant comme un faisceau de fines plumes. «Si j'ai jamais vu costume plus curieux!» se disait-elle.

Poussant un peu devant lui le jeune garçon pour qu'il saluât à son tour, Angus le présenta:

- My son Donald[37].

Il demanda tout aussitôt après, souriant à l'adresse d'Eveline:

- Your little gal?

- Yes, my little girl.

- A bonny little lassie, dit Angus.

François saisit qu'on lui faisait compliment de sa fille, en marqua un peu de confusion, s'empressa de retourner l'éloge:

- Vous avez vous-même un fort beau jeune garçon.

L'enfant écossais, les sourcils levés d'étonnement, faisait visiblement effort pour tâcher de suivre ce qui était dit en cette étrange langue douce, puis, découragé de ne rien saisir, marqua une sorte de recul fier, un peu ombrageux. Il était lui aussi extrêmement blond, avec des cheveux bouclés, presque longs, avec un teint d'enfant encore, très clair, et des yeux d'un bleu si vif qu'on en voyait luire l'éclat même dans l'ombre.

Bientôt arrivèrent Clément et ses frères, munis de lanternes. Tous se mirent en frais de relever le chariot. Ce creux légèrement vallonné entre les collines s'emplit

d'animation. On entendait la belle voix profonde, un peu sauvage d'Angus, les claires exclamations de François, des phrases de Clément qui, au petit bonheur, traduisait. Majorique, avec sa petite connaissance de l'anglais, vint se
5 mêler d'aider. Bobonne s'informant à distance de ce qui se passait, il lui fut répondu qu'on en avait sans doute pour une heure à aider des gens d'Ecosse auxquels il venait d'arriver un accident.

- D'Ecosse! Ah, Seigneur! Eh bien, dit-elle, j'en
10 profite pour allumer le feu et faire un peu à manger.

La flamme brilla, claire et joyeuse. C'est peut-être qu'elle n'avait pas à se disperser ici pour éclairer trop à la fois. Elle illumina toutes ces silhouettes occupées à besogne utile. On eût dit presque une petite foule répandue
15 en ce coin de pays un moment auparavant si seul et même lugubre. Réconfortées par la flamme, la mère écossaise et ses filles s'assirent pour attendre sur des ballots, et elles se mirent à chantonner bas quelques mesures au rythme d'une mélodie envoûtante, un peu rude. Eveline sentait la
20 gagner l'émerveillement. Mais qu'y avait-il donc ici de si beau tout à coup?

Elle et le jeune garçon s'épiaient pour l'instant avec une défiance passionnée, peut-être très proche pourtant de la confiance. Ils devaient être à peu près du même âge, mais

ce n'était pas à elle, une fille, de faire le premier pas. Donald au reste paraissait énervé par l'examen dont il était l'objet, ces grands yeux sombres d'Eveline ne le quittant pas. Il fit mine de se détourner, d'être par autre chose absorbé, mais, de côté, il continuait à lui jeter des coups d'oeil brusques et intrigués. Elle s'approcha tout de même la première, tant son désir de lui parler ne se commandait plus.

- Qu'est-ce que cette sorte de petite jupe? La portes-tu tout le temps? Ou seulement en voyage? Et à quoi sert ce plumas?

De ses yeux clairs Donald fixa intensément cette petite personne bavarde. Peut-être se moquait-elle de lui. Pourtant la mine éveillée, l'évidente bonne humeur de Lina le fascinaient. Gentiment, elle s'avança d'un pas encore vers lui, se nomma:

- Me Eveline.

Pour qu'il n'y eût pas de méprise, de l'index elle se touchait la poitrine.

- Eveline, répéta-t-il, avec une intonation chantante, avec un accent transformant à ce point son nom qu'il parut à Lina tout neuf, beau comme si jamais avant ce jour elle ne l'avait réellement entendu.

- Je crois bien que je suis presque aussi grande que toi, dit-elle, en venant se placer pour se mesurer à lui, dos à dos.

Il dit avec autorité:

5 - I'm a good head taller than you.

- Peut-être, dit-elle, à tout hasard, n'ayant pas compris un mot. Tu viens de loin, toi? De Scotland?

- From Inverness.

- Inverness. Vous en avez-t-y des mots curieux dans
10 votre langue. Nous autres, se lança-t-elle avec volubilité, on vient du Bas-Canada. C'est loin aussi, mais moins loin que ton pays. Vous avez dû traverser la mer, je suppose. C'est long à traverser la mer? Y a-t-il eu des tempêtes?

Qu'il était vexant de ne pas parvenir à se faire
15 comprendre de lui. Elle était auprès de lui comme auprès d'un beau livre d'histoire écrit en langue étrangère.

- You're French, are you not? demanda Donald. I had a great-grandmother who was French from France.

Elle aurait pu taper du pied dans son chagrin de ne pas
20 le comprendre.

Lui, tout à coup, eut un bref, étrange sourire; un furtif, brillant coup de soleil dans les yeux, sur les lèvres, et déjà c'était disparu; il n'en demeurait plus trace.

Bobonne venait de ce côté. Elle prit à part son mari:

- François, j'ai une assez grande quantité de ragoût au lard. Si ces gens veulent partager avec nous, donne-leur à entendre que c'est offert de bon coeur.

Peut-être pensait-elle en agissant ainsi de commencer à s'acquitter envers madame Poirier.

- C'est une bonne idée, ma femme, la félicita François.

Clément, sans beaucoup d'empressement, traduisit l'invitation. A quoi pensait sa mère d'inviter ces inconnus à manger sur leurs provisions de route?

S'étant concertés, les McGillivray acceptèrent l'invitation, sur le conseil de la mère qui murmura à son époux:

- Indeed we owe these gentle people to accept their kind invitation.

- Ça parle je ne sais trop quel anglais cérémonieux, ce monde-là, s'en vint dire Clément à son clan.

Tous s'approchèrent du feu. A l'usage de la mère écossaise que ses enfants appelaient tendrement Mother Flossie, Bobonne fit traîner une caisse que l'on mit debout pour en faire un siège. Mother Flossie y prit place comme en un fauteuil, en une salle emplie de monde. A la lueur vive, chacun put l'admirer, sa peau fine, ce visage comme de porcelaine, les doigts effilés, la large alliance d'or qui y

brillait, ses manières distinguées. Du reste, toute la famille avait cet air et ces gestes séduisants. Eveline s'assit par terre auprès de Donald, le servant avec alacrité:

5 - Ne te gêne pas, mange à ta faim. Veux-tu du pain? On en a en masse à manger. La mère en a cuit chez des gens où on s'est arrêté...

A ce souvenir — pourquoi? — elle se troubla, eut un regard presque gêné vers Donald.

10 Sur la physionomie du jeune garçon apparut de nouveau ce sourire si rapide.

A portée de sa main, voyant cette joue satinée, rose, finement modelée de Donald, elle revit son frère et Yolanda s'embrassant dans le petit bois en cachette. Mais pourquoi

15 justement en cachette? Le visage penché, timide, elle regardait Donald qui la regardait de même un peu de côté, le visage incliné.

Si étroitement groupées, les deux familles commençaient à se comprendre quelque peu.

20 - Dans quelle région pensez-vous vous établir? s'enquit François.

Angus s'anima et se lança dans un assez long discours où il fut maintes fois question de God, de sa toute puissante volonté et des conseils que parfois il daigne

accorder aux humains, sur le chemin à suivre, le but à viser.

- D'après ce que je peux saisir, dit Clément, apparemment leur Dieu leur a signifié un bon jour de s'embarquer pour le Canada pour y venir recommencer leur vie à neuf, mais il ne leur a pas encore clairement donné à entendre où ce serait.

- Bien sûr, approuva son père, c'est toujours Dieu qui commande.

Il n'aimait pas le ton ironique de Clément. Encore moins aima-t-il une remarque assez désobligeante de Jérôme, à propos d'hérétiques et de protestants[38].

Donald, comme s'il pressentait que l'on disait ou pensait d'eux quelque chose de peu sympathique, eut un regard qui menaçait de prendre offense. Lina, pour le rassurer sur ses bonnes intentions à elle du moins, le tira par la manche, lui désigna du doigt l'ombre que projetait sur le sol une des personnes assises par terre. On eût dit un gros ours. Tous deux rirent de complicité.

Lui-même and Mrs McGillivray, poursuivait Angus, avaient d'abord pensé s'établir sur les terres basses des environs de Carman.

François, heureux d'avoir saisi quelques paroles, se hâta d'en expliquer le sens à sa femme:

- Ils séjournèrent quelque temps, à l'essai, près de Carman, mais sa chère épouse ne s'y plaisait point. Car elle est de montagne. Des Highlands.

Bobonne leva le visage dans un mouvement de débordante curiosité envers un homme si extraordinaire, si poli et plein d'égards qu'il pouvait prendre en considération la nostalgie de son épouse.

- I saw great loneliness creeping in her soul... disait Angus.

Et maintenant, ils étaient en route pour tenter un nouvel établissement près d'une petite colonie de Highlanders[39] située en cette montagne Pembina et dont ils n'étaient plus loin.

Le repas terminé, les McGillivray commencèrent à exprimer leurs remerciements. De leur fait, les adieux prirent une gravité touchante.

- We thank you most heartily, good sir and your good wife, dit Angus.

- Ils s'en vont déjà? s'écria plaintivement Lina.

On escorta ces gens jusqu'au chariot prêt à reprendre la route.

- Dieu vous bénisse aussi, s'écria François, vous et votre famille. Et puisse le coeur de votre épouse guérir de son ennui dans les hauteurs où vous allez.

Mother Flossie à son tour disait sa vive gratitude.

A la veille de se quitter, les deux enfants ne se séparaient plus de l'oeil. «Où allaient-ils donc, ces chères gens apparus dans une petite brume, déjà sur le point de s'y enfoncer à nouveau?» se désolait Lina. «On aurait pu devenir amis, apprendre à communiquer ensemble...» Elle ouvrait grands des yeux animés de chaleur amicale, de regret. Son visage brillait de tant d'émotions à la fois, sa déception de voir partir les McGillivray y apparaissait si clairement qu'Angus en riant mit la main sur la tête de la petite fille:

- O sweet and lovely lassie, dit-il.

François sourit et contemplant le jeune garçon, observa:

- Il est aussi blond que mon Eveline est brune. Ils forment un joli petit couple. Allons, serrez-vous la main, dit-il, trouvant plaisant de les voir l'un vers l'autre attirés.

Eveline s'avança, la main tendue vers Donald. Elle avait autant de peine à se séparer de cet enfant que si toute sa vie elle l'eût désiré, imaginé, attendu tel qu'il était. Comme ils se tenaient par la main, Donald eut pour elle son bref sourire toujours si inattendu.

Puis se haussant, attirant vers lui la tête de son père en le prenant par le cou, il lui parla à l'oreille.

- If you like, répondit Angus.

L'enfant bondit à l'intérieur du chariot, en revint portant dans ses bras un petit chien de quelques semaines, au poil de jeune chiot encore, tout ras, qu'il déposa entre les mains d'Eveline.

- He is very nearly the most precious thing I own in the world, disait-il d'une voix claire, émue, qui se brisait presque en regret et sanglots. So take very good care of him.

- Que me dit-il, que me dit-il? se tourmentait Eveline, tournant des regards désolés vers son père, vers Angus et cet enfant subitement si animé de paroles, d'intentions et d'une sorte de colère à voir qu'il ne pouvait les transmettre.

- Sans doute que ce petit chien est à toi et d'en prendre bien soin, lui dit son père.

- Ah! que tu as bon coeur! dit-elle à Donald, et, suppliante, le regard levé vers François: Je peux le garder?

- Ta mère n'en sera peut-être pas contente. Mais oui, quand même, fit-il. Ce serait impoli de refuser. Remercie.

- Ah, je pense bien que je remercie, dit-elle, la voix brisée.

Les McGillivray, remontés dans leur chariot, redirent une fois encore leur gratitude. L'équipage s'ébranla. Penché hors du siège, Donald recommandait:

- Be most kind to him... His name is Tom...

Puis, vers un tournant, sous les étoiles, ils étaient partis, un peu de brume comme accrochée aux essieux, à la bâche écartée qui flottait.

Eveline serrait dans ses bras le petit chien. Elle avait compris qu'il se nommait Tamme, — un curieux nom — mais Tamme elle l'appellerait.

Cependant la nuit s'étant fermée, tel un toit opaque sur les piliers inégaux des collines, les Duchesne n'arrivaient toujours pas. Qu'est-ce qui pouvait ainsi les retarder? Avaient-ils eux aussi souffert quelque accident? Ou bien?... ou bien?... Bobonne mettait ensemble certains indices, son imagination était en marche, elle commençait d'être sérieusement inquiète.

Enfin, de loin leur parvint un bruit de roues; peu après, à l'entrée du petit vallon, se dessina la forme sombre d'un chariot avec son feu clignotant. Mais il s'arrêtait là. Désiré Duchesne en descendait, s'avançait en toute hâte vers Bobonne. Il la prit à part, lui parla en agitant les bras.

Elle avait frémi, se montrant elle aussi fort secouée:

- Ah, Seigneur!... Ça maintenant... Et si loin de son terme... Mais oui, dit-elle, aussitôt se reprenant, j'y cours, je vais voir ce que je peux faire...

Et elle devint comme un général sur qui repose tout, dont la mystérieuse, puissante autorité, indistincte la veille, vient d'être tacitement reconnue.

- Vite, François, lança-t-elle, ranime le brasier. Fais-moi une bonne provision de bois pour entretenir. Cours chercher une grande cuvette propre. Mets de l'eau à bouillir. Hâte-toi.

Il faisait déjà comme elle l'avait dit, sans demander plus d'explications, comme trop heureux de seulement pouvoir lui servir de lieutenant.

Ainsi Lina fut-elle tirée du songe heureux qu'elle poursuivait tout en flattant auprès d'elle le petit chien, caché dans un vêtement de laine et qu'elle avait réussi jusque-là à soustraire à l'attention de Bobonne. Elle lui avait dit, comme si la petite bête pouvait comprendre: «Reste bien tranquille, ne pleure pas surtout, car si tu pleures, la mère est capable de dire qu'on est déjà assez chargé comme ça sans prendre encore par-dessus le marché un chien braillard.» Elle leva la tête, surprit ces allées et venues brusques, le complet changement d'atmosphère,

quelques paroles ambiguës. Elle fut debout, alarmée d'instinct. La mère se démenait, le père se pressait de faire jaillir une bonne flamme; les plus jeunes des enfants Duchesne arrivaient de ce côté-ci, poussés en troupeau par leur grande soeur, pour être mis sous la garde des Langelier. On enfonçait les piquets d'une tente qui devait les abriter.

Alors, du chariot qui était resté à quelque distance sur la route inclinée, jaillit un long cri déchirant — de chair meurtrie ou d'âme blessée? — que pouvait-il signifier...

Eveline, violemment bouleversée, se heurta à sa mère qui sortait de leur chariot, du linge, des draps propres sur le bras.

- Maman, qu'est-ce qu'elle a, qu'est-ce qu'elle a, madame Duchesne?

- Ah! jeta la mère, j'ai bien le temps de répondre aux questions.

Elle se hâtait vers le chariot éloigné, en chemin se tourna, saisit l'oeil de François, lui désigna Lina:

- Quand tu auras fait ce que j'ai dit, si tu le peux, tâche d'éloigner...

Il fit signe qu'il avait compris, et accomplirait son ordre.

Et c'est ainsi qu'un peu plus tard, le feu bien lancé, de l'eau mise à bouillir, du bois ramassé, les jeunes enfants Duchesne abrités sous leur tente, François entraînait sa fille sur la petite route sombre comme s'il y avait là quelque chose à voir de toute urgence.

Il avait dit avec une fausse insouciance:

- Viens, fille, allons marcher un peu par cette belle nuit. Allons donc tâcher de voir par où nous voyagerons demain, s'il y a une passe proche par où sortir des collines.

Docile, elle avait suivi, avec lui fuyait, car c'était bien une fuite que poursuivaient les cris se faisant enfin un peu moins distincts. Puis, celui de leurs pas sur la route les couvrit presque. Enfin, ils n'entendirent plus que le langage nocturne de la nature, beau langage indifférent des feuilles se tournant et retournant dans leur sommeil, inlassable chanson de l'eau qui, elle, ne dormait plus, ayant assez de l'hiver sans doute pour se reposer. Lina était envahie par la sensation d'une dureté inouïe de la vie à l'oeuvre au sein de la placide et sereine nuit. Tout son monde s'écroulait. Le cerveau agité mettait ensemble des signes: la taille épaissie de madame Duchesne, ces cris, le souvenir d'une chatte qu'elle avait vue mettre bas, avec des miaulements aigus. Elle tremblait de tous ses membres,

n'osait pas interroger son père qu'elle sentait à côté d'elle tout aussi tremblant.

Il tâchait pourtant de lui donner le change. D'une voix qu'il essayait de rendre joyeuse, il s'écria:

5 - Ces petites collines sont bien différentes, ne trouves-tu pas, de nos crans sévères de Saint-Alphonse. Il ne faudra pourtant pas les oublier, Lina, mais leur garder place dans notre souvenir.

Dans tout ce qu'il se forçait à exprimer passait la 10 note grelottante, la vibration d'une autre pensée toute gonflée du grief, du reproche que l'homme le plus doux adresse à certains moments à sa condition humaine.

Ah, s'habituerait-il jamais — le pouvait-on — à l'injustice de la chair féminine persécutée.

15 Tout d'un coup, n'en pouvant plus de silence, d'ambiguïté, de duplicité, il se tourna vers Eveline à qui, sous le feu des étoiles, il vit un petit visage torturé:

- Ah, fille, mon enfant, dit-il, autant la vérité. Aujourd'hui ou demain!... Tôt ou tard, il te faudra la 20 connaître. Eh bien, oui: c'est ainsi qu'on naît; dans la souffrance, c'est ainsi que l'on meurt aussi. Entre ces deux extrémités, il y a la vie rendue malgré tout heureuse par l'amour, la naissance de nos enfants. Tu le comprendras plus

tard; ce qui nous révolte le plus, c'est encore, souvent, ce qui nous aide à supporter...

Il avait la voix pleine de larmes. Elle se jeta à son cou. Ensemble, sur ce petit coteau désolé, ils pleurèrent la vie humaine.

- Mais, dit François, tâchant de se raffermir, ne va pas laisser entendre à ta mère que tu sais déjà, que je t'ai dit... Tu comprends — tu feras peut-être de même, à ton tour, plus tard. Autant, si longtemps qu'on peut, on aime garder à nos enfants le brillant regard de leur enfance.

Ah, mais pour elle, il était perdu, perdu... Elle s'essuya les yeux du bout de sa manche. L'étonnant était que les révélations de cette nuit n'avaient pas terni — au contraire elles soulignaient, plus radieux, plus idéal que jamais à ses yeux, le visage de Donald McGillivray. Mais il était perdu, perdu, lui aussi. D'autres larmes plus secrètes lui vinrent, ses premières, ses douces premières larmes d'amour...

X

Gagnant le sud, au sortir du petit massif qui, de même que la région qui l'environne, a nom: la montagne Pembina, c'est encore, au Manitoba, la plaine. Mais non plus tirée au cordeau telle qu'elle est autour de Winnipeg. A présent, c'est un pays qui roule en mille ondulations, dans le plus beau mouvement de sol qui soit, et qui semble s'accorder avec la rêverie humaine, de crête en crête s'élevant, se berçant, et en ce balancement réside sans doute son attrait inépuisable. L'air est exaltant aussi à cette demi-altitude, et le ciel peut-être encore plus nuancé qu'ailleurs en ce Manitoba qui en possède pourtant de si émouvants.

En ce jour, le dixième du voyage, la famille Langelier, montée sur une petite éminence, tel un groupe de pèlerins émus, vêtements au vent, main au-dessus des yeux, regard droit devant, s'usait les prunelles à tâcher de repérer au loin quelque indice du but de leur voyage: ce petit village de Saint-Léonard-des-plaines[40]. Ou tâchaient-ils de lire dans la parfaitement claire atmosphère de ce jour quelque chose de leurs joies, de leurs peines non advenues?

Dans ce petit village ne les attendait pourtant, si l'on peut dire, personne. Le prêtre colonisateur de cette paroisse, venu quelques années auparavant en tournée de

conférences jusqu'à Saint-Alphonse, et dont les descriptions avaient enflammé François, était décédé depuis peu; il avait été remplacé, on le savait, par un religieux de France, dont ils avaient reçu, il est vrai, quelques lettres pour les
5 engager à poursuivre leur projet de déplacement entrepris sous son prédécesseur. A en juger par ces lettres, il devait être un homme d'une trempe tout extraordinaire, mais ignorant quels graves démêlés ce prêtre avait eus avec sa première paroisse canadienne, dont il était le fondateur,
10 comment elle lui avait été retirée et comment il se trouvait dès lors comme en pénitence à Saint-Léonard, ignorant tout cela, la famille Langelier s'étonnait simplement de penser que dans l'Ouest canadien ils allaient vivre sous la direction spirituelle d'un prêtre de France. Quels autres
15 sujets d'étonnement ne leur réservait pas ce Manitoba d'alors, à la fois si peu habité et si multiple, aux petites communautés fragiles en nombre, mais tenaces en esprit, exaltées chacune par son particularisme.

Evidemment François qui, au reste, n'en savait pas si
20 long lui-même, de ces conditions d'avenir n'avait dévoilé à sa femme, comme il est naturel, que ce qui servait le mieux son but. Il avait dit et répété qu'ils trouveraient là-bas une paroisse, un village, enfin une vie en tous points semblable à celle qu'ils quittaient. «Alors, c'est la peine

de partir?» A quoi il avait répondu: «Mais le sol, ma bonne; le riche sol de l'Ouest!» Maintenant, ayant tout de même passé certaines choses sous silence — ou du moins les ayant quelque peu escamotées — il se sentait inquiet des réactions de sa femme et guettait chacune avec un infini désir de les voir heureuses.

Mais il était bien inutile, même de cette petite éminence, de tenter de découvrir déjà le clocher de Saint-Léonard en toute cette surface éblouie de soleil. De petits points brillants, il y en avait partout, et ils eussent pu être des toits d'étable en tôle, des miroitements d'eau, ou encore des ailes luisantes de corbeau captant le soleil.

Ils se remirent en route, firent bonne marche. Les Duchesne, par chance, avaient pu trouver à s'abriter près d'une ferme dans les collines, la mère recueillie dans la maison; ils ne les retarderaient donc plus. Enfin, d'un roulis un peu élevé, ils aperçurent ce qui devait être Saint-Léonard: au creux d'une légère dépression de l'immense panorama, quelques silencieuses petites maisons de bois perdues là-bas, presque sans arbres ou même d'arbrisseaux, toutes nues exposées à l'intensité du ciel dévorant.

Il faisait chaud déjà. La route de terre à peine séchée avait commencé de poudrer. Et l'on commença d'entendre ces petits glapissements courts, inquiets, du vent d'Ouest.

- Mon Dieu, est-ce donc si venteux en ce pays? s'inquiéta Bobonne.

Contre le vent, elle avait une vieille animosité, un sentiment peut-être de totale impuissance. Contre cette sorte de tristesse du vent chaud, se plaignant, ou plaignant on ne sait quoi, comment réagir, que faire?

- Je ne pense pas; ça ne doit pas, tâcha de la rassurer François.

Pourtant, ce devait être. Y a-t-il même beaucoup de journées d'été, en ce sud du Manitoba, qui ne soient pas hantées par le vent? Presque toujours, cette plainte sur un ton mineur. Ce pays a son bruit d'éternité, comme d'autres, le long des rivages, ou près des forêts, ou environnés de sables. Ici, c'est l'air seul qui se lamente. Mais le sol apparaissait d'un beau noir d'humus. Il en sortait déjà, de partout, de fines pointes de graminées naissantes d'un vert placide.

- Penses-tu que tu vas t'y plaire, ma mie? demanda François.

Seulement aujourd'hui, presque à l'entrée de leur vie nouvelle, avait-elle tenu à s'asseoir enfin en avant, près de son mari. Elle surveillait tout de ses calmes yeux où se maintenaient de la réserve, une sévère attente sans

complaisance mais qui, peu à peu, faisaient place tout de même à un sentiment moins gardé:

- Me plaire, ne pas me plaire!... dit-elle.

Là n'était pas en effet la question. Oh! elle se plairait peut-être ici; ce n'était pas impossible, mais en quoi cela changerait-il l'initiale injustice: l'homme décidait du départ; la femme n'avait qu'à suivre. Car c'était bien ainsi au fond que tout s'était passé, et rien maintenant, ni les tendres paroles, ni les manières prévenantes, ni même une vie plus aisée, n'y pourrait changer grand-chose. Il restait, il resterait toujours que François, quoi qu'elle en eût pu penser, quelles qu'aient pu être ses objections, de longtemps avait eu son idée toute faite sur ce voyage.

Ils entrèrent dans le petit village. En est-il, en fut-il jamais de plus muet, au soleil, et dans le vent, que Saint-Léonard en ce temps-là? On l'aurait pu croire déserté de tous ses habitants pour une soudaine raison inexplicable. Pourtant, cette immobilité, cela aussi est ici naturel. A ces petits villages de l'Ouest, sauf en de rares moments: par exemple, à la sortie de la messe, le dimanche; ou encore, le samedi soir, quand viennent à leurs emplettes les fermiers; à ces villages, en presque tout autre temps, comme si un peu de bruit était ici l'exceptionnel, à ces villages

manquent les signes extérieurs de leur vie, comme aspirés par l'immense décor de leur fragile existence — ou encore, comme si un trop ancien silence leur en imposait. Ainsi apparaissent-ils si souvent, telles des physionomies vidées d'expression et qui attendent.

Pour eux, dont le petit village des Laurentides avait été assez animé extérieurement — tout au moins et presque à toute heure d'un va-et-vient de vieilles et d'enfants et de bêtes — cet air de léthargie de Saint-Léonard les stupéfia.

Si l'on veut, il se trouvait ici, comme en n'importe quel village de leur province natale, le même noyau essentiel: une chapelle en planches, un presbytère, une école, mais sur ce petit groupe isolé, comme d'ailleurs sur la dizaine de maisons réparties à peu près également de chaque côté de la large route poudreuse, une ou deux peintes, les autres inachevées, une revêtue seulement encore de son papier noir d'isolement, sinistre, qui se gonflait au vent, sur tout régnait le même silence accablant, à faire croire qu'on entrait dans une apparence de village.

Pourtant, quelques rideaux remuaient furtivement. A l'abri des stores, par leurs joints discrets, des regards épiaient le chariot parvenu au milieu de Saint-Léonard, arrêté là et qui semblait lui aussi soudainement pétrifié. A la longue parvenait enfin jusque-là un mince caquètement de

poules retenues sans doute en de petites arrière-cours éloignées.

Les Langelier mirent pied à terre, par une petite allée de terre battue se dirigèrent jusqu'à la porte du presbytère. Le curé lui-même vint ouvrir. Il était vêtu de blanc. Un homme grand, mince, maigre, presque desséché, aux traits comme modelés dans une cire réduite au feu, aux yeux profondément enchâssés, noirs, brillants, impérieux. Dom Charles était son nom.

A peine furent-ils assis ensemble dans le petit parloir sobre, presque nu, que Dom Charles laissa paraître sur ses traits une flamme vraiment joyeuse, telle qu'ils devaient la voir surgir quelquefois encore, rarement, quand enfin la Providence semblait daigner servir les plans, les exigences de cet homme singulier, fait d'ambitions, d'un dévorant besoin de domination, aussi bien que d'ardeur mystique.

- Ah! mes chers enfants, mes chers paroissiens, enfin, vous voilà donc. Vous ne pouvez savoir avec quelle hâte, quelle impatience, je vous attendais.

Douze ans auparavant, Dom Charles était parvenu au Manitoba avec un groupe de colons français, pour y fonder une paroisse entièrement composée de compatriotes à lui. Sous son intelligente conduite, ayant l'oeil à tout, aussi

bien au rendement des terres qu'à la pureté des coeurs, s'y connaissant en agriculture, ne se ménageant en rien, instruisant ses gens des méthodes les mieux adaptées au pays, la petite colonie de Sainte-Anne-d'Auray-en-Manitoba[41] avait pris un essor tout à fait extraordinaire. Au bout de dix ans, c'était déjà un des villages les plus riches, les mieux organisés et, en apparence, les plus heureux au Manitoba. Pourtant, Dom Charles ne se voyait encore qu'au début de son entreprise telle qu'il la souhaitait. C'est alors que, la paroisse s'étendant fort loin, un groupe d'émigrés ayant formé à quelques milles du village un hameau distinct, prospère lui aussi, ces gens firent connaître à Dom Charles leur désir d'avoir sur place une petite chapelle desservie de temps à autre, du moins pendant les mois de grand froid, quand il devenait difficile aux vieilles gens de se déplacer.

Dom Charles desservant! Mais surtout trahi, alors que pour mener ses tâches à bien, plus que jamais lui étaient nécessaires l'union des siens, leurs efforts conjoints; alors qu'il était parvenu à faire venir de France trois religieuses de son ordre; que d'autres allaient arriver, que l'on bâtissait le petit couvent, et demain peut-être enfin, la superbe église de pierre qu'il voulait faire construire d'après des plans commandés en France.

Dom Charles donna sa réponse en chaire un dimanche. C'était un non catégorique, hautain. Tant que lui serait curé à Sainte-Anne-d'Auray-en-Manitoba, personne ne lui viendrait faire la loi; encore moins une poignée de lâcheurs, de fauteurs de trouble, d'arrogants.

De part et d'autre, on était violent et têtu. Montés à leur tour, les dissidents passant par-dessus leur curé, adressèrent leur requête à l'archevêque du diocèse, de qui ne dépendait cependant pas Dom Charles, étant responsable à son seul supérieur en France. Mais la démarche l'atteignit par ricochet sous la forme de sévères réprimandes de celui-ci. Ulcéré, Dom Charles ne sut plus se contenir. Maintenant, au reste, le groupe dissident ne se contenterait plus d'avoir un desservant: ils exigeaient leur propre paroisse dûment constituée, un curé séculier établi chez eux. Diviser sa paroisse, c'était abattre d'un coup les projets d'avenir de Dom Charles, menacer même ce qui était acquis. En chaire, il n'arrêta plus de fustiger les dissidents, allant même, avait-on murmuré dans le pays, jusqu'à les menacer bien au-delà de ses prérogatives. Alors, le peu des dissidents qui assistaient encore au service dominical cessèrent tout à fait de fréquenter l'église paroissiale. Ils avaient d'eux-mêmes construit leur petite chapelle, s'y réunissaient pour prier, en attendant que l'archevêque leur donnât raison. Ils

commettaient des sacrilèges, les accusait Dom Charles, devenus pis qu'hérétiques. Sur ces entrefaites arriva le supérieur de France, pour mener enquête sur cet état de choses. Quelles furent ses conclusions? Il n'en transpira pas grand-chose dans le public, évidemment, mais le résultat fut probant. A Dom Charles était retirée sa magnifique paroisse; en échange, il recevait la cure d'un insignifiant petit village loin de toute communication.

Tels étaient les événements qui s'étaient déroulés quelques années auparavant — dont tout le pays avait parlé — et qui avaient brisé en plein élan les hauts projets de Dom Charles, sans pour autant diminuer, semblait-il, le sentiment qu'il avait d'être destiné à la réalisation, au Canada, d'une communauté humaine, réussie matériellement aussi bien que spirituellement.

Pour l'instant, ses yeux sombres, exigeants et très beaux, pesaient, évaluaient, appréciaient cette famille assise devant lui sur les incommodes chaises — ce n'était pas de luxe, ni même de confort que se souciait Dom Charles. Oui, pensait-il, ses prunelles ardentes s'adoucissant, cette famille était bien de cette pâte humaine dont il avait souhaité en avoir en main pour l'édification de sa parfaite communauté.

- Mais, demanda Bobonne, troublée, je ne savais pas, je ne pensais pas... Tu ne m'avais pas dit, François, qu'on se verrait ici parmi des Français de France[42].

Dom Charles sourit brièvement. Il était habitué à cette distinction entre Français de France et Français du Canada.

- Rassurez-vous, lui dit-il. Vos compatriotes du Québec composent déjà la moitié du nombre de paroissiens. Et je ne doute pas qu'avec leurs familles nombreuses ils ne prennent bientôt le dessus sur mon petit groupe de la première heure: Bretons et colons d'Auvergne. Du reste, tous s'entendent à merveille. Ne sommes-nous pas parents, unis par une même foi et par la langue?

Peut-être, pensa Bobonne, mais qu'il allait lui paraître étrange d'entendre parler de Dieu en cette langue trop parfaite, à l'accent déroutant, et avec ce feu, cette domination qu'elle voyait en ce prêtre. Leur curé de Saint-Alphonse n'avait été qu'un paysan parmi des paysans, comme eux à la fois simple et retors, ne s'embarrassant pas trop d'idéal. Aussi bien les avait-il mis en garde contre cette aventure. Mais, il est vrai, nul curé ne peut de bon coeur souscrire au départ du plus fidèle de ses paroissiens.

- Pour les écoles? s'enquit François.

- Ah, dit Dom Charles, vous abordez le sujet par-dessus tout cher à mon coeur. J'espère réussir à faire venir

quelques autres religieuses de ma communauté — ne serait-ce que deux ou trois — pour constituer ici un petit couvent. Recommencer ce que j'ai ailleurs...

Il s'interrompit, eut un éclair durci des yeux, en
5 réponse à la question de François, avoua:

- Eh bien, pour l'instant, il y a quelques petites écoles du gouvernement, très peu encore, le territoire est grand, les routes à peine tracées. Mais vous n'avez pas idée comme tout va très vite en ce pays, combien en peu de temps
10 il change de physionomie.

Son regard s'arrêta sur eux, prit une expression bienveillante et attendrie.

Ils s'agitaient sur leurs chaises, pauvres petites gens ébahis de la nouveauté de toutes choses, à qui l'immobilité
15 pesait sans doute après le long voyage, que troublait peut-être plus que tout le sentiment terrible d'être arrivés, que dès lors ils contemplaient le but atteint — était-ce cela donc, seulement cela?

- Sans doute avez-vous hâte, dit Dom Charles, de voir
20 la maison où vous serez chaudement accueillis — du moins, vous, Madame, et votre fille — pendant quelques semaines, quelques mois, enfin le temps qu'il faudra à votre mari pour vous ériger un abri. Je vous y conduis, offrit-il.

Ils sortirent, retrouvèrent le vent, sa plainte brève, la terre poudrant, traversèrent la route où l'on eût dit qu'un enfant invisible, oisif, pour s'amuser eût sans cesse pris et laissé filer entre ses doigts un peu de poussière. Ils se dirigèrent vers une de ces petites maisons en planches posées on aurait dit selon le plus grand hasard sur l'infini de la plaine.

- Que je n'aime pas m'imposer aux gens et leur causer toutes sortes d'embarras, se plaignait Bobonne.

Tout d'un coup, sous ce ciel impénétrable, en ce petit village comme paralysé, elle se sentait tel un oiseau qui a suivi les autres, contre sa propre nature sédentaire, a trop loin voyagé pour pouvoir seulement se rappeler, rappeler à soi les images du passé. Le cauchemar à présent semblait de toute part scellé, contre le passé, contre l'avenir.

- Ne vous effrayez pas tant, lui reprocha Dom Charles avec une nuance de blâme. Je vous conduis chez des gens de votre province, des nommés Labossière. Ils seront si heureux de vous accueillir qu'ils n'y verront, j'en suis persuadé, aucun embarras.

Avec sa grande robe blanche gonflée de vent, son profil aigu, ciselé, ses noirs yeux brûlants, il évoquait aussi quelque grand oiseau, mi de clarté, mi de nuit.

- Du reste, fit-il, ces gens ne sont pas si à l'étroit que l'on pourrait en juger d'après l'extérieur de la maison.

Il marchait, les mains dans ses amples manches.

- Quoique l'oeil sur l'avenir, comme il est naturel, souhaitant déjà toutes choses faites, gardons-nous cependant de méconnaître l'heure présente, peut-être la plus généreuse de notre vie communautaire, où chacun a encore si grand besoin de l'autre...

Mais François mieux que Dom Charles sut s'y prendre pour calmer les appréhensions de sa femme.

- Tu ne te languiras pas longtemps pour ta maison neuve. Je m'y mettrai vite, je te l'assure.

Ils entrèrent chez les Labossière. Les présentations faites, tout ce monde assis en un vaste cercle, comme pour commencer une veillée, quoique en plein soleil, une gêne s'établit entre les hôtes et les arrivants, si pleins fussent-ils les uns et les autres de bonne volonté. C'est qu'une puissante mélancolie les avait saisis tous, ceux qui arrivaient, ceux qui étaient là depuis quelques années, comme si le départ, l'espoir, la liberté, le déplacement, tout eût été une fois encore remis en cause, que l'on se fût demandé de part et d'autre: Mais pourquoi? Pourquoi au fond l'agitation humaine? Pourquoi être venu si loin? Qu'est-ce que l'on étreint en fin de compte?

N'en pouvant plus, tout d'un coup, François se leva d'un bond rapide.

- Je ne veux point paraître ingrat à ceux qui nous accueillent, dit-il, mais ma femme, ma fille et moi-même, enfin tous, nous avons hâte de jeter un premier coup d'oeil à notre terre.

Dom Charles s'offrit alors à les y conduire, ou plutôt à les accompagner dans un des chariots.

- Si vous nous indiquiez la direction, nous y parviendrions seuls, sans avoir à vous déranger, dit François.

- Mais non, c'est un plaisir pour moi de vous accompagner, mon devoir aussi, insista Dom Charles. Je suis, aussi bien que votre pasteur, agent des terres, désigné d'office par la municipalité, au service des colons. Allons, je conçois votre impatience. La concession que j'ai en vue pour vous est à quatre milles et demi. C'est un peu loin, mais les bonnes terres encore propriétés de la Couronne, à cette heure, se trouvent forcément quelque peu éloignées, les plus accessibles ayant été choisies en premier lieu. Partons.

XI

Las d'avoir si longtemps peiné et tiré, le Blanc et le Brun sans trop de résistance se plièrent à repartir déjà. La famille au complet avait pris place dans le chariot, avec le prêtre, assis en avant, auprès de Bobonne et François — mais il était si maigre que, malgré sa volumineuse robe, il ne les incommodait pas.

Toute une grappe de visages rapprochés et attentifs se pressait vers l'avant, dans l'ouverture de la bâche. La mignonne frimousse du petit Joachim s'y trouvait, à peu près à la hauteur de la taille de ses grands frères, et il les poussait sans cesse des coudes pour arriver à bien voir. François, au moment de partir, avait paru vouloir le laisser en arrière, à la garde de leurs hôtes. Le petit bonhomme, appuyé au reste par sa mère, qui avait dit: «En quoi, François, un enfant de sept ans nous chargerait-il tellement plus?» — avait fait toute une scène, s'écriant, les larmes aux yeux: «Pourquoi c'est-y que j'irais pas, moi aussi, voir notre terre? Laissez-moi, et vous verrez, avait-il menacé, je sourdrai[43], à pied.» Si bien que François, souvent ferme au début, puis pliant vers la fin, et quoiqu'il trouvât le chariot beaucoup trop chargé, n'avait rien dit de plus quand y était délibérément monté Joachim avec son noir regard

défiant. De la part de Joachim, cette expression «notre terre» l'avait au fond charmé. «Notre» terre, oui; et tous, sans avoir encore porté les yeux sur elle, ainsi la nommaient au fond de leur coeur, avec la même passion d'attachement qui nous fait dire: notre vie, notre existence.

A présent, ils s'en allaient au pas, dans un curieux silence ému, un peu oppressé, que Dom Charles, en sentant tout le pathétique, se gardait d'interrompre.

Peut-être se revoyait-il, jeune prêtre, arrivant en ces solitudes, épris de leur grandeur et de leur voix d'infini jusqu'à se sentir consolé des mille déceptions causées par le coeur imparfait de l'homme, et voir s'élever en lui un nouvel espoir d'apostolat, ce désir de profonde ascendance sur des âmes de choix qu'il guiderait vers leur plus haute destinée.

La force du soleil s'atténuait; la lumière, comme c'est souvent le cas en pays de l'Ouest, se modifiait d'instant en instant par de subtiles retouches; on avait devant soi un ciel constamment en transformation: un vaste tableau qu'eût peint sous leurs yeux un artiste invisible.

Le village quitté, tout était redevenu ardent et beau; tout semblait jouer en leur faveur: une piste fraîche et sèche, un air tiède quoique encore un peu plaintif; et, de

partout, de jeunes oiseaux occupés à bâtir leurs nids. Emergeant des buissons le long de la route, en les traversant ils y laissaient choir, y jetaient plutôt, comme des notes mélodieuses. Singulier pays de l'Ouest: la marque de l'homme, lorsqu'elle y apparaît, semble futile, pauvre, indigente — les constructions d'un enfant; mais inoccupé, laissé à lui-même, c'est toujours le grand pays fou qui chante ses exploits à venir et enseigne tous les rêves.

Lorsque, enfin, Dom Charles se permit de parler, il leur dit avec une sorte de gravité joyeuse:

- Nous arriverons en vue de votre concession vers l'heure où le soleil va toucher l'horizon. C'est le moment le plus favorable pour regarder en face l'avenir et ses tâches. L'aurore aussi y est propice, mais de trop courte durée. Tandis que le couchant, par ici se prolongeant de longues heures, convient on ne peut mieux, avec ses feux à l'horizon, un embrasement de tout le ciel, à nous remplir de divine exaltation.

Comme il devait aimer ce pays pour en parler ainsi! Eveline, un peu de côté et derrière le prêtre, observait son profil aigu avec un curieux sentiment d'attirance et de réticence. Mais elle aussi avait découvert que l'heure du couchant était celle qui la déliait le mieux. Dom Charles tourna légèrement la tête vers l'arrière. Leurs yeux

s'affrontèrent. Elle reçut le choc d'un regard pénétrant, autoritaire, l'entraînant comme vers un but escarpé.

- Quel âge avez-vous, mon enfant?

- Je marche sur quatorze ans, dit-elle.

5 - Ah, quatorze ans seulement. Je pensais que vous étiez peut-être plus âgée, fit-il avec un soudain embarras... Etes-vous avancée dans vos études?

- J'étais la première de ma classe, là-bas, à Saint-Alphonse, dit-elle, avec une moue. Mais ce n'était pas bien

10 difficile. La maîtresse elle-même n'en savait pas long.

- Et vous aimez apprendre?

Les yeux de Lina s'allumèrent d'étincelles.

Et quoi d'autre? Quoi d'autre aimer en ce monde?

- C'est que, reprit Dom Charles, si je puis parvenir à

15 faire venir au village quelques religieuses, dès l'automne prochain peut-être, vous pourriez vous inscrire comme une de nos premières élèves.

Alors François prit la parole, un peu vivement, comme toujours quelque peu jaloux de l'influence que l'on pouvait

20 tenter d'exercer sur sa fille.

- Pour elle, j'ai pensé plutôt au couvent de Saint-Boniface; si, du moins, à l'automne qui vient, je m'aperçois d'en avoir les moyens.

«Encore ses manigances, encore ses plans à lui», eut l'air de décocher Bobonne, d'un bref regard pétillant.

C'est Clément cependant qui protesta assez véhémentement:

5 - En v'là une affaire! La fille de la maison favorisée au détriment des fils. De pauvres quêteux comme nous! C'est du beau... Y manquerait que ça...

- Aurais-tu soudain le goût de t'instruire? trancha François, sur un ton sévère. En ce cas...

10 La conversation s'arrêta là, brusquement. Eveline avait été sur le point de crier: Allez-vous donc tous me laisser tranquille, à la fin, vous autres, les frères, les parents, le prêtre. Etait-elle à ce point la propriété de tous pour qu'on disposât ainsi d'elle-même, de son avenir? En cette 15 enfant aujourd'hui si nerveuse, il restait bien peu de la petite fille enivrée qui, dix jours auparavant, en découvrant la plaine, y avait cru lire que la vie devait être pareillement libre, sans entraves, altière. Trop, trop de choses graves, à demi comprises encore, avaient en peu de 20 temps pénétré son esprit terrifié. Aucune cependant ne l'avait autant secouée que d'apercevoir, au lendemain de la nuit dans les collines, auprès d'une mère épuisée, une petite créature humaine entourée de pierres chauffées, dont la vie paraissait tenir à un fil, au sujet de laquelle

Bobonne elle-même avait soupiré: «Venue avant le temps, est-ce à souhaiter qu'elle vive...» — une petite créature dont la présence ne semblait réjouir personne.

Pauvre enfant qui croyait avoir compris la condition humaine, mais à qui il manquait la clé essentielle, elle gémissait, sa vie intérieure n'était plus que cette passionnée interrogation: «Mais pourquoi, quand ils vous embarrassent, qu'on en a trop déjà, pourquoi encore des enfants?»

Heureusement, il restait à cette petite fille déracinée son amour de la nature... que dire, il avait grandi à devenir une sorte de frémissement presque continuel à la vue de ce qui respire, croît ou meurt sans plainte, en toute beauté.

Dom Charles, d'un bras étiré hors de sa manche, leur indiqua au loin une petite maison posée affreusement seule sur le sol plat et noir. Ils s'en approchaient lentement.

- Pour l'instant, ce seront là vos plus proches voisins. Mais j'attends pour bientôt deux autres familles qui ont des droits de préemption sur des terres plus proches des vôtres. Ainsi...

Il laissa sa phrase se perdre, s'enfuir peut-être hors de lui. En ce pays plus qu'ailleurs, les gens ne finissent

pas leurs phrases, souvent surpris en route par ce qu'elles ont d'inadéquat.

La petite maison dont en l'apercevant on ne pouvait que penser: pourquoi est-elle là? que fait-elle là?... fut dépassée. Le sol s'enfla un peu. Alors surgirent quelques petits bouquets d'arbres groupés de-ci de-là, comme des gens réunis pour échanger de lointaines nouvelles. «Vous avez su qu'un tel... qu'une telle... que les Langelier du Bas-Canada arrivent enfin...»

Pour absorbée qu'elle fût par de déchirantes pensées, Lina n'avait pas perdu son don enchanté de faire causer entre eux les arbres, les animaux; et même, elle s'y adonnait avec plus de joie que jamais, y trouvait presque tout son bonheur à vivre, à présent.

- Oh! enfin des arbres! applaudit François, à son tour, à sa manière vieillie d'adulte. J'avais craint, pour ma femme surtout, confia-t-il à Dom Charles, que le pays en fût privé.

Mais pour lui-même aussi, depuis l'entrée au village, il avait désiré ces compagnons.

- Oh, il y en a, et plus qu'on ne pourrait le penser au premier abord. Si vous en avez vu peu en arrivant, c'est que vos compatriotes sont d'instinct arracheurs d'arbres, en défrichant s'imaginent qu'ils doivent les abattre tous. Mais

du côté où je vous mène, vous verrez, il en reste de fort beaux, intacts. Il me semble même me souvenir d'un très joli petit bois.

- Quelle sorte d'arbres? demanda Bobonne.

5 - Des trembles, des peupliers, peut-être des petits chênes...

Elle écouta cette énumération, laquelle ne comprenait pas ceux des arbres les mieux aimés d'elle, sans marquer d'approbation.

10 - C'est que ma femme a l'oeil habitué aux arbres sévères, l'excusa François: des épinettes, des sapins...

- Appelles-tu le bouleau un arbre sévère? lui jeta-t-elle comme par la tête.

A ce ton vif et emporté, Dom Charles dressa le visage,
15 l'interrogeant d'un regard étonné qu'elle soutint tête haute, sourcil dressé, avec un air de penser: «Tout prêtre que vous êtes, croyez-vous donc tant que cela connaître le coeur humain, et surtout cet état de mariage si compliqué que parfois on y est ensemble comme ennemis?»

20 Les mains entrées et croisées à l'intérieur de ses manches, Dom Charles, pour faire diversion, se prit à leur brosser une sorte de tableau du pays environnant tel qu'il se dessinait à l'heure actuelle, peu peuplé encore mais de groupes humains aux origines les plus diverses. Vers la

montagne Pembina, les Ecossais vivaient éparpillés, gens travailleurs mais assez peu sociables, farouches. Sans aller aussi loin, on trouvait un village fondé par des colons anglais[44], de tous celui qui prospérait peut-être le plus vivement: c'était en ce village qu'il fallait se rendre pour les affaires importantes. Plus au sud, où reprenait, après une interruption, une formation de collines peut-être alliée à la chaînette de la montagne Pembina, des Flamands[45], robustes et travailleurs, prenaient pied. Ailleurs, on rencontrait des gens d'ascendance allemande[46], quelques Bavarois. Bien entendu, il restait aussi des naturels du pays, des Indiens Saulteux surtout, cantonnés en leurs réserves, ni hostiles ni très liants.

Tous écoutaient ces explications avec intérêt, mais nul avec autant de flamme sans doute que Majorique, devenu soudain tout oreilles et dont les yeux fixés devant lui embrassaient tout de cette espèce humaine, merveilleusement variée, se voyant déjà chez les Saulteux, dansant avec eux la danse du calumet, puis chez les Flamands, y buvant leur bière, puis chez les Bavarois, un soir de noces peut-être...

Dom Charles en vint à parler d'eux, des colons issus de France, Canadiens français, ou émigrés de fraîche date, et qui auraient, pour préserver leurs traditions en dépit de tant d'influences diverses, à se serrer étroitement, mais

surtout à se grandir. Pour l'instant, ce qui leur manquait le plus, c'était un personnel enseignant de formation française et chrétienne. Ainsi, peu à peu, en revint-il au sujet abordé dès le début.

5 - Vous plairait-il, demanda-t-il à brûle-pourpoint à Eveline, de vous préparer à devenir institutrice?

- J'ai un peu songé à cela pour elle, dit François avec une certaine fierté, mais on n'en est pas encore là. Tant d'autres choses pressent peut-être davantage.

10 - Aucune autant que celle-là, dit Dom Charles avec autorité. Peut-être même, continua-t-il, plongeant le regard dans les yeux d'Eveline, vous sentez-vous attirée par la vie religieuse.

- La vie religieuse?

15 Son père vint à son secours, quelque peu offensé au reste par l'insistance de Dom Charles.

- Ma fille est encore jeune pour penser à ces choses.

- Oui, jeune, acquiesça Dom Charles, comme s'il ne s'adressait plus qu'à elle, la distinguait à travers les

20 autres avec une tendresse perspicace, mais c'est à cet âge que s'éveillent les grands sentiments, l'appel de la vocation, que Dieu parle le mieux à l'âme. Après, trop de bruit nous empêche de l'entendre nous parler en secret.

Il parla alors de la perfection de la vie religieuse qui consiste à embrasser l'essentiel de la vie, négligeant d'accorder plus que nécessaire à ce qui est passager, transitoire, incapable de satisfaire longtemps les aspirations de l'âme.

Et l'écoutant, Eveline se sentait un peu à plaindre, un peu à dédaigner parce qu'elle ne reconnaissait pas en elle d'appel pour cette vie qu'il découvrait supérieure, et celle qui lui restait lui semblait devoir être grise comme sous un jour de pluie. Mais, même entrevue sous cette lueur de gris, elle aimait trop la nature pour pouvoir y renoncer.

Alors, pour ramener la conversation à moins grave, François prit un ton plaisant:

- Ma fille a un petit caractère indépendant. Faut pas lui demander trop de discipline.

- L'indépendance! dit Dom Charles. Il n'y a d'indépendance que dans le Seigneur!

Mais, dès lors, il se laissa aller à parler plutôt, si l'on veut, du monde sous son aspect géographique. Ce fut passionnant.

Cette région entière, presque tout le Manitoba, après les époques glaciaires, avait dû être sous l'eau; en fait, une mer, véritablement une mer intérieure couvrait alors la plaine creusée comme une cuvette depuis le bouclier

précambrien et quelques frontières éloignées, aux Etats-Unis. En quelques millions d'années, l'eau peu à peu s'était retirée, des points les plus hauts d'abord, laissant paraître un fond vaseux, enrichi des limons les plus riches. Quelques autres millions d'années écoulés, de la mer d'autrefois il ne restait plus que les grands lacs du Manitoba au nord de Winnipeg: les lacs Winnipeg, Manitoba et Winnipegosis. En cette région on trouvait de curieux fossiles, restes d'animaux préhistoriques. Ah! si cette plaine savait parler, quels prodiges ne raconterait-elle pas, de quelles mystérieuses étapes de la création n'avait-elle pas été le témoin?

Eveline s'enthousiasmait à cette vision du monde. Ainsi la plaine avait été eau d'abord, eau à l'infini. C'était peut-être cela qui avait donné à certains vents, certains jours, un ton de petite pluie fine et mélancolique. La plaine avait été mer, puis terre, quelle merveilleuse destinée! «Vieille, vieille plaine, lui dit-elle en chaude amitié, te souviens-tu d'avoir été vase et boue quand tu es sèche, sèche comme un caillou prêt à se fendre.»

Tout ce temps, ils avaient avancé à petit train régulier et se trouvaient maintenant plus qu'à moitié du chemin.

- Alors, au sec enfin, la plaine, raconta Dom Charles, se couvrit d'un bout à l'autre d'une haute herbe que j'imagine d'un vert incomparable. Les premiers animaux à y paître, nous ne les connaissons que d'après des reconstitutions de squelettes, des fossiles. Mais vint, enfin, le tour des bisons en hordes incalculables. D'immenses hordes, de cent mille têtes parfois, se déplaçaient à travers l'océan vert.

Ils virent ce spectacle, en devinrent silencieux.

- Puis l'homme enfin. D'abord des Peaux-Rouges, puis les premiers Blancs: La Vérendrye et une héroïque petite troupe dont plusieurs furent massacrés par les Sioux[47]. Enfin, les colonisateurs: l'heure la plus humble, mais aussi la plus glorieuse au fond.

- Et nous voici, enchaîna François tout ému, sur le point de trouver notre place préparée pour nous depuis ces siècles.

Ce résumé fait par Dom Charles de l'histoire de la terre l'avait soulevé, lui faisant voir ses projets pour ce qu'ils avaient été peut-être, plus hauts que lui-même, inconnus de lui-même.

Le sol, devant eux, de mieux en mieux roulait.

Maintenant, peut-être à cause de ce qu'avait dit Dom Charles, on croyait voir la trace de vagues qui avaient à leur image un peu creusé la terre.

Ils descendirent une sorte de petite combe dont la pente leur cacha le soleil. Ils remontèrent, et aperçurent une immense échappée de pays, toute de terre noire, sans parure aucune, un ample mouvement un peu ascendant de terre qui partait et s'en allait tout d'un trait s'épauler au bord du ciel. Ce bleu et ce noir ainsi joints frappèrent François au vif. Ce mouvement de la terre lui plaisait, assez ondulé pour que ce ne fût pas ici monotone, et cependant assez souple pour ne pas gêner le travail des bêtes et des hommes — et demain sans doute des machines, car déjà François y pensait. Dans cet océan de terre noire apparaissaient de plus en plus fréquemment les petites îles rondes que formaient les arbres assemblés.

- Voilà, voilà! dit Dom Charles, avec quelque excitation, leur indiquant sur la gauche les terres déployées. Nous arrivons chez vous. A partir d'ici, ce que vous voyez, ce sont les terres de la Couronne où vous pourrez faire votre choix. Evidemment, vous pouvez aller voir ailleurs, plus loin, avant de le fixer. Mais, à mon avis, ces terres-ci sont les plus avantageuses, d'un sol riche, point trop éloignées des villages; en outre, vous

avez ici la possibilité de prendre en concession deux sections adjacentes, ce qui est sans doute votre but, dit-il à François, l'une pour votre fils, l'autre pour vous-même.

La piste s'arrêtait là où ils étaient parvenus. Une faible trace de roues continuait peut-être un peu plus loin, à peine discernable sur le sol. Le chariot s'y engagea. Le sol ne cédait pas trop sous le poids de l'équipage. A rouler ainsi dans l'immensité, sans plus de chemin, eux-mêmes y marquant une première empreinte, ils étaient profondément affectés.

Dom Charles désigna un point sur la gauche.

- Ce doit être ici à peu près votre ligne de section que vous devrez vérifier, puis marquer d'un piquet pour l'enregistrement au Bureau des terres.

Tous descendirent du chariot. Trop longtemps assis, immobiles, les reins endoloris, François et Bobonne partirent un peu courbés, ne retrouvant qu'après un petit temps leur démarche habituelle. Ils franchirent une petite dépression boueuse, remontèrent, et se penchèrent pour cueillir à leurs pieds une pincée de terre. En l'égrenant, ils se regardèrent l'un l'autre, silencieux.

Clément avait pris sa course pour s'en aller reconnaître à un quart de mille franc ouest le quart de section jouxtant celui-ci. Jérôme aussi avait pris entre ses

mains un peu de cette fameuse terre à blé qu'il examinait, les sourcils ramassés, le front tendu, avec une concentration laissant voir quelle serait la passion dominante en cette vie. Quant à Majorique, petit bonhomme toujours libre en quelque endroit que ce fût, il avisait au hasard, les mains aux poches, sifflotant un petit air gai. Dom Charles, pour ne pas les gêner les uns et les autres, était remonté dans le chariot, s'appliquait à lire son bréviaire. Eveline, prenant Joachim par la main, partit à la suite des parents.

- C'est tout à nous autres? demanda le petit garçon.

Depuis quelques jours, déçue des adultes, de leurs demi-explications, de ce que la vie à travers eux paraissait terne, difficile, elle avait reporté sur son petit frère, souvent indocile, assez gâté par sa mère, une soudaine affection, à vrai dire presque tyrannique. Ça avait été comme si elle ne découvrait qu'à l'instant ce beau petit garçon si frais, si vivant, avec les pommes rouges de ses joues, son toupet de cheveux plats sur le front, cette ressemblance attendrissante avec elle-même, autrefois. Elle s'était mise à le vouloir propre, bien élevé, et surtout attaché à elle d'une manière indéfectible, admettant le moins de partage possible avec les autres. Il serait tout pour elle, elle tout pour lui; ainsi aurait-elle sa raison

de vivre. Depuis lors, elle le lavait, lui frottait les joues au savon fort, le peignait sans cesse. Et pour l'instant, encore sous le coup de l'étonnement de se voir l'objet d'une tendresse si soudaine, le jeune Joachim ne se
5 montrait pas encore trop rétif.

- Oui, dit-elle, la gorge crispée, en un si vif émoi qu'elle avait envie de pleurer. C'est à nous, tout est à nous, Joachim.

Soudain, tout ce qu'on lui avait dit de la plaine, de
10 son ancienneté, de la patiente création du monde, gonflait son âme d'un grand désir douloureux de perfectionnement, de préparation à ce qu'elle-même deviendrait. Libre, la plaine qui chantait la liberté, louait plus encore le courage, l'effort, de partir de bon pied pour un but lointain
15 difficile. Qu'est-ce que ce serait? Qu'est-ce que ce serait? D'attente, elle avait le souffle court, l'âme comme tout au bord des yeux.

Au loin déjà, François et Céline marchaient côte à côte. C'était peu souvent qu'on les avait vus marcher
20 ensemble, si ce n'est dans la maison ou autour, mais en ce cas, l'un derrière l'autre habituellement. Et voici qu'ils allaient du même pas un peu lourd, accordé, enfonçant le pied dans la terre meuble pour l'en retirer d'un mouvement presque pareil, comme si c'eût été le même corps qui eût

accompli le même effort. L'image qui en resta à Eveline fut celle de vies humaines aussi bien attelées qu'une paire d'animaux habitués au harnais, au joug, à la captivité; deux grandes bêtes qui tiraient ensemble, quel que fût leur désir de s'évader l'une de l'autre, quelles que fussent les prairies que chacun pour soi eût le désir d'explorer et de connaître. Elle eut comme une vague perception de ce que l'homme et la femme enchaînés dans le mariage perdent d'eux-mêmes, sacrifient l'un à l'autre de liberté, remâchent parfois de revendications — et jamais plus ils ne sauront ce que c'est que d'être une enfant libre qui plaint le vieux couple attelé.

Céline et François, atteignant une petite arête de terre noire, un instant se détachèrent nettement sur le bord du ciel, puis commencèrent à descendre l'autre versant, furent perdus de vue. Avec Joachim, Eveline à son tour gravit la petite pente, atteignit la longue arête traversant le pays en sa longueur. Ils découvrirent le délicieux tableau que contemplaient justement le père et la mère.

C'était un petit tertre joliment arrondi, sans doute le plus haut point de ce quart de section. Comme s'il prenait là sa source, son élan, sa beauté, le terrain s'en écoulait de chaque côté en gracieux mouvements. Cette petite éminence qui devait commander une belle vue s'ornait au reste de

quelques arbres qui commençaient à verdir. Une dizaine environ, ils dessinaient au sommet de la butte un cercle bienveillant.

Les paupières de François avaient battu en voyant, sise comme un trône en la plaine, cette douce petite colline aimable. Mais il se gardait d'influer sur la décision de Bobonne.

Elle, silencieuse, regardait à droite, à gauche, pour ramener malgré tout les yeux vers ce petit promontoire érigé en belvédère au-dessus de lieues et lieues de pays.

Alors accourut Majorique, essoufflé, exubérant, avec une nouvelle comme toujours à partager:

- Vous ne savez pas! Ce que j'ai découvert! Imaginez ça: un petit lac. Un beau petit lac. Et je pense, en-dedans de nos lignes.

- Un lac?

François éprouva sur-le-champ, moins peut-être de la joie qu'un vif soulagement. Un paysage rien que de terre, si beau fût-il, il en convenait à présent, l'eût laissé quelque peu sur sa faim. L'eau, sa présence plus légère, plus printanière encore que celle du sol, avait été tissée, sans qu'il l'eût tout à fait compris, à ses espérances d'avenir.

- Un petit lac, reprit-il. Et voilà qui sera d'un grand avantage pour abreuver nos animaux et aussi pour la beauté.

En route, ayant, surtout aux environs de Carman, aperçu des troupeaux de bonne race, et appris qu'il s'agissait d'ayrshire, animaux qui tout à coup lui avaient fait envie, il avait entrevu qu'il pourrait peut-être combiner avec la culture du blé l'élevage de quelques bonnes bêtes, commençant en tout petit, bien entendu. Et voici que son dessein recevait comme une approbation par cette nouvelle d'eau vive.

- Allons voir cela. Tu viens? demanda-t-il à Bobonne.

- Non, allez, je reste. Je vous attends ici.

Ils prirent leur élan, aidés par une pente aisée. Ils approchèrent la ligne d'un petit bois; les arbres étaient adultes la plupart, quoique assez maigrelets; visiblement, ils n'atteignaient pas ici la taille des arbres de l'Est. Autre climat, autre sorte de vigueur sans doute; on devait s'y faire. Ils entrèrent dans ce petit bois malgré tout assez bien garni. Aussitôt les enveloppa la petite assemblée chuchotante. Ils s'immobilisèrent.

Frappée par les rayons du soleil couchant, une belle eau claire dormait là, enserrée par les arbres. Un lac? A peine cela, sans doute, et pourtant! A la longue, et quand leur oreille se fut faite au murmure caressant des petits trembles, ils purent recueillir un autre bruit: un clapotement d'eau, léger, léger. Ce petit lac faisait de son

mieux pour imiter sur ses bords la voix d'un grand lac. On saisit même à sa surface un faible frisson de vie lui venant peut-être de quelque source cachée au fond de ses eaux; ou peut-être ne répondait-il qu'à un peu de vent glissant sur lui. Il était d'un ovale parfait, un peu plus long que large.

Quelle bénédiction que cette eau, se disait François. Il songeait à ce que leur avait relaté Dom Charles, ses grandes images de commencement du monde lui plaisant.

- Ah, sans doute, dit-il, ceci est une tasse, une goutte, quelque petit reliquat de ces grandes eaux d'autrefois qui couvraient le pays entier, la vaste mer dont nous a parlé Dom Charles. Et le soleil vorace a dû boire ici, chaque été, une énorme quantité d'eau, jusqu'à sécheresse. Même ce petit lac nous ne l'aurons peut-être pas toujours. Il fut peut-être grand lac qui achève sa vie. Il faudra en profiter, Eveline, tant que nous l'aurons...

Oh, c'était bien son idée et même de le ménager, s'il fallait, tant il lui paraissait dans sa beauté menacé, émouvant et tendre.

- Ce sera si commode pour les animaux, disait François.

Il voyait ses bêtes de race, devenues une dizaine, sous leurs gros pieds pesants faisant craquer les branches, entrer chercher ici la fraîcheur au plus fort des secs étés.

Il voyait Bobonne, lorsqu'elle aurait à faire blanchir son linge, venant le rincer à l'eau claire pour l'étendre ensuite à sécher de branche en branche. Il pensait à construire pour les enfants une barque à fond plat; peut-être un petit débarcadère qui s'avancerait d'un pied ou deux dans l'eau.

Le faible, très faible bruit de succion sur le bord sableux guidait, organisait presque à son insu la rêverie de François.

Majorique, parti à la course accomplir le tour du lac, fut presque en face d'eux sur la rive opposée. Il saluait de la main, cria:

- C'est encore plus beau de ce côté-ci.

La voix de l'enfant paraissait proche à François; cependant il ne le distinguait pas.

- Où se cache-t-il donc, ce petit fou?

- Mais tu ne le vois pas? Il est en plein devant, dit Lina riant aux singeries de Majorique.

Cela était arrivé tant de fois déjà: elle disait distinguer parfaitement des choses que ses yeux à lui n'apercevaient même pas. Longtemps, il s'était dit: «Cette Lina, ça vous en a des yeux de chat...» Puis, depuis peu, il avait commencé de s'apercevoir que c'étaient les siens qui faisaient défaut. Alors, tout près du lac, brouillé tout à

coup à ses yeux, il reçut l'avertissement déjà entendu, il est vrai, et repoussé: son père, à soixante ans, était devenu aveugle. Cette maladie des yeux était-elle, comme les rêves, comme la beauté du visage, certains sourires, transmissible elle aussi? Un long frisson le secoua. Peu à peu, cependant, après avoir fermé les yeux, pour les reposer de l'éblouissement du soleil sur l'eau, il recommença de revoir les arbres, puis la petite descente de sable vers le lac. Mais son âme restait tout agitée du sentiment que, quoi qu'il arrivât, le temps lui était mesuré, infiniment court, au regard de ses projets — et n'était-ce pas pour cela au reste qu'il en avait tant?

Eveline, partie explorer ce côté du lac, découvrait elle aussi une petite plage sablonneuse bornée par trois pierres blanchies pouvant servir de sièges; de petites anses, — le bord du lac, à le suivre de près, se montrait finement découpé; même une île, une île minuscule, cependant y vivait un jeune tremble solitaire mêlant le claquement de ses feuilles naissantes au faible battement de l'eau. Une merveille, ce lac! Comme son coeur s'agrandissait pour l'accueillir en plus de tout ce qu'elle aimait déjà, il lui sembla voir sur la petite île le cher enfant de la caravane écossaise qui l'y attendait comme à un secret rendez-vous. Il en était ainsi depuis qu'elle l'avait rencontré; était-

elle devant un spectacle nouveau, en avait-elle le coeur étreint, et aussitôt revenaient en elle le nom et le visage de Donald McGillivray, comme s'il ne devait jamais cesser d'être lié pour elle à ce qu'il y a d'adorable dans le monde.

Alors se forma en elle le désir de bien faire, à cause de lui — le premier, le plus touchant effet de l'amour et qu'elle ressentait longtemps en avance de tout ce que le sentiment lui apprendrait.

Elle accourut vers son père, pour se pendre à son bras et se hâter de déverser en lui sa résolution afin de ne plus pouvoir après se dédire:

- Le père, dit-elle, c'est vrai, cela me coûte gros, ça me fend le coeur, mais si tu veux encore, c'est vrai, j'irai au couvent.

- Le couvent? Ah oui... s'il y a moyen...

Mais ce ton distrait céda à la manière plaisante qu'il avait toujours avec elle.

- Et quoi, et qui tout d'un coup t'a inspirée? Le couvent! Parles-tu de celui des Soeurs Grises qui, hier, te faisait tant peur? Ou des idées de Dom Charles?

- Ah, si les soeurs françaises arrivaient, me semble que je les aimerais. Me semble qu'avec elles j'apprendrais bien.

- Et surtout, tu resterais près de nous. Mais j'ai peur, dit-il, que les projets de Dom Charles ne soient pas pour demain.

- Alors, c'est à l'autre couvent que j'irai, dit-elle, le visage comme réduit sous l'effet de la violence qu'elle s'imposait.

Il la caressa d'un tendre regard approbateur.

Ô chère enfant de son coeur, combien il l'aimait, combien aussi, trop pareille à lui-même, elle le faisait souffrir. N'était-il pas, tout homme qu'il fût, à la place de cette petite femme-enfant, souffrant à sa place ce qu'elle aurait à souffrir de l'amour de chair, déçu de ce qui la décevrait, désenchanté de ce qui la désenchanterait, tâchant de percevoir, d'imaginer ce que demande un coeur de femme à l'amour. Lequel était donc le plus bouleversant, se demanda-t-il; en son enfant se reconnaître à ce point que l'on peut avoir l'impression de reprendre avec cette vie sa propre vie, courir aux mêmes désillusions; ou bien, en un autre de ses enfants n'apercevoir rien, rien de soi. Il pensait à Clément, à sa nature profiteuse de rapace. Comment peut-il naître de parents le contraire d'eux? Il sondait là une des énigmes de la vie, il le savait, avait désir de s'en détourner, ne le pouvait pas, attiré par le mystère poignant de l'hérédité.

Sans doute, se dit-il, les enfants ne sont pas faits avec assez d'amour; voilà pourquoi ils sont imparfaits et parfois même nos ennemis.

Ses sens presque apaisés maintenant et les contenant sans trop de peine par égard pour sa femme sur le retour, François ne regardait plus du même oeil sa jeune passion d'autrefois. Au reste, par le fait même du mariage peut-être, cette passion ne devenait-elle pas trop vite habitude, et l'habitude elle-même besoin d'allégement physique encore plus que désir d'amour. D'un simple besoin physique assouvi, ainsi, n'est-ce pas, naissaient la plupart des humains. Parfois y manquait même pour ainsi dire le consentement de la mère, et toute harmonie et même l'amitié.

Il parut à François qu'il contemplait la cause du grand malaise humain, pourquoi la vie humaine en définitive était essentiellement triste, si peu d'êtres humains étant conçus et faits dans l'amour.

Ce jour viendra-t-il, se demandait François, où l'homme et la femme s'aimeront sur un plan d'égalité parfaite, fraternelle et douce. Quand l'amour sera parfait, croyait-il entrevoir, alors sera parfaite la race humaine.

Mais qu'avait-il à rêver ainsi hors de tout propos, au bord d'un petit lac qui s'assombrissait, alors que le réclamaient tant de tâches précises et urgentes.

C'est que peut-être pour agir, il lui fallait un but plus que personnel.

Au fond, il ne savait plus trop pourquoi l'avait pris, comme vent de folie, ce désir de l'Ouest, ce qui l'avait contraint au voyage, ce qu'il était venu chercher, ce qui lui manquait encore, toujours peut-être lui manquerait... Ses yeux retrouvèrent Eveline, lui sourirent avec une sorte de tendresse apitoyée. Sans doute était-ce pour elle, à cause d'elle, qu'il lui fallait à tout prix un amour meilleur, un monde meilleur.

- Allons, allons, dit-il se secouant hors de sa nostalgie. Il est temps d'aller retrouver ta mère.

Tout au long du chemin, il leur fit d'elle les plus grands éloges. Il ne fallait pas, dit-il, s'arrêter aux petites aspérités de sa nature. Le vrai était qu'elle vieillissait, perdait parfois patience, qu'il y aurait lieu de la soutenir le plus possible dans l'immense tâche à entreprendre... «mais avec l'air de rien, parce qu'elle était fière... avec l'air de rien...»

Si bien qu'ému à la fin, le petit Joachim, rompu de fatigue à tirer ses pieds de la terre grasse, et craignant peut-être de ne plus retrouver sa mère, se mit à lancer des appels:

- Môman! Môman!

Ils la retrouvèrent en haut du petit tertre, parmi les arbres accueillants.

Vieil oiseau sédentaire en robe grise, les cheveux lustrés, elle avait élu l'endroit de la demeure, aux quatre
5 points cardinaux exposé.

- Là, dit-elle, indiquant du menton une sorte de rond-point où venait s'assoupir le vent.

Et déjà, autour, on aurait dit que commençaient de s'apprivoiser les libres espaces.

INTERLUDE

ou

La photographie de famille[48]

Cinq ans plus tard[49], par une belle après-midi de juillet, le long de la piste de jadis, maintenant une route assez bien fréquentée, venait, en une voiture à coffre, au pas d'un cheval tacheté, un homme dont les yeux se portaient
5 avec insistance sur cette concession où, naguère, droit arrivés du Québec, s'étaient en groupe portés les Langelier, et qui, à présent, était leur propriété dûment enregistrée, augmentée au reste de deux autres quarts de section pris au nom de Nicolas et de Jérôme, cela faisant donc pour cette
10 seule famille un plein mille carré de terre en bonne partie déjà cultivée, ensemencée, propre et très belle à voir.

Mais le petit tertre? Qu'en était-il? Ah, vraiment, rien que pour le coup d'oeil, il eût valu la peine de retourner par là, ces cinq années écoulées. Je[50] n'ai jamais
15 vu l'endroit en ces temps d'alors — je n'en ai qu'entendu parler — mais ainsi, par l'imagination je l'ai bien vu, au contraire, et maintes fois m'en suis émerveillée. Qui dira quelle est en cette vie l'oeuvre la plus éclatante: à tout renoncer pour se mieux libérer, comme certains en cette
20 famille Langelier le firent; de plus en plus se détacher? Ou bien s'établir sur cette terre avec un tel soin de permanence, de beauté et d'harmonie qu'avoir à la quitter un jour doit paraître monstrueux et déchirant? Qui sait! Sans

doute l'une ou l'autre manières de vivre sont-elles également héroïques.

Sur le petit tertre — nous dirions aujourd'hui: le bluff — s'élevait la maison. Pour plaire à sa femme, François l'avait coiffée du grand toit en pente, avec fenêtres en mansardes, qui, venu autrefois de France, avait régné dans le Bas-Canada. Mais il avait voulu sa maison mieux éclairée que ne l'étaient en général ces vieilles habitations rurales et, au rez-de-chaussée, avait ouvert la sienne, toute grande, par de nombreuses fenêtres, à la lumière du levant. Ensuite, séduit par cette mode de l'Ouest, il l'avait entourée sur le devant et les côtés d'une large et belle galerie à balustrade, sur laquelle, par les soirs d'été, la famille entière, chacun en sa chaise berceuse, se balançait en regardant rouler et venir jusqu'à eux ce vaste mouvement du pays ondulant. Devant la maison, aboutissait à un rond-point leur petite route privée les reliant, à près d'un quart de mille, au chemin de section.

A gauche, c'était le potager où alternaient avec les légumes de petits carrés de fleurs et qu'envahissaient à certaines heures, plus fortes que toutes, les odeurs du cumin et de l'aneth qu'y avait fait reprendre Céline. On entrait dans ce petit jardin clôturé en passant une barrière de treillis léger, un peu gémissante sur ses gonds. La

maison, depuis peu peinte en blanc, était toute fraîche d'allure sous son toit vert forêt. Tout autour, des arbres murmuraient constamment; à ceux d'ici François avait tenté de joindre quelques épinettes qu'il était allé prendre Dieu sait où, très au loin sans doute, mais le sol trop riche ne leur convenait pas, et, en tout ce domaine, seuls dépérissaient, tristes à voir, ces petits conifères transplantés contre leur gré.

Dans les bas de la ferme, on pouvait voir paître tout en se rapprochant invinciblement de l'eau quelques belles bêtes de race ayrshire et d'autres plus ordinaires. Et il y avait encore, près de l'habitation, un puits à margelle de pierre des champs qui devenait à certains moments un banc, François aimant venir s'y asseoir, à la tombée du jour. Un sentier avait été frayé pour descendre commodément au lac dont les bords propres et dégagés de toute broussaille formaient autour de cette eau limpide comme l'arrondi d'une coupe fine. Il ne tarissait pas, n'en donnait pas encore signe, alors pourtant qu'ailleurs dans le pays, se desséchaient criques, mares et même d'autres petits lacs presque aussi grands que celui-ci. C'était là une sorte de miracle.

Or, presque tout ce mille carré de terre, sauf quelques planches en avoine, luzerne ou mil, était semé en blé. On en

cultivait en ces temps-là une espèce haute sur tige, plus vulnérable que celles d'aujourd'hui à l'affreuse maladie de la rouille, mais combien belle! Ces terres en blé de François joignaient les terres en blé de Clément, et celles-
5 ci en rejoignaient d'autres, si bien que, de la galerie, par les soirs de fin d'été, l'on pouvait voir, coulant sans interruption jusqu'au lointain et inclinée dans le sens du vent, une masse sans pareille et à l'infini de céréales blondes, flexibles et hélas! incroyablement fragiles. Y
10 entrant, Joachim, qui avait pourtant beaucoup grandi, y disparaissait au regard, et il aimait ainsi se dissimuler ou encore jouer à la cachette dans les blés avec le chien Tamme. Mais dans les derniers temps de cette beauté des épis en plein vent balancés, on ne vivait plus pour ainsi dire, à
15 force de craindre pour le blé. Cependant n'avait-on pas toujours craint pour lui, le danger de la rouille évité, celui des sauterelles envahissantes, et celui-ci dépassé, la menace des tornades du Manitoba en un instant survenant pour tout arracher. Au bout de tout cela, et jusqu'à la dernière
20 minute, restaient à redouter les subits orages de pluie cinglante ou de grêle qui pouvaient en cinq minutes coucher au sol, piétiner et battre sans merci les hautes tiges frémissantes.

Cependant les récoltes de François avaient presque toujours jusqu'ici échappé aux plus terribles de ces calamités. Plein de courage, il achevait vers ce temps la construction de bâtiments modernes devant remplacer les abris temporaires pour le bétail, le foin et les légumes. A la mode de l'Ouest, il avait construit un de ces grands silos, sortes de tours absolument étanches où engranger les céréales au sec. Et même, en ceci bien avant de son temps, il contemplait[51] d'amener l'eau du puits dans la maison. Il contemplait aussi — mais que de choses ne contemplait-il pas, dix projets nouveaux surgissant pour un qui était accompli! A qui entend chaque jour l'avertissement que le temps lui est mesuré, qu'il est tard, comment agir, que faire? Ou bien cesser le travail, la peine et l'effort; ou bien se hâter terriblement contre ce temps si court de la vie? Cette dernière manière était celle de François. Et voilà ce qu'avait accompli en quelques années seulement cet homme devenu maigrelet, nerveux, hâtif et aussi cette femme, sa compagne vieillissante, pressée de même par la lassitude des ans.

Mais, pour en revenir à cet homme qui, aujourd'hui, derrière son cheval tacheté, naviguait, la tête seulement visible par-dessus les moissons et s'en venant apparemment, de ce pas, vers la ferme des Langelier, Bobonne, sortie un

instant sur la galerie, aperçut, engagée en leur chemin particulier, cette singulière voiture à coffre, — comme on en voyait pourtant assez souvent en ce temps-là — de colporteurs ou de marchands ambulants qui parcouraient la
5 région, de ferme en ferme offrant à vendre des épices et des cotonnades à l'aune, des remèdes pour les chevaux aussi bien que pour les gens, et encore des bricoles, «toute une pacotille» au dire de Bobonne, laquelle avait pour ces métiers d'errants et de solliciteurs souvent agressifs un
10 souverain mépris.

Néanmoins, c'était de cette manière que Clément avait commencé sa vie de commerçant, et il avait dû y faire d'assez bons bénéfices, puisque prêt, lorsqu'il avait abandonné le porte-à-porte, à s'associer en affaires avec un
15 important négociant de la région, dont il venait tout juste de se dissocier, pour l'instant de retour à la maison, mais déjà méditant quelque nouveau projet d'enrichissement rapide et qui devait bien s'annoncer dans sa tête, car à tout moment, on l'entendait rire au milieu de ses pensées
20 secrètes, et quelques mots parfois lui échappant: «Je l'ai; j'ai la combine.»

Ainsi donc, malgré les prédictions de leur mère, ils se trouvaient tous encore à la maison, ces singuliers enfants de Bobonne et de François, tous, sauf le «beau Majorique».

Mais celui-là, le retiendrait-on jamais? Peu après leur arrivée, déjà il se lançait dans ses «trottes». Parti un bon jour à pied, soi-disant pour aller au village, il n'en était revenu que trois semaines plus tard, ayant poussé jusqu'à Roseisle au centre des petites collines naguère traversées et là, comme il le disait, connu «toutes sortes de monde, plus curieux les uns que les autres». Une fois il fut six mois au loin sans donner de nouvelles. Que faire? Mettre la police à ses trousses? Qu'est-ce que ça donnerait? s'était demandé Bobonne. Garde-t-on un merle? Et quand il a de plus dans les veines du sang d'anciens coureurs de bois? Mais s'il n'y avait eu que l'appétit du monde chez Majorique. Hélas, aux yeux de ses fiers parents, il y avait pire, et c'était de s'improviser, comme il le faisait pour subsister, gagner quelque argent, selon les besoins de chaque endroit où il passait, ici menuisier, là peintre en bâtiment, ailleurs encore horloger, et, partout, les parents s'en doutaient bien, jetant de la poudre aux yeux, se vantant, pour déguerpir au moment où ses soi-disant talents étaient mis à jour par quelque grosse maladresse.

Puis il avait gagné Winnipeg d'où il leur avait envoyé une carte postale, disant, le petit effronté: «Je suis bien. La roue tourne. Je vois le monde. J'apprends. Je m'instruis. Qui sait, si, après tout, ce n'est pas moi qui tournerais le

mieux!» Depuis, aucune nouvelle. En un an, pas un mot à père et mère. Un renégat ni plus ni moins. Bobonne agitait ses pensées, debout sur la galerie, et n'en était pas rendue de meilleure humeur envers ce colporteur ou marchand de pacotille, lequel arrivait justement au bas des marches, devant la maison.

Haut, elle lui cria:

- Ce n'est pas la peine, monsieur, de défaire vos ballots. Je n'ai besoin de rien et n'achèterai pas.

L'homme n'en sauta pas moins vivement de son siège et s'en fut à l'arrière de sa voiture commencer à en tirer toutes sortes d'objets étranges.

Il était couvert d'un chapeau noir à larges bords, un homme un peu voûté, assez vieux sans doute, une barbe en pointe sur la poitrine, vêtu de noir, les yeux à l'abri de verres sombres.

De nouveau Bobonne l'avertit:

- Vous vous mettez en frais pour rien. Je vous le répète, je n'achèterai pas.

- Mais, ma bonne dame, dit alors l'homme en portant la main au bord de son chapeau, pourquoi tant d'hostilité: je n'ai rien à acheter, je n'ai non plus rien à vendre.

- Mais alors! dit-elle, et elle fut bien prête de lui demander ce qu'il venait en ce cas ici chercher.

Il s'inclina devant elle, se présenta:

- Jérémiah Bellavance, tout en prenant dans son gousset une carte aux coins dorés qu'il lui tendit et où Céline lut effectivement: Jérémiah Bellavance, photographe. Spécialités: Noces, Réunions, Familles, Portraits de tous Genres... Tout ceci apparemment répété en anglais sur plusieurs autres lignes de la carte.

- Ainsi, c'est vous! fit-elle.

On avait eu vent d'un curieux personnage parcourant des régions plus éloignées pour se rapprocher peu à peu de Saint-Léonard, tout en s'arrêtant de ferme en ferme y photographier les gens et qui y réussissait assez bien, selon les nouvelles, quoiqu'il parût réussir encore mieux peut-être à confesser les âmes, ou, du moins, à les faire abondamment parler de leurs voisins, en sorte que, arrivant en telle ou telle maison, déjà il semblait extrêmement bien renseigné sur ceux qui l'habitaient. Tout cela, bien entendu, causant une assez grande stupeur, car, si les gens se permettaient volontiers d'en dire long sur leurs voisins, ils ne s'imaginaient sans doute pas qu'on pût en faire autant à leur sujet et avec autant de légèreté.

- Ainsi, reprit Céline, c'est donc vous, à ce que l'on entend dire, qui bavardez et colportez tant de bavardages.

- Madame, dit-il avec dignité et selon toute apparence assez vexé, je suis loin de bavarder, comme vous paraissez le croire. Il est curieux de constater, dit-il, que les gens, eux-mêmes bavards, lorsqu'ils ont imprudemment déversé leurs racontars dans l'oreille de celui qui passe et n'a fait qu'écouter, ensuite l'accusent de leur propre manque de retenue. Mais ainsi va la nature humaine; on ne la changera pas en un jour.

Ces étranges paroles firent réfléchir Bobonne. Il y avait du vrai en cela. Du reste, elle avait grande envie d'une photographie de sa famille avant, pensait-elle, que tous s'éparpillent. Or, ils étaient tous à la maison aujourd'hui, sauf Majorique, mais celui-là y serait-il jamais en même temps que les autres?

- Vous posez donc en portrait? dit-elle, se donnant l'air d'hésiter encore.

- C'est là mon métier, dit-il, je n'en ai point d'autre.

- Est-ce que vos portraits sont ressemblants? demanda-t-elle.

Il eut un geste des bras trahissant un amour-propre offensé, le sentiment de l'artiste dont le talent est mis en doute, puis prit le parti de rire.

- Madame, vous pensez bien que c'est là mon premier souci: obtenir la ressemblance. Voulez-vous voir de mes portraits pour vous en convaincre?

- Ce n'est pas nécessaire, dit Bobonne.

Elle avait entendu dire que les voisins étaient assez contents des leurs. Du reste, au fond de cette campagne, on ne pouvait se montrer trop difficile.

Sur ce, le photographe se mit à dresser un de ces encombrants appareils photographiques d'autrefois, un haut trépied fragile et fort élevé, sur lequel il posa une grande boîte noire. Il en partait un fil muni d'une poire.

- Hé là! hé là! tout bon, l'ami, dit Bobonne. Je n'ai pas encore donné mon consentement. C'est que vous arrivez à une drôle d'heure et en des temps très occupés. Mes hommes sont aux champs; les travaux pressent; je ne sais pas s'ils consentiront à tout laisser en plein milieu du jour pour venir poser. Oui, vous choisissez une heure peu commode, vraiment.

Là-dessus se redressa assez vivement Jérémiah Bellavance, de nouveau piqué. On voyait que c'était un homme de nature assez susceptible, prompt à prendre en mauvaise part la moindre remarque.

- Pensez-vous, dit-il, que je puisse arriver en chaque maison à l'heure qui convient le mieux à tous? Mettez-vous à

ma place, offrit-il. Mon territoire est grand à couvrir. Au reste, pour plaire aux gens, ne faudrait-il pas que je sois partout à la fois et à la même heure, c'est-à-dire presque à la nuit, au moment où ils ont terminé leur journée de travail. Et en ce cas, comment ferais-je sans soleil pour m'éclairer? Personne, acheva-t-il comme en se plaignant, n'a l'air de tenir compte de mes difficultés!

- Tout doux, l'ami, ne vous fâchez donc pas tant, l'interrompit Bobonne.

L'accent de cet étrange homme la déconcertait plus au vrai que tout le reste.

- Etes-vous de descendance anglaise, demanda-t-elle, malgré votre nom bien français? D'où vous vient votre accent?

- Ah, mon Dieu, fit-il, élevant les bras au ciel, qu'est-ce que tout ceci a à voir avec mon métier de photographe!

Il pencha la tête sur sa poitrine, parut s'absorber en une songerie lointaine.

- Une vie comme la mienne, avoua-t-il, c'est si curieux, madame, que vous la raconterais-je, vous y croiriez à peine. Je suis issu de presque tous les peuples de la terre, voilà pourtant le vrai. Ma mère était irlandaise; j'ai eu un grand-père scandinave et, si on allait assez loin

chez mes aïeux, on y trouverait sans doute du russe. Mais passons, passons. J'ai voyagé, j'ai souffert, j'ai lutté. J'ai appris ainsi mon métier de photographe d'un vieux Syrien[52], alors que je m'étais fixé au Minnesota. Car j'ai beaucoup voyagé aux Etats-Unis, et ailleurs du reste. De là peut-être mon «accent» comme vous dites, expliqua-t-il avec une pointe de vexation. Encore que pour toute oreille c'est l'autre, sachez-le, qui a un accent.

- Bon, bon, je ne vous en demande pas plus, dit Bobonne.

Au fond, malgré l'irritation que lui causait ce petit homme emporté et nerveux, elle avait depuis quelques minutes pris sa décision. La journée était belle, le soleil comme il fallait, un photographe était à leur porte, aussi singulier fût-il; pareil concours de circonstances se répéterait-il jamais?

Elle appela Eveline qui ce temps-ci, quand elle n'avait pas à aider sa mère, passait sa vie dans sa petite chambre en mansarde à lire tout ce qui pouvait lui tomber sous la main: des livres d'histoire de France prêtés par Dom Charles — elle lui en avait demandé aussi sur l'Ecosse pour laquelle elle continuait à se passionner — quelques volumes qu'elle avait eus en récompense au couvent, quelques autres encore qu'elle recevait d'une amitié de ce temps, sa chère

Priscilla à qui elle écrivait de longues lettres en échange de celles qu'elle en recevait, également lyriques et enflammées.

Elle sortit à son tour sur la galerie. Elle n'était pas devenue très grande, ayant la stature délicate de François, mais elle avait perdu cet aspect un peu rondouillet de ses treize ans, et ne paraissait donc pas trop petite. Ses cheveux si noirs, soyeux et brillants, étaient coupés à hauteur d'épaule et réunis sur la nuque par un ruban de couleur. Ses yeux étaient encore chez elle ce qui retenait le mieux l'attention, larges, sombres, moins enjoués peut-être maintenant. On voyait souvent en elle à présent un être songeur, plus occupé à scruter le dedans des choses qu'à s'émerveiller à chaque pas de sa route sur terre. Toutefois, encore, pour un mot, pour un coucher de soleil magnifique, pour un son particulier du vent, on la voyait frémir; son regard s'allumait; la belle flamme de jadis y brillait; et ainsi apparaissait un moment l'ancienne Lina si éprise des merveilles de ce monde.

- Qu'est-ce que c'est, maman?

- Il y a ici un photographe, expliqua Bobonne. Cours, veux-tu, aux champs, dire à ton père et à tes frères que l'occasion se présente d'être posés en famille... Ah, ce beau Majorique, s'en prit-elle brusquement à l'absent. Il

nous fera quand même manquer d'être au complet... Puis elle reprit: Tâche de les ramener tous.

Eveline partit à la course, et, peu après, bondit au-dessus de l'herbe pour la rejoindre le chien Tamme. C'était ainsi entre eux; dès qu'elle apparaissait, où qu'elle allât, le colley, invisible l'instant auparavant, surgissait pour l'accompagner; et jetait dans l'air de vifs aboiements joyeux. C'était à présent un admirable chien, au grand front blanc allongé presque démesurément, aux yeux d'une douceur navrée et dont le poil, bien peigné par Eveline, lui formait un long manteau couleur miel et à manches blanches. Tous deux, courant avec presque la même légèreté, disparurent, s'enfonçant dans l'épaisseur des foins.

Jérémiah Bellavance regardait pensivement dans la direction où s'étaient perdus au regard Eveline et son chien.

- Ah, la jeunesse, la belle jeunesse! murmura-t-il. C'est le seul moment qui vaille au monde, et pourtant, comme on ne sait pas le retenir, que trop vite on l'abandonne.

Puis abandonnant toute philosophie, il interrogea avec une pointe assez vive de curiosité:

- Mais où donc avez-vous obtenu pareil chien, assez rare, je crois? Je n'en ai vu aucun de semblable dans toute

la région. Serait-ce que ce chien vous a été apporté par quelque lord écossais?

- C'est toute une histoire, en convint Bobonne, mais sèchement et sans intention aucune de la relater.

Pour remettre cet homme à sa place, elle l'engagea à la patience.

- Ça ne sera pas très long, monsieur le photographe. Le temps de convaincre les hommes, qu'ils reviennent, se débarrassent de la crasse des champs, endossent leurs habits propres... et nous serons à votre disposition.

- J'ai le temps, j'ai le temps, protesta doucement Jérémiah Bellavance. Grâce à Dieu, je ne suis pas de ces hommes qui n'ont pas de temps par-ci par-là pour attendre paisiblement tout en regardant et contemplant ce qui en vaut la peine. Du reste, c'est loin d'être pour moi du temps perdu. Ah, c'est peut-être, au contraire, le plus profitable. Car, voyez-vous ça, madame, une bonne photographie ne se fait pas comme vous le pensez peut-être, à seulement presser une poire. Oh non, je vous l'assure, il y faut du jugement, une profonde observation des gens, des lieux...

Tout en parlant, il s'acheminait vers le puits de ferme, s'assit sur la margelle et, se prenant à tirailler sa barbe noire, contempla les alentours de la ferme.

- Permettez-moi de vous le dire, jamais je n'ai vu d'aussi beau bien que celui-là, fit-il. J'ai pourtant parcouru une grande partie de l'Ouest canadien, plusieurs états de la république voisine, oui, madame, j'ai porté mes pas en de lointaines régions — mais nulle part je ne pense avoir vu un aussi gracieux panorama.

Tout aussitôt, il questionna vivement:

- Vous êtes du Québec?

Bobonne en convint.

- C'est ce que je pensais. Tout de suite en voyant ce grand toit à pic, je me suis dit: Ah voilà du bon monde du Bas-Canada! Et comme cela est mieux que ces grandes boîtes carrées répandues dans presque tout l'Ouest, et que l'on ose appeler maisons. Une maison, c'est bien autre chose qu'une boîte carrée. Et d'abord, c'est le souvenir du passé, la continuité, en même temps que le progrès, bien entendu. Et je vois tout cela ici réuni. Que vous avez dû travailler, ma brave dame, s'écria-t-il, les bras au ciel, que vous avez dû travailler!

- Nous avons travaillé, dit-elle, sans aménité ni plaisir du compliment.

Ce n'était pas dans son caractère de converser sur un ton le moindrement familier avec un passant, eût-il besoin, comme photographe et ainsi qu'il le prétendait, de se

documenter sur les antécédents, la nature et l'histoire des gens.

- Oui, je vois ici la trace de nobles et grands labeurs, continua ce curieux philosophe, juché sur le puits, toute une famille sans doute épaulant père et mère, poussant au même but, un esprit qui devient hélas bien rare de nos jours où l'on voit rapidement s'installer la déplorable habitude du chacun pour soi. Ah, cette vieille province de Québec, nourrie de traditions, c'est elle sans aucun doute qui nous a fourni les plus valeureux colons. En vérité, madame, dit-il, ce lieu m'inspire, et il demanda dans le même souffle: Etes-vous ici depuis longtemps? Etes-vous nombreux? Avez-vous déjà de vos enfants mariés?

Ignorant toutes ces questions, elle tourna vivement sur elle-même.

- Je vous laisse donc à votre inspiration, dit-elle, et elle entra dans la maison se faire belle.

Eveline arriva dans les champs à quelque distance du petit lac, où l'on fauchait aujourd'hui les foins. Elle aperçut la superbe faucheuse neuve, d'un rouge flamboyant comme pour être mieux vue de loin et de partout en sa curieuse splendeur. Ç'avait été pour eux tous une journée d'extraordinaire fierté quand François, monté sur le siège

de la faucheuse tout juste arrivée, avait accompli un premier tour d'essai. Il s'extasiait: «C'est facile; cette bonne machine travaille presque seule.» Ah, l'humaine aide de la machine à sa longue fatigue, combien ce jour-là ne l'avait-il pas sentie et n'en avait-il pas été remué de reconnaissance.

Hélas, quelques jours plus tard, en ces mêmes prés, ébloui sans doute par le soleil vif, François était allé heurter le coupant de la lame contre une pierre à moitié submergée dans les herbes, — dans les quatre concessions, il n'y avait pourtant pas plus que trois ou quatre pareils écueils.

La lame avait été assez fort ébréchée. A la surprise et à la gêne de tous on avait vu accourir Nicolas comme en fureur pour oser en quelque sorte «disputer» le père.

- Vous auriez pu tout casser, avait-il dit.

Et ceci encore:

- Ne vaudrait-il pas mieux que ce soit moi qui conduise la machine?

Or, François, comme effrayé de sa maladresse, s'était rendu presque sans protestations, tristement.

- Tu as peut-être raison, Nicolas. Prends donc ma place, pour le moment du moins. C'est plus difficile à manoeuvrer que je ne m'y attendais.

Depuis il travaillait à ramener en veilloches[53] le foin coupé, de temps à autre levant les yeux pour suivre la brillante machine conduite expertement, il fallait en convenir, par son fils.

Eveline, arrêtée à quelque distance, regardait ce spectacle et à la vue de François peinant sur le sol, fourche en main, elle se rappela l'air conquérant qu'il avait eu — si peu longtemps — à manoeuvrer plutôt leviers et commandes; elle en éprouva un insupportable regret, quelque chose aussi comme un début de crainte.

Certes, c'était son père qui régnait encore ici, et, Dieu le veuille, pour longtemps.

Cependant, réfléchissait Eveline, s'il arrivait malheur au père, ou seulement de faiblir un peu plus, sans doute serait-ce Nicolas qui deviendrait leur maître.

Un maître, le pressentit-elle tout à coup avec appréhension, qui le serait plus encore que Clément.

Puis elle oublia cette pénible pensée, se rappela que c'était aujourd'hui jour heureux en somme puisqu'ils allaient y être en quelque sorte fixés tous ensemble dans leur aspect présent, avec leur visage et tout ce qui aujourd'hui encore était eux.

Cependant, Bobonne avait ouvert sa penderie, restait indécise. Quelle robe porter? Elle n'en avait pourtant pas un grand nombre, et même, de tout à fait bien, qu'une seule, une robe gris puce qu'elle mettait aux plus grandes occasions de la vie religieuse, et voici qu'elle lui parut montrer de la fatigue. Sans doute en photographie cela ne se verrait pas. Tout de même! Ebranlée, perplexe, Bobonne songeait à une autre robe, sa grande toilette des soirées d'autrefois. Mais elle était rangée au grenier dans un coffre, Bobonne ayant juré que c'était pour toujours.

Une fois seulement, depuis leur arrivée dans l'Ouest, François avait-il osé s'en informer. «Ma bonne, que devient donc ton ancienne robe de soie noire qui t'allait si bien? Est-ce que tu ne la porteras plus jamais?»

Et c'est à propos d'une si tranquille question qu'avait cependant éclaté une des plus véhémentes sorties de Céline.

- Mettre ici, en pays sauvage, ma robe des grands jours! Non, mais a-t-on idée? Et pourquoi, pour qui, veux-tu bien me le dire, vaudrait-il la peine de faire ici tant de frais? Laisse ma robe où elle est, de côté, rangée avec les souvenirs et avec toutes les choses et les illusions abandonnées. Laisse, laisse dormir cette pauvre robe.

- Ah, c'est bien dommage, avait soupiré François. Dans cette robe, ma mie, tu avais un air — cherchant le mot

juste, il avait fini par trouver celui-ci qui ne convenait peut-être pas beaucoup — tu avais l'air d'une douairière.

Elle songeait à ces choses et malgré tout déplorait d'avoir été si ferme à propos de cette robe dans ses intentions et ses paroles. Désarmerait-elle donc enfin, aujourd'hui? Car revêtir cette robe, ce serait se montrer en désaveu avec elle-même et sa longue résistance, devenue une question de principe seulement, c'est entendu, mais d'importance néanmoins.

L'envie de revoir la robe était grande. Elle s'en fut la quérir au grenier. Emballée avec soin, elle ne s'était pas froissée. Céline décida de l'essayer. Sa taille n'avait pas beaucoup épaissie. La robe lui allait encore bien.

Quand elle eut boutonné le haut corsage bien ajusté, elle vint se placer devant la glace de son armoire, et se regarda avec une étrange expression, non pas de complaisance envers elle-même, ni non plus indûment sévère. Simplement, Céline, comme en une attente grave de la vérité, semblait demander à son image: «Que suis-je donc devenue? Et qu'ai-je été au fond peut-être tout le temps? Et est-ce que je me connais seulement? Car qui donc, sinon devant l'Eternel, connaît de façon sûre qui il est, tous mensonges, poses et attitudes enfin écartés!»

Elle arrangeait ses cheveux, les faisant bouffer un peu pour atténuer leur rigueur sur les tempes légèrement creusées. Sans coquetterie, elle tourna le visage de droite, de gauche. C'est bien étonnant, un visage humain, pensa-t-elle tout à coup. Qu'est-ce qu'il révèle au fond d'une vie et de ses mille courants intérieurs? Presque rien. Guère plus qu'une pierre les intempéries qu'elle a subies.

Elle reprit le peigne, le repassa dans ses cheveux presque entièrement noirs et luisants de bonne santé. Sans trop de peine, elle y dissimula une seule mèche de cheveux blancs qui partait du front, et se trouva satisfaite quand elle l'eut complètement cachée au regard.

Mais elle continuait à demeurer devant la glace. Et elle cherchait dans son âme sans doute plus qu'en son visage. Elle n'avait jamais pensé qu'elle pouvait être tyrannique et d'un amour extraordinairement possessif. Elle ne se croyait pas sans reproche, mais eût été portée à s'en prendre plutôt à ses qualités à certaines heures lui ayant paru défauts. Et voici qu'un doute puissant ébranlait son âme. Peut-être, oui, peut-être avait-elle en effet aimé dominer.

«Dominer», se dit-elle, et elle se sentit faiblir d'une certaine angoisse, souffrir, devenir moins sûre d'elle-même,

plus humainement agitée. Se pouvait-il donc qu'elle eût abusé de l'autorité?

Et, en ce moment de doute sur elle-même, elle pensa tendrement, presque avec douceur, à François.

Ne l'avait-elle pas souvent heurté? En paroles blessé? Tout à coup, après ces longues années de mariage, elle songeait à lui comme à quelqu'un que peut-être elle n'avait pas tout à fait compris, ni non plus assez cherché à comprendre. «François», dit-elle, à voix haute, comme si elle l'appelait. Et elle se sentait comme occupée à bien se souvenir de lui.

Or, brusquement, quelque chose tel un coup de vent prit Céline qui éprouva être en effet emportée comme chose au vent vers le temps et le pays de ce qui était à jamais mort ou dérobé.

Ce soir-là, à la veillée, chez elle, dans la maison de son père, il y avait comme toujours gaie et nombreuse assistance, mais elle, dans son coin, peu recherchée des danseurs — au fond faisant tapisserie — elle restait assise trop sagement, une vieille fille, autant l'avouer, qui passait pour peu commode, désapprouvant de ses clairs yeux trop perspicaces — mais peut-être aussi quelque peu parce qu'elles ne lui étaient pas adressées — ces lourdes ou

insipides galanteries des jeunes gens, leur pose, leur affectation, ce qui lui paraissait incroyable sottise.

Un de ces jeunes hommes, cependant, quoique peut-être le plus turbulent, ce François Langelier, par ses brillantes
5 réparties, sa vivacité, le chant de son violon possédé d'une sorte d'entrain irrésistible, par l'excès même de sa vitalité, en vertu peut-être du contraste entre les deux natures, l'attirait. Mais autant chercher à capter un rayon de soleil. Or, ce soir, tout à coup, devant elle, faisant le
10 beau, s'inclinait François Langelier et la demandait à danser. Elle avait su tout de suite à quoi s'en tenir — au reste, avait plus tard contraint François à le lui avouer — c'était un peu en dérision qu'il la priait à danser — ou peut-être pour gagner quelque pari. On lui avait dit:
15 «Oseras-tu demander un cotillon à la demoiselle Légaré.» Et il avait fallu sur-le-champ oser pour la gloire de sa jeune réputation, une nouvelle plume à son chapeau, sans doute aussi pour rire...

Or, pendant qu'ils dansaient tous deux, le brillant
20 François avait soudain paru à court de ses improvisations, drôleries et moqueries point dignes de lui. Il avait été comme quelqu'un qui se sent d'un coup vidé de lui-même, à la veille d'entrer peut-être en un personnage autre. Elle aussi se sentait touchée de cette manière. L'étrange

bouleversement! Voici qu'en leur âme se glissait une autre sorte de pari, grave celui-là. «Et si je parvenais à obtenir l'estime de cette fière vieille fille!» — «Et si ce bel oiseau libre pouvait être capté et assagi?»

Ils tournaient, sautaient, tournaient ensemble, se saluaient avec des mines. «Et si cette âme pourtant comprenait cette autre!» Ainsi pouvait donc naître l'amour, bizarre, oh, bizarre sentiment — il n'était pas il y a une minute seulement, et voici qu'il existe, déjà impérieux — oh, le bizarre sentiment, pensait Bobonne perdue en ses rêveries.

Puis elle se redressa hautement la tête en un geste d'orgueil qui, pour avoir été jadis blessé, n'en était que plus triomphant.

Car on avait assez vite vu que le beau François, dit Le Poli[54], n'avait plus envie de rire de mademoiselle Céline Légaré, et dès ce soir-même où il lui avait demandé une deuxième puis une troisième danse. Mais surtout l'avait-on su lorsque du haut de la chaire avaient été publiés les bans: «Il y a promesse de mariage entre mademoiselle Céline Légaré, fille de Prosper Légaré et de feu dame Isidora Desrochers...»

Bobonne entendait en son souvenir les belles paroles graves, et malgré tout sévères. La promesse de chérir, d'honorer l'époux, de lui obéir...

Mais cela, au jugement de Bobonne, était un mot de trop, une sorte d'offense faite au bon vouloir féminin, hostile à l'amour... Obéir!

Elle avait un peu penché la tête, jamais en vérité n'était si longuement restée absente du présent, par ses pensées si loin retenue. Elle sursauta tout à coup au charivari qui régnait dans la cour, son mari, ses fils s'y lavant à grande eau. Ah, ils étaient là, et on allait, il est vrai, être photographiés ensemble, le mari, les enfants, elle-même. C'était un grand jour en somme, un très grand jour et le résultat — était-ce tout de même possible? — d'une danse proposée, acceptée, d'un pari quelque peu insolent, le prolongement d'une lointaine soirée, en une lointaine contrée, en une lointaine vie.

Elle se redressa, d'un dernier coup d'oeil s'assura que sa robe tombait bien, et prit fière allure.

- Pour rire! dit-elle, en réponse aux railleries du village de Saint-Alphonse, aux envieux et à leurs commentaires. Eh bien, venez donc voir aujourd'hui, si c'était pour rire!

Puis elle sortit de sa chambre pour prendre le commandement de cet instant mémorable, et à chacun distribuer des ordres.

- Débarrassez-vous bien de la crasse des champs. Joachim, n'oublie pas de te laver derrière les oreilles — à quoi le garnement répondit que la crasse, surtout derrière les oreilles, en photographie ne pouvait se voir.

- Fais comme je dis, je veux des cous aussi propres que les visages, lança-t-elle.

Un grand branle-bas animait déjà cette maisonnée.

- Mets ta robe verte, dit la mère à sa fille, et, au cou, ta chaînette d'or avec la médaille que tu as eue au couvent de Monseigneur l'archevêque... Toi, François, je m'en vais dans la cour secouer au grand air ton habit de noces; tu iras ensuite le prendre dans notre chambre... Clément, tu trouveras ton butin[55] propre au dos de la chaise dans la chambre des garçons. Nicolas et Jérôme, vous savez où sont vos affaires. Hâtez-vous, dit-elle, avant que le soleil baisse.

Elle-même parut au dehors, la soie de sa robe au violent soleil jetant autant de reflet que le lustré plumage d'un corbeau; au cou elle portait le petit camée reçu de son mari pour leur premier anniversaire de mariage, à son doigt étincelait son alliance.

D'admiration, Jérémiah Bellavance dégringola en bas de la margelle.

- Oh, que j'aime vous voir ainsi parée! Oh, que vous voilà belle! Une grande et magnifique créature! Il n'y a pas à dire! Et voilà qui est plaisant à poser! Il y a des gens, le croiriez-vous, pour se présenter à la séance de pose dans leurs habits de semaine, s'imaginant peut-être par là garder leur naturel. Mais je dis qu'une certaine solennité dans le vêtement et l'apparence — pour ne pas dire dans les sentiments — convient à ce moment tout solennel de la vie qu'est une séance de photographie. Car, de quoi au fond s'agit-il, si ce n'est de capter pour toujours un fugitif instant de la vie, mais en lequel, par mon art, j'arrive à exprimer le sens de la continuité humaine, de la durée...

- Oui, oui, oui, acquiesça Céline pour être au plus tôt débarrassée de cet [illis.], mais, dites-moi, pensez-vous nous poser au dehors peut-être et devant notre maison de manière à ce qu'elle paraisse aussi dans le portrait, ainsi que nos arbres et un peu de la galerie?

— C'est ce que je pensais. C'est sur cela même que je méditais à l'instant. Oui, me disais-je, il faut qu'apparaisse cette fière maison, si vous me passez l'expression, elle aussi de physionomie avenante.

François qui venait de surgir sur le pas de la porte, à moitié habillé, n'ayant pas trouvé tous ses effets, entendit ces dernières paroles de Céline: notre maison, nos arbres... C'était la première fois, lui sembla-t-il, qu'elle employait le possessif commun. Tant de fois, qui lui avaient brisé le coeur, il l'avait entendue lui dire: «Ta terre... ta maison... tes exploits...»

De plus, s'approchant d'elle, au seul bruissement de la soie, déjà il reconnaissait qu'elle devait avoir revêtu l'ancienne robe des fêtes — car celle-là seulement, au moindre mouvement, pouvait répandre tant de bruit riche et impressionnant.

- Ainsi donc, fit-il joyeusement, elle te va toujours bien comme je te le disais aussi.

Mais aussitôt après, un peu penaud, il dut avouer qu'il ne trouvait pas sa chemise à col dur ni sa cravate noire.

- Ah, dit-elle, énervée, tu ne trouves rien seul. Il faut tout te mettre sous le nez.

Elle rentra avec lui l'aider. Ces hommes, ça part conquérir le monde, et ça ne sait même pas nouer convenablement leur cravate!

Enfin il apparut lui aussi noblement vêtu, dans le beau drap noir d'autrefois, à peine verdi par le temps. Il fit quelques pas hésitants, comme intimidé, puis descendit les

marches de la galerie, ses faibles yeux d'un bleu si pâle clignotant à la vive lumière.

Jérémiah se porta en avant vers François, dans un mouvement de curiosité vive et d'admiration, demandant s'il pouvait toucher, examiner un peu ce drap si remarquable.

- On n'en fait plus du pareil, fit-il après l'avoir palpé. C'est bon pour cent ans. Tandis qu'aujourd'hui! De la camelote, du bon marché, voilà ce qui en sort. Du reste, tout se perd, tout se perd, conclut-il avec un soudain pessimisme. Voit-on encore de ces beaux métiers bien appris d'autrefois? Mais non, je vous le dis, chacun s'imagine pouvoir apprendre en cinq minutes un métier qui demande des années d'apprentissage. Ainsi, moi! Mais que les enfants se hâtent, changea-t-il de sujet. Le soleil va bientôt décliner. J'ai en ce moment la lumière qu'il faut, l'humeur qu'il faut...

- Si l'on sortait des chaises pour s'y asseoir en rang devant la maison, suggéra Céline.

- Bonne idée, excellente idée! fit le vieux petit homme sautillant et dont on se demandait quelle pouvait être l'expression derrière barbe et lunettes sombres.

Céline cria alors à ceux qui étaient dans la maison:

- En sortant, apportez chacun une chaise.

Et cela se fit presque au même instant. Dans leur plus beau, sortirent de la maison, chacun apportant une chaise, Clément, les deux fils cultivateurs, Joachim maintenant un beau garçon, aux pommettes toujours aussi rondes et colorées, enfin Eveline dans sa longue robe de soie verte, les cheveux remontés pour l'occasion en une sorte de diadème sur le sommet de la tête.

- Ah, dit Bobonne, instamment dépitée, tu n'aurais pas dû te coiffer ainsi, Eveline, ça te vieillit.

Eveline, déjà si peu sûre d'elle-même et de sa nouvelle coiffure, voulut rentrer pour la refaire.

Le photographe la retint:

- Mais non, mais non, mais non, je trouve au contraire que cette coiffure sied à merveille à mademoiselle — la fille de la maison? — dégageant l'ovale du visage qui est charmant et laissant paraître les gracieuses oreilles. Parce que peu d'oreilles sont gracieuses, le savez-vous?

Tout cela devenait un peu osé, on vit François en dresser les sourcils d'étonnement. Du reste, cet homme, il y avait à peine un instant, grave et sourcilleux, tout à coup se montrait jovial, agité, tout en gestes.

- C'est ainsi, dit-il, quand je me sens pris par mon sujet. Cela m'exalte.

Les chaises apportées au dehors, dont deux avec accoudoirs, disposées au milieu pour Bobonne et François, formaient une seule longue rangée. Ils y prirent place en s'éparpillant sur un assez long front.

Jérémiah Bellavance alla juger de l'effet d'un petit coup d'oeil sous le drap noir.

- C'est trop dispersé, fit-il. Et ça fait trop de monde assis. A vous voir comme ça, on pourrait penser: Tiens, tous des feignants! On n'avait donc pas besoin, après tout, de tant de chaises. Il va me falloir distribuer les places autrement, quelques-unes assises, d'autres debout. Et tiens, ce qui serait d'un joli effet, ce serait de voir le marmot se placer par terre aux genoux de sa mère. Comme ça, vint-il montrer comment, en faisant devant Bobonne une sorte de génuflexion, se relevant aussitôt.

Regroupés, ils se présentèrent dès lors comme suit: debout, à l'arrière, les quatre grands enfants, Eveline encadrée de ses frères; en avant, le père et la mère ayant entre eux Joachim, un genou en terre, pendant que du coude tant bien que mal, il s'appuyait à celui de sa mère. De plus, il était censé la regarder du coin de l'oeil, mais sans pour cela tourner carrément la tête à l'appareil, afin que tout de même on pût voir ses traits. Jamais, en toute sa vie, Joachim n'avait agi de la sorte envers sa mère ou qui

que ce soit, et ne l'avait-on vu en cette posture. Aussi bien, s'en montrait-il humilié et, pour dire le vrai, boudeur.

Cependant Bellavance insistait:

- C'est toujours ainsi que je procède. Je place le benjamin de la famille au plus près possible de la mère. Si c'est un jeune enfant, dans ses bras; s'il est un peu plus grand, sur ses genoux; un peu plus grand encore, à ses genoux.

De sa propre trouvaille, il rit un petit moment, pour leur apprendre aussitôt:

- C'est psychologique, voyez-vous ça. Le plus jeune enfant d'une famille nombreuse reste longtemps le chouchou de ses parents. Il s'agit de le faire sentir.

Bobonne commençait à donner des signes d'énervement.

- Est-ce nécessaire, tout cela?

Le bonhomme de nouveau parut froissé.

- La photographie, madame, ce n'est pas une science exacte. Si j'en enlève la psychologie, que me reste-t-il? Des faces, c'est entendu, mais est-ce là tout ce que vous voulez? Ne tenez-vous pas plutôt à ce que j'exprime vos physionomies dans ce qu'elles ont de plaisant, votre groupe dans son unité, et toutes choses en leur sens familial et

profond? Car, sachez-le, une photographie dure, et on n'y efface pas ce qu'elle a surpris.

- Ecoutez, dit Bobonne, lassée par ces dissertations, nous sommes là, prenez-nous comme vous nous trouvez.

Il alla jeter un autre coup d'oeil à travers la lentille. On l'entendit sous le drap faire des «tut tut tut...» Il réapparut, découragé.

- Vous êtes là, dit-il, et en même temps vous n'êtes pas là. Ah, voilà l'ennui de mon métier, se prit-il à gémir et agitant les bras. J'arrive, je vois des gens de visage expressif, bien vivants. Je pense: ça y est, je vais réaliser une des belles images de ma carrière. Je les range, je les amadoue, je me fends en quatre pour les dégeler, mais rien à faire. Tout mon beau monde vivant est devenu de bois, les bras croisés, le visage vide, les yeux morts, pétrifiés de leur vivant.

Il s'en retourna, de mauvaise humeur, bougonner sous le drap, et demanda soudain:

- C'est-y parce que vous aviez trop de misère à y vivre que vous avez quitté votre ancienne paroisse de Saint-Alphonse, au Québec?

Bobonne n'arrivait plus à se contenir.

- C'est donc bien vrai ce que l'on raconte sur vous: à savoir que de porte en porte, vous glanez des faits, souvent

mensongers, pour ensuite les arranger et les colporter à votre façon.

- Mon Dieu, madame, je n'ai guère en tout cas à pomper les gens pour obtenir d'eux les faits, comme vous dites. Ils sont bien déjà assez portés à laisser entendre, ou dire carrément tout ce qu'ils savent sur les voisins, et non pas toujours parmi les côtés plus agréables. Cela, on le tairait plutôt – et c'est curieux quand on y pense, car, enfin, pourquoi est-on surtout empressé à ébruiter les petites histoires pénibles de tout un chacun. Qui n'a pas son mouton noir! Ainsi, un jour, commença-t-il avec l'air de tenir par le bon bout une longue histoire...

Elle lui coupa la parole.

- Monsieur, faites votre métier de photographe, et laissez de côté ce que peuvent dire ou penser de nous les voisins.

- Vous avez mille fois raison, ma belle dame. Tout cela n'est pas digne d'y apporter grande attention. Encore que de vous, et de votre famille, je n'ai guère entendu dire que du bien. En tout cas, quasiment que du bien...

Le reste de la phrase se perdit en marmonnements étouffés par le drap.

- C'est pas mal pour l'instant, dit-il bientôt. Le vieux monsieur est très bien avec son air calme, le chérubin

a l'air plus conciliant... Comment vous appelez-vous, bel enfant? lui demanda-t-il, puis, il ressurgit à la lumière, se plaignant.

- Qu'est-ce qu'il y a encore? demanda Bobonne.

- J'ose à peine vous l'avouer, fit-il. C'est qu'au moment où j'allais enfin vous poser, je vous ai aperçue, madame, avec un visage — oserais-je dire — courroucé. Et je n'aime pas beaucoup en mes portraits les visages courroucés. D'abord, parce que, la première, vous m'en tiendriez rigueur. C'est ainsi, ne le savez-vous pas: la nature humaine est vraiment pleine de contradictions. Le bon sens n'est pas notre fort, à personne. Si je réussis à montrer les gens souriants, aimables, aussitôt ils se reconnaissent, ils disent: «C'est bien nous, pas de doute.» Mais que je les montre sous un autre aspect de leur nature — peut-être revêche — et les voilà à m'accabler. «Ce photographe ne vaut rien.» Voilà mon métier, un de ceux qui exposent le plus à l'ingratitude.

- Avez-vous jamais vu pareils bavardages à propos d'un portrait? dit Bobonne.

- Ce serait pire, dit Bellavance, si vous étiez tombés entre les pattes de mon vieux Syrien, l'illustre Ibrahim, mon maître vénéré, lequel, à tout coup, entretenait ses gens pendant une heure sur les sujets les plus variés, les plus

divers, par quoi, c'est quand même assez extraordinaire, il amenait tout son monde à la vie. «Mon jeune ami, Jérémiah, me disait-il souvent, ne l'oubliez pas: la moitié de la personnalité et du succès d'un photographe, c'est sa langue. Il faut qu'il sache parler à tous et de tout. Commencez donc, m'a-t-il souventes fois répété, par vous documenter et renseigner sur autant de sujets que possible.»

Céline cherchant à l'interrompre, il éleva plus haut encore la voix:

- Et tout cela sert mon but, n'en doutez pas, qui est d'obtenir ce que j'estime nécessaire, à savoir, un naturel gracieux. Détendez-vous donc, grande dame, et vous tous, demanda-t-il à ces gens assis ou debout et qui n'en pouvaient plus. Que diable, une séance de photographie, c'est gai, c'est un jour heureux dont on va se souvenir. C'est solennel aussi, comme je l'ai dit déjà, et je ne me dédis pas. Mais tout en étant solennel, c'est quand même plaisant. Allons, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'obtenir par-ci par-là un sourire; je ne dis pas un grand rire des dents ni un fou rire, mais quelque chose sur les lèvres laissant entendre qu'on est de bonne compagnie. Mais non, je vois qu'on n'est pas en bonne disposition, dit-il, et il vint se placer devant eux pour raconter: Figurez-vous, il y a quelque temps, j'eus à photographier un certain

groupe familial habitant un triste coin isolé. Des gens de bien, sans doute, mais si peu habitués à l'expansion, à sourire, qu'il n'y a pas eu moyen, en dépit de tous mes efforts, de les amener à se ressembler à eux-mêmes. Vous comprenez: ils en avaient depuis trop longtemps perdu l'habitude. J'ai dû les présenter tels quels: de bonnes gens, sans doute, mais qui ont tout l'air de méditer un meurtre.

Il rit un moment, tout seul, un peu vexé de n'avoir pas entraîné les autres.

- Prenez les photographies de noces, dit-il encore. Me croiriez-vous si je vous disais que ce sont peut-être les plus difficiles à réussir. Car, en vérité, comment l'expliquer: c'est le jour de leurs noces que les gens ont souvent leur air le plus malheureux.

Il médita un moment, et leur apprit ceci de fort surprenant:

- Au fond, les portraits les plus faciles à faire et, à coup sûr, les mieux réussis, ce sont ceux des morts... J'en fais, sachez-le, leur dit-il, d'un ton plus grave. Tiens, avant-hier encore, je fus mandé d'urgence pour poser en leurs petits cercueils jumeaux, deux bessonnes nées la veille et mortes presque aussitôt; la famille affligée voulait à tout prix conserver un souvenir d'un si bref

passage sur terre. Mais tout ceci nous éloigne de notre sujet, en convint-il, qui est le naturel.

Il souffla un moment, repartit de plus belle:

- Le naturel, on pourrait croire que c'est naturel. Eh bien, détrompez-vous; rien n'est moins naturel. Evidemment, il faut distinguer: il y a le naturel au naturel, dans la nature. Cela tout le monde l'a. Mais il y a une autre forme de naturel, qui consiste à singer le naturel. Exemple: vous êtes assis en plein jour, contrairement à toutes vos habitudes, devant un appareil muet et quelque peu rébarbatif, à ne plus savoir que faire de vos mains, de vos pieds et de vos pensées, bien sûr, tant vous êtes occupés à vous vouloir naturels. Il faut donc pour être naturel — et c'est ici que se complique la situation — cesser de trop le vouloir. Me suivez-vous? C'est un peu en photographie comme pour le sommeil. Dort-on quand on le veut absolument? Alors, ce que je propose, c'est d'oublier que vous êtes devant moi, et allez, plongez en vous-mêmes à la recherche de quelque plaisante pensée...

Tout ce temps le soleil s'inclinait vers l'horizon, la lumière baissait. La fatigue de la pose crispait les visages; le bavardage de ce singulier bonhomme achevait de lasser tout le monde.

- Cette fois, dit-il enfin, j'ai presque réussi mon coup, mais, pardonnez-moi, s'adressa-t-il à Clément, j'ai bien failli vous prendre à un moment qui aurait été désastreux. N'étiez-vous pas occupé à compter ou rouler des cents au fond de votre poche? Vous y alliez peut-être un peu des lèvres aussi. Est-ce que vous vérifiez donc sans fin le contenu de vos poches? Drôle d'occupation! Mais, j'y pense, ce doit être vous, le fils de cette belle famille, dont on dit un peu partout dans le pays qu'il s'enrichit à vue d'oeil. Serait-ce donc vous celui qu'on appelle: le Baron, et pour qui il n'y a pas de trop grandes ou de trop petites affaires, pourvu qu'elles rapportent... à ce qu'on dit, du quatre-vingt-dix pour cent? Attention, jeune homme, le menaça-t-il d'une voix sévère, à ce train-là, vous serez riche jeune, mais peut-être aussi vieux jeune.

Blême de colère, Clément cherchait une réplique ne lui venant point. Et Bellavance s'exclama soudainement:

- Mais quelle belle journée, et que vous êtes beaux à voir ainsi assemblés.

Tous se regardèrent, interloqués. A qui avaient-ils donc affaire? Qui était en vérité ce fou? François allait se lever, faire quelque éclat, mais Bobonne parvint à l'apaiser de la main, murmurant: «Patience; nous serons bientôt posés;

il doit être presque à la fin pourtant de ses «discourages»».

Mais non, apparemment. Le petit homme vint sautiller jusque devant Eveline pour se permettre d'arranger quelques-uns de ses cheveux soufflés par le vent, puis revint se camper devant eux en juge.

Chacun, depuis l'interminable moment que durait cette séance, avait eu loisir de modifier maintes fois son attitude et son visage. Mais c'était Eveline qui en avait le plus souvent changé. D'abord, elle avait cru bon d'offrir au monde — ou à l'avenir — un doux visage pensif, pour juger qu'il vaudrait sans doute mieux le regarder en face avec un demi-sourire, pour en venir enfin à n'avoir plus qu'un visage tiraillé d'indécision. Toutes ces possibilités de physionomie l'embarrassaient tout à coup comme autant de possibilités réelles de soi, et elle ne savait vraiment plus à laquelle s'abandonner. Sa robe verte qu'elle n'avait mise que pour plaire à sa mère en devait être la cause, pensa-t-elle, cette robe l'inclinant toujours à la mélancolie et au doute d'elle-même. Dans sa robe bleue, elle était certaine qu'elle aurait eu infiniment plus d'aplomb. Elle en était à ces regrets lorsque, à son tour, elle s'entendit interpeller:

- Si c'est pas triste, une si belle petite jeune fille comme vous, à l'aube resplendissante de la vie, et montrant déjà pareil visage de tracas. Serait-ce que «nous nous» faisons encore de la peine avec cette histoire dont j'ai ouï dire quelques mots dans les branches: que «nous nous» serions enfuie certain jour du couvent, à un an seulement d'obtenir le diplôme[56]. Et cela, parce qu'un soir nous aurait pris un ennui plus vif que tout, l'ennui comme un torrent. Et s'il est une chose que je comprends, c'est l'ennui, la digue ouverte...

Il se tut soudainement enfin. Eveline avait des larmes aux yeux.

- Ah, si je m'attendais! Quel vilain et maladroit bavard je fais!

- En effet, et c'est bien la première parole de vérité et de bon sens que l'on vous entend prononcer, dit François tout agité.

- Comme vous dites, comme vous dites, acquiesça Bellavance qui passa à l'attaque: Tenez-vous prêts. Cette fois, je ne berlande[57] plus. Je compte jusqu'à cinq. Regardez bien de ce côté. Un, deux...

A ce moment, Bobonne, malgré elle, eut une plainte à moitié ravalée. Avait-elle donc jusque-là vaguement attendu l'absent, espérant encore, jusqu'à la dernière minute, le

voir surgir sur la route, ramené par quelque transmission de pensée!

- Ah, si seulement, au bout de ces peines, le beau Majorique était là au moins.

Tout de suite le photographe déborda de curiosité. Cet homme avait vraiment tout d'un prestidigitateur. Arrivé le dos rond, vieux et d'air triste, voici qu'il était tout en sauts et mouvements, de plus l'oreille excessivement fine.

- Majorique, fit-il, vous ai-je entendu prononcer ce nom? Je me permets de le demander, car j'en connais, moi, un Majorique. Le nom étant rare, il se peut qu'il s'agisse du même jeune homme. Non, pourtant, car celui-là était le plus joli petit menteur, hâbleur, bluffeur, trigaudeur[58] jamais vu de ce côté-ci de la frontière. Même à moi, photographe vieilli en mon métier, il prétendait en remontrer. A tous, il prétendait en remontrer. Tiens, un exemple, si vous ne me croyez pas. Un soir, arrivant à Notre-Dame-de-Lourdes, droit chez le curé de la paroisse qui possède, comme chacun le sait, la plus vieille horloge grand-père du pays — une merveille, cette horloge venue de France, marquant les heures, les saisons, le beau temps, le mauvais temps, que sais-je encore, mais une horloge au moment dont je vous parle ne marquant rien du tout, ou plutôt pour de bon arrêtée à trois heures et demie de l'après-midi — voici donc

que ce petit jeune monsieur tout fringant, votre fils — mais non, le vôtre n'aurait pas pu avoir tant de front — ce Majorique plutôt, après un coup d'oeil à l'horloge grand-père, assure s'y connaître à fond, si jeune soit-il, dans
5 les rouages compliqués et particuliers à ces horloges-là, et se met derechef en frais de la démonter sur place, en éparpille sur le plancher les quelque cent cinquante petits et grands morceaux, les aiguilles, les ressorts... où ils doivent être encore, conclut Bellavance, car personne, ni ce
10 Majorique le premier, n'a jamais pu saisir comment toutes ces pièces avaient pu tenir ensemble dans la boîte. Voilà pour l'horloge, dit Bellavance, outré au possible. Quant au curé, avec toutes ces pièces peut-être encore étalées en son presbytère, je vous laisse à penser quel fut, quel est son
15 sentiment.

A mesure que progressait cette histoire, ils s'étaient regardés les uns les autres dans la gêne, avec embarras, pour en venir enfin tous à un air coupable, sauf Clément qui en paraissait amusé et réjoui. Mais François ne pouvait plus
20 se contenir.

- Cela suffit, dit-il, à grand peine gardant encore un ton tant soit peu civil. Vous êtes venu ici délibérément pour nous insulter. Etes-vous seulement photographe? Viens,

dit-il, à sa femme, cette comédie a assez duré. Tu le vois bien, cet homme se moque de nous.

- Ainsi, c'est donc votre fils, après tout! s'exclama l'impossible personnage. Ah, comme je regrette!

Pour le marquer, il se frappa le visage, comme au désespoir.

- Ah, si je m'attendais! Sans cela, croyez-moi, j'aurais retenu ma langue. Seigneur, que vous me voyez désolé et confit! Mais je vais réparer. Et voici comment: dans mes courses, il se peut que je rencontre de nouveau votre Majorique — puisqu'il est à vous. Alors, voici ce que je ferai: je le tirerai à part, lui tout seul, en petit; je vous enverrai le portrait; vous n'aurez plus qu'à coller sa face quelque part dans le groupe. Mais, en ce cas, fit-il, se grattant le menton, il va me falloir dès maintenant lui préparer une place. Où pourrais-je le placer? Va-t-il me falloir procéder à un autre regroupement?

- Mais pareille chose peut-elle vraiment se faire? demanda Bobonne.

- Mais comment donc! Tous les jours, presque, madame. Songez que nos gens, avec leur famille de vingt, vingt-deux enfants, surtout lorsqu'ils ont commencé à se répandre au large, trouvent difficile, pour ne pas dire impossible, de se réunir au complet, au même moment, sous le même toit.

C'est alors que je rends de bons services. Je traque les manquants, je les trouve assez souvent. J'envoie leur portrait individuel. Et on le colle là où l'on veut.

A cet instant même, en bonds allègres, avec de vifs aboiements sonores, accourut Tamme qui, voyant tout son monde assis au dehors en plein jour, les bras ballants, dut croire que c'était pour jouer.

Au bas de la terre, ayant vu passer un lièvre, il avait abandonné Eveline, seul un lièvre pouvait avoir sur lui assez d'attrait pour le détacher de sa maîtresse. Déjà tout excité par la poursuite autour du lac, il revenait, d'humeur joyeuse, pour en plus trouver ses gens apparemment en humeur de fête. Mais allant de l'un à l'autre pour une caresse, par tous il fut repoussé.

- Qu'est-ce qu'il va maintenant falloir faire de ce chien? se plaignit Bellavance. Faut-il aussi le photographier? En ce cas, tâchez de le faire s'asseoir tranquille.

Tamme dressa l'oreille, comme instantanément intéressé par l'accent de l'étranger. Cette curieuse voix de tête l'agaçait-elle autant qu'elle avait agacé tout le monde? Ou lui plaisait-elle? Il s'approcha, avec un étrange regard en biais, lui-même marchant de biais, jusqu'auprès de l'homme pour flairer son pantalon avec insistance.

- Va te coucher, Tamme, dit Bobonne.

Dressé à obéir, Tamme cette fois ne prêta aucune attention au commandement. Il saisit par la gueule une bonne quantité du pantalon qu'il se mit à tirer avec entrain comme pour en détacher au moins un bon morceau. Cependant sans vraie méchanceté; le grondement qui s'élevait de sa gorge était plutôt sur la note amicale.

- Votre chien me chatouille, dit le photographe en riant.

Il s'enfouit sous le drap. Tamme tenait bon, tirant une jambe de son côté. Pour s'en dégager, Bellavance tentait de donner au chien des coups de pied. De dessous le drap on n'entendait plus que des Hi Hi Hi Hi. Apparemment, Bellavance était étouffé de rire.

François tourna vers Céline un regard consterné.

- Ma femme, chuchota-t-il, je commence à craindre que nous ayons affaire à un dément.

- C'est bien sûr, approuva Clément, ayant toujours sur le coeur les blâmes reçus. Qui donc, sinon un fou, pourrait inventer tout ce qu'il vient de nous débiter?

Comment tout se passa-t-il alors? Il semble que le photographe, embarrassé par le chien, dut s'empêtrer complètement dans le drap. Il tomba à la renverse. Son trépied bascula. Tamme se jeta sur lui, aboyant avec

frénésie, comme si ce jeu l'eût ravi. L'homme et le chien roulèrent ensemble sur le sol. De ses bras, comme il pouvait, l'homme se défendait, mais sans forces tant il riait. Son chapeau roula de côté. La tête de Bellavance apparut aux regards, bien plus jeune qu'on ne l'avait cru possible, une fine tête aux soyeux cheveux bruns. Ses lunettes tombèrent par terre. Alors, d'un coup de dents, Tamme arracha à Bellavance sa belle barbe noire. A leurs yeux stupéfaits surgissait Majorique, se tordant de rire, gémissant de sa voix propre, mais épuisée: «Ah si ce n'avait pas été du chien, je vous avais, je vous avais jusqu'au bout...»

- Ah, Seigneur! dit Bobonne. Il nous a donc encore joué un tour!

Puis lui apparut le plus lamentable de tout ceci:

- Ainsi donc, après toute cette farce, nous ne sommes même pas posés! Car ce métier de photographe, tu ne l'as pas plus, je suppose, que celui d'horloger[59]...

- Tranquillisez-vous, la mère, parvint à dire Majorique, sa crise de rire un peu passée. Depuis une bonne demi-heure déjà, vous êtes posés, et dans votre plus digne, ma belle dame, continua-t-il en reprenant la voix flûtée de son personnage. Je continuais à vous faire parler pour le «fun».

Elle n'en revenait pas, aucun n'en revenait — encore que Joachim à cette minute prétendît avoir eu des soupçons. Ils se regardaient l'un l'autre avec gêne tels des complices pris en faute.

5 - Seigneur, s'écria Bobonne, qu'est-ce que nous avons pu faire au ciel pour avoir pareil enfant ensorcelé!

Et elle marcha sur lui comme pour le talocher, de même que lorsqu'il était enfant.

Au spectacle de cette véhémente indignation, de ce
10 naturel de sa mère reprenant le dessus, Majorique de nouveau riait aux éclats et avec ivresse comme si pour ce garnement étrange rien ne pouvait être plus agréable, le mettre autant en joie que de la faire se fâcher complètement.

Mais il est vrai que dans la puissance de sa colère
15 contre Majorique, toujours quelque peu outrée, flamboyante et extraordinaire, il y avait comme un bizarre aveu de tendresse que le terrible garçon avec bonheur sans doute entrevoyait.

- Ce métier de photographe, ce n'est pas aussi un
20 bluff? l'interrogeait-elle.

- La mère, fit-il jouant à l'indignation, vous avez vu ma carte. Je suis établi à Winnipeg, sur la Main.

- Une carte! Tel que tu es, tu aurais bien été capable de la prendre à quelqu'un, ta carte.

- Juste. C'est même ce que j'ai fait, en convint-il, repris par le rire. Mais donnez-moi une chambre noire. Donnez-moi quelques moments de silence. Et vous allez voir ce que vous allez voir.

Elle existe toujours, cette chère vieille photo de famille, elle existe alors que sont devenus vieux ceux qu'elle a dépeints dans leur jeunesse et que sont disparus ceux d'entre eux qui touchaient alors à un âge assez avancé. Est-elle réussie? Oh peu importe peut-être! Peu importe qu'elle soit faite sur ce commun papier de l'époque, lequel donnait aux personnages un assez mauvais teint. Peu importe, car elle est la dernière que l'on possède de François. Ses yeux y paraissent faibles et sans éclat mais doux, comme si, fatigué d'avoir tant voulu construire le monde selon son rêve, François s'était soumis à ce que tout peut-être ne fût que rêve. Et puis, c'est la seule photographie du groupe entier.

Car Majorique fit comme il l'avait promis. Une petite photo de lui-même se trouve collée sur la deuxième rangée entre le visage de Clément, d'expression soucieuse, — il est vrai qu'il a un peu l'air de compter des cents au fond de sa poche — et d'Eveline qui, elle, a pris ce si sérieux visage des jeunes filles devant le photographe comme si c'était

devant toute la vie à venir. En effet, des années plus tard, elle aurait plus jeune visage que sur cette photo. Qu'est-ce donc qui l'effrayait tant alors? Sans doute tout cet inconnu de la vie, complet devant elle et mystérieux comme le prodige même de la photographie. Elle est donc là gravement perplexe. Et, à côté d'elle Majorique. On voit celui-ci souriant, de belle humeur, avec ses épais cheveux partagés en plein milieu de la tête et ses yeux brillants de vie. Seulement, tous les autres se trouvant en vêtement d'été, lui apparaît comme en hiver, vêtu d'une grosse pelisse, du moins en voit-on le col, un superbe col de loutre, lequel fait riche, et donne au visage un bel éclat. Il est possible que ce petit portrait de Majorique ne fût pas tiré en plein hiver, malgré tout, car de toute façon il apparaît que fut empruntée la pelisse pour cette occasion — et si Majorique, parce qu'elle l'avantageait, l'a empruntée, tout aussi bien se serait-il décidé à en faire l'emprunt en plein été qu'au coeur de l'hiver, tel il était, et tel il resta en partie au cours de sa vie, un homme rieur, se plaisant à entretenir et à garder en la vie son mystère, et toujours joyeux, et toujours épris de faire rire les autres, et toujours «paré»[60] pour l'aventure. A l'âge où la plupart des gens ne songent plus qu'à profiter du bien et des habitudes acquises, à cinquante ans passés, ne devait-il pas tout

abandonner encore en faveur d'un vif recommencement excitant[61]?

Ah, comme la vie nous perce, nous pénètre, à nous-même nous condamne — et parfois aussi nous éloigne de nous, semble-t-il.

Regardez le petit Joachim, joufflu, au visage rond, espiègle de la photo! Qui reconnaîtrait ce petit bonhomme si heureux de vivre dans le Joachim d'aujourd'hui, avec ses grosses moustaches brunes, à la voix bourrue et aux yeux perpétuellement soucieux. Chez Nicolas et Jérôme, ces deux êtres silencieux au sein d'une famille qui plus que tout se plut à raconter la vie, chez ces deux taciturnes, il y a moins d'écart entre jeunesse et vieillesse. Même aujourd'hui, dans leur soixantaine, on les pourrait sans trop d'embarras retrouver déjà en ces deux garçons qui se tiennent rigides et un peu farouches à l'arrière du groupe familial. Quant à Céline! Si jamais elle eut l'air fière, indépendante de tous et peut-être jusqu'au mal qui se commet dans le monde, c'est bien telle que là assise, les genoux un peu écartés sous son ample robe, laquelle forme devant elle une nappe où elle a posé ses mains croisées cependant que le visage est haut levé comme pour attester: Besogne comme j'en ai faite sur terre, il n'y aura plus beaucoup de femmes pour en faire autant, jamais.

La vieille photo reste, très jaunie, abîmée, aux coins dès lors quelque peu épluchés, tant et tant de fois l'ont prise entre leurs mains les enfants d'Eveline qui jamais ne se lasseront de contempler leur mère, jeune fille. Que regarde-t-elle? Quel est ce sourire un peu triste qu'elle leur adresse de si loin comme si elle n'était pas sûre de les rencontrer jamais. Ah, que les fascine cette émouvante rencontre imprécise en dehors de la chronologie.

Ils lui demandent: «A quoi, à qui pensais-tu?»

«A vous autres, peut-être, sans le savoir», répond-elle, mais sait bien que ce n'est pas tout à fait exact. A quoi pensait-elle?

Elle prend entre ses mains vieillies l'ancienne photo. Elle regarde dans un étonnement profond, avec quelque amitié, peut-être même de l'affection, ce qu'elle a été. Ah, Seigneur, de sa jeunesse elle est bien assez éloignée, la vie l'en a à ce point coupée, séparée, ne peut-elle pas maintenant l'aimer, la chérir comme une douce étrangère, une passante d'un jour en elle apparue, et puis déjà elle est disparue.

Les souvenirs passent en effet comme la lueur de songes sur son visage. Elle se rappelle que, la photo terminée, Majorique resta malgré tout quelque temps avec eux, s'efforçant par la bonne humeur, ses drôleries, tout un

train d'anecdotes de compenser la peine qu'il leur ferait tôt ou tard. Garçon étrange, ce n'était pas qu'il n'aimât pas sa famille, il l'aimait au contraire, avidement avec une inguérissable curiosité... mais sa famille c'était l'espèce humaine tout entière. Il y a des êtres ainsi faits... Le loin pour eux est aussi proche que l'immédiat. Et Eveline se rappelle encore ceci: elle avait pris à part un instant Majorique pour lui demander, la gorge quelque peu serrée:

«Majorique, en Jérémiah Bellavance, tu as prétendu avoir été photographier des gens jusque en ces collines perdues, tu disais même Roseisle.» «C'est bien exact.» «Mais alors, par là-bas, a-t-elle demandé, est-ce qu'il te serait arrivé de trouver trace peut-être de...» «Trace de qui donc?» «Trace, a-t-elle dit, des gens écossais que nous y avions rencontrés, tu te souviens, un soir? Il y avait parmi eux un jeune garçon qui s'appelait Donald...» «Tu y penses donc encore?» a-t-il dit comme pour rire, puis s'est repris: «Trace d'un petit garçon aujourd'hui un jeune homme et qui pourrait être n'importe où en ce vaste pays, comme tu y vas. Petite folle, a-t-il dit, oublie tout ça. C'est un rêve.»

Un rêve, en effet, et toute la vie peut-être, un curieux rêve. Voici que des enfants autour d'elle la pressent de questions. Etais-tu déjà amoureuse au temps de

cette photo? Comment as-tu rencontré l'amour? Et qu'est-ce que l'amour? veulent-ils savoir. Comment cela se produit-il?

«Ah, vous m'en demandez trop! soupire Eveline. Qui pourrait répondre à cette question pourrait répondre à tout. Et personne ne connaît la vérité première de la vie. C'est parce qu'elle est secrète qu'elle enflamme notre imagination.»

«Mais l'amour, veulent-ils à tout prix connaître, est-ce que cela arrive? Ou bien est-ce que cela se construit, se bâtit?»

«Tout cela, en partie, pense-t-elle tout haut. Certes l'amour arrive, dit-elle avec une inguérissable nostalgie. Une brise tout à coup vivifiante! Un éclat nouveau du soleil! Oui, sans doute l'amour arrive-t-il, car il est un don — comme le talent — un don accordé au moins une fois en sa vie à presque tous, — mais aussi il se fait, se construit péniblement, un grand travail mystérieux, souterrain et infiniment délicat. Il peut se défaire aussi. Oh! et puis qu'en sais-je! J'en suis encore à me demander ce qu'est l'amour.»

Et elle retourne comme à une source d'éclaircissement à cette photo d'elle-même prise il y a si longtemps. Sans doute, ce jour même, l'amour était-il déjà en route vers elle. Mais, n'est-ce pas infiniment bizarre que notre destin

étant à la veille de se montrer, l'avenir déjà en partie engagé, les jeux presque faits, rien en nous cependant ne nous en avertisse.

TROISIEME PARTIE

Les Fiançailles et le Mariage d'Eveline

ou

Les Conversations sur la galerie

I

Au mois d'août, cette année même, par une tendre et douce fin de jour, un homme étranger à la région parcourait en cabriolet la route reliant Saint-Léonard-des-plaines à quelques hameaux qui commençaient dès lors, plus loin vers l'ouest, à se former et se grouper au pied d'une marche en la plaine. Un magnifique cheval noir au poil ras et lustré tirait au pas le cabriolet qui était aussi d'un beau noir luisant. L'homme tenait les rênes mollement, subjugué par la beauté de la plaine à cette heure du crépuscule. Il devait plus tard dire qu'il en était venu, sous l'effet de ce lent crépuscule coloré, à oublier quelles affaires l'emmenaient en ce coin de pays, pour n'être plus occupé que d'un sentiment d'attente infiniment mystérieuse.

Il arriva à la hauteur du petit chemin de ferme menant au domaine de François. Ayant de ce côté jeté les yeux, il aperçut l'avenante maison sur son élévation comme sur un socle, les gracieux alentours, et, en même temps, il entendit distinctement, quoique décousues, quelques paroles qui en venaient — car sur l'air de la nuit approchante la plaine porte au loin les sons. Une vive curiosité s'éveilla en lui. Il désira connaître ceux qui avaient construit cette maison lui rappelant tout à coup si fidèlement le village où

il était né, en Dorchester, au Québec. Une étrange impulsion le fit s'engager en ce chemin de côté, cependant qu'il cherchait quel prétexte donner à sa visite. Il y pensa un peu, puis mit de côté, comme indigne d'un moment sans doute si rare toute explication fausse; simplement, il avouerait à ces gens l'envie lui étant venue de voir de près une aussi belle ferme. Et certes, ils n'en pourraient être offensés.

Plus au reste il en approchait, et plus l'endroit lui plaisait. Il éprouva la curieuse sensation du longuement attendu à la veille de se dévoiler, cette sensation, en pénétrant en du nouveau, de l'avoir souhaité tel et même peut-être entrevu par l'imagination, autrefois, en ces plus encore singuliers moments d'avertissement, que la vie lance parfois en jalons au devant de nous. Ou peut-être reconnut-il qu'un hasard bienveillant et merveilleux ce soir avait pris en main sa destinée et, en toute confiance, se laissait-il faire.

Sur la margelle du puits, il vit, assis, un homme petit, maigre, comme malmené par trop de besognes, mais dont les traits restaient fins et doux, et qui, au son des roues, se leva vivement, venant déjà à la rencontre de cet étranger pouvant avoir besoin de renseignements.

Celui-ci soulevant son chapeau se nomma:

- Edouard Tessier.

Le nom n'était pas inconnu à François.

- Ah, notre juge de paix pour tout le comté de Lorne[62]. Tous mes hommages, dit-il.

Un peu du plaisir d'être connu au loin, par ses fonctions les plus dignes, parut sur le visage d'Edouard Tessier.

- Et aussi, je suis commerçant à Somerset[63], dit-il.

Ses yeux erraient sur les bords de la maison, propres et harmonieux. Tout ici portait l'empreinte d'un sûr goût de l'ordre et de la beauté. Ensemble, l'une avec sa passion de la symétrie et de la rigoureuse propreté, l'autre avec son penchant vers la fantaisie, Bobonne et François, souvent divisés, apparaissaient enfin unis à travers la création de cette maison.

- Et c'est véritablement une création, pensa Edouard Tessier tout haut. Donner aux lieux où nous vivons notre éphémère vie tant de soins et d'égards au profit de la beauté, elle aussi passagère, cela, reprit-il avec chaleur, est véritablement faire oeuvre humaine, oeuvre presque d'artiste.

Il ne pouvait savoir combien pour François, ces jours-ci las, inquiet de l'avenir, ces paroles étaient bonnes à entendre, de miel.

- Je suis content de vous l'entendre dire, avoua-t-il avec joie, encore que je ne mérite pas autant de louanges. Mais ce que vous dites m'éclaire moi-même sur ce que j'ai peut-être en effet voulu, sans le savoir pleinement. Créer quelque chose avec ce que Dieu donne: les arbres, la terre, le paysage; de tout cela faire en quelque sorte un paysage à soi — un peu comme en du bois on ferait une statue — j'ai peut-être rêvé pareil ouvrage... mais je m'exprime mal, je me hasarde trop, fit-il comme frappé de surprise envers son audace soudaine et envahi d'embarras.

En fait, avait-il jamais tenté de mettre en paroles ces pensées-là — les avait-il seulement jamais clairement saisies au fond de lui-même? D'où venait donc ce soir ce goût singulier de se confier à un passant? L'attention dont il était l'objet, une pénétrante et chaleureuse attention comme peu d'êtres en donnent ou en reçoivent, sans doute en était la cause.

Il se surprit à dire, lui pourtant peu familier de nature:

- C'est plaisir de parler avec qui comprend ces choses.

- Oui, dit monsieur Tessier. L'un des moments les plus déroutants de notre vie, c'est encore peut-être, malgré tout, celui des rencontres; on se parle, et voici que les mots pour les deux interlocuteurs ont le même sens

exactement. Dans ces cas, le silence au reste suffirait peut-être.

Alors sur la galerie surgit Eveline que la curiosité attirait. D'en haut, de sa petite chambre, elle avait entendu des voix, quelques paroles qui l'avaient intriguée. Elle venait voir de quoi il s'agissait, mais, tout à coup, hésitait à s'approcher.

De la main, son père lui fit signe de s'avancer.

- Eveline, viens, que je te présente notre juge de paix.

Et à monsieur Tessier, il expliqua — un peu en guise d'excuse, sembla-t-il:

- C'est encore jeunet et un peu follet, quoique âgée de dix-huit ans déjà. Mais on n'a eu qu'elle de fille, c'est vous dire à quel point on l'a gâtée. Elle a cependant fait presque trois années de couvent à Saint-Boniface chez les Soeurs Grises, se hâta-t-il de préciser et comme étonné d'avoir pu penser à donner tant de détails.

L'ombre à présent montait vite des creux et des combes.

- Il faut que je me remette en route, dit monsieur Tessier, n'en faisant pourtant rien, comme cloué sur le siège de son cabriolet, son regard à tout instant revenant sur Eveline.

- N'entrerez-vous pas un moment? le pria François.

- Non, pas cette fois, je suis venu en curieux, je dois vous l'avouer. Mais, si vous me le permettez, je reviendrai. Je reviendrai, répéta-t-il d'une curieuse voix, plutôt comme s'il se le demandait à lui-même.

- De grand coeur, dit François.

Eveline, après avoir salué le «juge de paix» et être restée un moment devant lui en peine de ses bras et de ses mains, tout à coup, partit à la course pour jouer avec Tamme. Elle lança haut un bâton que le colley en sautant attrapa au vol. Tous deux, on eût dit, riaient de bonheur, la jeune fille avec des éclats de voix, le chien, de toute son expression, les babines retroussées sur ses dents et par de courts aboiements et des frétillements de la queue. Edouard Tessier la regardait, fasciné. Une jeune fille? Tout en elle, depuis qu'elle était retournée à ses jeux, son visage radieux, ses gestes et ses mouvements, étaient plutôt ceux d'une enfant libre. Libre comme l'air. Edouard Tessier tout à coup se sentit vieux, et il sentit comme une perte déchirante toutes ces années de sa vie déjà écoulées.

Il souhaita le bonsoir à François, reprit les rênes, passa devant la maison à cet instant même s'illuminant de la clarté d'une lampe, et bientôt eut disparu le long du petit chemin qui descendait en pente douce et grave vers les premières étoiles brillant au ras de l'horizon.

Cette nuit, il dormit à une dizaine de milles plus loin, chez des gens auprès desquels il venait commencer une enquête à propos d'un vol de chevaux commis par des voisins peut-être. Il s'éveilla, entendit un nom prononcé tout haut. Il s'aperçut que c'était lui-même qui le prononçait: Eveline, Eveline. D'ailleurs, comme un bourdon, le nom emplissait toute son âme. Il ne pouvait que continuer à l'entendre, indéfiniment en lui répété comme en une suite de vastes salles pleines d'écho. Eveline, Eveline. Alors il s'assit au bord du lit, à la fois heureux et triste à la vision de cet amour né si brusquement et qui déjà le possédait.

II

Elle, cependant, mise en présence de cet homme, avait éprouvé à peu près la même impression ressentie, naguère, lorsqu'elle avait rencontré Dom Charles, par exemple, pour la première fois. Il lui avait semblé que c'étaient les mêmes yeux à la fois las et brûlants qui la regardaient et, pour ainsi dire, en la regardant, par la force silencieuse de leur expression, l'appelaient. Avec cette fois-ci pourtant quelque chose d'autre, comme une intense nostalgie.

Elle eut bientôt oublié cette impression plutôt déplaisante en somme, l'impression d'être étudiée profondément, scrutée jusqu'en son for intérieur où à sa propre vue tout était encore si embrouillé. Aussi bien, quand on a soi-même si peu d'aplomb, est-il désagréable, l'avait-elle compris, de se sentir à ce point examinée. La semaine passa. Elle fut la première surprise quand, le dimanche suivant, au début de l'après-midi, elle vit s'avancer, au pas du magnifique cheval noir, monsieur Tessier mis avec plus de recherche que la dernière fois. Un feutre noir à larges bords le coiffait. Il avait à la main des gants de peau. Il portait un costume gris clair, et sur sa large cravate noire brillait une épingle dont la pointe était une opale.

Après avoir causé un peu avec tout le monde dans la vaste salle-cuisine qui occupait presque tout le rez-de-chaussée de la maison, il demanda cérémonieusement à Céline et à François la permission de s'entretenir en particulier avec Eveline.

Elle lui fut accordée par François, qui avait pris les devants à voir l'air plutôt étonné de Céline. Et il suggéra:

- Assoyez-vous tous deux sur la galerie. Par cette belle journée, vous y serez bien. A cause du vent léger, il n'y a pas aujourd'hui de mouches.

Ainsi fut fait.

La porte de la maison restant ouverte, ils étaient donc avec les autres qu'ils pouvaient voir aller et venir, et en même temps, ils étaient à peu près seuls à condition de se parler bas.

Cette situation toute nouvelle embarrassa Eveline. Allait-elle, sans le secours de père et mère, à elle seule devoir soutenir la conversation avec cet homme? Et à quoi pensaient-ils de l'abandonner ainsi à tâcher de distraire une personne aussi inconnue — que lui dire en vérité?

Avec un peu de regret, elle contempla les champs qui s'étendaient au loin. Il est vrai, le dimanche, à cause de sa robe verte, elle se sentait déjà un peu entravée; il n'était pas question ce jour de sauter et de jouer avec

Tamme. Mais, du moins, aurait-elle pu descendre près du petit lac, en faire le tour pour remonter par les champs de blé, s'en aller avec la brise. A se sentir retenue sur cette galerie, son habituelle promenade du dimanche plus que jamais lui parut heureuse. Elle se creusait la tête pour trouver une entrée en matière. Elle eût été bien étonnée d'apprendre que, de son côté, Edouard Tessier en faisait autant et davantage peut-être souffrait de gêne. «Qu'est-ce que l'on peut dire à une personne si jeune? Comment retrouver en soi le langage si loin perdu des jeunes années?» Son regard presque malheureux erra aussi sur les beaux champs dorés. Il finit par murmurer, avec un soupir, que c'était une bien belle journée.

Avec précipitation, elle lui donna raison:

- Ah, oui, c'est une belle journée.

Alors il avança un peu sa chaise. Il dit:

- Mademoiselle, je dois vous sembler vieux. Il se dépêcha d'avouer: J'ai trente-cinq ans, mais, se reprit-il tout en s'écoutant avec stupeur énoncer cette banalité: J'ai le coeur jeune encore.

D'avoir pu dire pareille chose l'arrêta presque en chemin, de même un homme engagé en une séduisante route inconnue et qui, tout à coup, à un coude, s'avise qu'elle peut malgré tout être semée de pièges.

D'abord, il était faux qu'il avait le coeur jeune. Il l'avait, au contraire, plaintif, inquiet, désabusé et souffrant.

Ils s'entreregardèrent, ne sachant plus dès lors comment procéder.

- Trouvez-vous cela très vieux, trente-cinq ans? avait-il encore demandé.

- Pas tellement, avait-elle répondu, mais par politesse, il était clair que sa pensée en somme était ailleurs.

Ni l'un ni l'autre ne devaient jamais oublier ce départ si difficile.

Et comment donc, un amour humain, comme un fleuve destiné à traverser la vaste plaine de la vie, à la vivifier, mais si grand soit-il, toujours insuffisant à la soif de l'âme humaine, comment un fleuve pareil, avec ses crues, ses moments secs, ses errances, et son éloignement progressif, peut-il naître ainsi que naquit celui-ci, dans une chaude et tranquille après-midi un peu ennuyeuse, et pour le moment guère plus perceptible que le goutte à goutte d'une source invisible!

Cependant, Edouard avait saisi qu'à cette jeune fille il devait la vérité sur lui-même, l'entière description aussi exacte que cela se pouvait faire de ce qu'avaient été

jusque-là les journées de sa vie, qui sans elle, pourtant, lui apparaissaient tout à coup vaines et inutiles. Mais n'est-ce pas le premier mouvement vrai de l'amour: en autrui se déverser pour enfin se voir soi-même?

Et ainsi il lui vint de l'éloquence.

Aussi loin qu'il pouvait se souvenir, raconta-t-il, il se voyait tâchant, à la cachette, d'apprendre, d'étudier l'histoire, la grammaire, ou simplement le coeur humain, ses mobiles et ses tourments, par les oeuvres d'imagination. Les livres avaient été et restaient encore la plus extraordinaire échappée de lumière et de vérité qu'il eût jamais connue. Mais ce n'était pas tâche aisée, dans son milieu, quand il était enfant, d'apprendre. Son père était ennemi des livres. Point méchant par ailleurs, il devenait furieux à la vue d'un de ses enfants absorbé dans la lecture. Pareille attitude n'était pas alors si rare qu'on puisse aujourd'hui le croire, soupira Edouard. Les vieux de la campagne, indigents en savoir, peut-être par sincère défiance, peut-être par ressentiment de voir leurs enfants plus qu'eux émancipés, pour on ne sait trop quelles raisons touffues, tenaient l'étude pour infiniment dangereuse. Ils tenaient tout ce qui est imprimé pour mensonges, faussetés. On parle du bon vieux temps, dit-il avec une certaine

amertume. On oublie que ce bon vieux temps par bien des côtés était sombre et cruel.

On l'avait retiré de l'école, poursuivit-il, alors qu'il savait tout juste lire, écrire, compter quelque peu, au moment où s'éveillait sa passion d'apprendre et qu'il se trouvait comme au bord d'un immense pays ensoleillé, inépuisable, puisque, plus on y avance, plus on découvre à y apprendre.

Il avait été mis aux travaux de la terre, très jeune — et cela n'eût été rien si on lui avait permis comme récompense, le soir, ou le dimanche, d'ouvrir ses livres de classe. Pour cela, il devait se réfugier dans un coin du grenier à foin. Les seules heures aimables de son enfance, dit-il, s'étaient écoulées dans une sorte de pénombre toute pénétrée de l'odeur forte des foins séchés, en compagnie d'un petit chat qui venait se blottir près de lui pendant qu'il feuilletait les pages d'un livre. Et, encore aujourd'hui, à tout ce qu'il lisait, toujours venaient se mêler cette odeur lointaine et le souvenir d'un maigre rayon de clarté tombant de la lucarne sur le livre ouvert. Et aussi, dit-il, le ronron du petit chat à qui de voir quelqu'un de cette manière occupé semblait plaire. Puis sa passion devint si forte qu'une nuit, ayant subtilisé une chandelle, il la passa presque entière à poursuivre ses

lectures. Il fit de même plusieurs autres nuits. L'usure prématurée de ses nerfs tenait sans doute pour une bonne part à ces excès. Peu importe; il leur devait aussi le meilleur de ce qu'il avait pu être.

Une nuit, s'étant éveillé, le père aperçut une faible lueur filtrant de la lucarne du grenier à foin. Il crut au feu, survint brusquement, surprit son enfant si absorbé que rien apparemment ne pouvait le distraire. Le danger d'incendie que présentait à deux pas de cette chandelle allumée le foin sec lui fit mesurer la passion de l'enfant et sur lui le pouvoir plus grand encore qu'il n'avait pu l'imaginer des livres. Il s'en était d'instinct méfié. Il n'avait cependant pas cru que leur emprise sur un être humain pût être si complète, jusqu'à faire oublier la fatigue d'une journée pleine, le besoin de sommeil, toute prudence.

Sans doute, dit Edouard, dut-il penser que ce plaisir des livres pour tant subjuguer un enfant ne pouvait être que pervers. Cette nuit-là il vit son père jeter au poêle de la cuisine tout le petit stock de livres que de peine et de misère il avait pu amasser. Il se souvenait encore des titres: Une de perdue, deux de retrouvées[64]; Les Anciens Canadiens[65] de Philippe Aubert de Gaspé; Les poèmes[66] de Pamphile Lemay.

Il voyait encore, dit-il, la flamme se tordre autour de la couverture, l'illuminer un instant avant de l'étreindre pour la consumer.

- Il y avait des Savonarole[67], chez nous, en ces temps...

- Savonarole? demanda-t-elle.

Il sourit brièvement, lui dit que c'était un moine qui au Moyen-Age, à Florence, s'il s'en souvenait bien, avait fait brûler sur la place publique livres, objets d'art, tableaux, en ces merveilles du monde ne voyant, lui, qu'objets de perdition, pour finir par être lui-même par ses concitoyens brûlé vif.

- Ah, le pauvre moine, dit Eveline.

- Pauvre moine! en effet, reprit Edouard Tessier. Et pauvre père! puis-je dire maintenant du mien. Il n'était pas le seul, en son temps, à haïr les livres avec cette intensité qui, je ne l'ai compris que plus tard, était faite d'une peur infinie.

Pendant qu'il avait parlé de ces choses, les yeux d'Edouard, tristes et songeurs, avaient paru refléter des paysages de nuit. Mais les levant sur Eveline et la voyant suivre le récit avec tant d'intérêt, ils s'illuminèrent comme lorsqu'on lève un store sur une fenêtre au levant. Elle lui souriait avec une ardente sympathie. Combien elle

avait de peine, en effet, pour cette enfance malheureuse, elle qui n'avait connu que tendresse, égards, et à qui on avait enseigné l'amour de la lecture. Elle se représentait les livres d'Edouard jetés aux flammes, elle en frémissait de chagrin.

Lui voyant prendre les choses de cette manière, il se hâta de la consoler.

- S'il avait raconté ce début de sa vie, dit-il, c'est uniquement qu'il tenait à lui faire comprendre de graves lacunes en son savoir. Il s'était formé, instruit seul, peut-être parfois drôlement, et, cependant, aujourd'hui, il n'était pas sûr que ne l'avait pas servi mieux que le bonheur l'adversité de ses jeunes années. Tout est mystérieux dans la vie de chacun, dit-il. Car, voyez-vous, mademoiselle Eveline, si on m'avait permis la lecture, peut-être n'aurait-elle jamais été pour moi qu'un passe-temps, alors qu'elle m'est devenue ce qu'elle devrait être pour tous: la profonde, intarissable consolation à la vie, et en même temps le miroir le plus exact que nous pouvons avoir de nous-même.

- Oui, c'est vrai, dit-elle, et, tout à coup, en un élan de spontanéité confiante, elle lui raconta d'un trait, en rougissant, son escapade du couvent.

C'était extraordinaire; à lui, elle sentait qu'elle pouvait donner les vrais motifs de cette fuite, aussi peu raisonnables pussent-ils sembler, et qu'il y croirait, les comprendrait.

5 - Avoir brisé d'un coup les espoirs de mon père, et les miens, dit-elle, c'est la pire chose que j'aie jamais faite. Il me semble même parfois que ce n'est pas moi qui ai pu agir ainsi, que j'ai dû être pendant quelques minutes une autre personne. Ah, c'est dur de se faire à soi-même un 10 pareil coup! Mais, c'était le mois de mai, dit-elle. Sur la rivière Rouge c'était la débâcle... les glaces fuyaient... Au ciel, les oiseaux fuyaient. Le vent venait du sud... comme aujourd'hui, fit-elle, en tendant un peu la main en dehors de la galerie pour s'assurer de sa direction. Nous 15 étions à la promenade, deux par deux, marchant devant nos maîtresses qui égrenaient leur chapelet. Tout à coup, au bord de la rivière, j'ai vu un chariot arrêté. C'était un chariot comme celui dans lequel nous avions fait le voyage de Saint-Boniface jusqu'ici. J'ai cru reconnaître justement 20 le père et le fils Duchesne qui avaient été nos compagnons de route. J'ai demandé à l'une de nos maîtresses si je pouvais courir au chariot demander des nouvelles de ma famille. L'une de ces deux soeurs-là ne m'aimait pas beaucoup. Elle allait refuser, je pense. Mais l'autre, ma

chère soeur Lagarde[68], a dit: «Allez donc, Eveline, courez, mais revenez vite.» Si j'ai couru! C'étaient les Duchesne en effet. Je leur ai demandé vite, vite: «Comment est papa? Et Joachim? Et Maman? A-t-on des nouvelles de Majorique? Est-ce que le blé pousse bien?» Tant de questions qu'ils en riaient. Et à mesure que je les demandais, je me disais: Joachim grandit, et je ne le vois pas grandir. Maman vieillit, et je ne la vois pas vieillir. Papa s'use, et je ne le vois pas s'user. Et, tout d'un coup, je pense que je suis devenue folle...

Alors, enfouissant son visage entre ses mains, à ce souvenir elle se mit à pleurer.

Edouard était ému à ne plus savoir que dire. Si cette jeune fille l'avait séduit par sa vitalité, combien plus encore le bouleversa-t-elle par ce don qu'elle avait aussi des larmes.

Heureusement elle se rasséréna assez vite, passa des larmes à un sourire encore indécis, cependant qu'elle contemplait en elle-même son ardent, douloureux amour de la liberté.

- Ah, je pense bien, fit-elle, que je n'arriverai jamais à me changer, et que je ne pourrai cesser d'aimer mieux que tout d'être libre.

Au-devant d'eux, les vastes étendues de terre, comme un visage humain dans la réflexion, s'éclairaient et s'assombrissaient selon que les nuages dévoilaient le soleil pour le recouvrir encore un moment.

Ils admirèrent tous deux dans l'émotion ce jeu simple et poétique des nuages sur la plaine. Puis:

- Vous aimez donc tant que cela être libre? lui demanda-t-il avec une sorte d'inquiétude.

Elle pencha les yeux, joignit les mains, défit son geste et dans l'embarras de répondre sourit un peu gauchement.

- Mais après que vos livres furent brûlés, qu'avez-vous fait, qu'est-il arrivé? demanda-t-elle.

Elle aimait passionnément la lecture, mais davantage les récits que font les gens de leur vie, surtout, lorsque comme Edouard en ce moment, ils semblent inspirés.

Et il est vrai que ses mots, ses gestes, les jeux de sa physionomie, tout avait semblé chez lui concourir à servir fidèlement et heureusement son beau récit vrai.

Mais il tira sa montre de son gousset.

- Oh, déjà presque six heures! Comme le temps passe vite auprès de vous, dit-il, avec un effort de galanterie qui ne lui était pas naturel et qu'au reste il abandonna

aussitôt, se mettant debout et la considérant dans un moment de gêne.

Il était beaucoup plus grand qu'elle, mince, le visage sérieux, avec des beaux cheveux d'un châtain clair et une
5 assez forte moustache blonde. Il avait les yeux d'un bleu prononcé, se fixant en une concentration singulière, à la fois tournés vers l'extérieur et sans cesse aussi refluant à l'intérieur, comme si cet homme eût une peine infinie à échapper à lui-même. La lèvre était fine, souvent agitée de
10 tressaillements.

- Me permettez-vous de revenir dimanche prochain? demanda-t-il.

Elle ne voyait pas comment il eût été possible de refuser. Un homme fin, sensible et bienveillant, un peu
15 malheureux sans doute, lui demandait comme une grâce de venir s'asseoir auprès d'elle quelques heures. Est-ce que cela n'eût pas été parfaitement odieux de dire par exemple: Mais non; il y a autre chose que j'aimerais mieux faire. Du reste, elle avait hâte d'entendre la fin du récit de la vie
20 d'Edouard. «Oh, j'aime, se dit-elle à elle-même d'un air heureux, que les gens me racontent leur vie.»

Il lui avait vu remuer les lèvres et avait aperçu dans ses yeux la lueur de qui a pensé dire quelque chose puis s'est retenu.

- Oh, vous alliez dire quelque chose. A quoi avez-vous pensé? demanda-t-il avidement.

Pour celui qui aime, la moindre pensée de qui il aime lui est chère — et peut-être encore plus s'il n'en voit ainsi que l'ombre passer au seuil du regard. A présent Edouard s'imaginait qu'Eveline avait dû avoir à son sujet quelque pensée quelque peu impertinente pour persister à ne pas la lui avouer.

Il désira donc encore plus la connaître.

- Ne me direz-vous pas ce qui vous est venu à l'idée?

Mais elle, à cause de tant de curiosité, trouvait à présent que sa pensée n'en valait plus la peine. Elle refusa d'un geste de la tête. Il se résigna donc à ne savoir jamais peut-être ce qu'elle avait pensé en souriant de façon si amusante, et cela lui parut une perte immense. Debout, il tourmentait le bord de son chapeau et, tout à coup, comme s'il craignait de laisser passer l'occasion de dire cette chose, qu'il avait sur le coeur, il murmura:

- Presque toute ma vie, où que j'aie été — et Dieu sait que j'ai grandement voyagé — partout, je me suis senti un étranger sur terre. Partout, sauf en lisant et aussi, cette après-midi, sur cette galerie.

Il avait comme une façon inspirée de dire ses pensées au moment le plus propice. Dans un mouvement d'âme analogue,

Eveline venait en effet d'éprouver que ce jour-ci peut-être, quittant définitivement l'enfance, elle entrait en vrai pays de la vie, captivant et bouleversant, mais comme elle n'y était pas faite encore, comme elle s'y sentait à l'étranger! Aussi bien le sentiment qu'il pouvait lui aussi être à l'étranger dans la vie la rassura-t-elle. Et cette joie extraordinaire d'être deux personnes, qui sans s'être consultées, n'en pensaient pas moins la même chose tout à coup, au même moment, la remplit de silence. Elle leva la tête avec plus de confiance vers lui et, soudainement, devina qu'elle était pour quelque chose dans l'inspiration d'Edouard, qu'elle était le pouvoir qui portait au plus haut point de lui-même cet homme étranger et un peu étrange. Comme cela était mystérieux! Et comme on devait aimer, pensa-t-elle, quelqu'un qui nous pousse au meilleur de ce qu'on peut être. Elle se demanda si un jour, elle-même serait ainsi exaltée.

Au bas de la galerie, le museau sur la terre noire, des yeux les épiant sans arrêt, Tamme paraissait bouder, pleurer peut-être tant son regard par instants versait sur eux de peine. Quand donc partira cet intrus? avait-il l'air de demander. Quand donc reprendrons-nous nos jeux, elle et moi? Eveline pensa qu'elle avait un chien vraiment adorable — c'était tout juste s'il ne parlait pas — elle pensa aussi

qu'elle était jeune, qu'elle aimait vivre, que la vie était longue, le monde beau, extraordinairement — et qu'être femme n'était peut-être pas le rôle inférieur que cela lui avait paru être à treize ou quatorze ans, et presque jusqu'à hier encore...

-Puis-je revenir?

Elle inclina la tête. Elle eut un sourire un peu nerveux, elle dit ce qu'elle avait entendu dire sa mère, à des visiteurs lui plaisant:

- Mon Dieu, oui, monsieur Tessier, quand ça vous le dira, quand cela vous chantera.

Il s'en alla.

Tout le long du trajet — quatorze milles — à travers la campagne tout d'abord d'un bleu tendre, puis bleu nuit, il savoura ces simples paroles d'Eveline:

- Mon Dieu, oui, monsieur Tessier, quand ça vous le dira, quand cela vous chantera.

En son imagination, pour le plaisir, pour s'aider à revoir le visage d'Eveline et entendre à nouveau la réponse, il reposait sa question, il levait les yeux vers l'horizon assombri, il demandait encore et encore:

- Puis-je revenir?

Alors, devant lui, elle agitait la chaînette à son cou, elle inclinait la tête, elle souriait avec un certain embarras, elle disait:

- Mon Dieu, oui, monsieur Tessier...

5 Et sur ces frêles paroles, il bâtissait la haute tour de ses espérances.

III

Le dimanche suivant, au même endroit, presque à la même heure, par un temps également beau et limpide — si bien qu'on eût pu imaginer les deux jours n'en faisant qu'un — Edouard Tessier reprit là où il l'avait laissé le récit de sa vie.

Eveline était comme au dimanche précédent dans sa robe verte, avec sa chaînette au cou, et Tamme couché sur la terre au bas de la galerie. Cette fois, à plusieurs reprises, on l'entendit gémir. Edouard lui ayant apporté un morceau de sucre, Tamme avait montré les dents et grondé sourdement.

A onze ans, raconta Edouard, il avait quitté son petit village du Dorchester pour venir à Québec y gagner son pain. Petit commis à tout faire dans un magasin à rayons, il avait alors vécu à peu près l'existence du héros d'un de ses livres jadis brûlés et le plus aimé: Oliver Twist. Il avait pour y coucher un matelas que la nuit il déroulait sous un comptoir, car, commis le jour, il était plus ou moins gardien la nuit au magasin. Mais là, du moins, sous le comptoir, pouvait-il lire en paix. Un vieux commis lui passait autant de livres qu'il en désirait. Malgré tout, dit-il, il avait un bon souvenir de ces nuits sous le

comptoir. Sa lampe allumée auprès de lui, ses vêtements pendus en guise de tenture sur la sombre échappée du magasin toujours un peu épeurante à cette heure, il se trouvait dans un lieu intime, qu'il se plaisait à imaginer être tour à tour une cabine de bateau, une cabane dans les bois, une petite maison de trappeur. C'est là qu'il avait lu Balzac, Dickens et Robinson Crusoé. Le seul inconvénient lui étant resté de ces années, c'était une santé délicate, peut-être à jamais compromise; peut-être aussi un caractère trop sérieux. Le trouvait-elle vraiment trop sérieux, trop grave?

Elle dit que non — cependant, ce dimanche, à plusieurs reprises, elle se mit à bouger sur sa chaise comme si elle eût été assise sur une fourmilière.

A treize ans, il avait quitté son pays, franchi la frontière pour aller au Massachusetts comme bien d'autres compatriotes travailler en filatures. Il avait connu là un vieux prêtre qui le soir lui donnait des leçons, syntaxe, grammaire, un peu de mathématique. Ce goût d'apprendre ne cessait de faire son bonheur, son inépuisable bonheur. Et sans doute était-ce à cause de cette disposition qu'il avait passé, comme protégé, à travers les duretés de la vie. Bientôt il s'enrôla dans une école du soir. A la filature, il s'était lié d'amitié avec un nommé Carl Stronberg qui lui avait enseigné un peu de vocabulaire allemand.

- Dans ce temps-là, parfois, je me désolais, dit-il, de n'être pas à l'école, libre de donner tout mon temps, toute mon attention à l'étude. Si j'enviais alors quelqu'un — si aujourd'hui encore il m'arrive d'envier quelqu'un — c'est lorsque je vois un écolier bien propre, ses livres sous le bras, le visage clair et studieux, se dirigeant au matin vers ses cours. Celui-là, me dis-je, combien il est heureux, sans peut-être le savoir!

Pourtant, continua-t-il, je pense parfois que la dure manière d'apprendre qui a été la mienne a fixé de façon plus durable les leçons et les enseignements que j'ai reçus. Et puis il y a ceci; c'est que laissé à moi-même, errant à mon gré, j'ai appris des hommes et des circonstances autant, sinon plus que des livres. C'est-à-dire que les livres m'ont éclairé davantage sur les hommes que je côtoyais — et les hommes à leur tour ont vivifié, rendu concrètes à mon esprit les leçons des livres. De quel homme ne peut-on pas apprendre, mademoiselle Eveline! s'écria-t-il dans un de ses rares moments d'enthousiasme. Presque tous ont quelque chose à nous donner, si on veut bien le prendre. Mais il y en a qui paraissent se trouver à point, sur notre route, pour nous communiquer on pourrait dire presque tout le fruit de leurs méditations. J'ai eu le bonheur de faire pareilles rencontres.

Il se tut un moment, regarda au loin les champs de blé. Sous l'effet du vent léger, ils se défaisaient par places comme une chevelure.

- Mais, peut-être que je vous ennuie, dit-il après un soupir.

Elle protesta avec cordialité.

- Non, jamais de la vie! Je venais de penser justement que moi aussi peut-être, j'ai quelquefois reçu, comme vous dites, le fruit des méditations de toute une vie. Mon père me donne cela tous les jours, il me semble.

Elle allait ajouter: Vous aussi me le donnez, mais changea d'avis.

Il la contempla longuement. Alors, tout à coup, il entendit en son coeur une voix lui disant: «Si je n'arrive pas à obtenir pour moi cette jeune fille, ce rêve, jamais je n'en guérirai. Jamais le soleil ne sera plus complètement réconfortant, ni le spectacle du monde réellement visible. Je ne peux pas vivre dans l'ombre, maintenant, je ne le peux plus.»

Il était passé au Wisconsin, s'était loué en des fermes, de nouveau avait été commis, puis chef de rayon à vingt ans. Rien nulle part ne le retenait. Que cherchait-il? Que voulait-il? Il avait pensé que ce pouvait être de

devenir riche et considéré. Non, pourtant, car à la veille de réussir, il avait abandonné de nombreuses affaires. A vingt-cinq ans, au Montana, partageant la vie des vachers, parcourant à cheval de hauts coteaux dont l'air était vivifiant comme nul autre, il avait été quelque temps presque heureux. Une paix profonde régnait sur ces océans de plaine herbeuse. Un vieillard mexicain, le soir, au campement, chantait sa nostalgie. De lui, il avait appris quelques mots d'espagnol et comment rouler le lasso, le lancer à la tête des broncos[69]. Il avait acheté quelques chevaux de race, peut-être par affection. C'était assez curieux: tout ce qu'il touchait alors lui rapportait. Il se vit bientôt à la tête d'un haras assez important. Il avait frôlé la fortune. Mais de nouveau, au milieu de ses activités, le surprenait l'étrange interrogation: «Pourquoi es-tu en ce monde? Qu'as-tu à y apporter? Que dois-tu devenir?»

Ses livres, jeune, lui avaient appris que celui qui n'a pas découvert le véritable, le profond désir de son âme, n'a pas réussi sa vie, quels qu'en puissent être les signes extérieurs de succès.

Quelques années encore passèrent. Un jour, dit Edouard, j'eus la nostalgie de mon pays. J'y rentrai par la porte de l'Ouest, du Minnesota. J'entendais dire que le Manitoba

s'ouvrait à la colonisation. J'aimais, j'aime encore les pays à l'aurore de leur existence. J'avais un petit capital. J'investis le tout dans un commerce, ce qu'on appelle ici: un magasin général. Me voici donc marchand. Et pourquoi pas? Je me disais: Il faut se ranger, peut-être en définitive faire comme tout le monde. Vivre, c'est peut-être après tout avoir soin de ses propres affaires, s'en contenter, en rester là.

Quelque chose, cependant, continuait à se plaindre en lui.

- C'est alors, dit Edouard, que je commençai à m'occuper de la chose publique, un peu sans doute par vanité tout d'abord. Mais devenu président de la commission scolaire en mon village, puis juge de paix, amené à examiner les problèmes des relations humaines, les besoins de l'éducation et enfin les litiges qu'ont entre eux les hommes, voici, Eveline, qu'à trente-deux ans passés, je découvrais, pour ainsi dire conduit comme par hasard et malgré moi à cette découverte, je découvrais n'avoir jamais été aussi heureux qu'en me mettant au service des hommes. Enfin, ma vie commençait à s'éclairer.

Il se leva, comme stimulé par une pensée trop active. Debout sur la galerie, plongeant au loin le regard, il

décrivit des bras un grand geste impétueux qui semblait embrasser tous les horizons.

- J'avais — j'ai encore —, dit-il, la terrible passion des pays neufs, des recommencements à zéro — comme si l'homme pouvait jamais être autre chose que lui-même. J'aurais pu continuer à courir sans fin vers cette illusion si facile du départ neuf et frais, parce que le pays est presque encore tout entier désert.

Sa voix se brisa quelque peu.

- Dieu merci, dit-il, j'ai entrevu que commencer n'est rien, que c'est de vivre qu'il s'agit, de vivre avec et pour les hommes tels qu'ils sont en les aidant autant que possible. Et je n'en reviens pas encore de la clarté, du courage qui me sont venus lorsque j'ai cessé de m'agiter dans mon propre intérêt pour désirer l'intérêt plus large d'autrui.

Elle fut elle-même à cet instant fort émue et leva vers lui des yeux éclatants de sympathique attention. Qu'il était étrange, cependant, de se découvrir tout à coup vibrante d'émotion envers les hommes, tous les hommes, cette masse confuse et inconnue — et pourtant cela était. Par les paroles d'Edouard, elle sentait passer d'elle à une mer d'êtres humains sans visage comme un courant d'amour, de

confiance et d'espoir. Il se rassit, demeura silencieux, les mains croisées.

- Il me manquait cependant une ligne de conduite, dit-il, un principe d'action, en bref une politique. Longtemps, j'avais considéré la politique comme l'exploitation des intérêts, un jeu qui faisait d'abord l'affaire de quelques meneurs intéressés. Je m'en étais tenu à l'écart, en ceci pareil à bien des gens sans doute honnêtes qui pensent peut-être se garder propres en ne s'en mêlant pas. Quelle erreur, et quel égoïsme, aussi, car le sort de notre pays ne nous concerne-t-il pas? En tout cas, un jour, j'eus entre les mains une brochure d'information sur un mouvement d'idées qui commençait à passionner le Bas-Canada, surtout le Québec, et qui se répandait vers l'Ouest. Peu après, je rencontrai quelques adhérents du mouvement.

Il hésita, demanda avec une certaine appréhension:

- Mademoiselle Eveline, avez-vous entendu parler du libéralisme?

- Le libéralisme!

N'était-ce pas contre cela que, du haut de la chaire, la semaine dernière encore, Dom Charles les avait sérieusement mis en garde, déclarant la doctrine dangereuse et surtout dirigée contre l'autorité religieuse? Même son père, ami pourtant des idées nouvelles, n'en savait trop

encore que penser. Un petit frisson, non pas tout à fait désagréable, la parcourut. Le mot en lui-même était beau pourtant, comme un vent qui balaie, nettoie la place, aère.

- Les soeurs, au couvent, dit-elle, nous disaient de nous en méfier. Que cela pourrait conduire à perdre notre langue et nos droits.

Il eut un sourire amer et souffrant.

- C'est lorsque les idées sont à leur état le plus pur et le plus généreux, dit-il, qu'elles sont en butte aux plus fausses interprétations.

- Ce n'est donc pas une idée tout à fait révolutionnaire? demanda-t-elle ingénument.

Il allongea la main, la posa sur le bras d'Eveline. Elle le sentait frémir d'une véhémence sourde, comme lorsqu'on n'en peut plus de ne pas faire partager ce qui est pour soi sûr, et si mal compris par d'autres.

- Parlez-m'en, dit-elle, afin que je comprenne.

Ainsi, longuement, comme l'après-midi s'achevait, Edouard Tessier exposa-t-il, en tâchant de les mettre à la portée d'une jeune intelligence, le sens et le but du mouvement libéral au Canada: répandre d'abord le plus largement possible les bienfaits de l'éducation — il s'illumina à cette vision de milliers d'enfants canadiens qui bénéficieraient de ce qui à lui avait si cruellement

manqué — réduire, il est vrai, l'autorité religieuse mais uniquement dans le domaine des affaires temporelles où elle s'exerçait parfois à outrance, en utilisant là où il n'était plus question de salut des moyens d'action qui eussent dû être réservés au spirituel; de plus, libérer le commerce de ridicules entraves et barrières douanières; enfin, comme le mot l'indiquait, servir les intérêts les plus élevés du peuple, arriver peut-être à n'en faire qu'un de tous les groupes répartis à travers le pays.

- Mais alors, demanda-t-elle, est-ce que ça ne veut pas dire, comme les soeurs le craignaient, que nous ne serions plus des Canadiens français...

- Au contraire, dit-il vivement. Comment en devenant plus libres cesserions-nous d'être?

- Ç'a du bon sens, fit-elle, mais la survivance?

C'était un mot se répandant déjà à l'Ouest, parmi les petits groupes de Canadiens d'expression française.

- S'agit-il de survivre? fit-il. N'est-ce pas de devenir qui compte?

Elle acquiesça, vaincue par ces arguments, au reste n'y comprenant pas encore tellement.

Enfin, poursuivit-il, le parti libéral envisage d'ouvrir le pays — peu peuplé encore — à une très vaste immigration. Jusqu'ici, elle fut très modérée,

parcimonieuse, comme si nous avions à ménager les territoires. A présent, il va s'agir de tout autre chose.

Dans son excitation, il se leva, cheveux au vent, d'un geste lui désignant l'horizon.

5 - Dépassez cette ligne lointaine et que verrez-vous? Une autre plaine égale à celle-ci, une autre et puis une autre encore. Marchez dix jours droit vers le soleil couchant, et de nouveau, et encore: l'immensité, quoique dès lors presque entière livrée aux Indiens nomades ou à 10 quelques trappeurs métis. Le pays est inépuisable, riche et bienveillant. Il peut faire vivre des milliers d'hommes, et ne sera au reste un pays que lorsqu'il aura en main ce premier matériau d'un pays: des hommes. Il nous en faut de toutes sortes; nous pouvons et nous devons accueillir les 15 malheureux aussi bien que les intrépides. Nous n'avons au reste qu'à ouvrir nos portes pour qu'afflue de toutes parts le flot humain le plus varié: Polonais, Slaves, Anglais et, nous l'espérons, Français en grand nombre; bonnes gens et moins bonnes gens, peu importe peut-être. Ce qui compte 20 c'est, avec ces éléments divers, bâtir, construire un pays neuf et libre.

Son exaltation tomba, aussi vivement qu'elle l'avait pu soulever. Il s'assit, passant et repassant la main sur ses

yeux encore pleins de songe, mais que voilaient tout à coup une ancienne fatigue et le doute de soi, soudain et cruel.

Ces idées, ces images de l'avenir, depuis des mois, en de petits meetings tenus çà et là en des granges, à l'arrière des magasins, parfois en salle paroissiale devant une poignée de gens souvent ricaneurs, est-ce qu'il ne s'épuisait pas en vain à les vouloir partager? Dès qu'il n'était plus question de leurs intérêts les plus immédiats et terre à terre, que les hommes étaient indifférents.

- Croiriez-vous, murmura-t-il, qu'il se trouve dans notre pays bien des gens pour dire que nous n'avons pas besoin d'accueillir ici des étrangers?

Il soupira lourdement:

- Qu'il est difficile d'atteindre les hommes dans leur torpeur, leur confort! Y arriverai-je jamais? Peut-être après tout ne suis-je pas fait pour cela.

Elle s'étonnait, ayant soudainement sous les yeux un tout autre homme, dont le visage s'était creusé, les épaules affaissées, à l'air morose, et qui paraissait abandonné de lui-même. Il disait avec amertume:

- Vaut-il seulement la peine de tant se soucier des autres?

Il revint quelquefois encore avant l'automne avancé, puis espaça ses visites. A l'hiver, il parcourait la région en tous sens, s'adressant aux gens là où il les pouvait réunir, organisant de petites assemblées politiques et avec de plus en plus d'ardeur y prêchant la doctrine libérale.

Il avait engagé Clément pour servir la clientèle et tenir un peu les livres au magasin; il en fit bientôt son gérant pour lui abandonner peu à peu la conduite presque entière de son commerce dont il apparut que de plus en plus il se désintéressait. Quand il venait encore en une rapide visite, c'était pour entretenir la famille Langelier de ses espoirs, de ses défaites; il avait de plus en plus un visage, un langage d'apôtre.

Au printemps, il alla à Winnipeg. C'était moins pour ses affaires que pour assister à un congrès du parti libéral et y entendre le chef, Wilfrid Laurier, qui devait prononcer là un des éclatants discours de sa carrière[70].

Edouard revint électrisé. Dès lors, la victoire lui paraissait certaine. Comment résister, disait-il, à pareil homme, ne pas s'identifier à sa parole d'argent, à sa vibrante personnalité et à ses visions d'avenir.

Il ne se trompait pas.

Au mois de juin, le régime libéral s'installait au Canada.

Wilfrid Laurier en devenait le Premier ministre.

C'était en 1896.

A quelques jours de là, Edouard — un homme rajeuni, presque gai, on ne l'avait jamais vu tel — arriva en toute
5 hâte, par surcroît un jour de semaine, tant il ne pouvait plus pour soi garder l'heureuse nouvelle qu'il apportait.

IV

A peine installé devant ce noble paysage et près d'elle, comme il l'avait tant souhaité depuis des mois — et s'il s'était retenu de le faire lorsqu'il l'aurait pu, c'était, le croyait-il maintenant, qu'il désirait n'apparaître devant elle que victorieux et lui apportant sa victoire en hommage — à peine donc auprès d'elle, il lui fit un sourire ému et lui apprit ceci:

Maintenant, enfin, ses services à la cause du parti libéral étaient reconnus, hautement reconnus; ils lui valaient sa nomination à un poste de fonctionnaire du pays — chose que dans son coeur, il pouvait à présent l'avouer, il avait ardemment désirée. Sa nomination n'était pas officielle encore — mais à elle il pouvait en parler. Dès l'automne, et même avant sans doute, il serait attaché au service de l'Immigration. C'était comme il l'avait pensé: Wilfrid Laurier la favorisait et allait s'y employer énergiquement. Lui-même aurait pour tâche d'établir les nouveaux immigrants d'Europe ou des colons du Québec, quelques-uns au Manitoba, la plupart dans les Territoires du Nord-Ouest dans lesquels avant peu sans doute, le gouvernement taillerait d'autres provinces. Le pays était à la veille d'un vaste essor. A la pensée qu'il y

participerait lui-même, son âme s'enflammait. Ce n'était pas assez de dire qu'il entrevoyait enfin le moyen de servir les hommes et le pays, qu'il serait à la tâche au moment peut-être le plus captivant de l'histoire de l'Ouest; il se trouvait aussi que sa pratique des langues, apprises alors qu'il ne savait pas comment elles pourraient jamais lui être utiles, cela et le fait qu'il avait été quelque temps arpenteur, enfin presque toute son expérience de la vie, aussi bien que sa passion des horizons lointains allaient être au mieux employés. N'était-ce pas un signe que l'homme, sans le savoir, s'orientait souvent — par ses erreurs même — vers la place qui lui était destinée dans le monde.

Déjà, il avait commencé de liquider ses affaires. Il était en pourparlers pour vendre son commerce dont il n'était au reste qu'à moitié propriétaire.

Ce qu'il ne dit point, c'est que Clément, à qui il avait emprunté des sommes assez importantes pour poursuivre la campagne électorale, devenu co-propriétaire et par toutes sortes de manoeuvres, le tenait pour ainsi dire à ses conditions, et se faisait fort d'acheter sa moitié à bon compte[71].

A cette pensée, il eut un geste excédé:

Il n'avait qu'une hâte, dit-il: sortir au plus tôt des affaires qui ne l'intéressaient plus, ne l'avaient jamais au vrai intéressé, et pour lesquelles il n'était pas fait.

Il devrait prendre possession de son bureau de Winnipeg en septembre au plus tard. Toutefois, il contemplait vivre à Saint-Boniface, tout à côté, sur la rive sud de la rivière Rouge.

- Mais vous connaissez Saint-Boniface, dit-il, on y parle français.

Elle acquiesça d'un petit signe de tête.

De Saint-Boniface, qui n'était qu'un gros village alors, elle n'avait au vrai retenu qu'une impression de captivité, ne l'ayant jamais parcouru en liberté, mais avec d'autres élèves, en rang et sous le regard des deux soeurs les accompagnant et leur recommandant de garder les yeux baissés. Elle se souvenait bien cependant de la rivière Rouge, au printemps gonflée comme nulle autre, alors une tumultueuse rivière et dont le souvenir la troublait. N'était-elle pas la cause que tout à coup elle n'avait pu subir davantage d'être enfermée?

- Je ne vois pas que les avantages du poste qui m'attend, continua Edouard. J'en vois les responsabilités, et qui m'effraient. Travailler avec le matériau humain est d'une gravité presque terrible. Cela n'admet pas l'erreur.

J'en tremble, parfois, comme un tout jeune homme au seuil d'une expérience nouvelle.

Puis, après un long moment de silence, il dit que tout serait autre pour lui, s'il pouvait se sentir appuyé par une sûre tendresse, qu'alors il n'aurait plus de crainte sur lui-même, ni de doute; il serait au contraire rempli de courage.

Alors, elle commença à voir où il voulait en venir, et fut troublée.

Justement, il lui exprima ceci qui parut à Eveline fier et beau:

- Pour aimer comme il se doit les hommes et sa tâche, il faut d'abord commencer par aimer profondément et plus que tout autre un être humain en particulier. De cet amour découlera l'autre, tous les autres. Eveline, acheva-t-il à voix basse, je vous aime de cet amour... Et vous? Est-ce que vous consentiriez à partager ma vie, si peu aimable puisse-t-elle vous paraître? Car, se hâta-t-il avec scrupule de lui faire observer, je ne serai peut-être pas souvent auprès de vous, mais presque toujours auprès de mes colons.

«J'aurais dû me douter, j'aurais dû me douter», se disait-elle en ce moment, s'apercevant à présent qu'il lui avait donné en effet mille signes de ses intentions sérieuses; pourtant l'étonnement dominait en elle. Au cours

de l'hiver, quelques autres prétendants, des jeunes hommes du voisinage, avaient cherché à la courtiser; son père tout de suite les avait voulu écarter; elle-même, au reste, les comparant malgré elle à Edouard, les avait jugés peu intéressants. Mais le mariage, le mariage! Elle restait d'abord comme tout atterrée devant le sérieux de ce pas en avant, le sérieux et le définitif.

Alors, malgré tout, elle commença à imaginer des choses, des attitudes assez plaisantes. Elle se voyait en ville, ayant à soi une belle maison sans doute. On dirait: Voilà la toute jeune madame Tessier. Elle dresserait la tête haut: la femme d'un fonctionnaire de l'Etat. Il lui faudrait se débarrasser de ses manières enfantines et campagnardes. Elle aurait un rang à tenir. Elle serait donc enfin quelqu'un par elle-même — ou du moins par le reflet de l'homme qui l'aurait choisie. «Ma situation dans la vie», se dit-elle, et tout cela, la situation, le rang, la maison, lui plaisait assez, paraissait à ses yeux digne, clair, et agréable. Mais le reste! Cet autre côté étonnant, singulier et silencieux de la vie de mariage, dont personne, il ne semblait, jamais ne parlait avec clarté et simplicité, qu'en était-il?

«Car, pour sûr, réfléchissait-elle, énervée, ce n'est pas surtout pour le rang, la maison et ces belles choses claires et définies qu'on se marie.»

- Ah, je ne sais pas, dit-elle; je n'ai encore jamais pensé que je me marierais.

Elle allait dire: «Pour se marier, ne faudrait-il pas savoir ce que c'est que d'être marié, comment ça marche quand on est marié...» et elle sentait vaguement que ce n'était pas jugé convenable de s'exprimer si franchement.

- Vous êtes bien jeune, je le sais. Il conviendrait de vous accorder plus de temps pour mieux me connaître et mieux vous connaître vous-même. C'est du reste la condition qu'a posée votre père à mes visites, lorsque je lui en ai demandé la permission. «Je ne veux pas que ma fille soit pressée, m'a-t-il dit; on considère, je le sais, que les fréquentations doivent être courtes; moi, je pense, au contraire, qu'elles doivent être raisonnablement longues.» Voici ce que pense votre père. Cependant, les circonstances, les événements, le temps me pressent, Eveline. De plus, j'éprouve la crainte de vous perdre. Ah, si seulement je pouvais entreprendre ma vie nouvelle avec vous à côté de moi! Voulez-vous y penser et s'il est possible me donner votre réponse la semaine prochaine peut-être...

Elle respira avec plus d'aisance. Une semaine, elle avait toute une semaine pour la réflexion. A l'âge qu'elle avait, c'était en son esprit un bon moment encore de liberté.

V

Elle souffrait encore, trois ou quatre jours chaque mois, mais ne s'en plaignait plus jamais depuis cette fois où sa mère, avec ses tisanes ne réussissant guère à la
5 soulager, en désespoir d'impuissance sans doute avait grondé: «C'est la nature; elle est plus dure aux unes qu'aux autres. Qu'y faire!»

Mais si Eveline se taisait sur ses malaises, ses yeux profondément cernés ces jours-là, son regard terni
10 renseignaient sa mère qui ne lui demandait alors que de petites tâches tout à fait faciles, et même assez souvent l'envoyait-elle se reposer, dans sa chambre.

Elle devait parfois rester allongée; elle se sentait alors diminuée, diminuée surtout en son esprit et en son
15 courage. Au couvent, elle avait ces jours-là toutes les peines du monde à retenir ses leçons, à forcer sa mémoire pourtant vive; et, si les examens tombaient un de ces jours, c'était le désastre. Les soeurs avaient dit: «Mais qu'avez-vous donc, Eveline, aujourd'hui, pour être si perdue? On
20 dirait que vous n'êtes pas vous-même.»

C'était bien le mot; elle n'était pas elle-même, elle n'était plus la personne vive, entreprenante et chaleureuse qu'elle aimait être. Et quel supplice il y a à changer ainsi

de nature sans trop savoir si cette autre et vilaine nature n'est pas aussi soi-même après tout.

Céline monta ce jour une tasse de tisane à la main. Puis, s'étant assise pour penser, elle effleura du regard
5 les murs blancs, l'air joyeux, gai et intime de cette petite pièce avec sa seule fenêtre basse par où entrait une vaste échappée du paysage. Elle trouvait reposant de se trouver ici près de sa fille encore entièrement sous sa protection et pour l'instant, mon Dieu, ne souffrant que peccadilles au
10 regard de ce qu'elle pourrait plus tard rencontrer.

- Tu es bien ici, dans tes petites affaires à toi, fit-elle observer. Tu es bien dans ta vie de jeune fille.

Et, en effet, cela lui paraissait tout à coup comme l'image parfaite du bonheur, un si tranquille et poétique
15 bonheur que sans doute il ne se renouvellerait jamais.

- Tu es à la page la plus douce de ta vie, continua Céline. Ne te hâte donc pas trop de tourner la page. Une fois mariée, on ne revient pas au beau livre d'avant.

Se marier! Ce ne devait pas être en effet le moment
20 d'en parler. Eveline fronça les sourcils, eut un air maussade. Comme c'est étonnant, pensait-elle: certains jours, la vie devant soi paraît devoir être toute gaie et brillante; à d'autres, le long parcours s'annonce gris, difficile; on a tout simplement envie de lui tourner le dos,

de rester là où on est. Dans cet état de dépression, il lui parut donc en effet stupide et bête de risquer sa vie présente pour un avenir inconnu.

- Ne t'inquiète pas, dit-elle, je ne suis pas décidée du tout à me marier.

Céline respira, plus à l'aise. Elle n'aimait pas beaucoup monsieur Tessier, ses vues audacieuses, ses discours, toute son activité politique, mais il lui fallait en convenir, elle n'était pas docile à l'idée de perdre sa fille; sans doute à aucun gendre n'eût-elle montré bon visage. Il y avait des jours encore où, malgré sa profonde expérience de la vie, Céline était encline à se sentir «contre» les hommes. Et non pas certes parce qu'elle les tenait responsables de la condition féminine, mais pour la raison effrayante qu'ils étaient épargnés et, par conséquent, aveugles souvent à ce qui se passait à côté d'eux. Et regardant à la dérobée le visage aujourd'hui terni et tiré d'Eveline, elle pensait: «On met dix-huit, dix-neuf ans à élever convenablement sa fille, on s'arrange pour lui faire la vie aussi douillette que possible, on lui épargne tout ce qui peut faire trop mal, et voilà que survient autant dire un inconnu, qui dit: C'est pour moi... et entraîne votre enfant vers des difficultés si grandes que,

si on les voyait d'avance, jamais on n'oserait faire seulement un premier pas.»

Cependant, elle le reconnaissait, c'était son devoir de renseigner Eveline plus clairement sur cet état de mariage.

Elle commença par citer les propos de saint Paul: «Marie-toi, tu fais bien, ne te marie pas, tu fais encore mieux[72].» Mais à les prononcer, elle mesura le peu de secours qu'ils offraient et peut-être quelque chose en eux d'injurieux à la simple vie humaine.

- Il y a pourtant de la joie dans le mariage, dit-elle, et c'est les enfants qui l'apportent. On ne pense pas cela, quand on se marie; on s'imagine les choses tout de travers. Mais c'est comme je le dis: quand on a ses enfants à soi, le monde change, ça je peux te le dire.

- Si tu pouvais recommencer ta vie, lui demanda Eveline, tu te marierais encore?

Pas une minute sa mère n'hésita.

- Si j'avais à recommencer, je ferais exactement comme j'ai fait.

Puis elle tourna sur ses talons et s'en alla à ses besognes.

Ces jours difficiles pour Eveline passèrent, comme en avait passé bon nombre déjà, comme en passerait un plus

grand nombre, jours qu'elle avait hâte de voir disparaître et, au reste, aussitôt disparus ils étaient presque complètement oubliés.

Dolente et pessimiste la veille, voici qu'elle émergeait radieuse, remuante, menue et vive, comme s'il y avait ivresse dans ce simple fait de revenir à soi.

Ses vues sur le mariage changèrent instantanément. Et ce soir, sur la galerie, c'était avec son père qu'elle en parla.

Depuis qu'il avait une fille, en vérité la pensée de François au sujet des femmes était tout autre qu'auparavant. Certes, il avait eu pour toute femme des égards, des prévenances et des manières polies.

Cependant, cependant!... Comme tout un chacun, quoique n'en voulant peut-être pas convenir aussi ouvertement, n'avait-il pas été d'avis lui aussi qu'elles étaient nées uniquement pour servir l'homme, apaiser ses sens, élever ses enfants, embellir la vie, il est vrai, mais malgré tout, cantonnées en ces fonctions, d'un rang quelque peu inférieur à celui de l'homme qui va, décide, dirige et gouverne? N'y avait-il pas eu un temps où, dans sa suffisance de jeune mâle, il lui aurait paru dangereux de permettre aux femmes d'être tout à fait affranchies? Ah oui, c'était vrai, même

lui avait pu penser que trop de liberté n'était pas bonne pour la compagne de sa vie.

Mais à présent qu'Eveline se marierait sans doute, il avait les yeux ouverts enfin, et tout autre était son sentiment. Il y avait souffrance dans son coeur pour toute jeune fille peut-être. Il pensait à leur condition étrange, il y pensait sans cesse, il y pensait tout le temps. Et, parfois, à voir que régnaient encore tant de préjugés défavorables aux femmes, il en venait à se demander: «Mais comment cela a-t-il pu si longtemps durer?»

Depuis que le monde est monde, qu'ont été affranchis les esclaves, les serfs, que tant de progrès a été accompli, comment, en ce qui touche à la dignité et à la liberté des femmes, si peu encore a-t-il été entrepris?

Il entendit alors la claire voix d'Eveline qui, près de lui, demandait:

- Crois-tu que je ferais bien de me marier?

Il lui accorda un doux sourire.

- Il est sûr, dit-il, que monsieur Tessier est un excellent parti. Qu'en cette campagne perdue, loin de toute ville, tu aies pu rencontrer un homme de cette qualité, et qu'il t'aime, c'est déjà presque miraculeux. Souvent, je me faisais du souci pour ton installation future. Je me disais: en ce pays où il y a si peu de jeunes hommes et la plupart

gauches et frustes, comment mon Eveline trouvera-t-elle un parti convenable? Voilà ce que je pensais, mais j'avoue que si je t'imaginais parfois te mariant c'était toujours pour beaucoup plus tard. Je te trouve trop jeune encore pour le mariage.

- Jeune, dit-elle, étonnée.

C'était son avis qu'elle était vieille au contraire. Depuis qu'elle avait eu tout récemment ses dix-neuf ans, guère une journée ne passait sans qu'elle se rappelât: me voilà à dix-neuf ans, bientôt vingt ans; ah, c'est que je vieillis vite!

- Ah, si tu avais continué tes études et obtenu ton diplôme, ne put s'empêcher de regretter une fois encore le père. Tout autre serait ta situation; tu gagnerais ta vie comme institutrice, tu aurais loisir de remettre de te marier comme tu l'entendrais; c'était la sorte d'indépendance que je souhaitais pour toi, que je souhaiterais à toute jeune fille. Il me semble que toute femme devrait avoir une manière à elle de gagner sa vie, en sorte qu'elle n'ait à se marier que si elle le veut bien.

Elle frémit d'impatience. Ne souffrait-elle pas assez, constamment, de cette déception à elle-même infligée sans que son père à tout propos la lui rappelât.

- Ce qui ne veut pas dire, continua François, que ma fille doive se sentir obligée de se marier. Seulement voici que se présente un homme de rare mérite. Il te presse un peu trop à mon gré. Mais je comprends ses raisons. Ainsi, ma fille, je ne sais trop que te conseiller. C'est à toi de tâcher de bien voir en toi-même et de décider.

Il disait ces choses et pensait par ailleurs: «Comment la pauvre petite y parviendrait-elle seule, est-ce que je ne la trompe pas en passant sous silence les difficiles heures du mariage? Mais à qui se prépare à voler dit-on: attention, les ailes peuvent te manquer, à qui va s'élancer vers une haute montagne, parle-t-on de tous les pièges et dangers de la route avant le sommet? N'est-ce pas le sommet qu'il faut surtout montrer?»

- Il faut du sérieux dans le mariage, dit François, mais pas uniquement ni non plus trop de sérieux. Après tout, les oiseaux chantent à leur mariage.

Et il se demandait, à part soi: mais quel est donc le plus dur de cet état, et il croyait apercevoir que le coeur féminin aimait autrement que le coeur masculin; chez l'un, plus de tendresse, de rêve sans doute que de désir; chez l'autre, le contraire souvent. Cela était ce qui devait rendre difficile la rencontre parfaite des époux. Or la loi de l'Eglise sous laquelle ils vivaient faisait égale

obligation du don de leur corps à l'un et l'autre conjoint, encore que c'était la femme qui en portait les conséquences. Quel que fût le nombre des enfants, que leur venue fût rapide ou non, la loi était inexorable. François étouffa un soupir. Ce qui, jeune marié, ne l'avait pas outre mesure frappé, comme père le bouleversait. Il se disait: l'un paie infiniment plus cher que l'autre le bonheur de la chair; et à le payer si cher n'en vient-il pas à ne plus l'aimer? Ah, tout n'était pas parfait, loin de là, en cet état de mariage, mais sans doute parce que l'amour humain était grossier encore, peu achevé, au commencement seulement de sa longue marche vers la perfection. Il se disait aussi: on élève une fille à ne même pas penser aux choses de la chair, pour la livrer un jour ou l'autre à cela même. Et dès lors ce qu'on lui a enseigné à rejeter en son esprit, on le lui présente beau et nécessaire.

Il était fort troublé, se leva d'un bond, disant:

- Allons, fille, marchons un peu ensemble, cela aide à réfléchir.

Elle le suivit allégrement, étant elle aussi de ces natures que le mouvement de la marche porte à penser clairement.

Ils descendirent vers le petit lac. En chemin, François se penchait de temps à autre pour examiner son blé.

- Il vient bien, dit-il, il s'annonce bien cette année encore.

Mais il pensait plus à l'amour humain qu'à ses récoltes à venir. Grandirait-il vraiment, s'affinerait-il progressivement pour devenir délicatesse, générosité et souci de l'autre infiniment plus que de soi? se demandait François. Oui, sans doute. L'idéaliste en lui le croyait malgré tout possible, à cause d'Eveline, l'enfant moitié de sa chair, moitié de sa pureté.

-Enfant, dit-il, tout ce qui se fait sur terre, tu le sais, se fait lentement, avec effort et sacrifices. Ainsi du mariage.

Ils s'assirent tous deux sur une roche assez haute et dominant le lac. C'était une soirée d'été exquise. Il n'y avait pas une ride dans la fine étoffe du ciel et pas une ride non plus dans la texture du lac.

- Nous voici bien installés pour penser, dit François. Qu'est-ce que je disais donc? Ah oui, que tout mariage se fait comme on pourrait faire un beau livre, un bon discours, tant de choses rares. Peut-on dire d'un mariage qu'il est beau, au début, le jour des noces? Cela m'a toujours paru présomptueux. Tel mariage trop splendide d'apparence peut s'achever mal. Tel autre, courageux et modeste, peut mener à quelque étrange sommet.

Soudain, sa voix fut émue comme si à Eveline, en ce moment, il faisait en quelque sorte des adieux:

- Ce que je peux te dire en toute franchise, dit-il, c'est que tout difficile que soit le mariage, c'est l'expérience la plus complète et la plus haute de la vie que je connaisse. Tout y est: les petites corvées quotidiennes, les aspirations les plus nobles, la fatigue de tous les jours. Est-il seulement une autre manière de se donner aussi entièrement et, en se donnant ainsi, de se grandir de plus en plus? Sans ta mère, dit François d'une voix tout empreinte de solennité, que serais-je en vérité? Sans doute si loin de moi-même qu'à mes propres yeux je ne me reconnaîtrais pas. Peut-être tous mes rêves sans elle auraient-ils fait naufrage. Par là tu peux voir un peu de ce que je lui dois.

Ces belles paroles ravissaient malgré tout Eveline.

A présent, elle se voyait dans l'avenir, sur quelque beau pic d'observation d'où elle contemplait avec sagesse, tel son père, ce soir, la route faite, le paysage environnant, soi-même ayant parcouru la vie et pouvant se dire: «J'ai grandi de noble façon. Je suis devenue ce que je devais devenir.»

Mais alors elle entendit son père gravement lui dire:

- Avec tout ceci, il me semble, nous avons oublié l'essentiel, fille. Car il serait vain de parler mariage si cette chose essentielle n'existe pas tout d'abord. Aimes-tu monsieur Tessier?

5 Ah, la question troublante, à laquelle justement il était si difficile de répondre. Aimait-elle? Comment savait-on que l'on aimait? Et qu'était-ce que l'amour?

VI

Mais qu'était-ce que l'amour? Tous en ressentaient quelque chose, personne n'en pouvait dire au juste l'effet et les causes. Peut-être, pensait Eveline, est-ce un bien qui se devine plutôt qu'il ne se dit.

Sa mère en paraissait faire peu de cas, parfois, à moins qu'il ne s'agît de l'amour qui est dû à Dieu, ou encore de l'amour que l'on a pour ses enfants. Pour les pauvres, elle en avait aussi, et il est certain qu'une belle plante robuste, par exemple, éveillait en elle une sorte d'amour. Cependant, les yeux las, à toutes les questions posées par Eveline, elle avait fini par gronder d'un air quelque peu farouche: «L'amour, l'amour! Pour ce que ça dure! Un feu de paille souvent. Bien fol qui s'y fie, qui trop sur lui bâtit.»

Mais sur quoi d'autre bâtir!

Pour ce qui était de François, l'amour, selon lui, était la lumière de la vie, les yeux de l'âme, disait-il. Dom Charles avait une autre interprétation encore. Plaignant au fond l'amour humain, il le comparait à une goutte pour la soif des âmes, lesquelles étaient faites pour n'être abreuvées qu'en Dieu. Quant à Edouard, il disait l'amour la vie elle-même. Qui s'approchait le plus de la vérité? Qui

disait vrai? Ou est-ce que l'amour était en même temps toutes ces choses, et d'autres encore?

Eveline revint au bord du petit lac pour réfléchir; il lui semblait que c'était l'endroit où l'on pouvait voir le plus clair en soi. A cause de l'eau, du calme? Elle ne savait pas. Y arrivant, elle prit place sur une roche qui semblait disposée tout au bord de l'eau tel un petit banc sans dossier. Elle s'y assit, les jambes pendantes. Ayant tâté l'eau qui était tiède, elle enleva bas et souliers, et demeura tranquille, les pieds baignant dans l'eau qu'elle remuait un peu en agitant les jambes. Et elle était très attentive à ce qu'elle allait comprendre, lui venant d'elle-même ou peut-être de l'adorable solitude de ce lieu. Avec, ce soir, ses frémissements et ses chuchotements, l'eau lui semblait toute prête à lui confier quelque secret d'importance.

Le petit lac commença de s'assombrir. Au milieu des ombres penchées sur lui, dans son cercle d'arbres devenus presque noirs, tout à coup, il recueillit en son instant le plus fragile la merveilleuse tache rose d'un nuage passant au ciel, il le retint captif. C'était si exquis qu'Eveline, comme si le petit lac lui était donné à elle particulièrement, cent fois lui avait été donné, s'écria

avec ferveur: «Doux Seigneur! Ce lac est une pure merveille! La terre est pleine de merveilles!»

Ainsi lui vint-il à l'idée que, si tout à ses yeux brillait et scintillait, c'est qu'elle voyait tout avec des yeux libres; que la liberté était peut-être donc une forme d'amour, l'âme se tournant à la fois vers toutes choses en une allégresse nulle part contrainte.

Cependant, où conduisait l'amour? Qu'en était-il de ceux qui s'étaient aimés? Pour Eveline, il paraissait que, passés un certain âge, avertis par le mariage des mystères de la vie, les gens, s'ils gagnaient en connaissance, perdaient peut-être en liberté.

Par exemple, une femme mariée eût-elle pu venir comme elle-même, vers la fin du jour, s'asseoir au bord de l'eau pour goûter le fin bruit des vaguelettes; eût-elle eu seulement loisir de s'interroger elle-même sur ce qu'elle aimerait être? En effet, elle n'avait qu'à se le demander pour connaître la réponse. «Ah, la pauvre, se dit-elle apitoyée; pendant que je pense à mon gré, elle est à son poêle, à sa cuisine, à sa troupe d'enfants, à ravauder.» Et elle découvrit qu'à l'heure présente elle était peut-être le seul être humain en ce pays à avoir tant de bonheur du crépuscule, des nuages et d'être pour ainsi dire liée à ce qui ne lie pas.

Mais peut-être, se dit-elle, n'est-ce pas l'amour qui est à craindre, mais seulement le mariage.

Des enfants, des murs, une maison! Tous, son père, sa mère, Dom Charles, tous, en définitive, disaient que c'était là le but essentiel du mariage. Eveline branla la tête, incrédule. En tout cas, ce n'était pas son but à elle. Du moins pas le premier but. Mais quel était-il?

Elle rêvait, n'y comprenant pas grand-chose. Sans doute aimerait-elle en temps et lieu avoir quelques enfants, deux peut-être. Elle se mit à pousser l'eau du bout de son pied nu. Emue, souriante, elle imaginait un petit garçon bouclé et blond pour qui elle aurait trouvé un nom sonore, Athanase ou Elzéar, et une petite fille en qui elle se voyait elle-même assise à jouer du piano — cette sonate qu'exécutait au couvent sa très chère Priscilla, celle-là porterait d'ailleurs le prénom de celle-ci, car il semblait prédestiné à une vie élégante. Voilà pour les deux enfants d'Eveline. Elle s'amusa un moment à les parer, à les habiller tout de blanc, à les promener en des pays qu'ils découvraient tous trois ensemble, et elle leur expliquait déjà un peu le monde.

Puis elle fronça les sourcils en apercevant le grand écart entre sa rêverie et la réalité dont elle connaissait déjà qu'elle était tout autre, du moins en ce pays. Y

voyait-on seulement pareille gentille petite famille ayant tout le temps qu'il faut pour s'amuser, rire et voyager ensemble? Ah, que son coeur souffrit tout à coup du réel quand elle l'aperçut en ce moment si contraire à elle-même. Partout, c'était des familles de dix, douze, quinze et même vingt enfants. Vingt enfants, se dit-elle, consternée; on a beau les aimer, c'est trop. Elle passa en revue les mères de ces familles, pauvres femmes épuisées, sans plus d'enthousiasme pour quoi que ce soit, éteintes, mornes à tout, et était-ce étonnant! Quand donc la pauvre créature pouvait-elle être présente au monde? Pouvait-elle s'évader un jour seulement? Avait-elle même une pensée à elle qui pût surnager au-dessus de tant de besognes? Sa vie s'en allait en petits riens de tous les moments, pensa Eveline, et elle eut l'âme assombrie d'une affreuse appréhension. Se pouvait-il qu'elle vît là quelque chose en son propre avenir? Qu'à elle aussi la vie lui serait ravie en petites miettes, en petits riens à l'infini? Quand à sa mère, revenant sans cesse sur les devoirs du mariage et les enfants à venir, elle avait répliqué: «Bien sûr, j'aimerais en avoir quelques-uns...» celle-ci avait eu un geste en disant long, puis ces mots énigmatiques: «Pauvre de toi! Si tu penses que l'on arrange cela à sa convenance. Les enfants, il faut les prendre comme ils viennent.»

Comme ils viennent! Brusquement affolée d'angoisse, Eveline croyait entrevoir cette inimaginable chose: plus d'enfants qu'on en voulait; cette joie, ce riche cadeau par trop d'abondance devenant fardeau, servitude. Oh non, il ne pouvait pas en être ainsi! Pour d'autres, peut-être. Pas pour elle. On ne devait avoir des enfants que parce qu'on les désirait, quand on les voulait de toute son âme. Autrement, ce serait trop triste vraiment. Ce serait à pleurer chaque jour et toute sa vie d'être née une femme.

Elle secouait la tête, achevant de se rassurer elle-même. Il n'en serait pas ainsi, pas pour elle, c'était impensable. Elle contemplait le joli ovale de l'eau endormie à présent entre les arbres et où il n'y avait pas le plus léger petit plissement. Comme un beau visage dont les traits se défont dans le sommeil, l'eau reposait. Et son coeur étant plein de confiance dans ces omens[73] de la nature, Eveline le crut, qui lui parlait de bonheur, et lui disait l'avenir serein, un peu comme on le veut, un allié de soi-même, le meilleur de soi, une réussite incomparable.

A présent elle s'amusait à lancer à la surface de l'eau de petits galets plats qu'il s'agissait d'y faire ricocher autant de fois possible avant qu'ils ne s'y enfoncent. Elle atteignit huit sauts au-dessus de l'eau comme si celle-ci

était tout à coup de métal — c'était une bonne moyenne. Et, quoique ses gestes, ses mouvements eussent pu paraître enfantins, en vérité, ils accompagnaient en elle une réflexion sérieuse. Tout à coup, derrière elle, des branches craquèrent. Tamme accourait, comme toujours lorsque, l'ayant cherchée en tous les endroits où elle pouvait se trouver, il la relançait enfin, il paraissait rire, les babines retroussées.

- Ah, Tamme! Tamme!

Elle prit entre ses mains les douces oreilles de soie, plongea le regard dans les chauds yeux bruns. Là aussi brillait de l'amour. Tant d'amour, un si complet et si étrange amour qu'en le sondant, Eveline se sentait glisser en plein mystère. Car, sans doute, Tamme fût mort cent fois pour elle s'il l'eût fallu. Quelle était la raison de cet attachement si aveugle, si intense qu'il n'y avait aucun humain à l'approcher, ni même à le vraiment comprendre.

- Ah, Tamme! Tamme! dit-elle avec exaltation.

Elle l'attrapa de nouveau par sa tête fine, loin au fond des doux yeux regarda. Parfois, il arrivait que, regardant profondément dans les yeux du colley, elle voyait un peu de brume s'écarter en fumée légère; une route, la nuit, entre des collines, se dessinait; puis réapparaissait l'enfant blond de la caravane croisée un soir comme pour

illustrer quelque conte rêvé et à quel point la vie est mystérieuse. Où était-il à présent ce cher enfant? Et comment se faisait-il que d'une si brève rencontre elle n'eût rien oublié, que tout encore lui fût présent, les quelques paroles qu'il avait dites, jusqu'au son un peu rugueux de sa voix, et sa manière inattendue de sourire.

Elle avait chargé Majorique, lui qui voyageait tant, de s'informer çà et là si personne n'avait jamais entendu parler de la famille McGillivray. «Dans les collines peut-être, tu pourrais demander. N'as-tu donc jamais vu quelqu'un qui lui ressemblait?» «Qui lui ressemble! Maintenant qu'il a vingt ans ou à peu près! Quelle commission tu me donnes là! Autant chercher une aiguille dans une meule de foin!»

Une aiguille, une fine aiguille, se dit-elle, sondant la nuit qui approchait. Et tout à coup, à voix haute, elle se dit: «C'est curieux tout de même qu'on ne l'ait jamais revu, que jamais même on n'ait entendu parler de lui.»

Il lui semblait impossible que si vaste fût-elle, la plaine n'eût pas gardé quelque trace du passage de cet enfant si peu ordinaire. Ceux qui l'avaient une fois aperçu ne pouvaient pourtant l'avoir banni de leur mémoire. La nuit avait traversé et pris en ses filets sombres le petit lac, Eveline se prit à appeler doucement, comme si sa voix n'eût pas à aller loin pour atteindre:

- Donald McGillivray, vis-tu encore? Où donc es-tu? Et maintenant, est-ce que je te reconnaîtrais seulement?

Puis plus bas, elle chuchota comme s'il eût été tout près:

- Donald McGillivray, penses-tu quelquefois encore à moi? Tu sais, cette petite fille un peu grasse, pas mal ronde. N'es-tu pas curieux de savoir ce qu'elle est devenue? Du temps a passé, je ne suis plus la même, lui confia-t-elle. Donald McGillivray, soupira-t-elle, et elle se tut.

En somme, il n'était qu'apparu, ne lui avait rien donné — sinon, il est vrai, Tamme, ce qui était le plus merveilleux des cadeaux, mais dans l'ensemble il n'était qu'apparu.

Apparu, se dit-elle, et elle songea à tout ce qu'Edouard, par contraste, lui avait déjà donné — et elle ne songeait pas cette fois aux cadeaux: un bracelet et un coeur en or pour suspendre au bout de sa chaînette — non, elle songeait au véritable don de soi que lui avait fait Edouard: ses projets d'avenir, ses songes, son enfance et jusqu'à l'aveu de ses faiblesses. «Découragé souvent, l'avait-il mise en garde, je deviens alors taciturne et même morose.» Oh, ce qu'elle avait reçu de lui était immense, cela déjà ne pouvait plus s'évaluer, elle, une petite fille ignorante, il l'avait élevée à ses hautes perspectives, et auprès de lui,

elle continuerait à se grandir, à apprendre, déjà elle était à cause de lui une autre personne, elle lui devait plus qu'elle n'avait jamais dû à qui que ce soit. Une part d'elle-même, la plus instruite, était déjà en partie l'oeuvre d'Edouard. Elle apercevait un peu ce que peut créer de grand l'amour: un autre être. Cela était déjà cet autre être que voulait Edouard.

Et vibrante de gratitude, elle s'écria en elle-même: voilà sûrement l'amour, et qu'est-ce que cela pourrait être sinon l'amour.

Cependant, peut-être ne se serait-elle pas encore décidée au mariage, tant son coeur, telle la flamme en illuminant autour d'elle découvre aussi plus d'ombre amassée, tant son coeur tremblait d'incertitude. Mais il pleuvait légèrement ce dimanche suivant quand arriva Edouard.

Il pleuvait — en ce temps de l'année, une bénédiction au reste. On entendait avec plaisir le bruit des gouttes frapper le toit et les vitres. On pensait aux céréales, de cette eau tiède et de la terre délayées, à l'heure même fabriquant vie, pain et nourriture — en quelque sorte de l'amour aussi envers les hommes.

Réunis dans la salle commune, peut-être mieux que jamais sentirent-ils ce soir la douceur d'être, parents, amis, enfants, passé et avenir, ensemble sous un même toit.

François proposa de faire un peu de musique.

Ah, la douce veillée!

Même Nicolas et Jérôme, ces deux garçons si peu liants, si peu souvent charmés, quand le père eut décroché son violon et entamé des airs de jadis, en eurent les yeux comme moins amers.

François était gêné pourtant de s'exécuter devant Edouard, davantage peut-être devant sa famille. Il est difficile d'avoir du talent aux yeux des siens. Et depuis si longtemps, il n'avait pas joué, ou presque.

Quand il eut enfin trouvé la cadence, la marquant de la semelle sur le plancher, et que la marqua également Céline d'un mouvement presque solennel, tous s'entreregardèrent avec émotion, devenus quelque peu nouveaux les uns pour les autres, d'aimables étrangers, s'apercevant que chacun est plus mystérieux qu'on ne le croit.

Pressé par François de montrer quelque talent de société, Edouard avoua avec quelque réticence qu'il savait chanter.

- Oh, mais voilà qui est mieux que le violon. Qui sait chanter, en tout temps, en toute occasion, même sur une

route déserte, peut donner voix à ses sentiments. Nul besoin que lui-même et sa chanson, oh, voilà qui est précieux!

Edouard se leva, alla se placer au centre de la pièce, puis ayant salué Eveline en particulier et continuant à la contempler, il commença:

Sur le grand mât d'une corvette, un mousse noir chantait[74].

La voix était belle, bien timbrée, riche, assez puissante et empreinte de toute la nostalgie que dans un très simple chant, à certains moments, une âme peut déverser.

Eveline écoutait, et des larmes lui vinrent aux yeux, à la pensée d'elle ne savait quel ennui poignant qui habite donc toujours le coeur humain. On n'en dit jamais rien, les jours passent, la vie presque... Et il n'y a jamais que la plainte du violon, les chants de la voix humaine pour certains soirs lever le voile sur cet ennui du coeur où tous pourtant peuvent se retrouver. Le coeur humain lui parut hanté par de grands désirs inconnus, toute vie humaine emplie à l'excès d'attente, d'espoir et enfin de résignation, car le rêve est toujours plus grand que la vie n'a pour le contenir de récipient.

Elle s'enfuit sur la galerie, laissant derrière elle la porte entrouverte. Il ne pleuvait plus. Une âpre et

enivrante odeur de terre mouillée montait de toutes parts comme une musique sans bruit. Elle essuya ses yeux. Les paroles du chant continuaient à la rejoindre.

Reverrai-je mon pays! chantait Edouard.

Et elle le comprit, avec bonheur et effroi, ce pays après lequel soupire l'âme, il est à la fois partout et nulle part; peut-être est-ce malgré tout le pays de l'enfance, et jamais personne ne le retrouve au complet. Elle se sentait dans l'étau d'une insupportable émotion. Saurait-elle ravir Edouard à sa peine si haute qui lui venait de ce qu'il n'avait pas eu de véritable enfance? Le rendre heureux! Ah, qu'il lui paraissait grave d'avoir, si jeune, entre les mains, la tâche d'être pour un homme, passé, avenir, pays, amour et vie. Une simple petite fille, comment cela se pourrait-il?

Son père, à présent, jouait une musique plus gaie. Ensuite, tous vinrent sur la galerie respirer la forte odeur de la terre et se féliciter que le blé eût eu amplement à boire. Sur un signe de François, ils rentrèrent, laissant seuls Edouard et Eveline. Il voyait la tache blanche de son visage comme lointaine au fond de la nuit. Puis il éleva les yeux vers le ciel s'éclaircissant de ses nuages. Est-ce qu'on ne le regarde pas lorsqu'on a la pensée de son destin sur le point de se nouer? Est-ce qu'on n'a pas l'âme toute

saisie alors de ce que quelques mots peuvent suffire à rendre irréparable? Edouard s'avança. Puis il ouvrit les bras. Il attira Eveline. Elle entendit son coeur battre. On eût dit quelqu'un enfoui sous terre qui eût cherché à faire entendre un signal ardent et désespéré. A sa surprise, elle entendit le sien battre en réponse à cet appel mystérieux. Elle pensa: on est comme deux êtres cheminant en un tunnel, qui entendent, chacun, des coups sourds et tâchent de se rejoindre.

Edouard posa ses lèvres sur celles d'Eveline. Aussitôt une immense, brûlante curiosité la dévora. Deux inconnus s'appelant dans le noir, et à peine se sont-ils touchés et reconnus, qu'ils sont déjà bouche à bouche. Mais ensuite? Ils seront seuls, voudront être seuls? Et alors? Les coeurs s'apaiseront-ils? Y aura-t-il de la clarté enfin? Quel est cet immense secret qui fait peur et qui attire, et lorsqu'on le découvre paraît-il seulement valoir la conspiration et l'attrait et l'angoisse qui l'entourent?

A présent, plus fort que tout était son désir de la connaissance de la vie.

VII

Ce fut une petite noce grave et paisible. Trois équipages tirés par des chevaux aux oreilles desquels on avait mis des fleurs champêtres ramenèrent du village à la maison la famille et leurs invités. C'était une tendre journée un peu mélancolique comme il s'en voit à la fin de septembre — François, tenant ferme, avait exigé ce délai depuis les fiançailles au cas où Lina eût pu avoir quelque réticence. Les champs étaient un peu tristes, dépouillés de leur mouvante masse de céréales, le ciel un peu vide après le départ des oiseaux chanteurs qui de leur courte vie éphémère animent tant l'espace, mais, pour remplacer ces couleurs, ce mouvement, les petits bois presque tout le long de la route étaient, eux, à leur plus beau. Là où il y avait des érables de plaine — dont le feuillage à l'automne prend un ton si vif — on eût dit un feu de forêt, sans fumée, de claire flamme seulement et qui courait, joyeux, enflammant tout l'horizon.

Eveline était charmante à voir sous son chapeau à larges bords plats, assorti à son costume café au lait et orné au cou d'une fourrure. C'était le cadeau de Clément. Il avait au reste pris grand soin d'en souligner la valeur et que sans quelque chance jouant en sa faveur et malgré sa

générosité jamais il n'eût pu offrir à sa soeur un si parfait vison. Chacun en avait par-devers soi déduit que sans doute sur quelque trappeur de sa connaissance, à lui obligé, Clément, comme toujours, avait eu le dessus. Quoi qu'il en soit, c'était en effet une peau magnifique et apprêtée à avoir l'air vivante. Au cou d'Eveline, la petite bête avait l'air comme furieuse encore, avec sa gueule ouverte, les dents à découvert, ses griffes allongées et ses yeux de verre. Elle en était contente au plus haut point, penchant souvent la tête pour l'admirer et surtout les petits yeux factices. Elle en prenait prétexte pour tâcher de s'assurer que Clément devait à sa manière l'aimer comme un frère chérit une soeur. Pourtant elle ne s'en persuadait qu'à demi. Voici pourquoi. On devait entreprendre très prochainement la construction d'un chemin de fer qui les relierait à un tronçon déjà établi. Où passerait la ligne, c'était le point d'intérêt. Clément, en douceur, avec toutes sortes de minauderies, avait engagé Eveline à tâcher «avec un air de rien», de le faire dire à Edouard, lequel avec ses accointances au gouvernement sûrement devait en connaître le parcours. Et, un jour, sans méfiance, croyant en un simple mouvement de curiosité de sa part, il lui en avait dit quelques mots; elle les avait rapportés à Clément qui, agissant avec promptitude selon ces renseignements, s'était

livré à des transactions de terrain qui allaient dans un avenir proche lui être hautement profitables. Elle se doutait, connaissant mieux la rectitude d'Edouard, qu'il serait mécontent d'elle. Du reste, il paraissait se méfier à présent de Clément, commençant peut-être à apercevoir quelques-unes des manoeuvres de longue main par lesquelles celui-ci semblait vouloir le mener à lui céder à vil prix son négoce au reste compromis par de fortes dettes. Mais elle comprenait peu à ces choses. Et ce n'était pas le temps aujourd'hui sûrement de trop chercher ce que pouvaient signifier ces indices inquiétants. Aujourd'hui, tous les regards convergeaient sur elle. Elle se sentait à la fête et dans une telle obligation d'y avoir l'air heureuse que cela à certains instants se voyait dans ses yeux comme un tourment.

Auprès d'elle se tenait Edouard, vêtu de beau drap noir, un oeillet à la boutonnière, ses gants à la main, et lui aussi avait l'air à la fois heureux et tendu à le paraître. A intervalles, ils se penchaient l'un vers l'autre pour échanger quelques paroles, et tous deux demeuraient étonnés que ce fussent des paroles comme à l'ordinaire; un langage semblable au langage de tous les jours d'eux-mêmes les décevaient.

Les chevaux allèrent plus vite. Eveline aurait aimé enlever son grand chapeau pour mieux recueillir sur son visage et ses joues enflammées le vaste vent de la plaine, ainsi qu'elle aurait fait hier, qu'elle aurait fait en tout
5 temps. Mais le jour de ses noces? Avec regret, elle songea que son mari sans doute n'aimerait pas voir sa femme aujourd'hui décoiffée au vent. Ce qu'elle en recevait malgré tout réjouissait son coeur et ce qui demeurait en elle d'enfant éprise de joies incompréhensibles. Elle leva un peu
10 la tête, elle regarda passer une ferme, une maison, puis une autre encore. Comme le pays avait changé en si peu de temps! «Mon Dieu, se dit-elle, c'est hier, il me semble, que nous sommes arrivés au pays. Et voici que déjà il n'y a plus une concession à prendre.» Bien seule en rase campagne, elle
15 aperçut la petite école de planches, érigée depuis deux ans déjà, et que fréquentait Joachim. C'était encore, sous le ciel profond, un pays à donner le vertige à l'âme, si lointain, tellement solitaire. Mais pour Eveline qui l'avait vu presque à ses débuts, que de progrès, que de changements
20 étaient survenus! Elle se rappela que l'on pouvait à pied sur cette route isolée faire deux milles, davantage, sans voir nulle part trace de l'homme. A présent, à tous les quarts de section s'amorçaient ces petites routes à travers le pays que l'on appelait: routes de section, et

surgissaient à côté une ferme déjà prospère, tout au moins une cabane de colon. D'importants arrivages du Québec depuis peu étaient venus renforcer leur nombre, parmi lesquels demeuraient des gens de la première heure, ces gens de France, les Quiriou, les Kirouack, les Tréfalec, qu'Eveline aimait pour leur langage plus coloré que le leur, leurs manières particulières et auprès desquels elle avait naïvement formé le grand désir vague: «Un jour, j'irai en France reconnaître le pays de nos vieux, vieux ancêtres.»

Et aujourd'hui voici qu'elle regardait tout cela avec un certain détachement étrange. Ce n'était plus tout à fait sa vie ici, ce pays n'était plus tout entièrement le sien. «Oh, comme la vie passe», se dit-elle, moitié inquiète, moitié heureuse qu'en effet elle passât.

Un moment après, elle s'arrêtait à cette pensée: «Pourquoi dit-on de tous côtés que le mariage est chose si grave? Voyez comme c'est beau aujourd'hui. Même les bois n'ont jamais été si vivants et colorés, comme s'ils voulaient nous faire fête.» Au fond du paysage reparaissait en effet une bande d'arbres aux feuillages ardents. Le ciel là-bas était en flammes.

Puis elle s'aperçut avec étonnement et peine que beaucoup de ses pensées n'étaient pas à dire, à personne, ni même à Edouard, à Edouard surtout. Qu'eût-il pensé d'elle en

effet si elle lui eût avoué qu'en ce moment elle était invincible désir de ne jamais se fixer nulle part, mais au contraire d'être comme aujourd'hui toujours en avant emportée. Ah, elle était ainsi faite, il suffisait qu'elle fût sur une route pour qu'aussitôt en avant d'elle celle-ci s'allongeât infiniment, l'attirant partout au monde, en France, en visite au Québec, dans le grand Ouest prodigieux aussi qui longtemps encore recommencerait en direction du soleil couchant.

Mais sans doute chacun, même heureux, avait-il des désirs un peu fous qu'avec soin il devait enfouir au fond de son être.

X X X

A la maison les attendait un joyeux repas de noces. Bobonne ces derniers jours s'était beaucoup démenée. Quand elle voulait faire les choses avec style et élégance, elle le pouvait. Aussi peu amie fût-elle des outrances, des hypocrisies, elle aimait les cérémonies, à leur place. Or, la chance était avec eux. Durant la semaine, un voilier de canards sauvages, en route vers le sud, avait fait halte pour un jour de repos au bord du petit lac. Nicolas et Jérôme avaient chassé. Et la mère avait apprêté les beaux

oiseaux avec grand soin, un pour chaque convive, servi rôti sur un nid de feuillage et de persil. Avec d'autres oiseaux mêlés à du porc et du boeuf, elle avait fait de ces fameuses tourtières d'autrefois, encore qu'y manquât l'ingrédient principal: ces tourtes[75] jadis aussi nombreuses au Québec qu'ici maintenant oies, perdrix et canards. Mais la chair de ceux-ci était tout aussi succulente. Clément devant aller à la ville ces jours mêmes, sa mère l'avait chargé de lui trouver à tout prix des perles de sucre, d'argent ou d'autre couleur, pareilles à celles dont elle avait eu l'habitude au Québec d'orner ses grands gâteaux de fête. Assez peu conciliant, Clément avait exposé que des affaires autrement importantes à Winnipeg lui laisseraient peu de temps pour se mettre en quête de pareille bagatelle — et il est vrai qu'il commençait à remuer des affaires d'envergure: achat massif de denrées pour le magasin d'Edouard dont il semblait qu'il le gérait tout à fait selon ses idées, spéculation sur le terrain; il s'occupait aussi de négociations d'un autre ordre: son propre mariage prochain qu'il semblait conduire tout comme une transaction. Néanmoins, ces raisons données, sa mère insista: «Ce n'est pas ma commission qui te retardera tant que cela. Prends bien garde de revenir sans mes perles.»

Maintenant, on allait à Winnipeg beaucoup plus vite et facilement que l'an passé même; de progrès en progrès, les anciennes manières se défaisaient, d'autres se formaient et si vite que l'on avait l'impression d'à peine pouvoir tenir le coup. Ainsi, on avait dès lors le train à vingt-six milles et, par raccourci, quand le sol était bien sec, à dix-huit milles seulement. Malgré tout, pour peu qu'il y eût des contretemps, que ses rendez-vous à Winnipeg fussent contrariés ou retardés, le voyage de Clément pouvait durer une semaine. En fait, il n'était revenu que la veille du mariage.

- As-tu mes petites perles? fut la première question de sa mère.

Il les avait, et les produisit d'assez mauvaise grâce, irrité encore de ce qu'il avait dû faire plusieurs magasins, un peu partout faisant rire de lui par la description de ce qu'il voulait et qu'il n'avait en fin de compte découvert que dans une petite boutique à l'ancienne mode. Il ne comprenait aucunement que sa mère eût une telle envie de décorer le gâteau de noces d'une façon qui faisait si démodé. Elle ne daigna pas s'expliquer. Jusque tard, ce soir-là, elle s'occupa à déposer finement sur la glace lisse du gâteau ses perles pour en faire une sorte de couronne. A la pointe du couteau, elle traça au centre les noms

d'Eveline et d'Edouard, les recouvrant ensuite de perles semées une à une. Ainsi avait-on fait pour elle le jour de son mariage avec François. Ainsi, un jour, ferait peut-être Eveline pour sa propre fille. Bien des choses changent dans le monde; cela est affaire de chacun. Que, du moins, quelques-unes demeurent!

Le gâteau apporté sur la table, tout le monde s'écria qu'on n'en avait jamais vu de plus joli. La famille était au complet. Jusqu'à Majorique qui se trouvait là, à présent apprenti joaillier chez un Hollandais à Winnipeg. Cependant, il avait emporté son encombrant appareil de photographe pour poser les gens de la noce. Le souvenir de la dernière séance de photographie était vif encore. Apparemment, à propos de rien, Eveline, à deux reprises, avait éclaté de rire, immensément gênée de ce fait. C'était que de l'autre côté de la table, Majorique se livrait à des manèges pour attraper son regard et, l'ayant obtenu, d'une grimace expressive rappelait pour eux la physionomie de Bellavance. Le vilain frère, chercher ainsi à la faire pouffer de rire, ce jour où tous avaient les yeux sur elle!

A d'autres instants, dans l'excès de l'émotion, elle avait presque envie de pleurer. Tout ce monde réuni autour d'elle et d'Edouard comme s'ils fussent devenus les héros d'une histoire! Tout ce monde désirant leur bonheur comme

cela se voit peu souvent. Ses yeux firent le tour des visages, se posant sur chacun en un élan de profonde amitié. Dom Charles honorait le banquet, avec sa robe de neige, son fin visage creusé, son maintien réservé, comme un exilé au reste parmi les joies terrestres, et en rappelant peut-être un peu le côté pathétique. A Eveline, il avait offert un magnifique missel à tranche dorée. La fiancée de Clément était là aussi, avec son père, Alphonse Schwartz, un importateur établi à Winnipeg. La jeune fille était assez jolie, un peu timide et de plus, riche, disait-on; son père la doterait princièrement le jour de son mariage avec Clément. Mais que voyait donc ce gros homme bedonnant dont la chaîne de montre avait long parcours à faire pour lui barrer tout le ventre, que voyait cet homme apparemment avisé en ce petit gringalet que restait malgré tout Clément? Peut-être avait-il en un coup d'oeil reconnu son digne émule en affaires? Mais elle? Cette jeune fille à l'air doux et tendre? Ah, quelle sorcellerie que l'amour! Tout comme si Clément eût été beau, tendre, généreux et franc, on la voyait tourner vers lui de temps à autre un sourire confiant. Lui, il est vrai, faisait aujourd'hui quelques efforts pour paraître à son avantage et se montrait enfin dans un costume neuf, quoiqu'il en parût trop conscient et en prît un soin un peu trop évident.

Puis, au bout de la table, il y avait quelques-uns des amis français de la famille. Or, tout ce monde semblait avoir à coeur autant que le leur peut-être son bonheur à elle. Elle se sentit en cause, en eut l'âme effarouchée. Et si elle allait décevoir ces gens, ne pas être heureuse comme ils l'espéraient et s'y attendaient! Ah, Seigneur, en ce cas, jamais elle n'oserait se remontrer devant eux. Mais elle serait heureuse, il le fallait, en quelque sorte il y allait de son honneur d'être heureuse. «Une noce, se dit-elle, est malgré tout une terrible chose; on s'engage devant témoins à devoir être heureux.»

Puis elle pensa que ce jour rappelait un peu aussi l'atmosphère de Noël. On était comme transformé aux yeux des autres dont c'était peut-être le regard qui vous transfigurait ainsi. Pourtant, elle n'était aujourd'hui que ce qu'elle avait été hier. Pourquoi tous, amis et parents, la regardaient-ils donc à présent avec tant d'émotion?

«Ah, c'est de la poésie, s'exclama-t-elle intérieurement, tout est poésie: les cadeaux, le repas, l'amitié, cette fête si gracieuse.»

Mais, tout à coup en cette atmosphère si poétique à ses yeux se glissa le souvenir d'une recommandation à tout le moins étrange que lui avait faite sa mère, au sujet de la date du mariage, quand il avait été question de la fixer:

«Veille, avait dit Céline, que ce ne soit pas trop près de tes mauvais jours.» Et elle avait vite passé à autre chose. Malgré elle, Eveline y avait repensé à l'église, pendant la cérémonie même et comme honteuse d'avoir présente à l'esprit tout à coup pareille chose en pareil instant. Qu'avait donc à voir avec son beau mariage en grande toilette, au son de la musique, ce rappel d'intime détresse qu'en son for intérieur elle jugeait presque laide, en tout cas, énormément contrariante.

Ah, tant de poésie aujourd'hui, se pouvait-il, semblait s'ingénier à dissimuler quelque chose d'équivoque! Et soudainement l'idée traversa l'esprit d'Eveline que peut-être l'on faisait ce jour aussi resplendissant pour donner le change à quelque inquiétude qui s'agitait dans l'âme. Pour brouiller les pistes. Oh, cela se pourrait-il! pensa-t-elle en grand désarroi. Il est vrai, à certains instants, tous n'avaient-ils pas l'air de jouer quelque jeu étrange, plein de sous-entendus?

Elle vit se poser sur elle le regard d'Edouard, plein de grave tendresse. Ses lèvres remuaient. Elle se pencha pour cueillir sa phrase. Il lui demandait avec sollicitude si elle n'était pas trop lasse. Elle fut aussitôt réconfortée. Ce n'était tout de même pas avec un ennemi qu'elle se trouvait mariée. «Il m'aime, il est bon, je

l'aime, se dit-elle. Comment l'un à l'autre pourrions-nous nous faire du tort?»

On avait eu un peu de vin de provenance domestique et aussi quelques bouteilles de cru français apportées par les amis bretons.

François proposa un toast en l'honneur des mariés. Debout, la voix faussée par l'émotion, il prononça quelques phrases:

- Celui qui n'a qu'une fille et voit arriver le jour où, mariée, elle va partir, se détacher de sa maison pour entreprendre le long voyage de la vie, celui-là, dit-il, sa voix se brisant, peut me comprendre quand je dis que mon coeur aujourd'hui est heureux, mais lourd aussi de peine.

Il n'y avait personne que lui dans cette assistance qui fût dans cette exacte situation, le père Schwartz ayant quant à lui six filles à marier et sans doute beaucoup moins d'aversion que François à les voir casées. Néanmoins, les yeux se mouillèrent de larmes, tant le visage et la voix de François avaient exprimé à fond l'éternelle parenté de la tristesse et du bonheur humains.

C'était bien cela qui hantait en ce moment son âme et qu'il s'attacha à définir, à demi tourné vers Eveline et comme s'adressant à elle particulièrement.

- Aucune peine, disait en somme François, n'est entièrement peine; aucune joie peut-être uniquement joie. La clarté et l'ombre vont ensemble dans la vie. Personne ne peut s'attendre à n'avoir qu'une vie de réjouissance; tôt ou tard s'y mêlera l'épreuve. Mais l'épreuve, si on le veut bien, a valeur toujours d'enseignement, de redressement, et qui sait si elle n'est pas souvent la plus profitable leçon.

Il s'éclaircit la voix et compara la vie du mariage à un beau navire gréé de neuf et partant pour un immense voyage. L'horizon est lointain; on a l'impression de jamais peut-être ne l'atteindre. Et pourtant on y arrive si vite! Il y a des récifs, dit François, des tempêtes parfois, puis des heures de calme félicité. Quoi de plus beau, fit-il, après avoir lutté et travaillé côte à côte que d'être ensemble au moment d'apercevoir le rivage qui se dessine, la fin du voyage.

Il rendit hommage à Bobonne qui écoutait avec un léger froncement de sourcils et quelque impatience.

- Sans ma femme que voici, je ne serais arrivé à rien, je n'aurais rien atteint. Voyez-vous un mariage heureux, s'écria-t-il, et aussitôt il convient de se dire que c'est l'épouse encore plus que l'époux qui l'a ainsi voulu et y a le plus travaillé. L'épouse est la clef de voûte de tous les succès, de toutes les entreprises.

«Oh, qu'il est éloquent, pensait Eveline de son père. Un homme à peine instruit, et pourtant il sait parler en public. Que n'aurait-il pas été, en effet, pauvre cher papa, s'il avait vécu en une époque plus douce et, au lieu de tant travailler la terre, eût pu cultiver ses dons! Mais Edouard a plus encore, se dit-elle, ce beau don de la parole.»

Rien, tout à coup, ne pouvait lui paraître plus séduisant. Toute chose a du prix quand on la peut dire. Et qui n'aime pas d'amour celui qui sait bien mettre en paroles ses sentiments, car alors c'est le sentiment de tous qu'il délivre. Oh, le beau don infiniment riche!

Ainsi s'apercevait-elle tout à coup avoir été gagnée par-dessus tout à Edouard par le don qu'il avait eu de lui exprimer son âme. Ses paroles, n'était-ce pas ce qu'elle avait surtout aimé? Elle lui montra alors, sans raison apparente, en un mouvement vif et spontané, un visage subitement illuminé. «Dieu, se dit-elle, que ma vie va être belle auprès de cet homme qui sait si bien parler et sans doute continuellement, toute ma vie, chaque jour, me parlera, m'enseignera, m'enchantera.»

Toutefois elle s'étonna un moment à la pensée que déjà Edouard lui parlait moins qu'aux premiers jours. Comment eût-elle pu se douter que cet homme, de par sa nature secret, silencieux, un peu en lui-même enfermé, une seule

fois en sa vie, et sous la poussée de l'amour, avait su de lui-même sortir et se faire à cause d'elle éloquent — et que déjà c'était fini.

«Mon père étant bon parleur, mon mari éloquent, j'aurai peut-être avec tout cela un fils orateur, rêvait-elle. Il montera à la tribune, il électrisera les foules.»

Quand elle imaginait ces enfants que de tous côtés on lui disait qu'elle devrait avoir, déjà, chère petite âme, elle les voyait la dépassant de cent coudées, déjà elle se plaçait un peu dans leur soleil à eux.

François en était à évoquer son propre repas de noces, comment ce jour la vie lui avait paru devoir être si longue, si longue, et, cependant...

Tout à coup, il parut s'étrangler. Il but un petit coup pour se raffermir. Visiblement il était trop ému, soudainement gêné aussi par son audace. Il toussota, essuya ses lèvres de sa serviette, s'assit en murmurant à voix basse que c'était tout.

A son tour Dom Charles se leva pour prononcer des souhaits. Ce matin, à l'église, il avait avec tact touché au côté charnel du mariage, dit que l'un à l'autre les époux se devaient le don physique pour atteindre par là — aussi singulier que cela pût paraître — à l'amour du coeur, de l'âme et le plus hautement spirituel. Il avait parlé de leur

double devoir comme chrétiens et comme Canadiens d'origine française d'élever leurs enfants dans la fidélité de ces deux allégeances: foi et langue, qu'il montra au reste comme inséparables. Cela n'avait rien d'étonnant. C'était la coutume, parmi eux, de lier ces deux loyautés. Néanmoins, à Eveline, il parut qu'elle entendait aujourd'hui beaucoup parler de devoirs. Aussi fut-elle rassurée lorsque Dom Charles se mit à parler cette fois de l'amour.

Le sentiment d'amour, dit-il, de même un grand arbre lequel est composé de racines, de feuilles, d'un tronc, de branches, le sentiment d'amour n'était qu'un, dans le fond, comprenant tous les amours du coeur, depuis le plus simple, le plus naturel, jusqu'à celui qui se hausse à l'infini pour atteindre sa source suprême: Dieu, notre créateur. Ou, si l'on préférait, l'amour était une immense coupe où chacun boit à sa soif, selon sa soif. Heureux ceux qui en avaient une soif inaltérable. Tout amour terrestre, réel et sincère, si humble fût-il, était une communion avec l'infini amour.

Eveline, tout en écoutant et regardant Dom Charles, fut à nouveau frappée de la ressemblance qu'il offrait avec son mari. Mêmes yeux à la fois dévorants, souffrants et impérieux. Même visage comme rongé par le dedans. Au moral aussi ne se ressemblaient-ils pas? Leur amour essentiel, à tous deux, embrassait quelque chose d'invisible ou de

lointain du moins. Dans le cas de Dom Charles, les âmes, le bonheur éternel; dans le cas d'Edouard, peut-être surtout le bonheur terrestre des hommes. Parfois, ne semblait-il pas aimer les inconnus autant sinon plus que les êtres présents. Etait-ce là la raison d'une vague hostilité entre Dom Charles et Edouard que l'on avait pu voir à diverses occasions et qui même à ce repas de fête répandait une certaine gêne.

Enfin, les discours étaient terminés. Ils n'avaient pas allégé l'atmosphère, au contraire. Alors, François pria Edouard de chanter.

Il le fit avec une belle simplicité. Rien comme la musique ne paraissait autant le délivrer. A la demande générale, il reprit sa douce complainte: «Sur le grand mât d'une corvette...»

Même Bobonne paraissait chérir cette naïve plainte. Pendant qu'Edouard la chantait, sa main posée sur la main d'Eveline, celle-ci un instant eut l'âme en repos. Par cette simple chanson dont ni les mots ni la musique n'étaient de lui, plus que jamais éprouvait-elle la tendresse d'Edouard. Oh, ils seraient heureux. Quel mal pourrait les faire souffrir l'un par l'autre!

Puis Edouard de lui-même proposa un chant plus gai. Il entonna avec assez de verve: «C'est le temps des cerises[76].»

Ensuite, ils s'en furent se ranger dans la cour, au soleil qui baissait, devant la caméra installée par Majorique.

Un instant, il se plut à imiter la voix traînante, le geste et l'allure de celui qui les avait mystifiés l'année précédente. Chacun sourit, personne ne rit franchement. Peut-être Majorique n'y avait-il pas mis assez de conviction et d'entrain. Cela se voyait que, malgré tout, le bel oiseau libre commençait lui aussi à se ranger. On eût dit que le mariage de sa soeur d'un coup l'avait assagi. Mais sans doute la vie elle-même, un début d'amour peut-être, un sentiment nouveau de la gravité des liens, tout cela avait-il déjà quelque peu rogné les ailes du «coucou».

«Oh, Majorique, toi, au moins, reste toi-même, libre et fier et pareil à personne», Eveline lui adressa-t-elle silencieusement, pendant qu'elle arrangeait un peu le vison à son cou pour la photographie.

La pose terminée, il s'agissait, déjà, de se séparer.

Eveline entra dans la maison, à la suite de sa mère, l'embrasser sans témoins.

Elles s'entreregardèrent longuement, toutes deux. C'était très étrange. Tout d'un coup, elles étaient devenues un peu comme deux égales, chacune ayant une part de ce secret infini qui est entre les femmes. «Bientôt, disaient

les graves yeux de Bobonne, tu seras tout à fait mon égale en puissance et peut-être par la déception. Prends seulement garde de conserver ta fierté d'âme.» «Oui, bientôt, disaient les yeux de Lina, je connaîtrai les secrets profonds qui me rendront égale à ma mère.»

- Va, dit Bobonne, et elle se tourna rapidement, cherchant tout de suite une tâche à entreprendre.

Dans la cour, Eveline embrassa ses frères. Heureusement, en ville, elle pourrait revoir Majorique, puis, de-ci de-là, Clément sans doute. Des yeux, elle chercha son père. Il n'était plus là tout à coup. Alors, levant les yeux, elle l'aperçut assez loin déjà, le dos voûté, comme vieilli, qui marchait en direction du petit lac. «Il se sauve», se dit-elle navrée. Cependant elle comprenait. Il avait été au-delà de ses forces de la voir partir.

Elle mettait le pied sur la marche de la voiture, s'arrêta. Non, elle ne pouvait partir sans avoir encore une fois embrassé son père.

- Je cours le rattraper. J'irai vite, dit-elle.

A sa surprise, elle vit passer une ombre de contrariété sur le visage d'Edouard. Il est vrai, il le lui avait dit, il était de caractère impatient, parfois même emporté. Elle n'avait pu croire cela de lui, qui aimait tous les hommes.

Elle partit à la course, rejoignit son père à moitié chemin déjà vers le lac. Elle comprenait qu'il y était allé chercher courage, consolation et peut-être divine compréhension. Ah, notre mère nature, comme il disait, comme elle le pensait aussi, qui, en définitive, nous console comme elle! Qui, comme elle, nous prend dans ses bras!

Elle posa la main sur le bras de son père.

- Tu te sauvais de moi?

Il fit de la tête signe que oui.

Ses pauvres yeux déjà si affaiblis, embués de larmes, ne voyaient à peine plus le visage de Lina.

Il posa la main sur ce visage, du bout du doigt en traçant la forme et le contour comme pour le modeler à jamais dans sa mémoire.

- Va, dit-il, ne fais pas attendre ton mari.

Ainsi se séparèrent-ils.

Il resta longtemps ce soir au bord du petit lac, jusqu'à ce que l'on fût inquiet de lui et qu'on y vînt le chercher. Tout ce temps, il n'avait cessé de se répéter cette étrange phrase:

«Ce n'est pas pour nous que nous avons nos enfants! Nos pauvres enfants!»

X X X

Quand ils furent installés dans le train, qu'elle entendit gémir la locomotive et ressentit les petites secousses délicieuses qu'elle imprimait au wagon; quand à la griserie de cette expérience si neuve et pour elle excitante s'ajouta la sensation du départ définitif, de la vitesse, d'être emportée à travers un paysage qui semblait vibrer à ses yeux; quand tout cela se produisit, Eveline en devint infiniment surexcitée. Elle jeta les bras au cou d'Edouard, et lui dit avec impétuosité:

- Edouard, si vous vouliez, — si tu voulais, se reprit-elle en rougissant, je pourrais être la femme la plus heureuse au monde.

- Comme si ce n'était pas ce que je voulais en effet, chère Eveline.

- Vraiment? demanda-t-elle, c'est ce que vous, c'est ce que tu désires le plus?

Il lui dit que oui, qu'il n'avait au coeur que ce désir.

Alors, toute soulagée et rendue à la confiance, elle se précipita à lui dire:

- Vous m'avez promis tant de belles choses: une maison, des meubles, des robes. C'est ce qui ferait le bonheur de presque toutes les femmes, je suppose. Mais pour moi!

- Quoi donc, pour toi, mon cher oiseau?

- Ah, dit-elle, encouragée par son regard à se découvrir plus complètement, je ne suis pas une créature de maison, faite pour le logis. Je voudrais voyager toute ma vie. Dans le train, je suis si heureuse. Edouard, emmenez-
5 moi toujours et partout avec vous pour aller avec vous bâtir le pays.

Le voyant silencieux, peut-être ébranlé et déjà à moitié consentant, elle partit à défendre vivement son idée.

- Je vous aiderais, dit-elle, je prendrais soin des
10 colons, je les réconforterais. Là-bas, dans la grande plaine neuve — ah je l'ai toujours tellement mieux aimée que la ville — là-bas, je vivrais avec vous sous la tente. Je ferais les repas, je me rendrais utile, acheva-t-elle les yeux rayonnants, se voyant parcourir à côté de lui, à
15 cheval, sous le soleil et la pluie, à la nuit, au grand jour, les inépuisables prairies qu'il lui avait une fois dépeintes, et ainsi toute la vie.

Il commençait à montrer un visage gêné, tout comme s'il y eût un témoin pour assister à cet aveu déroutant.

20 - Mais, voyons, Eveline, une femme est faite pour tenir la maison et non pas pour s'en aller à travers le monde rude faire ouvrage d'homme.

- Mais pourquoi les hommes se gardent-ils le plus bel ouvrage? demanda-t-elle avec nostalgie. Et pourquoi pensent-ils que nous aimons tant rester à la maison?

Il chercha à la convaincre qu'elle serait beaucoup plus heureuse dans son rôle à elle.

— Vous serez celle qui m'inspirera et m'insufflera le courage qu'il faut pour bâtir le pays, et ainsi se fera-t-il comme vous en rêvez.

- Oui, l'inspiration, dit-elle, mais j'aurais aimé moi-même bâtir aussi.

Elle vit qu'il ne désirait pas poursuivre sur ce ton, qu'elle lui avait déplu somme toute en osant lui montrer la préférence de son âme. Par-dessus tout peut-être était-ce là en amour ce qu'il fallait cacher.

- La maison vous accaparera bien assez vite pour vous faire oublier ces idées, disait Edouard.

- Oui, acquiesça-t-elle.

Elle avait l'impression que sans aucun bruit, une porte en elle-même s'était fermée pour toujours peut-être — que là vivrait pourtant une part d'elle-même à jamais enfermée. Car il ne s'agissait pas de vivre comme soi, mais comme tout le monde; la loi était ainsi. Pour l'avoir oublié, elle venait de causer à Edouard sa première déception sur elle.

Sous son grand chapeau, son visage retenait un peu de l'animation qui l'avait violemment saisie; elle était si adorable à voir qu'Edouard l'enserra dans ses bras, et non pas seulement pour atteindre l'extérieure Eveline mais jusqu'à ses idées personnelles de bonheur pour les lui confisquer aussi. Alors s'éveilla en lui tel un remords l'étrange clarté que voici: Eveline ne l'avait-elle pas séduit parce que libre? Et maintenant, déjà, n'était-il pas appliqué à réduire ce qui avait été libre? Cependant, toute pensée se dissolvait en son être. Il n'était plus que brûlure, vertige, départ de lui-même.

Elle vit ces yeux étranges qui ne lui parurent plus être le regard intelligent d'Edouard, mais une déroute singulière, comme un égarement profond. Un grand oiseau sombre se levait du fond de son âme comme pour tout obscurcir de ses ailes déployées.

«Ah, se dit-elle, avec une infinie détresse, je pars avec un étranger, pour faire ma vie avec un étranger!»

Mais presque au même instant elle songea que lui aussi partait pour toute la vie, une étrangère à côté de lui. La compassion l'attira sur sa poitrine.

«Pauvre Edouard, il s'en va avec une étrangère!» Elle noua ses bras autour de lui, pour l'empêcher d'être lui aussi à l'étranger et si seul.

Ils arrivèrent à Winnipeg presque à la nuit. De vives lumières électriques brillaient dans la rue Main au-devant d'eux en dévoilant la large perspective. C'était vivant, extraordinairement animé. Le silence de la plaine semblait un rêve déjà depuis longtemps éteint. Des bribes de son, de musique, de discussions s'échappaient des boutiques ouvertes sur leur passage, les accompagnaient un moment. Ils s'en allaient à l'hôtel où Edouard avait retenu une chambre. Des fiacres passaient au trot ralenti des chevaux.

Au bras d'Edouard, elle marchait, en levant un peu sa longue jupe pour qu'elle ne traîne pas de poussière. Elle arrangeait de la main son vison pour que la tête aux yeux de verre fût juste sous son menton. Elle avait l'air, un peu étrangère à elle-même, d'une petite reine en exil; elle avait l'air d'une petite reine très liée, au long avenir nostalgique.

Dans les premières années de ce siècle, au printemps, Bobonne vint en ville. Ces temps bougeaient très vite pour elle. A son précédent voyage à Winnipeg, de la gare jusqu'où habitait sa fille, à Saint-Boniface, au-delà du pont qui reliait les deux villes, elle avait mis plus d'une heure en fiacre à parcourir des rues paisibles. Et voici que circulaient des automobiles.

Sortie de la gare que l'on appelait encore le dépôt — en souvenir du temps où ce n'était que cela — elle fit quelques pas et se trouva au bord de la vaste rue Main. Elle aperçut pour la première fois ces automobiles dont on lui avait parlé; elles lui apparurent aller à une vitesse excessive. Comme tout être réfléchi, à toute époque de l'évolution humaine, Bobonne se sentit quelque peu troublée. «Où allons-nous avec toutes ces inventions? N'est-ce pas trop pour la pauvre intelligence humaine? Saura-t-elle seulement maîtriser toute cette machinerie sortie de ses mains?»

Pour quelqu'un comme elle se souvenant en son enfance avoir connu l'éclairage primitif de simples bougies de suif, ces temps présents qui offraient déjà dans les villes du moins le téléphone, la musique sur disque, l'électricité et, maintenant, ces véhicules mus par leur propre puissance, ces temps, oui, lui étaient un peu effrayants. Ce n'était pas

qu'elle fût hostile à l'allégement que tout ceci apportait, apporterait à l'immense tâche quotidienne pour seulement maintenir la vie humaine sur terre. Ah, la tâche serait toujours bien assez exigeante quelle que soit l'aide, quel que soit le secours du progrès! Mais la ville avec sa physionomie nouvelle, ses allures plus rapides l'énervait.

Elle s'engagea avec précaution à traverser l'avenue si vaste à ses yeux pourtant habitués à des horizons autrement lointains. Enfin ce fut fait. Bobonne fut sur l'autre côté de la rue, et elle qui avait parcouru presque une moitié du continent eut l'impression d'une sorte de défi surmonté, d'accomplissement. Au poteau d'arrêt, son ancienne valise de carton à la main, enveloppée dans son manteau sombre, elle fut secouée par de courtes rafales de vent, peut-être moins froides qu'en plein hiver mais non moins violentes. Elle souhaita ne pas avoir à se débrouiller dans son mauvais anglais pour être comprise du conducteur du tram quand il approcherait — ou bien tout pouvait-il se passer sans explication. L'anglais, c'était là l'ennui quand on venait en ville. Là-bas, à Saint-Léonard et même dans tous les villages environnants, on pouvait s'en passer; on était entre gens de parlure semblable. Mais arrivant à Winnipeg, aussitôt on se sentait une infime petite poignée de gens perdus dans l'étrangeté d'une autre langue partout

dominante. A la rigueur, Bobonne eût pourtant réussi sans doute à demander son chemin en cette langue et quelques autres simples renseignements, et peut-être s'y fût-elle risquée, mais à la condition de n'avoir pour se gausser de ses efforts aucun témoin familier.

Le tram n'arrivait toujours pas. Pour l'instant l'avenue était presque déserte. Et au bord de cette large rue, Bobonne, au vent, se sentit curieusement séparée d'elle-même. Moins ennemie du gaspillage, elle eût pu héler l'un de ces fiacres à chevaux dont il restait encore quelques-uns en station aux abords de la gare. Mais le prix du voyage en tram était une peccadille comparé à celui d'un trajet en fiacre. Et puisqu'il faut tôt ou tard apprendre à se servir des «petits chars[77]»..., se disait Bobonne. De toute manière, elle avait à la main un papier sur lequel était écrite l'adresse de Lina. Elle mettrait cela sous le nez du conducteur s'il ne comprenait pas le français. Et puis, la ville n'était pas si grande que l'on pût s'y perdre.

Quelque dix minutes plus tard, assise presque seule au milieu du tram, Bobonne, sa grande valise à ses pieds et après s'être assurée que le tram prenait bien la direction de la petite ville française dont on voyait les clochers de

l'autre côté de la rivière Rouge, se détendit un peu et se permit de penser enfin à ce qui l'amenait en ville.

Le tram courant sur ses rails la berçait, imprimait à son corps, à sa tête des mouvements qui eussent pu paraître de paix et de tranquillité. Son coeur était pourtant infiniment inquiet de Lina. Car voici plus de trois mois que l'on n'avait eu d'elle aucune nouvelle. Au vrai, François plus encore qu'elle-même se montrait alarmé. «Va donc voir ce qui se passe», lui avait-il maintes fois suggéré. Et comme si des parents pussent encore quelque chose pour une fille mariée et passée sous la tutelle d'une autre autorité: «Va donc te rendre compte si elle est heureuse dans son mariage.»

Enfin, brusquement, elle s'était décidée, ayant ce matin même pris le train à Somerset.

Mais, au fond, elle savait — devinait — à peu près de quoi il retournait.

Le tram s'engageait sur le pont. La glace sur la rivière partout se fendillait en mille morceaux de formes et de tailles infiniment variées. Sous la poussée de l'eau libre çà et là, ils montaient les uns sur les autres, formaient de précaires et singuliers empilements, une grosse pièce parfois reposant sur une pile mal assise de plus petites glaces; cela lui faisait penser à des assiettes en

équilibre précaire. On n'était plus loin de la débâcle. Déjà contre les piliers du pont se pressaient les glaces accumulées. Un vaste craquement sourd de tous les côtés se faisait entendre. Et ainsi, une sorte d'appel à la liberté, aux âmes, de secouer leurs chaînes, était dans l'air. La mère se souvint alors que pour son enfant, trop pareille à François, ce temps de l'année l'avait toujours trouvée rebelle à l'empire effrayant du quotidien. «Et sans doute est-elle de nouveau "en famille[78]", se dit Bobonne, et de nouveau malade et découragée.»

Les grossesses de sa fille n'étaient pas normales. Presque tout au long, elle souffrait d'abominables nausées. Son caractère, si naturellement optimiste et gai, changeait. On eût dit que son être même, courageux et ardent, par l'effet de quelque intoxication, se muait en quelqu'un d'étranger à elle-même.

Ah, que tout cela était pénible! Bobonne se souvenait, ce jour où Lina allait quitter la maison, en la regardant partir avoir formulé en son coeur le souhait que ne lui fussent pas trop lourdes les exigences charnelles. Car tout au fond était là, presque tout. Cette grande part de la vie toujours quelque peu secrète dont on n'osait pas parler, sur elle reposait pourtant la couleur des pensées, le chant secret du coeur — ou, parfois, une désolation sans nom, — et

en définitive, elle était affaire de hasard. Pour elle, ses grossesses n'avaient guère été pénibles; elle avait mis ses enfants au monde sans excès de souffrance; et surtout François, elle le savait à présent, mari plus délicat, moins égoïste que la plupart, avait pris en considération ces souffrances et réfréné une nature sans doute aussi ardente que d'autres; leurs enfants étaient nés à des intervalles convenables. Et bien des femmes, au petit pays d'autrefois, qui avaient leurs enfants plus rapidement et se vantaient du devoir accompli, néanmoins, dans leur coeur, l'avaient enviée, cela aussi Bobonne le savait. Et cette vieille femme aujourd'hui ballottée par le tram songea encore à remercier le ciel d'avoir somme toute dans la loterie du mariage tiré un bon numéro.

Mais aussitôt son coeur davantage s'affligea au sujet de Lina. Elle en avait tiré un, non pas tout mauvais, mais singulièrement difficile. A sa nuit de noces sans doute elle avait conçu, pour être tout aussitôt, au moment de son installation en ville dans une maison neuve, malade, sans forces — et tout cela, à peine trois mois après la naissance du premier enfant, avait recommencé.

Aussi, dès la troisième grossesse, et dans le quatrième mois où elle souffrait un peu moins, l'avait-on vue arriver avec ses petits dont elle se désolait de ne plus pouvoir

prendre soin, affolée par cette volonté de la vie la forçant à ce point et la transformation que cela amenait dans son caractère; elle venait chez ses parents elle-même comme une enfant ahurie s'y réfugier. Mais la petite troupe augmentait, au reste extrêmement turbulente. Lina avait trop bien compris, hélas, quelle fatigue ce devait être pour père et mère dans leur âge avancé d'avoir à leur foyer tout ce petit monde agité. Dans le même temps commençait aussi de pousser la famille de Nicolas pour l'instant demeurant encore avec femme et enfants sous le toit paternel. Remise de ses couches et tout aussitôt revenue à sa bonne nature courageuse, elle s'engageait:

- C'est la dernière fois que je vous en impose tant. Vous verrez.

La dernière fois! A vingt-six ans, puis à vingt-huit, la pauvre petite s'imaginait-elle en avoir fini avec la générosité parfois si accablante de la nature et sa famille enfin complète. Ah, cette nature dont la hâte et l'abondance accablaient! D'autres gens qu'eux, Bobonne y pensait quelquefois, la contrariaient et leurs vies s'en trouvaient extraordinairement allégées. Mais pour le petit peuple qu'ils étaient, de foi catholique et de survivance française, c'était là le péché peut-être le plus grave qui

soit, un monstrueux délit, il n'y avait pas même à y penser, il n'était aucun moyen de s'échapper. Et peut-être, pensait Bobonne, la pauvre enfant de nouveau en famille, et pour ne pas s'imposer à nous comme elle l'a dit, tâche-t-elle de
5 s'arranger toute seule et est-elle trop à bout pour même écrire un mot.

Et si cela était, que n'allait-elle pas trouver en arrivant en cette maison de sa fille où celle-ci n'avait jamais eu le temps de s'installer convenablement, ses
10 enfants lui venant trop vite — oui, trop vite en ce cas coûtant vraiment trop cher, se dit Bobonne qui releva la tête avec un air de défi.

Elle guettait à travers la vitre quelque repère d'elle connu où elle descendrait pour continuer à pied et
15 quoiqu'elle fût à peu près seule dans le tram continuait à surveiller sa valise. Cette petite ville de rues à angles droits, à plan rectiligne, de maisons en planches se groupant sept ou huit à la fois — ensuite venait un champ vague et puis apparaissait un autre de [illis.] hameau —
20 cette petite ville à la fois décousue et si [illis.] rangée lui paraissait le comble de l'ennui. Mais il est vrai, elle n'aurait su vivre que là où l'âme cent fois par jour peut entrer en communication avec les choses inchangeables de l'univers. Elle s'étonna que Lina ne s'en fût jamais

plainte, au contraire avait paru à vivre ici voir des avantages. Elle jetait des coups d'oeil à la neige sur les bords du trottoir, fondante et sale, sur les poteaux et fils enlaidissant la perspective; décidément la vie ici lui
5 semblait devoir être monotone et décourageante. Il n'y avait que ce souffle de l'air aujourd'hui fougueux presque autant que la rivière travaillant là-bas à se dégager de ses glaces, cela qui répandait dans le ciel comme une rumeur pour secouer un peu le rêve pesant en lequel cette petite
10 ville semblait abîmée, au son de quelque cloche qui toujours quelque part grelottait. Une ville de prières, pensait Bobonne; même des carmélites y sont [illis.] petit cloître. Et cela lui paraissait étrange. Au loin, dans une rue transversale, Bobonne reconnut des ormes grêles aux minces
15 branches nues. Là se trouvait la maison de son gendre. Elle descendit du tram, se dirigea en gardant l'oeil sur ces ormes, mais prenant tout de même le temps d'examiner au passage les maisons et leurs petites cours étriquées, alors qu'il y avait encore tant de place autour. Le ciel était à
20 l'orage. Il ne fallait pas trop se hâter de conclure à la fin de l'hiver. Le vrai printemps — car il y en a deux au Manitoba: celui où fond la neige et, plus tard, le printemps des feuilles — celui-là était loin encore. Elle bougonna quelques paroles à mi-voix. Bobonne en voulait encore à

cette rude nature, au Manitoba, quoique, si elle eût bien voulu s'en souvenir, tout aussi tardifs avaient été les printemps en son enfance — seulement ceux-ci avaient-ils eu le temps d'embellir.

Elle allait d'un bon pas. Quoique, de visage, vieillie certainement, par son allure, sa démarche à longs pas, l'extrême vivacité de ses yeux alertes et vigilants, elle donnait toujours l'impression d'une immense source d'énergie en ce monde.

«Dieu seul sait... se disait-elle, pensant à Lina, à l'atmosphère d'abandon en laquelle elle allait peut-être la trouver. Et qui, se demandait-elle, était à blâmer pour ce martyre de son enfant, car c'en était un d'avoir pour mettre un bébé au monde à descendre en un si troublant abîme de solitude. Oui, qui était responsable de tout cela?»

Certes, non pas la pauvre enfant elle-même. Ni non plus Edouard qui vivait au loin, s'y ennuyait des siens, ne mettant les pieds dans sa maison que quelques jours par-ci, quelques jours par-là et, sans doute, chaque fois, assoiffé d'affection, de désir; ni non plus les pauvres innocents qui naissaient de ces brèves unions, ni ceux qui avaient vécu, ni ceux que Lina n'avait su mener à terme. Qui donc alors voulait ces choses? Ah, nul doute, la dure nature elle-même, dans sa volonté de reproduction sans aucun souci de la

personnalité humaine, la dure nature appuyée par les non moins implacables lois de leur religion. Ah, que l'on était mené loin de son gré!

C'était pire encore qu'elle l'avait pu prévoir. Dès en entrant, elle fut assourdie par un charivari tel que jamais enfants autour d'elle n'en avaient mené — ce n'était donc pas étonnant qu'on ne l'eût même pas entendue frapper à la porte puis entrer. Ces terribles enfants de Lina, absorbés par leur jeu, ne la voyaient pas encore s'avançant presque au milieu d'eux, les sourcils remontés, la main levée pour intervenir. Lorsque sans surveillance, ils avaient cette fâcheuse habitude de se poursuivre pour s'asperger d'eau. Embusqués dans l'escalier ou tapis contre les portes avec des plats ou des bouteilles pleines, les plus grands attendaient le passage des plus petits pour leur en verser sur la tête le contenu. Puis c'étaient des cris, des galopades, des rires, des pleurs aussi parfois. Le plancher était sali, les cheveux, les vêtements, trempés. Parfaitement médusée, Bobonne avait l'impression qu'il devait se trouver cent enfants au moins en cette maison pour faire tant de dégâts et mener pareil «train»[79]. Mais tout à coup une petite voix éclata, tout autant pénétrée de frayeur

que de joyeux étonnement: «Mémère, v'là mémère», et sur-le-champ il se fit autour d'elle un calme déconcertant.

Alors elle les envoya tous s'asseoir dans la cuisine sur des chaises qu'elle leur fit disposer bout à bout et qu'elle leur dit être un train duquel ils ne devaient pas descendre sous risque d'accident grave tant qu'ils ne seraient pas à destination. Et elle se dit à elle-même qu'ils n'étaient pas près d'y arriver; au besoin elle leur ferait traverser, aller et retour, le Canada tout entier. «Vous me raconterez ce que vous aurez vu dans votre voyage, et pour le plus beau récit je donnerai une récompense», dit-elle.

Puis elle monta l'escalier, se guidant sur les pleurs du bébé que Lina avait auprès d'elle dans son grand lit et qu'elle s'efforçait en vain de calmer. Elle parut à Bobonne à bout de forces. Depuis plusieurs jours elle ne gardait aucune nourriture. Les lèvres bleuies, les narines pincées, les grands yeux sombres hantés d'une expression étrange, elle s'efforça pourtant, à la vue de sa mère, de s'animer, de sourire.

- Ah, maman, c'est le ciel qui t'amène!

Bobonne passa dans la chambre à côté, se défit de ses vêtements de voyage, enfila une robe d'intérieur sur laquelle elle mit un grand tablier blanc à bavette. Elle

était prête pour les tâches l'attendant ici, descendit à la cuisine, s'informa où en était le voyage en train. «A Regina», cria l'un. «Non, non, à Calgary», cria un autre. C'étaient des noms d'endroits qu'ils entendaient tomber des
5 lèvres de leur père. «Bon, bon, mettez-vous d'accord, suggéra Bobonne, on ne peut pas être à deux endroits à la fois.» Et elle nomma un chef de train, déclara que ce serait lui qui annoncerait les villes, les arrivées, les départs. «Et allez loin», dit-elle.

10 Elle remonta, tenant à la main un bol fumant.

Et comme naguère, quand elle était une petite fille et que sa mère lui apportait une tasse de gingembre pour faire passer les crampes, avec la même confiance, Lina accepta le bouillon, persuadée du vrai de ce que promettait sa mère:

15 - Ceci, tu vas pouvoir le garder, tu vas voir, c'est mon bouillon à la reine.

Etait-ce ces mots: le bouillon à la reine, chargés d'un sens mystérieux de réconfort et de sûreté où rien de mauvais ne pouvait encore vous atteindre? Etait-ce que la paix de
20 l'enfance y était attachée toute encore, — malades, les enfants de Bobonne, autrefois, avaient droit à ce bouillon présenté dans la plus jolie tasse de la maison. A petites gorgées, sans crainte, Lina buvait, trouvait bon goût au bouillon. Les affres de la faim et les spasmes de son

estomac se calmaient. Bientôt, ses paupières s'alourdirent. Elle voulait pourtant parler avec sa mère, raconter, s'excuser peut-être ou excuser Edouard, au moins indiquer comment s'y prendre pour gouverner la maison, où trouver l'argent pour les achats les plus nécessaires; et surtout exprimer son infinie reconnaissance d'être prise en si bonnes mains.

Mais en même temps que l'allégement la gagnait un remords, presque un tourment de culpabilité.

- Maman, murmura-t-elle, seras-tu assez de fois accourue pour nous aider, pour aider la vie!

Pourtant, songeait-elle, son tour était passé; et n'avait-elle pas fait assez en élevant sa propre famille? Fallait-il qu'elle recommençât à souffrir des mille et un besoins de jeunes enfants, elle que tout cela à présent devait horriblement fatiguer.

Cependant, Bobonne lui avait pris des bras le bébé qu'elle achevait de consoler. L'emportant avec elle, elle allait se retirer après avoir rangé la chambre. Sur le seuil, se retournant pour jeter ici un dernier coup d'oeil, elle reconnut, vit, retraversant son esprit, au passage, les pensées qu'elle avait eues à la naissance de Lina. Ah, une aide lui était donnée, la meilleure, une aide féminine pour ses vieux jours, sur laquelle elle pourrait se reposer. Et

voici qu'on avait plus besoin d'elle que jamais elle-même n'avait eu besoin des autres. C'était la vie de ceux à qui il a été donné d'être forts, et chanceux encore sont-ils d'avoir assez de force pour autour d'eux soutenir, étayer le pesant édifice des jours. Il n'y avait pas là de quoi se plaindre.

- Tu auras ton tour de soutenir quelqu'un, dit-elle simplement. Ce tour-là, on l'a un jour ou l'autre, tôt ou tard.

Le gros bébé sur le bras, elle s'assurait d'un dernier regard que Lina avait auprès d'elle tout ce qu'il fallait.

- Maintenant dors, dit-elle, et ferma la porte avec douceur, attentive déjà à éviter le bruit.

Oh, ce calme merveilleux tout à coup, ce sentiment qu'il y a quelqu'un de confiance au gouvernail, ce réconfort sans égal, plus précieux que tout au monde, d'être un enfant encore sous la haute et puissante protection de la mère.

Eveline doucement s'endormait.

II

Bobonne n'avait pas été longue, — quelques jours lui avaient suffi, — à mettre la maisonnée à sa main. Comment s'y prenait-elle? Reposant en du linge propre, sa chambre
5 bien rangée, tout autour d'elle tranquille et ordonné, Lina se demandait: «Mais comment fait-elle? Quelle est sa recette?» Ce n'était pas non plus qu'elle fût indûment sévère. Si on n'entendait pas Bobonne rire ou chanter, on ne l'entendait pas non plus — comme Lina elle-même ces derniers
10 temps, à bout de nerfs, — élever parfois la voix, crier un peu après les enfants. Moins que tout se serait-elle permis de battre un enfant — les siens, peut-être autrefois l'avait-elle fait un tout petit peu, mais certainement pas, comme elle le disait, ceux des autres. Tout au plus les
15 secouait-elle quelque peu. Lina lui était reconnaissante. Elle n'eût pu tolérer quelqu'un frappant ses enfants, aussi diables fussent-ils. C'était pour l'avoir surprise à pincer cruellement sa petite avant-dernière qu'en grande colère elle avait renvoyé sa bonne, pourtant habile petite
20 ménagère, et alors qu'elle en avait le plus grand besoin. Cependant Bobonne maintenait l'ordre, redressait les mauvaises habitudes. Peut-être n'avait-elle qu'à paraître

pour que de sa présence calme et ferme se dégageât une impression bienfaisante d'autorité, de sécurité.

Vite, aussi, sous ses soins, la maison avait pris une autre allure. Pensant à ce qu'elle avait dû y laisser en
5 désordre, Eveline se sentait rougir un peu. Qu'avait pu penser d'elle sa mère, elle qui ne pouvait souffrir des tiroirs encombrés, des lits mal faits, des casseroles laissées sales? Ah, mon Dieu, de l'ordre, de la vie, lequel était le plus important? Mais sans doute, l'un sans l'autre
10 n'eût pas valu cher. C'était ensemble qu'ils créaient de la beauté. Elle écoutait les bruits d'en bas, doux, harmonieux. Après avoir rangé à son goût, nettoyé et brossé, Bobonne s'était attelée à coudre pour chacun des enfants un petit costume neuf, et ils étaient ravis d'elle et commençaient à
15 lui faire confiance: «Mémère, tu vas rester avec nous autres tout le temps?» Elle avait aussi préparé du manger comme pour un siège. Beignets au sucre, tartes, gâteaux, pains de Savoie: Lina entendait dire que la dépense était «pleine, pleine, pleine». A tout instant, les enfants montaient lui
20 faire un rapport: «Mémère fait des galettes, et elle découpe sa pâte en coeurs, en chiens, et en petites maisons.» Lina s'inquiétait un peu. Si sa mère avait un tort, c'était de trop faire manger les enfants.

Par instants, pourtant, elle se mettait à penser à l'âge qu'avait sa mère, à l'immensité de la besogne par elle accomplie, au peu de repos qu'elle avait eu, et une gêne insurmontable l'accablait. Elle qui était jeune se faire servir ainsi par sa vieille mère! Ah, non, elle ne pouvait plus longtemps le supporter.

Elle s'apprêtait à se lever. Peut-être aujourd'hui réussirait-elle à descendre, aider un peu. Elle se rappelait toujours, malgré elle, ce qu'avait dit de son cas le premier médecin appelé à la soigner, qu'il y avait là un peu d'imagination nerveuse. Il est vrai, pour avoir voulu suivre ses conseils, ne pas trop s'écouter, elle avait perdu cette fois son bébé et avait été plus malade que jamais. De toute manière, un autre médecin avait été de l'avis contraire. Chez elle, selon lui, la grossesse s'accompagnait d'une intoxication beaucoup plus grave que d'habitude — exception assez rare, heureusement, dans la nature — et contre laquelle, hélas, il n'y avait presque rien à faire.

Elle n'en demeurait pas moins sous le sentiment accablant qu'elle supportait peut-être moins courageusement que d'autres des malaises sans doute à peu près les mêmes pour toutes.

Elle voulut se lever. De violentes nausées la reprirent. Elle retomba sur son oreiller, désolée

infiniment, l'esprit frappé par la cruauté de la nature. N'eût-elle pas dû appartenir aux enfants qu'elle avait déjà, plutôt qu'à un autre encore à naître? Quelle vie vivait-elle, avait-elle vécu? Pouvait-on même parler de vivre? Ni jeunesse, ni bien-être. Où passaient en effet ses belles années, son ardeur à vivre, l'espoir qu'elle avait eu de mener à bien ses tâches, de reprendre le dessus? Ou les projets que comme tous elle avait pu avoir? Ah, c'était trop à la fin! Jamais, plus jamais elle n'aurait des enfants, se disait-elle. Mais elle avait dit cela déjà — et qu'en était-il d'elle, de sa lamentable décision?

Quelques semaines passèrent. A présent, Eveline allait un peu mieux. Elle se levait, descendait à la cuisine, y restait une heure ou deux assise à seconder sa mère en de petites tâches qui ne lui demandaient pas de grands efforts: ourler des serviettes, tricoter des chaussons pour le bébé à naître. Elle percevait avec tristesse qu'elle avait pu en vouloir à cette nouvelle vie dès qu'elle s'était manifestée. N'était-ce pas horrible: en vouloir à son propre enfant? Elle imaginait qu'il en pourrait ressentir plus tard, en garder toute sa vie peut-être un sentiment d'étrangeté, souffrir à cause de cela. Elle se reprenait donc, parlait tout bas à son enfant, lui demandait pardon de ne pas

l'avoir désiré. Un enfant qui n'est pas désiré ne va-t-il pas être malheureux, toujours? Son visage était pâle, amaigri; et, parfois, il venait sur ses traits tirés une expression si pathétique que les enfants en avaient le coeur inquiet.

Une des fillettes, la petite Odette[80], commençait à poser des questions gênantes. «Pourquoi tu grossis? Les bébés, d'où ça vient?»

Lina levait les yeux, interrogeait sa mère d'un regard traqué. Que fallait-il dire? En ce temps-là, on répondait aux enfants: ce sont les Sauvages qui les apportent; on achète d'eux les bébés.

- Pourquoi en acheter encore, demandait la petite fille, puisque tu disais l'autre jour que tu en avais déjà trop sur les bras?

Lina se mordait la lèvre. Avait-elle vraiment dit cela? Ah, qu'il fallait se méfier devant les enfants d'exhaler la moindre plainte. Mais leur dire la vérité? On s'imaginait qu'il fallait le plus longtemps possible les en préserver. Pourtant!

Bobonne se chargeait de répondre.

- Quand les Sauvages passent avec les bébés, on trouve ces bébés si beaux qu'on se laisse tenter.

- Ah, disait l'enfant pour l'instant presque réjouie, et Eveline avait l'impression d'une sorte de crime commis contre la confiance enfantine.

La petite redevenait songeuse:

5 - Mais pourquoi es-tu malade?

Déjà, et pour la vie sans doute, associait-elle malgré tout en son esprit à une nouvelle vie dans la maison l'affligeant spectacle de la maladie, et de sa mère devenue méconnaissable. Son petit cerveau en ressentait une peine,

10 une méfiance dont il lui resterait quelque chose, longtemps.

Eveline remontait dans sa chambre. Elle tricotait encore un peu, si elle n'était pas trop mal, se mettait à lire. Et dans ce bonheur de lire, elle oubliait de longs moments jusqu'au sentiment d'elle-même. Une phrase aiguë et

15 pénétrante cependant la ramenant quelquefois profondément à elle-même, elle levait les yeux de son livre pour réfléchir tout à coup sur sa destinée, mais d'une manière plus haute, comme si par le pouvoir de la lecture elle en eût été dégagée assez pour la voir de quelque distance. Elle

20 s'apercevait alors que mieux portante, enchaînée à ses besognes, elle n'eût pas trouvé le temps de dévorer livre sur livre dont certains lui avaient apporté un véritable enrichissement de l'esprit. Elle savait maintenant qu'une seule phrase riche rencontrée à point en lisant sous la

lampe peut apporter davantage à l'âme, parfois, que des années de remuement de soi. Un émerveillement un peu triste l'inondait d'une sorte de chaleur. Etait-il possible qu'il y eût compensation malgré tout à la perte des rêves que l'on a faits pour soi-même? Elle qui se sentait née pour une vie remuante, active, débordante de projets, voici qu'à lire si longuement, peu à peu elle se faisait autre, malgré tout, plus pensante, plus étonnée, moins malheureuse peut-être en devenant solidaire de vies étrangères. Elle songeait à Edouard devenu vorace lecteur parce que les livres lui avaient été interdits et à tout ce qu'il y avait pris: peut-être le meilleur de lui-même.

Alors elle allongeait la main vers la pile de lettres, récentes ou anciennes, qui ne la quittaient guère, parmi les médicaments sur la table de chevet. Edouard lui écrivait deux ou trois fois la semaine.

Comme il arrive souvent en ces correspondances qui durent des années, les lettres les premières étaient les plus belles. Ensuite, peu à peu, le ton se lassait. Qui peut tous les jours et malgré l'usure de la vie en ressusciter le charme et le poignant! Souvent, ce n'étaient que de courts billets en hâte griffonnés sous l'abri de la tente ou à une halte de quelques heures en une maison sur le chemin du voyage. «Je dois partir à l'instant; mes chevaux attendent.

J'ai à parcourir vingt milles avant la nuit pour aller m'enquérir d'une histoire bien triste survenue à l'un de mes colons. J'écrirai plus longuement demain. Je t'embrasse...»

Quelquefois, cependant, une phrase arrêtait l'esprit de Lina. Elle lui rappelait le ton des conversations de naguère sur la galerie. Alors revenaient à elle l'âcre senteur du blé balayé de vent, la vision des terres immenses avec leurs ombres et leurs espaces ensoleillés sous la course des nuages, le sentiment d'une liberté en ce monde que rien ne peut ravir à l'âme humaine. Ah, pourquoi Edouard ne lui disait-il pas plus souvent la résonance en lui des ciels libres, des terres libres, cet homme étrange qui l'avait gagnée pour la lui avoir une fois exprimée, et qui, ensuite, ne lui en avait presque plus jamais soufflé mot?

La dernière lettre pourtant en contenait comme un souvenir... pathétique. Edouard y paraissait plus affligé qu'elle encore de la savoir de nouveau enceinte — il disait: indisposée. Un peu plus loin, il avait biffé tout un passage de sa lettre. Eveline s'efforçait de le reconstituer. Elle s'imaginait une confidence qui devait approcher une vérité brûlante. Elle croyait lire les mots: amour, désir, et comme opposés l'un à l'autre. Elle imaginait Edouard assis à quelque petite table branlante en une pauvre maison de colons; il prenait son front entre ses mains, pensait aux

choses qu'il avait à dire, intimes, obsédantes et qui eussent dû s'exprimer facilement. Des mots lui venaient; il écrivait vite, se penchait, relisait, et se sentait désespéré de l'écart qu'il y avait entre mots et pensée. A force de le scruter, Eveline en venait pourtant à saisir à peu près le sens de ce passage supprimé. «L'amour menait au désir, son but naturel, mais, parfois, si c'était de l'amour, il devait mener au renoncement du désir. Quelle autre solution pouvait-il y avoir pour eux?» Alors elle se demanda pourquoi il avait dénié un si franc aveu. La gêne sans doute. Entre eux, ils avaient toujours éprouvé une certaine honte à vouloir éclairer ce sujet. Ah, l'étrange honte à y bien penser! Et comme ils avaient laissé autour de la brûlante question subsister d'ombre, de silence, de malaise. Elle devinait ce qu'il avait fallu de courage à son mari pour seulement écrire ces quelques paroles sur le sujet — ensuite raturées. Tout aussitôt, comme quelqu'un qui se sent infiniment soulagé de retrouver sous ses pieds un terrain plus solide, presque allégrement il entamait un récit fidèle et minutieux de ce qui composait une de ses journées de travail. Ah, le travail, qui était à la fois pénitence et salut!

Elle le voyait dans sa tente, au milieu du campement. Il donnait des ordres, organisait la distribution de vivres,

consolait l'un des exilés, en secouait un peu quelques autres. Dans le fond, c'était ainsi, c'était cet homme qu'elle aussi aimait le mieux; l'amant chez lui était devenu triste, comme fautif, taciturne. Ah, comme elle eût aimé le
5 voir, en effet, «m'avançant ce soir-là à la tête de ma colonne de gens répartis en dix carrioles; le soleil baissait. Car j'ai découvert, Eveline, que c'est au couchant qu'il convient de mener les immigrants voir pour la première fois leurs concessions[81]. Embellie, rougeoyante sous les
10 feux de l'horizon, la plaine atteint alors le pauvre coeur chargé d'appréhension, d'exil; elle lui promet que la vie sera bonne et douce; elle le prend en main comme un enfant; et peut-être est-ce d'illusions qu'elle l'entoure; mais l'illusion a son prix.»

15 «Mais que je te décrive quelque peu cette extraordinaire vallée Qu'appelle[82], continuait-il, ainsi nommée parce que l'écho de toute voix y semble demander: Qui appelle?»

Ensuite venaient de longues recommandations sur le soin
20 qu'elle devait prendre de sa santé et quelques paroles affectueuses pour les enfants.

C'étaient les passages où il laissait parler sa profonde amitié pour les gens, les choses, le paysage qui retenaient Lina. Elle les relisait indéfiniment. Et elle

était reprise par son désir, lui faisant si mal, de vivre, et vivre n'était-ce pas voyager, voir le monde, les peuples, les coutumes, les usages et jusqu'à ces grandes plaines à l'herbe ondulante, sans aucun arbre depuis ici jusqu'à trois
5 jours de marche, autrefois pâturages des bisons dont il se peut qu'il y ait eu ici des hordes de millions de têtes, à présent presque totalement exterminées. Quelquefois, l'herbe écartée par le vent, on surprend sur le sol des amas d'ossements blanchis; il s'est accompli ici, quelque jour,
10 un effroyable carnage. Ossements d'hommes, d'Indiens d'autrefois, ossements de bêtes engagées en d'étroits défilés et écrasées sous leur propre masse, ou surprises par l'ennemi ou simplement par quelque piège de la nature... La volonté de la vie est si souvent amère et inscrutable.
15 Pourquoi ces immenses troupeaux ont-ils vécu, sont-ils disparus presque sans laisser de trace?

III

D'avoir tant cousu, mal dormi aussi, une oreille toujours tendue vers la chambre des enfants, commençait à paraître sur le visage de Bobonne. Elle s'apercevait qu'elle n'était plus aussi jeune qu'elle le voulait croire. Pourtant, ce qu'elle avait accompli n'était que besogne courante dans une maison. Autrefois, cela l'aurait à peine fatiguée, pensait-elle avec une sorte d'aigreur envers elle-même... Ah, mais c'était autrefois! Ce soir, assise près du poêle à tricoter pendant que cuisait le jambon du lendemain, elle se sentait ensommeillée, elle perdait ses mailles. Elle pensait à François. N'y voyant presque plus, il se hasardait souvent seul sur la route, s'en allant jusque chez des voisins éloignés. Qu'allait-il faire chez ces gens? Peu à peu, on avait découvert que, s'il se plaisait tant à aller en visites, lui qui autrefois n'y eût pas pensé, c'est que là, dans ces maisons, il racontait ses anciennes histoires — toutes y passaient — dont le charme peut-être se renouvelait à les reprendre pour un auditoire neuf. Et ceci de plus étrange encore: à présent, c'était lui qui paraissait davantage s'ennuyer des vieilles coutumes d'autrefois, de Saint-Alphonse, par exemple, dont il parlait sans arrêt alors qu'elle n'y songeait plus tant que cela, après tout.

Il allait seul, loin, trop loin, pour le plaisir de raconter — d'être écouté. Une fois, il avait poussé jusqu'au village, une véritable folie, aveugle ou presque comme il l'était. Cette fois, ne sachant pas quelle direction il avait prise, on était parti de la maison en même temps et en sens divers pour le retrouver coûte que coûte avant la nuit. La belle embardée! Les fils avaient grommelé. N'était-ce pas assez qu'il ne pût aider en rien; fallait-il encore perdre une demi-journée à tout bout de champ pour le ramener à la maison? «Ah, François», gronda Bobonne en idée. Il ne disait pas où il allait en partant. Soit qu'il voulût calmer les appréhensions autour de lui, ou peut-être, comme le soupçonnait plutôt Bobonne, qu'il voulût se garder libre d'aller, de venir, il prétendait y voir tout à fait assez bien pour se diriger. «Evidemment, se dit-elle, quand on a eu comme lui le goût du voyage, de se voir à la merci des autres, quelle humiliation ce doit être, quelle catastrophe!» Se mettant à la place du vieil homme, elle le comprenait, ah, ce qu'elle le comprenait tout à coup. Mais cet entêtement aussi à ne pas vouloir se prêter à une opération sur les yeux, parce que le jeune médecin de Somerset — un godelureau n'en sachant peut-être pas grand-chose — avait exprimé un doute sur son efficacité, laissé entendre que le bienfait n'en pourrait être que temporaire.

«Ah, ma mie, si ce n'est que pour quelque temps, au grand prix que cela peut coûter, aussi bien rester comme je suis!»

Elle le voyait en pensée qui arrivait au débouché de leur petit chemin de ferme, écoutait si quelque boghey au loin ne venait pas. Il devait en être ainsi. Quand quelqu'un de sa maison éloigné depuis quelque temps devait revenir, il se portait à sa rencontre. Jour après jour. Elle le voyait pencher la tête, déçu. Ce ne serait donc pas encore pour aujourd'hui. Et à l'imaginer seul et déçu là-bas, au bout du petit chemin de ferme, le crépuscule venant, toute cette immensité autour de lui déployée, de faibles bruits battant autour de lui, son âme se serrait de si bien comprendre, tout à coup, cette solitude. «Vieil imprudent, vieil entêté!» lui adressait-elle. Il s'ennuyait trop sans doute; voilà pourquoi il passait outre aux recommandations, même aux promesses qu'il lui avait faites de se tenir tranquille. Après une hésitation, il continuait donc, plus loin, sur la route déserte, presque sombre.

Et, sans doute aussi, pendant qu'elle n'était pas là, les enfants en profitaient-ils pour le «bourrasser[83]» un peu plus. Parce qu'en voulant aider il se mettait parfois dans le chemin, «bourrasser» ainsi leur père! Mais que ne les mettait-il à leur place ces «petits maîtres»? «Moi, à ta place», commença-t-elle... Mais l'eût-elle fait? Il fallait

tant d'énergie, de lutte en soi pour s'opposer à l'effroyable ambition de la jeunesse. Nicolas était le pire, songea-t-elle, le plus impatient à s'emparer de tout, à présent que sa femme lui donnait un enfant presque tous les ans — et que ne la laissait-il donc se reposer un peu, cette maigriotte aux grands yeux remplis d'épuisement! Ah, Nicolas et puis Jérôme et Clément! Les yeux fixés sur la fente du poêle par où s'échappait une courte flamme, elle songeait: est-ce pour cela que l'on peine et souffre à élever une famille? Pour la voir un jour se dresser en étrangère. Que dire? Des étrangers n'auraient pas ce violent désir de vous écarter. Ah, mais ne l'avait-elle pas toujours su: c'est au sein d'une famille que se développent le mieux les violents sentiments: la haine comme l'amour. Est-ce que Nicolas et Clément n'en voulaient pas encore à François d'avoir favorisé Lina en l'envoyant quelques années au couvent? A la fille de la maison ces avantages, n'est-ce pas injuste? renotaient-ils[84] fréquemment encore. Avons-nous étudié, nous? Bougonnant, elle cherchait à rattraper ses mailles. Mais la chaleur du feu la rendait somnolente. Elle s'endormit un instant. Elle rêva. François avait dû s'écarter de la route principale pour tourner sans s'en apercevoir en une petite route de section. «Attention, voulait l'avertir Bobonne, ces petites routes s'enfoncent

loin, dans les champs, de toute habitation.» Mais tâtant le terrain de sa canne, se croyant toujours sur la grand-route, François continuait. Ce paysage que voyait Bobonne en son rêve était à la fois familier et terriblement inconnu. Et il n'y faisait ni soleil ni nuit, seulement un jour d'un gris douteux, lointain. Et enfin là où était parvenu François, il n'y avait plus aucun bruit d'activité humaine; pas même un aboiement de chien, pas même ces légers bruits de ferme qui se répandent au loin dans la campagne. Seul au milieu de l'immense plaine, muette elle-même comme un rêve, François se reconnaissait perdu. Il l'appelait. Elle aussi appelait. Mais leurs voix ne s'atteignaient pas. C'était comme un dialogue de sourds. «Reviens par ici», commandait Bobonne. «N'y a-t-il personne? Personne?» demandait François. «Ecoute donc, François», lançait-elle au loin. A sa propre voix, elle sursauta, s'éveilla, et de se voir dans une pièce qu'au premier abord elle ne reconnaissait pas, augmenta son angoisse. Ah, Seigneur, quel rêve! Elle en demeurait saisie. Elle était d'une famille où l'on accordait aux songes une valeur d'avertissement. Elle ne pouvait s'empêcher de voir en celui-ci un appel au secours peut-être. Que se passait-il là-bas? Est-ce que François ne l'avait pas vraiment appelée?

Elle tisonna le feu, attentive en sa pensée à son devoir le plus pressant. Quel était-il? Sa fille? Son vieux

mari? Il paraissait injuste d'avoir à choisir. Pourtant, elle ne pouvait être à deux endroits à la fois.

Qui donc avait le plus grand besoin d'elle? Plus elle y pensait, et plus François lui paraissait démuni, faible, un vieil homme n'ayant vraiment plus rien au monde que sa fidèle compagne.

Brusquement sa résolution fut prise. Elle monta en avertir Lina. Demain elle partirait.

Eveline eut le visage mouillé de larmes. Elle n'était plus elle-même en ces mois d'attente, d'inactivité, trop livrée à ses seules pensées. Ses nerfs étaient à bout. Elle voyait tout avec un excès d'émotion. Ce départ la bouleversait.

- Tu ne pouvais tout de même t'imaginer que je resterais toujours auprès de toi.

- Non, ah non, mais...

Cependant Bobonne arrivait à la rassurer.

- J'emmène ton diablotin de Robert[85]. C'est lui le pire. C'est lui, je l'ai découvert, qui mène les autres dans ce jeu d'arrosage et de poursuite par l'escalier et toute la maison. Lui parti, tu n'auras pas grande misère à te faire obéir des autres. Puis, j'ai songé à quelqu'un qui va bien faire ton affaire: une des jeunes filles de notre voisin Phidime. Elle est douce avec les enfants. Tu n'auras pas à

craindre qu'elle les punisse de son propre chef. Je te l'enverrai dès en arrivant. Elle a besoin de gagner, toi d'être servie. Peut-être qu'au début elle ne saura pas tout à fait comment tenir une maison de ville, faire tes petits lavages fins, tes cérémonies à table, tes repassages de fantaisie et fanfreluches. Mets un peu d'eau dans ton vin; elle apprendra si tu as la patience de lui montrer. Ah, heureusement qu'il y a encore la campagne pour fournir de l'aide à la ville, toute commode qu'elle soit, ne trouves-tu pas. Et puis, si ça va trop mal, je reviendrai.

Elle fit en pensée le tour de ces arrangements, leur donnant son approbation. Comment faire mieux? Emmener Eveline et tous ses enfants là-bas, où se trouvaient déjà tous ceux de Nicolas, c'était folie. Pleurs d'enfants par ici, pleurs d'enfants par là, Bobonne s'avouait en être lasse à ne plus les pouvoir entendre. Elle aspira à se retirer avec son vieux mari en quelque petite maison tranquille un peu à l'écart de la turbulente vie. «Pleurs, pleurs, pensa-t-elle, c'est ainsi d'un bout à l'autre du monde.» Tout à coup, elle ne pouvait presque plus supporter cet acharnement à se reproduire de la race humaine. «Ah, si seulement, pensait-elle, à ces enfantelets, on était assuré de donner un sort heureux sur terre. Et voici qu'on n'est

même pas assuré, les mettant au monde, qu'ils auront le salut éternel.»

Le lendemain, elle partait. Reluisante de haut en bas, lestée de vivres, ses armoires rangées, la maison pourrait attendre la relève qu'elle y enverrait dès le surlendemain si tout allait selon ses plans.

Si ce n'eût été de sa fille, elle aurait quitté la ville avec soulagement. Jamais sans doute ne parviendrait-elle à s'y sentir à l'aise. Rien qu'à l'idée de renouer bientôt avec ciel, terre, animaux et plantes, son âme se revivifiait. Elle éprouvait le bien-être de qui sort de sous terre, s'y est langui et aperçoit le vaste jour. Sans doute, pour se sentir pleinement vivante, avait-elle besoin du tranquille et mystérieux mouvement de mort à vie, de vie à mort qui se poursuit inlassablement dans la nature. Dans la ville, ce grand jeu malgré tout consolant lui paraissait faussé. Elle méditait sur cela, secouée par le bondissement des roues aux joints des rails.

Dans le train, son petit-fils se tenait bien. Du reste il se tenait toujours bien en voyage, absorbé par ce qui passait à ses yeux et dont il voyait tout — cet enfant si agité était aussi extrêmement perspicace — : le balancement, comme une corde à danser, du fil que semblaient se passer de

l'un à l'autre les poteaux; des arbres au loin aux gestes étranges de leurs bras levés; ils se relayaient aussi à travers le pays des signaux mystérieux; de petites gares rouges où l'on s'arrêtait cinq minutes; peu après, elles devenaient toutes petites dans le paysage, pareilles aux pièces de son chemin de fer qu'on lui avait donné pour ses étrennes du jour de l'an. Puis, son intérêt diminuait malgré tout; il entrait en lui-même où il est plus difficile de déchiffrer ce qui s'y passe.

Bobonne aussi regardait défiler le paysage, y voyant, elle, l'incroyable progrès accompli en si peu de temps et en somme par si peu d'êtres humains. Où allaient les hommes, se demandait-elle, travaillant si ardument, si héroïquement à leur installation sur terre? Est-ce que l'amour en eux suivrait le pas, grandirait aussi, embellirait, se purifierait? Ou le progrès ne serait-il jamais qu'affaire de confort? De plus en plus de confort?

Tout à coup, l'enfant devant elle qui avait paru tranquille eut le visage tout convulsé de grimaces. La grand-mère vit qu'il luttait pour ne pas éclater en sanglots.

C'était le premier-né d'Eveline[86]. Bobonne quelquefois avait cru s'apercevoir que sa mère l'aimait moins que ses autres enfants, du moins devait faire effort pour être avec

lui comme avec les autres, tendre, caressante et douce. C'était par cet enfant qu'elle avait été pour la première fois plongée dans les malaises, l'angoisse, cette servitude du corps sur quoi elle avait débouché presque au lendemain de son mariage. Elle était si jeune alors, si peu préparée à ce piège, toute son enfance heureuse et franche la disposant au contraire. «Mais, patience, pensait Bobonne; le mariage est comme du vin; en vieillissant, il perd de son acidité.» Tout de même, la vie, se disait-elle, quelle tromperie! A la naissance de ce petit Robert, Lina en une grave crise d'éclampsie avait été près de la mort. Et la chair maltraitée n'oublie pas ces choses. Peut-être n'arrivait-elle pas, n'arriverait-elle jamais à dissocier cet enfant de la désolation dans laquelle avait pu lui apparaître le mariage.

Mais, lui, le petit, adorait sa mère. Tout ce qu'elle disait, tout ce qu'elle faisait, lui semblait beau au-delà de tout. Et, justement, il se rappelait ces bons temps où elle était gaie, bien portante, mince et toute à ses enfants. Elle leur faisait de longs récits amusants ou un peu terrifiants; elle connaissait des centaines d'histoires; on ne se lassait d'aucune, même des plus anciennes, car jamais elle ne les racontait deux fois tout à fait de la même façon. Il la guettait quand elle reprenait un récit

connu; il guettait le tour qu'il allait prendre; et, comme de fait, à un tournant quelconque, sa mère déviait quelque peu de la direction prise la précédente fois; il était ravi de son don d'invention. Parfois, on partait ensemble pour aller en pique-nique sur les berges de la rivière; ou encore, on sortait de la ville, on gagnait la vraie campagne où maman rajeunissait d'un coup, aussitôt se mettait à courir et à jouer avec ses enfants. Même à la maison, on parvenait avec elle à s'amuser d'un rien; par exemple, autour d'une lampe posée par terre et qui devenait un feu de camp, le bivouac, on dansait en rond, costumés à l'indienne, des plumes dans les cheveux.

Mais, parmi eux, quelque soir, le père arrivait. Robert en avait grand-peur. Le père était grand, sévère, exigeant et très étrange. Un soir, descendu pieds nus et sans faire de bruit à la cuisine, il y avait aperçu son père qui tenait sa mère embrassée. Il l'embrassait très fort, comme pour la broyer. Qu'il avait eu peur, cette fois, pour sa mère. Et, sans doute, le père lui faisait-il du mal, parce que se découvrant observé par son fils, il s'était fâché et l'avait rudement renvoyé.

Ensuite, il était reparti. Peu après, sa mère, toute pâle, vomissait presque à chaque repas. Qu'est-ce que tout cela signifiait? Sa mère était toute changée. Elle

paraissait ne plus voir ses enfants. C'est alors, comme pour la forcer à s'occuper de lui, à le voir, à tenir compte de sa présence, qu'il se livrait à ses tours les plus terribles. Il n'y gagnait que de se faire punir ou la menace qu'on se plaindrait de lui à son père. Un grand garçon, à neuf ans bientôt, qui devrait donner l'exemple à ses petites soeurs, lui représentait-on. Et, il ne savait pourquoi, ce rappel à l'ordre, malgré tout raisonnable, semblait le pousser à plus de rébellion encore. Etait-il vraiment si diable qu'on le disait? Il ne pouvait comprendre ce qui tant l'agitait, pourquoi il n'arrivait pas à se rendre plus gentil pour sa mère qu'il adorait pourtant. Son chagrin, ses remords croissaient à mesure que le train l'emportait loin, plus loin de la maison. Tout à coup, il s'abattit en larmes sur les genoux de sa grand-mère, pleurant, le visage enfoui dans la jupe rugueuse.

Elle, de la main, caressait la tête ronde appuyée à ses genoux. Elle se souvenait. Majorique, enfant, avait été presque aussi insupportable que celui-ci. A attacher. Elle se souvenait. Il était comme possédé par le besoin d'avoir constamment et à lui seul toute son attention. Avec ça, le premier à la quitter pour courir le monde!

Elle caressait les cheveux fins de l'enfant et, pour le consoler, lui rappela tous les amis qu'il allait retrouver à

la ferme: Prince, le grand cheval de labour, Caillette, la vache trotteuse, Tamme, vieux maintenant, mais toujours tendre envers les enfants, et Minette et ses petits; elle devait en avoir eu quatre ce printemps que peut-être il dénicherait en fouillant bien le grenier à foin.

Et Robert, cet enfant si changeant, à travers ses larmes riait déjà à la pensée de ces petits, si bien cachés fussent-ils, qu'en effet il allait sûrement découvrir et, quoique le vieux chien n'aimât pas cela, il attellerait Tamme, et chasserait les poules, et quoi encore!

X X X

La nouvelle petite bonne était vive, enjouée, travailleuse, de bonne humeur du matin au soir. Déjà les enfants la suivaient partout, fascinés par cet air de santé, cette vivacité qui plaisent tant aux petits.

La petite dernière de la famille, Alicia[87], à quinze mois, avait autant de cheveux qu'une enfant de trois ans, et fort noirs. Marie-Jeanne s'amusait à les coiffer pour la moindre occasion et en variant la manière. Rétive avec sa mère, la petite se laissait faire. On entendait la petite bonne qui disait: «Viens, Marie-Jeanne va te peigner.» Elle lui apprenait: «Aujourd'hui, Marie-Jeanne va te faire des

couettes.» Puis: «Aujourd'hui, Marie-Jeanne va te faire un coq.» Et elle lui élevait les cheveux sur le sommet de la tête en une sorte de ridicule petit chignon qui faisait rire toute la maisonnée. L'un des premiers mots que prononça assez clairement la petite, ce fut, un bon jour: «Mah-Zeanne.» Et «Mah-Zeanne», la petite bonne resta pour tous.

Quelque chose pinçait Eveline au coeur. Elle en souriait elle-même avec un rien d'ironie envers sa propre nature. Allait-elle à présent s'en prendre à cette brave petite parce que trop aimée des enfants?

Les jours passaient. Cette jeunesse, cet espoir, cette vivacité — oh cette vivacité surtout dont elle-même avait été si bien pourvue, — son meilleur atout en d'autres temps — ces chansons aussi de Marie-Jeanne lui étaient réconfort — mais non sans quelque envieux sursaut de l'âme quelquefois.

IV

Un matin, avec le courrier fraîchement arrivé, Marie-Jeanne monta à Eveline, se reposant, une très large enveloppe, de riche papier crème, frappée à l'endos d'une couronne.

Les yeux vifs, intriguée, elle s'attardait, se penchant un peu vers la grande enveloppe pour tâcher de voir ce qu'elle pouvait contenir. Avec ses joues roses, son teint clair, son air si vivant, à Eveline elle parut tout à coup si jeune qu'elle lui dit, Dieu sait pourquoi, avec un frémissement de tristesse:

- Ah, belle petite Marie-Jeanne, ne te marie pas trop vite.

La petite bonne remonta les sourcils, fit une bouche ronde.

- Pourquoi ça madame?

Eveline eut presque honte. Le véritable mouvement de son coeur lui apparut. Pouvait-elle l'avouer à Marie-Jeanne? Pouvait-elle seulement lui dire qu'elle avait pu, un instant, auprès d'une si douce présence se sentir elle-même vieille, sa propre jeunesse pour ainsi dire une chose du passé déjà. Elle fit mine de rire.

- Oh, rien, rien! Marie-toi, marie-toi, mais pas trop vite, pas trop jeune.

Restée seule, elle ouvrit la grande enveloppe. Elle en tira un carton d'invitation. De belles et hautes lettres. Des caractères disposés avec grâce. Incrédule, les yeux grandissant de stupeur, d'émotion, elle lisait:

L'aide de camp

de

Son Excellence le lieutenant-gouverneur

Elle avait lu, relevait les yeux. La carte tremblait entre ses mains. Etait-ce possible? Un tel honneur! A elle qui, hier, parcourait en chariot à boeufs les immensités sauvages du pays! Et aujourd'hui, elle est invitée chez le gouverneur. Oh, ça ne doit pas être vrai, se dit-elle. Pourtant une griserie de fierté l'élevait, l'élevait. Tout de même, hein, ceux qui pensaient qu'ils n'étaient rien, elle et Edouard. Ses yeux retournaient au carton, relisaient leur nom en toutes lettres. Oh, qui aurait jamais cru, jamais pensé! Une si grande invitation. Et dans sa fierté elle montait. Elle était comme un arbre, qu'un vent exceptionnel, en le berçant, rend conscient tout à coup de ses hautes cimes. Chez le gouverneur! En elle se réjouissait

la jeune femme que la petite société fermée et arrogante de la ville avait souvent blessée. Mais, surtout, se réjouissait en elle la fille de François. Ah, papa, vois, ta Lina, où la voilà tout de même. Et aussi, en elle, l'amie de Priscilla[88] tellement plus haute qu'elle, mais dont cet honneur allait la rendre un peu moins indigne, l'amie de Priscilla chantait en son âme. «Moi aussi, vois-tu, chère, je commence à monter un peu à côté de toi.»

Ce fut pour elle si doux, ces sentiments à travers les heures alors parfois si grises de sa vie. Bien entendu, pensa-t-elle, c'est à Edouard, fonctionnaire de l'Etat, attaché au ministère de l'Immigration, qu'elle devait d'être ainsi remarquée. Elle toute seule n'était rien. Mais, épouse d'Edouard, elle devenait quelqu'un. C'était ainsi dans le mariage; l'éclat de l'un s'étendait à l'autre.

Mais irait-elle, iraient-ils à ce bal[89]?

Pendant que bruissaient encore les hautes cimes de son être, son regard glissa vers la réalité. Elle vit son ventre distendu qui gonflait le drap, sa main aux veines saillantes. Ah, Seigneur, cette invitation pouvait-elle tomber plus mal.

Elle relut l'invitation, la date. Le seize mai. Ah, pour une fois qu'elle était conviée à un bal, n'eût-on pas pu attendre qu'elle eût eu son bébé, fût remise, eût eu le

temps de se faire une robe — une jolie robe pour une jolie taille mince...

Dommage, dommage, disait son coeur comme un balancier au rythme lent et déçu. Grand dommage, grand dommage.

Ses yeux retournaient au carton d'invitation. Ils s'arrêtaient sur cette ligne bien en évidence, précieuse, isolée:

Monsieur et Madame Edouard Tessier.

A voir leur nom, élégamment disposé, elle ressentait de l'émotion, un bizarre, oh si bizarre et neuf sentiment d'eux-mêmes, plus importants que d'habitude; une sorte de respect lui venait d'elle pour eux deux.

Monsieur et Madame Edouard Tessier.

C'est nous, avait-elle envie de dire au monde. Elle se détachait d'elle-même pour être plus elle-même. Et pour le doux plaisir, pour le jeu, elle imaginait des choses ordinaires, toutes possibles dans le cours normal de la vie et cependant pour elle fantasques, éloignées, presque un rêve: par exemple, elle était toute mince et svelte; sa robe la plus serrée lui allait toujours bien. Et, en esprit, la voici malgré tout qui partait pour le bal.

Oh, que l'on se dépêche. L'heure a sonné. Mais ils sont presque prêts. Edouard, beau à voir, dans son habit noir, l'aide à passer à son cou un petit collier. Une petite chose

sans valeur, mais peu importe. Ses yeux brillent, c'est ce qui compte le plus pour aller au bal.

Maintenant ils quittent ensemble la maison. Mais quand donc cela leur est-il arrivé? Presque jamais, oh pour ainsi dire jamais. Si, par aventure, Edouard y est et qu'elle-même n'est pas recluse, alors ils sont prisonniers de mille et une choses: les enfants, leurs maladies, le devoir toujours — même l'amour en leurs vies n'est-il pas devenu le devoir.

Et cette liberté aujourd'hui, ce si rare moment, ne savez-vous pas ce que c'est, ne savez-vous pas qu'on en peut vivre toute sa vie, l'ayant, en passant, une fois connu.

Ils attendent leur tram au bout de la rue. Mais non, à quoi va-t-elle penser? Pour cette fois, cette seule fois, ils vont jusqu'au bout être élégants, dépensiers, un peu fous. Edouard a commandé un fiacre. Ils s'en vont dans la douce nuit de mai au trottinement d'un cheval noir. Comme celui tirant Edouard autrefois — il n'y a pas si longtemps pourtant — quand il la fréquentait. Ce souvenir les relie chaudement l'un à l'autre. Cloq, cloq, cloq. Eveline a mis un peu de parfum en ses cheveux. Edouard n'en a pas l'habitude. Il croit respirer une odeur de lilas, s'en étonne. Il dit: «Des lilas, pourtant, au mois de mai, au Manitoba!» Cher Edouard, elle n'en revient pas de ce qu'il peut rajeunir dans la douceur, de ce qu'il a lui aussi, pour

cette nuit, tout à coup rajeuni. Et cela lui est bon au coeur, encore plus que son propre rajeunissement.

Ils arrivent de ce pas devant la demeure du gouverneur de la province. Elle est vaste, cette demeure. On l'aperçoit de loin, à toutes ses fenêtres qui flambent dans la nuit. D'autres fiacres arrivent, aussi des gens en automobiles sans doute. Et Lina se retrouve comme au seuil de ces châteaux de son enfance, à travers les contes de son père, François. «Or, là, sur les hauteurs, se dressait un très beau et vieux château de pierre.» Où donc les pauvres gens vont-ils puiser tous ces récits de grands châteaux brillamment illuminés?

Edouard aide Lina à descendre. Il est devenu plus prévenant par la grâce des lilas qu'il a cru respirer, à cause de la soie de la robe qui frémit, pour une autre raison encore, peut-être. Ah, doux! depuis presque dix ans qu'ils sont mariés, ont-ils jamais eu pareil étincellement dans les yeux, ont-ils pris pareille vengeance de leurs vies un peu mutilées, précautionneuses, dévorées par l'indispensable; un moment, toutes ces choses reviennent pourtant en leur esprit si longtemps accaparé: économiser pour la construction de leur maison, le chauffage central, — cela a été presque le but de la vie tant il a pris d'importance. Mais ils mettent cela de côté pour ce soir.

Ils entrent. L'aide de camp lance en avant leur nom:

- Monsieur et Madame Edouard Tessier.

Oui, c'est eux.

Dans son rêve, Lina redresse la tête, ajuste un peu sa robe. Elle fait un geste souple vers ses cheveux défaits. Elle sourit, elle va s'avancer. Tout au loin, entre des haies de gens qui épient son moindre mouvement, sur des sortes de trônes siègent Leurs Excellences. Mais peut-être seront-ils debout.

Sur son passage, Eveline entend des propos à son endroit:

- Savez-vous qu'elle a déjà six ou sept enfants?

- Vraiment? Est-ce possible? On ne le dirait pas.

La voici devant Leurs Excellences. Elle plonge en sa robe, incline la tête de même une fleur qui se penche sur elle-même. Au même moment, son coeur tremblant appelle son père. «Papa, regarde, je suis chez le gouverneur.» Celui-ci au reste lui a souri. Comme elle relevait la tête, elle a saisi ce sourire de connivence. Après tout, sur son trône le gouverneur est un vieil homme qui n'a pas tant raison de se réjouir. Et elle appelle encore ses rêves pour qu'ils la regardent et se réjouissent d'elle.

- Voyez, dit-elle, je suis chez le gouverneur.

Alors elle abaissa ses yeux vers sa main amaigrie, son doigt d'où glisse à moitié l'alliance. Où donc est-elle allée, en quel monde, en quelle région interdite? Y aura-t-il jamais pour eux bal, musique, sourire du gouverneur? Le sentiment lui vient, déchirant, que ces années à son devoir, ce pourrait être les plus belles de sa vie — les irremplaçables moments de sa jeunesse. Mais le sentiment lui vient aussi qu'il en est de même, exactement de même pour Edouard. Quand donc cet homme fut-il jeune? Quand le sera-t-il, si enchaîné à eux, à ses enfants qu'il n'a plus de vie à lui-même? Depuis qu'il a des enfants, a-t-il un seul moment seulement encore dépensé un sou pour lui-même? La maison, le poêle neuf, des chaussures, des médicaments, voilà qui lui prend sa vie.

La musique du bal s'éloigne, oh qu'elle est déjà loin! un peu de vent dans les hautes cimes de l'âme.

Des larmes plus douces baignent le regard d'Eveline.

Edouard et elle: deux enchaînés, deux victimes de l'amour — mais il est vrai, ils ne l'appellent plus que le devoir; ainsi, du reste, est baptisé l'amour en cette petite ville, chez ce peuple, en ces âmes.

S'éloigne, s'éloigne la valse. Les grands lustres s'éteignent. Des mains d'Eveline est tombé le carton d'invitation.

Le bal du gouverneur... un songe!

V

Aussi souvent qu'elle pouvait s'échapper de ces multiples occupations par quoi on oeuvrait alors au profit de la charité: ventes, bazars, thés, parties de whist ou de «cinq cents[90]», Priscilla rendait visite à Eveline. Elle s'était mariée peu après celle-ci à un homme également son aîné de plusieurs années. Il venait d'être nommé juge de la Cour supérieure de Winnipeg. On prédisait qu'il en pourrait bien devenir le juge en chef. Dans la petite ville, on dénommait sa femme: madame juge Ernest Morin. Cela n'avait nullement monté la tête à Priscilla.

Elle apportait des bonbons pour les enfants, les leur distribuait, montait vite auprès d'Eveline. Celle-ci entendait des talons vifs claquer dans l'escalier; elle voyait apparaître, sous un vaste chapeau plat, une haute jeune femme élancée, au visage animé, à la taille si invraisemblablement mince, elle évoquait pour Eveline des idées de roseaux, douces tiges croissant très droites, très droites.

- Ah, chère Priscilla!

Elle tendait les mains, tenait à respirer le goût de feuilles et de branches que la jeune femme ces jours-ci apportait dans ses vêtements, en sa chevelure.

Car était enfin parvenu jusqu'au lointain Manitoba, le doux, le vrai printemps, qui dénoue brusquement les coeurs et le froid. Eveline en avait pu recueillir des miettes. Et savoureuses. Par exemple, cette nuit, cette aube plutôt où, s'éveillant, loin dans le haut ciel, elle avait pu entendre une vague rumeur d'allégresse, de voyage: les oiseaux migrateurs passant au-dessus de la rivière Rouge, en route vers les terres froides, lointaines comme des songes de glace: le Labrador, la baie d'Hudson, peut-être jusqu'à la terre de Baffin. Qu'est-ce qui pouvait attirer là des oiseaux? A ces frêles créatures donner aussi le goût périlleux d'être loin, ailleurs? Puis, maintenant, elle entendait ce son plus tendre du vent lorsque, enfin, dans ce si vaste ciel, il a autre chose à bercer que branches dénudées, mais enfin, des feuilles, des nids, des couvées. De quoi mettre son âme en frénésie de désir. Ah, aller, venir, libre de son corps, disponible au printemps, à tout ce qui passe et ne revient peut-être jamais tout à fait aussi jeune, aussi exquis. Ou alors, c'est soi-même qui ne saura plus déjà se mettre au divin diapason.

- Que tu as bien fait de venir! accueillit-elle aujourd'hui Priscilla avec un élan d'elle-même allant jusqu'aux larmes. J'étais en train malgré tout de me sentir en dehors du printemps. Surtout quand ont passé les oies

sauvages. J'ai pensé à Edouard là-bas, en Saskatchewan. Peut-être, s'il les a entendues passer, a-t-il lui aussi levé la tête, interrogé la vie, tout ce qui le tracasse: moi-même, les enfants.

5 - Folle, dit Priscilla enlevant les longues épingles de son chapeau, puis le chapeau lui-même qu'elle envoya à la volée, tout en se laissant choir au pied du lit.

- Mais parle, toi, raconte, exigeait Lina; ce qui se passe, se dit en ville, mais non, du printemps plutôt.
10 Comment il est cette année.

- Mais comme toujours, ce qu'il a été et sera: un enchantement; l'air est neuf, le ciel est neuf. Tiens, en venant, j'ai fait un petit écart vers la rivière, me disant: Eveline va m'en demander des nouvelles.

15 Eveline pâlissait du déchirant bonheur d'être si bien comprise. Il est vrai; comme on demande des nouvelles de gens aimés, au loin, elle s'informait: «Comment est l'air aujourd'hui? Comment est le ciel?» Pour tâcher de mieux retrouver ses propres images? Mais n'était-ce pas plutôt
20 afin de voir comment réagissent les âmes aux éternelles choses. Sans doute à leurs réponses elle reconnaissait ses amis.

- Elle fut très haute, tu sais, cette année, racontait Priscilla. Il y a eu risque d'inondation. Maintenant, l'eau

baisse, quoiqu'elle emplisse plus que ses bords encore. Et bourbeuse, comme toujours. On ne peut pas dire que ce soit une belle eau. Pourquoi l'aime-t-on? Sans doute à cause de son caractère imprévu, changeant. Ou encore, simplement, parce qu'elle vient de loin. Ses mouettes lui sont revenues, attachées à cette rivière pour une bizarre raison. Sur le pont, il y a des gens immobiles qui regardent passer l'eau. Moi, j'ai marché, tout le long de ma route, la tête en l'air pour mieux voir les feuilles neuves.

Elle s'approcha d'Eveline, lui prit la main, la tapota:

- Et bientôt tu auras à montrer un autre beau petit enfant, et ce sera pour toi plus encore que pour moi le printemps.

Elle était peut-être la jeune femme la plus enviée en cette petite ville dominée par des principes rigoureux; avant tout faire son devoir, avoir des enfants, beaucoup d'enfants, sans doute pour assurer des âmes à Dieu — mais aussi dans un but tout social de survivance à des coutumes particulières, à une fidélité; pour faire nombre contre d'autres humains. Priscilla, elle, avait l'amour. Non pas seulement de coeur ou de tête. On devinait chez cette jeune femme des nerfs et des sens apaisés. Désir et amour ne semblaient pas en son esprit être l'objet d'un déchirant partage — chose assez rare malgré tout en ces temps; et

peut-être l'est-ce encore plus qu'on ne le croit dans le difficile règne humain. Mais il n'y aura donc jamais sur terre de bonheur complet. Priscilla n'avait pas d'enfants; elle s'en désolait.

5 - Ah, dit-elle, tout est curieusement fait en ce monde; on voudrait savoir pourquoi. Vois: aujourd'hui, toi dont les enfants viennent un peu vite à ton gré et te coûtent si cher, je viens t'encourager. Et demain, qui sait, ce sera toi, peut-être, riche comme une reine, qui en ma vieillesse 10 solitaire viendras me consoler de n'avoir personne, personne.

- Ah, Priscilla, ne dis pas cela, s'écria Eveline.

Elle ne pouvait souffrir la moindre tache à ce bonheur éclatant de Priscilla, lequel au lieu de lui porter ombre 15 jetait sur elle tant de soleil.

- Te rappelles-tu, fit-elle, quand je suis arrivée au couvent en ma robe de tissu domestique et mes grosses bottines lacées, combien tous ont ri de moi — sauf toi, chère Priscilla. Et de se l'entendre dire, ses yeux 20 rayonnaient encore de ce qu'elle avait éprouvé ce jour-là envers son amie.

- C'étaient de petites sottes, fit Priscilla. Sais-tu que ces tissus d'artisanat sont aujourd'hui en grande vogue, quand seulement on peut s'en procurer, à prix fort.

D'ailleurs, tu étais délicieuse à voir avec tes bonnes joues rondes, tes grosses nattes au dos et ta si bonne volonté. As-tu idée à quoi tu m'as fait penser quand je t'ai pour la première fois aperçue?

5 - Non, à quoi? demanda avidement Lina.

Se revoir dans son passé tel qu'on a pu paraître aux yeux de quelqu'un nous apercevant pour la première fois avec intérêt, une sympathie naissante, comme cela est piquant, agréable.

10 - Dis.

- Ah, c'est bizarre. Tu vas rire. A un écureuil.

- Un écureuil?

- Oui, c'est cela. Tu comprends: ton regard à la fois tendre, vif, un peu méfiant, un regard de forêt.

15 - Un écureuil!

Lina était un peu déçue.

- Ce que tu t'ennuyais, rappela à son tour Priscilla. Ai-je jamais vraiment vu quelqu'un autant dépérir? Et presque autant que tes parents, si je m'en souviens bien, tu

20 regrettais ton chien colley. A propos, qu'est-il devenu? Vit-il encore?

- Oh! non, penses-tu! s'il vivait encore, il aurait, quoi: quatorze ans, quinze ans. C'est très vieux pour un chien! Il est mort, brave bête, bon chien, cher Tamme, va!

Elle raconta.

- Quand je suis partie pour me marier, il a tenté de me suivre. Il n'est revenu que deux ou trois jours plus tard, [illis.] affamé. Dès lors, à ce qu'il paraît, il s'est voué à mon père. Comment peut-on avoir regret, s'exclama-t-elle, de la mort même d'un chien?

- Ah! c'est qu'ils nous aiment tant, parfois, dit Priscilla.

Les yeux d'Eveline allèrent au loin chercher et reconnaître les vastes étendues de plaine si bonnes à son enfance.

- Que la vie est singulière! Il me semble que tout ceci se passait hier. En me mariant, j'avais l'impression que je quittais une pièce où resteraient enfermées, conservées pour moi, toutes les choses de mon passé. Quand je le voudrais, je pourrais revenir, rouvrir la porte, retrouver les choses à leur place. Ah, Priscilla, et bientôt, je serai une femme de trente ans! Trente ans, Priscilla!

- Et puis, après! J'en aurai alors vingt-neuf. Sera-ce la fin du monde? De nos jours, une femme de trente ans, ce n'est tout de même pas aussi vieux qu'aux temps de nos parents.

- Peut-être. N'empêche qu'en se mariant on n'a aucune idée véritable de ce qu'est le mariage. Moi, du moins.

- Personne ne peut savoir ce qu'il en est, en convint Priscilla. C'est un peu comme de naître, de mourir. Les grands événements de la vie sont d'initiation... et jusqu'à un certain point de solitude.

5 - Toi aussi, demanda Lina, tu imaginais autre chose.

Priscilla rit. Elle rit un peu en voyageuse loin, si loin parvenue de son point de départ.

- Tu sais ce que c'est que des rêves de jeune fille: le clair de lune, de douces pressions de mains, de légers
10 baisers dans les cheveux. Malgré tout, ne trouves-tu pas la réalité, encore que parfois elle nous ait pu paraître offensante, plus intéressante, meilleure que ces pâles illusions?

- Oui, il est vrai.

15 Elles rôdaient autour du délicat sujet brûlant du corps humain engagé dans l'amour: comment il s'y comporte, ce qu'il découvre, ne découvre pas. Elles n'osaient franchement l'aborder. Une gêne, la pudeur les retenaient. A distance seulement, elles se consultaient vaguement, par petites
20 phrases circonspectes, Eveline pressentait son amie, quoique sans enfants, plus avertie qu'elle dans les voix de la chair; Priscilla à son tour craignait de mener Lina à se sentir plus seule, moins docile. Et elles avaient été élevées à penser que, s'il est normal pour un homme

d'éprouver du plaisir, pour une femme, c'est malséant presque; ou du moins ne faut-il pas l'avouer. Elles finissaient par se taire; elles se regardaient avec des pensées non dites qui sur leurs visages paraissaient se chercher, secrètement se répondre.

- Ah, que c'est bizarre, dit enfin Lina — comme il arrive auprès d'un être qu'on admire, elle avait pris ce mot, si fréquent, sur les lèvres de Priscilla — bizarre cette façon de naître. Si lente, si malcommode, tellement individuelle.

- Oh, toi, quelle raisonneuse!

- Maman, quand j'ai eu mes quatorze ans et que j'ai posé quelques questions, maman déjà me disait cela. Suis-je donc si raisonneuse? Tout simplement, j'aimerais comprendre. Par exemple, pourquoi un homme, une femme, de bons amis, assez semblables à certains égards, tout à coup peuvent se trouver si incroyablement éloignés l'un de l'autre... à des milles de distance?...

- Oui, je sais, dit Priscilla les yeux abaissés. Il y a d'abord que les hommes, mais cela, tu le sais, ont un besoin tout physique, plus grand que le nôtre, de... ce que tu sais. S'ils en sont privés trop longtemps, ils en souffrent... ils en souffrent d'une manière très détestable, obsédante...

- Ah, je sais cela, leur souffrance à eux aussi, dit Lina. Mais, toi, justement n'ayant pas à craindre toujours d'être enceinte...

Elle rougit, quoique fort mal à l'aise, reprit courageusement:

- Ce que je veux dire, Priscilla, et ne t'en offense pas, je t'en prie, c'est que moi... enfin, Edouard et moi, malgré tout, nous ne sommes pas souvent ensemble, même si nous avons tant d'enfants. Il suffit d'une fois, souvent. Et les pères de familles nombreuses ne sont pas nécessairement...

Elle cherchait le mot juste ou délicat, ne trouvait pas, se montrait nerveuse à l'excès, acharnée à défendre son mari; ou peut-être à se prouver à elle-même quelque évasive vérité.

Priscilla lui voyait un visage tiré, les cernes grandissant autour des yeux. Elle vint plus près de Lina, arrangea un peu ses cheveux, changea de sujet:

- As-tu quelque commission dont je pourrais me charger en rentrant à la maison? Veux-tu d'autres livres?

Eveline finissait par avouer un désir.

- Ce qu'il me faudrait, ce serait de t'entendre au piano comme autrefois. Te rappelles-tu; quand soeur Lagarde me permettait de t'accompagner dans la petite salle de

pratique. Tu jouais pour moi. Je regardais tes doigts parcourir le clavier. Quelle présomption! Je m'imaginais que c'était facile de faire de la musique, que je pourrais apprendre. Mais que j'aimerais t'entendre me jouer encore ce prélude de Chopin.

- Je le voudrais. Comment faire, puisque tu n'as pas de piano.

- Un piano!

- Tu en auras un, cela n'est pas possible que tu n'en aies pas, puisque tu le désires tant.

- Ah, j'en doute parfois. A présent, c'est pour bâtir notre maison à nous que nous économisons. Après, ce sera pour les enfants, leurs études. Quand sortirons-nous des griffes de la nécessité? Ecoute, dit-elle, c'est curieux, m'étant élevée au-dessus de mon rang social, je me suis mise dans une sorte de pauvreté, je le vois maintenant, parce que le rang sans doute commande plus que les moyens qu'il donne: des habits meilleurs, une éducation plus haute, enfin une tout autre vie. Et, malgré tout, je ne le regrette pas. S'élever, c'est mieux qu'être en sécurité.

Puis ses yeux eurent de ces éclairs qu'elle avait au passage du passé en sa tête.

- Mais, là-bas, quand j'y pense, Priscilla, quelle abondance! Le pain, la viande, les oeufs, le lait, la

chaleur, tout donné pour ainsi dire à condition qu'on veuille travailler un peu. Alors qu'ici, tout est à acheter, jusqu'à l'abri, jusqu'à l'espace que l'on occupe et jusqu'à l'eau. Ah, je dois être demeurée campagnarde dans l'âme! D'avoir à acheter l'eau, cela me révolte. Et ainsi en va-t-il de nos vies! Parfois, je crois voir Edouard engagé en un étroit et dur chemin dont il ne sortira pas, ne peut pas sortir. Et c'est une chose assez affreuse, Priscilla, de voir une vie d'homme s'user pour arriver à procurer aux siens l'indispensable seulement. Une vie d'homme, cela devrait s'exprimer en belles choses douces, n'est-il pas vrai?

- Ah, tu as raison, répondit gravement Priscilla, accablée tout à coup par sa vie infiniment plus aisée. Mais tu es fatiguée, de tant parler ne te vaut rien; tes yeux brillent trop, il faut que je m'en aille.

- Pas encore, pas encore, dit Lina, tendant le bras pour retenir sa belle visiteuse.

Et il lui vint tout à coup un rire nerveux.

- As-tu déjà réfléchi parfois comme nous sommes peu faites pour aller ensemble; toi, fille de magistrat, moi, d'un pionnier; moi, courte, ronde, une petite boule, toi, toute pareille à ces jolis bouleaux blancs minces et longs;

toi qui es musicienne, lis tous les livres, étudies sans cesse...

- Et as-tu aussi songé, la coupa Priscilla, à tout ce qui nous fait, au-delà de ces choses sans importance, être pareilles, inséparables, si bien ensemble?

- Oh, c'est vrai, c'est vrai! dit Lina au bord des larmes, ressentant avec violence et tout à coup ce que lui avait apporté l'amitié de Priscilla: des pensées plus fines, ou, du moins, des mots pour les dire, du goût, du savoir-faire, tout ce qui, de nous, mis en valeur par autrui, nous semble leur oeuvre et leur cadeau infini.

- Oh et à propos, demanda-t-elle, quoique justement hors de tout propos, sais-tu, chère Priscilla, que nous sommes, Edouard et moi, invités au bal du gouverneur?

Et, quoique, à l'image de Priscilla elle voulût ne pas faire trop de cas de cette sorte de choses, elle en montrait fierté, trop peut-être.

- Ah, toi aussi, le vit-elle aux yeux de Priscilla.

- Oui, nous sommes aussi invités.

- Tu iras?

- Oui, il le faut. Pour Ernest. Sa carrière. Nos relations.

- Mettras-tu ta jolie robe en taffetas cerise ou de dentelle écrue?

- Je m'en ferai peut-être faire une autre. La dentelle écrue a été vue deux ou trois fois déjà.

- Ah oui, acquiesça Lina, il est vrai. Et tu danseras avec ton mari. Imagine-toi, Edouard et moi, nous n'avons jamais ensemble valsé.

- Est-ce possible, Lina?

- Vois-tu, Edouard me fréquentait de la façon sérieuse, comme l'on dit. Cela se passait en conversations sur la galerie de notre maison. Dom Charles, notre curé, là-bas, était sévère au reste au sujet de la danse. Tout de même, mon père me la permettait pendant les veillées d'hiver quand il venait chez nous des jeunes gens. Mais avec Edouard, non, je n'ai jamais dansé. Il me disait que lorsque nous serions en ville, un jour, sûrement, il m'emmènerait au bal. Cela ne s'est pas fait; les enfants, la maison; et puis Edouard est presque toujours au loin. Non, cela ne s'est pas fait, dit-elle rêveusement, et sans doute est-ce dommage. Maintenant, saurions-nous encore comment?

- Mais bien sûr, dit Priscilla, que vous sauriez comment. Ah, il faut que je me sauve.

Elle voyait Lina presser à ses lèvres un mouchoir qui en quelques minutes devenait tout humide. Autre effet chez elle de l'intoxication de la grossesse; fatiguée, elle se mettait à saliver à l'extrême; elle faisait mine d'en rire.

- Pauvre petit, prends bien soin de toi-même, l'enjoignit Priscilla.

Elle avait parfois, ainsi, en partant, des moments de vive inquiétude au sujet de son amie.

Celle-ci la retenait.

- Tu m'as promis une récompense. Puisque tu ne peux jouer pour moi, il te faut me chanter quelque chose.

Car en plus de tout le reste elle avait encore ce don précieux: une jolie voix, assez bien posée; elle se produisait quelquefois en public, au profit de ses oeuvres.

- Chanter, dit-elle, comme cela, sans accompagnement, aujourd'hui que je ne me sens pas du tout en forme, tu en demandes pas mal...

Puis elle se ravisa:

- Eh bien soit. Je vais te chanter une vieille ballade de France que j'ai découverte ces jours-ci dans les partitions et cahiers de musique hérités de la mère de mon mari. Ecoute, c'est bizarre.

Assise au pied du lit, les paupières abaissées, se recueillant, elle commença d'une voix lointaine:

- La belle si tu voulais
La belle si tu voulais
Nous dormirions ensemble
Nous dormirions ensemble

Dans un grand lit carré

Dans un grand lit carré

Semé de perles blanches

Semé de perles blanches.

Quel était le charme pénétrant, singulier et apaisant de cette vieille complainte comme un rêve humain d'immortalité? Le bref acte de chair, unissant nostalgie autant que désir, apparaissait aux deux jeunes femmes chargé d'éternité, doux, éploré, d'une mélancolie indéfinissable. Il n'y avait qu'un seul couple, semblait-il, depuis le commencement des temps, toujours cherchant la même félicité insondable.

Priscilla chantait à voix douce:

- Dans le mitan du lit,

Dans le mitan du lit,

La rivière est profonde,

La rivière est profonde.

Enfin, elle en arrivait au dernier quatrain:

Et là nous dormirions,

Et là nous dormirions

Jusqu'à la fin du monde,

Jusqu'à la fin du monde[91].

Elle ouvrit les yeux, rencontra ceux d'Eveline emplis d'une profonde aspiration rêveuse. Que voyait-elle? Ces

gisants de l'amour peut-être tranquilles, en leur beauté de marbre, tous les soubresauts et déchirements, mouvements de la vie quotidienne enfin apaisés.

Alors, toutes deux aperçurent trois des petites filles d'Eveline que le chant avait attirées et qui se tenaient sans bruit, immobiles et ravies contre la porte entrouverte.

- Oh, les mignonnes! s'écria Priscilla. Celle-ci avec sa boucle de ruban rouge comme son petit visage en ses cheveux noirs; celle-là avec son fin petit visage de porcelaine; et celle-là encore toute joufflue. Ah, dis-moi vite laquelle est de trop, afin que je la prenne, l'emporte, et jamais, jamais je ne te la rendrai, et ne la reverras-tu!

Eveline souriait malgré sa lassitude. Evidemment, vu de cette façon!... Aucun enfant n'était de trop...

Elle souriait, Priscilla lui ayant laissé ce sentiment qui fait du bien d'être la plus heureuse, la plus riche.

Mais toutes les visites étaient loin d'être aussi cordiales et remontantes.

Dans cette même rue où habitait Lina, habitait également une femme — madame Beauregard — qui avait eu dix-sept enfants dont elle n'avait conservé que le premier et le tout dernier, les autres ayant peut-être succombé à cette maladie due à une incompatibilité sanguine des parents, et que l'on ne savait même pas diagnostiquer en ces temps.

Cette créature était sortie vivante de ces années, mais sèche, hostile, usée et prêcheuse. Entendait-elle parler que l'une ou l'autre de ses connaissances était à nouveau enceinte, elle s'en réjouissait de façon singulière, se hâtait soi-disant de la venir encourager.

Et c'étaient de perfides consolations.

Il fallait faire son devoir; on aurait sa récompense de l'autre côté. Ici-bas, c'étaient les hommes qui avaient le meilleur lot; des égoïstes, la plupart. Il fallait y passer; le ciel était à ce compte.

Le ciel, la récompense, le devoir!

Un prêtre qui passait de temps à autre s'entretenir avec Lina lui tenait des propos presque aussi déconcertants. Le devoir — des enfants[92] —, le paradis.

Le ciel et la terre ne paraissaient plus à Eveline unis — l'un dans l'autre — comme aux jours de sa glorieuse enfance. Et l'un sans l'autre, séparés, ils ne lui faisaient plus envie — ni le ciel ni la terre.

A la fin de juin, plusieurs semaines avant terme pourtant, elle commença de souffrir. Les enfants furent éloignés. Lina restait chez elle pour accoucher, comme cela se faisait en ces temps, le poème bouleversant de l'amour, depuis les caresses aux nausées, jusqu'aux secousses

brutales du corps, tout se déroulant dans le même cadre insensible, muet mais qui portait cependant envers l'amour une sorte de respect. Après quelques heures, elle accoucha d'un enfant qui n'était plus vivant[93]. Les autres pertes qu'elle avait déjà subies n'étaient qu'embryons inachevés, pâles, presque insignifiants départs de la vie humaine. Cette fois-ci, il s'agissait d'un petit corps de garçon, bien constitué, complet, tout fait avec ses mains menues, ses pieds, sa tête ronde à fins cheveux blonds. Il y a dans ce spectacle de l'enfant mort-né comme un cri d'accusation contre la création entière. D'habitude, on cherche à en dissimuler la vue à la mère, au père. On se hâte de l'enterrer, comme pour effacer les traces. Il y a même des êtres pour prétendre que ces petits-là n'iront peut-être pas en paradis. «Le paradis, le devoir, les enfants.»

Eveline demanda à voir celui-ci. Elle le regarda. Il était beau, il aurait été beau. Ils l'auraient appelé Charles, en souvenir du prêtre qui les avait mariés. Et peut-être, songeait Lina, de tous ses enfants, celui-là même aurait été le plus beau, le plus caressant, le plus doué; il y a des âmes pour savoir inventer contre elles-mêmes ces raffinements de torture; oui, sans doute, il aurait été de tous ses enfants le plus charmant, le plus singulier.

D'habitude, quelques semaines après ses couches, tout des mois passés, le cauchemar de son inactivité, les craintes, tout était oublié dans la triomphante joie de tenir entre ses bras un enfant vivant. Et aussi dans le bonheur sans égal et sans nom d'être soi-même revenue à la vie, vaillante et forte, à la mesure des tâches accrues.

Cette fois, rien de pareil. Sa pensée errait comme une lamentable dépossédée, indifférente aux peines comme aux joies. Jamais comme en ces quelques mois, la vie, la mort, l'amour, tout cela parut-il à Lina d'une si étrange irréalité. Quelqu'un sûrement au-delà de nous se moquait de nous.

Elle demeurait prostrée, comme indifférente à ce qui lui avait été fait. Pourtant, d'insensées pensées de remords arrivaient à lui ravager l'âme. Si cet enfant lui avait été ravi, c'est qu'elle ne l'avait pas assez désiré, dès le départ pas vraiment désiré. Elle se le rappelait à présent; aux premiers symptômes par quoi s'était manifestée cette nouvelle vie, elle avait pu penser: «Ah mon Dieu, non, pas encore, pas si vite!» Peut-être avait-elle même pleuré ce matin-là, d'énervement — pleuré parce qu'un enfant commençait sa vie en elle, pleuré le matin d'une vie — était-ce possible? Et elle en était punie. Dieu la punissait. Ainsi, en vint-elle à imaginer de son créateur la

pire chose que l'on puisse imaginer même d'un être humain. Ensuite à chercher. Ah, si seulement il y avait quelqu'un à accuser. Dieu, encore, il est vrai... Mais est-ce que cela seulement l'affecte!

Puis, peu à peu, son amour invincible de la vie la reprit. Comme un être humain se forme et se fait dans l'intimité obscure de la mère, son âme se refaisait en ses profondeurs si étranges de deuil, d'espérance et de désillusions, le grand fond sous-marin de l'existence. Enfin, un bon jour, elle naquit véritablement à la lumière, aux paysages, aux désirs, à la beauté du monde. Toutes ces choses restaient. Et n'était-ce pas stupéfiant, elle ne les en aimait que mieux de leur en avoir un temps été absente, elle n'était que plus éprise de ces insondables choses qui restent: les nuages, le ciel, les paysages, et des désirs, oh mon Dieu!, des désirs de vivre pour tout voir, tout embrasser, tout aimer, tout comprendre.

VI

On achevait la construction de leur maison neuve; elle était de bois, d'architecture toute simple, mais spacieuse, confortable et bien éclairée. A chacun de ses brefs séjours en ville, Edouard en venait surveiller les travaux. Il s'assurait que les matériaux les meilleurs seulement y étaient employés. Lorsqu'on se mettait en frais de bâtir alors, c'était pour la durée d'une existence humaine et au-delà. Avant qu'elle ne fût tout à fait terminée, Edouard planta en bordure de son terrain huit petits érables de l'Ouest — des planes — pour l'instant arbres-enfants chétifs, mais avant longtemps ils commenceraient de s'élancer; sur la fin de sa vie, Edouard en verrait le feuillage se découper en arabesques de petite forêt compliquée sur la blanche façade de sa maison.

La galerie devint entre lui et Eveline sujet de controverse. Engagé plus qu'il ne l'avait prévu dans les dettes — le devis initial dépassé déjà — il répugnait à le déborder davantage en faveur de ce qui n'était pas strictement nécessaire. Il en aurait déjà pour une grande partie de sa vie à acquérir cette maison; dès lors qu'ils l'habiteraient, elle se déprécierait. C'était ainsi à l'époque: un fonctionnaire, sans autres ressources presque

que ses modestes appointements, s'il cédait à ce rêve de devenir propriétaire de sa maison, se constituait la chose, l'esclave de ce projet. Aussi bien Edouard, avant de se décider, avait-il scrupuleusement étudié ses calculs, les avait-il exposés à la connaissance d'Eveline. Que d'heures passées à scruter ces chiffres: d'une part, s'ils continuaient à verser le prix d'un loyer, les sommes englouties à cet effet et sans qu'il leur en restât jamais quelque chose à montrer; d'autre part, les longs termes à venir sur l'achat des matériaux, le paiement des ouvriers, l'assurance contre le feu dont il faudrait sans doute se prémunir, et puis les impôts peu élevés pour le présent, mais savait-on dans l'avenir ce qu'il en serait?

En fin de compte, Edouard avait cru malgré tout faire un bon marché en faisant bâtir sa maison. Une maison, cela ne s'envole pas. L'argent dépensé continuerait-il du moins à représenter une valeur.

Oui, mais, se disait-il, la proie de l'inquiétude, si je venais à mourir avant d'avoir liquidé mes dettes, en quelle situation difficile je laisserais Eveline, les enfants! Tout perdre peut-être pour avoir voulu trop!

Et c'est alors que, venus ensemble sur le chantier, elle et Edouard, elle s'était montrée à moitié déçue:

- Sans galerie, Edouard, ah, mais cela a à peine l'air d'une maison!

Il avait paru quelque peu fâché. Puis, regardant sa femme, peut-être alors avait-il revu lui aussi la belle, ample, galerie où, par les soirs d'été, assis à côté d'Eveline, il interrogeait devant eux les champs placides qui semblaient détenir l'assurance d'un avenir heureux.

- Bien, bien.

Et puisqu'on s'y décidait, autant la faire bien cette galerie. En cet instant même, Edouard vit le plan en sa tête: un T, la galerie entourant un côté puis le devant de la maison; des colonnes blanches pour en supporter le poids.

Enfin, ils emménagèrent. Edouard, pour aider Eveline, s'absenta deux jours du bureau. Soucieux à l'extrême de ses devoirs, c'était la première fois en sa vie de fonctionnaire qu'il sollicitait le moindre congé en dehors de ses courtes vacances annuelles qu'au reste il n'avait jamais prises au complet.

A peine sa famille installée, — mais presque tout au vrai manquait; s'étant crus riches de meubles dans l'ancienne maison, ils se découvraient ici n'en ayant que très peu — Edouard dut repartir pour ses territoires de colonisation.

Il quitta la maison tôt un bon matin, se retourna pour la voir. Il devait se rappeler toute sa vie le sentiment qui l'assaillit, mi de fierté, de contentement et d'appréhension.

«A présent, si Dieu le veut, ils sont en sécurité, raisonnablement confortables, pensa-t-il. Mais qu'il me préserve de les voir perdre ce qui est à nous, et cependant pas encore à nous. Y renoncer déjà me serait intolérable.»

Quant à Eveline! Elle cousait sans arrêt. Ou encore courait les ventes chez Eaton et tous les grands magasins de Winnipeg pour se procurer à bon compte des mesures d'étoffe à rideaux. Accroché ici, ce qui avait servi dans la vieille maison, paraissait défraîchi ou bien se trouvait trop court. Du reste, on n'avait assez de rien, ni de rideaux ni de linge de maison.

Pas plus qu'autrefois, la pauvre, ne savait-elle chanter juste, garder le ton. Mais, à sa machine à coudre ou grimpée sur un escabeau à prendre la mesure des fenêtres, partout, on l'entendait chantonner; ou plutôt serait-il plus juste de dire que sur un air vague, à peine modulé, elle se récitait à elle-même des paroles de chanson. Malgré tout, cela traduisait quelque peu la musique de son coeur.

Ah, Dieu merci, elle n'était pas enceinte pour le moment; aucun signe encore. Etait-ce mal de tant s'en réjouir? Mais aussi, mal en point, comment eût-elle pu faire face à cette besogne d'installation? C'est qu'elle ne pouvait plus compter sur sa mère, vieillissante; elle en eût éprouvé trop de remords, si même Bobonne eût pu venir lui donner un coup de main. Quant à Mah-Zeanne que la petite Alicia continuait à réclamer, il avait bien fallu s'en séparer; si peu qu'on la payât, c'était de trop pour leurs moyens. D'ailleurs, la petite reviendrait si jamais, pensait Lina, je redevenais en famille. Mais à Dieu ne plaise que ce fût maintenant. «Plus tard, oh, pas mal plus tard seulement», se prenait-elle à espérer. Et, malgré tout, quand elle courait à vive allure vers les magasins, croisait en route de ces anciennes voisines qui tant de fois l'avaient vue enceinte, et d'un regard semblaient scruter sa taille, elle souriait, elle prenait soin de montrer qu'elle était libre, indemne, une femme pour ainsi dire mieux aimée à présent que naguère de son mari, puisqu'il la ménageait — ah tout cela n'était-il pas à tout prendre une bien étrange manière de voir et de sentir la vie!

Ah, qu'elle s'éloignait vite et de bon coeur, dès qu'elle le pouvait, de cette personne étrangère à elle-même qu'elle avait été durant ses mois de grossesse, dolente,

encline à la mélancolie, et dont le seul souvenir, s'il passait devant ses yeux, tout à coup les rendait sombres.

Rien que le fait de se retrouver soi-même tel qu'on se connaît, se pense connaître, se préfère et puisse le plus facilement se supporter, c'est là après tout un des plus beaux bonheurs de cette vie, mais ne le connaît pas tout le monde; il y a des gens pour qui leur caractère, tout le long de leur vie égal à lui-même, ne leur cause guère ni chocs ni surprises. Lina, changeante, diverse, était toujours en état d'étonnement vis-à-vis elle-même. Tiens, je suis donc capable de ceci et de cela. Qui l'aurait cru! Cependant, le fond de sa nature, sur lequel elle aimait revenir, pour s'appuyer et reprendre essor, ce fond de sa nature était gai, remuant, entreprenant.

Parfois, il est vrai, revenait se placer sous ses yeux l'image de son petit enfant mort. Parfois n'est pas le mot juste; au contraire, il était là tout le temps, à demi présent à son esprit. Mais, à certains moments, un voile s'écartait, et il lui apparaissait tout proche, avec ses petites mains, ses petits pieds bien faits, son visage qui jamais ne s'était animé. Elle l'appelait de son prénom tout comme s'il eût vécu: Charles-Léonard. Elle retenait son souffle. Tout son être, comme devant un spectacle interdit, se raidissait. Les lèvres blanches, le regard pétrifié, elle

se changeait en pierre souffrante. Alors, elle éprouvait quelque honte d'avoir pu réapprendre à vivre, trouver du bonheur en ces choses qui passent et ne sont pas d'éternité. Mais ne le fallait-il pas, ne le fallait-il pas? Pour les enfants, pour Edouard, pour elle aussi. Quand donc est-on doux, serviable et agréable aux autres sinon lorsqu'on s'est repris d'un peu de tendresse pour soi? Cependant, elle prenait garde de ne pas trop acquiescer à cette espèce de contentement, d'allégement en elle parce que, pour la première fois depuis longtemps, elle ne se trouvait pas encore «en famille». On ne savait; cela peut-être pourrait lui faire du tort, lui attirer quelque revers.

Cet hiver, Edouard, à la suite d'une transaction de terrain en Saskatchewan, réalisa un gain de quelques centaines de dollars, et il le céda en entier à Eveline pour l'employer comme bon lui semblerait, à meubler et garnir la vaste et belle maison, encore si peu habitable. Dieu sait que ce n'était pas l'emploi qui manquait à cet argent. On eût pu en acheter des lits, devenus nécessaires à présent que les enfants, plus grands, couchaient deux par chambre; ou des commodes, des armoires; ou une cuisinière de nouveau modèle; sur le marché venaient de sortir de beaux poêles «Majestic», avec un réchaud nickelé, un réservoir sur le

côté pour l'eau chaude et toutes sortes d'améliorations. Ou encore, on eût pu mettre une partie au moins de cet argent à la banque pour des jours pires.

C'est vers autre chose pourtant que se porta le choix d'Eveline.

A l'avant de la maison, la pièce la plus belle, vaste, parée d'amples fenêtres, pour l'instant restait vide. Un jour ou l'autre, on en ferait le salon. Un salon? A peine Eveline y eut-elle accordé une pensée, «pour voir», pour jouer, et elle ne fut plus libre de son désir.

Mais par où commencer? Par les murs, des meubles, le plancher? Ou le plafond? Oui, le plafond, peut-être.

Ce qui lui en donna l'idée, c'est que, parmi les néo-Canadiens installés depuis peu dans la ville, gens de métier la plupart et certains très doués, ayant apporté ici, en pays jeune, de leurs vieux pays, une admirable technique et l'expérience de générations artisanes, il se trouvait un certain monsieur Van Aesch, réputé excellent peintre décorateur. Priscilla lui avait fait peindre et décorer son salon. Elle disait qu'il fallait encourager ces gens, d'une part parce qu'ils avaient du goût et que cela en soi eût déjà suffi; mais qu'aussi, transplantés en pays étranger, mal adaptés encore, souvent tristes et pauvres, ils avaient grand besoin qu'on les fît se sentir utiles et appréciés.

D'autres jeunes femmes avaient suivi l'exemple de Priscilla pour des motifs peut-être moins hauts; peu importe, le but était atteint. Van Aesch commençait à être requis çà et là. On lui faisait exécuter dans le haut des murs et sur la
5 surface des plafonds des festons, des guirlandes de fleurs, des entrelacs, ou autres motifs, selon le goût. C'était la grande mode.

Eveline s'en fut un jour, en passant, — il habitait non loin, — consulter Van Aesch, à tout hasard. C'était la
10 saison morte. Sans doute lui ferait-il un prix tout raisonnable. Ce fut imprudent de sa part. De cet entretien avec le peintre-décorateur, elle revint si enthousiasmée que dès lors il lui était impossible de reculer.

Ainsi, Van Aesch arriva-t-il un jour avec escabeau,
15 couleurs, pinceaux, et grand tablier blanc. Pendant près de trois semaines, monté sur l'échelon supérieur, la plateforme de l'escabeau lui servant de palette, couvert de plâtre et de peinture, chantonnant ou sifflotant, il devait s'appliquer à couvrir le haut du mur, entre la cimaise et le
20 plafond, puis le plafond lui-même, dans les coins et autour du lustre au centre, de larges bouquets de roses reliés les uns aux autres par des rubans de verdure, tout cela encadré, contenu par des rinceaux peints en vert très pâle; au

centre de chaque face murale, il interpréterait une petite scène champêtre en médaillon.

Dix fois par jour, Eveline venait voir où il en était. Etrange, étrange! Ce goût subit qu'elle ne se connaissait même pas il y a un mois et devenu déjà un compagnon passionné qui la menait par le bout du nez. En fait, elle se rappellerait ce temps où Van Aesch travaillait chez elle comme un des plus adorables de sa vie. Elle levait les yeux, admirait, tout juste finie, une nouvelle rose, en tout point pareille à celle qui avait été peinte hier.

- Vous travaillez bien, monsieur Van Aesch, lui disait-elle pour chaque rose terminée.

Elle restait un moment songeuse au milieu du salon transformé en chantier. Pourquoi avait-elle tant envie d'un salon? Dans la bonne société de la ville, elle n'avait pour ainsi dire d'autres amies que Priscilla, laquelle, l'invitant sans faute aux deux ou trois grands thés qu'elle donnait chaque année, espérait ainsi lui faire prendre pied en d'autres maisons. Mais ces dames, si elles montraient chez Priscilla bon visage à Eveline et faisaient mine de lui trouver tout ce charme, cette vivacité que prétendait voir en elle madame juge, ne l'invitaient pas pour autant chez elles. Les efforts de Priscilla s'étaient en vain déployés contre les préjugés de la petite ville qui exigeaient pour

le bon ton des antécédents urbains plus longs, et surtout une affiliation mieux reconnue avec des anciennes familles réputées les meilleures et venues pour s'installer ici, du Québec. Au fond, au lendemain seulement des temps pionniers, Saint-Boniface était presque plus exigeant à ce chapitre que des vieilles sociétés depuis longtemps formées.

- Mais, qu'est-ce que cela me fait au fond? se disait Eveline, debout, toute songeuse, au milieu de son salon.

Et, en effet, cela ne la rendait nullement malheureuse. De tout temps, ignorante encore de tant de choses, elle avait pourtant attaché à la vivacité des sentiments, à la chaleur plus de prix qu'aux apparences. Du reste, assujettie à ses enfants, à sa maison, à sa couture, où eût-elle trouvé le temps d'assister à ces thés, réceptions, parties de whist qui occupaient le petit clan privilégié? Non, ce n'était pas pour le monde à coup sûr qu'elle voulait un beau salon, si ce n'est peut-être pour Priscilla. Ah, celle-là, elle l'aimait tellement qu'elle eût été capable, ayant l'argent pour cela, de se faire faire un salon aux seules fins de la recevoir dignement, encore que, toute simple, Priscilla, quand elle venait la voir, préférait la relancer à ses besognes habituelles, à la cuisine ou avec les enfants.

Van Aesch attaqua enfin la première des quatre petites scènes champêtres qui seraient le clou, le point de mire de

l'ensemble. Eveline était ravie. Même si personne jamais ou de longtemps ne venait s'asseoir en son salon, elle, elle en était enchantée. Van Aesch, là-haut, d'un pinceau extrêmement fin, — à peine plus qu'une plume — concentré sur son travail, traçait le contour d'une fleur aux pétales étalés ou quelque autre détail infiniment délicat. Pour ne pas déranger, Eveline s'asseyait par terre, suivait le travail en silence. Van Aesch lui avait dit que cela ne l'incommodait nullement d'être observé à l'oeuvre.

De temps à autre, pendant que séchait une couche de peinture ou qu'il s'occupait à mêler ses couleurs, il lui apprenait quelque détail sur lui-même. Il était né à Bruges, y avait appris son métier et exécuté quelques commandes. Alors, il peignait surtout des anges dans les églises.

Bruges! Tout nom de ville, de pays, de rivière, de lac, tout nom d'endroit géographique et historique attirait Eveline. Bruges! Elle lui demandait d'en parler. Ce qu'il faisait. Elle voyait la ville aux canaux dormants, les eaux lisses, un peu sombres, des façades de vieille brique rose qui s'y réfléchissaient, le lierre s'y enroulant, les fenêtres si claires; elle voyait le béguinage avec ses vieilles dévotes à coiffe: des choses vieilles, vieilles — et plus douces que les neuves, cela l'étonnait. Elle entendait parler de Van Eyck, du chanoine Van der Pale, de

Van Hoos, de Memling, des Anges Musiciens... Après la musique, c'était le champ immense de la peinture qui s'entrouvrait devant elle. Et elle, sur le seuil de tant de choses à apprendre, à connaître, tremblait de désir. Mais comment ferait-elle? Trente et un ans déjà! Comment faire quand le monde est si vaste, si riche, mais que les corvées vous prennent et que passent les jours comme nuages. Alors, la ville où elle vivait et qui se prenait tellement au sérieux, lui paraissait petite, petite, — un point minuscule dans la complexité et la grandeur de l'ensemble. Elle éclatait tout à coup de rire — un peu d'elle-même avec son idée de salon. Peut-être au fond ne le commençait-elle que pour le temps où ses filles, aujourd'hui de dix et neuf ans, y seraient un jour assises pour recevoir leur cavalier sonnant à la porte. Quelle curieuse femme elle était. Un peu folle? se demandait-elle.

Van Aesch, pauvre homme, Dieu en est témoin, ne vendait pas cher son temps, son minutieux talent et l'usure de ses yeux aux paupières rougies. Néanmoins, quand il fut payé et qu'Eveline eut acheté de la fine marquisette pour les fenêtres et un tapis de laine à dessins de roses également, dès lors de l'argent donné par Edouard, il ne resta plus rien, pas même un cent pour des meubles.

On n'eût pu continuer le salon sans davantage s'endetter, et à cela, pour aucune considération au monde, Edouard n'eût consenti. Il n'arrêtait pas de recevoir des notes des fournisseurs en bâtiment, du plombier, de l'électricien, plus hautes souvent qu'il ne l'avait escompté. Il s'affolait parfois. Cette maison, n'était-ce pas la plus grande folie? Suffirait-il à la payer, de plus à pourvoir à l'éducation des enfants qu'il voulait poussée? C'était sa passion. Que de fois en ces temps-là il s'en ouvrit à Eveline. Robert irait au collège, les filles, au couvent. «Peu importe le reste, disait-il, si nous parvenons à donner à nos enfants une solide instruction. Avec cela, ils se tireront toujours d'affaire; ils ne seront jamais pauvres.»

Oh, elle était d'accord avec lui sur ce point; sans doute fallait-il que leurs enfants soient brillamment instruits. Son grand besoin d'apprendre, de connaître, ne l'avait-elle pas chez eux transposé. C'étaient eux, non pas elle, qui sauraient toutes ces choses, riches, variées, dont son âme, les pressentant infinies, avait une si inguérissable nostalgie. C'est entendu, c'est entendu. Mais, comment dire, elle voulait aussi pour eux, de temps à autre, une fantaisie, quelque petit luxe charmant, insolite — une folie, oui, sans doute, une folie. Car, se disait-elle,

songeant à sa propre enfance, c'est cela qui devient plus tard des souvenirs heureux.

En attendant, le salon restait vide... et fermé pour que la poussière n'entamât point la fraîcheur de la peinture. Eveline y venait seule, presque sur la pointe des pieds, en silence, regarder au-dessus de la cimaise les roses rouges aux innombrables pétales, le mur d'un ivoire délicat et, dorant tout cela, une douce lumière rêveuse tamisée par les flots de marquisette tombant en plis droits devant les fenêtres. Le salon avait l'air d'attendre — d'attendre quelque fête heureuse.

Un jour, seule en ce décor, elle esquissa quelques pas de valse, tourna sur elle-même en tenant un bout de sa robe d'indienne un peu fanée. Ah, si seulement le gouverneur encore une fois eût pensé à elle, les eût à nouveau invités, peut-être eût-elle réussi cette année à y aller, peut-être fût-elle parvenue à entraîner Edouard, avant qu'il ne fût trop las.

Avant qu'il ne fût trop tard.

VII

L'été suivant, Alicia avait trois ans et demi; elle était raisonnable, solide sur ses petites jambes; on pouvait l'emmener en des expéditions un peu plus longues; elle adorait cela au reste. Ainsi, la vie de Lina se trouva-t-elle enfin déboucher sur ces allées et venues un peu plus libres, ces promenades pour un rien: pour voir la rivière, le temps, le ciel dont elle s'apercevait, en ayant été privée, avoir acquis un goût plus grand que jamais.

Parfois, elle lâchait tout: cuisine, ménage, repassage, couture; ah, de tout ceci, il y en aurait toujours! On n'avait pas à craindre de ne pas au retour retrouver la besogne. Tandis que le reste: vie, ciel, printemps, été! Est-ce que mon envie de tout cela ne passera pas peut-être? se demandait-elle. Est-ce que la nature même me sera toujours aussi précieuse qu'elle me l'est maintenant?

Elle aimait travailler pourtant; simplement d'avoir retrouvé la santé et l'énergie indispensables pour mener à bien ses multiples tâches lui avait été enivrant; oui, rien que cela, pourvoir à ses tâches, avoir la volonté de les entreprendre, rien que cela, elle le savait, c'était un état bienheureux. Cependant, aussi, partir, s'en aller un moment, fermer derrière soi la maison! Ces petites fuites, sans

conséquences, de quelques heures, d'une demi-journée, apaisaient cependant la grande folie qui en son âme s'agitait toujours.

Certains jours, au grand ébahissement de la petite rue un peu morne, enclose en ses routines, on les voyait passer s'en allant vers la rivière pour regarder fuir le courant bourbeux, se demandant d'où il venait, où il se rendait; les enfants cherchaient des fleurs dans les bois maigres; d'autres fois, ils poussaient jusqu'à la vraie campagne, non pas encore très éloignée de la ville; c'était pour eux un ravissement extrême de la retrouver telle que la leur présentait leur inconscient désir.

- Des arbres, des vrais, au dehors! et puis, de l'herbe vraie aussi! chantonnaient les enfants.

Elle se les attachait d'une façon extraordinaire par ces petites promenades, par la joie de l'âme qui les découvrait les uns aux autres pareils, cette mère libre, ces enfants libres.

Un autre jour, c'est en grande toilette, très habillés tous, les petites filles en robe bouffante d'organdi, leurs cheveux bouclés de la veille, le garçon presque aussi pomponné que ses soeurs, Eveline elle-même mise en grand tralala, qu'on les vit sortir et s'acheminer vers l'arrêt du

tram. Elle conduisait ses enfants chez un photographe nouvellement installé à Winnipeg et dont les photos d'enfants et de groupes familiaux, en ayant vu des exemplaires chez des gens, l'avaient soulevée d'un instantané désir d'en avoir des pareilles.

On continuait à cette époque à être entiché autant sinon plus que jamais de la représentation du visage humain. Quelle merveille n'y avait-il pas là, quel défi peut-être à la passagère existence! Bref, toute famille allait se faire photographier plusieurs fois sans doute au cours des années; chaque maison avait, précieusement mis en évidence sur quelque petite table, au centre du salon, le gros album en peluche d'autrefois et qui, page après page, relatait les âges de la vie. Les plus anciennes photos, au reste, permettaient de juger des progrès accomplis. Feuilletant le sien, Eveline avait presque envie de rire, à voir la contenance sévère, voire rébarbative de son grand-père, de sa grand-mère, les propres parents de Bobonne; ces gens ne pouvaient pourtant pas avoir été farouches comme ils apparaissaient. Et ces pauvres petits en photos d'autrefois, glacés et trop sérieux! Ah, c'était autre chose aujourd'hui! Ce qu'il y a de plus fugitif, de plus adorable en un visage d'enfant, un sourire hésitant au bord des yeux, une petite moue même ou alors, un air d'étonnement ravi, cela, le

Russe, ce photographe justement renommé, le savait capter, pour la vie le retenir. Et ainsi pour toujours apparaît le caractère de cet enfant qui demain peut-être en aura déjà changé; presque un miracle. Du reste, Eveline se sentait comme à une croisée de routes; de quoi demain sera-t-il fait? On ne sait pas, dans le fond en a-t-on seulement idée! Aussi bien, contre de possibles tristesses à venir, des revers, lui paraissait-il important de témoigner par un portrait, de ce moment-ci, qui resplendissait. Ne faut-il pas se rappeler le soleil à son plus vif éclat?

A les voir si souvent passer, cet été, en route vers quel but de plaisir ou d'extravagance, des gens dirent:

- Ces Tessier, cela vit au-delà de leurs moyens.

Cette remarque finit par être rapportée à Eveline. Elle en fut offusquée.

- Ces gens, que ne se mêlent-ils de leurs affaires? Est-ce que je les prive de quelque chose!

Cependant, elle haussa plus haut la tête, poursuivit son joyeux été.

- Au-delà de nos moyens! Bien sûr! Est-ce que les moyens suffisent jamais? Est-ce que c'est assez de vivre selon ses moyens? Allons donc! C'est toujours au-delà des moyens qu'est la vie!

Il arriva, au moins d'août, qu'un matin, en s'éveillant, elle rêva de faire faire enfin à ses enfants un petit voyage qui longtemps l'avait tentée. Peut-être avait-elle passablement de corvées en retard et s'aperçut-elle qu'une d'entreprise et d'accomplie, cela n'y paraîtrait même pas. Peut-être le ciel était-il au voyage. Elle décida qu'ils iraient aujourd'hui en bateau — pour ces terriens une aventure presque irréelle. Elle se hâta, à peine habillée, d'aller porter la nouvelle aux enfants et les disposer à se hâter. Oh, jamais sans doute ne serait-elle comme sa vaillante mère qui s'appliquait avec tant de méthode à sa tenue de maison. Elle savait répartir les tâches, les classer selon l'importance, se réserver de l'énergie pour le lendemain. Lina se savait sans système, poussée par ceci, entraînée par cela. Elle agissait par crises, par «bourrées[94]». Une bonne bourrée de nettoyage; une autre de couture. Puis, tout à coup, on était en branle-bas de départ.

Ils partirent très tôt, emmenant Alicia comme de bon[95]; la petite était toujours aussi surexcitée que les grands dès qu'il était question d'aller se promener. Ils avaient un grand panier bourré de pain, de fruits et de confitures; ils traînaient encore un parasol, une couverture à étendre sur l'herbe; les petites, leur poupée, le garçon, une grosse

balle de caoutchouc entre les mains et que tout en marchant il faisait rebondir sur le trottoir de bois. Ainsi la bande s'en fut attendre le tram pour Winnipeg.

Alors, d'un vieux quai de bois, qui semblait peu solide, branlant, partait, deux fois la semaine, à la belle saison, un petit croiseur de rivière qui descendait la Rouge[96] et, passé les écluses, les locks, continuait — un parcours de quelque vingt milles peut-être — jusqu'à la petite ville de Selkirk[97], un des plus vieux établissements de l'Ouest canadien; des colons d'Ecosse amenés ici par Lord Selkirk[98] s'y installaient en ces temps où le Manitoba n'était encore que territoire de la baie d'Hudson; c'était peu après la fondation de Saint-Boniface[99] et, sur la rive opposée de la Rouge, du fort Garry[100] qui allait donner naissance à la grande ville de Winnipeg.

En cours de route, Lina avait donné ces détails, rappelé quelque peu l'atmosphère du passé, afin que ses enfants pussent mieux se rendre compte des énormes progrès en si peu de temps accomplis, combien poussait le merveilleux pays, et prendre au voyage plus qu'un simple intérêt de passant.

La ville quittée, ils longèrent des berges mi-hautes, vertes, charmantes. Il y planait déjà un silence reposant.

Toute en courbes, en sinuosités, la Rouge à chaque instant révélait un paysage comme renouvelé. Ces croches, ces tournants remettaient en mémoire à Eveline la jolie route de leur voyage d'autrefois, sur les hauteurs de la montagne Pembina, quand elle allait, secouée par le chariot, à travers le monde. Ah, que tout cela lui était vif, proche encore! Sans cesse elle en parlait, et cette fois encore. Peut-être n'était-elle jamais si saisie de bonheur que lorsque le présent heureux joignait le passé heureux.

Sur le pont, pressés à la rambarde, au plus près de l'eau, ils regardaient défiler les rives, bien visibles, la rivière n'étant pas très large. Puis ils couraient sur l'autre côté regarder la rive opposée, mais celle-ci était moins intéressante, plate, presque sans bords; ils revinrent à la droite du bateau et finirent par y rester pour de bon.

Bientôt, sur cette berge, ils virent apparaître et s'approcher une petite église esseulée, de pierre grise, comme jamais ils n'en avaient vu, avec son clocher carré, sa forme à la fois un peu trapue, solide et cependant très harmonieuse. Lina leur dit que c'était le petit temple protestant d'un des premiers établissements écossais du pays: St. Andrews-by-the-locks[101].

Ils la questionnèrent sur les Ecossais.

- Etaient-ce de bonnes gens?

- Oh, des gens pleins de charme! dit Lina. Mais parfois austères, et très, très fiers, indépendants comme personne. Il ne faisait pas bon leur marcher sur les pieds.

Pourquoi, cependant, ses yeux brillèrent-ils alors de si curieuse manière? C'était comme si elle eût été sur le point de défendre les Ecossais, que personne pourtant n'attaquait.

La petite église solitaire tout au bord de la rivière passa; on eût dit que c'était elle qui doucement se déplaçait, partait au fil de la rive devenue mobile.

Ah, c'est que de voyager sur l'eau changeait tout; le point de vue, la perspective, les sensations. Ce premier voyage de leurs vies en bateau vraiment les possédait.

Puis ce fut la vraie campagne: un ciel plus émouvant, l'horizon reculant, toujours reculant, et sur toutes choses, le silence, mais un silence de la nature, tout plein de chants d'oiseaux et du grillon. Comme l'on dépassait un champ de céréales déjà hautes, tout à coup, malgré le brassage d'eau du petit navire, on entendit la chanson du vent, toute chargée de douceur, la chanson du vent en ces hautes moissons blondes. Eveline fit remarquer à ses enfants comme le champ se pliait tout entier à ce peu de vent, se courbait, revenait un peu sur lui-même, et comme ce simple mouvement était gracieux, reposant à voir.

Malgré tout, elle fut un moment attristée. Pensant au blé, toujours aussi elle pensait à François. Et pourquoi, pensant à lui, éprouvait-elle cette sensation de déchirement, comme si elle souffrait longtemps à l'avance, longtemps à l'avance devait souffrir de la mort éventuelle de cet être humain, à présent si parfaitement compris. Ah, c'est qu'on met du temps à comprendre si bien quelqu'un, trop de temps sans doute; quand enfin on y arrive, c'est que déjà soi-même on a pris de l'âge, et que l'être compris est, lui, vieux, déjà vieux.

De toute façon, son inquiétude réveillée, elle s'engagea peut-être inconsidérément, trop vite:

- Notre prochain voyage ce sera, il le faut, pour aller égayer et distraire grand-père et grand-mère.

Ils n'y étaient pas allés, cet été — l'argent disponible ayant passé pour le portrait, un pique-nique. Elle s'en faisait remords devant ce paysage limpide, cette paix de l'air, et pour s'être surprise à y goûter une telle joie de liberté.

Evidemment furent aussitôt d'accord les enfants, surtout Robert, agité comme jamais aujourd'hui, du vif-argent.

- On devrait jamais revenir, dit-il, mais voyager dix ans, vingt ans, cent ans.

Eveline lui jeta un vif coup d'oeil alarmé. Tout à coup, elle avait cru s'entendre elle-même parler au loin, il y avait de cela longtemps. Sur le siège du chariot, un jour, près de son père, n'avait-elle pas eu une remarque analogue, folle absolument. Aussi bien, chercha-t-elle à le reprendre et non sans une vivacité assez brusque dont Robert fut choqué. Ah, elle était curieuse cette mère! Elle vous montrait comment être le plus joyeux, le plus enivré, pour ensuite, comme fâchée qu'on eût pu la suivre, vous rabattre le caquet.

Alors, sur les berges, surgirent, toutes petites, tassées au sol, mais incroyablement proprettes sous leur chaux fraîche, des chaumières aussi blanches qu'une neige tombée du matin; à tous les cent pieds peut-être l'une de l'autre, elles s'alignaient assez près de l'eau pour s'y voir, en une seule filée, calmement réfléchies avec leurs encadrements de portes et de fenêtres en rose, en bleu pâle ou lavande, avec aussi de petits pots de géraniums rouges rangés sur le rebord de ces mêmes fenêtres très basses, presque au niveau du sol.

- Les petites maisons dans l'eau sont plus belles que les vraies, dit Agnès[102].

Apparurent aussi dans les champs des puits à long balancier, hautes perches inclinées qui mettaient dans le

paysage plat et serein une curieuse et très agréable ligne presque verticale.

De place en place, ils voyaient des femmes en longues jupes sombres et corsages clairs, leurs cheveux retenus par des fichus de tête colorés dont la pointe retombait sur le dos; elles travaillaient à côté des hommes, à biner de longs champs étroits de pommes de terre; ou encore à saupoudrer les plantes d'insecticide. C'était le plein du jour; à certains moments, le pays était brouillé par une vague plus forte de chaleur.

- L'air danse, dit Agnès, de toujours appréciée pour ses petites observations fines.

A un moment, on vit se pencher sur la terre brune, en un geste qui paraissait le même, prolongé jusqu'au bout du champ, une dizaine peut-être de ces femmes, aux fichus de diverses couleurs, des rouges, des sombres, des blancs. On ne voyait pas les visages, seulement ces lourdes formes enchaînées à la besogne dans un mouvement pareil.

- Ce sont des Ukrainiens, Lina l'apprit-elle à ses enfants.

- L'Ukraine, où est-ce? demandèrent-ils à savoir.

Oh, elle ne savait trop. Au sud de la Russie, sans doute. Cependant, il y avait des Ukrainiens de Pologne, de

Bukovine, de Bessarabie aussi, lui semblait-il se rappeler l'avoir entendu dire par Edouard.

- Et, maintenant, ils sont dans notre pays, pourquoi? demanda Odette.

- Oh, pourquoi! Dans leur pays, il y avait famine peut-être, ou trop grande misère, ou surpeuplement.

- Le surpeuplement, qu'est-ce que c'est cela?

Elle rêvait. Peut-être en étaient-ils partis, comme sa famille autrefois, du petit pays de montagnes, en coup de tête, pour changer de vie, forcer le destin, courir après quelque imprévu. Sait-on! En bien des têtes s'agite sans doute l'espoir du nouveau, du recommencement possible.

Alors, lui parvint l'étonnante question toujours:

- C'est du bon monde aussi, les Ukrainiens?

Elle n'en revenait pas; pourquoi cette bizarre question?

- Bien sûr, que c'est du bon monde.

- Autant que les Ecossais?

- Autant que nous autres?

- Alors, tout le monde est bon?

Elle rit malgré elle.

- Est-ce que vous pensez, petites graines, être mieux que les autres?

- En tout cas, dit Georgianna[103] avec importance, nous autres on est chez nous dans notre pays à nous.

Dépitée, Eveline dévisagea sa fille. Qu'est-ce qui la poussait à dire pareille chose, quel orgueil mal placé peut-être? Cette enfant souvent la décontenançait profondément, disant, affirmant des choses si étrangères à la manière de penser qu'on lui apprenait, on en avait véritablement le souffle coupé. Cependant, mieux valait peut-être laisser passer, cette enfant voulant sans doute à tout prix se singulariser. En ce jour, brillant et tendre, Eveline, comme en état de compréhension totale des humains, de l'univers, aurait voulu pourtant faire aimer à ses enfants tout, oh, absolument tout.

En ce moment, Georgianna, souvent volontaire, se penchant à nouveau plus qu'il ne fallait au-dessus de la rambarde, quoique sa mère lui en eût à plusieurs reprises représenté le danger, celle-ci hors d'elle-même tout à coup la tira en arrière par ses tresses, la bousculant un peu, la menaçant d'une gifle. Elle était ainsi, prompte, avec des yeux tout à coup fâchés contre ses enfants. Une petite personne qui avait l'air absolument furieuse. Car, si elle ne permettait pas à une domestique de toucher à ses enfants, elle, elle s'en donnait le droit, il est vrai, rarement. Dix minutes plus tard, le petit bateau doublait une pointe

encore; la bonne humeur revint; Georgianna en oubliait même de bouder; à présent, penchées très bas sur la terre, à cueillir peut-être des petits pois, les formes humaines ne se redressaient plus, presque pathétiques en leur posture.

Robert rit de les voir toutes, comme il dit: «le derrière en l'air».

Eveline fut sur le point de le talocher, celui-là aussi.

Mais elle songea plutôt à rattacher ces dures travailleuses à la pensée d'Edouard. C'étaient des gens tout pareils à ceux-ci, dit-elle, dont il allait guider, loin en Saskatchewan ou en Alberta, le choix d'un homestead; aux besoins desquels aussi, il pourvoyait, dès leur arrivée, perdus comme ils se sentaient en pays étranger, n'en connaissant même pas la langue.

Tout à coup, pensant à Edouard, il lui était venu une inquiétude, un intime désarroi, presque du remords de la joyeuse journée.

Elle, elle avait malgré tout, le pensa-t-elle, souvent, le plus beau côté de la vie de famille: la sécurité, des jeux, parfois, parfois de petites promenades, et la gentillesse des enfants, quand ils étaient gentils; alors qu'à lui, rentrant éreinté de ses voyages et des souffrances

qu'il avait dû consoler, incombait l'ingrate tâche de gronder, de sévir parfois.

Elle saisit en elle le regard de plus en plus grave d'Edouard en ces derniers temps.

5 - Ah, dit-elle, mue par une sorte d'inspiration; n'allez pas l'oublier: si votre père rit peu souvent, s'il vous paraît sévère, c'est qu'il a lourde charge d'âmes, charge d'âmes toujours; là-bas dans les territoires de colonisation; à la maison aussi. Et que sa santé qui ne fut 10 jamais bonne, il la malmène davantage en ces longs voyages épuisants. Car, pensez-y, toujours en voyage, ce ne peut être drôle.

Mais, au contraire, cela leur paraissait très drôle, très amusant, dirent-ils ensemble.

15 Ah, Seigneur! Est-ce ainsi que la vie nous punit: retrouver en nos enfants nos désirs, dès lors absurdes, contrariants; des ennemis!

- Votre père, dit-elle, c'est le meilleur des hommes, sachez-le.

20 Ainsi en fut-il. Touchée par une sorte de pressentiment, quelque inconscient besoin de se faire pardonner la légèreté de son coeur, sa joie d'aujourd'hui peut-être, elle parla aux enfants de leur père presque

jusqu'aux environs de la petite ville qu'ils allaient voir: Selkirk, sur la rivière Rouge.

Plus loin, c'était le grand lac Winnipeg où elle se jetait: une immense nappe d'eau étendue sur quelque soixante-cinq milles de longueur... Plus loin encore, toujours par chemin d'eau, c'était la baie d'Hudson ouverte elle-même sur l'océan Glacial[104].

Plus loin!... Ah, le monde était en effet devenu, à leurs yeux, tel elle l'avait souhaité, vaste, profond, attirant, une éternelle hantise!

Au retour d'une de ces promenades, juste avant la rentrée des classes, car bientôt ce serait fini, elle serait mue par une autre ardeur, celle d'assister les aînés dans leurs études, voir aux devoirs et leçons. Un soir, presque à l'automne, Eveline, le visage radieux et coloré, en entrant avec les enfants dans la maison aux stores tirés — et peut-être laissée quelque peu en désordre — aperçut, à sa place habituelle, au fond de la cuisine, Edouard assis les bras pendants, les yeux fixes et qui paraissait plongé en une amère pensée. Il leva sur elle et les enfants un regard singulier, puis rougit comme si toutes ses pensées dans l'attente leur avaient été injurieuses.

- Ah, pourquoi ne m'as-tu pas annoncé que tu pourrais venir, dit-elle. Je serais restée. Tu dois avoir faim... et

froid. Tu n'as même pas allumé de feu. Ce ne sera pas long. Je vais préparer un repas.

Mais elle n'avait pas grand-chose à la maison, autre négligence. Elle se précipitait à arracher son manteau, son chapeau, en tournant déjà dans la cuisine d'un air agité. Avec confusion, elle voyait que dans la hâte de partir ce matin ils avaient laissé sur l'évier de la vaisselle sale. Mais pourquoi en y portant le regard lui faisait-il voir si clairement ce qui clochait? Oh, il ne l'eût pas fallu, cela lui ravissant d'un coup cette rare journée ensoleillée qu'elle venait de vivre, toutes ses vacances presque.

Un peu plus tard, la table mise, y apportant la soupière, elle continuait à sentir sur elle, la suivant, ce regard étrange et scrutateur d'Edouard, comme s'il eût été occupé à se demander: Qui donc est cette femme? Ces enfants? Sont-ils seulement à moi?

Et, peu à peu, dans cette atmosphère, elle se sentait devenir pour Edouard elle aussi une étrangère.

Elle était troublée à parler pour dire n'importe quoi, n'importe comment meubler ce silence hostile. Elle s'y épuisait, sans que diminuât en elle un sentiment de culpabilité et, de se sentir coupable sans savoir au juste pourquoi, augmentait sa nervosité jusqu'à lui donner toutes les apparences d'avoir en effet quelque tort à se reprocher.

Elle se disait pour sa défense: cela arrive à toutes les ménagères de temps en temps de laisser quelque besogne en train — un peu de désordre. Elle en avait pris l'habitude quand elle était malade, ne pouvait suffire, il le fallait alors.

VIII

Cet hiver, Edouard resta assez longuement dans sa famille. Il se trouvait avoir beaucoup d'ouvrage de bureau en retard, ces longs rapports à adresser au ministère sur le compte de presque chacun des immigrants confiés à ses soins. Cela l'ennuyait, lui pesait. Il était resté l'homme de plein air, de libre méditation, attaché aux essentielles vérités et pour qui ces ennuyeux rapports — n'aboutissant à rien, qui seulement les lisait-il — étaient une irritante perte de temps. Malgré de longs et héroïques efforts, il n'était point parvenu à dompter le fond de sa nature, mystique, portée à l'absolu dans la tendresse comme dans le sentiment de la défection et à qui, pour croire, espérer en l'être humain, il fallait la magie des horizons neufs. Entre lui et Lina ne s'était pas complètement dissipé le froid bizarre survenu entre eux sans que ni l'un ni l'autre n'eussent pu dire exactement comment cela s'était produit et persistait.

Le soir, après qu'elle fut montée coucher les enfants, pour elle-même peu après se retirer, il travaillait de longues heures à son vieux pupitre à cylindre, entre les cartes murales déployées. Se voyait-il devant quelque problème, quelque décision à prendre; ou encore, tout simplement cherchait-il un terme quelconque, un mot lui

échappant, il se levait et, comme s'il eût été dans la plaine, se prenait à parcourir la maison qui, silencieuse à cette heure, résonnait de son pas. L'habitude était prise, jamais à présent il n'en pourrait changer; pour penser, pour réfléchir, il se levait d'un élan, partait à marcher.

Or, il lui arrivait d'oublier le problème qui, surgi en son esprit, l'avait lancé debout, pour considérer cet autre problème: Eveline, les enfants. Il lui paraissait qu'ils étaient en train de s'éloigner les uns des autres. Peut-être était-ce sa faute? Toujours absent! Sa famille avait appris à se passer de lui. Quand il survenait, il se sentait un peu comme un intrus dans leurs mille manières d'être heureux ensemble. Sous le coup de cette amère réflexion, il poursuivait ses allées et venues solitaires, sans même s'en apercevoir, jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Et, de plus en plus, il lui semblait qu'Eveline avait cessé de l'aimer. L'avait-elle seulement jamais aimé? Un homme de son âge? Ne s'était-elle pas faite plutôt à sa vie avec lui comme à un devoir, une loi?

Il y eut au cours de cet hiver une tempête de neige violente et hurlante qui, ravageant ciel et terre autour de la maison endormie, la secouait tel un pauvre navire en haute mer. L'électricité par instant vacillait dans le petit

bureau d'Edouard, seul à cette heure allumé. Il l'avait quitté, errait de pièce en pièce, parfois s'arrêtait pour examiner les lieux comme s'il ne les connaissait pas tout à fait. Ainsi s'apercevait-il tout à coup d'un changement introduit par Lina, d'un meuble acheté sans qu'elle lui en eût parlé.

De cette manière, ouvrant une nuit la porte du salon où il n'était pas entré depuis longtemps — en cette pièce encore à peine meublée, deux ou trois chaises y paraissant perdues — il avait découvert, au fond, un piano droit, tout neuf.

Cette fois son irritation avait été trop forte pour se passer en silence. Il était monté réveiller Lina. Elle avait entendu une voix angoissée à travers son sommeil disant: «C'est toi, c'est bien toi qui as acheté ce piano? Mais es-tu donc folle?»

Et, effectivement, au milieu de la nuit, vu à travers le désarroi d'Edouard, l'achat de ce piano lui avait paru la preuve qu'elle devait en elle avoir quelque grain de folie.

Il insistait pour en connaître le prix. «Demain, suppliait-elle, demain je te dirai tout.» «Non, le prix tout de suite, à l'instant.»

Oh, quel supplice pour elle! C'était de manière si différente qu'elle eût voulu présenter à Edouard le cher

piano. Par exemple, pendant qu'il serait au loin, elle ferait prendre quelques leçons à l'une ou l'autre des petites filles. Puis un bon jour le père se montrant de bonne humeur, elle ferait un signe à la petite fille qui irait s'asseoir au piano pour y jouer un air qu'il aimait particulièrement. Ah, il eût été conquis, elle en était sûre, elle le connaissait assez pour en avoir la conviction. Tandis que maintenant! A bout de souffle, elle avait fini par murmurer le prix exorbitant: sept cents dollars. Elle avait pu l'avoir en versant un acompte de cinquante dollars.

- Mais le reste?

Oh, le reste, elle arriverait bien à le payer en mensualités; le magasin n'en demandait pas d'énormes; il accordait beaucoup de temps.

- Mais sept cents dollars, Eveline!

Ne comprenait-elle donc pas que même pour la maison, le toit, l'abri, il ne pouvait souffrir les dettes? Que déjà il était aux abois? Qu'il était très mal pour une femme de s'autoriser de la solvabilité de son mari pour porter des dettes à son nom? Et surtout de faire ces choses dans son dos? Edouard ce soir avait paru au désespoir.

Ce piano avait été la cause qu'enfin ils s'étaient affrontés sur ce sujet pour lui si douloureux: elle agissait

de son propre chef, derrière lui, sans le consulter. Mais qu'avait-elle donc à dire pour sa défense?

Ce qu'elle aurait eu à dire? Que toujours, à présent, elle se sentait en faute vis-à-vis de lui? Qu'elle en avait peur un peu? Qu'il était trop droit, trop sévère aussi? Que l'on ne peut vivre à côté de qui est principes absolus? Bouleversée, elle avait dit ceci seulement:

- Oh, Edouard, je t'en aurais parlé avant... Je t'aurais demandé d'acheter un piano, et tu le sais bien: tu aurais refusé. Maintenant c'est fait. Et crois-moi: je m'arrangerai pour verser les paiements au magasin sans que tu t'en aperçoives, en prenant un peu sur autre chose...

- Quelles autres choses?

- La nourriture, les vêtements...

Mais c'était un rêve; elle ne le pouvait pas.

Un peu plus calme, il était redescendu réfléchir tout en marchant. Malgré tout, et des besoins souvent urgents, il avait réussi jusque-là à conserver en sa propriété quelques lots à bâtir, achetés au temps où il avait eu, à la suite de la vente de son magasin à Clément, quelque argent liquide; il les avait acquis comme tout le monde eût pu le faire alors, selon une information répandue dans le public, à une époque où partout au pays poussaient de nouvelles villes. A Port Arthur et Fort William[105], par leur position à la tête

des Lacs[106], appelés à un essor presque certain, ces lots, s'il en différait assez longtemps la vente et pour peu qu'il eût la main heureuse, rapporteraient sans doute un bénéfice appréciable. Maintenant, il ne savait plus. Sait-on pour certain de quelle manière, en quelle direction une ville va progresser, si seulement elle progressera comme un jour on a pu le penser. Et si, après avoir pendant des années défrayé les impôts sur ces terrains, il les lui fallait vendre à bas prix! Oh, il ne savait plus. Sa confiance en l'avenir était entamée. Il en faut une forte dose pour jouer la sécurité, le pain de ses enfants. Et cette dette à présent de six cent cinquante dollars... en plus de tout le reste. Il se résolut à vendre les lots de Port Arthur et Fort William au prix qu'il en put avoir alors, à peu près le prix coûtant. Ainsi s'évanouit l'espoir d'une affaire qui eût pu leur apporter l'aisance. Mais, du moins, le piano était à eux. Ainsi était fait Edouard. Garder en sa maison, utiliser comme s'il était à soi, un objet non acquitté, par surcroît de luxe, il ne le pouvait.

Et voici qu'en cette nuit de tempête, ayant pénétré au salon et y ayant fait de la lumière, il s'approcha du piano comme pour être rappelé peut-être à sa juste colère. Cependant sa main se porta à en caresser les touches

brillantes; un soupir lui échappa; sur son visage se répandit un air résigné, presque tendre.

Voici ce qui était arrivé.

La petite Agnès, que la querelle entre ses parents, à propos du piano, avait tant fait souffrir — jusqu'à lui donner la fièvre — cette enfant, un soir, s'en fut seule dans le salon désert. On entendit alors provenant de cette pièce quelques notes hésitantes, puis elles s'enchaînèrent, composèrent l'air d'une petite chanson marquée d'un doigt sans doute.

Edouard et Lina avaient dressé la tête, se consultant d'un regard étonné. Les sons qui leur parvenaient étaient justes, tremblants, mais ils s'affirmaient de minute en minute. Ils poussèrent la porte, virent leur petite fille dont les pieds n'atteignaient pas les pédales, assise sur le haut tabouret, ses longs cheveux châtains épandus dans le dos. En jouant, elle avait oublié tout sans doute, elle balançait la tête, les épaules au rythme de sa petite chanson, c'en était une du temps de Mah-Zeanne: <u>C'est la poulette grise... elle a pondu dans l'église...</u>

- Mais elle a de l'oreille! Comment se fait-il? Moi qui n'en ai aucune. Mais il faut qu'elle tienne cela de toi, Edouard, s'écria Eveline transportée d'allégresse.

Nulle envieuse pensée, nul regret, mais une complète et brillante joie parce que la petite tenait de son père. A cet instant, Edouard enfin avait vu clair dans l'âme de sa femme.

Il pencha la tête. Son coeur se gonflait de joie, de chagrin. Il se sentait très pauvre auprès de quelqu'un d'inexplicablement riche.

Mais Eveline demandait à la petite fille:

- Pourrais-tu jouer l'air de papa, qu'il aime tant?

Sans se faire prier, la petite fille chercha la note — et on entendit naître sous ses doigts le doux air nostalgique qu'Edouard avait chanté au repas de ses noces — et quelquefois depuis, quand il se croyait seul ou que personne ne s'attardait à l'écouter.

Il était en rêve, transporté sur cette galerie d'autrefois, en des moments où cette petite fille délicieuse n'existait pas — même en leurs pensées, et une telle émotion l'empoignait qu'il tirait à pleines mains ses fortes moustaches.

Alors la petite fille avait exigé:

- Chante papa.

Il avait essayé malgré le serrement de sa gorge, essayé par son chant de lier ensemble ces deux moments l'un à l'autre si éloignés de sa vie — pourtant si proches.

En chantant, il regardait Eveline, il la revoyait jeune fille, il comprenait clairement ce qu'elle comprenait et qu'au reste lui aussi de tout temps avait compris: toujours, ils seraient plus ou moins pauvres; toujours leur vie leur serait quelque peu mesquine, contrariante; mais par manque d'argent seulement, car, autrement, ils étaient grands. Et ne fallait-il pas que cette grandeur perçât de temps à autre de quelque manière, en images, par de la musique? C'était ce qu'elle voulait. Il l'avait compris. Il était sorti ce soir-là du salon, vaincu, charmé, très alarmé pour l'avenir.

Et ce soir encore, pour y être imprudemment entré chercher peut-être motif à ses griefs, il en ressortit pensif, tirant avec douceur la porte derrière lui, comme si un geste brusque eût suffi à éteindre les sons, la vision frémissante encore en cette pièce étrange — à part de leur vie.

Cependant, la petite à présent prenait des leçons de piano. Sans doute Georgianna et Odette auraient leur tour, déjà elles le réclamaient. D'autres dépenses! Ah, Seigneur, où allaient-ils?

Il reprit ses allées et venues. Il marchait à longs pas souples; un homme qui aurait eu à atteindre un horizon lointain. Parfois, dans la plaine, au milieu de ses

immigrants entassés sous les tentes — pauvres gens déchirés d'ennui, sur cette terre trop neuve et indifférente, perdus de doute — au milieu du campement, lorsque tous dormaient, enfin échappés au sentiment d'exil, lui, marchait, indéfiniment marchait, inquiet de leur sort, de leur avenir, et comme si à veiller il les eût en quelque sorte protégés.

Et c'était ici presque la même chose; il continuait à veiller sur des âmes, leur avenir incertain, il continuait à vouloir défier les embûches, les surprises parfois si terribles écrites dans le temps. Mais combien plus ne les redoutait-il pas à présent qu'il s'agissait des siens, les plus proches!

Quelquefois le frôlait la dangereuse tentation de faire servir à ses fins personnelles des renseignements dont, en sa qualité d'attaché au ministère de la Colonisation, il pouvait avoir connaissance en avance du public; par exemple une expansion économique, une mise en valeur étant prévue en des régions pour le moment encore propriétés de la Couronne, en acquérir une part à vil prix, sous le couvert d'un homme de paille, pour revendre à profit immense, choses qui se pratiquaient autour de lui, plusieurs à ce jeu ayant fait fortune. Sa pensée reculait, horrifiée. En se tenant aux spéculations légales, achat ici et là d'un terrain pour le revendre quelques années plus tard, il eût pu cependant

réaliser des gains intéressants, car il se sentait du flair pour cette spéculation basée somme toute sur l'étude et l'interprétation des faits économiques, mais il lui eût fallu pouvoir y engager à long terme quelques mille dollars.

Et il l'aurait pu, si Clément avait observé les conditions entre eux convenues lorsque celui-ci lui avait acheté le magasin de Somerset. Pour son malheur, Edouard, puisqu'il traitait en famille, s'était contenté pour une certaine part d'arrangements verbaux. Cette confiance — ou cette imprudence — lui avait coûté presque la moitié de ce qui eût dû lui revenir. Peut-être, tant la spoliation était évidente, eût-il eu gain de cause devant les tribunaux. Il n'avait pu se résoudre à tenter un procès contre le frère de sa femme. Lina n'avait même jamais connu l'étendue du désastre ni non plus tout ce dont son frère était capable.

De l'avant à l'arrière, de l'arrière à l'avant de la maison, au son du vent résonnant particulièrement à ces deux extrémités, Edouard portait sa songerie. Il avançait à travers les soucis, les ombres, les tracas. Il en vint à se demander si cette époque actuelle était aussi bienfaisante qu'on le disait. «Autrefois, pensait-il — l'esprit à présent porté presque davantage vers la partie faite du voyage de la vie — autrefois était peut-être à tout prendre des temps meilleurs. Aujourd'hui apportait de plus en plus de confort,

mais aussi de plus en plus d'asservissement.» Il ne le pensait pas tout à fait au fond. Mais, de ces héroïques temps pionniers, encore si peu éloignés pourtant, où l'on devait tout faire de ses mains: pain, vêtements, savon, chandelle, mais où l'on ne devait rien à personne, de ces temps d'austère indépendance il avait, comme tous ceux qui les ont vécus, une profonde nostalgie.

Cependant, bien sûr, le but était en avant. Il restait fort attaché à l'idéal de son parti politique, du moins tel qu'incarné en son chef: Sir Wilfrid Laurier qu'il continuait à admirer — en son enthousiasme allant jusqu'à le placer parmi les grands chefs d'Etat que l'histoire eût connus — cet idéal de libre essor économique, et de fusion des divers éléments du pays en une véritable nation.

- Ah, et puis, se disait Edouard, il serait oiseux de lutter contre la marche inexorable des hommes vers de plus en plus d'aise et de confort. Après avoir goûté la farine blanche, retourne-t-on à manger des glands?

Il en venait à ses déceptions les plus intimes, les plus douloureuses. Ainsi Alfred, son fils aîné[107]. L'enfant, mis au collège cette année, s'ennuyait, se rebellait. Ses bulletins étaient désastreux: manque d'application, esprit étourdi et paresseux. Rien n'y faisait; ni les remontrances

ni l'appât de récompenses; l'enfant n'aimait pas l'étude, il abhorrait toute discipline.

Edouard atteignit le fond du couloir, un moment resta face au mur, la main portée à son coeur comme s'il souffrait
5 vraiment trop. Un enfant de lui, son propre fils n'aimant pas les livres. Comment cela se pouvait-il seulement? Il le ressentait comme un affront et, bien qu'il se fût dit maintes fois que ce n'était pas la faute de son fils, il ne pouvait s'empêcher de lui en vouloir, de le détester presque
10 à cause de son manque de talent. Tant de fois il l'avait imaginé paré des brillantes beautés de l'esprit qui le séduisaient, lui avait prêté sa propre, obsédante envie d'apprendre.

Il revint sur ses pas, entra dans son bureau. Voilé de
15 vert, la lumière y répandait une douce clarté que l'on eût dite contemplative. Les livres en captaient le mieux l'éclat. Des amis; les plus fidèles qu'on pût avoir en ce monde. Edouard les regardait. Peu à peu, il s'était constitué une petite bibliothèque; quelques biographies:
20 Disraeli, Gladstone, Pitt; Le Mémorial de Sainte-Hélène: au fond du Manitoba, Edouard avait souffert avec l'empereur déchu, à lire son testament; des traités de sociologie, de démographie; quelques volumes sur l'histoire de certaines sectes du courant mystique, tels ces Mennonites, par

exemple, dont un groupe venu au Canada en 1899 avait été par lui orienté vers Rosthern, en Saskatchewan. Instruit sur ces gens par ses lectures, sur leur idéologie à première vue bizarre, belle si on la comprenait, les persécutions dont ils avaient souffert, leurs pérégrinations à travers le monde, il avait réussi à obtenir toute leur confiance, et avait su les bien guider; sa petite colonie de Rosthern prospérait.

Il retourna dans le couloir, se reprit à le parcourir, mains au dos.

Il fallait se l'avouer: son fils, si on voulait, aimable, mais surtout enjôleur, était de caractère indolent; tout le contraire de lui-même.

En son ressentiment, Edouard leva les bras en l'air, prêt à en jeter la faute sur Eveline. Elle encourageait trop l'indolence naturelle aux enfants. Elle avait toujours quelque excuse de prête en leur faveur. Du reste, n'était-ce pas d'elle qu'Alfred tenait son instabilité, son imagination rêveuse?

Ah, Eveline! Eveline! Elle était partout en sa pensée, cette nuit, telle une ennemie — une ennemie passionnément présente en sa chair et en son âme!

Minuit passé, les rafales de neige l'une après l'autre se jetant contre la maison, il l'arpentait toujours, lui-

même en ses pensées secoué profondément. Tout, cette nuit, semblait remis en cause: le plaisir physique et l'amour, le mariage et la vie éternelle.

Comment ne pas voir qu'Eveline paraissait détendue et heureuse de se reposer enfin de mettre au monde des enfants. Au reste, ce n'était pas qu'il en souhaitât lui-même d'autres. Parfois, envers ceux qu'il avait, il éprouvait pitié, grande pitié. Réussirait-il seulement à leur procurer un peu plus que le nécessaire? Pitié aussi pour Eveline.

Mais la chair connaît-elle les arguments de la raison? Et connaît-elle seulement la pitié?

La longue nuit torturante se traînait — et pour Edouard et pour Eveline qui s'était réveillée et qui entendait, à intervalles, ce long pas régulier, et puis le silence plus triste peut-être encore. Alors elle se demandait: «Mais que fait-il? A quoi pense-t-il, ainsi enfermé en lui-même? Ah, pourquoi s'use-t-il ainsi!»

Le vent déchaîné parut atteindre une violence vraiment désespérée. Edouard ouvrit de nouveau la porte du salon, marcha vers la fenêtre, en écarta le rideau, resta un instant le front collé à la vitre; il n'y avait rien à voir au-delà qu'un immense tourbillonnement de la neige. Le monde paraissait souffrir ce soir de manière insensée. Pourquoi

ces arbres tourmentés, ces poutres craquantes, cette torture des choses, de l'air et de la neige? Il pensa à ses colons — surtout les derniers arrivés — en leurs frêles cabanes érigées en vitesse avant le froid, avant l'hiver, où tout manquait encore à leur confort, et à l'effroi — s'il venait là-bas comme ici — qui devait se glisser en leurs âmes. Quelques-uns venaient de pays tempérés, très doux, bienveillants. Qu'en était-il d'eux à cette heure en leur pauvre abri dans l'immensité de la tempête, l'immensité du pays neuf, l'immensité secrète de la vie, de la mort! Peut-être était-il ainsi fait qu'il ne pouvait jouir d'aucun petit luxe, même d'aucun confort tant que ses colons ne connaissaient pas aussi quelque mesure de douceur.

Sans doute était-ce chez lui un tort, une folie: la souffrance d'êtres lointains lui était presque aussi proche que celle qui atteignait les siens.

Il revint à son bureau et de cette fenêtre-ci, également à gauche de son pupitre, tenta de sonder le dehors. Quelle furieuse mêlée indescriptible de vent, de neige qui, à certains moments, tant le tumulte brouillait les sons, équivalait au silence. Tout à coup il pensa à Masha Ostilov, une jeune Russe de Crimée. Elle devait être sur le point d'accoucher de son premier enfant. Il s'inquiéta pour elle, se demandant qui l'aiderait, et, s'il

n'y avait personne d'autre que le mari, si celui-ci saurait comment s'y prendre. Sans doute, ces gens étaient proches de la nature. Quand même, il se fit au sujet de cette jeune femme grand souci — presque autant de mauvais sang qu'il s'en faisait à propos d'Eveline durant ces mois où il ne vivait plus, jusqu'au moment où un télégramme lui parvenait enfin:

«Mère et enfant se portent bien.»

Ayant conçu cette formule, Eveline n'en avait plus varié.

«Mère et enfant se portent bien...»

Lui, sentait alors un poids énorme s'écarter de ses épaules. Mais il se disait: «Il ne faut plus que ça recommence.» Pour peu qu'il se fût rendu compte des malaises d'Eveline au cours de ses grossesses, il les jugeait odieux, insupportables. L'amour pouvait-il mener à pareille contrainte, pareille humiliation?

Combien la douce chair féminine lui avait-elle paru être malmenée, tourmentée et brisée!

Amour, désir! L'un et l'autre en lui se combattaient.

Pourtant, quelques instants plus tard, assis à son pupitre, ayant tiré à lui des papiers, des dossiers, il les abandonna encore pour fixer d'un regard songeur, presque

triste, leur destinée, leurs vies, à lui, à Eveline, liées indissolublement. Ah, peut-être n'aurait-il pas dû se marier! Il s'apercevait à l'instant n'avoir jamais entendu Eveline chantonner aussi gaiement, à ses besognes, du haut
5 en bas de la maison, que depuis un an ou deux; depuis qu'il avait cessé de l'importuner; mot odieux; cependant ne convenait-il pas? Il prit entre ses mains son front, cherchant à se faire comprendre à lui-même par des raisonnements silencieux qu'il ne pouvait guère en être
10 autrement pour une jeune femme condamnée à payer en sa chair, par neuf mois de malaises, le plaisir de son mari. Il se disait ces choses, mais n'en éprouvait pas moins envers Eveline, tout à coup, une amertume inouïe.

Il se releva brusquement; sur-le-champ, il lui
15 découvrait des défauts, que des défauts. Ah, elle était loin d'être une parfaite maîtresse de maison; assez souvent, entrant à l'imprévu, il avait trouvé le logis en désordre. Et elle était dépensière, alors cependant qu'elle avait été élevée très simplement, presque dans la pauvreté. C'était
20 bien une Langelier, tenant de ce François, un homme bon, sûrement, mais exalté. Cela ne suffisant pas à son dépit, il lui cherchait d'autres torts encore; il se surprit à se fouetter l'imagination pour à tout prix imputer à Lina quelque chose encore de défavorable.

Il recommença de parcourir la maison. Et comme il passait près d'un manteau d'Eveline qui était suspendu dans le couloir, il en reçut l'odeur particulière; il s'arrêta; vivement vint à lui un souvenir d'Eveline, jeune fille; un jour, comme il allait partir, elle avait jeté sur ses épaules, pour l'accompagner au dehors, une sorte de grande cape brune avec capuchon. L'air était humide; peut-être pleuvait-il un peu; c'était au crépuscule. Eveline avait relevé son capuchon. Au fond de l'étoffe, son visage avait paru si beau, si neuf, si jeune en sa confiance qu'Edouard en avait éprouvé un saisissement profond, le sentiment tout à coup en lui comme une promesse: «Il faut que je la rende heureuse.»

Il s'entendit lui-même prononcer au loin des paroles:

- S'il fallait que je ne te rende pas heureuse, mieux vaudrait ne jamais goûter au bonheur.

Et alors, pendant qu'il avait frais et vivant en son esprit ce visage radieux d'Eveline, il s'en approcha pour comparer le pauvre petit visage souvent tracassé et même l'humble visage de la maladie qu'elle avait eu souvent à cause de lui, ou, du moins, de leurs vies.

Car, évidemment, ce n'était pas lui qui avait consenti à maltraiter la jeunesse d'Eveline. L'amour n'eût jamais voulu ces choses, c'était le mariage qui torturait.

Il s'assit, comme délivré d'un cauchemar, tout au fond de la maison, près du poêle qui pétillait.

Il subit alors un changement complet de coeur. A présent, il voyait les délicieuses qualités d'Eveline, sa gentille humeur dès qu'elle se portait à peu près bien, son inépuisable courage, sa bonne volonté, son amour de la vie... et peu importe qu'elle fût parfois quelque peu négligente de ses devoirs de ménagère de temps à autre, si elle immolait l'ordre, ce n'était pas par paresse, nul n'était plus travailleuse qu'elle, c'était poussée, entraînée par toutes les demandes de la vie.

Il suffisait, pensait-il, d'un coup d'oeil légèrement défavorable sur quelqu'un pour qu'apparaissent changés en défauts ses qualités même. Où avait-il eu la tête? Eveline était toujours sa femme bien-aimée. C'était lui qui avait été loin d'elle.

Pleinement éveillée, Eveline, malgré elle, accomplissait aussi de son côté comme un retour sur elle-même. Elle ne s'adonnait pas — du moins souvent — encore à l'introspection. Le présent trop la réclamait. La rivière de la vie l'entraînait. Par caractère, au reste, elle était faite pour voyager par l'imagination vers l'avant. Ses refuges de l'âme, elle les construisait devant elle. Ah,

tout serait mieux plus tard; les enfants auraient grandi, ils soutiendraient père et mère dans leur effort d'une vie meilleure. C'était presque toujours en avant qui la consolait. Mais la nuit, si elle ne dormait pas, ses pensées
5 ne semblaient pas à elle. C'étaient de futiles pensées, sans bouée, qui se ballottaient au gré de quelque vent funèbre. Elle céda elle aussi à la tristesse. Elle aperçut l'incommensurable tristesse de la vie charnelle. Petite fille déjà, à ses premiers mois, qu'elle avait haï ce qui se
10 présentait comme un assujettissement. Et dans le fond, se trompait-elle tellement? Pour la joie de l'époux, fugitive — et au reste était-ce même de la joie? — ce long fardeau d'angoisse, de malaises à porter en n'en avouant rien au monde ni à personne, car on eût passé alors pour un être
15 monstrueux. Ah, il était vrai, dans les bras d'Edouard, jamais elle n'avait connu le calme, mais l'appréhension, la crainte de redevenir enceinte — oh cette pensée qui hantait alors malgré elle son cerveau! — elle avait redouté les conséquences, surtout après les trois ou quatre premières
20 naissances. Faits, ses enfants lui inspiraient délices, loyauté, inimaginable tendresse; possibilités à venir, une sorte d'effroi, oh quel abîme en tout cela! Ah oui, Edouard lui paraissant se détacher de la chair, elle

s'en était réjouie, cela avait été presque le plus beau de son mariage.

Mais l'était-il? Elle se tourmenta de ce que le sacrifice peut-être lui coûtât. Par respect de l'amour, elle le savait, il s'était gardé chaste une longue partie de sa vie, ensuite, par la force des circonstances, éloigné souvent de sa maison, il le devait rester plus que beaucoup d'hommes. Et son coeur à elle aussi subit une sorte de choc, de retour sur lui-même.

Elle sauta hors de son lit; elle enfila une longue robe de chambre rose à manches flottantes, en noua la ceinture, lissa un peu ses cheveux, et elle accourut pieds nus jusqu'aux premières marches de l'escalier. Du fond de la cuisine, en levant les yeux, Edouard la vit penchée sur la rampe, ses cheveux noirs épandus sur une épaule.

- Ne vas-tu pas te reposer, Edouard? demanda-t-elle avec inquiétude. C'est presque le milieu de la nuit. Comme tu n'es pas raisonnable de veiller si tard. Pourquoi t'user ainsi?

Pour toute réponse, il lui fit un sourire lent, un peu triste, quelque peu embarrassé.

Elle descendit le rejoindre dans la vaste pièce qui était toute pleine d'ombres et de reflets du feu ensemble se

promenant sur les murs. Il s'y attardait l'odeur des marinades qu'elle avait ce jour mises en pot.

- As-tu faim? demanda-t-elle. Veux-tu que je te prépare quelque chose, un sandwich peut-être?

Elle savait qu'il aimait manger au milieu de la nuit, lui qui par ailleurs tenait tellement au bon ordre de la maison, mais tout être humain est plein de contradictions, et Edouard, comme tout homme, éprouvait sans doute une sorte de bonheur à bouleverser de temps en temps les habitudes par quelque rite imprévu. Ces dînettes improvisées au coin de la table lui étaient en tout cas toujours incroyablement agréables, il semblait y trouver infiniment plus que le plaisir de manger, peut-être cela devenait-il une mystérieuse célébration, une alliance de ces [illis.] avec quelque chose de [illis.] et de beau. D'habitude, elle s'y opposait tant qu'elle pouvait, par souci de la santé d'Edouard. Cette fois elle éprouva surtout le désir de lui faire plaisir.

- Je goûterais bien, dit-il, tes marinades. Avec un peu de pain beurré.

Elle alla dans la dépense lui chercher ces choses et prit aussi une mesure de café. Il n'avait pas osé lui en demander, mais elle était sûre qu'il en désirait. Elle revint, et pendant qu'elle s'occupait à faire bouillir de

l'eau se sentit elle-même envahie par une sorte d'excitation bizarre comme si c'était en effet une célébration qui allait s'accomplir tout à l'heure en cette pièce chaude, chaleureuse. Il la suivait des yeux; il aimait la voir s'occuper de lui, le servir à table; cela lui était doux, doux comme s'il redevenait alors quelque peu enfant, mais plutôt ne l'ayant jamais été quand c'en avait été le temps, enfin le devenait. Quand elle lui offrit du pain beurré et lui versa du café, il lui demanda comme une grâce:

- Mange un peu aussi, avec moi.

Elle n'avait aucune faim, mais pour augmenter le plaisir enfantin qu'il éprouvait, elle prit un petit morceau de pain, s'assit à la table, lui faisant face.

Alors, il allongea la main, toucha celle d'Eveline, timidement, en amoureux inquiet qui n'a pas osé grand chose encore, et il lui demanda avec une sorte de gêne, d'angoisse:

- Malgré tout, Eveline, avec moi, tu n'as pas été trop malheureuse?

De l'oeil, elle chercha aussitôt quelque chose à faire pour reprendre contenance, gauche à son tour. Comme elle allait passer devant lui, il la retint par le bras, sans insistance, amicalement. Elle leva sur lui des yeux un peu effrayés. Et elle vit alors sur le front d'Edouard de

petites lignes de fatigue qu'elle n'y avait encore jamais remarquées. Cela la plongea dans un triste étonnement. Du bout des doigts, comme un enfant des lignes sur une ardoise, elle tentait, sembla-t-il, de les effacer. Elle était accablée tout à coup par ces signes de vieillissement plus que par tout ce qu'elle connaissait des déboires, des souffrances d'Edouard. Là, derrière le front, étaient de mystérieuses, mystérieuses choses, que sans doute elle était loin de connaître. Connaît-on jamais quelqu'un, même son mari!

Lui, alors, pour la première fois de sa vie, l'attira sur ses genoux. Elle ne lui fit pas opposition, tout encore préoccupée de ce mystère que représentent sur un visage humain des rides, quelques plis. Elle poussa un long soupir. Edouard soupira également. Ils demeurèrent ensuite silencieux. Puis, doucement, Edouard commença de la bercer sur ses genoux. D'où lui venaient, ce soir, ces gestes lents, tendres, mesurés? Lui, dont le désir comme gêné et imprégné de quelque sentiment de culpabilité l'avait porté à des mouvements brusques, égoïstes, sans doute maladroits?

Sur ses genoux, rassurée, Eveline posa sa joue contre celle d'Edouard. Et ils se berçaient l'un l'autre, les yeux clos, se berçaient comme pour se consoler de la vie. C'était mieux que le désir, mieux que tout au monde, cette

tendresse. C'était le repos. C'était la confiance. Ah, si seulement l'amour eût été tel, calme, un refuge, qu'il n'en eût découlé rien de violent ou de trop bouleversant, ah combien elle l'eût aimé. S'il les eût seulement laissés
5 ainsi à eux-mêmes tendrement liés!

Toute dénouée, elle se prit à bavarder doucement, sans apprêt, à propos de n'importe quoi; au fond, les mots n'importaient pas tellement; ce qui était bon au-delà de tout, c'était que la moindre parole entre eux tout à coup
10 eût un tel pouvoir d'union, un tel son identique pour eux deux.

- Ah, Edouard, disait-elle, ta vie n'a pas été rose, mais qui sait, peut-être avons-nous dépassé le plus difficile et allons-nous connaître à présent des jours plus
15 tendres.

- Oui, disait-il, absent de sa lucidité ordinaire, il se peut, tu as peut-être raison.

- Ah, Edouard! reprit-elle, et eut un petit rire à la pensée de quelque image survenue brusquement en son esprit.
20 Il lui demanda ce que c'était.

- Ah, je pensais... je pensais que le gouverneur aurait bien pu nous inviter cette année, plutôt que cette autre fois.

Ce n'était pas tout à fait à souhaiter, remarqua-t-il. Une invitation venant de si haut se refusait difficilement, à moins que l'on en fût absolument empêché.

- Evidemment, dit-elle.

- Et l'on ne va pas à un bal, Eveline, sans de grands frais.

- Oui, je sais que cela n'a pas de bon sens, l'approuvait-elle rêveusement.

Avait-elle idée, lui demanda-t-il, de ce qu'était pareille fête? On pouvait y dépenser plus d'argent qu'il n'en aurait besoin pour vivre longtemps.

Oui, oui, elle savait. Ce qu'elle en disait c'était tout simplement pour parler.

Il se prit à lui représenter les frais qui en résulteraient pour eux, à supposer qu'ils fussent reçus chez le gouverneur.

Une robe pour elle, et qui ne servirait au reste qu'à cette occasion. Une robe pour un seul soir! N'était-ce pas extravagant? Car on ne peut guère porter dans les occasions courantes de la vie une robe qui a été vue à un grand bal. Et puis des escarpins. Et un petit sac du soir, pailleté de brillants. Et sans doute lui faudrait-il aussi une sortie de bal. Il n'avait jamais assisté à pareilles grandes fêtes du

soir, mais il imaginait que l'on ne pouvait guère y arriver avec son manteau de tous les jours.

- A moins, dit-elle, de l'enlever un peu avant d'entrer, de le dissimuler.

5 - Cela ferait encore plus étrange effet, dit-il. Non, si on allait au bal, tout devait être à l'avenant de la fête; rien ne devait clocher; tout, pour une fois du moins, devait avoir apparence d'aise, d'habitude.

Et il lui demanda avec un soupçon de tendre moquerie si 10 elle pensait seulement pouvoir se tirer avantageusement de pareille situation; saurait-elle marcher droit sous tous ces regards qui la guetteraient, au bon moment esquisser sa révérence?

Oui, elle pensait qu'une grâce subite lui viendrait en 15 aide pour la tirer d'embarras.

- Sans doute, oui.

Elle jeta les bras autour du cou d'Edouard. Elle dit gaiement:

- Pour une fois, cela ne nous coûtera rien, rien: 20 jouons, Edouard, que nous arrivons justement chez le gouverneur.

Il refusa d'un signe de paupière un peu las, en proie à un certain embarras. Il ne savait pas jouer comme elle avec les chimères, les illusions. Il était maintenu toujours dans

la gravité de la vie. Malgré tout, il commençait à voir une partie de ces choses qu'il avait évoquées seulement pour lui montrer à quel point elles étaient pour eux trop lointaines, trop chères.

5 - Et d'ailleurs, dit-il, un peu étonné de leur folie commune, nous ne sommes même pas invités.

Mais sous ses paupières fermées elle lui apparut dans une robe étincelante; ses cheveux étaient relevés en une fragile et très gracieuse masse de bouclettes, la nuque bien 10 dégagée; et ses épaules découvertes brillaient. Elle avait de jolies épaules, Eveline, sa femme. De jolies épaules qui n'avaient jamais été vues par d'autres que lui. Il les enserra alors plus étroitement. Il se troubla. Eveline entendit sa respiration plus courte. Elle lui vit des yeux 15 qui se dissolvaient, partaient au fil de cette eau mystérieuse et tourmentée dont elle avait tant de fois craint l'inconnu et la précipitation. Mais il était trop tard pour le ramener. C'eût été cruel et tout à fait de mauvaise grâce. Car c'était un peu sa faute. Ah, cette fois, 20 il est vrai, elle était quelque peu complice.

Cette nuit, Edouard inventa des caresses qui l'étonnèrent lui-même profondément, sous l'inspiration d'il ne savait quelle grâce de compréhension tout à coup éclose

en son être de chair et d'esprit. Ah, c'est que trop longtemps, la chair lui ayant paru basse, triste, indigne peut-être d'une épouse, dans sa hâte d'en épuiser les exigences, il n'avait cherché sans doute que sa délivrance. Et voici que cette femme en ses bras lui était présente, sa vie, ce qu'elle pensait, ce qu'elle désirait, tout cela présent autant, sinon plus, que son propre désir. Si bien que si elle lui eût en ce moment comme tant de fois avoué sa lassitude, dit qu'elle voulait plutôt dormir, il l'aurait sans doute tranquillement laissé aller, sans rancune contre elle, plus désireux qu'elle pût être heureuse que de la conquérir, tel était enfin devenu Edouard.

Elle, rougissante peut-être, ne s'opposait pas à son mari — comme un inconnu auprès d'elle cette nuit — par tendresse et aussi par un sentiment de curiosité, intolérable, exquise curiosité.

Si proche pourtant, Edouard se mit à l'appeler à lui, par son nom, l'appelant sans cesse: Eveline, Eveline, comme si ce voyage d'amour, il ne pouvait plus sans elle l'entreprendre.

Et sans savoir que c'était elle qui parlait, d'une voix qu'elle ne s'était jamais entendue, Eveline se prit également à dire et à redire le nom d'Edouard.

Comme s'ils avaient à se pénétrer ainsi que d'une chose étrange de leur nom, de leur identité séparée, d'un temps d'autrefois, où ils étaient deux personnes.

Son désir, jusque-là trop semblable à un tourment, Edouard avait-il seulement pris la peine, à la minute qu'il allait être dénoué, de le rattacher à son amour, de lui dire qu'elle était plus chère que le désir, elle-même l'enivrement, la splendeur.

Alors, il le chuchota en toute hâte:

- Eveline, ma femme, je t'aime. Le sais-tu? Je t'aime.

Le bouleversement d'âme qu'elle éprouva était si grand, si profond, il entraîna un presque égal bouleversement de sa chair. Enfin, ils célébraient leur nuit de noces[108]. Ils apprenaient que le désir ne peut être prémédité. Enfin était effacé le douloureux souvenir de ces tristes noces permises, subies et arrangées qui étaient comme un crime.

Deux nageurs l'un à l'autre suspendus, et la vague les portait. La mer sur eux se refermait. Eveline avait cessé de voir se reproduire en son esprit les gestes de l'amour qui naguère avaient pu lui sembler équivoques, hallucinants. Le merveilleux détachement de soi! Elle atteignait enfin ce seuil que si longtemps elle n'avait même pas soupçonné.

Quand Edouard, avec un visage lisse et pacifié, se fut auprès d'elle endormi, elle s'attarda, avant le sommeil, à tenter de se rappeler l'étrange, somptueux enivrement.

Ainsi c'était donc cela! Quel bonheur singulier! A la fois bref, et prolongé indéfiniment! Comme un chant dans les blés qui s'y attarde après que le vent qui l'a soulevé loin déjà est allé mourir au bout de l'horizon. Le grand secret de Dieu, par lequel il mène les hommes et les femmes, les bêtes aussi, domestiques et sauvages, toute vie, par lequel s'accomplissent ses songes, sa création. Quel moyen au fond très bizarre pour en arriver à ses fins, si on songe que c'est Dieu qui l'a ainsi voulu, l'a inventé entre tous les moyens possibles!

Pensive en ses cheveux dénoués, elle flottait encore quelque peu au-dessus de la vie quotidienne. Elle se taisait, retenait son souffle devant l'inimaginable simplicité de ce qu'elle venait de découvrir; la chair n'était pas honteuse; si assez d'âme accompagnait les sens, ils n'étaient pas des inférieurs, oh, quelle révélation!

Et elle pensait avec satisfaction qu'à présent elle était avancée en connaissance autant que Priscilla dont elle comprenait ce qu'avait voulu dire son petit sourire quelque peu indulgent, apitoyé, lorsque ensemble elles avaient parlé des duretés du mariage; plus avancée peut-être même que ne

l'avait jamais été sa mère. Ah, ce que les bêtes, tout le règne animal connaît, il fallait au couple humain du discernement, une sorte de patience et, sans doute aussi comme une grâce du hasard pour y atteindre.

Ainsi c'était cela. Minute d'ambiguïté et pathétique. On croyait partir pour un voyage sans fin vers quelque chose de durable enfin et grand, grand infiniment, peut-être immortel.

Et on en revenait. Et la vie reprenait comme si rien n'était. Les tâches, les humbles soins, terre à terre.

Elle se leva, ramassa les effets d'Edouard, les plia soigneusement pour les déposer au dossier d'une chaise. Elle alla voir les enfants dormir, s'assurer qu'ils étaient bien couverts. Elle aussi se promena seule dans la maison qui gémissait aux coups de la tempête, elle se prit en passant à regarder à une vitre comme opacifiée par la neige. Elle songeait au voyage de retour [illis.] [...]

Ah, pathétique amour des humains!

Elle ne fut pas très étonnée le mois suivant d'un retard de la nature et que vinrent confirmer au reste d'autres indices. Elle s'était douté qu'elle avait dû concevoir au moment de ce don si total qu'ils s'étaient fait d'eux-mêmes, l'un à l'autre. Elle fut malgré tout moins

accablée qu'elle ne l'aurait cru, encore que plongée en pleines nausées. Oh, elle s'arrangerait. Elle ferait revenir Mah-Zeanne, la petite compagne dont la bonne santé l'aiderait à supporter la rançon étrange de l'amour. Peut-être mettrait-elle au couvent Georgianna qui devenait difficile. Ce qu'ils dépenseraient d'une main, il faudrait pourtant quelque part ailleurs tâcher de le récupérer en mesquines économies. Elle n'était pas faite pour ces constants calculs, n'importe, elle s'y résoudrait. Au reste, elle se plaisait déjà à imaginer sous des traits exceptionnels cet autre enfant qu'elle aurait. Sans doute serait-ce une fille encore; elle semblait faite pour avoir surtout des filles. Un jour, jaillit en son esprit, un souvenir sans doute de quelque lecture, le nom qu'elle donnerait à cet enfant: Eléonore[109]. Elle en parla à Edouard qui marqua son approbation d'un sourire un peu triste. Ses sentiments étaient partagés; il s'en voulait et cependant il était heureux. Ce qu'ils n'avaient guère fait au sujet de leurs autres enfants, de celle-ci ils se parlèrent entre eux longuement à l'avance, en lui donnant son nom toujours: Eléonore.

Pour sa part, Eveline était assurée qu'elle serait l'enfant de leur joie. Et la petite Eléonore allait en effet le devenir. Mais, auparavant, Eveline avait un amer passage

de la vie à traverser. Et sa douleur presque la plus profonde.

IX

Ce qui se passa alors dans le coeur de François, pour sa famille devait demeurer à peu près inexplicable. Sur les instances d'Edouard et de Lina, sur les instances de tout le monde, il se proposait pourtant, aussitôt les labours d'automne terminés, de venir en ville consulter un médecin de renom pour ses yeux, peut-être subir une opération; il y viendrait, conduit par Joachim, lequel à présent un beau jeune homme de vingt-six ans profiterait du voyage pour s'équiper élégamment, en neuf, en vue de son prochain mariage et sans doute par la même occasion s'occuperait-il d'acheter une bague pour sa promise. Telles étaient les dispositions prises. Mais, François, soit qu'il n'eût guère d'espoir en cette opération dont on disait qu'elle pourrait peut-être ne pas réussir, soit que sa cécité maintenant complète eût altéré son caractère, François n'était plus le même — du moins aux yeux des autres.

En fait, depuis qu'elle était rentrée précipitamment de la ville, tant inquiétée par ce songe qu'elle avait eu au sujet de François, Bobonne ne lui avait plus permis d'échapper hors de sa vue — ou de quelque surveillance par elle prévue.

Voulait-il marcher jusqu'au bout de leur chemin privé pour y guetter, entendre le passage de bogheys et de charrettes, se mêler quelque peu encore à ce courant de la vie, Bobonne ne le laissait faire que s'il était suivi par quelques-uns des enfants les plus grands de Nicolas — auxquels du reste elle avait donné toutes sortes d'instructions: ne pas laisser leur grand-père aller trop loin; le retenir, l'empêcher de suivre ses idées, etc. Alors, plutôt que de déranger, faire tant d'histoires, François préférait rester des heures sur son seuil, immobile, ou encore sur cette margelle du puits d'où il avait tant aimé naguère, le soir, venir contempler le résultat de ses travaux.

Il y rongeait à présent son frein, sans en rien dire à personne. Un aveugle n'est pourtant pas aussi malhabile qu'on peut le croire, pensait-il. Il se sentait fort capable d'aller d'une trotte jusqu'au village de Saint-Léonard, y faire quelques visites, en revenir, s'arrêter en cours de route se reposer chez des gens, échanger des nouvelles, tout cela sans le secours de personne. On ne lui eût pas refusé d'atteler un cheval, de l'y conduire et, ses visites faites, d'aller le reprendre sur la fin du jour. Ce n'était pas ce qu'il souhaitait. Au fond, ce qu'il souhaitait n'était-ce pas ce divin bien dont les hommes peut-être ne connaissent

la douceur que lorsqu'ils en sont privés: agir à sa guise — du moins dans les petites choses, et ne pas avoir à chaque instant à fournir aux autres des explications.

Peu à peu s'étaient noués autour de lui les fils de cette servitude dont il n'avait jamais imaginé qu'elle pût être si pénible. Voulait-il seulement fumer qu'il lui fallait demander du feu à Bobonne. Par peur qu'il ne brûlât ses vêtements — ce qui s'était produit une fois — qu'il ne mît sa vie en danger, elle ne lui donnait jamais qu'une allumette à la fois. Ainsi pouvait-elle tenir compte du nombre de pipes fumées chaque jour, et ne se gênait-elle plus pour lui reprocher de trop fumer. «Cela était mauvais pour sa gorge, très mauvais pour sa santé.»

«Un esclavage!» pensait quelquefois François. Cette tyrannie qu'elle exerçait sur lui — affectueuse à coup sûr mais néanmoins tyrannie — plus il paraissait docile, plus mal cependant la supportait-il, allant par instants jusqu'à y voir une intention délibérée, à présent qu'il était sans défense, de se venger du temps où c'était lui qui dominait. Et qui sait s'il n'y avait pas chez Bobonne une ombre infinitésimale de ce sentiment, tant le coeur humain se compose d'éléments divers.

En tout cas, traité un peu en enfant, il arrivait à François de réagir en enfant, de «se sauver» comme il le

pensait à part lui, tout content de déjouer la surveillance et ne comprenant pas tout à fait — ou ne voulant pas le comprendre — les transes d'inquiétude dans lesquelles il mettait sa pauvre vieille femme, laquelle, ne le voyant plus tout à coup aux abords de la maison, partait à la course, criait, essoufflée, à travers la campagne:

- Mais où est-il passé? Quel bord a-t-il pris?

Quand, excédée par l'émotion, elle le rattrapait enfin, elle le disputait davantage — ce qui n'arrangeait rien.

Ainsi allaient les choses sur la ferme à l'automne de cette année-là, sans que Lina en eût la moindre connaissance. Elle croyait son père assez bien de sa santé, de bonne humeur et confiant en ces traitements qui allaient être tentés pour lui faire recouvrer une partie au moins de sa vue. Elle se faisait joie de sa visite prochaine. Jamais il n'était repassé par Winnipeg ou Saint-Boniface depuis qu'elle y vivait mariée et pour lui, si lointaine.

Cher père! Quelle séparation avait été la leur, puisqu'il ne pouvait plus lui écrire et que même pour prendre connaissance des lettres qu'elle lui écrivait, il devait faire appel à une tierce personne. Ainsi bien des choses entre eux n'avaient jamais été dites. C'était tout simplement de part et d'autre: «Ça va bien. Prends soin de toi... Ça va bien...»

Et puis, un soir que tout le monde était occupé auprès d'une meule de foin qui avait failli prendre feu, François en profita pour s'éloigner seul de la maison, de sa canne tâtant le terrain au-devant de lui. Dans le fond, il n'en avait guère besoin. Ses pieds d'eux-mêmes reconnaissaient le sentier de si longtemps tracé par le passage des humains et des bêtes depuis la porte de la maison jusqu'au petit lac. Car c'est là qu'il se rendait ce soir, en ayant eu grande envie depuis longtemps. Il est vrai, s'il l'eût demandé, Bobonne l'y eût conduit; mais, même aveugle, un homme a parfois besoin de solitude; et alors, même une personne aimée est parfois de trop. Et c'était sans témoin qu'il voulait redécouvrir — aux sons — l'enchantement de ce paysage dont il n'avait cessé de s'ennuyer.

Au faible clapotement de l'eau, il reconnut être arrivé et, malgré tout, point trop imprudent, se pencha, tâta devant lui, à ses pieds, jusqu'à ce que sa main eût trouvé l'eau. Elle était froide et, se relevant, François eut un frisson. Ce ne serait pas long, pensa-t-il, avant qu'elle ne gèle. Le chien, Tamme Deuxième, qui l'avait suivi, tenta alors de le tirer en arrière. François n'y fit aucune attention. C'était un fils du premier Tamme et de quelque petite chienne sans race. Par la taille et le pelage presque aussi beau que le grand colley d'Ecosse, il n'était

nullement aussi vif d'intelligence et surtout aussi entier dans le dévouement que ne l'avait été le premier Tamme. Au reste un chien gentil et affectueux, mais il avait le malheur d'avoir succédé à une bête tout à fait exceptionnelle. C'étaient sans cesse des comparaisons pour lui défavorables. François lui flatta un peu la tête, les oreilles et l'enjoignit d'aller chasser un peu autour du lac. Lui-même, seul au bord de l'eau, prêta toute son attention d'âme, par l'oreille, au paysage environnant. C'était des sons qu'il vivait à présent. Le vent dans les cimes qui poussent très haut au-dessus des autres arbres n'était pas pour lui le même que celui qui court, plus haut encore, libre, dans le ciel; ni non plus était-il pareil au vent que gardent prisonnier au ras de la terre des touffes serrées d'aulnes et de jeunes trembles. Il en était venu à reconnaître au bruit de leurs feuilles agitées toutes les espèces d'arbres; une connaissance qui en valait une autre. Parfois même, saisi d'étonnement devant ce que lui livrait à présent la nature, ce qu'il y saisissait de nuances jadis invisibles, il se disait dans une sorte de stupeur:

«Mais combien de choses nous échappent-elles donc pendant que nous vivons, que nous croyons vivre avec tous nos sens, que nous prétendons vivre. Oh, alors, que de choses perdues!»

Cependant, presque toutes les feuilles des arbres à présent au vent envolées, c'était à reconnaître des bruits encore plus ténus, plus dépouillés qu'il exerçait ce soir son intelligence. Ses lèvres souriaient finement. A des craquements presque imperceptibles, des mouvements comme soyeux autour de lui, il devinait la chute d'une dernière feuille déjà racornie, que l'eau emportait; il la voyait fuir. De douces plaintes dans la nature étaient recueillies par son âme. Ainsi, patiemment en arrivait-il à revoir véritablement ce coin de pays tant chéri.

Mais, il devait y avoir grande humidité dans l'air. Il le sentait à de fines gouttelettes déposées sur son front, sur ses joues et jusque dans les poils de ses sourcils. Il allongea la main comme pour en mieux juger. En effet, un brouillard se formait sur les bords du lac, une étrange ronde de formes blanches flottantes qui peu à peu autour de lui se resserrait. Et s'il eût pu se voir au milieu de ces vagues silhouettes de brume qui déjà se joignaient comme pour lui couper toute sortie, peut-être François eût-il pris peur de sa liberté retrouvée, — peut-être de toute liberté au monde.

Mais ce qu'il voyait malgré tout, ce n'était jamais plus l'automne, mais les étés, les brillants étés de sa vie. Ah, ce lac avait sur lui l'étonnant pouvoir d'effeuiller à

ses yeux les plus douces pages de son existence. Si longue à vivre, la vie, à la raconter, ne prend donc que peu de temps: un commencement; un milieu; une fin; tout cela pouvant tenir sans doute entre les couvertures d'un mince petit livre. Mais si l'histoire de la vie ne compte que peu de pages, parmi celles-ci, n'y en a-t-il pas quelques-unes dont on ne se lasse jamais: le noeud sans doute du récit, ces quelques belles pages où s'est joué l'essentiel. Pour François, ce noeud, ce sommet de la vie, c'était la traversée de la plaine, le temps où ils étaient arrivés au Manitoba pour y être quelque temps encore ensemble. Lina surtout lui était restituée telle elle avait été en ces temps adorables, une enfant encore tout attachée à la tendresse de son père.

Il lui parla, lui avouant à voix basse et douce:

- Lina, ma fille, je t'aurais pu sauver des griffes de la vie, cela aurait été en mon pouvoir, que je l'aurais tenté sans doute. Te sauver de la vie, t'empêcher de vivre, tu vois, fit-il, comme j'ai pu errer dans mon affection pour toi. Combien est fou le coeur d'un père!

Et il lui demanda presque timidement:

- Elevée comme je t'ai élevée dans la liberté, pour la liberté, m'en as-tu quelque fois voulu, tenu rancune? Et comment as-tu subi le mariage, au meilleur n'est-ce pas une

terrible entrave? Entrave de la chair, entrave de l'âme. Est-ce que tu t'y es faite, pauvre enfant, sans cesse occupée par ta chair souffrante à créer une autre chair qui aussi souffrira le même étonnement, la même désillusion. Tu ne m'en as jamais parlé. Personne n'en dit jamais rien.

Ah, fit-il, après un moment de réflexion, ce qu'il nous importe en définitive d'avoir eu en ce monde, n'est pas ce que nous aurions, jeunes, cru important. Notre bonheur n'est pas ce que nous pensons qu'il est, et Dieu, parfois, nous le donne malgré nous.

Ainsi pensait-il, ce soir, en promenant ses yeux morts sur ce paysage qui eût enchanté son âme.

Des milliers de gouttes d'eau suspendues à la pointe des branches, des tiges, de chaque brin d'herbe, un instant, comme un dernier rayon de soleil se glissait à travers le brouillard, s'allumèrent: autant de frêles petites bulles colorées irradiant une lumière brouillée comme à travers des larmes; tout était fragile, incertain, ce tableau, d'une infinie mélancolie douce. Mais le peu de soleil en transparence derrière la brume s'éteignait.

A ce moment, une petite bête poursuivie ou affolée — marmotte ou rat musqué — passa en vitesse, frôlant au passage les jambes de François. Il eut un mouvement brusque; son pied perdit l'appui du bord spongieux et mince; il se

trouva dans l'eau jusqu'aux chevilles et, saisi par le froid, vacilla sur lui-même, buta contre une souche immergée, perdit l'équilibre, tomba le visage dans l'eau. En se relevant pour regagner la rive pourtant si proche, ayant en tombant fait un tour sur lui-même, il se trouva faire face au large plutôt. Il avança de quelques pas devant lui, comme il était tout trempé déjà, ne s'aperçut pas encore que l'eau atteignait maintenant ses genoux. Mais laissant traîner sa main, il éprouva un choc profond de la trouver si haute. Non pas tout à fait inquiet, mais plus vigilant, il se dit: «Ah, c'est qu'il faut prendre garde. Les longues pluies d'automne ont dû considérablement faire monter le niveau de l'eau — et même en temps normal il se trouve en ce lac quelques trous profonds et dangereux.»

Il s'agissait pour lui d'attendre que se fussent calmés les battements de son coeur, pour le moment résonnant si fort en ses oreilles qu'ils l'empêchaient de recueillir les bruits de la rive sur lesquels il lui faudrait se guider. Une sorte de silence se fit enfin en lui-même. Il écouta longuement. Mais à présent ses dents claquaient de froid. Et du paysage brouillé, mélancolique et trempé autant que lui, les sons lui parvenaient à peine perceptibles, indiscernables, fondus en une sorte de faible plainte partout répandue. François vers un de ces murmures

angoissants tendit la main, se hasarda à avancer d'un pas et brusquement descendit en l'un de ces bas-fonds qu'il avait redoutés. L'eau se referma sur lui. Il parvint à reprendre pied. Cette fois il fut effleuré par l'idée de la mort. En
5 même temps vint jouer avec son esprit cette pensée: aurait-il tant de fois, en sa jeunesse, sur des rivières dangereuses, risqué sa vie, serait-il venu si loin de son pays natal, jusqu'au Manitoba, pour y mourir — par entêtement — bêtement noyé en quelque flaque d'eau! Ce
10 destin n'était-il pas trop bizarre! Tout destin peut-être au reste infiniment singulier!

Cependant même cette pensée se défaisait. Le froid commençait à paralyser ses mouvements. «Allons, se dit-il, je ne peux être qu'à deux pas de la terre», il avança
15 résolument, perdit de nouveau l'équilibre, eut de l'eau jusqu'à la bouche, entrevit, lointaines, comme séparées de lui déjà, des images de bonheur, se vit à la tête de la caravane en route vers l'Ouest, le soleil couchant, réussit à se maintenir debout un instant, lança un grand cri — ce
20 qu'il croyait un grand cri — que l'atmosphère d'une trompeuse douceur étouffa.

Néanmoins, si faible eût-il été, Tamme l'entendit. Il accourait.

François ne l'aida guère, par ses gestes affolés contrariant plutôt la manoeuvre du chien pour le ramener à terre. De ses bras il l'enserrait, l'empêchait de nager. Mais il perdit connaissance, et Tamme parvint à le traîner hors de l'eau. Longuement, ne sachant que faire, le chien lui lécha alors le visage, à petits coups de langue, tout en poussant des gémissements navrés. Ainsi fut perdu un temps précieux, François en ses vêtements trempés reposant sur la terre glacée. Enfin, Tamme s'assit près de son maître toujours immobile et hurla de toute sa voix.

Bobonne qui cherchait, tout inquiète, aux abords de la maison et des bâtiments, entendit cet appel sinistre. Elle parvint peu après, enveloppée d'un manteau sombre et tenant à la main une lanterne qu'elle élevait haut par moments pour voir à travers le brouillard. Tamme vint à sa rencontre pour la conduire auprès de François.

Dans son emportement de détresse et de désespoir, elle s'empara de François. Ne songeant même pas que cela était au-delà de toute force humaine, elle entreprit de le porter en ses bras, chancelant à chaque pas sous l'effort. Cependant, elle était forte et François, devenu si malingre, entre ses bras ne lui semblait guère peser plus qu'un enfant.

Heureusement, une autre lumière au-devant d'elle trouait le crépuscule brumeux. C'étaient ses fils, alertés par les aboiements de Tamme, qui arrivaient à sa rencontre.

Le lendemain matin, un télégramme fut livré à Eveline:

5 Père au plus mal. Tâchez de venir.

Et jamais elle ne pourrait oublier, vivrait-elle cent ans, qu'au moment où on avait sonné à sa porte, elle, auprès de ses enfants qu'elle voyait prêts à partir pour l'école, tout à coup les trouvant beaux, fins, l'air intelligent,

10 avait reçu au coeur comme une immense clarté de joie cette certitude: «Ces beaux enfants sont les miens. Ils sont à moi. A moi. Et qui donc jamais pourrait me les enlever!»

X

A ses enfants réunis autour de François, pour cette fois plus clairvoyants que Bobonne, il apparut que leur père ne pourrait survivre au choc qu'il avait subi. Une grave pneumonie s'était déclarée, le plus souvent fatale en ces temps où n'existaient pas d'antibiotiques pour soigner cette maladie. Une forte fièvre le ravageait, et les propos qu'il tenait en son délire n'avaient plus de sens. Bobonne, frappée de stupeur par la soudaineté des événements, n'en semblait pas comprendre toute la gravité. Le jeune médecin de Rathwell ayant tenté tout ce qu'il pouvait et pour le moment étant réduit à attendre, elle entreprit de soigner François avec ses vieux remèdes: des sinapismes aux pieds et sur la poitrine, des tisanes d'herbe qu'elle cherchait à lui faire avaler à la cuiller. Et qui sait si l'espoir que l'on voyait en elle, tenace et insensé, n'était pas le plus douloureux de cette situation. Cependant, lorsque Clément arriva à son tour, et Majorique, marié lui aussi et même «établi» sur une ferme à quelque vingt milles environ, lorsque la famille entière fut recomposée en cette maison, la mère s'en avisa comme d'un très mauvais signe, mais le repoussa. N'avaient-ils pas déjà été tous ensemble? Ce jour par exemple de la photographie de famille? Ne le seraient-

ils pas plusieurs fois encore? Mais autre chose la troublait: à cause de tout ce monde accouru, il fallait s'occuper à la cuisine, préparer des repas plus importants que d'habitude; et, de ce fait, la maison s'animait comme malgré elle, prenait un certain air de fête.

Eveline ne se trouvait pas être la seule jeune femme enceinte à assister à ce sombre spectacle. Deux des brus de François, la femme de Clément et celle de Nicolas, attendaient également chacune un enfant et chez toutes trois la grossesse était apparente. Elles se trouvèrent ensemble à un moment dans la chambre de François, l'une agenouillée, les deux autres debout au pied du lit à prier pour lui. Eveline jeta un coup d'oeil sur ses belles-soeurs, sur elle-même, elle eut honte presque. La force triomphante, pour ainsi dire insolente de la vie en ces ventres gonflés, ici, près de François qui n'était plus qu'un souffle, lui semblait une dérision. La mort ne se souciait pas plus de la vie que la vie de la mort: deux terribles ennemis toujours aux prises. Ah, pensa-t-elle, dans une amertume de l'âme jamais encore éprouvée, nous travaillons en créant des enfants à nourrir la mort.

Peut-être était-elle un peu moins malade que d'habitude, ayant enfin trouvé un spécialiste en gynécologie, à Winnipeg, qui ne prenait pas à la légère et

ne mettait pas sur le compte des nerfs les malaises si rebutants de sa grossesse. Il lui avait fait des piqûres, prescrit des calmants; elle arrivait à peu près à présent à garder quelque nourriture, mais calmants et fortifiants n'arrivaient pas à vaincre le persistant sentiment de mélancolie qui alors s'abattait sur elle, la rendait si étrangère à elle-même, le sentiment d'être une chose, un objet au service d'une nature impitoyable. De toute façon, il lui fallait éviter toute grande fatigue, se ménager jusqu'en son chagrin et ses appréhensions.

En ces heures où elle veillait son père, elle en vint à ressentir presque de la haine pour ce plaisir de la chair que lui avait enfin fait connaître Edouard, bref et futile plaisir que le sens de la mort réduisait tout à coup à des proportions insignifiantes. Et elle avait pu y voir un instant une sorte de gloire! Envers l'enfant qui allait naître prochainement elle éprouvait même une espèce de terreur. Car il l'empêchait de se livrer à sa pleine douleur. C'est qu'en ces temps où demeuraient encore bien des forces primitives pour agir sur l'âme humaine — et en quel temps n'y en a-t-il pas eu? — on prétendait avec beaucoup de sérieux que la peur et le chagrin subis par la mère pouvaient retentir sur l'enfant qu'elle portait, en

faire un être difforme, infirme ou monstrueux. Ainsi était Lina, partagée entre la peur de la mort et celle de la vie.

Sous l'effet d'un puissant stimulant cardiaque administré par le médecin, François recouvra quelques instants de lucidité. Ses lèvres remuèrent. Des sons intelligibles s'y formèrent.

Puis dans ces doubles ténèbres où il se trouvait enfermé, de la fièvre et de la cécité, François appela:

- Qui est là? Il y a beaucoup de monde ici, je le sens. Qui est là?

Les deux brus s'avancèrent. Elles se nommèrent:

- Angélique, dit l'une, qui était la femme de Nicolas.

- Louise, dit l'autre.

- Ah, Louise, fit-il.

Il l'avait dès le début aimée presque autant que sa fille, à cause de sa douceur et de sa mansuétude envers Clément dont elle n'avait pas été longue à percer le caractère.

Clément lui-même s'approchait à son tour, essayant de plaisanter. «Hein, le père, vous avez voulu faire le gaillard!» Puis les autres fils. Et chacun en se nommant avait peut-être la curieuse impression de devenir étrangement visible à cet homme sans regard, plus visible qu'on ne l'est en ce monde à qui que ce soit.

- Clément, dit-il en guise de tendre reproche, tu as la meilleure petite femme au monde. Et toi aussi, Nicolas, ta femme est d'or.

Quelle corde mystérieuse de compassion vibrait en lui. On eût dit que lui étaient plus chères que tout les femmes de sa maison et que c'était à leur sujet qu'il était inquiet.

Il s'agita.

- N'y a-t-il pas quelqu'un d'autre ici? demanda-t-il, tendant la main dans le vide.

Alors, Eveline qui jusque-là n'avait pas eu la force de se nommer, par peur que sa voix ne se brisât, saisit cette main et dit simplement:

- Papa.

Rien qu'à sa façon de prononcer ce mot, il la reconnut, par une pression de sa main qu'elle tenait chercha à la tirer vers lui.

Elle comprit qu'il voulait lui étudier le visage de ses mains, et quoique cela lui fût intolérable, lui infligeant une blessure dont jamais elle ne guérirait, elle s'approcha davantage pour permettre à son père de la «voir», comme il disait. Les doigts de François suivirent le contour des joues, du menton, passèrent doucement sur la bouche de Lina, à travers la joue remontèrent étudier le front puis

s'attardèrent dans les cheveux. Elle, tout à coup, saisit cette main, la guida vers son ventre que des tremblements de vie agitaient.

Comprit-il le geste? Le pathétique d'espoir et de chagrin qu'elle cherchait par là à exprimer?

- J'étais allé te chercher au bord du petit lac, murmura-t-il.

Etonnamment, ce furent les dernières paroles à peu près intelligibles qu'il prononça. Après ce fut le délire à nouveau et, enfin, le coma. Vers le soir, on n'entendait presque plus sa respiration. Il eut quelques grands soupirs encore, comme si toute la fatigue de la vie et toutes les désillusions de l'amour s'exhalaient enfin de lui. Bobonne d'un mouvement violent écarta les enfants sur son passage, fendit cette petite foule pour s'abattre au bord du lit et saisir en ses bras le corps de François.

Mais ce qu'elle cherchait ainsi à retenir, déjà, n'était plus François.

A peine leur père mort, Clément débattait à voix basse dans la cuisine avec ses frères le partage des frais de l'enterrement.

- Partageons-nous cela à frais égaux, dit-il, je ne vois pas de moyen plus juste.

Louise eut honte de lui, comme maintes fois sans doute déjà, mais cette fois le lui dit, ne pouvant se maîtriser.

- Clément, nous sommes de beaucoup les plus à l'aise de la famille. Prenez donc à votre compte les frais qu'entraîne le décès de notre père. Et, de grâce, cessons ces débats odieux.

Clément lui jeta un regard vindicatif. Rien ne le mettait hors de lui que de lui entendre soutenir qu'ils avaient de l'argent. C'était une chose dont il n'entendait pas convenir, jamais ne conviendrait.

- Louise, la rappela-t-il sévèrement à l'ordre, tu dois connaître mieux pourtant, et te rendre compte que je me débats dans des difficultés continuelles.

- Ah, fit-elle, élevant les bras dans sa lassitude, vous seriez millionnaire que l'on vous entendrait encore vous plaindre.

- C'est assez, fit-il sèchement, sur un ton grossier presque.

Et déjà Louise semblait habituée à se faire dire devant témoins de se taire.

Cependant, Clément, ayant enfin fait accepter à ses frères l'idée du partage des frais, se prit à célébrer la vie et les actes de François.

- C'était un modèle de civilité, d'honnêteté et de douceur, dit-il.

Eveline l'écoutait dans l'ahurissement le plus complet. Etait-ce sincèrement que Clément louait son père? Et que connaissait-il de ces vertus dont il parlait? Il est vrai, de plus en plus, lorsque ses intérêts n'étaient pas en jeu, Clément se posait en moralisateur. Bizarre personne, il avait deux poids, deux mesures sans doute, l'une pour lui-même, une autre pour le commun des mortels.

Déjà il parlait de François comme s'il eût cessé d'exister depuis des années. Il en faisait le portrait.

Un patriarche comme des anciens temps, disait-il. Il y avait là quelque chose de biblique.

Eveline l'écoutait avec stupeur. [...]

Lasse à mourir, appuyant son front entre ses mains, elle continuait à travers un bourdonnement en ses oreilles de saisir çà et là des propos de Clément. Un soir qu'il était très las, elle avait fini par faire avouer à Edouard — ce dont elle se doutait depuis quelque temps — que son frère Clément les avait lésés d'au moins cinq mille dollars, niant la part verbale de l'arrangement entre eux conclu à la vente du magasin, sous prétexte que l'inventaire avait été surestimé. Cependant, il l'avait peu après revendu à un profit sans doute énorme, car il se mettait aussitôt en

frais de construire, en un autre village, un nouveau magasin, quatre fois plus important que le précédent. Il y traitait avec les Indiens d'une réserve proche, de nouveaux colons. L'ennui devait dévorer sa famille si loin en ce village perdu. Peu importe; les affaires y étaient bonnes. Clément prospérait. Et songeant que la somme dont il les avait lésés, pour lui dérisoire, eût été leur salut, à tout ce que cet argent eût pu procurer à ses enfants, combien il eût adouci l'inquiétude d'Edouard pour l'avenir, Eveline avait peine, voyant agir Clément, l'écoutant parler, à ne pas le haïr.

Et le voici qui se mêlait jusqu'à leur faire la leçon à tous: «Votre ennemi, c'est la dépense; vous vivez au-delà de vos moyens.» Brusquement Eveline s'entendit attaquer à son tour.

- Il paraît que tu t'es acheté un piano. Qu'est-ce que cela va bien te donner? Un piano! Tu seras toujours pauvre, Eveline, avec pareille idée, pareille prétention.

- Oui, lui concéda-t-elle, sans doute, je serai pauvre, toujours[110].

Elle s'enveloppa de son vaste manteau à col de fourrure, jeta sur ses cheveux une écharpe de laine et sortit respirer de l'air pur.

Il avait neigé un peu plus tôt, quelques flocons tremblaient encore dans l'air, de cette première neige de l'année qui la réjouissait tant lorsqu'elle était enfant. A présent, la première neige de l'année la ramènerait sans doute toujours à ces moments-ci, lui serait sujet de peine. Elle allait à pas lents, hésitants, dans la neige molle à ses pieds et dont la blancheur épurait l'atmosphère, prolongeait le paysage, plus que jamais lui donnait, dans son calme, une qualité d'insensibilité aux douleurs humaines. Et, tout à coup, avec une peine déchirante elle se rappela une joie de son enfance.

Elle avait sept ans peut-être — c'était au temps où ils vivaient entre les petites collines reculées de Saint-Alphonse. Il avait neigé, et François avait gagné la remise pour se mettre en frais de lui fabriquer un petit traîneau de bois. Pour les patins, il avait utilisé les lisses[111] d'un ancien berlot[112], lesquelles, passées à la meule et frottées avec de la cendre, avaient retrouvé leur brillant. A peine le petit traîneau terminé et muni d'une corde afin qu'elle pût facilement le tirer, Eveline était venue l'essayer. Du plat de la pelle, François avait aplani et tassé la neige au sommet d'une longue descente, pour que le départ fût plus vif, plus joyeux. Peut-être avait-il même versé un peu d'eau là-haut qui, en gelant aussitôt et formant une croûte

solide, faciliterait davantage le départ. Ah, qu'elle avait hâte de s'élancer! François l'avait fait s'asseoir, les pieds appuyés au rebord avant, pour qu'il n'y eût pas de danger, lui enseignant comment freiner s'il le fallait. Il lui avait donné une petite poussée au dos. Il lui semblait sentir cette main encore dans son dos qui la lançait en avant, entendre la voix du père: «Allons, va!» Ses cheveux rabattus sur le visage, au grand vent, elle descendait, elle filait, la neige poudreuse s'infiltrait dans ses narines, dans son cou, elle riait comme jamais elle n'avait ri ensuite, lui semblait-il, cependant que, là-haut, dans le précoce crépuscule des montagnes, François guettait, recueillait chaque éclat de rire, chaque mouvement lui disant que sa petite fille était heureuse. Ah, que c'était loin, loin, et que de temps avait dormi en elle ce souvenir pour ne s'éveiller — et pourquoi si tard? — que ce soir!

Elle allait et revenait sur le petit tertre, devant la maison illuminée comme s'il y eût fête ce soir chez François Langelier.

Malgré tout, elle avait peine encore à se persuader que son père était mort. L'idée n'était pas incorporée à sa vie, à toutes ses pensées, comme cela demande du temps à se faire; elle rôdait, cherchant à les traverser quelque part, aux frontières de cette immense, infinie stupeur dans

laquelle s'enveloppe l'âme aux moments impitoyables. Il lui semblait qu'en rentrant dans la maison, elle allait comme d'habitude trouver François à sa place, près du poêle, le chien Tamme à ses pieds, ou quelque petit chat sur les genoux. Les animaux domestiques d'instinct allaient à lui. De plus en plus souvent, comme il vieillissait, on l'avait vu avec quelque petit chat ronronnant entre les bras que tout en parlant il flattait ou taquinait; ou quelquefois avec une corneille capturée par Joachim. De plus, bien entendu, tous les jeunes enfants de la famille l'entouraient volontiers. Il les reconnaissait à leurs cheveux, à leur taille qu'il évaluait en les faisant mettre debout devant lui, appuyés à ses genoux, cependant que sa main se posait sur leurs épaules. «Ah, tu as grandi», disait-il.

Mais pour causer avec elle, quand elle s'approchait, il écartait tout: bêtes et jeunes enfants.

- Ma Lina, commençait-il un peu gauchement.

Puis se déroulait, avec un rien de cérémonie, de réticence, maintenant qu'elle était une femme mariée, par conséquent ayant vie secrète, une longue suite de questions: «Ton mari va bien? Il est toujours heureux dans son emploi? Et les enfants? Te voilà avec combien d'enfants déjà? En es-tu contente? C'est le plus important: être content de ses enfants.»

Que dire? Que répondre? En fin de compte, elle répondait un peu en formules, selon le souci de le rendre heureux, de l'épargner, plutôt que de vérité exacte. «Mais oui, Edouard va bien. Les enfants aussi. Tout marche.» Ce n'était pas tout à fait mentir; mettons que c'était présenter les choses au mieux, en cacher quelques-unes. Une ou deux fois seulement, tout bas, presque en chuchotant, il avait osé pousser un peu plus loin: «Fille, es-tu heureuse? Tu ne regrettes rien au moins?»

Pour le rassurer, elle avait ri, qu'eût-elle pu faire d'autre que rire, rire tout à coup d'elle-même sans doute, d'anciens désirs d'indépendance, de toutes ses illusions de jeune fille ayant la vie si tenace malgré tout. [...]

Au loin, dans une longue coulée de terre plate, en bas de ce qui avait été la concession de Clément, passa un train de marchandises; elle entendit le vibrant coup de sifflet traverser la nuit, et cela, inexplicablement, lui déchira le coeur.

Ah, se dit-elle, ceux qui s'aiment, entre eux, peuvent-ils seulement s'avouer l'entière vérité. Tout à coup, elle éprouvait un lancinant désir d'appuyer enfin son âme à celle de François, pour une fois de se confier totalement à lui qui n'en souffrirait peut-être plus, puisque peut-être il connaissait tout dès lors, et elle disait machinalement,

pour lui, pour elle, pour tous les humains peut-être, elle disait:

«C'est vrai, je n'ai pas été tellement heureuse. Et toi non plus, va! Même mariée, avec mes enfants, je me suis sentie seule, exclue de bien des choses. Et toi aussi, au milieu de nous, tu as été seul, n'est-ce pas, et mille fois déçu! Ne le nie pas, s'écria-t-elle, pas plus que je le nie moi-même.»

Avec des yeux agrandis d'effroi, elle regardait se composer devant elle une inhumaine vérité que sans doute elle n'avait pas été assez mûre pour soutenir auparavant. Jusqu'ici, avait-elle seulement pensé que ses enfants pussent être autres qu'elle le désirait: fiers et francs, beaux et intelligents, courageux et doux de coeur. Et sans doute François avait-il rêvé ainsi. Et sans doute chaque couple qui met au monde des enfants. Et sans doute les humains d'une génération à l'autre. Et sans doute les humains de la terre entière. Cependant, le plus doux homme de la terre pouvait avoir pour fils un Clément. Et pire encore; l'on pouvait voir un enfant de soi devenir fourbe, menteur, tricheur. Les malfaiteurs même avaient été un jour de petits enfants roses et câlins que l'on avait bercés sans doute pour les endormir en rêvant aux belles choses qu'ils feraient. Elle se rappela avec angoisse qu'un jour Léonard[113]

lui avait pris quelques sous en cachette. Elle tremblait devant les mystérieuses surprises de l'hérédité ou peut-être tout simplement du hasard. Il ne suffisait donc pas d'être soi-même honnête et franc pour que ses enfants le fussent. Que tout cela tout à coup l'effrayait!

Mais, même sans aller si loin, n'avait-elle pas elle-même cent fois peut-être déçu le coeur trop tendre de son père. Elle aurait pu venir le voir plus souvent; à présent cela paraissait possible. Du moins aurait-elle pu lui écrire, oh, pourquoi pas tous les jours; maintenant cela aussi paraissait possible. Ainsi à vivre on se prépare donc des regrets. Car, à présent, des centaines de petites joies qu'aurait pu avoir François, il ne les aurait plus jamais, il était trop tard pour égayer son coeur, il était trop tard pour arriver à lui avec une joie à lui donner. Et quand elle eut compris cela, du même coup elle comprit que François était véritablement mort. Pourtant, il lui semblait impossible de poursuivre la vie, s'il n'était plus là.

Mais une douleur toute physique surgit alors pour la partager avec la peine du coeur. De quel côté se tourner? On ne peut être à la fois à toutes les douleurs. Et celles du corps, si, malgré tout, on leur préfère celles de l'âme, n'en sont pas moins les plus urgentes. Oh, vivre pour créer d'autres vies sans même savoir si elles seront heureuses et

bonnes, quel lot harassant, impitoyable! Elle entra. Il lui fallait s'asseoir, se ménager, si possible tâcher de se reposer.

XI

Derrière une porte close, Bobonne achevait de laver, de peigner et d'habiller le mort. Pour l'aider en cette tâche, Bobonne n'avait voulu personne. Elle savait comment faire. Dans sa jeunesse, elle avait vu comment s'y prenaient de vieilles femmes aux mains habiles pour donner au visage mort une apparence de sérénité. Or, tout en accomplissant ces soins pour François, elle lui parlait. Des mots franchirent la porte close, parvinrent jusqu'à ceux qui se tenaient dans la salle. Entre eux, ils se regardèrent avec stupeur. La voix de la mère était pareille à ce qu'elle avait été durant ces moments où François l'avait le plus irritée. Elle «disputait» encore François.

- Ah, beau fin! t'en aller seul, à la brunante, au bord du lac! Est-ce que tu n'aurais pu rester tranquille, au logis? En faire à ta tête, toujours il a fallu que tu fasses à ta tête. Et partir! Partir, cette idée toujours! Ah, impatient, lui reprochait-elle. D'attendre un peu encore t'aurait-il donc fait mourir?

Clément quêta le regard de ses frères et de sa soeur avec une curieuse expression, à moitié attendrie et où il y avait cependant comme une satisfaction de perspicacité.

- Pauvre vieille, fit-il; faut quand même toujours qu'elle ait le dernier mot.

Puis Bobonne ouvrit la porte de la chambre, leur livrant passage auprès de François. Sur le lit refait, avec sa grande couverture d'apparat, il reposait en son habit de noces, les cils ombrant les joues, les mains jointes, la lueur des cierges allumés jouant sur son visage, et en ses cheveux une raie toute droite les partageant en plein milieu comme sur les photographies qui le représentaient en sa jeunesse et comme il avait lui-même abandonné de se présenter depuis longtemps.

Plus tard, en cette soirée, Majorique se plut avec elle à évoquer des souvenirs de François vivant, heureux; on voyait qu'il en avait le coeur tout plein. Cher Majorique, lui aussi, en définitive, s'était marié, rangé, établi, si l'on peut dire; à quelque six milles de la maison paternelle, il exploitait sa propre ferme avec passablement de succès. Sa femme, de santé délicate[114], n'avait pu l'accompagner. Mais il avait emmené sa petite fille de trois ans qu'il tenait sur ses genoux, à tout instant l'embrassant dans le cou, arrangeant sa robe, la boucle de ruban dans ses cheveux, comme pour être consolé. Et il disait effectivement à Lina:

- Heureusement qu'on a nos enfants, pour nous aider à vivre. Sans cela, quand la mort frappe, on n'aurait pas le courage de continuer.

Elle l'observait avec toujours la même tendresse qu'autrefois. Une famille, comme c'est curieux, pensait-elle. Tout s'y trouve donc: ce qu'il peut y avoir de plus éloigné de nous; et aussi une manière de voir, de penser si proche de nous-même qu'il n'est même pas besoin pour se comprendre d'avoir à se parler. Elle se disait: «Qui aurait cru tout de même que Majorique ferait un mari aussi affectueux, un père si tendre.» Mais, peut-être est-ce ceux dont l'âme est toute pleine d'amour pour la terre, les gens, toutes choses, qui aiment justement le mieux les êtres à eux confiés.

Cependant, depuis que Majorique s'était créé des liens assez forts enfin pour le retenir, il lui était venu une habitude singulière; parlant ou silencieux, en tout temps, on lui voyait à présent rouler la prunelle, comme quelqu'un qui n'en finit plus d'examiner un projet. «Impossible», lui présente sa pensée. «Impossible? dit la pensée. Non, il doit y avoir moyen.»

«Ah, se dit Lina, il ne restera pas toujours attaché à un endroit, à une tâche fixe. D'autre part, il n'abandonnera jamais non plus sa famille. Ainsi donc, en voilà une autre

qui n'est pas au bout des aventures et qui devra suivre, bon gré mal gré, un esprit de voyageur.» Regardant à la dérobée son frère, il lui semblait que tel avait dû être son père à l'époque où il envisageait le départ à l'Ouest ou — celui-ci déjà arrêté en son esprit — ne cherchait plus que le moyen de le faire accepter à la plus sédentaire des créatures.

Avec Dom Charles, qui était resté fidèlement auprès d'eux en ces heures bouleversantes, elle s'entretint un instant. Pauvre Dom Charles, il avait terriblement maigri, encore que l'on se demandât comment cela eût été possible; ce n'était plus en sa robe blanche qu'un squelette aux yeux brûlants quoique peut-être, à présent, moins impérieux que remplis d'une étonnante amertume. Il avait eu de grands déboires. Toujours, en ce qui touchait à sa paroisse, l'oeuvre de sa vie, il avait vu grand, le mysticisme chez lui se confondant avec tout ce qui avait l'air d'être une ambition de ce monde. Et alors, au moment où il prévoyait l'agrandissement de son église, l'érection d'une salle paroissiale et que de choses encore sans doute, à ce moment surgit sur sa route l'obstacle: un groupe de ses paroissiens formant à part une sorte de hameau loin de l'église lui envoya un porte-parole; ces gens désiraient une chapelle sur leur territoire, laquelle serait desservie un dimanche sur

deux par leur curé, ou un vicaire s'il devenait possible d'en obtenir un.

Dom Charles desservant! Le dimanche suivant, en chaire, il répondit par une attaque vive et imprévue contre les
5 meneurs de ce projet, de fortes têtes avec qui il avait déjà eu des différends orageux. Mais le ton d'animosité avec lequel il parla, ses excès de langage choquèrent ce dimanche presque tous les fidèles, même ceux qui avaient le mieux partagé jusque-là son rêve d'une église splendide et d'un
10 essor de la paroisse. Ce qui aurait pu se régler peut-être en douceur prit aussitôt des proportions désastreuses. Autour des meneurs se fit l'unité d'un groupe important de paroissiens. Dom Charles avait été trop loin, il le savait, mais ne put se résoudre à en convenir. Alors, dans son dos,
15 les dissidents portèrent l'affaire devant l'archevêque du diocèse. Dom Charles relevait directement de son supérieur, en Europe. Celui-ci, tout loin qu'il fût, semblait avoir très bien été mis au courant des manières de Dom Charles qui, livré à lui-même, de nature déjà altière, avait trop
20 pris l'habitude du commandement personnel. On sut que sur Dom Charles planait la menace d'être rappelé en France, arraché à ce qui avait été l'oeuvre de sa vie et hors laquelle à présent il lui semblait impossible de continuer à vivre.

Pendant ce temps, les rebelles en corvée construisirent de leur propre chef une petite chapelle et même achetèrent quelques statues. C'étaient les plus riches des paroissiens. Dom Charles se tut pendant quelque temps, puis, un dimanche, n'y tenant plus, il se livra à une attaque plus que jamais violente contre les dissidents. Ceux-ci dès lors abandonnèrent de fréquenter l'église. Ces places vides devant Dom Charles semblèrent le pousser à un redoublement de colère. Il apprit que, pendant qu'il célébrait ici la messe, à quelque six milles plus loin les rebelles s'assemblaient dans leur chapelle pour y dire ensemble leurs prières. Il y vit un acte de profanation et les accusa de parodier le rite sacré. Certes, ce n'était pas aussi grave qu'il le prétendait. Mais, emporté dès lors par son ressentiment, Dom Charles calomniait ceux qui, il est vrai, le desservaient maintenant autant que possible — non plus seulement satisfaits pour lors d'obtenir gain de cause, mais désireux de le voir révoqué et puni. Ses anciens colons de France, ses propres compatriotes, dès le début avaient été les plus fort montés contre lui. Dans l'excès de l'indignation et de la peine, Dom Charles en vint à prédire à ces gens de grands malheurs, une juste punition du ciel.

Pourtant, c'est le contraire, sembla-t-il, qui se produisit. Les dissidents passèrent sous le régime

diocésain, eurent leur curé, un homme jeune et dynamique sous l'impulsion duquel la nouvelle paroisse prit vite son élan. Ce village était au reste infiniment mieux situé que Saint-Léonard-des-plaines qui devait rester à l'écart des voies de communication. Tout ce que Dom Charles avait souhaité pour son village: le chemin de fer, de meilleures routes, une salle paroissiale, des élévateurs à blé, la paroisse nouvelle l'eut comme sans effort. De jeunes couples en se mariant choisissaient de s'y établir plutôt qu'à Saint-Léonard où l'on ne faisait presque plus aucune affaire. Saint-Léonard-des-plaines? Ce n'était plus qu'un village mourant, composé surtout de vieilles gens. On disait que l'on pouvait le traverser en entier, s'y attarder même longuement, sans saisir le moindre signe de vie, si ce n'est le vent, comme autrefois, plein de songes, ce vent infiniment triste qui, lorsqu'elle y était arrivée un jour de printemps, avait tellement bouleversé Bobonne. Et Dom Charles? A présent, que pensait-il de tout cela? Il ne parlait plus jamais de ces malheurs, mais, disait-on, jeûnait, se mortifiait, et ainsi n'était-il plus que l'ombre de lui-même.

Quelle âme singulière! Eveline l'écoutant, l'observant, ne pouvait cependant se permettre de le juger. Il avait eu sur elle un tel ascendant autrefois. Après son mari, son

père n'était-il pas l'homme qui avait le plus influencé son âme. Toujours, il l'avait troublée avec ses paroles étranges, déchirantes: «Seul l'amour divin peut contenter une âme humaine; l'amour humain ne peut que décevoir en fin de compte l'âme qui a soif.» Et ceci encore qu'elle trouvait comme gravé en son esprit: «Mariez-vous, et vous faites bien; ne vous mariez pas, et vous faites mieux encore.»

Quelles paroles profondément cruelles dans le fond! Parfois, en sa vie dispersée en tant de petits efforts terre à terre: donner à manger, laver, repasser, coudre, dans cette vie dévorée par les besoins immédiats de jour en jour et d'année en année, elle était comme prise d'épouvante, se demandant: «Et quand à travers tout cela puis-je travailler à moi-même, travailler sur ce soi que seul en définitive l'on restera — et tel on s'est façonné sur terre, tel on sera sans doute pour l'éternité.» Et le spectacle de la mort venait d'aviver en elle cette envie d'être à elle-même pour son propre perfectionnement. Mais quand, quand le serait-elle? Ne vaudrait-il pas mieux, se demanda-t-elle, avoir moins d'enfants pour pouvoir donner à chacun et à soi un soin plus attentif, être mère d'âme plus que de corps.

Au reste, en son état, son corps gonflé, elle se sentait en présence d'un prêtre infiniment bouleversée. Et Dom Charles lui-même, devant une jeune femme portant si

visiblement le fruit des amours charnelles, en avait l'âme comme inquiète et troublée.

L'un et l'autre s'observèrent en silence, comme fascinés chacun par une vie si à l'opposé de la sienne. Ils semblaient s'interroger silencieusement.

Lui: Qu'est-ce que cela peut être qu'une vie d'entraves et d'immolation de la chair?

Et elle: Ah, une vie toute d'âme, d'esprit, à cette hauteur, peut être solitaire, mais pure, qu'est-ce que cela peut être?

Peut-être faudrait-il connaître les deux manières de vivre pour être complètement humain. Mais est-ce possible?

Elle se sentait accablée, enlaidie, et perplexe devant ce mystère de la foi: que le personnage en l'Église, après le Christ, le plus exalté, ce fût la Vierge Marie, ainsi que l'enseignait le catéchisme, conçue sans péché et ayant conçu par l'opération du Saint-Esprit.

Les cernes autour de ses yeux se fonçaient. Ses cheveux à l'ordinaire d'un noir si brillant, si vivant, n'avaient plus aucun éclat; son teint tirait au jaune. Alors des tressautements agitèrent son corps distendu. Et en cette maison si pleine du sens de la mort, elle ressentit comme une indécence presque la hâte de la vie à se manifester. Elle prit congé de Dom Charles. Elle éprouvait comme jamais

tout à coup que ce monde était fait par des hommes — prêtres ou maris — et, somme toute, pour des hommes, l'ordre y reposant sur des qualités en définitive d'inférieures que l'on demandait aux femmes: avant tout la soumission. Et pourtant, l'amour véritable ne pourrait-il jamais exister qu'entre égaux. Ah quel tort, quel outrage on faisait ici-bas à l'amour humain!

Elle monta dans sa petite chambre de jeune fille, s'allongea sur le lit même où, tant de fois, une brise tiède jouant avec les rideaux aux fenêtres, elle s'était interrogée sur le mystère de l'amour, si ce serait de corps autant que d'âme, comment cela pouvait se concilier. Et, au fond, était-elle seulement aujourd'hui plus avancée?

Pendant qu'on enterrait François, elle était occupée à donner la vie[115]. Des cloches sonnèrent au loin dont le vent soufflant de ce côté emporta des sons par de longs silences séparés et comme exténués. Elle imagina la sortie du cercueil de la petite église de bois, le groupe de la famille et des amis l'accompagnant dans la neige jusqu'au cimetière proche. Un paroissien de moins pour Dom Charles à qui il en restait si peu! Et sa peine alla jusqu'à imaginer celle de sa mère combien plus grande peut-être. Cela, la présence auprès d'elle du même médecin qui n'avait pu

empêcher François de mourir, la vue autour d'elle d'objets attachés aux si douces années de sa vie où elle prétendait ne jamais abdiquer sa liberté, mille souvenirs heureux, la peine qu'éprouve et donne un enfant pour venir au monde, tout cela comme en un cauchemar lui peignit la vie telle qu'elle est peut-être aux yeux de qui l'a décidée — une minute seulement et où tout arrive ensemble. En sorte qu'il n'y a plus ni peine, ni joie, rien n'est distinct; tout est de la même étoffe.

Pourtant, quand on lui présenta son bébé, une petite fille plus jolie, lui sembla-t-il, que ne l'avait été, dès la naissance, aucun de ses enfants, la joie jaillit en elle comme d'une fontaine renouvelée. Joie et douleur l'habitèrent ensemble, ni ne se neutralisant ni ne s'annihilant l'une l'autre; c'était la chose la plus étonnante du monde; ces deux forces de la vie étaient en elle sans pouvoir l'une contre l'autre, également libres, toutes deux assurées. Il lui sembla être allée aujourd'hui si loin dans le sens de la vie que sans doute après ce jour elle n'aurait plus grand-chose à en apprendre.

Elle couvrit de baisers le visage, la tête, les menues mains et les pieds de son enfant — autant, plus même, que la première fois émerveillée de ce qu'un si petit être pût être si bien fait. Et elle se sentait — plus encore peut-être que

les bâtisseurs de pays, que les hommes de science, que les prêtres, que les hauts personnages du monde — collaboratrice de l'univers, et dans ses secrets et dans toute son amitié.

Quelques semaines plus tard, Edouard, de retour d'un long voyage dans le Québec où il était allé en mission de colonisation, vint chercher sa femme. Ils rentrèrent avec leur petite Eléonore pour laquelle, dès qu'il la vit, le père aussi sembla éprouver une affection comme toute rajeunie.

A la maison, un volumineux courrier s'était amoncelé en leur absence. Un jour, Eveline s'y attaqua, ne pouvant plus remettre à plus tard la lecture de ses lettres de condoléances. Elles étaient la plupart de ses anciennes amies de couvent, quelques-unes de religieuses, et presque toutes commençaient par: «Je prends une vive part à votre peine...» Et alors, au milieu de ses lettres, elle découvrit une grande enveloppe frappée d'une couronne dorée telle qu'elle en avait reçu des années auparavant. Elle sut avant de l'ouvrir ce qu'elle y lirait:

<u>Monsieur et Madame Edouard Tessier... sont priés d'assister à un bal...</u>

Elle savait à présent que ce n'était pas un honneur exceptionnel. Sans doute, ainsi que ceux de centaines

d'autres fonctionnaires de l'Etat, leur nom était-il sur une liste d'invitation, leur tour venant selon un ordre alphabétique ou selon quelque autre arrangement.

Monsieur et Madame Edouard Tessier...

Les lettres se brouillèrent à ses yeux. Sur cette carte tombèrent enfin les larmes qu'elle n'avait pu encore verser. Elle pleura sa séparation d'avec François, d'avec son enfance, d'avec sa jeunesse et de vivre malgré tout et, à cause de sa petite poupée Eléonore, de n'en être pas trop malheureuse.

Cette fois, ni la musique du bal, ni l'éclat des lustres, ni le désir pour un soir d'être élevée au-dessus d'elle-même, rien de ce rêve léger et gracieux n'atteignit son imagination. Elle considérait seulement avec stupeur qu'elle avait donc pu un jour qui lui paraissait infiniment loin être accordée avec cette griserie de la vie, qui s'exprime en figures de danse et douce représentation de soi-même. Ah, aurait-elle jamais maintenant le coeur au bal! A ces bulles de rêve? On s'étonne qu'elles aient pu nous éclairer, comme on s'étonne en temps et lieu de tout désir. Ah! mon Dieu, n'était-ce donc que cela!

XII

Et puis, tout d'un coup, du jour au lendemain, lui sembla-t-il, elle eut définitivement perdu sa jeunesse. Et comment en une âme qui a connu les plus vives peines de cette vie peut-il y avoir place encore pour la tristesse de vieillir, la simple tristesse de vieillir atteignant cependant l'être humain comme une sorte d'humiliation. Pourquoi, en effet, Eveline éprouva-t-elle un peu comme une honte de vieillir? Devant ses cheveux qui s'amenuisaient et perdaient leur vitalité, sa peau qui séchait, la ligne de ses joues, de son cou perdant leur fermeté, un autre visage en quelque sorte se substituant à celui qu'elle s'était connu, devant ce qu'elle devenait que de fois ne s'écria-t-elle en un cri de muette consternation: «Mais ce n'est pas moi. Ce n'est plus moi.» Car c'est alors qu'elle s'aperçut avoir été belle sans trop le savoir, du moins douée de ces admirables attributs de la jeunesse auxquels pendant qu'on les possède on ne prend pas garde beaucoup: des dents saines et brillantes, d'épais cheveux, comme chargés de feu, des yeux rayonnants. Pourtant, elle avait eu les yeux fixés sur cet âge parfois, comme vers une sorte de libération, sa fertilité y prenant fin[116]. Ah, folle, folle, mille fois folle, ne l'avait-elle pas même quelquefois souhaité

atteindre au plus vite: certains matins gris, quand, lasse d'avoir veillé des enfants malades, une montagne d'ouvrage devant elle, des nausées soudain venaient lui confirmer une inquiétude la rongeant depuis quelques jours; et la nuit aussi, entre les bras d'Edouard elle avait été hantée par cette crainte de concevoir qui ne l'avait guère quittée — oh grande tristesse! ses enfants tant aimés, tant chéris, elle les eût fait attendre si elle l'avait pu; peut-être même ne les aurait-elle pas eus tous. Du moins, alors, comme pour s'encourager, pensait-elle à ce temps devant elle où elle serait délivrée des impositions de la chair, indépendante de son corps.

Et combien de femmes en son milieu avaient pris courage de cette étrange manière, quels aveux avait recueillis Lina, comme, par exemple, de cette connaissance, à quarante ans à peine qui, devant un retard de la nature, s'écriait: «Ah, j'espère que ce n'est pas ce que je crains, mais plutôt, enfin, mon retour d'âge» — aveu dont la mélancolie persistait dans le souvenir d'Eveline.

Mais l'indépendance de son corps, cela existe-t-il seulement? Y a-t-il seulement un temps, sauf dans l'enfance, où l'on puisse vivre avec lui sans qu'à tout instant il soit entrave et misère? Quand elle fut à cet âge où elle avait cru connaître plus de liberté, alors, Eveline tourna un

regard tout changé vers les années passées; et auprès de ce qui en était maintenant, ces années passées lui parurent faciles, douces, amies et vivantes. Ah, perdre sa féminité, la voir s'en aller de soi — et du même coup vieillir — qui aurait cru que cela pourrait être si étrangement pénible, si cruel.

De même que, toute jeune femme, auprès d'autres femmes mariées un peu plus avancées qu'elle, ayant eu des enfants, elle avait timidement cherché quelques éclaircissements: «Était-ce bien pénible de mettre un enfant au monde?», à présent c'est à d'autres femmes un peu plus avancées qu'elle en cet autre mystère, qu'elle demandait avec embarras et un semblant d'insouciance: «Est-ce que cela dure longtemps; est-ce que tout de même on est mieux quand c'est fini?» Elle recevait des réponses variées; les unes avaient souci d'épargner leur soeur; toujours assez tôt elle connaîtrait ce qui était au-devant d'elle; d'autres étaient évasives; la plupart, charitables. Et peut-être que pour chacune, selon sa sensibilité, l'expérience était-elle différente. Et peut-être aussi les femmes sont-elles naturellement cachottières. Car si tout ce qu'elles pensent et ressentent dans leur âme privée était enfin tiré au clair du jour, la vie en serait trop attristée.

Mais est-ce que la nature tout de même ne se moque pas un peu de nous? pensait Eveline. Enfant, si souffrante à certains jours du mois, n'aurait-elle pas éprouvé le plus vif étonnement de prévoir que, jeune femme, plus tard, elle saluerait avec une sorte de joie ces mêmes jours lui signifiant un peu de répit devant elle; et que, plus tard encore, leur cessation amènerait ce sentiment de persistante mélancolie: ainsi, déjà, c'était fini; ma jeunesse est épuisée que je n'ai pas eu le temps pourtant de voir passer. Où donc ma douce jeunesse a-t-elle été?

Mais le pire de cet âge, c'est qu'il correspond habituellement avec le départ des enfants; la mère vieillit et ses enfants, à qui elle a sacrifié sa jeunesse, eux, dans l'exaltation de la leur, ouvrent l'aile, vont partir.

Déjà, Georgianna était mariée, Odette achevait ses études. Pour ce qui était de Léonard, très jeune envolé, voici que l'on était presque des années à la fois sans nouvelles de lui. Quel étrange enfant! Comment pouvait-il avoir ainsi rayé les siens de son existence? Un autre Majorique sans doute. Léger, aimable, mais avec des passants autant qu'avec sa famille, et, en définitive, donnant plus de peine que n'en donnerait une nature fermée comme l'avait été, par exemple, Clément. Il lui restait des enfants, surtout la dernière-née, Christine[117], encore toute petite.

Mais est-ce qu'une enfant même adorable guérit de l'inquiétude que donnent les autres? Qu'en sera-t-il de ce mariage de Georgianna[118]? Et est-ce que Robert ne semble pas prendre goût à l'alcool? Ne tournera-t-il pas «mal» comme on dit? Ah si tout ce qu'un enfant a coûté à sa mère de liberté, de santé, de jeunesse assurait du moins celle-ci que cet enfant fera le bien, qu'il sera heureux! Mais il n'y a pas pareille assurance. Ce peut toujours être pour son malheur qu'une mère met un enfant au monde.

Edouard aussi, bien entendu, avait vieilli. Les efforts désespérés qu'il avait faits — se privant lui-même de tout — pour pourvoir aux besoins de sa famille et leur donner de mieux en mieux toujours, ses rudes voyages, ses profondes déceptions, tout autant que les années sans doute, avaient miné cet organisme qui jamais n'avait été robuste. Parfois, il rentrait de ses voyages ou même seulement de son bureau si brisé et las qu'il n'y avait pendant plusieurs heures à tirer de lui même un seul mot. Alors cette maison, où toutes les filles jouaient plus ou moins du piano, brodaient, peignaient leurs longs cheveux, lui paraissait un étrange rêve accompli et où il n'avait pas sa place. Mais il n'avait pas tout à fait encore atteint le détachement de la chair. Parfois, Eveline venant à passer près de lui, il faisait un geste pour la retenir un instant; il levait sur elle un

visage qui rougissait quelque peu, il lui adressait un sourire presque gêné comme si d'avoir encore à son âge, en cette vie infiniment sérieuse, quelque attachement encore pour la chair à lui-même paraissait étonnant.

Elle répondait à son furtif regard par une expression également embarrassée et furtive. Malgré tout quelque chose de tendre s'établissait entre eux: à en être rendus à se comprendre à si peu de frais.

Jamais, depuis cette étrange nuit de noces célébrée au milieu de leur vie conjugale, n'avait-il été encore son amant. Par gêne peut-être. Ou peut-être plutôt par lassitude. Oui, sans doute, parce qu'il était trop las; las en son corps, las en son âme. Cela elle le comprenait. Elle comprenait très bien à présent qu'un homme qui s'acharne à gagner la vie des siens, à les élever même au-dessus de ses moyens, qu'un tel homme, par surcroît vieillissant, parce que sa pauvre chair est encore tourmentée, ne peut se mettre en frais de conquérir chaque fois sa femme comme si c'était la première, l'unique fois. Et avec son expérience de la vie, elle savait aussi que bien peu de maris n'ont même imaginé qu'ils dussent tenter cette conquête, sans doute estimant que ce qui avait été acquis à l'église, devant le prêtre, l'était une fois pour toutes. Pauvres hommes, qui parlent de droits là où il s'agit de tout autre chose.

Ainsi, avait-elle malgré tout été comblée. Et elle ne souffrait pas vraiment de ne plus prendre à l'amour sa part physique. Elle était si détachée à présent, si loin de cette sorte d'amour qu'elle pouvait par pur amour y consentir, et l'aimer avec une sorte de pitié et de compréhension presque maternelle.

Ainsi, comprenait-elle que ce qu'Edouard désirait ce n'était à peine plus ce corps vieilli qu'elle avait à lui offrir, ni même son propre désir; peut-être seulement l'apaisement, l'oubli, une consolation. Et elle le donnait de bon coeur, encore qu'elle eût préféré une conversation tranquille, comme avec un ami, la tête sur l'oreiller. Cela venait quand même, après.

Alors ils se parlaient de leurs inquiétudes. Georgianna mariée si jeune, en un coup de tête, serait-elle heureuse, se demandaient-ils. Avec leur connaissance de l'amour, comment il s'use s'il n'a pas pour le soutenir mille choses qui peuvent même lui paraître des obstacles, avec leur connaissance de la vie ils en doutaient, ils éprouvaient grande crainte de ce côté. Ensuite venait le tour de Léonard. Tout n'était pas mauvais, loin de là, en leur fils aîné[119], caractère mal fixé, encore flottant et indécis plutôt que vraiment irrésolu, mais rien n'avait pu faire qu'il prît jamais goût aux études. A treize ans, il s'était

sauvé du collège, avait vagabondé quelque temps, fini par décrocher un petit emploi de commissionnaire. Edouard avait dû se rendre à l'évidence que son fils aîné était le contraire précisément du fils qu'il avait souhaité, exactement le contraire. Du moins avait-il cherché, puisqu'il voulait tout de suite gagner sa vie, parcourir le monde, du moins avait-il cherché à l'intéresser à la colonisation. Il lui avait procuré un petit poste d'agent des terres en Saskatchewan. Mais Léonard n'était guère appliqué à sa tâche. Sans doute lâcherait-il cela encore pour courir vers quelque aventure[120].

- Peut-être, disait Edouard, comme pour forcer un débris d'espoir ou pour consoler Lina, peut-être s'il se marie s'assagira-t-il quelque peu.

- Oui, acquiesçait-elle, cela pourrait être son salut. Il est affectueux au fond.

C'était vrai; ce fils dont ils avaient un peu honte l'un devant l'autre, une sorte de vagabond qui s'habillait à la diable, se tenait volontiers avec des inférieurs, ils devaient le reconnaître, c'était peut-être celui de leurs enfants qui à certains égards les aimait le mieux.

Ils étaient silencieux longtemps, pensant à leur petite Eléonore qui était morte[121]. Pourquoi celle-ci justement leur

avait-elle été ravie, que tous deux avaient aimée si tendrement?

Quelques années auparavant, un soir qu'ils la pleuraient ensemble, Eveline avait attiré la tête d'Edouard sur sa poitrine, ils avaient mêlé leurs larmes, leurs soupirs de regret, de plus en plus intimement leur inconsolable chagrin; ainsi avait été conçue la dernière de leurs enfants. Et c'était de cette pauvre petite née de leur douleur que cependant Eveline semblait attendre le plus.

- Tu verras, Christine sera peut-être notre enfant la plus douée, disait-elle à Edouard.

Et elle rapportait quelque finesse de la petite fille. Elle avait dit ceci, cela. Lui étouffait un lourd soupir. Il avait pour cette enfant une infinie pitié; sa vue provoquait en lui comme du remords. Vivrait-il seulement assez longtemps pour assurer l'avenir de cette enfant? A son âge, avoir un enfant si jeune n'était-ce pas un tourment?

- Ah, Christine, disait-il; elle est si délicate de santé; elle est si pâlotte.

- Tu verras, tu verras, promettait Eveline, sans rien préciser.

De bons moments malgré tout s'écoulaient. C'était pour eux comme une heure de crépuscule. Ils voyaient loin dans leurs vies si étroitement confondues que la peine de l'un

était égale à celle de l'autre. Ils voyaient ce qui était perdu, ce qui était gâté à tout jamais, ce qui restait encore à l'horizon, jadis si loin, et dont à présent ils distinguaient la ligne se précisant; quelques beaux derniers espoirs qui s'illuminaient un instant comme un soleil qui n'est pas loin de disparaître.

Elle avança encore en cette période ingrate de sa vie. Pour un rien, un effort de rien du tout, ses joues s'empourpraient; des palpitations exagérées résonnaient jusqu'en ses oreilles; une fine sueur couvrait son visage. Elle était presque toujours fatiguée aussi, ayant peine à maîtriser ses nerfs. Avait-elle donc oublié comme une jeune enfant peut être turbulente à l'occasion. La petite Christine la mettait souvent hors d'elle-même avec cette habitude qu'elle avait de claquer les portes. Les autres enfants amenaient des amis à la maison; c'étaient des courses folles, des cris stridents dont Eveline se surprenait tout à coup à ne plus pouvoir les endurer une seule minute de plus. Elle élevait brusquement la voix, elle criait quelque chose sur un ton absolument emporté. Alors elle était prise envers elle-même d'une sorte d'effroi et de colère. Cela, c'était pire que vieillir de visage et de corps. Cela, c'était vraiment s'enlaidir.

Sa taille ayant épaissi, au moment où cela lui chantait le moins, oh jamais avait-elle eu si peu de goût pour se mettre en frais de toilette, il lui fallut s'occuper à acheter quelques mesures d'étoffe, y tailler des pièces, les assembler, coudre pour elle-même des robes plus larges que celles d'autrefois. Penchée sur sa machine à coudre, le visage emperlé de sueur, elle revoyait la taille fine qu'elle avait eue, elle revoyait ce temps où elle eût tant aimé se faire des robes neuves pour paraître à son avantage, jeune, jolie et heureuse.

Elle avait eu des yeux perçants, que des heures de couture ne fatiguaient même pas; à présent elle dut aller se faire faire des lunettes, du moins pour ses travaux fins et pour la lecture. Et avec quelle âme ne comprit-elle pas, cette mince infirmité aidant, l'angoisse qu'avait dû ressentir François perdant peu à peu la vue. Et ce qui lui restait de sa jeunesse, quelques dents, il lui fallut les faire extraire et s'habituer à un dentier — oh cette horreur, mangeant, parlant, souriant surtout, dont elle fut longtemps consciente.

Mais eut-elle le temps de s'apercevoir vraiment qu'elle vieillissait.

Odette, vers ce temps-là, lui fit une des plus grandes et douces peines de sa vie. Elle entra en religion[122]. Robert, parti à son tour, se maria peu après.